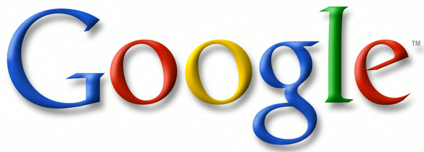


COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

LE TRIBUN DE GAND

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE LÉON WOCQUIER

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

L'ANNÉE DES MERVEILLES	1	VOL.
AURÉLIEN	2	—
BATAVIA	1	—
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1	—
LE CONSCRIT	1	—
LE COUREUR DES GRÈVES	1	—
LE DÉMON DE L'ARGENT	1	—
DE DÉMON DU JEU	1	—
LES DRAMES FLAMANDS	1	—
LE FLÉAU DU VILLAGE	1	—
LE GENTILHOMME PAUVRE	1	—
LA GUERRE DES PAYSANS	1	—
HEURES DU SOIR	1	—
LE JEUNE DOCTEUR	1	—
LE LION DE FLANDRE	2	—
LE MAL DU SIÈCLE	1	—
LE MARCHAND D'ANVERS	1	—
LA MÈRE JOB	1	—
L'ORPHELINE	1	—
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2	—
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1	—
LA TOMBE DE FER	1	—
LE TRIBUN DE GAND	2	—
LES VEILLÉES FLAMANDES	1	—

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

LE

TRIBUN DE GAND

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE LÉON WOCQUIER

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

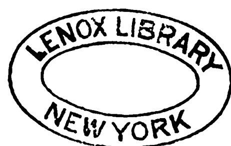
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867



PRÉFACE

Dans cet ouvrage, nous avons osé tenter d'évoquer l'ombre du plus grand homme qu'ait produit la Flandre, et de le faire revivre sous les yeux de nos compatriotes. Ce n'est pas seulement le désir de traiter un beau sujet national qui nous a porté à fixer notre choix sur Jacques Van Artevelde ; un sentiment plus élevé du devoir nous y excitait : nous avons voulu prendre place dans les rangs des savants et des poëtes nationaux qui, depuis quelques années, se sont imposé la mission de venger des injustices de l'histoire la mémoire de l'illustre bourgeois de Gand, et de purifier cette imposante et héroïque figure des taches dont la calomnie et l'erreur l'ont souillée durant cinq siècles.

Lorsque nous écrivîmes, il y a cinq ans, une histoire de la Belgique, nous trouvâmes les chroniqueurs et les historiens dans une étrange contradiction sur le compte d'Artevelde. Tout en l'accusant d'injustice, de rébellion, d'ambition et d'autres passions coupables ou de desseins blâmables, ils le proclamaient en même temps un homme sage, un grand

génie, un orateur d'une éloquence extraordinaire ; et i
citaient, à l'appui, nombre de ses faits et gestes qui sem
blaient démentir les imputations portées contre lui. I
défaut de preuves convaincantes ne nous permettant pa
de rejeter l'opinion reçue, nous ne pûmes abandonner
voie suivie depuis des siècles, et nous nous vîmes oblig
de jeter, sur les qualités éminentes et les faits héroïqu
d'Artevelde, les ombres que les annales et les chronique
y avaient amoncelées.

Cependant l'admirable vie du bourgeois de Gand avai
laissé dans notre âme une profonde impression ; et pa
degrés naquit en nous le désir de pénétrer plus profondément dans la connaissance de ses desseins et de son
temps, et de consacrer à sa mémoire une œuvre spéciale.

Déjà d'autres préoccupations avaient affaibli cette résolution, et peut-être n'eût-elle pas été mise à exécution de
longtemps, quand elle se réveilla avec une nouvelle force
à la lecture d'un travail de M. Lenz, professeur à l'université de Gand, sur les *six premiers mois de l'administration d'Artevelde*, travail inséré dans le tome premier des *Nouvelles Archives historiques, philosophiques et littéraires*, et du Mémoire de M. Jacques de Winter sur la
vie de Jacques Van Artevelde, mémoire couronné au concours universitaire.

Ces deux écrits, appuyés sur des preuves solides et
pour la plupart, inédites jusque là, nous ouvrirent pour
cette période de l'histoire un nouvel et splendide horizon
Suivant la direction indiquée par les deux écrivains que
nous avons nommés, nous nous mîmes à feuilleter de nouveau et de notre mieux nos chroniques, à comparer
leurs témoignages, à consulter les historiens étrangers e

à rassembler les documents isolés sur Artevelde, épars dans les archives locales.

Notre œuvre est le fruit de ces investigations et des communications bienveillantes que M. le professeur Lenz a bien voulu nous faire de ses propres recherches. Tout ce que nous y disons des actes *historiques* d'Artevelde s'appuie sur des preuves que nous indiquons en note au bas des pages ; du moins, lorsqu'il s'agit de faits omis par les précédents chroniqueurs ou rapportés par eux d'une façon tout à fait différente.

Nous croyons devoir donner dans cette préface une idée plus précise du point de vue sous lequel, depuis la mort d'Artevelde, on a considéré sa vie et ses actes, et en même temps répondre à quelques-unes des imputations qu'on dirige contre lui. Pour prouver que ce que nous avançons est la *vérité* opposée à l'*erreur* accréditée jusqu'ici, nous invoquons les annotations et les conclusions qu'on trouvera dans le cours de notre ouvrage. Il s'est passé dans l'histoire, au sujet de la mémoire d'Artevelde, une chose qui surprend et effraye. Le citoyen qui défendit victorieusement son pays contre l'oppression de l'étranger ; — qui sauva ses frères de la famine et de la misère ; — qui porta l'industrie et le commerce au plus haut degré de prospérité ; — qui, avant tout, voulut former des rameaux épars de la race *thioise* (1) une puissante Belgique ; — qui, dans chacune de ses actions, prit pour unique règle la loi et le droit ; — qui brilla entre tous par son génie et par la noblesse de son caractère : — ce ci-

(1) *Dietsch*, terme générique qui désigne tous les peuples de race néerlandaise, et qui équivaut dans une certaine mesure à *Neder Duitsch* (Bas Allemand.)

toyen a été, durant cinq siècles, dépeint comme un fomentateur d'émeutes, un ambitieux, un tyran, un homme animé d'intentions mauvaises et égoïstes !

L'Europe entière partage encore cette opinion erronée sur le bourgeois de Gand ; et il est facile de comprendre qu'il n'en peut être autrement, puisque presque tous les documents connus de l'histoire le présentent sous cet aspect. On dirait que, pendant cinq cents ans, les historiens ont formé une conjuration ininterrompue pour obscurcir et éteindre la gloire d'Artevelde. A cela vient s'ajouter une autre sorte de mystérieuse persécution contre sa mémoire on a fait disparaître une multitude de documents de son temps, on a arraché des feuillets des registres et des livres, et l'on s'est efforcé avec une si vigilante et si jalouse sollicitude d'anéantir tout ce qui pouvait rendre témoignage de ses vertus et de sa gloire, que, jusqu'ici, on n'a pu trouver, de cet homme qui a tant agi et joué un si grand rôle, une seule pièce qui porte sa signature ou son sceau !

Nous allons brièvement exposer les causes, les raisons qui, selon nous, expliquent cette injustice générale.

Artevelde vivait au milieu de la lutte implacable engagée par les communes contre la féodalité. Dans cette lutte, entreprise au bénéfice de la liberté, la Flandre se trouvait à la tête du mouvement européen, de même que la cour de France s'était placée à la tête de la noblesse féodale pour comprimer l'élan de la bourgeoisie vers l'indépendance, ou même pour l'écraser tout à fait.

L'admirable et énergique intelligence d'Artevelde, la redoutable organisation sur laquelle il avait fondé la puissance de la bourgeoisie flamande, le rôle prépondérant que, n'étant même pas chevalier, il avait joué dans

les querelles entre les rois de France et d'Angleterre, — tout faisait de son nom l'emblème et la personnification de la lutte des communes contre la domination oppressive de la féodalité.

Il en résulta naturellement que tout contemporain d'Artevelde qui, par sa condition sociale ou par intérêt personnel, était ennemi du développement des libertés communales, devait porter une haine particulière, non-seulement au grand citoyen de Gand, durant sa vie, mais encore à sa mémoire, qui, rappelant l'ancienne liberté et l'ancienne gloire de la commune, pouvait exciter la bourgeoisie à de nouveaux efforts pour les reconquérir.

D'un autre côté, Jacques s'était, toute sa vie, montré ennemi de la France, et avait maintes fois contraint ce grand pays à d'humiliantes concessions. Favorisant les projets du roi d'Angleterre, il suscita à Philippe de Valois les plus graves embarras, et fut ainsi l'une des premières causes des conquêtes que, plus tard, les Anglais firent en France. Si, de plus, on considère que la rivalité nationale, qui subsiste encore aujourd'hui entre les peuples français et anglais, a sa source dans les guerres auxquelles le bourgeois de Gand prit une part si décisive, on comprendra sans peine quelle haine ardente la mémoire d'Artevelde devait éveiller en France, même alors que la nation française avait en partie réalisé pour elle ce que l'illustre bourgeois de Gand s'était efforcé de fonder en Flandre.

Sans nul doute, si la lutte entre la féodalité et la bourgeoisie eût eu une issue avantageuse pour les communes, il se serait trouvé autant de voix pour louer et glorifier Artevelde qu'il s'en est rencontré pour l'accuser et le calomnier; mais une direction toute nouvelle des tendances

sociales vint bientôt mettre un terme aux progrès des communes.

Peu de temps après la mort d'Artevelde, la puissance féodale subit une transformation radicale. Dans toute l'Europe, mais surtout en France, les rois concentrèrent en leurs mains l'autorité ci-devant partagée entre les vassaux, et absorbèrent les droits qui constituaient l'indépendance des plus puissants d'entre eux, soit par la force des armes, soit par de grands sacrifices pécuniaires. Les vassaux furent en réalité subordonnés au roi ; la puissance politique se concentra sur une seule tête, et c'est ainsi que se formèrent les premiers et véritables royaumes, fondés sur l'unité et la centralisation, et tels qu'ils sont parvenus jusqu'à nous.

C'est alors qu'un feudataire français, le duc de Bourgogne, réunit par mariage le comté de Flandre à ses États. Ses successeurs établirent bientôt leur suzeraineté sur le Brabant, la Hollande, le Hainaut, les pays de Liége et de Namur, et formèrent de tous ces pays, avec les anciennes possessions bourguignonnes, un puissant royaume qui seul a pu garantir les Pays-Bas contre une complète absorption au profit du Midi.

La nécessité reconnue de chercher dans l'unité politique la force indispensable pour pouvoir résister à la France, qui allait toujours s'agrandissant, la crainte de la conquête et de l'usurpation étrangère, forcèrent les peuples eux-mêmes, après des tentatives désespérées, à concourir à investir le prince d'une autorité absolue. Là où le mouvement communal, lors de la naissance de l'autorité suprême du souverain, ne s'arrêta pas de lui-même, il fut, comme à Gand et à Liége, étouffé par de sanglantes vio-

lences; et enfin la lutte de pays à pays, de nationalité à nationalité vint remplacer la lutte intestine qui depuis si longtemps agitait la société.

Quiconque osait parler de libertés communales ou d'indépendance locale se rendait coupable du crime de haute trahison. On n'osait surtout parler ni avec éloge, ni même avec équité, de Jacques Artevelde, cette menaçante image d'une société disparue : ce nom était de nature à réveiller trop d'énergie, trop d'espoir dans une bourgeoisie qui ne supportait pas sans peine le joug nouveau et inconnu jusque là de l'unité et de la centralisation

On gardait donc le silence sur Artevelde et son temps, ou l'on s'accommodait aux exigences du pouvoir dominant, et l'on accablait de calomnies la mémoire du héros en le représentant comme un homme dont les entreprises et le caractère méritaient l'animadversion publique.

Tandis que, sur le sol qui avait vu naître Artevelde, pas une voix n'osait s'élever ouvertement en son honneur, les chroniqueurs français ne se faisaient pas faute, par esprit de nationalité, de calomnier avec une étrange unanimité le grand citoyen flamand et de rendre son nom odieux dans toute l'Europe.

Le premier chroniqueur qui ait raconté les faits et gestes d'Artevelde, et celui qui l'a fait avec plus de détails que tout autre, est Jean Froissart, de Valenciennes, qui fut presque son contemporain, puisqu'il était déjà né quand mourut le célèbre bourgeois de Gand. Sa *Chronique* est extrêmement injuste envers Artevelde, et renferme toutes les accusations que, dès cette époque, les ennemis du grand homme devaient élever contre lui, pour détourner

le peuple de son exemple, et aussi pour se venger d'une longue humiliation.

C'est pourtant ce livre unique, écrit au milieu des cours sur des renseignements fournis par des chevaliers et d. seigneurs, qui est la source de tous les récits postérieurs Quant à ce qui touche les actes d'Artevelde, les rédacteurs de nos annales ont copié Froissart de leur mieux ; et, s' s'en trouvait parfois un qui voulût rendre justice à Artevelde, il se voyait forcé, comme le patriotique Meyern de mutiler son œuvre, d'en omettre de longs fragment et de soumettre le reste à la censure officielle. Froissar lui-même s'est vu obligé de modifier la première rédaction de sa *Chronique*, et d'écrire sur Artevelde tout le contraire de ce qu'il en avait d'abord loyalement rapporté (1).

Cependant, comme les preuves de ce changement de rédaction n'ont été découvertes que depuis quelques années le texte modifié de Froissart a été, durant cinq années, le fondement de l'opinion publique sur Artevelde.

Si, dans notre pays, sous les princes de la maison de Bourgogne, on a comprimé l'esprit communal, sous Charles-Quint, Philippe II et leurs successeurs, on ne lui a pa laissé la liberté de puiser, dans les souvenirs de son ancienne grandeur, la force et l'énergie de revivre. De plus dès que s'opéra la réforme religieuse, toute autre préoccupation disparut en Europe devant la lutte engagée pou ou contre ce nouveau mouvement, et l'on perdit bientô

(1) Voir la comparaison des deux textes de Froissart, dans l'ouvrage de VOISIN, intitulé : *Examen critique des historiens Jacques Van Artevelde*, où l'on trouvera aussi (p. 52) des détails sur la mutilation des Annales de Mayerne.

jusqu'au souvenir du héros qui avait jadis accompli une œuvre de géant au profit de son pays.

Que si l'on nous demande maintenant comment il se fait que des historiens postérieurs, vivant dans des temps de liberté politique, ont suivi les mêmes errements et persisté à traiter injustement Artevelde, nous répondrons qu'il y a de cela deux causes principales.

La première, c'est l'unanimité que l'on rencontre dans toutes les sources connues de l'histoire, quant au jugement des actes d'Artevelde, unanimité qui résulte de ce qu'on a suivi aveuglément la *Chronique* de Froissart. Grâce à cet accord de tous les écrivains, et au défaut de preuves qui eussent pu asseoir une autre opinion, l'erreur a pris l'apparence et la place de la vérité, si bien que le soupçon est venu à peu de gens que, sous cette unanimité inouïe elle-même, se cachait une injustice calculée.

La seconde cause a sa source dans l'application erronée des idées politiques et sociales d'aujourd'hui, au temps où vivait Artevelde. Cette façon d'agir, mal fondée, conduit infailliblement à la conviction qu'Artevelde était un dangereux fomentateur de troubles et de séditions, et n'avait acquis son influence qu'en recourant à la violence et au mépris des lois, conviction qui néanmoins ne repose nullement sur la vérité.

Il faut bien prendre garde qu'à l'époque d'Artevelde, la Flandre ne constituait pas un État régi par une loi unique et uniforme : chaque ville, chaque bourg, formait une commune indépendante, ayant une constitution ou loi fondamentale particulière et qui souvent différait infiniment de celles qui régissaient les villes voisines. Dans ces constitutions qui étaient jurées publiquement à chaque avéne-

ment au trône, étaient inscrits les devoirs des bourgeois et des communes envers le comte de Flandre, et aussi les devoirs du comte vis-à-vis des communes. Le souverain et les sujets y trouvaient la délimitation précise de ce que chacun pouvait faire ou ne pas faire.

Depuis des siècles, les institutions du pays avaient été établies sur ce pied par les comtes de Flandre eux-mêmes longtemps on s'y conforma loyalement des deux parts sans qu'il surgît jamais un différend sérieux, jusqu'à ce que la France, moins avancée au point de vue politique commençât à peser sur la Flandre de tout le poids de son étendue territoriale, et y allumât la discorde pour s'arroger le droit apparent d'anéantir les libertés communales.

Depuis plus de cent ans, la cour de France s'était efforcée de susciter une révolution en Flandre, c'est-à-dire de provoquer un renversement de l'organisation politique de notre pays; les communes comprenaient parfaitement le but des intrigues dont l'étranger les travaillait, et elles se soulevèrent maintes fois, les armes à la main, contre cette politique perverse, pour défendre leurs antiques libertés du danger qui les menaçait.

La cour de France ne tarda pas à trouver un moyen merveilleusement habile d'ôter aux Flamands jusqu'à l'ombre même d'une légitime défense et de transformer une lutte, éminemment nationale jusque-là, en une désastreuse guerre civile.

Grâce à un système compliqué de fourberies et d'intrigues, système qui est exposé dans le présent ouvrage on fit des Français comtes de Flandre, et des comtes de Flandre des Français; la France en vint ainsi à dominer de seconde main la Flandre, comme une propriété qui sem-

blait se trouver dans une dépendance légitime vis-à-vis d'elle. Si les Flamands se révoltaient contre cette oppression de l'étranger, la cour de France mettait en avant le comte de Flandre, et celui-ci se prêtait avec une étrange complaisance à répéter les ordres qu'il recevait de la France. Les bourgeois flamands qui, au nom du droit et du devoir, défendaient leur patrie et son indépendance, se trouvèrent placés par cette manœuvre en état de rébellion et d'émeute, et, paralysés par cette apparente culpabilité, se virent chaque fois obligés, malgré d'héroïques efforts, de courber la tête sous la volonté de la France.

Louis de Nevers, qui était comte de Flandre au temps d'Artevelde, avait été élevé en France et habitait ordinairement Paris. Il avait épousé une fille du roi de France et possédait dans ce dernier pays les comtés de Réthel et de Nevers. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il s'estimât lui-même Français et à ce qu'il voulût qu'on ne considérât la Flandre que comme un fief de la couronne de France. Aussi sa vie entière ne fut-elle qu'un continuel effort pour aider à anéantir les libertés de la Flandre et à soumettre notre pays, comme une province dépendante de la France, au régime politique de ce pays.

Il en était déjà venu à ce point que, d'après les exigences de la France, les communes avaient été dépouillées de leurs privilèges les plus importants, et particulièrement du droit de prendre les armes pour la défense des villes et de nommer les chefs des gardes urbaines. Quant aux priviléges qui n'étaient pas encore anéantis par des actes publics, on ne les en foulait pas moins aux pieds à plaisir, comme s'ils n'existaient point.

Ce fut dans ces circonstances que les rois de France et

d'Angleterre se préparèrent à entrer en campagne l'
contre l'autre. Le comte voulait que, dans cette guer
les Flamands combattissent sous le drapeau français; ma
eux, s'appuyant sur leurs priviléges, refusèrent de ven
en aide à un souverain étranger qui était leur ennemi
contre le roi d'un pays auquel ils étaient attachés par de
liens d'amitié et par les plus grands intérêts commerciaux
En effet, l'industrie de la Flandre entière, sa prospérité
son existence même reposaient uniquement sur l'impor
tation de la laine anglaise qui alimentait ses milliers d
fabriques de drap.

Sur ces entrefaites, le comte viola d'une manière criant
les priviléges du pays. Il fit décapiter, sans procès ni ju
gement, un brave et renommé gentilhomme, lequel éta
bourgeois de Gand, sous prétexte qu'il était partisan d
l'Angleterre et ennemi de la France; de plus, parce que l
roi de France, pour certain fait qui s'était passé sur l
territoire français, voulait se venger des Anglais, Louis d
Nevers fit arrêter tous les marchands anglais qui s
trouvaient en Flandre, et les fit conduire dans les prison
de France, en confisquant leurs biens au profit du roi.

Le roi d'Angleterre, par représailles, fit arrêter le
marchands flamands qui se trouvaient dans son pays, e
défendit l'exportation de la laine en Flandre, en faisa
veiller sévèrement à l'exécution de cette défense.

La plus affreuse misère, la famine furent la conséquenc
immédiate de la coupable condescendance du comte et d
son obéissance à la volonté d'un prince étranger. Tous le
métiers de tisserands s'arrêtèrent; les meilleurs ouvrie
quittèrent la Flandre, et des milliers de pauvres gens s
répandirent dans les comtés voisins pour aller mendier d

porte en porte une bouchée de pain. Cette famine avait duré une année entière ; la Flandre était humiliée, épuisée, prosternée comme une esclave aux pieds de la France... lorsque le citoyen Jacques Van Artevelde vint la délivrer et l'élever, comme par un coup de baguette magique, au comble de la gloire et de la prospérité.

Il a fait une révolution, dit-on ? Une révolution, oui, si l'on entend par là un changement en bien ou en mal ! En ce sens, il a fait la plus glorieuse révolution dont les annales des peuples fassent mention. Mais, si l'on entend par là un renversement des institutions établies dans le pays, on se trompe grandement. Ceux qui désiraient une révolution en ce sens et qui voulaient tout bouleverser en Flandre, c'étaient le roi de France et son instrument, Louis de Nevers. Quant à Artevelde, il n'a pas apporté le moindre changement dans les institutions du pays. Il s'est borné à faire usage de quelques priviléges des communes flamandes comme si ces priviléges n'eussent pas été déclarés confisqués par les intrigues et les violences de l'étranger. L'exécution de son simple mais admirable dessein, le salut de la patrie sous l'influence de ce grand génie, s'est fait sans coup férir ; pas une goutte de sang n'a été versée, pas une seule persécution n'a été dirigée contre les personnes ; les droits légitimes du comte n'ont pas eu à subir la moindre contestation ; pas un seul fonctionnaire public à Gand n'a été destitué ou déplacé.

Les chroniqueurs français, pour flatter les chevaliers, leurs compatriotes, ont affirmé qu'Artevelde était poussé par sa haine contre la noblesse, et que le mouvement provoqué par lui doit être considéré comme une révolte des classes populaires contre les classes supérieures.

Il était impossible d'avancer une plus grande erre cinquante-deux d'entre les plus nobles familles de la Fl dre ont secondé Artevelde dans sa patriotique tentati et ont rempli durant son administration les plus hau charges de la commune. S'il était, comme citoyen, enne de la suzeraineté française et des partisans flamands cette suzeraineté, c'était parce que ceux-ci étaient vr ment les oppresseurs de la Flandre, et qu'ils avaient for sur son abaissement et sa ruine l'espoir de leur élévat personnelle.

Quant à l'attitude d'Artevelde envers son souverain gitime, il l'accueillit avec enthousiasme lors de son p mier retour, et, par son influence et son éloquence, avait obtenu des communes un nouveau serment de fi lité au comte, alors qu'une grande partie du pays voul refuser ce serment. Le comte donna aussi plusieurs fois pleine approbation à tout ce que les communes avai fait par le conseil d'Artevelde. D'ailleurs, on mécon si peu en Flandre les droits du prince, que jamais ne s'y fit une transaction de quelque importance a d'autres pays, sans qu'elle se fît au nom du comte Flandre.

Chaque fois que Louis de Nevers revint de France Flandre, on lui montra respect et obéissance aussi lo temps qu'il se renferma dans les limites de la constitutio mais, dès qu'il voulut la violer et exposer de nouveau pays à la misère et à la famine, il rencontra de la part communes un refus légitime mais calme. Il vint ainsi p sieurs fois en Flandre, et chaque fois, après un court jour, quitta ce pays pour retourner en France. Jusqu dernier moment de l'administration d'Artevelde, les co

munes ont adressé au prince des supplications de toute sorte pour lui faire abandonner le parti de la France et adopter celui de la Flandre ; mais Louis de Nevers, se considérant comme français, repoussa toujours ces sollicitations, qui, quelque fondées qu'elles fussent, semblaient l'engager à prendre une attitude hostile vis-à-vis de sa patrie présumée.

Les historiens ont fait d'Artevelde un homme de violence qui, selon eux, faisait tout ployer sous la force brutale. — Artevelde, au contraire, a dans tous ses actes respecté la loi et le droit. Il eût été beaucoup plus juste de dire qu'il a soutenu une lutte continuelle contre l'émeute et la violence, et qu'il a consacré ses plus nobles efforts au maintien de l'ordre public et de la paix.

On en a fait aussi un tyran, un despote, on l'a qualifié de *dictateur*.

Il n'était que capitaine en chef des bourgeois armés de Gand et administrateur (*beleeder*) de la ville. En cette qualité, il se trouvait subordonné aux vingt-six échevins de la commune et ne pouvait rien faire qu'en exécution des ordres du conseil des échevins, assemblée dans laquelle il avait un siége comme conseiller. S'il réprima parfois l'émeute par la force des armes, cela n'eut jamais lieu qu'après une décision préalable et sur l'ordre exprès du banc des échevins de Gand.

Lorsque, plus tard, Artevelde fut placé par Gand, Bruges et Ypres à la tête de l'armée flamande et investi du pouvoir exécutif, il n'en resta pas moins soumis au conseil des trois membres de Flandre.

L'illustre bourgeois de Gand a dominé ses contemporains, il est vrai ; il a joui de l'amitié des princes les plus

puissants et accompli des œuvres de géant; chacun obéissait, et sa volonté donnait l'impulsion et la directio à tout ce qui l'entourait; mais, tout cela, il le devait à so intelligence, à son génie, à son irrésistible éloquence, a noble ascendant qu'exerce une nature supérieure, à ur âme des mieux douées, et non au coupable emploi de force matérielle.

Il n'y a qu'un fait dans la vie d'Artevelde qui paraiss susceptible de blâme, c'est le projet qu'il avait formé d faire passer la couronne de Flandre dans une autre mai son. On verra dans notre ouvrage par quelle nécessité qu'il est impossible de méconnaître, il fut poussé à cett résolution comme à l'unique moyen de sauver sa patri d'une ruine sans retour.

De nos jours, certains partis politiques ont invoqué bie à tort le nom d'Artevelde comme le symbole de leurs ten dances. Les principes pour lesquels combattait le bour geois de Gand n'existent plus et ne sauraient plus exister ce n'est que dans la forme constitutionnelle de gouverne ment que nous retrouvons ce qui en reste.

Artevelde est le symbole de l'éternelle lutte de la Flan dre contre l'influence romane; — le symbole de l'indépen dance du peuple flamand; — le symbole d'une politiqu qui prend pour seul mobile les intérêts du commerce, d l'industrie et de la dignité nationale; — le symbole d'un décentralisation qui n'est plus possible ni ne serait plu avantageuse aujourd'hui; — le symbole enfin de la libert individuelle telle qu'elle est garantie dans les pays con stitutionnels. Si son illustre nom pouvait devenir le dra peau d'une opinion, seul, assurément, le *mouvemen flamand* pourrait revendiquer à bon droit, comme so

légitime héritage, ce glorieux emblème de la grandeur de nos ancêtres.

On peut nous demander avec raison où nous avons puisé les preuves sur lesquelles se fonde ce jugement si formel, puisque nous avouons nous-même que les sources actuelles de l'histoire rendent un témoignage tout contraire.

Nous pourrions rappeler les patriotiques efforts de Norbert Cornelissen, qui, le premier, revendiqua la gloire d'Artevelde; nous pourrions mentionner les travaux de Voisin et les mémoires des écrivains contemporains que ce dernier a recueillis et confrontés dans son *Examen critique des historiens d'Artevelde;* mais cela ne suffirait pas, parce que les hommes que nous venons de citer n'ont fait qu'indiquer une direction à suivre ou ne se sont proposé d'envisager la vie d'Artevelde que sous un seul point de vue, et qu'en tout cas leur jugement, fût-il favorable à notre thèse, repose plutôt sur des conjectures que sur des preuves concluantes.

Celui qui a jeté un vrai jour sur l'époque d'Artevelde, le véritable vengeur de la mémoire du bourgeois de Gand, c'est M. Lenz, professeur à l'université de Gand, qui a choisi, pour ainsi dire, pour but de sa vie la réhabilitation de la glorieuse mémoire d'Artevelde.

Dans les archives de l'hôtel de ville de Gand reposent les comptes originaux de la commune au temps d'Artevelde. Ces documents, bien qu'ils ne soient pas complets, semblent avoir échappé à l'attention des détracteurs de la gloire d'Artevelde.

Comme le bourgeois de Gand, en qualité de capitaine général, recevait un traitement de la ville et qu'on lui

payait des frais de voyage dès que ses fonctions l'appelaient en dehors du territoire de la commune, ses faits et gestes, ses allées et venues, ses missions, les ordres qu'il a reçus, tout cela est consigné, presque jour par jour, dans les précieux documents dont nous parlons. On y mentionne où il se rendait, avec qui il faisait route, ce qu'il était chargé de faire et ce qu'il a fait. On y trouve l'indication tout aussi minutieuse des changements survenus dans le gouvernement de la commune.

En présence de ce témoignage si désintéressé, si ignorant même, inscrit dans leurs registres par les receveurs de la ville, dans le but unique de constater les dépenses, toutes les fausses assertions et les accusations calomnieuses des écrivains malveillants ou induits en erreur doivent disparaître.

M. Lenz a non-seulement scruté tous ces comptes en les soumettant au plus sérieux examen et en les confrontant entre eux, mais encore il a réuni à grands frais et à grand'peine un arsenal de quelques milliers de documents pour la défense de la mémoire bénie du héros gantois. Il est allé rechercher la trace de la vérité sur Artevelde dans les archives de Paris et de Lille, et n'attend qu'une occasion pour trouver en Angleterre les derniers matériaux de la colonne triomphale qu'il veut élever au grand bourgeois flamand.

Son important ouvrage, d'après le prospectus, aura une étendue d'environ quinze cents pages, et, comme il ne doit traiter que d'une courte période, on peut se faire une idée de l'étendue des recherches et de l'abondance des documents. Ce n'est qu'après la publication de ce livre que la mémoire d'Artevelde sera pleinement vengée.

is heures, exposé et communiqué les résultats de
herches; il nous a remis dans la bonne voie là où
ous égarions, et, grâce à sa profonde connaissance
t, a affermi notre conviction, qui chancelait encore
bases incertaines.

M. Lenz reçoive ici nos plus sincères remerci-
(1).

ient nos amis gantois voir dans ce fruit de nos
une preuve de reconnaissance pour l'aide obli-
qu'ils nous ont si généreusement prêtée dans nos
:hes et nos études locales!

it à la nature même de notre ouvrage, nous avons
chose à en dire. C'est un roman historique où nous
ommes efforcé de faire se mouvoir la grande figure
elde dans le cercle tracé par l'histoire. Selon nous,
nan ne mérite pas la qualification d'*historique* dès
sert de noms connus pour des faits et des intrigues
rs à l'histoire, et altère et défigure ainsi les grands
s pour leur faire un rôle vulgaire dans une œuvre
nation. La patriotique vénération que nous éprou-
our nos illustres aïeux nous empêcherait d'en agir

indiquait elle-même une voie plus sérieuse quand il s'agit d'un sujet qui intéresse la gloire du pays et non pas seulement les moyens de plaire au lecteur.

Pour demeurer fidèle à ce principe, nous avons partout mis en harmonie le roman et l'histoire, de façon à ce que le lecteur puisse séparer facilement l'un de l'autre, et les notes insérées au bas des pages nous ont particulièrement aidé à atteindre ce but.

Sans doute, nous n'espérons pas qu'au point de vue historique notre travail puisse faire ce que l'ouvrage de M. Lenz est seul destiné à réaliser; mais, si M. Lenz doit fixer la conviction des lecteurs plus instruits sur la conduite d'Artevelde, il nous reste l'âme du peuple pour y dresser un autel en l'honneur du bourgeois de Gand; il nous reste la mission de tenter un effort pour faire revivre au foyer des familles bourgeoises et jusque sous la chaumière du paysan le grand nom d'Artevelde, comme la personnification de l'héroïque race thioise, et comme un réjouissant souvenir de sa grandeur, de la gloire et de la puissance d'autrefois !

Fasse Dieu que nous atteignions ce but, ne fût-ce qu'en partie ! la conviction du bien que nous aurions pu faire à l'honneur de la patrie suffirait pour satisfaire notre cœur et nous récompenser de notre travail.

LE TRIBUN DE GAND

I

L'aspect seul de la place du marché du Vendredi, à Gand, ramène le poëte aux temps écoulés de gloire et de grandeurs nationales. Ce vieux champ-clos se déploie comme une page immense où se trouve écrite l'histoire entière des communes flamandes. Théâtre de bonheur ou de calamité, de puissance ou d'abaissement pour la Flandre, le sol y a tremblé cent fois sous les pas d'une foule furieuse ; cette terre a bu le sang de nos pères au temps de la fureur des guerres civiles ; l'air y a retenti de victorieuses acclamations, d'horribles rugissements de vengeance, de chants d'amour en l'honneur du prince aimé, de cris de malédiction contre les tyrans, de vœux ardents pour la patrie et pour la liberté !

Rien ne pouvait émouvoir le cœur des fiers Gantois, — joie, douleur ou colère, — sans qu'aussitôt le peuple ne se précipitât à flots pressés de toutes les rues vers le marché du Vendredi, comme vers un terrain qui appartenait à tous, et où le mendiant lui-même, s'il était *poorter* (1) ou ci-

(1) Le mot *poorter* désignait à cette époque l'habitant de la ville qui jouissait des droits et priviléges de la commune. Il a la même signification que le mot actuel *bourgeois* (burger), et dérive de l'ancienne racine *poort* qui signifie *ville* ou *bourg*. Nous substituerons presque toujours dans notre traduction au mot *poorter* son équivalent *bourgeois*.

toyen de Gand, pouvait dire : — Ceci est ma propriété!

Grâce à une longue habitude, le peuple en était venu à croire que tout bourgeois, qu'il fût pauvre ou riche, pouvait, sur ce marché du Vendredi, dire tout ce qu'il voulait sur les affaires de la commune et du pays, sans qu'il fût permis à l'autorité de mettre des bornes à la jouissance de cette liberté, ni de punir quelqu'un uniquement pour ce qui se serait passé sur la place. C'était, dans l'esprit de la multitude, comme une sorte de territoire franc, où nul, sinon le peuple, n'avait le droit de commander en maître; aussi ce qu'on n'eût osé ni faire ni dire dans les autres rues ou sur les autres places, on le disait tout haut, on le faisait ouvertement sur le marché du Vendredi.

Dans les troubles ou dans les luttes légitimement engagées au nom du droit violé, c'était en ce lieu qu'accouraient en armes les gens des métiers, prêts à venger, au nom de la commune, jusqu'à l'ombre d'une violation de ses droits. C'était là enfin, devant le perron de la *Maison Haute* que Gand jurait fidélité à ses princes, et que ceux-ci prêtaient le serment de ne jamais toucher aux priviléges de la Flandre.

Au XIVe siècle, le marché du Vendredi avait un tout autre aspect que celui qu'il offre aujourd'hui ; l'église Saint-Jacques, isolée de tous les autres édifices, dominait la vaste place sans qu'aucune maison lui fermât l'horizon de la Lys (1). Ce temple était entouré d'un mur circulaire en deçà duquel le cimetière s'étendait avec ses tombes solitaires; quatre sentiers traversaient le champ du repos et l'on y pouvait passer, la nuit comme le jour, pour aller faire sa prière devant l'ossuaire vénéré, ou pour abréger sa route. Devant le portail de l'église, à quelque distance, et au milieu de la place, se trouvait le *Collatiezolder*, antique édifice remarquable par sa

(1) Rivière qui avec l'Escaut partage Gand en un grand nombre d'îles.

tour ronde et svelte et où les doyens des métiers se réunissaient en *collace* ou assemblée générale, pour y prononcer sur toutes les contestations d'industrie. A mi-hauteur, la tourelle portait, comme une ceinture, une balustrade en fer surnommée le *Ring* ou l'Anneau. Toute pièce de drap ou de toile qui paraissait au marché du Vendredi, et qui était reconnue par les *vinders*, contrôleurs jurés des corporations, pour avoir été tissée de mauvais fil, ou pouvoir, de toute autre manière, porter atteinte à l'honneur de l'industrie gantoise, était, à la honte du fabricant, suspendue au *Ring*.

Comme dans les autres quartiers de la ville, les maisons qui entouraient le marché du Vendredi étaient la plupart bâties en bois et couvertes de chaume; quelques-unes, et c'étaient les demeures des bourgeois riches, avaient un toit de tuiles et une façade en briques, au milieu desquelles on voyait courir des poutres qui dessinaient de grands carrés. Les fenêtres s'allongeaient en ogive et affectaient les formes les plus variées ; mais toutes étaient partagées en deux par un pilier en pierre et étaient closes par des vitres artistement disposées. Ce serait une erreur de croire que les matériaux enchâssés et agencés dans ces constructions dussent leur donner une méchante apparence. Il en était ainsi, en effet, pour les maisons basses qu'habitaient les ouvriers ou les *poorters* pauvres ; mais les demeures, toujours très-élevées des habitants riches, étalaient assez d'art et de luxe pour laisser voir que la richesse et l'intelligence avaient présidé à leur construction. Ce luxe consistait surtout en sculptures et en festons en relief, dont toute la partie extérieure de la façade était pour ainsi dire surchargée, et dans les formes élégantes qui encadraient en les ornant les baies des fenêtres de mille combinaisons de feuilles et de fleurs sculptées. Mais bien que construites avec luxe et artistement décorées, les maisons de Gand n'offraient rien d'agréable au regard. Par toute la

ville, on ne voyait que le ton gris-brun du bois de chêne vieilli à l'air, et la teinte cendrée et terne du chaume à demi pourri.

A l'un des angles du marché du Vendredi, non loin de la rue *Waeistege*, s'élevait une sorte de château-fort, construit d'énormes blocs de pierres bleuâtres et rugueuses. Sur la façade antérieure, couronnée, dans tout son pourtour, de créneaux dentelés, se dessinaient d'admirables fenêtres ogivales ; à chaque coin de la façade s'élevait en saillie une tourelle percée de meurtrières et qu'on appelait alors *drommer* ou chaudron. Cet édifice était la demeure de la noble famille des *Utenohve* (1).

Ces maisons fortifiées, qu'on nommait *steenen*, étaient nombreuses à Gand. Elles appartenaient presque toutes à des nobles et ne connaissaient pas la juridiction de la commune, parce que, comme fiefs seigneuriaux, elles relevaient directement du comte.

On pourrait croire que ces *steenen*, placés au centre de la ville, n'étaient que des forteresses d'où les seigneurs dominaient le peuple, menaçant sans cesse sa liberté ou son progrès, ou le comprimant au moins lorsqu'il n'avait pas encore pu échapper à sa sujétion primitive. Cela était vrai en général pour les vieux manoirs féodaux proprement dits, répandus dans le *plat pays* ; mais dans la ville de Gand, l'esprit d'industrie et les idées de souveraineté populaire avaient depuis longtemps pénétré, même à travers les formidables murailles des *steenen*. Les nobles familles y avaient pris droit de bourgeoisie et étaient devenues sincèrement des membres de la commune, les conseillers du peuple, et secondaient le développement de son industrie et de sa liberté. Il en était

(1) Voy. dans le *Messager des sciences historiques de la Belgique*, année 1839, un beau dessin de cet édifice qui a été démoli en 1839.

résulté que les nobles gantois, bien qu'indépendants du banc des échevins pour leurs *steenen*, en tant que propriétés immobilières, s'étaient placés, pour leurs personnes, sous la juridiction commune de la ville de Gand. Ils partageaient sur le pied de la plus complète égalité les obligations et les charges, et jouissaient comme tout le monde des priviléges et de la protection de la puissante commune (1).

Il y avait pourtant quelques seigneurs et même des familles entières qui n'avaient pas suivi cet exemple. Ceux-là déploraient vivement que le peuple levât la tête d'une façon si menaçante pour la puissance féodale, et, comme la France était alors le pays où la chevalerie brillait encore de tout son lustre et pesait despotiquement sur le peuple, ces nobles avaient porté vers la France leurs espérances et leurs sympathies; ils s'imaginaient trouver là une puissance capable de mettre un frein à l'orgueil du peuple. En Flandre on qualifiait ces nobles, de même que tous les partisans de la France, du nom impérieux de *Léliards* (2).

Dans l'origine, il était strictement interdit à un bourgeois d'habiter un *steen*; les chevaliers seuls avaient le droit de résider dans une maison fortifiée; mais, dès le XIVe siècle, l'opulence des bourgeois de Gand était devenue telle que beaucoup d'entre eux avaient fini par se construire aussi des *steenen*, ou en avaient acheté de familles nobles tombées dans la gêne.

Le marché du Vendredi n'était pas toujours le théâtre de la joie ou de l'explosion triomphale des sentiments populai-

(1) Les nobles, dans les villes flamandes comme dans les villes commerçantes de l'Italie, confondaient leurs intérêts avec les intérêts du peuple; certains d'entre eux faisaient eux-mêmes le commerce; la plupart appartenaient à un métier ou l'autre, et se contentaient d'être considérés dans la commune comme un *poorter* important.

(2) D'après les lys (en flamand *lelie*) qui figuraient dans les armes de France.

rés; il y a aussi, dans l'histoire de la Flandre, des pages sombres et tristes qui racontent la misère et l'abaissement du peuple.

C'est ainsi que le 25 décembre de l'an du Seigneur 1337, fut un jour sinistre. Depuis quatorze mois, une horrible famine ravageait l'opulente Flandre. Ce fléau, cent fois plus cruel que la peste et la guerre, avait comme desséché la séve populaire; il avait même tellement privé les indomptables Gantois de leur énergie morale et physique, qu'ils semblaient n'avoir plus le courage de souhaiter un meilleur sort. Chaque jour, la mort, comme un spectre qui rôde, emportait des centaines de victimes; les infortunés la voyaient venir avec ce regard vague et morne qui semblait dire que l'instinct même de la vie était éteint en eux.

Mais, tout affreux qu'il était de voir dans la ville ces travailleurs affamés, aux yeux caves, à l'esprit farouche, errer dans les rues comme des ombres muettes, plus horrible encore était le sort des pauvres habitants des villages qui jusqu'alors avaient trouvé le bien-être, une certaine abondance même dans le tissage de la laine ou du lin. Là, la famine courait de demeure en demeure, frappant l'ouvrier sur son métier au repos, tandis qu'il voyait en mourant sa femme et ses enfants se débattre contre les tortures de la faim. Et puis, suivant la trace du fléau destructeur, les maladies et la peste venaient enlever ceux que la famine avait laissés au bord de la tombe. Il y avait des communes où régnait le plus lugubre silence, comme si la mort n'y eût épargné aucun habitant. On voyait même dans les champs les femmes et les enfants gratter la terre comme des bêtes furieuses, pour arracher quelque aliment au sol durci par la gelée, et frappés soudain par la mort. Ah! y eut-il jamais rien de plus horrible que le spectacle de ce peuple actif, in-

dustrieux, luttant avec désespoir contre la peste, le froid et la famine.

Ce jour-là aussi la détresse du peuple se montrait dans toute son horreur sur le marché du Vendredi. Sur cette même place où si souvent les gens de métiers de Gand avaient célébré avec tant d'enthousiasme leur prospérité et leur liberté, ils tombaient maintenant épuisés, amaigris, l'œil égaré et fixé sur le sol! Quel morne silence! il n'était interrompu parfois que par le frémissement des lèvres d'une mère, réchauffant d'un ardent et suprême baiser les lèvres de son enfant engourdi par le froid! Ou bien, c'était la voix plaintive d'un pauvre petit qui disait en soupirant : Du pain! du pain! comme si la terre eût pu l'entendre.

Sous la tourelle de la *Collace*, devant la *Maison Haute*, et en remontant plus loin la place vers la Lys, cette sombre scène de désespoir et de mortelles douleurs changeait d'aspect. Là étaient réunis en groupes nombreux les gens de métiers qui avaient encore assez de flamme au cœur pour nourrir de la colère ou chercher des moyens de salut, là maint regard lançait de menaçants éclairs de vengeance contre les auteurs de la misère du peuple : on y voyait les poings se crisper convulsivement; on y entendait de sanguinaires menaces et d'amères railleries sur la lâcheté des Flamands.

— Sommes-nous bien des Gantois? s'écriait un robuste teinturier avec une rage mal contenue; nous, des Gantois! Eh quoi! nous périssons de faim, nos enfants meurent comme une ventrée de chiens, nos femmes gisent là-bas étendues contre les murs du cimetière comme le bétail qui attend la boucherie! Et nous, nous sommes ici à lancer des malédictions impuissantes!

— Mais, Liévin Comyne, que pouvons-nous faire? de-

manda un autre d'un ton découragé. Rien ne va dans le pays. Qui nous donnerait du travail?

— Ce que tu dis là, Simon, est une lâcheté. La commune ne peut laisser ses bourgeois mourir de faim, grommela un troisième.

— Ah! oui, dit Simon en soupirant, la commune a beaucoup fait en ce temps de misère. Il n'y a pas quinze jours qu'elle levait encore un emprunt et distribuait mille livres aux métiers. Notre corporation des teinturiers en a eu cent trente-sept; et tu dois le savoir, Liévin, car le quartier d'Oudenborgh a aussi reçu cent livres (1).

— C'est là, c'est là qu'il ne manque pas d'argent! s'écria un foulon en tendant un poing menaçant vers le *steen* des Utenhove; mais il faut du courage pour l'y aller prendre.... Oui, du courage! et nous sommes de vils couards!

Ces paroles surprirent étrangement les auditeurs, et to regardèrent le foulon avec une sorte de colère et d'in gnation.

— Tais-toi! s'écria Liévin Comyne; toi et Simon, vous savez ce que vous dites. Mendier, piller, quel est donc langage? Oui, je bénis aussi la main qui aide et soulage ses dons généreux ces pauvres femmes et ces pauvres fants; mais ce qu'il nous faut à nous, Gantois, est-ce aumône? Est-ce de l'argent que nous irions ravir de force? Sommes-nous donc des mendiants ou des vole Non, non, du travail, voilà ce qu'il nous faut, du trava du commerce! Je ne veux manger d'autre pain que c que je puis gagner à la sueur de mon front. Voilà comm doit parler un homme!

— Oui, oui, c'est ainsi que parle un homme quand mangé, répondit le foulon; mais ventre affamé n'a

(1) Voir les comptes de la ville de Gand, année 1337.

d'oreilles. D'ailleurs, toutes ces belles paroles n'aideront à rien; avant quinze jours, Gand sera sens dessus dessous, et alors nous irons voir combien de sacs de grain et de mesures de vin on cache dans tous ces *steenen*.

— Mauvais moyen, soupira Simon, qui nous fera tomber de fièvre en chaud mal !

— Comme s'il était possible de tomber plus bas que nous ne sommes, répondit le foulon en ricanant.

— Ah çà, s'écria Liévin avec colère en s'adressant au foulon, n'est-ce pas toi qui as bu et bavardé hier au *Lion d'Or* avec le marchand français?

— Oui, et je m'en suis bien trouvé; cela ne se rencontre pas tous les jours par le temps qui court.

— Ah! je sais maintenant qui t'a appris ce langage de furieux, et, je m'en souviens, tu as demeuré pendant cinq ans en France avec ceux qui se sont laissés embaucher pour porter la tisseranderie flamande à Amiens. Tu n'oses plus retourner dans ta ville d'Ypres, et tu n'es même pas bourgeois de Gand; tu es sous la surveillance des Ribauds (1).

En entendant ces reproches, le foulon entra dans une violente colère; on le vit assez à la rougeur dont ses joues s'empourprèrent. Cependant comme Liévin était un vigoureux compagnon qui d'un seul coup de poing eût terrassé son adversaire, beaucoup moins fort, celui-ci dévora l'affront et répondit ironiquement :

— Accommodez-les au saindoux, vos gracieux seigneurs qui exploitent vos sueurs et votre sang au bénéfice de leurs carrousels et de leurs festins; rampez à leurs pieds comme les serfs et laissez-vous fouler aux pieds jusqu'à ce que c'en

(1) Les *Ribauds* formaient à Gand une sorte de corps de police qui avait pour mission de surveiller ceux qui n'avaient pas droit de bourgeoisie, et par conséquent pouvaient être arrêtés, sans ordres spéciaux ni formalités préparatoires.

soit fait du peuple. Vous n'aurez alors que ce que vous mé-ritez.

— Il parle des *Léliards*, fit observer un charpentier, et il a raison : nous saurons leur donner leur compte !

— Pourquoi alors désigne-t-il le *steen* des Utenhove ? reprit Liévin Comyne. Sais-tu bien, déserteur yprois, ce que c'est que messire Jean van Utenhove ?

— C'est un chevalier, un oppresseur du peuple, grommela le foulon.

— Un oppresseur du peuple ! s'écria Liévin avec une irritation croissante. Il est doyen de la *gilde* (1) de Saint-Georges, mon compagnon dans la teinturerie et juré de notre corporation ; il a fondé une école pour les enfants de nos compagnons pauvres ; il a bâti un hôpital pour les teinturiers vieux et infirmes ; il a déjà engagé près de la moitié de son bien pour soulager la détresse de notre métier ; il a dé[illegible] sauvé de la mort peut-être cinq cents bourgeois pauvres ; et c'est contre un tel homme que vous osez crier vengeance !

— Tenez, dit le charpentier, le voilà là-bas devant son *steen*, qui cause avec Baptiste le fileur.

— Eh bien ! s'écria Liévin, voyez-vous comme il donne au pauvre compagnon la poignée de main de l'amitié ?

— Oui, il y en a comme cela un sur mille ! dit le foulon en ricanant.

— On voit bien, reprit Liévin, que tu n'es pas Gantois[illegible] que tu viens de loin. Parce que tu as vu en France le peuple privé de liberté et opprimé par les barons et les chevaliers, écrasé sous des charges arbitraires et appauvri par la falsifi-cation des monnaies, tu viens nous chanter ici ce que tu as entendu là-bas (2). Mais cite-moi donc un chevalier gant[illegible]

(1) Nom générique des corporations et confréries.

(2) Voir Sismonde de Sismondi : *Histoire des Français*, tome VI.

le tienne pas pour honoré de faire partie d'un métier
efuserait de presser la main d'un compagnon ouvrier
elle lui est offerte?

ui, oui, répondit un couvreur, cela peut être vrai pour
ernewicks, les Goethals, les Berleghems et d'autres
t bourgeois de père en fils; mais les *Léliards*?

es *Léliards*? Ceux-là ne sont ni Gantois ni Flamands!

t que sont-ils donc?

a foi, Jean, ce sont des Français, répliqua Liévin.
it-on jamais à Gand? Ils courent à Paris à la suite
ervice du roi de France. Oui, ceux-là aident à faire
qui épuise et appauvrit la Flandre; mais vienne le
délivrance, et ils sauront ce qu'il en coûte de vendre
ie à l'étranger!

e jour de délivrance viendra apparemment quand il
mbera du ciel du porc tout rôti? dit le foulon en ricaa-
ar je ne sais, à t'entendre parler ainsi, contre qui ni
quoi tu te révolterais.

ontre qui? s'écria Liévin Comyne. Qui a fait arrêter en
e les marchands anglais, et à qui la faute si le roi
d a prohibé l'importation de la laine anglaise en
e? Qui donc a fait arrêter nos milliers de métiers à
t réduit un peuple laborieux à la besace et à la fa-
C'est le roi de France qui a fait tout cela, et il ap-
a de nouveau sous peu ce que vaut le lion de Flandre
il se réveille.

h! c'est à la France que tu en veux! dit le foulon
onie; alors, je te plains. N'oublie pas l'histoire de
Zanneken. As-tu par aventure quelque goût de faire

a France à cette époque et sur la falsification des monnaies, p. 292,
379 et *passim*.

amende honorable en chemise, pieds nus et la corde au cou (1)?

Il devait savoir que de telles paroles irriteraient profondément les Gantois, car à peine avait-il achevé sa phrase à demi qu'il s'éloigna en toute hâte, tout prêt à courir si quelqu'un se fût mis à sa poursuite. Et vraiment le couvreur, dans sa colère, ne parlait de rien moins que de lui casser bras et jambes en plein marché du Vendredi; mais Liévin le retint en lui disant :

— Laisse-le partir, Jean; il n'en vaut pas la peine. Je lui donnerai son compte ce soir au *Lion d'Or*. Je ne sais, mais je ne serais pas étonné que ce déserteur yprois fût un espion soudoyé par la France.

— Avec tout cela, dit Simon avec tristesse, je ne vois pas d'issue à la situation. La querelle entre la France et l'Angleterre peut durer pendant de longues années. Avant qu'il soit décidé si Philippe ou Edouard portera la couronne de France, tous nos tisserands et quiconque vit en Flandre de la tisseranderie peuvent mourir de misère et de faim.

— Je te dis que cela n'arrivera pas! s'écria Liévin furieux. Roeland (2) sonnera à pleine volée avant la fin de la semaine; nous montrerons que le sang gantois ne se dément pas, quoi qu'on en pense aujourd'hui. Nous nous mettrons avec le roi d'Angleterre, et alors nous aurons en

(1) Peine habituellemene infligée par les comtes aux communes rebelles, et subie par les bourgeois de Bauges en 1328, après la défaite de Nicolas-Zanneker.

(2) Nom d'une cloche qui se trouvait dans le beffroi de Gand et sur laquelle se trouvait une inscription en vers dont voici le sens :

Je m'appelle Roland
Quand je tinte j'annonce l'incendie,
Quand je sonne à pleine volée, j'annonce
L'émeute ou le triomphe dans le pays.

Flandre de la laine et du travail à souhait. Qu'il vienne seulement un homme qui ait du sens et du courage; qu'il ose crier : « Flandre au lion! du travail! du travail! » et vous verrez le marché du Vendredi vomir des bataillons de Gantois armés. Nous voici plus de six cents sur la place. Que demandons-nous pour courir aux armes? que demande la Flandre pour sortir de sa honteuse torpeur? Rien qu'un mot, n'est-ce pas? Eh bien, ce mot.....

— Tiens, dit Simon en étendant la main, voilà le Sage Homme qui traverse le pont Ser-Bodin! Ah! si celui-là voulait dire le mot!...

Celui qu'on venait de désigner par le nom de Sage Homme s'avançait en effet au loin vers le marché du Vendredi. C'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, et sur les traits duquel on pouvait deviner, au premier coup d'œil, que Dieu lui avait généreusement départi la raison et la sagesse. Sous son large front sillonné de rides et ombragé d'épais sourcils noirs, brillaient des yeux bruns qui, en temps ordinaire, n'annonçaient qu'une gravité réfléchie et la paix de l'âme, mais dont le regard, au moindre éveil, lançait un rapide et fugitif éclair. Son nez aux larges narines frémissantes annonçait l'énergie et le courage, tandis que ses lèvres, aux contours moins fortement accusés, trahissaient la bonté du cœur et la délicatesse du sentiment.

A en juger par son costume, ce bourgeois devait être riche, car il portait un manteau et un justaucorps de velours noir entièrement doublé de soie rouge; le chaperon qu'il avait ramené sur son front, était en drap d'un brun foncé; son haut-de-chausse était fait du plus beau drap rouge de Gand, et sa chaussure en cuir jaune de Cordoue. Son manteau, entr'ouvert du côté droit, permettait de voir

qu'il portait à la ceinture une poche en cuir et un poi gnard (1).

Dès que ce personnage déboucha de la rue *Zuivelstag* sur le marché du Vendredi et que le spectacle de l'affreus détresse du peuple se déroula sous ses yeux, il tressailli d'un subit frisson; on eût dit qu'il voulait s'arrêter, et je n sais quelle expression d'amertume se répandit sur se traits. Cependant il poursuivit lentement son chemin, e baissa même vers la terre son regard qu'une flamme subite venait d'illuminer.

Au même moment, un ribaud de la ville sortait de la *ruell du Loup*, et apparaissait sur le marché. Il tenait par l'épaul une pauvre femme qui portait un enfant sur son bras et l'entraînait rudement à sa suite. L'infortunée mère versait un torrent de larmes, et, comme frappée de folie, elle appuyail ses lèvres et ses joues sur le visage de son enfant, ou cachait ses petits pieds dans son sein. C'était un navrant spectacle que de voir cette femme à demi insensée lutter avec tant d'énergie contre le froid et la faim qui venaient, jusque dans ses bras, tuer l'être chétif qu'elle emportait. Le ribaud ne faisait pas attention à ces efforts désespérés; la mère semblait aussi ne pas se douter de la violence qu'on lui faisait; elle se laissait entraîner avec résignation et marchait d'un pas chancelant à côté de son guide.

Au milieu du marché, le ribaud fut arrêté par la voix du Sage Homme:

— Ribaud, dit-il, ne malmène pas ainsi cette pauvre femme. Qu'a-t-elle fait de mal?

(1) M. Félix De Vigne, de Gand, qui par ses excellents ouvrages sur le costum au moyen âge s'est acquis une juste renommée, même à l'étranger, a eu l bonté de me faire un dessin du costume du Sage Homme de Gand, tel qu'il a d être d'après ses recherches. Voy. F. De Vigne, *Vade-mecum du peintre*, et *R cherches sur les costumes, etc., des Gildes et Corporations des métiers.*

— Oh ! je n'y puis rien, maître, répondit le ribaud avec un certain respect. C'est une femme de Westrem-Saint-Denis (1) qui vient mendier à Gand ; il faut, bon gré mal gré, que je la fasse sortir de la ville ; et vous voyez, maître, qu'elle ne veut pas avancer.

Une voix compatissante avait frappé l'oreille de la mère éplorée. Elle releva la tête et montra un visage amaigri, sur lequel la pâleur blafarde de la faim n'avait pas effacé le cachet de sa beauté d'autrefois.

— Hélas ! maître, s'écria-t-elle en s'adressant au Sage Homme, je suis la pauvre femme d'un faiseur de bas de Westrem-Saint-Denis ; mon homme et mon petit Sieskén (2), ô misère ! sont morts de faim la nuit dernière : leurs corps gisent encore sans sépulture dans notre chaumière. J'ai fui... fui pour sauver de la mort ma chère petite Agnès. Voyez, voici mon Agnès ; mais il lui faut aussi mourir, puisqu'on nous chasse d'ici. Mon Dieu ! mon Dieu ! que ne suis-je déjà glacée par la mort ! je ne sentirais plus ces déchirements d'entrailles... Mais, mon Agnès, mon enfant !...

Elle interrompit sa plainte pour cacher plus avant dans son sein les petits pieds de la pauvre créature inanimée ; mais elle tressaillit tout à coup, s'arrêta et mit l'enfant sous les yeux du Sage Homme, tandis qu'un nouveau torrent de larmes s'échappait de ses yeux.

— Voyez, voyez, maître, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, mon enfant, mon Agnès est morte !

Et se tournant vers le ribaud avec un rire amer qui tenait de la folie :

— Viens maintenant, lui dit-elle, conduis-moi à la porte de la ville pour que j'aille déposer Agnès auprès de son pe-

(1) Village des environs de Gand.
(2) Abréviation de *Sies*, François, *Franciscus*.

tit frère. Aussi bien, demain c'en sera fait de nous tous.....

— Ribaud, dit le sage homme, tu peux te retirer; je me charge de cette femme. Tu n'as plus rien à faire ici...

Pendant que le ribaud satisfait regagnait la *ruelle du Loup*, le Sage Homme prit la pauvre femme par la main et la conduisit du côté de la *Maison Haute*.

— Mère, lui dit-il d'une voix émue par la pitié, ne pleure pas si amèrement et sois sans inquiétude : ton enfant n'est pas morte. Viens avec moi, nous allons guérir ton Agnès et calmer tes propres souffrances; je vous garantirai tous deux du froid et de la faim; aussi bien as-tu déjà trop souffert, n'est-ce pas?

La mère égarée parut ne pas comprendre entièrement le sens de ces paroles; cependant elle contemplait le Sage Homme d'un œil humide de larmes et avec un radieux sourire où la reconnaissance ressemblait à de l'adoration, comme si c'eût été Dieu lui-même qui lui servît de guide. Muette, elle se laissa conduire dans un magasin de draps voisin de la Maison Haute. Sur la prière du Sage Homme, chacun se mit avec empressement à son service. Il fit asseoir la mère à une certaine distance du feu et lui fit donner du pain et du vin. Il avait pris dans ses bras la pauvre enfant glacée, et lui fit frotter le corps avec des morceaux de laine bien chaude par la femme de la maison. La pauvre mère s'était levée et suivait cette opération avec une incertitude pleine d'angoisses; son esprit était d'ailleurs si troublé et son cœur si profondément ému que ses lèvres ne proféraient que des sons inintelligibles.

Tout à coup un cri lui échappa; elle arracha l'enfant des mains de son sauveur, et se jeta aux pieds de celui-ci avec une telle expansion de joie et de reconnaissance, que même sur la joue du Sage Homme coula une larme de compassion. La petite Agnès avait ouvert les yeux : son

premier regard avait pénétré jusqu'au fond du cœur de sa mère comme un rayon de béatitude! La mort avait lâché sa proie!

A la précipitation avec laquelle le Sage Homme avait fait coopérer tout le monde à son œuvre de salut, et à l'impatience de ses mouvements, il était facile de voir qu'il avait hâte de poursuivre sa route. Maintenant que la bonne action était accomplie, il dit quelques mots à voix basse au maître de la maison, puis il dit à la mère qui, oublieuse de tout le reste, baisait et caressait son enfant :

— Bonne mère, tu peux demeurer ici avec ton enfant, et quand tu voudras retourner à Westrem-Saint-Denis, on te donnera de l'argent et tout ce dont tu auras besoin pour faire le voyage. Aie donc bon courage, brave femme.

La pauvre femme s'élança vers le Sage Homme et couvrit sa main de baisers sans pouvoir dire une parole, jusqu'à ce que lui-même, ayant salué tous les assistants, quitta la maison et regagna la place.

Bientôt il s'y vit arrêté par les gens des métiers qui jusque-là s'étaient tenus devant la *Maison-Haute* et étaient maintenant réunis avec beaucoup de nouveaux venus devant le magasin de draps.

— Or çà, maître Jacques, s'écria Liévin Comyne, ce jeu honteux n'a-t-il pas encore duré assez longtemps? Faut-il que le dernier Flamand s'en vienne crever comme un chien dans la rue? Ne viendra-t-il pas un homme qui ait assez d'intelligence et de courage pour sauver le pays? Et vous, maître Jacques van Artevelde, vous le Sage Homme de Gand (1), pouvez-vous voir ces femmes étendues le long

(1) On connaissait son expérience dans les affaires, et les gens du commun peuple le nommant le *sage homme*. Edw. Leglay, *Histoire des comtes de Flandre*, tome II, p. 410.

du cimetière, sans vous dire : — Il est temps ! il faut d
sang ou du travail !

— Du sang ! du sang ! murmura Artevelde à part lui, e
baissant les yeux vers la terre. Puis relevant aussitôt
tête, il dit :

— Compagnons, ne demandez pas de sang ; c'est tou
jours assez tôt quand une implacable nécessité le fa
verser.

— Il faut pourtant qu'on en finisse, dit un tisserand ;
faut du travail et du commerce ou Roeland sonnera l'a
larme, si bien que le beffroi en tremblera !

— Non, non, dit Artevelde, les choses iront mieux qu
cela. Je sais le moyen de rendre à la Flandre sa vieill
liberté et son ancienne industrie ; mais il faudrait pou
cela oser être Gantois et Flamands, bien unis et bien con
vaincus de la justice de notre cause ; il nous faudrait ven-
ger le droit violé avec un courage viril et une patienc
flamande, sans commettre ni excès ni injustice.

Tous les ouvriers s'étaient pressés autour d'Artevelde
pour entendre ses paroles. Ce qu'il disait gonfla leur poi-
trine et fit briller leurs yeux d'espoir et d'enthousiasme
Personne ne lui répliqua, et tous les regards l'interro-
geaient comme pour lui demander une plus ample expli-
cation de son idée. Il reprit :

— Y aurait-il vraiment encore du pur sang gantois dan
vos veines ? Oseriez-vous jurer de mourir ici sur place ou
de redevenir libres comme vos pères l'ont été ?

Un murmure confus de cris de vengeance et de serment
répondit à sa question, et les poings crispés se levèren
vers le ciel.

— Eh bien, compagnons, reprit Artevelde avec calme
soyez sans inquiétude ; si vous osez le vouloir, la Fland
recouvrera sa liberté et sa florissante industrie ! On travail

à notre délivrance. En attendant, consolez-vous et conservez le courage flamand !

Après ces paroles d'adieu, Artevelde s'avança à travers les groupes des gens des métiers qui lui livrèrent passage avec respect, et le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'angle de la rue *de la Promenade*.

Mais à peine avait-il disparu à leurs yeux, qu'un mouvement tumultueux s'opéra parmi eux ; tous s'agitèrent vivement et parurent concerter un important dessein, jusqu'à ce qu'enfin Liévin Comyne poussa d'une voix puissante le cri : Travail et liberté ! (1) qui retentit comme un appel jusqu'aux extrémités du marché. Liévin s'élança ensuite en continuant de crier dans la direction de la *rue Longue de la Monnaie*. C'était là une sorte de signal que chacun comprit. *D'autres gagnèrent le pont Serbodin*, le *Steendam* et l'Outre-Escaut. Beaucoup s'en allèrent vers les femmes et les enfants, en criant de loin d'un ton joyeux : — Travail et liberté ! travail et liberté !

Comme si la trompette de l'archange eût évoqué ces morts du sommeil éternel, on vit tour à tour ces femmes et ces enfants accroupis, étendre leurs membres, se lever, et venir se mêler aux groupes animés des gêns des métiers.

On vit, au bout de peu de temps, comme une étrange houle de têtes humaines ondoyer sur le marché du Vendredi. On allait d'un groupe à l'autre, on répétait partout les paroles du Sage Homme, on criait : — Travail et liberté ! On courait vers toutes les rues avoisinantes pour porter la nouvelle dans tous les quartiers de la ville ; et bientôt après, de toutes les directions le peuple se précipita comme un torrent vers le marché du Vendredi. — Ils n'a-

(1) C'était là le cri qui servait de signe de rappel aux classes ouvrières. Voy. *Lenz*.

du cimetière, sans vous dire : — Il est temps! il faut du sang ou du travail!

— Du sang! du sang! murmura Artevelde à part lui, en baissant les yeux vers la terre. Puis relevant aussitôt la tête, il dit :

— Compagnons, ne demandez pas de sang; c'est toujours assez tôt quand une implacable nécessité le fait verser.

— Il faut pourtant qu'on en finisse, dit un tisserand; il faut du travail et du commerce ou Roeland sonnera l'alarme, si bien que le beffroi en tremblera!

— Non, non, dit Artevelde, les choses iront mieux que cela. Je sais le moyen de rendre à la Flandre sa vieille liberté et son ancienne industrie; mais il faudrait pour cela oser être Gantois et Flamands, bien unis et bien convaincus de la justice de notre cause; il nous faudrait venger le droit violé avec un courage viril et une patience flamande, sans commettre ni excès ni injustice.

Tous les ouvriers s'étaient pressés autour d'Artevelde, pour entendre ses paroles. Ce qu'il disait gonfla leur poitrine et fit briller leurs yeux d'espoir et d'enthousiasme. Personne ne lui répliqua, et tous les regards l'interrogeaient comme pour lui demander une plus ample explication de son idée. Il reprit :

— Y aurait-il vraiment encore du pur sang gantois dans vos veines? Oseriez-vous jurer de mourir ici sur place ou de redevenir libres comme vos pères l'ont été?

Un murmure confus de cris de vengeance et de serments répondit à sa question, et les poings crispés se levèrent vers le ciel.

— Eh bien, compagnons, reprit Artevelde avec calme, soyez sans inquiétude; si vous osez le vouloir, la Flandre recouvrera sa liberté et sa florissante industrie! On travaille

à notre délivrance. En attendant, consolez-vous et conservez le courage flamand !

Après ces paroles d'adieu, Artevelde s'avança à travers les groupes des gens des métiers qui lui livrèrent passage avec respect, et le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'angle de la rue *de la Promenade*.

Mais à peine avait-il disparu à leurs yeux, qu'un mouvement tumultueux s'opéra parmi eux ; tous s'agitèrent vivement et parurent concerter un important dessein, jusqu'à ce qu'enfin Liévin Comyne poussa d'une voix puissante le cri : Travail et liberté ! (1) qui retentit comme un appel jusqu'aux extrémités du marché. Liévin s'élança ensuite en continuant de crier dans la direction de la *rue Longue de la Monnaie*. C'était là une sorte de signal que chacun comprit. *D'autres gagnèrent le pont Serbodin*, le *Steendam* et l'Outre-Escaut. Beaucoup s'en allèrent vers les femmes et les enfants, en criant de loin d'un ton joyeux : — Travail et liberté ! travail et liberté !

Comme si la trompette de l'archange eût évoqué ces morts du sommeil éternel, on vit tour à tour ces femmes et ces enfants accroupis, étendre leurs membres, se lever, et venir se mêler aux groupes animés des gens des métiers.

On vit, au bout de peu de temps, comme une étrange houle de têtes humaines ondoyer sur le marché du Vendredi. On allait d'un groupe à l'autre, on répétait partout les paroles du Sage Homme, on criait : — Travail et liberté ! On courait vers toutes les rues avoisinantes pour porter la nouvelle dans tous les quartiers de la ville ; et bientôt après, de toutes les directions le peuple se précipita comme un torrent vers le marché du Vendredi. — Ils n'a-

(1) C'était là le cri qui servait de signe de rappel aux classes ouvrières. Voy. *Lenz*.

vaient plus faim, ces Flamands qui se sentaient comme rassasiés par ces mots : Travail et liberté! L'étoile de l'espérance s'était levée à leurs yeux; le courage et l'énergie étaient descendus dans leurs cœurs, et ces mêmes yeux, tout à l'heure encore mornes et baissés vers le sol, lançaient des éclairs de force et d'héroïsme.

Cependant rien n'annonçait que cette foule qui accourait de toutes parts eût l'intention de se livrer à des actes de violence. Au contraire, les hommes au caractère le plus farouche parlaient aussi de patience et de respect du droit de chacun. Certes, il fallait que cette foule eût en vue un but bien déterminé; car, après être demeurés quelque temps confondus dans une bruyante cohue, ces hommes commencèrent à se former en groupes, chacun selon son métier (1). On remarquait surtout Liévin Comyne qui, les traits illuminés par l'exaltation, courait de tous côtés, encourageant tout le monde à prendre part à l'entreprise qu'on allait tenter.

Sur ces entrefaites, Artevelde traversait en toute hâte la rue *Magelein* et regagnait sa demeure, située sur la place de la Calandre. Elle consistait en deux hautes maisons en briques, ornées d'élégantes fenêtres ogivales, et dont la façade en bois était relevée par des sculptures artistement travaillées. Un étroit perron de pierre conduisait à la porte d'entrée. Cette particularité aussi bien que la richesse de son ornementation distinguait cette maison des habitations voisines. Elle devait couvrir d'ailleurs une assez grande étendue de terrain, car elle se prolongeait, par une petite porte, très-avant dans la rue de *la Crapaudière*. Au milieu

(1) Artevelde avait dit à quelques-uns de ses amis qu'il pensait pouvoir remettre la Flandre en bon état et faire revivre le commerce et l'industrie... Ces paroles allèrent de bouche en bouche, de manière que bientôt la moitié de la ville en fut instruite. Des rassemblements se formèrent, si bien qu'un jour plus de mille hommes se trouvèrent réunis. *P. Lenz*, p. 277.

de cette place qu'on nommait *Montagne de la Calandre*, et qui était au moins trois fois plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui, s'élevait un haut tilleul, et, à l'autre bout, vis-à-vis de la demeure d'Artevelde, se trouvait la taverne du *Renard*, alors fort en renom.

Dès qu'Artevelde eut frappé à la porte, une servante vint lui ouvrir; il traversa une vaste antichambre qui semblait avoir été jadis un magasin de draps (1), et pénétra dans une arrière-pièce où quatre personnes, à son entrée, se levèrent de leurs siéges et le saluèrent les unes avec joie, les autres avec respect. Mais lui, tout absorbé par ses profondes préoccupations, ne répondit que quelques paroles distraites; et se tournant particulièrement vers un robuste jeune homme qui était assis tout près de la cheminée, il lui dit :

— Maitre Ghelnoot van Lens, veuillez m'accompagner; en ôtant mon manteau et mon chaperon, je vous ferai une importante communication.

— Ah! ah! y sommes-nous enfin? s'écria Ghelnoot avec vivacité. Le lion de Flandre a-t-il enfin secoué sa crinière? Va-t-il montrer les dents?

— Venez donc, dit Artevelde, vous allez savoir à quoi vous en tenir.

Ghelnoot pouvait avoir environ vingt-six ans. C'était un jeune homme aux grands yeux bleus, aux cheveux d'un blond foncé; il était taillé en hercule, mais il avait une physionomie franche et ouverte qu'un joyeux sourire semblait n'avoir jamais quittée.

(1) Qu'Artevelde ait fait le commerce de draps et appartenu à la corporation des tisserands, c'est ce qui résulte de preuves nombreuses, tirées des comptes originaux de la ville de Gand, couchées sur parchemin et qui se trouvent dans les archives de cette ville. Ces preuves ont été mises en lumière par MM. Voisin, dans son *Examen critique des historiens d'Artevelde*, par Lenz, dans le mémoire reproduit dans l'appendice de cet ouvrage, et par J. de Winter, dans son travail couronné au concours universitaire.

Au premier aspect on reconnaissait en lui le véritable type du Flamand et surtout du Gantois : ses membres étaient robustes, son maintien fier et dégagé; mais il était toujours prêt à rire, à plaisanter et à railler, tant qu'une impression extraordinaire ne le ramenait pas à la gravité, ou n'excitait pas sa colère : il était doux et naïf comme un enfant dans les choses de la vie ordinaire; furieux et intrépide comme un lion, dès que l'injustice, l'outrage ou l'oppression venaient aigrir son indomptable caractère.

Il y avait encore dans la salle deux femmes et un jeune homme d'une vingtaine d'années. L'une d'elles était l'épouse de Jacques van Artevelde. Les traits, l'attitude, le langage, tout en elle annonçait une noble origine. Elle appartenait en effet à la chevaleresque famille de Tronchiennes (1) et était fille de Seghers le Courtraisien, maréchal de Flandre, qui avait jadis partagé la captivité du comte Guy de Dampierre, et, sur les instigations du roi de France, avait été de nouveau jeté dans un cachot du château de Rupelmonde. A côté d'elle était sa fille, jeune vierge à peine sortie de l'enfance. Ses yeux noirs avaient déjà le regard ardent; sa taille était svelte et souple et ses traits fins et délicats. La simplicité et la fermeté semblaient s'unir en elle; car il y avait, dans son langage et dans ses gestes, un laisser-aller à la fois plein de résolution et de grâce qui prouvait que son éducation avait reçu un développement précoce, et qu'au point de vue de l'intelligence elle n'était plus une enfant. Elle avait pour tout vêtement

(1) Les historiens ont beaucoup discouru sur la question de savoir si Artevelde était de race noble ou appartenait à la bourgeoisie. Le défaut de documents laisse encore ce point indécis, bien que tout semble confirmer l'opinion que lui-même n'était pas noble, mais appartenait à une famille qui s'était étroitement alliée à des familles nobles, ainsi que le prouve son propre mariage avec Catherine de Tronchiennes.

une simarre ou robe traînante en soie bleu clair; un chaperon d'étoffe blanche encadrait son front, ses joues et son menton de telle sorte que le pur ovale de son visage restait seul découvert; elle portait des souliers en cuir noir fixés au-dessus du pied par une petite boucle d'acier. Sa mère était à peu près vêtue de même, avec cette différence que les couleurs sombres dominaient dans son costume et que sa simarre était en damas couvert de riches fleurs.

Cette charmante fille, unique enfant de Jacques van Artevelde, se nommait Veerle, diminutif du nom de sainte Pharaïlde, dont les reliques étaient alors vénérées dans la chapelle adossée au mur du château comtal.

Le jeune homme qui était assis non loin d'elle était Liévin (1) Denis, fils du banni Gérard Denis, doyen des tisserands, et qui était en même temps, en qualité de chef-doyen, à la tête de tous les métiers de Gand (2). Le jeune Liévin, enfant unique du chef-doyen, pouvait se vanter d'être le plus riche héritier de Gand; car son père avait gagné une immense fortune dans le commerce des draps. On eût dit que la nature et le destin s'étaient complus à combler ce jeune homme de tous leurs dons. Sa belle physionomie, peut-être un peu trop douce, semblait réfléchir une âme pure et aimante; son regard avait une expression pleine de poésie et de langueur; mais son large front et sa poitrine fortement bombée attestaient en même temps du courage et une grande énergie morale.

Veerle van Artevelde avait été sa compagne d'enfance. Aujourd'hui ils s'aimaient d'amour profond sous l'œil de

(1) Les reliques de saint Liévin sont à Gand l'objet d'un culte particulier, et, chaque année, le but d'un pèlerinage qui se reproduit depuis des siècles. Le prénom de *Liévin* est encore aujourd'hui très-répandu à Gand.

(2) Voir les *Comptes de la ville de Gand*. Le doyen des tisserands était en même temps chef-doyen de tous les métiers.

leurs parents, et espéraient que bientôt le père de Liévin donnerait son consentement à leur union.

Lorsque Jacques van Artevelde était entré dans la chambre, Liévin était occupé à raconter à Veerle la belle légende du Chevalier au Cygne, et la mère s'était assise à côté d'eux sous la cheminée et près du feu pour les écouter. La jeune fille le pria de continuer son récit, mais Liévin avait été trop ému par l'expression inaccoutumée de la physionomie d'Artevelde et par son air de mystère. Il soupçonnait que de grands événements se préparaient et écarta la demande qui lui était adressée pour tomber dans une profonde préoccupation. Le retour de son père, la délivrance de la Flandre, son amour même pouvaient se trouver dans la balance, car il craignait avec raison qu'à la moindre étincelle jetée au milieu du peuple en fermentation le feu n'éclatât aux quatre coins de la Flandre.

Peut-être allait-il confier à Veerle toute surprise ses espérances ou ses angoisses, mais il n'en eut pas le temps, car Artevelde et Ghelnoot van Lens rentrèrent immédiatement dans la salle.

Jacques s'approcha de sa femme et lui dit: Cathelyne, aie la bonté de dire à Jacquemine qu'elle fasse un grand feu dans la chambre d'en haut qui donne sur la rue et qu'elle ferme à clef la porte de la rue de la *Crapaudière;* j'attends plusieurs amis qui seront ici dans une heure. Jacquemine m'avertira dès qu'il y aura quelqu'un.

Tandis qu'Artevelde se dirigeait avec sa femme vers la porte de la salle et s'y entretenait encore un instant avec elle, Ghelnoot van Lens se frottait les mains en souriant auprès de la cheminée, comme un homme qui se réjouit d'une bonne nouvelle. Liévin et Veerle le regardaient fixement comme pour l'interroger, mais ils n'en obtinrent pas de réponse.

— Ah çà ! maitre Ghelnoot, s'écria Liévin, à vous voir on dirait que vous voulez nous cacher ce qui se passe. Comme si je ne savais pas qu'on est occupé à dénouer les cordes de la cloche de Roeland.

Veerle s'effraya visiblement en entendant ces mots :

— Roeland? Roeland? s'écria-t-elle, que saint Liévin nous en préserve! Ah! c'est pour cela que la nuit dernière saint Bertulphe a frappé sur le plafond de fer de saint Pierre (1).

— Saint Bertulphe a raison, dit Ghelnoot, quoiqu'il semble que Roeland ne se mêlera pas de la partie. On l'espère du moins; mais vous connaissez le gaillard, il est très-sujet à s'emporter et ne se tait pas quand on veut. Bah! tant mieux, car c'est un maître chanteur dont les chansons vous font bouillonner le sang dans les veines et vous gonflent la poitrine à vous faire croire que vous pourriez porter le beffroi dans vos bras. Cela fait du bien au cœur de se sentir homme et flamand !

—Hélas! dit Veerle en soupirant avec inquiétude, il est donc vrai qu'on va recommencer à se battre ? Ces hommes, on dirait vraiment qu'ils ont soif du sang les uns des autres. Je ne comprends pas, maître Ghelnoot, que vous, qui êtes toujours si bon et si gai, vous vous mettiez tout à coup à parler avec tant d'amertume et de cruauté, que vos paroles me mettent la mort dans l'âme.

— Vous vous effrayez à tort, Veerle, dit Ghelnoot en riant; il n'y a pas à Gand si grande disette d'hommes que votre ami Liévin doive vous quitter pour aller lancer

(1) « A l'abbaye de Saint-Pierre à Gand, derrière le maître-autel, se trouvait un plafond en fer artistement ouvré, au-dessus duquel on conservait dix châsses précieuses, renfermant les corps d'autant de saints. Parmi ceux-ci se trouvait saint Bertulphe, qui, à ce que l'on disait, frappait le plafond quand la guerre était imminente. » *M. Van Vaernevyck*. Hist. de Belgique.

sa première flèche avec la confrérie de Saint-Georges.

La jeune fille se sentit blessée par ces derniers mots. Elle jeta un rapide coup d'œil sur Liévin, comme pour lui dire : — Souffriras-tu cet affront ? Mais le jeune homme se leva brusquement, et, rouge de colère, il dit d'une voix sourde et étranglée :

— Maître Ghelnoot, quand Persemier (1), le sonneur de trompe de la ville, donnera l'alarme du haut du beffroi, je serai prêt avec mon arc, et moi aussi je saurai montrer que je me ris de la mort ; mais je ne me réjouis pas d'avance à l'idée de verser du sang, car ceux que je puis frapper ou qui peuvent me tuer sont des hommes...

— Allons, allons, ne te fâche pas, dit Ghelnoot, l'interrompant en riant ; je sais qu'un vrai cœur flamand bat énergiquement dans ta poitrine ; mais chacun entend les choses à sa manière. Je vois, depuis un an, la plus affreuse famine sévir en Flandre ; on a pour ainsi dire anéanti nos antiques libertés ; contre tout droit et toute justice, on a jeté en prison des bourgeois de Gand ; on a banni ton père parce qu'il osait exprimer librement son opinion ; on nous sacrifie aux intérêts de la France ; on nous humilie comme un lâche ramassis de serfs ! Et tu crois que j'irai pleurer au moment ou le lion gantois ouvre ses griffes et se prépare à briser ses chaînes ? Oh ! oh ! ce serait bien étrange !

Artevelde s'approcha en ce moment de la cheminée et s'assit. Il semblait encore tout absorbé dans ses pensées, et dit d'un ton affable :

— Il fait horriblement froid dehors, mes enfants. Que Dieu protége les malheureux ouvriers de la Flandre !

(1) Persemier, le vigilant sonneur de trompette, placé sur le sommet de la tour de Saint-Nicolas, promène ses regards autour de la ville. *Lenz.*

Veerle passa son bras autour du cou de son père et lui dit d'un ton caressant :

— Dis donc, père, maître Ghelnoot vient de nous faire bien peur.... c'est-à-dire à moi seulement, mais pas à Liévin. Ah ! oui ! j'ai eu bien peur ! Il parle de sa cloche Roeland, de guerre et de sang. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, qu'il va y avoir des troubles à Gand ?

— Maître Ghelnoot a mal fait de parler ainsi, répondit Artevelde. Ne crains rien, Veerle, le vieux Roeland gardera le silence.

— Ah ! Veerle, dit Ghelnoot en riant, ce n'est pas chrétien de mettre à ma charge ce que Liévin lui-même a dit. Ce n'est pas moi qui ai parlé de Roeland.

Artevelde se tourna vers le jeune Denis et lui dit :

— Liévin, ton père revient de son exil.

— Mon père ! s'écria le jeune homme avec un joyeux étonnement.

— Oui, mais que ce seul mot te suffise : tu en auras bientôt l'explication.

— Quand le reverrai-je ?

— Cela dépend de certaines circonstances ; mais en tout cas, ce sera plus tôt que tu n'oserais même l'espérer.

— Comment cela serait-il possible ? Mon père a été injustement, mais, après tout, légalement banni pour cinq ans du pays de Flandre par le comte et par le magistrat de Gand.

— Il reviendra pourtant, je te le répète (1).

— Et mon excellent aïeul Segher ne reviendra-t-il pas aussi ? demanda tristement Veerle. Mon Dieu, comme il doit souffrir du froid dans ces affreux cachots de Rupelmonde !

(1) Gérard Denis s'était réfugié à cette époque à Ath, dans le Hainaut.

— J'espère que le vieux maréchal conduira encore les hommes de Gand à la victoire, répondit Artevelde ; mais en voilà assez, pour le moment, sur des affaires qui ne resteront pas longtemps secrètes. Parlons d'autre chose Comment s'est passée la prise de voile à Peteghem ? Ta cousine Amalberge n'a-t-elle éprouvé aucun regret au moment de dire au monde un éternel adieu ?

— Oh ! c'était bien beau et bien solennel ! répondit la jeune fille ; mais la pauvre Amalberge pleurait si fort devant l'autel qu'il a fallu la soutenir quand il s'est agi de lui mettre l'habit de religieuse. L'abbesse a dit ensuite que c'était une émotion de joie ; et il paraît que c'est vrai, car j'ai vu Amalberge après la cérémonie et elle était rayonnante..... Mais écoutez donc ce bruit dans la cheminée ? Qu'est-ce que ce peut être ?

Tous prêtèrent attentivement l'oreille à un bruit singulier qui se faisait entendre dans la vaste cheminée. C'était comme le mugissement d'une mer lointaine ; c'était un bruit inexplicable mais imposant, car il fit pâlir Artevelde qui jeta sur Ghelnoot un regard plein d'anxiété et dit en soupirant :

— Dieu ! il est peut-être trop tard !

— Que saint Liévin nous soit en aide ! s'écria Veerle en voyant l'effroi de son père. Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ?

— Rien, rien ! dit Artevelde avec amertume ; c'est un chariot qui marche sans conducteur et qui va peut-être, hélas ! se briser.

A peine avait-il prononcé ces mots que sa femme entra précipitamment :

— Vite, Jacques, vite ! dans l'allée, près de la porte de derrière, quelqu'un t'attend qui veut te parler sur-le-champ. Il dit qu'il y va du salut de la Flandre !

Artevelde se leva, courut à l'arrière de sa maison et y trouva le premier échevin de la *Keure* (1), messire Maes van Vaernewyck, abattu, atterré.

— Maître Jacques, dit celui-ci précipitamment, plus de délai, ou notre projet échoue infailliblement : le marché du Vendredi fourmille de peuple qui remplit l'air des cris : *Travail et liberté !* Ils ont été chercher leurs doyens et ils s'écrient maintenant qu'ils veulent consulter le Sage Homme. Ecoutez : on dirait que le bruit approche ! Il est temps, il est grandement temps ; si le peuple est abandonné à lui-même, le sang va couler à flots dans les rues de Gand.

— Eh bien ! allons annoncer au peuple sur le marché du Vendredi ce qu'il convient de faire ; cela l'apaisera.

— Non, non, ne nous rendons pas au marché du Vendredi ; cela doit se faire en dehors de la *cuve* (2) de Gand. Si l'affaire ne réussissait pas, Gand serait de nouveau frappé de lourdes amendes ; moi, le premier échevin de la *Keure* et tous mes collègues, nous y laisserions notre tête. Il est inutile d'exposer sans raison la ville à un pareil danger.

— Vous avez raison ; eh bien ! laissez-moi faire, j'en prends sur moi seul toute la responsabilité. Mais avez-vous parlé à vos collègues et avez-vous sondé leurs sentiments, de ceux-là surtout que leur titre de chevalier pourrait faire reculer devant la hardiesse de notre tentative ?

— Oui, tout va bien de ce côté-là. La grande majorité est pour nous (3) ; quatre ou cinq seulement semblent mal

(1) Le magistrat de Gand se composait de trente échevins de la *Keure* et de treize échevins des Parchons. Les premiers étaient chargés de l'administration proprement dite ; les seconds de la justice. Ils se réunissaient en un seul conseil. Le premier échevin de la *Keure* remplissait à peu près les fonctions du bourgmestre d'aujourd'hui.

(2) Territoire de la commune.

(3) Dans la dernière édition de l'*Histoire de Belgique* de Van Vaernewiyk, on trouve l'énumération de cinquante-cinq familles nobles qui ont secondé ou-

goûter nos projets. Faites ce que vous voudrez, nous ne cherchons qu'à vous seconder secrètement. Maintenant, je me hâte de partir d'ici; car ils sont peut-être déjà dans la rue *Magelein.* A bientôt donc la réunion! Mais faites en sorte que le peuple se calme et se disperse sans commettre de violences.

Pendant qu'Artevelde s'entretenait ainsi avec le premier échevin, une nuée d'hommes quittaient le marché du Vendredi, et le cri tonnant : *Travail et liberté!* devançait la foule comme la voix de l'ouragan qui approche. Les foulons, avec leurs doyens en tête, s'avançaient par la rue *Longue de la Monnaie*; les petits métiers avaient pris la rue de *la Promenade*, et les tisserands la rue *Royale*, pour monter par le *Sablon*. Ils avaient dû se diviser ainsi pour pouvoir avancer; une seule rue n'eût pu livrer passage à une pareille multitude. Plus ils avançaient et plus le cri : *Travail et liberté!* retentissait lugubrement dans la ville; car les métiers se répondaient maintenant des trois rues à la fois.

Sur leur passage on voyait çà et là un bourgeois effrayé fermer à la hâte sa porte et ses fenêtres; mais la plupart cependant restaient sur leur seuil et suivaient d'un œil effaré le flot sans cesse renaissant de la multitude. Ils ne pouvaient comprendre ce que tous ces gens des métiers, sans armes, voulaient faire, et se hasardaient de temps en temps à demander à l'un ou l'autre de la bande où allait cette foule.

La réponse était toujours la même : « Nous allons consulter le Sage Homme. » Mais cette réponse était loin de satisfaire leur curiosité; aussi dès que les métiers étaient passés, voyait-on partout les voisins se grouper et s'inter-

vertement les entreprises d'Artevelde, et dont des membres ont fait partie avec lui du magistrat de Gand.

ger avec anxiété sur la cause de l'émeute, comme ils isaient.

Les tisserands, dont la route avait été la plus courte, arivèrent les premiers sur la place de la Calandre; mais à eine s'étaient-ils développés et rangés en partie devant la averne du *Renard* que déjà les foulons, suivis de près par es petits métiers, se montraient dans la rue *Magelein*.

Dès que la place de la Calandre se trouva couverte d'auant d'hommes qu'elle en pouvait contenir, on se mit à appeler le Sage Homme avec un redoublement de cris; mais un cornet qui se trouvait à côté du doyen des tisserands porta à la bouche son instrument de cuivre et lança sur la place quelques notes perçantes. A ce signal, les clameurs cessèrent tout à coup et le plus grand silence régna immédiatement dans la foule. Sur ces entrefaites, les doyens et les jurés des métiers s'étaient réunis et se dirigeaient vers la maison de Jacques van Artevelde.

Un d'entre eux prit les devants pour monter au perron et frapper à la porte, mais il n'en eut pas le temps; car au même instant Artevelde sortit de sa maison et vint au-devant de la députation. A son apparition, un murmure joyeux courut dans les rangs des gens des métiers, mais personne n'éleva la voix. Seulement, au fond des rues avoisinantes, on entendait encore quelques cris isolés de : *Travail et liberté!*

Jacques, arrivé devant les doyens, les salua avec affabilité et leur dit :

— Compagnons, que désirez-vous de moi?

— Maitre van Artevelde, répondit le doyen des bateliers ui était chargé de prendre la parole, veuillez nous écouer. Nous venons chercher conseil auprès de vous; on nous dit que par votre sagesse et vos grands biens vous pouez rendre à la Flandre sa liberté et son opulence. Nous

voici prêts à vous suivre et à vous obéir : dites-nous ce que nous devons faire.

— Amis, répondit Artevelde, je suis né à Gand; c'est assez vous dire que le courage ne me manquera pas pour servir notre ville et le pays. Je suis prêt à sacrifier ma vie, ma fortune, et à soutenir énergiquement celui qui voudra se mettre à la tête des Gantois, pour délivrer la Flandre de la famine et la faire sortir de son abaissement.

— Personne n'est plus capable que le Sage Homme de Gand d'entreprendre une tâche aussi difficile, dit le doyen des bateliers, tandis que ses compagnons témoignaient de leur plein assentiment par la parole et par le geste.

Artevelde baissa un instant les yeux vers la terre, puis relevant la tête, il dit :

— Me voulez-vous être fidèles, amis et compagnons, en toutes choses, et ne m'abandonnerez-vous pas à l'heure du danger?

—Au nom de tous ceux qui sont sur cette place, répondit le doyen des bateliers, nous vous promettons sincère- ment de vous soutenir en toute occasion et d'y risquer notre vie et notre avoir. Là où vous nous l'ordonnerez nous verserons notre sang pour la patrie, et vos sages con- seils seront notre unique loi. Sur ce, je vous donne la main.

Tous les doyens mirent tour à tour la main dans la main d'Artevelde, à titre de serment de fraternelle fidélité.

— Or çà, reprit Jacques, voilà qui est dit : il y aura tra- vail et liberté au pays de Flandre. Convoquez tous vos compagnons et quiconque est bourgeois de Gand, sur la plaine de la *Byloke* (1) pour après-demain, à trois heures

(1) Il désigna la Byloke comme lieu de réunion, pour délibérer sur les affaires, car il ne voulait pas compromettre la commune, en provoquant des assemblées sur le territoire soumis à la juridiction de l'échevinage. » La... p. 278.

s-dînée. Là nous nous concerterons publiquement
ı'il faut faire, et je vous dirai ce qui me semble
'elever immédiatement la Flandre de son état de
; d'abaissement, — et cela se fera peut-être sans
ule goutte de sang soit versée. Rejoignez main-
s compagnons et recommandez-leur le calme et
In seul acte de violence suffirait pour tout perdre.
ur ou le malheur de la patrie est entre vos mains,
ons ; pour l'amour de la liberté, ne l'oubliez pas (1) !
yens lui donnèrent l'assurance que tout serait
jusqu'au surlendemain, et le saluèrent par de
acclamations, jusqu'à ce qu'il eût franchi la
sa demeure; alors chacun d'eux s'en alla trouver
de son métier et leur fit part des promesses et des
l'Artevelde, en leur recommandant expressément
ir en paix et en repos jusqu'au jour de l'assemblée
à la *Byloke*.
ens des métiers reçurent ces nouvelles avec de
lémonstrations de joie, et s'en entretinrent avec ani-
il se fit bien alors dans les groupes un mouvement
ux, parce que chacun cherchait ses amis pour leur
la grande affaire, mais pas un seul cri ne s'éleva
e la foule ; et peu de temps après, on vit les gens
rs, sur le conseil des doyens, s'en aller tout joyeux
ıes et regagner paisiblement leurs quartiers.
ırt d'heure après, il n'y avait plus sur la place de
re que quelques bourgeois qui s'étaient arrêtés à
vant la porte de la taverne du *Renard*, et contem-
ttentivement la demeure d'Artevelde. Ils virent
ement entrer dans la maison du Sage Homme, du

ır cette réunion du peuple devant la demeure du Sage Homme,
d. Buchon, tome III, p. 453.

côté de la rue de la Crapaudière, plusieurs person
tables de la ville, bourgeois, échevins et nobles,
demandèrent ce que cela pouvait signifier. Mais l
curiosité cessa d'être excitée, et comme ils ne
plus venir personne, ils s'en allèrent chacun de so

La place de la Calandre resta déserte et sile
comme si rien ne s'y fût passé.

II

C'était le jour fixé pour la réunion à la Byloke. U
avant le temps convenu, on voyait déjà, de tous le
tiers de la ville, les *poorters* ou bourgeois de Gand s
en foule du côté de la Lys pour suivre le chemin
geait cette rivière et devait les conduire au lieu de
blée. Pour se faire une idée de l'énorme afflu
peuple, il fallait se placer à l'une des portes par l
les habitants d'*outre-cuve* (1) entraient en ville par
nombreux. C'est ainsi qu'une demi-heure ne suffit
porte de la Tour-Rouge pour engloutir la foule qui
la ville Saint-Bavon pour se rendre à la Byloke. Il
de même à la *Walpoort* par laquelle descendait un
des habitants du quartier Saint-Pierre, tandis qu
partie traversait la porte de la Cuve.

Tous les habitants de Gand et jusqu'à ceux des
ries d'*outre-cuve* étaient obligés de passer par

(1) La banlieue.

ropremement dite, parce qu'il n'y avait, à cette époque, u'un seul pont pour arriver du côté de la Lys de Byloke t de la Lys-au-Bois. Tous devaient nécessairement passer ar la porte de la Cuve et par le pont du Jugement.

Ce fut à cette heure que messire Jean van Steenbeke, échein de la *Keure*, quitta son *steen* de la rue du Haut-Escaut. l poursuivit sa route jusqu'au pont des Dominicains, où i encontra un échevin du ban des *Parchons* (1).

— Salut à maître Zoetaerde, dit-il en prenant le même as que son collègue, — et vous aussi, vous allez voir ce u'on veut faire là-bas.

— Eh ! oui, messire van Steenbeke, répondit l'autre. Dieu seul sait ce qu'il en sera, mais je suis d'avis qu'il en pourrait sortir un grand bien pour la commune ; et, en tout cas, toujours faut-il entendre et voir avant de juger.

— Ah ! vous croyez, vous, qu'on peut sauver la commune par des troubles et des agitations populaires ?

— Je pourrais vous demander avec plus de raison pourquoi vous parlez de troubles quand il n'y en a ni apparence ni idée. Voyez donc tout ce peuple : il s'en va joyeux et souriant, sans armes, sans arrière-pensée ; il y en a même qui emmènent avec eux leurs femmes et leurs enfants. Je me suis même déjà demandé avec étonnement si nous n'allions pas tous voir le pèlerinage de saint Liévin.

— Tout cela ne dit rien, maître Zoetaerde, le peuple se revêt assez souvent d'une peau de mouton ; mais il y a un on dessous, et quand ce lion rejette sa peau d'emprunt, il mord amis et ennemis, et va jusqu'à déchirer ses propres ntrailles.

— Votre comparaison est vraiment charmante, messire n Steenbeke, dit Zoetaerde en riant ; le peuple serait bien

(1) Magistrats chargés de rendre la justice.

malheureux s'il était condamné à porter toujours la peau de mouton ; on ne laisserait pas le temps à la laine d'y croître.

— Dites ce que vous voudrez, maître Zoetaerde, il n'en est pas moins fort imprudent de convoquer la multitude pour la consulter sur ses propres intérêts. Elle n'y entend absolument rien, et ne connaît qu'une langue, la violence.

— Je crois que vous vous trompez cette fois-ci. Le Sage Homme y avisera.

— Je comprends : il va, contre le vœu de son souverain légitime, proposer l'alliance avec l'Angleterre. Et vous croyez que le roi de France souffrira cela ?

— Eh bien, si cela ne lui convient pas, il n'a qu'à en prendre son parti. Qu'il ne se mêle pas de nos affaires, il n'a rien à y voir. Chacun chez soi !

— Vous comptez sans votre hôte, maître Zoetaerde ; ici il est facile de parler étourdiment du roi et du comte de Flandre ; mais s'il arrivait qu'une armée française de soixante mille hommes envahît notre pays, que feriez-vous ?

— Eh ! qu'a-t-on fait à Courtrai, à la bataille des Eperons d'or ? Ils étaient bien plus nombreux encore. Ce n'est pas que je sois partisan de la guerre, loin de là. Quand ma besogne est finie, j'aime à causer sous la cheminée, devant un bon feu ; mais peu importe ! Je suis dans la soixantaine, messire van Steenbeke, dans la soixantaine, depuis la Saint-Liévin, et cependant je reprendrais encore mon *goedendag* (1) pour marcher avec mes jeunes compagnons au-devant de l'ennemi.

Messire van Steenbeke sourit d'un air demi railleur et dit :

(1) Le *goedendag* était une arme particulière aux Flamands ; c'était une sorte de lance terminée par une pointe de fer, et son nom (littéralement *bonjour*) lui venait du terrible salut qu'elle adressait à l'ennemi. F. De Vigne, dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, a donné la première description fidèle de cette arme sous ses différentes formes.

— Tout cela aiderait peu. La France est assez forte aujourd'hui pour écraser la Flandre d'un seul coup.

— C'est possible, répondit Zoetaerde avec dépit, et c'est ce qu'il faudrait voir. Mais, dites-moi donc, messire van Steenbeke, que répondriez-vous si l'on venait vous dire : — Vous allez cesser de vivre ! et que vous fussiez bien convaincu vous même que vous ne pouvez échapper à la mort ; si, dans de telles conditions, on vous laissait le choix de mourir de faim au milieu d'affreuses convulsions, ou de tomber les armes à la main sur un champ de bataille, que choisiriez-vous ?

Cette question déconcerta visiblement messire van Steenbeke ; il ne savait sans doute qu'y répondre, car il saisit l'occasion de se séparer de son compagnon, au moment où ils arrivaient à la porte de la Cuve, et où il fallait se laisser entraîner par le flot populaire qui s'engouffrait dans cet étroit passage.

Quand ils eurent dépassé le pont du Jugement, messire van Steenbeke reprit, comme s'il savait oublié la question qui venait de lui être adressée :

— Qui vous dit que maître Jacques van Artevelde, que vous nommez le Sage Homme, Dieu sait pourquoi, n'agit pas par ambition et ne soulève pas le peuple contre son souverain légitime, pour s'emparer lui-même de l'autorité pour quelque temps ? Je dis : pour quelque temps ; car le peuple a coutume de briser ses idoles dès qu'il les a hissées aussi haut que son bras peut atteindre.

— Il y a une navrante vérité dans ce que vous dites là, messire van Steenbeke, mais de deux maux choisissons le moindre ! Sauvons d'abord la Flandre de la famine, ensuite nous réfléchirons et nous aviserons. Vous pourriez me prédire que nonseulement un homme, — une idole du peuple comme vous dites, — y perdra la vie ; mais même que trente mille hommes disparaîtront de ce monde à la suite de notre

tentative. Eh bien, périssent trente mille hommes plutôt que de voir tout le peuple flamand descendre dans la tombe par la famine, ou, épuisé et le sang vicié, s'étioler et languir comme une nation à jamais abâtardie!

— Ah! vous croyez qu'il va vous parler de moyens propres à chasser la famine? Oh que non! il va se déchaîner et vous surexciter contre notre souverain; il va parler bien haut de liberté, car la liberté, c'est le miel avec lequel on prend dans ses filets le pauvre peuple, comme un essaim de mouches étourdies.

— Nous allons l'entendre. Quant à moi, j'ai assez d'expérience du monde pour savoir que la liberté est sans doute une belle chose pour les gens qui ont mangé; mais aujourd'hui, c'est du travail et du commerce qu'il nous faut. Là où le peuple trouve, à la sueur de son front, une existence aisée, la liberté ne se fait pas attendre. Si le Sage Homme ne voulait nous payer que de mots, moi, Pierre Zoetaerde, maître orfèvre et échevin des Parchons de la ville de Gand, je pourrais bien aussi m'aller placer sous le tilleul et faire voir que la liberté à elle seule ne suffit pas à remplir le ventre..... Mais voyez donc comme la Byloke est encombrée; il n'y a pas moyen d'y pénétrer. Venez par ici, on nous livrera bien passage.

La Byloke dans laquelle Artevelde avait convoqué l'assemblée du peuple était une vaste plaine quadrangulaire toute close de murs (1). Du côté de l'est s'élevait l'abbaye de la Byloke avec sa belle et gracieuse chapelle; tout auprès se trouvait l'hôpital des frères et des sœurs de la vie commune où étaient soignés une partie des malades de la ville.

Au centre de la plaine se trouvait un haut tilleul au pied duquel il y avait une sorte de tertre bordé de planches.

(1) De là sans doute lui venait son nom (*beluik*, local).

rieux spectacle se déroulait sur ce vaste emplacement;
ellement couvert de monde que ce n'est qu'à grand'-
'on eût pu apercevoir çà et là le sol au milieu de cette
ante cohue. Cependant on ne remarquait pas de désor-
i la foule; chacun semblait avoir cherché son égal; car
costume même on pouvait s'apercevoir qu'une cer-
gle avait guidé le peuple dans l'occupation des divers
e la Byloke. Tout près de l'abbaye se trouvait un groupe
ıx de bourgeois vêtus de longs pourpoints de velours
ı drap gantois, où dominait le noir et le bleu foncé.
aient de plus autour des reins une ceinture avec
ıe en cuir de Cordoue et une sorte de coutelas. Quel-
s portaient aussi des manteaux tout ouverts d'un
ı se tenait le Sage Homme entouré de la plus grande
es échevins de Gand, de marchands et de bourgeois
.. Ils étaient occupes à s'entretenir avec le plus grand
n attendant que l'heure sonnât. Plus loin, à l'angle
ital et le long d'une partie de la muraille du sud,
rangées les corporations qui relevaient de la tisse-
e; prè de l'enceinte du cloître de Sainte-Agnès s'éten-
es Foulons, et le reste de la plaine était occupé par
pagnons des cinquante-deux petits métiers.

e s'étaient néanmoins pas si bien divisés par rang
tance que les limites entre les gens des diverses cor-
ıs et entre celles-ci et les bourgeois notables fussent
iblement dessinées; au contraire, il y avait une con-
fluctuation qui semblait faire de toute la foule une
ıniforme, bien que chaque métier eût choisi son point
ement à un endroit déterminé et reconnaissable. Per-
ı'avait conseillé ni ordonné ces dispositions, mais les
es métiers étaient tellement habitués à se réunir par-
ec les compagnons de leur corporation, que même,

quand ils jouissaient d'une pleine liberté, ils ne pouvaient s'empêcher de le faire.

Un certain nombre de femmes et d'enfants, attirés par la curiosité, s'étaient aussi enhardis à assister à cette réunion. Ils étaient assis ou debout près des contreforts saillants du mur dont le faîte était entièrement couvert de jeunes garçons de différents âges.

A voir ce peuple joyeux et animé, on ne se fût pas aperçu qu'il régnait un froid piquant; seulement les épais vêtements d'hiver et le tilleul veuf de son feuillage disaient assez qu'on était dans la dure saison.

Le costume de tous ceux qui devaient gagner leur vie par le travail de leurs mains était à peu près uniforme. Un court justaucorps bien fermé leur venait à peine jusqu'au-dessus du genou; leur ceinture était de rude cuir tanné, sans bourse, mais beaucoup portaient le coutelas, et un plus grand nombre encore des outils de leur métier, des truelles, des marteaux, des haches et des crochets. Ils portaient, comme tous les autres bourgeois, un chaperon ou cape de drap sur la tête et des hauts de chausses en drap qui leur montaient des souliers jusqu'aux reins. Les gens d'Ackerghem, de Boerhem et d'autres paroisses d'*Outre-Cuve* pouvaient le plus souvent se reconnaître aux carreaux noirs et blancs qui étaient tissés dans leurs bas jusqu'à mi-jambe. Le vert, le rouge et le brun, tous très-hauts de ton, étaient les couleurs qu'on remarquait le plus dans le vêtement des hommes.

Les femmes des gens des métiers, — il n'y en avait pas d'autres à la Byloke, — portaient une longue robe de drap pourpre ou bleu qui leur descendait jusqu'aux talons, un tablier de *canewat* ou étoffe grossière, et un capuchon de toile de lin bien blanche, reployé au-dessus et autour de la tête de mille façons diverses.

Trois heures tintèrent à la tour de l'abbaye. Artevelde allait

s'approcher du tilleul pour gravir le tertre et parler au peuple, lorsque tout à coup une grande ondulation se produisit dans la foule à l'entrée de la Byloke où se fit entendre un murmure confus de voix. C'était le chef-doyen des métiers, Gérard Denis, qui, en compagnie de son fils Liévin, arrivait sur la plaine et était salué par les joyeuses acclamations des ouvriers. Que ce bourgeois qui avait été banni pour la hardiesse de son langage, osât revenir dans sa ville natale et se montrer à la Byloke sous les yeux mêmes des échevins de Gand, c'était déjà pour eux un signe de puissance populaire et un présage de délivrance. Bien que Gérard Denis ne fût guère aimé auparavant et qu'il se fût même attiré, par son blessant orgueil, la haine d'un grand nombre, les circonstances lui donnaient une certaine importance aux yeux de la multitude qui l'acclamait triomphalement sur son passage.

Un observateur aurait pu facilement lire sur sa physionomie ce qu'il y avait de passions ardentes dans le cœur de Gérard Denis. Son front était haut mais étroit, quoique assez large pour accuser, sinon la grandeur et l'élévation de la pensée, du moins l'habileté en matière de calcul et d'intrigues; ses petits yeux noirs presque toujours à demi fermés pour voiler un regard de chat, ardent et louche, scintillaient d'égoïsme et de duplicité, tandis que ses lèvres minces, tirées en arrière par un perpétuel grimacement ou une sorte de sourire amer, laissaient deviner des instincts de haine et une orgueilleuse présomption. Il était d'ailleurs de taille moyenne, avait l'allure hautaine, et était plein d'affectation dans ses paroles et dans ses gestes.

Au lieu de se diriger vers l'endroit où se trouvait Artevelde avec les bourgeois les plus notables, Gérard Denis s'enfonça dans les rangs des compagnons des métiers, serrant cordialement la main à tous, et adressant à chacun en particulier un mot agréable. Ceux qui le connaissaient et

n'avaient pas oublié sa roideur d'autrefois, étaient stupéfaits de voir le chef-doyen si affable. Il y en eut même qui s'entredisaient ironiquement que l'exil lui avait fait du bien.

Quand il arriva auprès des tisserands, de nouvelles et bruyantes acclamations retentirent. De toutes parts on saluait le doyen à grands cris et on répondait avec effusion à ses poignées de main. Gérard Denis, après avoir recueilli avec un certain orgueil ces marques de la sympathie populaire, se dirigea vers Artevelde, comme pour lui dire : — Vous pouvez commencer !

Le salut d'Artevelde fut amical, mais bref; il avait déjà dans la matinée parlé au chef-doyen. Il se contenta de lui adresser quelques mots en souriant et se dirigea immédiatement vers le tillleul.

Lorsque le peuple gantois vit au haut du tertre Artevelde qui semblait mesurer la plaine de son regard imposant, un long cri de : — Vive le Sage Homme, monta vers le ciel, et il fallut longtemps pour que l'effervescence de la foule se calmât.

Celui qui, en ce moment, eût observé le visage de Gérard Denis y aurait remarqué un sourire plein de fiel et d'envie. Le chef-doyen luttait dans son for-intérieur contre la haine et la jalousie, et pour dissimuler ce combat, il souriait; il croyait sourire du moins, tandis qu'une expression d'amertume contractait seule ses traits.

Dès qu'un silence complet régna sur la plaine, Artevelde éleva sa voix pénétrante et forte, et dit au peuple, en accompagnant ses paroles de gestes de nature à faire une profonde impression sur son auditoire :

« Compagnons et amis,

» Beaucoup d'entre vous pensent que nous ne sommes réunis ici que pour chercher des remèdes contre la disette

ısçe d'ôter à notre infortunée patrie ce qui lui reste ». Sans nul doute, c'est bien là le premier but que ons à atteindre; mais je vous en conjure, amis, pre idée plus haute de l'œuvre; de géant que nous allons ındre, il ne faut pas seulement que la Flandre ait ıil, elle doit avoir aussi force et liberté pour pouvoir ı son travail et ses droits contre tout arbitraire.

r vous faire comprendre la force des mesures que je ıposer dans le dessein de rendre à la Flandre, la ır et la gloire d'autrefois, il est nécessaire que j'exa- ec vous les causes de son abaissement d'aujourd'hui. nons, prêtez-moi toute votre attention! »

ofond silence régnait dans l'innombrable foule; tous se fixèrent imperturbablement sur l'orateur; la puis- apleur et l'harmonieuse souplesse de sa voix avaient ıréé une sorte d'influence magique sur les auditeurs. elde poursuivit :

pères possédaient de grandes et nombreuses liber- es avaient payées de leur sang et de leur or, ou les obtenues de généreux princes, en récompense de ılité et de leur dévouement. L'industrie nationale est a liberté; c'est un enfant qui meurt dès que sa mère ınne. Ainsi, si toute industrie en Flandre languit et si des milliers de Flamands périssent de l'affreuse ı la faim, ce n'est pas, selon moi, parce que nous ns de laine anglaise, mais c'est parce que, en Flan- iberté a délaissé son enfant, parce que le peuple n'a orce de protéger et de défendre son travail.

ıenez-vous de ce qui était autrefois : chaque com- ımande avait son droit écrit où se trouvaient nette- loyalement définis ses devoirs envers le prince et les lu prince envers les bourgeois. Comte et peuple, cha- ıait, sous le ciel bleu, Dieu à témoin que ce droit ne

serait jamais violé (1). Mais aujourd'hui voilà que le droit des communes est devenu un mensonge, tandis que le droit du prince dans les mains des rois de France s'est renforcé de toutes les libertés qu'on nous a arrachées.

» Comment se fait-il que nous, les descendants de ceux qui ont été les premiers apôtres de la liberté en Occident, nous nous soyons laissé river si lâchement de si lourdes chaînes! Le sang flamand se serait-il abâtardi dans nos veines? Serions-nous un peuple déchu et devenu indigne de la liberté! Non, non, mes amis, les fils de la vieille Flandre ne sont pas des bâtards; ils sont victimes d'une infernale conspiration que je veux dévoiler à vos yeux; — mais aujourd'hui, — je l'espère, frères, — aujourd'hui ils vont se lever, ils vont briser leurs fers, saluer le lion gantois comme l'emblème de la délivrance, et par ce seul mot : *Nous voulons!* ils feront tomber en poudre l'échafaudage sous lequel la tyrannie croit avoir enseveli nos libertés... »

Artevelde avait dit ces derniers mots avec une émotion visible; aussi fut-il interrompu tout à coup par une explosion de cris : Flandre au lion! Travail et liberté! qui, de tous les points de la Byloke, montèrent, tonnants, vers le ciel.

Bientôt le silence se rétablit, et Artevelde reprit la parole en ces termes :

« Qui nous a ravi nos libertés et par quels moyens a-t-on étouffé en nous la jalouse vigilance avec laquelle nous les gardions? Ah! c'est une trahison séculaire, une lâche intrigue de trois cents ans! La cour de France avait vu d'abord avec effroi les communes flamandes s'élever et grandir, parce qu'elle craignait que nous n'eussions con

(1) Ces constitutions flamandes se nommaient *keures* ou *joyeuses entrées*, parce que, lors de leur entrée dans chaque ville importante, les souverains devaient en jurer l'observance en même temps que les magistrats de la commune.

muniqué aux autres peuples la soif de la liberté (1); plus tard elle eut en outre à envier notre richesse et notre prospérité. Elle a cru longtemps que la force du nombre pouvait nous écraser; mais elle a appris à ses dépens ce que peut un citoyen qui défend sa patrie, ses biens et sa liberté. Aussi longtemps que nos princes nous connurent, nous appartinrent, comme nous leur appartenions; aussi longtemps que les comtes flamands demeurèrent à l'abri de l'influence étrangère, la Flandre fut invincible; rien ne put nous arrêter sur cette route de la prospérité et du libre développement que nous nous étions ouverte. Mais quand la force et le courage font défaut à la tyrannie, elle a recours à la trahison et à la félonie. Ainsi en fut-il avec nous. Les rois de France, par un calcul infernal, n'épargnant ni corruption ni violence, ont fait venir à Paris les enfants de nos comtes; ils les ont élevés au gré de leur ambition, dans l'ignorance de la langue et des mœurs de la Flandre; ils ont abâtardi le sang flamand dans leurs veines et en ont fait des courtisans français, prêts à travailler à la grandeur de la France, fût-ce au prix du bonheur de ces sujets dont Dieu leur avait confié la défense (2). Ah! que c'était chose aisée de nous extorquer nos libertés, dès qu'on le faisait au nom de princes que nous respections, en mémoire de leurs aïeux!... Mais tout cela était encore trop lent; les blessures des communes se cicatrisaient vite parce qu'il y avait une vitalité énergique dans ce corps. Prince et peuple étaient encore unis, sinon par un sentiment d'affec-

(1) « Les gentilshommes français regardaient la guerre avec les communes de Flandre comme soutenue pour une cause qui leur était personnelle: ils savaient que dans chaque ville de France les bourgeois soupiraient après cette liberté dont ils voyaient les Flamands en possession. » *Sismonde de Sismondi*, Hist. des Français, année 1326.

(2) Ce système d'abâtardissement des princes flamands commence en 1205. Nous reviendrons plus loin et à plusieurs reprises sur ce point de notre histoire.

tion réciproque, du moins par de communs intérêts. Il fallait briser ce lien : on sema la discorde et l'émeute; on aida tour à tour le peuple à l'encontre du comte et le comte à l'encontre du peuple : la haine naquit, et avec elle la division et l'épuisement.

» C'est alors que, sous le manteau de l'amitié, les rois de France attirèrent nos comtes à Paris et les y firent traîtreusement arrêter, pour les contraindre à sceller de leur sceau notre honte et notre esclavage. Savez-vous, frères, où serait le tombeau de notre liberté, si elle pouvait mourir? A Paris, dans les cachots du Louvre! C'est là que le comte Ferrand a signé la cession de la Flandre Wallonne; c'est là que le comte Gui a sanctionné la honteuse paix de Melun; c'est là que le comte Robert de Béthune a souscrit à l'infâme traité d'iniquité; c'est là qu'aujourd'hui notre comte Louis a reconnu la suzeraineté immédiate de la France sur la Flandre; c'est là qu'il a livré de nouveau à la France les villes de Lille, Douai et Orchies; c'est là, en un mot, qu'il a juré l'anéantissement de nos franchises (1)!

» Depuis ce dernier attentat, on n'a pas seulement foulé aux pieds tous nos priviléges, on nous a aussi ôté l'énergie nécessaire pour faire jamais quelque effort afin de reconquérir l'héritage de nos pères. A la bataille des Eperons d'or (2), la France avait découvert ce qui faisait notre force : la bourgeoisie flamande y avait écrasé la chevalerie française! Aussi

(1) « Tout ce que Ferrand de Portugal, Guy de Dampierre, Robert de Béthune et Louis de Nevers avaient autrefois accordé aux rois de France, qui les retenaient également prisonniers, le jeune comte Louis le ratifia. Il se vit en outre forcé de s'engager par serment à remettre les rênes du gouvernement de la Flandre à des commissaires royaux, toutes les fois et aussi longtemps qu'il plairait à Sa Majesté le roi.

Il fut condamné par le roi à annuler peu à peu les libertés et franchises, sauvegarde du pays. » *Lenz*, p. 265.

(2) Cette bataille eut lieu en 1302. Voir tous les historiens.

a désarmer les communes, non par la violence, mais ruse. Il en fut ainsi; nous fûmes jetés sans défense des rois de France; ils purent faire de nous ce oulaient, et ils recueillirent ainsi le fruit de cent quans de séductions exercées sur nos comtes et d'infâmes ns.

Nous fallut bientôt reconnaître que même ces libertés ites qu'on nous avait laissées n'étaient plus que des iges pour nos maîtres. Le roi Edouard d'Angleterre nça de contester à Philippe de Valois ses droits à l'hérde la couronne de France; nous n'avions rien à voir ette querelle, et néanmoins le roi de France força notre à faire arrêter en Flandre, contre toute loi et tout les marchands anglais pour les jeter dans les prisons nce. Hélas! la Flandre a été l'innocente victime de cet e violence; le roi Edouard, par représailles, a interdit rtation de la laine anglaise pour la Flandre; il a fait er nos côtes par des vaisseaux armés; il a fermé son nos draps, transporté l'entrepôt des laines en Hollande ité les peuples voisins à nous ravir notre industrie, si possible (1). Il y a un an que ce coup nous a frappés, et, le voyez, la plus affreuse famine règne par toute la re!

u'a fait notre comte qui, par sa faute, avait attiré tous aux sur la Flandre? Sur le conseil de la France, il con une assemblée des communes à Bruges; en appa-, on devait y rechercher les moyens de faire revivre strie flamande. Trahison! On s'efforça d'y circonvenir élégués pour obtenir de plus larges concessions en fade la France. Un seul citoyen, — ah! c'était un bour-

Louis Ier de Flandre, à la suggestion de Philippe, fit arrêter en un is les Anglais qui se trouvaient en Flandre. » *Sismondi*. an. 1335.

geois de Gand! — osa y élever la voix pour démontrer qu'il fallait rétablir les bonnes relations entre la Flandre et l'Angleterre. Celui qui disait cela, c'était un chevalier de renom qui, durant quarante ans, avait loyalement servi ses princes, et qui même avait été l'ami intime du comte Robert de Béthune. Tout cela ne put le mettre à l'abri de la trahison et de l'injustice; un ordre du roi de France jeta le maréchal de Flandre, le vieux Seghers le Courtraisien, dans un cachot du château de Rupelmonde (1). Vous savez ce que Gand a fait pour obtenir la liberté de son noble citoyen. Le comte repoussa longtemps les supplications de nos députés, et enfin, quand il fut touché par nos prières et peut-être aussi par le sentiment de son injustice, il nous dit, comme s'il eût fait une généreuse réponse : — Allez à Paris et demandez au roi qu'il y consente ?

» Lâcheté! abjection! Une commune flamande doit aller plaider à Paris pour le droit d'un de ses bourgeois! S'agenouiller devant l'étranger, le supplier de faire justice comme si c'était une faveur (2)! Voilà à quelle profondeur nous sommes tombés, amis et compagnons; eh bien! nous sortirons glorieusement aujourd'hui de cet abime d'humiliation, si le sang de nos aïeux coule encore dans nos veines et si nous osons nous rappeler ce que nous sommes : des Flamands et des Gantois (3)! »

A ces mots, un tonnerre d'acclamations éclata dans les airs. Au milieu de cette explosion tumultueuse et enthou-

(1) La réunion dont nous parlons ici eut lieu à Bruges, le 6 juillet [illegible]. Sur la captivité de Seghers, voir *Gens*, Histoire du comté de Flandre, p. [illegible] et suiv.

(2) Voir les *Comptes de la ville de Gand*, an. 1337-1338.

(3) « Artevelde était l'homme le plus éloquent et le premier orateur de son temps; soit qu'il parlât au peuple ou fît un discours dans une réunion de personnages illustres, il étonnait, surprenait et séduisait ses auditeurs. » *Dierickx*, Appendice aux Mémoires sur la ville de Gand. — Gand, 1816.

siaste, il était impossible de comprendre distinctement les clameurs de la foule. Seulement on entendait çà et là le cri : Flandre au lion! Travail et liberté! dominer tous les au tres.

Sur ces entrefaites, Gérard Denis disait, avec un sourire présomptueux, à ceux qui l'entouraient :

— Voilà de belles paroles, mais ce ne sont que des paroles. Si c'est par là qu'il faut sauver la Flandre, il n'en sortira pas grand'chose.

Peu de personnes avaient entendu cette raillerie du chef-doyen, parce que chacun reportait déjà toute son attention sur ce qu'allait dire Artevelde, qui reprit ainsi :

« Compagnons, je vous ai parlé longuement des causes de notre abaissement. J'avais une raison particulière d'en agir ainsi. Il y a à Gand beaucoup, oui beaucoup de bourgeois qui croient que nous n'avons pas le droit d'agir contrairement aux traités scellés du sceau de nos comtes... »

— Ce sont des Léliards! Nous les mettrons à mort! s'écria une voix sauvage.

Cette clameur féroce fit visiblement une pénible impression sur Artevelde, car il pencha la tête sur sa poitrine, comme s'il eût été accablé par une grande tristesse. Mais tout à coup il promena de nouveau son regard calme sur la plaine et poursuivit :

« De quelque part que vienne cette opinion, je la respecte. On nous rappelle notre devoir. Mais est-ce nous, bourgeois, qui avons oublié notre serment pour violer le droit du prince? D'où vient donc que nous, nous avons perdu tous nos droits? Non, non! chaque fois qu'un traité a été signé dans les cachots du Louvre, ce furent nos comtes et non pas nous qui méconnurent le solennel serment! Hélas! je n'accuse pas nos malheureux princes ; d'abord abâtardis dans leur sang, puis domptés par la violence, ils étaient,

autant que nous, les victimes de la force brutale et de la trahison.

» On parle d'obligations que nos comtes auraient acceptées en notre nom. Mais ces obligations ne sont d'aucune valeur; elles ont été arrachées par la violence à des prisonniers; leur existence atteste l'odieuse ambition de la France et non un devoir qui nous lie. Vous qui contestez notre droit, admettez-vous donc qu'un peuple libre et viril doive se laisser condamner à l'éternel servage, par respect pour des traités qui ont été conclus entre le geôlier et le bourreau? Admettez donc aussi qu'un assassin qui met le couteau sur la gorge d'un voyageur et lui fait donner son argent, a un droit légitime à la possession de cet argent! Et si cela ne suffisait pas pour donner aux plus méticuleux la conviction de notre droit, j'ajouterai qu'il y a une loi à laquelle ne peuvent échapper ni princes ni peuples, une puissance si grande que les païens grecs en avaient fait une divinité qui dominait toutes les autres : c'est la nécessité. Et cette nécessité, c'est de sauver la Flandre avant que la famine en ait fait un désert!......

» J'ai établi notre droit, compagnons; je vais maintenant vous parler des moyens de le faire valoir. Sans doute, vous vous étonnerez de leur simplicité; mais j'espère qu'en même temps vous en comprendrez la merveilleuse puissance. Voici donc comment j'entends que la Flandre aura travail et liberté.

» Avant notre abaissement, toute la puissance des communes consistait dans notre admirable organisation militaire; on savait en Flandre qu'il ne suffit pas d'un cœur pour aimer la liberté, mais qu'il faut aussi une arme pour la défendre. Eh bien, compagnons, demain matin, que chaque bourgeois de Gand apporte en plein soleil son *goedendag*, son arbalète ou son épée; qu'il renouvelle connaissance

:s vieux amis de nos pères, et qu'il les mette en bon
ı commune fournira à ses frais une arme aux citoyens
s. Chaque quartier sera, comme autrefois, organisé
ıtaines et dizaines, sous des centeniers et dizainiers;
e de toutes les forces de la commune de Gand, on
quatre chefs et un chef suprême ou capitaine géné-
choisira le peuple (1). Nous aurons de cette façon
é en une fois la puissance sur laquelle s'appuyaient
es. Au premier appel, nous nous lèverons comme un
fer entre la tyrannie et nos libertés; on ne signera
tre esclavage dans les cachots du Louvre; non, non,
t que sur nos cadavres et dans le sang du dernier
ıd que la liberté pourrait succomber... si elle n'était
seau-phénix qui chaque fois sort de son tombeau avec
ces nouvelles!

nme premier acte de la commune libre de Gand, nous
ns solennellement, sous le ciel de Dieu, que nous re-
ous les traités arrachés au Louvre à nos comtes, comme
es fruits de félonie et de parjure; de Gand, nous fai-
tentir par toute la Flandre le cri de liberté et de déli-
, et je vous le dis, parce que je le sais bien, de tous
nts du pays le cri: Flandre au lion! Travail et li-
nous répondra comme le signal du réveil. Bruges et
sont prêtes; elles n'attendent que notre appel fra-

ı! compagnons, quand la Flandre pourra lancer ainsi
te mille hommes sur ses frontières, on y regardera à
ois avant d'oser montrer une muselière au fier lion!
:s que nous serons devenus forts, il nous appartiendra

Artevelde leur fit comprendre que le peuple, menacé dans ses droits et
sous le joug de l'étranger, devait prendre des mesures pour la défense
ibertés, et nommer des capitaines de paroisse pour rétablir l'organisa-
ilitaire tombée en désuétude. » *J. de Winter*, p. 33.

le mettre en avant nos exigences, et de les faire valoir contre tous ceux qui ont méconnu nos droits. Non-seulement il faut qu'on nous rende toutes nos libertés, mais encore il faut que la Flandre wallonne revienne à la patrie commune ; oui, compagnons, avec l'aide de Dieu, nous délivrerons Lille, Douai et Orchies du joug de l'étranger. Voilà pour la liberté et la puissance ; voici maintenant pour le travail et le commerce...

» Les rois de France et d'Angleterre se préparent à se faire une guerre sanglante et acharnée ; l'épée de la Flandre pèsera lourdement dans la balance. Même désarmé et affamé, le peuple flamand inspire encore de l'effroi ; vous savez quels efforts inouïs les deux princes ont faits pour conserver ou gagner notre alliance. Eh bien, nous proclamerons que la Flandre est un territoire libre et neutre, dont les habitants ne se déclarent ni pour ni contre la France, ni pour ni contre l'Angleterre.

» Nul de nous n'ignore que le comte de Gueldre, au nom du roi Edouard, a déclaré vingt fois que la prohibition qui frappe la laine serait levée sur-le-champ, si les Flamands voulaient s'engager à ne pas combattre dans les rangs français contre l'Angleterre. Si pareille proposition a été faite à la Flandre endormie, combien ne se hâtera-t-on pas d'accepter la même offre de la Flandre réveillée ! Il y aura du travail et du commerce en abondance ; car, tandis que les autres peuples iront s'épuisant dans une longue guerre, nous travaillerons en paix et en sûreté au développement de notre industrie (1). Ainsi, si nous voulons la puissance et la prospérité, il nous

(1) Avec la haute raison qui le distinguait, sa perspicacité dans les prévisions de l'avenir, et la profonde intelligence des vrais intérêts de son pays, il comprit que la prospérité de la Flandre dépendait de sa neutralité, de son attitude passive au milieu de la guerre qui menaçait l'Europe. » *E. Van Hoorebeke*, cité par *Voisin*, *examen critique*, etc., p. 96.

faut faire respecter notre neutralité, avec courage et persévérance. Nous ne provoquons personne, nous n'attaquons personne ; mais, quelque soit le peuple, quel que soit le prince étranger qui mette le pied sur notre libre sol, qu'il soit pour nous un ennemi, et qu'il éprouve ce que peut le lion de Flandre (1) !

» Voilà, compagnons, le conseil que vous m'avez demandé ; si quelqu'un de vous connaît un meilleur moyen de sauver la Flandre, qu'il le dise ! »

A peine Artevelde fut-il descendu de dessous le tilleul, que le cri : Vive le Sage Homme ! Travail et liberté ! monta vers le ciel comme une immense acclamation. Ces joyeuses clameurs furent répétées à plusieurs reprises et se prolongeaient toujours, bien qu'un autre orateur fût sous le tilleul, et de la main réclamât le silence.

Cependant Artevelde était retourné à sa première place, et y recevait les félicitations des échevins et d'autres personnes notables. Ghelnoot van Lens se jeta à son cou en riant et pleurant à la fois. Liévin Denis avait saisi la main d'Artevelde, et, la tête penchée, frémissait d'enthousiasme et d'admiration.

L'orateur qui était monté sur le tertre, sous le tilleul, après Artevelde, était Gérard Denis. Il se passa un assez long temps avant qu'il se fît dans la foule assez de silence pour qu'il pût se faire entendre. A la fin, cependant, chacun porta les yeux vers le chef-doyen qui attendait avec quelque impatience. Il commença d'une voix nette et distincte, mais qui n'avait rien de cet accent qui remue les cœurs. Au contraire, la passion donnait à ses intonations quelque chose de dur, et il n'était

(1) « En la fin fust l'accord que Flamens se debvoient tenir tout quois en leur lieu, et garder le pays que nul n'y entrast. » *Chronique du XIVe siècle en patois Rouchy*. Recueil de Buchon, p. 668.

pas rare qu'elles dégénérassent en cris discordants. Il parla en ces termes :

« Compagnons, ce qu'on vient de vous dire peut être au fond très-beau ; mais, à mon sens, cela n'a qu'un défaut : sous l'apparence d'une grande énergie, il n'y a là que faiblesse et appréhension. La commune de Gand, le pays de Flandre, doivent avoir d'autres moyens de punir les oppresseurs des peuples. Que ferons-nous, par exemple, si notre comte veut revenir ? Nous remettrons-nous à caresser le tyran, et nous laisserons-nous derechef museler par ruse ? Ramperons-nous de nouveau sous la main qui nous a flagellés ? Délivrons d'un coup la Flandre de ses oppresseurs. Qu'on déclare le comte déchu de la couronne ; nous choisirons ensuite un prince à notre gré. Et puis, il y a à Gand beaucoup de gens qui sont connus comme ennemis du peuple, et qui ont toujours conspiré avec le comte et la France. Il faut arracher cette ivraie ; ce sont là des serpents qui baveraient bientôt leur venin sur notre liberté. Le peuple a faim ; eh bien, qu'on confisque les biens des *Léliards*, et qu'on en distribue le produit au peuple souffrant ; de cette façon du moins il pourra attendre que la laine qu'on nous promet arrive jusqu'à Gand... »

Ces paroles éveillèrent parmi quelques petits métiers, et parmi les foulons, des acclamations qui finirent par s'étendre jusqu'aux autres corporations.

Encouragé par ces marques d'assentiment, Gérard Denis éleva de nouveau la voix :

« Et je n'entends pas ici parler du magistrat de Gand qui s'est fait complice de nos tyrans pour bannir un bourgeois qui avait parlé avec une courageuse franchise. Je ne dis pas cela pour moi, car je suis fier d'avoir été victime de mon amour du peuple ; mais nous laisserons-nous commander par des hommes qui ont si lâchement violé le droit de bour-

geoisie gantoise dans la personne de votre chef-doyen? Arrière tous ces couards! Le peuple doit se choisir des échevins qui aient du courage et osent risquer, pour la commune, leur vie et leur fortune! Vous allez rétablir l'ancienne organisation militaire? C'est bien. Mais si vous voulez que tout ne se réduise pas à un impuissant bavardage, choisissez un chef suprême qui soit digne de vous commander; un homme au cœur d'airain, au bras de fer, qui ose aller en avant sans hésiter. Ah! si vous étiez assez imprudents pour remettre le pouvoir aux mains de ceux qui cachent la peur qui les domine sous le nom de prudence, vous succomberiez bientôt sous votre propre faiblesse. Non, non, le chef de la commune gantoise doit être un homme qui ne craigne pas, s'il le faut, de verser son propre sang et le sang des autres pour la liberté du peuple. C'est le conseil que je vous donne! »

Le peuple se remit à applaudir énergiquement l'orateur qui descendait du tertre, non pas qu'il approuvât complétement ses paroles; mais Gérard avait parlé de liberté, et cela suffisait. D'ailleurs, la foule était tellement surexcitée, qu'elle eût peut-être accueilli aussi chaudement tout autre orateur. Il n'en faut pas moins reconnaître que, dans les petits métiers de Gand, il y avait beaucoup de gens qui, aigris par de longues souffrances, partageaient entièrement le désir de vengeance du chef-doyen.

La nuit commençait à tomber; il se produisait déjà parmi les gens des métiers un certain mouvement, comme si un grand nombre d'entre eux se préparaient à quitter la Byloke, pensant que tout était fini; mais tout à coup un grand silence se fit sur la plaine. Artevelde se trouvait de nouveau sous le tilleul; il reprit la parole en ces termes:

« Amis, écoutez-moi encore un instant; l'assemblée ne peut se séparer ainsi. J'ai entendu avec joie que maître Gérard Denis est d'accord avec moi, au fond, sur les moyens de

relever la liberté et l'industrie de la Flandre; mais, tout en rendant hommage à sa courageuse résolution et à son profond amour pour le peuple, je ne puis, selon mon sentiment et dans l'intérêt du pays, approuver tout ce qu'il vient de vous dire.

» Je reconnais, comme principe éternel et incontestable, que celui qui blesse violemment les droits d'autrui, ne mérite pas lui-même la liberté, et qu'il est même son plus grand ennemi. Loin de moi la pensée d'appliquer cette loi à mon courageux ami, maître Gérard Denis; mais j'ai entendu tout à l'heure sortir, — Dieu soit loué ! ce n'était que d'une seule bouche, — des paroles qui m'ont fait frémir d'anxiété; il me semblait voir un glaive sanglant menacer la liberté ! Eh quoi ! le premier usage que nous ferions de nos forces reconquises, ce serait de recourir à l'oppression et au meurtre, comme moyen de substituer violemment nos idées à celles de nos concitoyens ? Si nos ennemis nous pouvaient conseiller, c'est assurément à de telles violences qu'ils nous exciteraient. Ils nous diraient : Versez mutuellement votre sang, épuisez-vous par la haine, l'intolérance et l'arbitraire, et quand, après de longues dissensions, après de fatales guerres civiles, vous vous affaisserez anéantis, nous viendrons poser le pied sur votre poitrine haletante et nous jetterons un regard ironique et railleur sur cette multitude insensée qui ne sait pas que l'union est le boulevard de la liberté. Mais en voilà assez sur cette idée erronée; je sais que la commune gantoise en jugera comme il convient à des bourgeois qui sont convaincus de leur force et de leur droit (1).

» On a demandé ce que nous ferions si notre prince légitime

(1) « Van Artevelde le premier sentait la nécessité d'appuyer son pouvoir naissant sur la justice et la raison. » *Edw. Le Glay*, Hist. des comtes de Flandre, t. II, p. 413.

revenait à Gand ? S'il revient comme comte de Flandre et non comme général français, s'il consent à défendre avec nous la libre neutralité de la patrie, eh bien, nous l'accueillerons avec joie et respect ; nous lui apprendrons à parler flamand ; nous en ferons un Flamand ; nous lui ferons offrir, par soixante mille sujets armés pour le servir, une couronne qui vaut bien la couronne de France pour celui qui la saurait porter avec courage. N'oubliez pas, compagnons, que le comte Louis a été emmené en France par violence et contre le gré de son père, et qu'on l'y a élevé pour qu'il n'apprit pas à nous connaître tels que nous sommes (1). N'oubliez pas plus que le sang héroïque de nos anciens princes coule [illegible] veines. S'il veut se détacher de la France et devenir [illegible] Flandre, pour la [illegible] et l'honneur de la Flandre, [illegible]me !... »

[illegible] s'éleva non l[illegible] [illegible]elde et lui cria :

[illegible] si le comte re[illegible] [illegible]ête d'une armée étran-[illegible]

[illegible] nous enterr[illegible] [illegible]mée étrangère dans [illegible]ut ! répondit [illegible] [illegible]ec énergie. Alors en-[illegible]manderons [illegible] [illegible]'il veut être Flamand. [illegible]oyez donc p[illegible] [illegible]oits du prince doivent [illegible]ment vio[illegible] [illegible] droit de la commune [illegible]tenir. [illegible] [illegible]ment et sincèrement [illegible] [illegible]pas ennemis. Prenez [illegible] [illegible]n'avons affaire qu'au [illegible] [illegible]s comte a été placé [illegible]

(1) [illegible] élevé en France contre la vo-[illegible] de son pays ; son éducation [illegible] de le mettre dans l'impos-[illegible]ables pour lui ; celle de la [illegible] Il devait observer lui-même [illegible]

entre l'étranger et nous, pour que nous fassions peser notre haine sur lui et que nous dissipions ainsi nos forces. Ne vous y laissez pas tromper! Portez plus loin vos regards pour découvrir qui agit secrètement derrière tout cela, et au profit de qui sont concertés tous ces attentats contre nous.

» Quelques-uns pensent que le magistrat de Gand doit être renouvelé. Pourquoi cette injure à vingt-six de nos plus puissants concitoyens, que vous bénissiez encore hier pour leur généreux dévouement dans ce temps d'affreuse disette? Pourquoi se montrer injustes vis-à-vis des descendants de ceux qui, les premiers en Flandre, ont uni la chevalerie avec la bourgeoisie et ont fait par là de notre pays l'admirable modèle des peuples libres et justes ? Seriez-vous ingrats maintenant et oublieriez-vous que ceux-là même qu'on veut bannir comme indignes, se sont toujours trouvés à votre tête quand il s'est agi de combattre pour la liberté et les droits du peuple ? Non, cela n'est pas possible.

» Les échevins des Parchons ont banni un *poorter* de Gand. Ils l'ont fait d'après les lois établies. Ces lois étaient injustes, mais les juges ne l'étaient pas. C'est à nous qu'il appartient de changer et d'améliorer ces lois arbitraires.

» Au surplus, j'ignore ce que chacun de nos échevins pense sur ce que nous allons entreprendre, mais je me porte garant du sincère amour de la plus grande partie de notre magistrature pour la liberté.

» Tout déploiement de force quand il est inutile devient nuisible; cela aigrit les esprits et prépare la ruine des meilleures causes. C'est pourquoi je m'oppose à toute violence... »

— Et les *Léliards*, ces lâches esclaves de la France! s'écria la même voix qui avait déjà interrompu l'orateur. Laisserons-nous passer l'occasion de faire justice de toutes leurs trahisons?

Artevelde ne parut pas fort ému de cette interpellation passionnée; il ne tourna même pas les yeux du côté d'où elle lui était venue, et y répondit avec un parfait sangfroid, comme si l'objection eût surgi de son propre esprit.

» Quant à ce qui concerne les *Léliards*, je dis que la commune n'a aucun pouvoir ni aucun droit sur les opinions de ses membres; elle n'a le droit de punir que les actions seules quand elles portent atteinte à l'intérêt général. Il y a des lois; ne sont-elles pas assez sévères? on peut en augmenter la rigueur; et il appartiendra aux échevins des Parchons de faire justice des attentats contre le pays et la liberté, comme de tout autre crime.

» Comprenez-moi bien, mes amis, si vous suivez mon conseil, le vieux Gand donnera un exemple qui excitera l'admiration jusque dans les siècles les plus reculés. Nous allons briser toutes nos entraves, élever la liberté sur un autel inébranlable, chasser la famine et planter en terre cent mille *goedendags* bien ferrés, pour notre commune défense. D'autres peuples, moins accoutumés que nous à la liberté et au droit, répandent pour un tel résultat des torrents de sang et s'agitent comme des tigres déchaînés, jusqu'à ce que la liberté, sortant mutilée et souillée de la lutte, leur inspire à eux-mêmes du dégoût! Nous, au contraire, nous étouffons la servitude par ce seul mot : Nous voulons! Nous nous couchons esclaves opprimés, nous nous levons bourgeois affranchis; — et pour accomplir cet effort de géant, il ne sera pas porté un seul coup, proféré une seule injure! C'est ainsi que la délivrance doit être annoncée sur la terre natale de la liberté et de la puissance populaire!

» Un mot encore. Maître Gérard Denis, dans son énergique allocution, vous a dit que le capitaine général que vous aurez à choisir doit être un homme au cœur d'airain et au bras de fer; un homme qui, s'il le faut, sache verser son

sang et le sang des autres... En effet, mes amis, s'il le faut; mais sinon, non. C'est sans doute ainsi que l'entend maître Denis. Son conseil est donc un sage et bon conseil que je vous engage à suivre : choisissez un tel homme pour guider vos phalanges, vous ferez bien. Néanmoins, je crois nécessaire de vous rappeler ce que sera votre capitaine général, en tant que gardien de la loi. Il siége de droit au conseil avec les échevins de la *Keure*, mais ne vous abusez pas sur l'étendue de son pouvoir : pour tout ce qu'il veut faire ou ordonner, il est soumis à la décision de ce même banc échevinal; il est votre chef pour la guerre, mais il n'est pas le chef de la commune ; il doit, comme le dernier des citoyens, obéir aux décisions du magistrat de Gand.

» On a dit aussi que les pauvres compagnons des métiers avaient encore longtemps à souffrir avant que la laine qu'on nous promet arrivât en Flandre. Mes amis, je vous apporte une bonne nouvelle : un certain nombre de riches *poorters*, dont plusieurs sont ici présents et au milieu de vous, verseront demain des sommes considérables dans la caisse de la commune; le montant de cet important secours dépasse tout ce qu'on oserait espérer. Dès demain matin, les jurés des métiers iront au domicile de chaque ouvrier, et donneront ce qu'il lui faut pour attendre gaiement avec sa femme et ses enfants le retour du travail et le réveil du commerce! Demain matin aussi, une députation partira pour Anvers, ira auprès du comte de Gueldre et de là à Dordrecht, pour y acheter, aux frais de la commune de Gand, toute la laine qui pourra se trouver à l'entrepôt. Cette laine sera distribuée aux bourgeois à titre de prêt : on la paiera en des temps meilleurs (1).

(1) « La oie des métiers fut au comble lorsque l'administration communale

» Et maintenant, amis et compagnons, êtes-vous prêts à soutenir au prix de votre sang et de votre bien, en toute rencontre et en tout péril, les magistrats et les capitaines que vous allez élire ? consentez vous à tout ce qu'on veut entreprendre pour notre délivrance ? Eh bien ! faites comme moi : levez la main vers Dieu en signe de serment de foi et d'union fraternelle ! »

Il serait impossible de décrire ce qui se passa dans la foule, quand Artevelde, la main levée vers le ciel, parut implorer d'elle la délivrance de la patrie. Sous le charme de sa voix puissante et persuasive, l'assemblée haletante avait écouté sa parole, en versant silencieusement des larmes arrachées par une profonde émotion ; mais au moment où l'orateur lui-même arracha cette multitude à sa muette admiration, des milliers de mains s'élevèrent à la fois vers le ciel, des clameurs enthousiastes planèrent sur cette foule ondoyante comme les flots d'une mer agitée. Ce furent des trépignements, un tumulte, une agitation, des cris incessants de : Vive le Sage Homme ! Travail et liberté ! Flandre au lion ! Ce mouvement était si grand qu'on n'y pouvait plus rien voir ni entendre.

Artevelde, pour se soustraire aux hommages de ses concitoyens, s'était rendu à l'abbaye de la *Byloke*.

Comme il faisait presque nuit, de nombreux groupes de peuple quittèrent bientôt la plaine pour rentrer en ville par le pont du Jugement. On pouvait, aux cris de : Travail et liberté ! que poussait la foule, mesurer la distance qu'elle avait

prit la résolution patriotique de faire les premiers achats de laine à ses risques et périls.

... « Ils firent une convention provisoire d'après laquelle les Gantois obtinrent la permission d'acheter de la laine à l'entrepôt de Dordrecht. » *Lenz* p. 287.

parcourue; et au bout de peu de temps, ce même cri plana comme une nuée d'orage sur la cité entière.

Dès qu'Artevelde eut quitté le tilleul, au milieu des applaudissements unanimes, Gérard Denis s'était glissé à travers les rangs épais du peuple, et avait quitté la *Byloke*, sans même avertir de son départ son fils Liévin.

Le chef-doyen se trouva ainsi en tête de la foule qui s'en retournait, et put gagner promptement et sans encombre le pont des Frères-Mineurs où il passa la Lys. De là il traversa le *Kauter*, sorte de prairie où s'entre-croisaient de nombreux sentiers. Bientôt il tourna l'angle de la *Rue du jour*, et aperçut dans une sorte de pénombre la *Walpoort*, dont les épaisses murailles et les hautes tours se détachaient massivement sur un ciel à demi envahi par les ténèbres.

La *Walpoort* était une des entrées fortifiées de Gand (1); aux deux angles extérieures se dressaient deux tours colossales reliées entre elles par les murs d'un vaste et grossier édifice, sous lequel on avait ménagé l'ouverture de la porte. C'est là qu'on conservait les engins ou machines de guerre de la ville, tels que la grande arbalète de Gand, les balistes, les catapultes et les béliers. Les ribauds de la ville, avec leur roi ou chef, y demeuraient avec la charge de veiller sur l'arsenal. Ces ribauds, qui n'étaient qu'au nombre de vingt-quatre, formaient la seule troupe soudoyée que la ville de Gand tînt à son service en temps de paix. Quand l'armée entrait en campagne, les ribauds avaient pour mission d'escorter les chariots qui portaient les vivres et les machines de guerre; mais, dès qu'ils revenaient à Gand, leurs devoirs changeaient; ils étaient chargés de la police des cabarets borgnes, des maisons de bain et de tous les lieux mal famés;

(1) Cette porte avait pour destination spéciale la conservation des engins et des machines de guerre de la ville.

de la surveillance des mendiants, des vagabonds, des voleurs et des assassins; en un mot, tous ceux qui ne jouissaient pas du droit de bourgeoisie, tombaient de ce chef sous le droit des ribauds (1). Par la nature même de leurs fonctions, les ribauds se trouvaient du matin au soir, et souvent même pendant la nuit, dans les tavernes et les maisons où l'on débitait de la bière; ils étaient renommés comme les plus intrépides buveurs de Gand, mais en même temps comme les plus joyeux compères, toujours disposés à rire, à chanter et à boire. Leur chef portait le titre de *roi*, titre qui avait sans doute été jadis attaché à cette charge par moquerie, mais qui, à l'époque dont nous parlons, était reconnu et consigné officiellement, même dans les lettres échevinales et autres documents publics.

Gérard Denis entra sous la voûte de la *Walpoort* et alla frapper à gauche à une lourde porte bâtarde. Un ribaud lui ouvrit et il demanda :

— Ton roi, maître Muggelyn, est-il ici?

Sur la réponse affirmative du ribaud, le chef-doyen ajouta :

— Mène-moi auprès de ton roi, j'ai à lui parler.

En même temps, il glissa une pièce d'argent dans la main du ribaud, qui le conduisit avec empressement par un obscur escalier de pierre. Là, il passa une porte et dit :

« Item au roi des ribauds et à ses vingt-quatre compagnons. » Voir *Comptes de la ville de Gand*, 1337-38.

« La garde des bagages est confiée à une troupe de joyeux compagnons en casaque blanche qui se rallient autour d'un drapeau de *canewaet* (toile grossière dont on faisait des sacs). Le chef de ces ribauds est Muggelyn le roi. » *Lenz*, p. 293.

« Dans sa chronique de 1307, l'abbé de Saint-Martin désigne par le nom de *ribauds* des hommes d'armes entretenus par la commune pour le maintien de l'ordre public... Les magistrats de Tournay rendirent, en 1338, une ordonnance qui attribue au roi des ribauds certains pouvoirs... Il était chargé, entre autres, de la perception de l'impôt sur les maisons de prostitution » *Chotin*, Hist. de Tournay, t. 1, p. 293 et 294.

— Entrez là, maître ; vous y trouverez le roi.

Le roi des ribauds était assis au fond de la chambre, à côté d'une grande lampe de fer, sur un mauvais escabeau, et s'occupait de rapiécer soigneusement une vieille paire de hauts-de-chausses. Une lourde cruche se trouvait devant lui sur une table, et à côté de cette cruche un grand verre vide.

Cet étrange roi portait sur ses traits les traces irrécusables d'une vie de désordre et de tous les excès de la débauche. Son nez et ses joues étaient d'un rouge vif, marbré çà et là de taches de pourpre ; un rire hébété, dépourvu de sentiment et d'intelligence, donnait à sa physionomie un cachet repoussant, tandis que son front bas et surplombé et ses yeux presque fermés trahissaient une basse et avide duplicité. Il était du reste de haute taille et robustement constitué.

Dès qu'il reconnut le chef-doyen, il s'écria sans quitter sa besogne :

— Eh ! maître Gérard Denis, qu'est-il donc arrivé, pour que vous veniez rendre visite au roi des ribauds dans sa cour de la *Walpoort?* Prenez donc un escabeau et asseyez-vous.

— Eh bien, Muggelyn, dit le chef-doyen, ce que vous m'avez prédit ce matin près de la *Ketelpoort*, s'est réalisé.

— Ah ! je le savais bien ! On va élire des capitaines, n'est-ce pas ?

— En effet ! ce ne serait rien encore, mais il y a quelques imbéciles à Gand qui veulent choisir Jacques van Artevelde pour capitaine-général ! Que vous semble-t-il de cette incroyable stupidité ?

— Ah ! ah ! maître Denis, peu m'importe, je vous l'assure, qui sera capitaine-général, et m'est avis que le Sage Homme remplirait peut-être mieux cette charge que tout autre.

— Mais, Muggelyn, c'est un homme timide, qui craint tout et reculera devant le premier danger.

— Bah! croyez-vous vraiment cela?

— Sans doute; il vient de faire à la *Byloke* un discours duquel il ressort évidemment qu'il n'a pas l'énergie nécessaire pour se trouver à la tête d'une commune telle que Gand.

— C'est ce qu'il faut voir, maître Denis; et après tout, qu'est-ce que cela me fait à moi?

— Comment, Muggelyn, ce que cela vous fait? Si vous étiez convaincu qu'on va mettre en jeu la prospérité et la liberté de la commune; si vous saviez qu'un fourbe ambitieux égare le peuple pour se mettre lui-même au-dessus de ses concitoyens, ne vous lèveriez-vous pas avec indignation et ne travailleriez-vous pas à sauver la patrie?

— Oh! maître Denis, dit le roi des ribauds d'un ton railleur, je ne me lèverais toujours pas avant d'avoir raccommodé mes hauts-de-chausses.

— Allons, allons, reprit Denis, vous ne parlez pas selon votre cœur, Muggelyn. La patrie demande que tous les bons citoyens veillent et travaillent à faire échouer un dangereux attentat, et vous, vous ne refuserez pas votre concours à l'accomplissement de ce devoir sacré.

Le roi des ribauds regarda le chef doyen en souriant à demi d'un air ironique, et répondit :

— Ah! maître Denis, comment voulez-vous que le pauvre roi Muggelyn se mette à parler de la liberté et de l'honneur de la ville de Gand, alors qu'il en est à ravauder ses hauts-de-chausses et qu'il est mélancoliquement assis depuis une heure et demie devant un pot vide? Je suis en dette depuis six mois au moins envers l'hôte du *Cerf*, près du beffroi; j'ai déjà essayé de le payer en belles phrases sur la liberté, la gloire et la patrie, mais le ladre ne veut pas de cette monnaie-là.

La grossière ironie et l'abject égoïsme avec lesquels le roi des ribauds accueillait ses paroles, causèrent un vif dépit à Gérard Denis. Il attendait mieux de l'intelligence et de la

finesse de Muggelyn, et il était tout décontenancé de ne voir aucun moyen de donner à l'entretien la tournure qu'il eût souhaitée.

— Ainsi, Muggelyn, dit-il, il est inutile de réclamer votre appui au nom de la patrie et de la liberté? Il paraît que ces nobles mots n'ont pas de pouvoir sur votre âme?

— De tous les mots que l'homme prononce, répondit le roi des ribauds, il n'y en a plus que quatre que je comprenne bien; ce sont: argent, dés, femmes et vin. Et encore oublierais-je bien les trois autres pour le premier, car, avec celui-là, il n'est pas difficile de se procurer le reste. Mais, maître Denis, pourquoi tant de détours pour en venir à ce que vous voulez me dire? Voyons, parlez franchement : après tout, vous n'êtes pas venu me trouver en ma cour de la *Walpoort* pour m'entretenir de semblables niaiseries!

— Soit, dit le chef doyen avec dépit, vous n'êtes pas Gantois, Muggelyn; par conséquent la gloire et la prospérité de notre ville ne vous doivent pas toucher de bien près; mais il en est autrement de moi. Mon cœur bat d'indignation quand je vois qu'on veut sacrifier à son ambition le bonheur de sa ville natale, et je suis résolu a n'épargner ni argent ni peines pour faire triompher la bonne cause.

— Je commence à comprendre, dit Muggelyn en souriant.

— Et puisque vous tenez peu aux belles phrases, vous ne me refuseriez apparemment pas votre aide, s'il y avait trente livres à gagner?

En entendant ces mots, Muggelyn étourdi laissa tomber les hauts-de-chausses de dessus ses genoux, et une flamme étrange brilla dans ses yeux.

— Je n'ai pas bien compris, dit-il.

— Trente livres, répéta Denis, mais sous la condition que la commune soit sauvée.

— Trente livres! grommela le roi des ribauds.

— Appointements doubles et vingt-quatre suppôts en plus! ajouta le chef-doyen à sa première promesse, en déposant une poignée d'argent sur la table.

— Voilà qui s'appelle parler! s'écria avec joie le roi des ibauds en se levant et en serrant la main de Denis. C'est nerveille comme mon esprit s'est ouvert tout d'un coup; je comprends maintenant tout à fait ce qu'il vous faut. Voyons donc. On va élire des capitaines de paroisse, comme je vous l'ai prédit ce matin; le capitaine qui est choisi par la paroisse Saint-Jean est de droit capitaine général (1), cela a toujours été et cela sera encore ainsi. Vous, maître Denis, vous habitez la paroisse Saint-Jean; vous y êtes le plus riche bourgeois, de plus chef-doyen des métiers de Gand, puissant par votre influence personnelle, par votre parenté, par vos amis; on connaît votre patriotisme; votre bannissement l'atteste assez. J'en conclus que, en droit et en raison, vous devriez devenir capitaine général; mais, par malheur, il y a dans cette même paroisse Saint-Jean un homme que vous ne pouvez souffrir (2), un vaurien, un hypocrite, un trompeur ambitieux, un séducteur du peuple, un traître, un ladre, qui se nomme Artevelde et qui court grand'chance d'être élu capitaine général. C'est bien ainsi, n'est-ce pas, maître Denis? Oh! je comprends parfaitement l'affaire!

Le roi des ribauds se mit à rire avec une béate satisfaction comme un homme convaincu de la dissimulation de ses paroles, et qui veut montrer qu'il ne se fait pas du moins illusion à lui-même. Ce rire fit monter la rougeur de la honte au

(1) « Les bonnes gens de Gand furent convoqués dans leurs paroisses respectives à l'effet d'élire cinq capitaines (*hoofdmans*). Le capitaine de la paroisse Saint-Jean avait, en cette qualité, le commandement en chef des forces communales, sous la surveillance des échevins de la Keure. » *Lenz*, p. 280.

(2) « Gérard Denys était un ennemi personnel d'Artevelde. » Eug. Gens, Hist. du *comté de Flandre*, t. II, p. 134.)

front du chef-doyen; celui-ci se contint néanmoins et répondit avec un sourire de commande :

— Eh oui ! c'est à peu près cela.

— Quand élit-on les capitaines de paroisse? demanda le roi des ribauds?

— La veille de sainte Pharaïlde, au dire des échevins qui étaient à la *Byloke.*

— C'est donc dans six jours! Le temps est court, maître Denis.

— La récompense én est d'autant plus belle, Muggelyn.

— Au fait, vous êtes un homme généreux, et à de pareilles conditions, je passerais à travers le feu pour vous rendre service; car, voyez-vous, maître Denis, la commune me donne une solde qui suffirait bien à m'engraisser de fèves et de navets en ma cour de la *Walpoort;* mais elle a oublié que, de voir les autres boire et ripailler du matin au soir, est d'un très-fâcheux exemple. C'est pourquoi je suis condamné à ravauder moi-même mes hauts-de-chausses et à mourir de soif durant cette agréable besogne.

— Aidez-moi à préserver la ville des attentats d'un ambitieux et, si nous réussissons, rien ne vous manquera pour mener à tout jamais joyeuse vie. Vous avez beaucoup d'influence sur le peuple, vous connaissez l'opinion de la plupart des compagnons des métiers, et jusqu'aux secrets des familles... Eh bien, mettez tout cela en œuvre pour faire échouer l'élection d'un séducteur ambitieux.

— Et pour vous faire élire.

— Si Artevelde, par ses intrigues, ne me ravit pas ce à quoi j'ai droit, personne autre que moi ne peut être élu.

— Et messire van Steenbeke?

— Ne vous inquiétez pas de celui-là, Muggelyn, c'est un *Léliard* avéré.

— Il a pourtant beaucoup d'amis, et des plus puissants.

— Peu importe : nous n'avons rien à craindre de ce côté.

— Fort bien, mais voyons donc ce que nous pourrions exécuter?

— Ah! je m'étonne, Muggelyn, que vous puissiez faire une semblable question. Il vous faut sortir sur-le-champ, courir de taverne en taverne, et vous efforcer partout d'éclairer sur leurs véritables intérêts les bourgeois que l'on égare; il faut aller trouver vos connaissances et mettre en campagne tous ceux sur lesquels vous avez quelque influence. Il faut dire à chacun ce qui s'accorde avec sa pensée favorite, et faire en sorte que tous les *poorters* soient convaincus que le choix de l'ambitieux Jacques Artevelde serait préjudiciable aussi bien à la commune qu'à chaque citoyen en particulier. Caressez l'opinion de l'un, effrayez l'autre sur ses intérêts...

Ici Gérard Denis s'arrêta et regarda avec défiance et colère le roi des ribauds, dont les traits étaient contractés par un étrange sourire.

— Çà, Muggelyn, s'écria Denis, pensez-vous mériter votre argent en vous raillant du chef-doyen des métiers? Ou me serais-je trompé, et n'êtes-vous qu'un lourd hâbleur qui se croit influent et n'a pas même assez de sens pour comprendre ce qu'il faut faire quand il s'agit d'ouvrir les yeux du peuple?

— Quelle mouche vous pique ainsi tout à coup, maître Denis? dit le roi des ribauds sans sourciller. Moi railler! Par saint Liévin, je vous admire, au contraire : vous êtes passé maître dans l'art d'éclairer le peuple sur ses intérêts! Est-ce que je ne vous comprends pas? Je dois aller partout dire et prouver que Jacques van Artevelde est un ambitieux

trompeur; que c'est dans un intérêt égoïste qu'il agite le peuple, et qu'on serait bien sot et bien fou de se laisser séduire par un pareil hâbleur?

— Il faut dire aussi qu'il n'a pas d'énergie, Muggelyn, et qu'au premier danger il abandonnerait la commune.

— Qu'il tient secrètement avec les *Léliards*, et veut faire choir le petit ouvrier plus bas encore qu'il n'est tombé?

— Ah! Muggelyn, il faut y aller avec prudence. Ce n'est certes pas à vous, qui avez de l'expérience, que je dois apprendre que, pour sauver son pays et la liberté, il ne faut pas être assez enfant pour regarder de trop près aux moyens qu'on emploie pour le succès d'une bonne cause.

— Compris, maître; aux *Léliards* je dirai qu'il a le secret dessein de déshériter notre comte et de confisquer les biens des chevaliers.

— Oui, Muggelyn; et aux partisans de l'Angleterre, vous direz qu'il a offert le pays de Flandre au roi Philippe, si on voulait le faire maréchal de Flandre.

— C'est cela même. Aux partisans de la France, nous dirons qu'il veut vendre la Flandre à l'Angleterre. Inutile, maître Denis, de me parler plus longuement de tout cela: le moyen que nous allons employer est aussi vieux que le monde, et il faudrait n'être né que d'hier pour ne pas le connaître. Celui qui en est victime appelle cela calomnie et diffamation; mais, au fond, ce n'est qu'une arme dont il faut se servir quand l'ennemi est trop haut et trop puissant... Il est bien entendu, n'est-ce pas, que je dois dire de vous tout le bien possible, et prouver que vous seul à Gand possédez assez de courage, de richesse et de patriotisme pour être capitaine général avec honneur et profit pour la commune. Ce n'est pas, au surplus, bien difficile; car, à ne vous point flatter, maître Denis, il ne vous manque rien pour faire un digne et surtout un habile général. Mais il y a une seule

chose qui me chiffonne : pensez-vous qu'on nous croira, moi et mes émissaires, quand nous débiterons toutes ces impostures sur le compte du Sage Homme ?

— Que cela ne vous arrête pas, Muggelyn. On ne croit pas précisément aux paroles; mais elles font chanceler l'opinion, elles jettent la défiance dans les esprits, et, en tout cas, elles détruisent la sympathie qu'on portait à l'homme. Six jours, c'est peu, en effet; mais pour un homme comme vous, Muggelyn, ce temps doit suffire à démasquer un fourbe et à le montrer à tout le monde tel qu'il est.

— C'est bien, maître; je ferai mon possible. En attendant, j'espère que vous ne dormirez pas non plus de votre côté : vous avez tant d'amis et de connaissances qui ont intérêt à votre élévation !

— N'ayez de cela nul souci : le courage et l'énergie sont des qualités qui ne me sont pas aussi étrangères qu'à l'ambitieux que nous allons combattre. Maintenant, Muggelyn, hâtez-vous de mettre votre chaperon, et ne perdez pas un instant. Demain, à la tombée de la nuit, je reviendrai; et si je puis m'apercevoir que nous avons gagné du terrain, je vous apporterai un nouveau renfort de courage.

— C'est là le principal, maître Denis, dit le roi des ribauds d'un ton expressif; on a une influence égale à la quantité de vin par laquelle on peut appuyer ses paroles.

— Ainsi, à demain, Muggelyn; faites de votre mieux, et que Dieu vous garde!

Le roi des ribauds prit la lampe et éclaira le chef-doyen jusqu'au bas de l'escalier. Quand il fut de retour dans la chambre, il murmura en riant :

— En voilà un qui n'est pas un mince hypocrite! Mais que m'importe? Quand ce serait le diable, au fait! C'est une vache grasse qui est venue dans ma prairie et qu'il faut traire. Bien, très-bien; c'est un office auquel nous nous en-

tendons. Trente livres ! Ah ! Muggelyn, quelle vie cela ferait ! Mais, mon cher ami, cette fois-ci, ce n'est pas pour ton bec. Il serait plus facile de boire la Lys à sec que de faire élire le chef-doyen capitaine général... Et pense-t-il que le roi des ribauds soit assez sot pour travailler ouvertement à calomnier un homme qui, dans cinq ou six jours, le pourra faire et défaire, et le chasserait probablement du pays ? Non, non, je plumerai bien l'oiseau sans cela ; il me paraît assez aveugle pour croire tout ce que je lui raconterai. En tout cas, allons voir ce que pense et dit de tout cela le bon peuple.....

A ces mots, le roi des ribauds ceignit son épée, assura son chaperon sur sa tête, s'enveloppa d'un vieux manteau de drap brun, et descendit le sombre escalier pour se rendre au centre de la paroisse Saint-Jean.

III

Dans la rue de l'Eglise, non loin de Saint-Jean (1), une maison nouvellement bâtie semblait indiquer déjà, par la prétention de sa façade, la vanité que commençaient à mon-

(1) Aujourd'hui, l'église Saint-Bavon et la cathédrale de Gand. Cette église fut consacrée le 17 mai 941. Ce fut lorsque l'empereur Charles-Quint eut fait abattre l'ancienne église de Saint-Bavon pour construire la citadelle, que la collégiale de Saint-Bavon fut transférée à l'église Saint-Jean, et que celle-ci changea de nom. (VOISIN, *Guide de Gand*, p. 171.) Tout ce que nous disons de l'église et de la paroisse Saint-Jean s'applique donc à l'église et à la paroisse actuelles de Saint-Bavon.

trer, à Gand, certains bourgeois enrichis. On ne pouvait la nommer un *steen*, et cependant un étranger ne l'eût jamais prise pour la demeure d'un bourgeois; elle avait, en effet, une apparence hybride. Bien que l'édifice fût construit de lourds blocs de pierre et s'élevât à une hauteur imposante, il ne faisait pourtant que reproduire les formes traditionnelles des maisons gantoises, car les fenêtres s'ouvraient très-bas sur la rue afin que les chambres de devant pussent servir de magasin ou de boutique, et la façade offrait de nombreux ornements qu'on ne rencontrait pas dans les véritables *steenen*. Cependant, aux deux angles du bâtiment, on avait imité, par une saillie en maçonnerie, les *drommers* ou tourelles qui flanquaient les demeures des chevaliers, avec cette différence pourtant, que les tourelles surplombaient moins en dehors de la façade et n'étaient pas percées de meurtrières.

Cette habitation devait évidemment appartenir à un bourgeois rempli de vanité, voulant se donner une résidence féodale, mais qui avait été empêché par une sorte de pudeur de s'affranchir entièrement des limites imposées par sa condition sociale. Il en résultait que cette maison offrait un mélange du style noble et du style bourgeois; elle n'y gagnait pas en élégance, car elle était comme surchargée d'ornements de mauvais goût qui, plus que tout le reste, prouvaient que le propriétaire avait eu pour but unique de surpasser ses voisins en luxe et de faire par là parade de sa richesse. Au-dessus de la porte brillaient les armes de la corporation des tisserands, un lion d'argent en champ de gueules flanqué de deux navettes d'or, et sous l'écusson on lisait en grandes lettres : *Gérard Denis, maître tisseur de laine*.

A côté de ce bâtiment bizarre, s'élevait la belle église de Saint-Jean, surmontée de sa tour massive et entourée de son

cimetière, si bien que, des fenêtres de la maison de Gérard Denis, la vue plongeait presque perpendiculairement sur les tombes et sur l'ossuaire, composé de quelques centaines de crânes maçonnés dans le mur de l'église.

L'intérieur de la maison faisait la même impression que l'extérieur : les magasins de devant étaient encombrés de pièces de drap de toute couleur et de tout prix ; dans les appartements de derrière tout resplendissait de richesse : les siéges étaient recouverts de cuir de Cordoue ou de velours et garnis de clous dorés ; les tables et les autres meubles offraient dans toutes leurs parties de charmantes et délicates sculptures.

Quelques jours après la réunion de la *Byloke*, Liévin Denis se trouvait avec sa mère dans l'arrière-pièce de leur opulente demeure. Tout ce qui entourait cette femme de mœurs simples contrastait étrangement avec son modeste costume et ses allures véritablement bourgeoises. Bien qu'elle commandât en maîtresse dans ces lieux, on l'eût plutôt prise pour une servante assise sur un siége richement sculpté ; sous la cheminée, elle filait du lin, tandis que son fils, assis à une table non loin d'elle, était occupé à relever des comptes.

— Qu'il est heureux, Liévin, dit la mère, que tu aies été à l'école du magister de la ville Saint-Bavon ! Bien peu de clercs, sur ma foi, savent aussi gentiment écrire et aussi prestement calculer que toi ; et nous pouvons bien en remercier le ciel, car si tu ne soignais pas les affaires de la maison, c'en serait bientôt fait de nous. Ton père, — devenu fou de vanité, — ne s'inquiète plus de ce qui se fait ici.

— Pourquoi donc le ferait-il, ma mère ? répondit Liévin. Toute sa vie il a pris peine et souci, n'est-il pas juste qu'il se repose enfin, puisqu'après tout je suis déjà à même de le remplacer ?

— Je n'ai jamais rien vu de pareil en ma vie! reprit la mère. Il s'en va à la *Byloke*, parler et discuter sur des choses qu'il ne connaît pas plus que mon rouet. Il a gagné son argent par un rude labeur; ne vaudrait-il pas mieux qu'il en profitât, sans courir encore après les soucis et les crève-cœur? Mais non, il faut qu'il se fasse bannir comme un criminel, et cela pour avoir le plaisir du franc-parler sur des affaires qui ne nous regardent pas.

— O ma mère! vous me parlez toujours ainsi, mais c'est pour plaisanter, n'est-ce pas? N'est-il pas du devoir de tout bon *poorter* de se rendre utile à la commune, quand il le peut? Mon père a maintenant du temps et de l'argent de reste; que pourrait-il faire de mieux que de travailler au bien-être général?

— Je sais, Liévin, qu'on est fort mal venu auprès de toi, quand on ne dit pas de ton père tout le bien imaginable. Cela te fait honneur, mon enfant; mais moi, vois-tu, je le connais depuis si longtemps, je sais si bien tout ce qu'il a et tout ce qu'il n'a pas en tête! Mieux vaudrait que tu me prêtasses aide pour le guérir de ses folles idées, car sois sûr qu'au train dont il y va maintenant, il fera de plus lourdes sottises encore que celles qui l'ont fait bannir de la commune.

— Non, non, ma mère, vos craintes ne sont pas fondées; mon père est sans doute un peu vif et prompt dans ses déterminations, mais il ne manque pas non plus de prudence et de sagesse, et s'il lui arrivait encore de se mettre en péril, ce ne serait jamais qu'à cause de l'ardent amour qu'il porte à son pays et à la liberté : or c'est là un louable dévouement...

- Ta! ta! ta! dit la mère Denis en haussant les épaules, je ne sais où vous allez prendre les mots, vous autres, pour enjoliver toutes ces folies. Dis-moi, par exemple, pourquoi

depuis six jours ton père est sur pied du matin jusqu'au soir et s'échappe après le souper, comme un voleur, pour passer des nuits entières hors de la maison. Ses yeux sont tout effarés, et il s'endort de lassitude partout où il s'assied. Et tu crois que c'est uniquement par amour pour le pays qu'il se fatigue ainsi et compromet sa santé?

— C'est que, voyez-vous, ma mère, il y a de grandes choses en jeu, vous devez le savoir. La ville entière court avec le même acharnement : il faut veiller à ce que le peuple ne se trompe pas dans ses choix, et à ce que les capitaines de paroisse soient de dignes et courageux citoyens. Dans une heure, tout le monde connaîtra le résultat des élections; eh bien! tout rentrera dans le repos et la tranquillité : les temps d'élections sont des jours d'agitation et de passion.

— Eh! Liévin, s'écria la mère avec surprise, que tu es encore naïf, mon enfant! Sais-tu pourquoi ton père use ses jambes à battre le pavé, et n'a pas fermé l'œil depuis cinq nuits? Il s'imagine qu'il sera élu capitaine de la paroisse Saint-Jean.

— Capitaine général? dit Liévin d'un ton incrédule.

— Capitaine général! oui, sans doute, répondit la mère : je te demande si ce n'est pas là une folle espérance, puisque personne ne peut l'être que maître Jacques van Artevelde? Ne le dit-on pas partout dans la paroisse?

— Ce que vous dites là de mon père est impossible, ma mère. Ce n'est pas qu'il ne soit capable d'occuper ce poste aussi bien que tout autre, ni qu'il n'ait pas le droit d'obtenir cette marque de la confiance générale; mais il sait sans doute que nul autre que le Sage Homme ne sera nommé. Après tout ce qui s'est passé à la *Byloke*, le doute n'est plus permis à personne. Si nous habitions l'une des quatre autres paroisses, j'admettrais moi-même sans peine que mon père

pût être nommé capitaine; mais capitaine général! soyez sûre, ma mère, qu'il n'y songe même pas.

— Et moi, je te dis, Liévin, qu'il grille d'être élu! Il ne t'en parle pas, à toi, car il t'aime beaucoup et sait que cela t'attristerait; peut-être pense-t-il aussi que tu commences à voir à fond les choses. Moi, au contraire, il me regarde comme une innocente cervelle, et il me dit par-ci par-là un mot qui me fait voir facilement où le bât le blesse. Pourvu seulement que, dans son inconséquence, il n'aille pas dire ou faire des choses qui irriteraient à bon droit le père de Veerle!

— Oh non! ma mère, dit Liévin en soupirant tristement; cela n'arrivera pas.

— Qui sait, Liévin? Mais qu'il s'avise de gâter les choses de ce côté par sa folle étourderie, et il verra à qui il a affaire! Je suis lasse de toutes ces lubies, mon enfant; il faut une fin à tout. Depuis que nous avons quitté notre vieille boutique de la rue *Longue de la Monnaie*, pour venir, bien contre mon gré, demeurer dans ce *steen*, notre maison est devenue un enfer de mécontentement et de chagrin. Ton père est malade, Liévin; il a la fièvre en tête, et, si je puis le guérir, bon gré malgré lui, je n'y manquerai pas.

Tout à coup Liévin se leva vivement de son siége, et prêta l'oreille avec surprise à une voix qui dans la boutique adressait de grossières paroles à la servante; mais avant qu'il eût pu faire un pas pour s'assurer de la cause de ce bruit, apparut dans l'arrière-pièce un personnage qui s'avançait hardiment et se disait à lui-même d'une voix brusque:

— Ah çà! il paraît que mon ami Gérard n'a pas appris à ses domestiques les égards qu'on doit à un roi. Me faire attendre au milieu de ces maussades pièces de drap! Encore, si c'était en compagnie d'un pot de vin! A propos de vin,

m'est avis qu'à cette heure le chef-doyen doit avoir une furieuse soif; si la gorge ne lui brûle pas en ce moment, je tiens qu'il pourra se garder de boire sa vie durant...

Liévin et sa mère considéraient avec une sorte de curiosité mêlée de colère, l'homme qui, tout en grommelant et le poing appuyé sur la hanche, s'approchait d'eux en trébuchant.

— Que voulez-vous de nous? demanda Liévin d'un ton qui montrait assez que la visite ne lui était nullement agréable.

— Ah! ah! s'écria l'autre en ricanant, aurais-je changé de peau sans m'en douter, pour qu'on ne reconnaisse plus le joyeux roi des ribauds?

— Au fait, que désirez-vous? répéta Liévin.

— Si je ne me trompe, vous êtes le fils de mon digne ami Denis, dit le roi des ribauds en continuant de ricaner; donc, votre père n'est pas céans?

— Non, non! s'écria la mère; il n'est pas ici; si vous avez à lui parler, revenez frapper à la porte dans une couple d'heures.

— Ah! vous croyez que j'ai besoin de lui? reprit Muggelyn à demi-ivre. C'est lui qui a besoin de moi. Je vais prendre un siége, ma chère dame; mais, en attendant que votre mari revienne, je boirais volontiers quelque chose; car j'ai gagné une soif terrible à courir et à faire rage pour notre ami. Remplissez bien le pot, je boirai deux fois à votre santé.

> Ma douce amie est sans pareille ;
> Onc ne vis bouche si vermeille,
> Si jolis yeux....

Holà! apportez le pot! J'ai le cœur à la chanson; je vais vous la dégoiser sans point de faute; cela fera passer le temps.

Denis mit les deux mains sur les hanches, et elle asser de chez elle le roi des ribauds avec grand ren-jures, quand elle vit tout à coup son fils pâlir et fris-de colère. Elle se contint et s'approcha de Liévin calmer; mais le jeune homme cria avec une rage rée à Muggelyn tout ahuri :

aud, tu es venu ici sans permission et tu y restes otre gré. Sais-tu quelle peine est réservée à celui ainsi la demeure d'un libre *poorter* de Gand ?

, oh! dit Muggelyn en plaisantant, est-ce là le vin oins la bière que vous me baillez ?

ne s'agit pas de plaisanter ici, poursuivit Liévin, et us le répéterai pas deux fois. Partez sur-le-champ is chercher des témoins de ce qui se passe. Ainsi, Muggelyn, si vous ne tenez pas à ce que les éche-s Parchons se mêlent de l'affaire, décampez au plus ous laissez en paix.

bien! gardez votre vin, et puisse-t-il tourner en vi-Mais laissez-moi au moins me reposer un instant; aux jambes, jeune homme; cela vient d'avoir couru tte maudite élection de votre père... Aïe! aïe! Il de-en me faire cadeau d'un fauteuil comme celui-ci, ère.

une homme irrité ne put se contenir davantage, et 'efforçant de se dégager des bras de sa mère :

! vil ribaud, nous verrons si tu peux impunément un citoyen gantois dans sa demeure! Encore un et je te fais jeter à la porte! Va-t-en, te dis-je!

! par saint Liévin! s'écria le roi des ribauds en se vous êtes encore plus intraitable que l'hôte du *Cerf* beffroi! Moi qui ne pensais qu'à m'ébaudir un ins-attendant le retour de notre ami Denis! Il paraît s n'entendez pas raillerie, jeune homme! Soit; cha-

cun est maitre chez soi; il n'était pas nécessaire de faire de si grands yeux pour me le remettre en mémoire. Dites à votre père que le roi des ribauds, Muggelyn, l'attendra ce soir à sept heures, dans la cour de la *Walpoort*. Je lui rendrai dûment le vin que vous m'avez si généreusement offert! Je vous salue, et Dieu vous garde!

A ces derniers mots, le roi des ribauds avait déjà regagné la porte de la rue et descendait le perron en trébuchant à chaque marche.

Dès qu'il eut disparu, dame Denis se répandit en exclamations et en apostrophes violentes à l'adresse de l'impudent ribaud. Liévin ne disait mot : il avait posé la tête dans ses mains, et, muet, plongé dans de douloureuses réflexions, il se penchait sur son livre de comptes.

Lorsque la mère, par un torrent de plaintes et de menaces, eut allégé son cœur du poids qui l'oppressait, elle dit à son fils avec amertume :

— Eh bien, Liévin, que dis-tu de cette visite? N'est-il pas bien honorable pour nous qu'un ribaud s'en vienne céans se réclamer de ton père comme d'un ami, et traite notre maison comme on fait d'une taverne? Quand je te disais, que grâce à sa sotte vanité, il tomberait de mal en pis, j'avais tort, n'est-ce pas? Voilà le chef-doyen des métiers de Gand qui court avec des ribauds! Il y a de quoi en mourir de honte!

— Ma mère, ce que cet ivrogne a dit est faux! s'écria Liévin en relevant la tête. Que mon père connaisse le roi des ribauds, il n'y a là rien d'étonnant; mais qu'il soit avec lui sur un pied de familiarité, je le nie; c'est impossible!

— Tant mieux! je désire que tu ne te trompes pas; mais que signifient donc les paroles du ribaud affirmant qu'il a couru pour l'élection de ton père?

ɔre à lui de courir à propos d'élection pour qui il veut; ul besoin pour cela de la permission de mon père.
t puisqu'il attendra ton père à la *Walpoort* à sept ? Ton père va donc quelquefois dans cet infâme re- e ribauds? C'est beau pour un homme issu d'une ɔnorable famille! mais qu'il revienne à la maison, je erai d'importance; je lui dirai nettement son fait, ettre tout sens dessus dessous. Je lui apprendrai à ı capitaine général et à hanter les ribauds!
ɔ vous emportez pas ainsi à l'avance, ma mère, dit ıvec douleur et d'une voix suppliante; nous deman- à mon père lui-même ce qu'il en est, et vous verrez impudent Muggelyn ne savait ce qu'il disait. Pour- ıpçonner mon père sur une parole étourdie d'un ivro- ɔus n'aurons pas longtemps à attendre, car les élec- ivent être à peu près terminées... Ecoutez, la porte : voici mon père!
rvante entra dans la chambre et dit :
ıîtresse, maître Jean Calevoet, le doyen des tisseurs l, est là.
iez-le d'entrer, répondit dame Denis avec un mé- ɔment visible.
rvante s'étant retirée, elle dit à son fils :
Calevoet est encore un de ceux qu'il faudrait enfermer ice de Saint-Jean-des-Furieux : lui et ton père sont us sous le même chaperon... Il vient sans doute en- usser Gérard à quelque folie.
Calevoet entra avec une inclination froide et d'allure e, ôta son chaperon, prit un siége et s'assit sous la ée, en marmotant une sorte de salutation.
oyen des tisseurs de coutil était de petite taille, et rien dans son extérieur qui attirât l'attention, si ce ɔs yeux singulièrement petits, un front bas et de

grandes oreilles minces qui semblaient collées à ses tempes. On eût pris ce visage comme une preuve évidente de nullité et de stupidité, si ses lèvres pincées, son regard pénétrant et son attitude compassée n'eussent trahi en lui un mélange de présomption et de sottise.

Lorsqu'il se fut installé à son aise au coin du feu, il dit d'un ton de colère :

— Ah ! dame Denis, cela ne se passera pas ainsi !

— Qu'est-ce qui ne se passera pas ainsi ? demanda la bourgeoise.

— Je vous dis que cela ne se passera pas ainsi ! répéta le doyen des tisseurs de coutil en frappant du pied dans les cendres du foyer.

— Ah çà ! maître Calevoet, dit dame Denis en riant, à qui ou à quoi en avez-vous ? Nous comprendrions beaucoup mieux ce que vous dites là, s'il vous plaisait de nous dire quelle mouche vous a piqué ?

— Quelle mouche ! quelle mouche ! Écoutez, dame Denis, je vous dis que cela ne se passera pas ainsi, et vous pouvez m'en croire. Est-ce que maître Denis ne rentrera pas bientôt ?

— Vous devez savoir cela mieux que moi, car vous venez sans doute des élections.

— Les élections ! les élections ! s'écria Calevoet en se remettant à piétiner dans les cendres. Vous appelez cela des élections, dame Denis ? Un tissu de fourberies et d'intrigues ourdi par d'ambitieux trompeurs : voilà ce que c'est, rien de plus, rien de moins !

— Mais veuillez vous expliquer, maître Calevoet, dit Liévin en l'interrompant, nous ne vous comprenons pas.

— Ah ! vous ne me comprenez pas ! Je parle flamand pourtant !

— Les choses n'ont pas marché dans la paroisse Sai

...tre la peine? c'est ce que nous verrons quand mai-
is rentrera. Il paraît que dans la paroisse Saint-Jean
miné par des intrigues sans vergogne; là comme
, les foulons ont de nouveau montré leur vieille
contre la tissanderie; mais cela n'en restera pas là;
cloche Roeland se mettre de la partie! Quoi! on pré-
au doyen des tisserands, au chef-doyen des métiers de
un hâbleur qui n'a pour lui que de belles paroles! On
lire dans la paroisse Saint-Jean un autre capitaine
aître Denis!

...'est-ce que je te disais? demanda dame Denis à son
ilà déjà l'affaire; maître Denis veut être capitaine gé-
As-tu jamais ouï pareille folie?

...nt que Liévin, vaincu et pour ainsi dire honteux,
t les yeux, elle se tourna vers Calevoet, et lui dit d'un
mère raillerie :

... vaudrait mieux, maître Calevoet, qu'on laissât mon
n paix et qu'on ne lui bourrât pas la tête d'idées folles.
...ez désiriez-vous être nommé capitaine de la paroisse
Michel; c'est votre affaire, et si vous vous êtes cassé
frottez-le de baume vous-même, sans venir agacer
Denis, et le rendre encore plus fou qu'il n'est.

reil affront sans que le désir de la vengeance vous fasse bouillonner le sang dans les veines.

— Ah! ah! dit dame Denis en riant, s'il en est ainsi, on vous verra, dès aujourd'hui, aller tous deux, en vous donnant la main, du côté de Saint-Jean-des-Furieux; car, sur ma foi, vous êtes fous tous deux, et l'un autant que l'autre.

— Je sais fort bien, dame Denis, dit Calevoet avec dépit, que les femmes n'entendent rien aux affaires de la commune; je ferai mieux de me taire sur ce sujet important jusqu'au retour du chef-doyen. Vos railleries n'empêcheront ni lui ni moi de faire tout ce qui doit être fait dans l'intérêt de la liberté et du pays, dussions-nous y risquer notre fortune et notre vie! Aussi bien, cela va-t-il trop loin; il y a de quoi se manger l'âme. Faire un capitaine général d'un beau parleur qui n'a ni volonté ni énergie, d'un ambitieux qui ne cherche qu'à précipiter la commune dans l'abîme pour s'élever au-dessus des autres!

Le feu de la colère monta au front de Liévin; un rire amer contracta ses lèvres, et il dit :

— A qui faites-vous allusion ainsi, maître Calevoet? Quel est cet ambitieux que vous injuriez sans pitié?

— Qui? s'écria le doyen des tisseurs de coutil, tombez-vous donc du ciel, Liévin? A qui aurais-je le droit d'adresser ces injures, sinon à Jacques van Artevelde?

— Et maître van Artevelde est un beau parleur sans énergie ni courage?

— Oui, et de plus un trompeur qui égare le peuple.

— Un ambitieux?

— Oui, et de plus un couard sans intelligence qui nous veut livrer aux mains des *Léliards*.

L'excès d'indignation que ressentit le jeune homme en entendant ces paroles, le calma soudain; la rougeur disparut de son visage pour faire place à une expression de pitié,

peut-être même de mépris ; il dit d'une voix accentuée :

— Je suis peiné, maître Calevoet, d'entendre parler ainsi un ami de mon père. Depuis un an déjà, la Flandre lutte contre la plus horrible famine ; depuis un an le peuple appelle la délivrance et le retour de l'industrie ; personne, durant tout ce temps, ne s'est senti assez de sens et de courage pour sauver la patrie : un homme vient qui ose risquer d'engager sa fortune et sa vie dans l'intérêt de tous, il réveille le peuple de sa torpeur et de son découragement ; il forme un gigantesque projet pour rendre d'un seul coup à la Flandre sa prospérité et sa liberté ; il prouve avec une merveilleuse éloquence, que Dieu l'a doué d'assez de génie pour mener à bonne fin sa noble entreprise ; le peuple l'acclame comme le sauveur de la patrie et se réjouit de la certitude d'une prochaine délivrance..... Et c'est dans un pareil moment que quelques *poorters*, poussés par un inconcevable aveuglement, crient vengeance contre lui et osent parler de perfidie ! c'est dans un pareil moment qu'on ose dire du Sage Homme qu'il est un couard sans intelligence ! Sans intelligence ! lui qui pourrait écraser ses adversaires sous la puissance de son génie ! Un couard ! maître Jacques van Artevelde, qui a le courage d'attirer sur lui la vengeance et la haine de tous les ennemis de la liberté et de la patrie, enfin de poser sa tête sur le billot en gage de la délivrance de la Flandre ! (1) Ah ! si la France était assez puissante pour punir la rébellion de notre commune, qui donc serait la première victime ? Serait-ce vous, maître Calevoet ? Non, ce serait le Sage Homme : son sang coulerait à flots pour expier la noble et fière attitude qu'a prise la Flandre !

— Bien dit, Liévin ! s'écria la mère radieuse. Que maître

(1) D'après un traité conclu à Arques, la peine de mort menaçait celui qui accepterait le titre de capitaine général (V. Lenz, p. 279).

Calevoet empoche cela; cela lui apprendra à remplir la tête de ton père de folles idées!

Le doyen des tisseurs de coutil avait écouté en souriant la sortie du jeune homme, quoiqu'au fond il fût vivement blessé.

— Oh! oh! Liévin, répondit-il, vous retenez à merveille les leçons de maîtres Jacques; il paraît que vous aussi, vous avez passablement de grands mots; mais tout cela ne fait rien. Vous parlez bien haut, jeune homme, et j'aurais quelque droit de m'offenser de votre langage blessant; mais je vous pardonne volontiers, en considération de votre inexpérience des affaires publiques. Plus tard vous apprendrez que l'apparence est trompeuse et que les mots ne sont que des mots. Par exemple, on a conseillé à maître Jacques d'aller, avec une armée gantoise, donner l'assaut au château de Rupelmonde, pour délivrer par la force le vieux Segher le Courtraisien de sa prison. Eh bien, il ne le veut pas; il dit que cette expédition mettrait tout en péril. Segher le Courtraisien est son propre beau-père, et malgré cela maître Jacques n'ose tenter sa délivrance! N'est-ce pas là une couardise inouïe?

—Je reconnais là le noble cœur du Sage-Homme! s'écria Liévin avec admiration et enthousiasme. Vous croyez donc qu'il a réveillé le peuple de sa léthargie pour tirer son beau-père du cachot? Vous ne le connaissez pas! C'est la Flandre qu'il veut sauver, c'est la Flandre qu'il veut délivrer de la famine et à laquelle il veut rendre son antique liberté. Ah! s'il osait compromettre la délivrance de la Flandre pour sauver son beau-père, c'est alors que ce serait une lâcheté! S'il y a des âmes étroites qui ne comprennent pas un pareil sacrifice, et qui haïssent maître Jacques parce que, par le cœur et par l'intelligence, il est trop au-dessus du niveau de leurs petites passions, qu'elles le blâment et l'outragent:

il dédaignera de s'occuper de ce qui s'agite à ses pieds, et il sauvera la Flandre comme il l'a dit!

Le doyen des tisseurs de coutil se leva, irrité, de son siége et s'écria vivement : — C'est par trop fort! Comment! vous osez m'insulter à ce point? Vous perdez la tête, jeune homme; car, en attaquant ainsi un ami de votre père, en osant l'appeler âme étroite et je ne sais quoi encore, c'est votre père même que vous attaquez; en cette matière, il pense encore pis que moi. Si je n'avais pitié de votre étourderie, je quitterais à l'instant cette maison pour n'en plus jamais franchir le seuil.

Liévin s'effraya de l'effet de ses paroles et sentit qu'il s'était en effet laissé emporter trop loin.

— Pardonnez-moi, maître Calevoet, dit-il, je me suis exprimé peut-être avec trop de passion; mais c'était uniquement parce que vous invoquiez à tort le nom de mon père, en le mettant de moitié dans cette haine que vous semblez porter au Sage-Homme. Mon père est un ami de maître Jacques.

— Un ami de maître Jacques? dit Calevoet en riant : je crois vraiment, Liévin, que vous devenez fou. Vous entendrez, quand votre père reviendra, comme il criera vengeance contre cet ambitieux qui lui ravit le titre auquel il a droit, pour nous mettre à tous le pied sur la tête : mais attendez.....

Sur ces entrefaites, la porte de la rue s'ouvrit. — Ah! le voilà, s'écria tout à coup le doyen des tisseurs de coutil.

C'était en effet Gérard Denis qui entrait dans la boutique et, dès le premier pas, rudoyait la servante sur son passage. Ses traits portaient l'empreinte d'un profond dépit et ses yeux étincelaient de colère; cependant, quand il atteignit la porte de l'arrière-pièce, l'expression de courroux disparut tout à coup de son visage; un sourire de commande y succéda, sourire plein d'amertume, mais qui lui semblait assez naturel pour cacher à sa famille les passions qui l'agitaient.

Il salua brusquement tout le monde, en se débarrassant de son chaperon et de son manteau.

— Eh bien! maître Gérard, dit Calevoet en se levant, comment cela s'est-il passé dans la paroisse Saint-Jean? En vous voyant si satisfait, je commence à douter...

— Maître Jacques van Artevelde est élu capitaine général à l'unanimité des voix, ou peu s'en faut (1), répondit Gérard avec calme.

— Ne l'ai-je pas prédit? A Saint-Michel, c'est Pierre van den Hovene, un chevalier!

— A Saint-Jacques, c'est Willem van Vaernewyck, le frère du premier échevin.

— Encore un chevalier, chef-doyen! Cela s'appelle une régence populaire!

— A Saint-Nicolas, on a élu Ghelnoot van Lens, et à Saint-Martin d'Ackergem, Willem van Huse (2)

— Quoi! s'écria Calevoet furieux, Ghelnoot van Lens qui passe des journées entières chez Artevelde! Willem van Huse, le juré des foulons! M'est avis qu'on crache un peu trop insolemment à la face de la tisseranderie? C'est une odieuse conjuration; mais nous n'en resterons pas là, non, quand la moitié de la ville devrait brûler, non, vous dis-je, nous n'en resterons pas là!

— C'est une affaire faite, maître Calevoet, dit le chef-doyen; il faut voir ce qui en sortira; puis, maître Artevelde, après tout, appartient à la tisseranderie.

Le calme de Denis surprit étrangement le doyen des tisseurs de coutil. Celui-ci s'en trouva d'autant plus blessé que Liévin et sa mère le regardaient d'un air de triomphe.

— Quoi! s'écria-t-il en s'adressant au chef-doyen, on vous

(1) « Jacques Van Artevelde fut élu capitaine de la paroisse Saint-Jean à l'unanimité des voix. » (Lenz, 180)

(2) Voir les *Comptes de la ville de Gand*, ann. 1337-38.

a privé d'un droit qui vous revenait, on vous a fait une sanglante injure, et vous n'êtes pas furieux? Vous moqueriez-vous de moi, peut-être?

— Je ne suis nullement irrité, ami Calevoet, dit Denis avec un sang-froid plus grand encore; si l'on m'eût élu capitaine-général, assurément j'aurais accepté, pour guider la commune dans la voie où elle trouverait la liberté et la puissance; mais le peuple est souverain; il a exprimé sa volonté.

— Et vous le souffrirez? demanda Calevoet avec un étonnement mêlé de colère, vous laisserez abaisser votre pays par des intrigants, vous laisserez les foulons marcher sur la tête de la tissanderie? et vous-même, vous vous laisserez méconnaître à ce point? Ah! Denis, Denis, j'avais meilleure opinion de vous! Maintenant qu'il est puissant, vous reculez et vous abandonnez vos amis. Ce n'est pas là ce bras de fer et ce cœur d'airain dont vous avez coutume de nous parler!

— Quand le peuple reconnaîtra son erreur, vous apprendrez à connaître Denis, maître Calevoet : il saura se sacrifier pour le bonheur de ceux-là même qui, aujourd'hui, ont donné leur confiance à un autre, et il montrera ainsi la générosité qui l'anime.

— Et maintenant? maintenant?

— Maintenant, il attend les événements.

Le doyen des tisseurs de coutil trépignait de rage dans le foyer, si bien que la cendre enveloppait ses pieds comme une fumée. Il ne pouvait comprendre ce qui s'était passé dans l'âme du chef-doyen, car le matin encore il l'avait entendu se répandre en terribles imprécations contre Artevelde, tandis qu'en ce moment il le trouvait insensible à l'injure qui venait de lui être faite. Il soupçonna quelque feinte ou quelque raillerie et dit, en remettant son chaperon et en se dirigeant vers la porte :

— C'est bien, maître Gérard Denis; si vous abandonnez la

bonne cause, il y a, Dieu merci, à Gand des hommes qui auront assez d'énergie pour sauver le pays et démasquer les traîtres. Soyez bien assuré qu'on ne viendra pas demander votre permission, et puisque le cœur vous a failli, vous pouvez vous ranger du côté des couards; vous n'y serez nullement déplacé. Il se passera du temps avant que vous me revoyiez ici!

A ces mots, il ouvrit la porte et sortit de la chambre. Gérard Denis quitta vivement son siége et rejoignit Calevoet dans la boutique, où tous deux s'engagèrent de nouveau dans une longue discussion.

D'abord dame Denis et son fils purent entendre très-distinctement les reproches que Calevoet adressait au chef-doyen; mais ils ne comprirent pas ce que celui-ci répondait d'une voix plus basse. Enfin, les deux voix devinrent si retenues qu'on n'entendit plus dans l'arrière-pièce qu'un murmure interrompu. Liévin prêta l'oreille assez longtemps dans la crainte que le débat ne s'envenimât dans la boutique; puis cessant d'y faire attention, il dit avec joie à sa mère:

— Vous voyez bien que tout est faux et que mon père ne partage pas les passions de cet écervelé de Calevoet. Je savais bien que je ne me trompais pas. Je ne veux plus songer à l'impudent bavardage de cet ivrogne de Muggelyn; car cela est déraisonnable et ridicule.

Dame Denis haussa les épaules en souriant.

— Ah! ma mère, dit Liévin, vous n'êtes pas juste, car vous doutez encore!

— Je t'admire, Liévin; tu es un bon fils, et je ne veux pas te causer plus de chagrin que tu n'en as déjà; mais attends encore: le jour n'est pas à sa fin; il y aura de l'orage, tu peux m'en croire.

— Oui, si vous allez fâcher de nouveau mon père en lui parlant avec trop de vivacité, ou en lui faisant des questions

auxquelles il ne veut pas répondre. Vous savez combien il doit être harassé ; pour ce soir, ma mère, laissez-le en paix, je vous en prie.

— Tu n'as pas besoin de me donner ce conseil, Liévin ; quand, à son entrée, j'ai vu un bienveillant sourire sur son visage, j'ai su à quoi m'en tenir. Je me retirerai aussitôt que possible ; toi, cherche à le calmer s'il s'emporte ; il n'est jamais aussi brusque envers toi qu'envers moi. C'est demain que je lui ferai la leçon, — et quant à cet insensé Calevoet...

Au moment où ce nom s'échappait de ses lèvres, Gérard Denis rentra dans la chambre. Le sourire avait disparu de son visage, sur lequel on ne lisait plus que le chagrin, le dépit et la colère.

— Femme ! s'écria-t-il en montrant le poing d'un air furieux, tu renonceras à rudoyer maître Calevoet, sinon tu pourrais avoir à t'en repentir. Quand on ne sait pas comment on doit recevoir les gens chez soi, on l'apprend. Tu es bien osée et bien impolie, femme, pour insulter aussi grossièrement mes meilleurs amis ; mais je sais qu'on n'a rien de mieux à attendre de toi !

— Voilà le vent qui se lève, murmura dame Denis ; que celui qui craint l'orage se gare !

— Que marmottes-tu là, femme intraitable ? s'écria le chef-doyen avec l'intention visible d'entamer une violente querelle. Mais sa femme n'y paraissait nullement disposée ; elle prit son rouet, comme pour quitter la chambre, et dit :

— Vois-tu, Gérard, si tu te remets à faire le diable à quatre, et si tu veux me malmener comme une servante, je vais de ce pas chez ma sœur, je te le déclare... et alors, tâche de me faire revenir si tu peux !

— Voyons, mon père, dit Liévin d'une voix suppliante, asseyez-vous et prenez du repos, car vous devez être horriblement fatigué. Il se peut que les choses ne se soient pas

passées au gré de vos désirs ; mais quand on a la conscience d'avoir loyalement rempli son devoir de citoyen, on ne doit pas tant se préoccuper de cette contrariété.

Gérard Denis ne répondit pas, bien qu'il suivît le conseil de Liévin et approchât un fauteuil de la cheminée. Il s'affaissa sur le vaste siége et n'ouvrit la bouche que lorsque la servante entra avec une lampe allumée qu'elle vint placer sur la table. Alors, éloignant la lumière de lui :

— Qu'est-ce que cette sotte fille vient faire ici? dit-il; je veux être seul, femme! Que personne ne s'avise plus de venir ici, ou je le jette à la porte! Ne me le faites pas dire deux fois!

Dame Denis se hâta de sortir de la chambre avec la servante. Liévin rassembla ses papiers, ses plumes et les porta avec son livre de comptes sur un pupitre à l'autre bout de la chambre ; il allait se retirer aussi, mais son père le retint :

— Je n'ai pas dit cela pour toi, Liévin ; ôte cette lampe de la table et continue de travailler à ton pupitre. Je vais essayer de dormir un peu ; soigne le feu, de manière que je n'aie ni trop chaud ni trop froid.

— J'y ferai attention, mon père, dit Liévin, comme s'il eût été tout heureux du ton plus calme de la voix de son père. Il se sentit encouragé, par cet heureux changement de disposition, à décharger son cœur d'une pensée qui l'oppressait.

— Mon père, puis-je vous dire quelque chose avant que vous vous endormiez?

— Assurément, Liévin : qu'est-ce donc?

— Il y a une heure, Muggelyn, le roi des ribauds, est venu ici pour vous parler.

— Eh bien, qu'y a-t-il d'étrange en cela?

— Oh! rien, mon père ; mais il se disait votre ami, et par-

à fait sans façons, comme s'il eût été très-intime
us.

était ivre, à coup sûr. Cela ne lui arrive qu'une fois
aine, mais dure du lundi au dimanche. Et tu as cru
pu te dire ce fou?

n, sans doute, mon père; je l'ai mis à la porte et l'ai
d'une poursuite devant le banc des échevins.

n'aurais pas dû faire cela, Liévin; le roi des ribauds
ombre de ceux qui me croient plus capable que les
e servir la commune, en qualité de capitaine géné-
s'est vraisemblablement donné quelque peine pour
rtager son opinion à d'autres. Qu'il se trompe ou
ne faut pas récompenser le bon vouloir, de quelque
il vienne, par de la brusquerie.

st vrai, mon père, j'ai peut-être été trop vif. Son im-
langage m'a mis hors de moi. Il a dit aussi qu'il vous
it à la *Walpoort*, ce soir, à sept heures. Vous n'irez
ment pas à ce rendez-vous, n'est-ce pas, mon père?

'irais-je y faire, Liévin? L'ivrogne a dit cela comme
débité toute autre baliverne. — Est-ce là tout ce que
à me demander?

i, mon père et je suis très-aise maintenant que cela
. Dormez tranquillement, je veillerai au feu.

ens-toi donc tranquille et ne fais pas de bruit autour
je ne tarderai pas à m'endormir, car mes yeux se
malgré moi.

n gagna doucement son pupitre et reprit son travail.
ps en temps, en dirigeant les yeux vers son père, il
ait avec tristesse qu'il ne pouvait s'endormir, car il
ait et se retournait sans cesse dans son fauteuil;
r moments, ouvrait les yeux pour les refermer en-
ais toujours en vain.

, au bout d'une demi-heure, la respiration bruyante

de son père lui prouva qu'il avait trouvé le repos et était profondément endormi.

Pendant plus d'une heure, le silence le plus complet avait régné dans la chambre. Depuis longtemps Liévin, absorbé par de longs calculs, n'avait plus songé au feu, quand tout à coup un râlement étouffé attira son attention et lui fit jeter les yeux sur son père. Ce que vit le jeune homme devait être affreux, car il pâlit et, comme frappé par une lugubre apparition, resta immobile, les yeux fixés vers la cheminée.

En effet, le visage de son père avait une expression épouvantable. Ses yeux écarquillés étaient fixes, immobiles, hagards; ses lèvres contractées en arrière laissaient voir ses dents convulsivement serrées; sur son front et sur ses joues couraient des rides frémissantes; ses cheveux étaient hérissés sur sa tête. La flamme ardente du foyer jetait une rouge lueur sur cette physionomie décomposée et sur les objets voisins, puis donnait à toutes les ombres une profondeur singulière et au visage du chef-doyen je ne sais quelle expression horrible et diabolique.

Liévin, tout saisi, avait bondi de son siége; mais devant cet effrayant spectacle, il s'arrêta comme pétrifié et sans oser faire un pas. Un violent frisson courut dans tous ses membres lorsqu'il entendit les paroles suivantes tomber de la bouche contractée de son père :

— Ici, Roeland! Roeland!... tuez-le!... Ah! vengeance... Connais-tu le doyen des tisserands? Tu railles? Du sang! du sang!... Qu'il meure! Traînez son cadavre par les rues... Foulez-le aux pieds... comme cela, comme cela... Ah! c'est bien! ribaud, ribaud, par ici! en voilà encore un qui s'enfuit... lui aussi! Cours, cours!

A mesure que le chef-doyen prononçait ces mots, sa physionomie devenait de plus en plus affreuse, et il agitait ses

mains et ses pieds avec une force extraordinaire. Liévin, tout tremblant, ne sut faire un pas que lorsque son père étendit la main et se leva en s'écriant : « En voilà encore un ! » La crainte que Gérard ne tombât dans le foyer arracha le jeune homme à son épouvantable fascination. Il courut à la cheminée, et saisissant son père par le bras pour l'éveiller :

— Mon père, mon père, vous rêvez !

Gérard Denis ouvrit les yeux et contempla pendant quelque temps son fils avec un égarement plein d'anxiété. Puis il demanda, en passant douloureusement la main sur son front :

— Que m'est-il arrivé ? Je suis comme paralysé de tous mes membres. La sueur découle de mon front !

— Vous avez rêvé, mon père, répondit Liévin ; oh ! vous avez dû faire un rêve affreux ?

— Ai-je donc parlé ? demanda Denis avec effroi. Qu'ai-je dit ?

- Je ne sais, mon père ; il s'agissait de sang et de quelqu'un qu'on assassinait ; d'un cadavre qu'on traînait par les rues...

Le chef-doyen resta longtemps muet, comme un homme qui cherche la signification de quelque chose. Enfin il dit :

— Ah ! je sais d'où cela vient ! C'est maître Joos Apare qui, ce matin, à la *Sirène*, près du *steen* de messire Gérard le Diable (1), m'a parlé, pendant une heure au moins, d'un marchand de grains qu'on a assassiné à Bruges dans le temps. Ce Joos a une façon de raconter qui vous fait voir les choses !... quand il vous parle du corps sanglant du marchand

(1) Surnom d'uu certain Gérard Vilain.

traîné sur le pavé, cela vous fait dresser les cheveux sur la tête...

— Oh ! c'est bien cela, mon père, dit Liévin avec une sorte de joie ; mais vous appeliez aussi un ribaud ?

— C'est que tu m'en as parlé toi-même avant que je m'endorme.

— C'est vrai, je n'y pensais plus. Rasseyez-vous dans votre fauteuil, mon père, et tâchez de vous rendormir. Vous avez si peu reposé.

Gérard Denis réfléchit un instant, puis dit d'un air distrait :

— Quelle heure est-il, Liévin ?

— D'après l'horloge de saint Jean, il doit être un peu plus de six heures et demie.

— Je dois sortir, Liévin.

— Encore ce soir, mon père ?

— Oui, je l'ai promis à maître Joos Apare ; mais je serai de retour avant une heure. Dis à ta mère qu'on me prépare à souper.

En disant ces mots, Gérard Denis mit son manteau et son chaperon, puis sortit de la chambre. Liévin le suivit jusqu'à la rue, en proie à un profond sentiment de tristesse ; il vint ensuite rejoindre sa mère. Il avait quelque idée que son père allait peut-être rendre visite au ribaud ; mais son cœur pur et aimant se révolta contre ce soupçon, et quand il arriva dans la cuisine auprès de sa mère, il l'avait entièrement banni de son esprit.

IV

Un dimanche matin, la taverne renommée du *Cygne d'Or*, voisine du *steen* des Serbraem, dans la rue Basse, était remplie de gens des métiers et de bourgeois qui, devisant joyeusement, buvaient assis devant de longues tables, ou, la cruche de grès à la main, allaient d'un bout à l'autre de la salle trinquer avec leurs amis. On y entendait parler et discuter sur les plus importantes affaires avec une étonnante liberté : chacun exprimait sa façon de voir sans le moindre détour, qu'elle fût blessante ou non pour le comte, pour le roi de France ou pour le magistrat de Gand.

La grosse hôtesse circulait au milieu de cette foule bruyante, distribuant çà et là des sourires et s'empressant de servir ses chalands, tandis que son mari se tenait à l'entrée de la cave, prêt à monter, au moindre signal, du vin ou de la bière dans de grandes cruches d'étain.

Il y avait aussi, au *Cygne d'Or*, quelques personnes qu'on reconnaissait pour des étrangers à leur costume disparate et à leur silence; il y avait même dans le coin le plus reculé de la taverne un jeune nègre au visage d'un noir de jais, aux cheveux crépus et laineux, au nez percé par un anneau d'or.

Non loin de la porte d'entrée étaient attablés une dizaine de gens des métiers qui semblaient extrêmement animés et faisaient, à eux seuls, plus de bruit que tous les autres; ils

faisaient remplir coup sur coup leurs coupes de grès et chantaient de temps en temps quelque joyeux couplet dont les échos puissants retentissaient jusque dans la rue.

L'un d'eux achevait en ce moment le refrain populaire des émigrants :

Pour l'Orient, amis, partons gaîment,
Partons, partons pour l'Orient,

lorsqu'un robuste compagnon, qu'à ses mains bleuies on reconnaissait aisément pour un teinturier, entra tout rayonnant dans la taverne en s'écriant :

— Çà, hôtesse, debout! du vin et du meilleur!

— Liévin! Liévin Comyne! s'écrièrent les autres, en élevant vers lui leurs coupes. Ici!... fais-nous raison!

L'hôtesse servit au nouveau venu le vin qu'il avait demandé, et lui, s'approchant de ses amis, s'écria transporté de joie :

— Vive la libre commune de Gand! Vive le Sage Homme! Flandre au lion!

Tous les hôtes de la taverne, à l'exception des étrangers, répétèrent ces acclamations avec enthousiasme.

La physionomie de Liévin portait tous les symptômes d'une joie profonde; un radieux sourire illuminait ses traits, et ses yeux étincelaient comme le cristal.

— Nous pensions être déjà de joyeux compères, dit l'un des chanteurs; mais il paraît, Liévin, que tu sens mieux que nous encore qu'il est bon de vivre.

— Je le crois bien! s'écria le jeune teinturier; rien qu'à voir ce moricaud, je pleurerais de joie. Ah! il faut que l'Africain boive dans ma coupe!

A ces mots, il courut au nègre, lui offrit son vase de grès, et lui dit en quelques mots :

— Voyez-vous, messire le Maure, dans la libre ville de Gand tous les hommes sont frères ; blanc ou noir, peu importe ! Buvez avec votre ami Liévin, et dites dans votre pays combien les Gantois sont de bons gars. N'êtes-vous pas arrivé du pays d'Orient avec les deux chameaux qui sont au marché du Vendredi ?

Bien que l'Africain ne comprit pas ce que Liévin lui disait, il voyait bien cependant sur le visage de son interlocuteur que c'était un sentiment d'amitié et non pas la raillerie qui l'inspirait. Un doux sourire de remerciement découvrit ses dents blanches et brillantes ; il prit la coupe de la main du Gantois, mais il la lui rendit aussitôt en faisant signe qu'il ne voulait pas boire.

— Le vin lui est défendu ! fit observer un vieux bourgeois; c'est la loi de Mahomet.

— En ce cas, qu'on apporte de la bière ! cria Liévin au tavernier.

— Il ne peut en boire non plus, dit le vieux bourgeois.

— Les tavernes ne doivent pas avoir grande chalandise en Afrique, dit Liévin en plaisantant. Mais qu'importe ! je veux que ce bon moricaud sache bien que je suis son frère.

Il appuya son bras sur l'épaule de l'Africain ébahi, et le baisa sur la joue, au milieu des bruyants applaudissements, des joyeuses acclamations de tous les spectateurs.

— Bien fait ! Liévin, bien fait ! s'écrièrent ses amis quand ils le virent quitter le nègre et revenir de leur côté. Grand fut leur étonnement néanmoins, quand Liévin fut auprès d'eux ; il riait bien encore, mais des larmes brillaient dans ses yeux.

— Qu'est-ce à dire ? reprit l'un d'eux. Ce n'était donc pas de tout cœur que tu y allais ? Prends bien garde de devenir furieux aujourd'hui, Liévin.

— Cela pourrait bien arriver, répondit le jeune teinturier

en s'asseyant; je suis fou de joie et ne pourrais vous dire ce que je ressens : un roi ne saurait être plus fier que je ne le suis en ce moment. Je viens de traverser le marché du Vendredi. En voyant combien il y a aujourd'hui de marchands étrangers à Gand, et les richesses inouïes que notre foire annuelle va étaler, en entendant le peuple gantois chanter et danser dans toutes les rues, le cœur me bat : moi aussi, je danserais bien de joie !

— Il a raison ! s'écria un compagnon couvreur assis à une autre table; assez longtemps nous avons souffert de la misère et de la famine : aujourd'hui il y a du travail à Gand et le commerce y va bien. Nous avons le droit de nous réjouir, et de remercier Dieu par notre gaieté.

— Vous allez savoir maintenant pourquoi je suis si animé, dit Liévin Comyne en désignant avec orgueil le compagnon couvreur. Jean, tu étais là quand cela s'est passé. Tu t'en souviens encore : c'était au temps de la famine; par une froide matinée, nous étions devant la *Maison-Haute*, et nous plaignions le sort des pauvres femmes et des pauvres enfants qui grelotaient de froid sur le marché du Vendredi.

— Si je m'en souviens ! répondit le couvreur avec orgueil; je sais de quoi tu vas parler et je ne l'oublierai pas tant que je vivrai.

— Qui a dit alors, reprit Liévin, qu'un compagnon gantois ne doit vivre qu'à la sueur de son front et non d'aumône ni de pillage? Qui a interpellé ainsi le Sage Homme? Il est temps, maître Jacques; il faut du travail ou du sang! Qui a crié le premier à Gand : Travail et liberté! en signe de délivrance? C'est Liévin le teinturier qui a fait tout cela!

— C'est vrai, dit Jean le couvreur; je l'ai vu et entendu car j'étais là quand maître Jacques nous a dit : Il y aura travail et liberté dans le pays de Flandre.

— Eh bien, poursuivit Liévin, quand les premiers chariots

chargés de laine de Dordrecht sont arrivés, le peuple gantois est allé, en dansant et en chantant, les recevoir sur la route d'Anvers; moi, j'ai versé des larmes dans l'excès de ma joie. Il n'y a pas bien longtemps de cela, et déjà l'abondance règne dans la ville de Gand; la famine est oubliée, et la foire qui va s'ouvrir sera une des plus belles et des plus riches que nous ayons jamais vues!

— Le drap a encore monté de trois gros hier, remarqua un tisserand; on dit que pas moins de trois mille pièces de fin gantois rouge sont demandées pour l'Allemagne et pour la France; mais, ma foi, nous ne les avons plus : les marchands qui sont venus pour la foire ont déjà mis la main sur presque tout le fin rouge.

Liévin ne fit pas attention à cette interruption et poursuivit :

— C'est vrai; le Sage Homme a opéré notre délivrance et nous a rendu la liberté et le travail; mais le pauvre compagnon teinturier Liévin Comyne se rappellera avec orgueil jusque sur son lit de mort qu'il a pris part à cette grande entreprise; ce souvenir sera sa consolation et son soutien jusqu'au bord de la fosse.

Liévin avait une voix pénétrante et une éloquence que lui donnait sa profonde émotion. Ce qu'il disait avec un fier accent d'enthousiasme remua vivement ses auditeurs, et un silence solennel régna même dans la taverne quand il eut cessé de parler.

Mais cet air sérieux n'était pas naturel, un jour de liesse; aussi cela changea-t-il bientôt dès qu'un maître charpentier se leva, la coupe à la main, et provoqua tous les autres à boire en s'écriant :

— Honneur à maître Jacques Artevelde! Honneur au courageux compagnon Liévin Comyne!

Tous répondirent à cette santé, puis allèrent se rasseoir.

— Pourvu, dit un tonnelier, que ce beau temps dure à Gand ! Il paraît que le roi de France se prépare à envahir la Flandre, à la tête d'une formidable armée, et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque les *Léliards* et les Français de la forteresse de Biervliet (1) se sont vantés qu'ils viendraient, un de ces jours, écrire avec la pointe de leurs épées sur les portes de Gand que nous sommes des manants et des couards.

— Eh bien ! qu'ils se montrent au plus tôt ! dit Liévin en riant : Français ou *Léliards*, nous leur ferons goûter la différence qu'il y a entre l'eau de l'Escaut et celle de la Lys (2). Il y a trop longtemps que nos *goedendags* se rouillent derrière la porte... Et puis, que signifie cette garnison de Biervliet ? Quelques centaines de cavaliers ! Gand en culbuterait dix fois autant du premier choc !

— On dit qu'il y a trois jours, mille soudards français ont pénétré dans la place.

Liévin allait répliquer, lorsqu'il vit le couvreur se lever et se diriger vers la porte. Il le rappela :

— Attends-moi, Jean, je sortirai avec toi : reste encore un moment.

— Non ! non ! répondit le couvreur, il est temps ; on va proclamer le franc-marché, et je veux être là ; cela ne se voit pas tous les jours.

— C'est vrai, je laisserais passer l'heure, moi aussi, dit Liévin en s'approchant de l'hôtesse pour payer son écot. A son exemple, tous les compagnons, sortant de la taverne, se rendirent au marché du Vendredi.

(1) Petite ville forte à six lieues de Gand.

(2) Ces deux cours d'eau traversent la ville de Gand et partagent, avec la *Liere*, la *Moere* et quelques canaux, le territoire de la ville en vingt-six îles, qui sont reliées entre elles par quatre-vingt-huit ponts. L'eau de l'Escaut est trouble et jaunâtre ; l'eau de la Lys est plus limpide et d'une teinte verdâtre.

Le spectacle qu'il offrait aux regards était riant et animé. La place entière était couverte d'une multitude fourmillante qui circulait d'un bout à l'autre par caravanes de familles, avec père, mère, enfants, en attendant que le franc-marché fût proclamé du haut du balcon de la *Maison-Haute*. Mainte troupe de jeunes compagnons parcourait la place en chantant et en se saluant de loin par le cri : Travail et liberté! Gardons notre courage flamand !

De tous les coins du marché, des chants et des acclamations montaient vers le ciel.

Bourgeois et gens des métiers avaient revêtu leurs habits de fête, et s'avançaient, non sans quelque vanité, en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants endimanchés. Tous les visages rayonnaient de joie et de contentement; dans toutes les voix il y avait comme un écho du bonheur public. Un soleil radieux versait des flots de lumière sur ce tableau mouvant du bonheur d'un peuple, et ses rayons faisaient chatoyer les couleurs éclatantes et bigarrées des vêtements de la foule.

Au centre du marché et autour de l'église Saint-Jacques jusqu'à l'hospice de Saint-Jean-des-Furieux, s'étendaient de longues rangées de baraques, de tentes et de boutiques en bois, encore fermées pour la plupart, en tout cas, sans étalage de marchandises. On y voyait des marchands venus de tous les pays lointains, même de l'Orient, comme on pouvait le remarquer aux deux chameaux agenouillés près de la tourelle de la *Collace* et que leurs maîtres étaient occupés à décharger; il y avait des habitants des bords de la Baltique, des Allemands de Cologne, des Italiens de Florence, une multitude d'Anglais et de Français, si bien que, près des boutiques et des tentes, on entendait parler toutes sortes de langues.

Le rapide retour du commerce et de l'industrie portait au

comble l'enthousiasme des Gantois; et, dans leur joie de voir la splendeur inespérée de la foire, ils apportaient des tavernes voisines de grandes cruches de vin pour fêter les marchands étrangers et leurs serviteurs. On entourait les Anglais et les Français surtout de toutes sortes de prévenances amicales: les premiers par reconnaissance pour la levée de la prohibition qui frappait les laines anglaises; les autres, pour leur faire comprendre que la Flandre ne portait pas de haine systématique au peuple français, bien qu'elle fût armée en ce moment contre le roi de France, au nom de la liberté et de l'industrie. Rien n'était plus amusant que d'entendre et de voir les bourgeois de Gand s'efforcer de faire comprendre tout cela aux étrangers, dans un langage hybride et à grand renfort de gestes. Les marchands, à la vue d'une si grande affluence, et séduits par la sympathique bienveillance que chacun leur témoignait, prévoyaient une bonne vente et prenaient part de bon cœur à l'allégresse générale.

On n'apercevait dans la foule d'autres hommes armés que les seize hommes d'armes de la paroisse Saint-Jacques qui arpentaient tranquillement la place, sous le commandement de leur chef Willem van Vaernewyck, et les ribauds avec Muggelyn leur roi, auquel était dévolue la mission de surveiller les baladins et escamoteurs qui avaient dressé leurs tentes et leurs tréteaux non loin du pont de Baudeloo.

Devant la porte de la *Maison-Haute* se trouvaient vingt-deux hommes d'armes. C'était la garde de la paroisse Saint-Jean (1): elle était venue avec Jacques van Artevelde, le capitaine en

(1) Chaque capitaine avait quinze hommes sous ses ordres pour veiller au repos public et le seconder dans l'exercice de ses fonctions. Le capitaine général avait seul vingt-deux hommes.

Les écrivains français ont fait à tort de cette escorte d'Artevelde une sorte de garde-du-corps sanguinaire et prête à mettre à mort le premier venu au moindre signe de leur chef.

ui se trouvait en ce moment avec les échevins de la les doyens des métiers dans la salle de l'étage de la *Haute*, pour proclamer le franc-marché dès que en serait venue.

is que sur la place tout le monde dansait, chantait, t, Artevelde, le grand citoyen de Gand, les bras croi- la poitrine et placé dans l'embrasure d'une fenêtre, plait ce spectacle. Le visage du Sage Homme était en ient comme illuminé par un rayonnement mystique; ix étincelaient d'une noble fierté, et même un léger semblait par moments parcourir ses membres.

ui se passait alors dans le cœur de Jacques van Arte- e peut être senti que par celui qui est capable de com- e la joie ineffable que doit goûter un héros quand il patrie libre et heureuse et peut se dire : Voilà mon Or, il en était bien ainsi! Ce peuple qui se presse place et la fait retentir de ses chants, qui boit joyeuse- u vin devant toutes les tavernes, qui remplit l'air de rs de triomphe; ces femmes qui, en compagnie de nfants, circulent si parées et si heureuses; ces com- ns, ces ouvriers si gais, si épanouis... Artevelde les a s jadis luttant contre l'esclavage et la famine, épuisés, érés, plongés dans un abîme de misère... Mainte- s fêtent leur délivrance et leur liberté reconquise; au- ui, leurs chants joyeux montent vers Dieu comme des s de reconnaissance, et, transportés de bonheur, ils assent sous le regard humide de celui-là même qui, puissance de son génie, a accompli l'œuvre merveil- le leur libération... Et lui, frémissant de joie, il s'ou- contempler le noble fruit de ses travaux, il essuie une qui brille sur sa joue, tandis que les battements de son ui promettent encore plus de grandeur et de gloire pour ndre bien-aimée!

Tous ceux qui l'entourent, et surtout son ami messire Thomas van Vaernewyck, voient et comprennent ce qui se passe en ce moment solennel dans le cœur du Sage Homme; eux aussi sont profondément émus, car ils l'ont secondé de tout cœur dans l'œuvre de délivrance du peuple et de la patrie; plus leur admiration pour l'héroïque citoyen grandit, plus ils s'énorgueillissent eux-mêmes de la part qu'ils ont eue à sa glorieuse entreprise. Aucun d'eux cependant ne traduit en paroles les émotions qu'il éprouve; le regard respectueusement fixé sur Jacques van Artevelde, ils sont comme fascinés par cette noble, calme et radieuse physionomie, miroir vivant d'intelligence et de courage.

Peut-être le Sage Homme fût-il resté très-longtemps plongé dans sa méditation solitaire, savourant, sous le coup d'une profonde émotion, la plus douce récompense qu'il soit donné à l'homme de goûter sur la terre; mais en ce moment un nouveau flot de peuple se précipita de l'église Saint-Jacques sur le marché. La deuxième messe était finie et la cloche sonnait à pleine volée sur la paroisse. L'heure de la proclamation était arrivée.

On ouvrit la grande fenêtre de la *Maison-Haute*, et deux sonneurs de trompe appelèrent sur eux l'attention de la foule par des fanfares retentissantes. Puis le sire van Waernewyck s'avança avec le capitaine général et les échevins, et Jean van Loven, maître-clerc de la Reuze, lut à haute voix au peuple le privilége comtal qui avait jadis institué le franc-marché.

Cette lecture dura assez longtemps; la foule écoutait à peine la voix sonore de maître Jean van Loven, parce que vingt fois, en pareille circonstance, on avait entendu lire la même lettre de franchise.

Dès que le maître-clerc fut au bout de son parchemin, il se retira en arrière et disparut dans la salle; alors les éche-

vins s'avancèrent jusqu'à la balustrade de la fenêtre, et le premier échevin, au milieu du plus profond silence, adressa au peuple d'un ton solennel les paroles suivantes :

— De par le comte de Flandre et de par la commune de Gand, j'annonce en ce moment le franc-marché, — à savoir que chacun, durant toute cette franchise, pourra trafiquer et faire négoce de toute espèce de marchandises, qu'il pourra aller, venir, arriver et s'en retourner sans être inquiété, à quelque pays ou à quelque peuple qu'il appartienne, sauf ce qui est dit des bannis du seigneur comte et du franc pays de Flandre.

Les sonneurs de trompe firent de nouveau retentir leurs instruments.

A peine le signal était-il donné que le peuple se dirigea, en poussant de bruyantes acclamations, vers le centre de la place, où retentissait un violent tapage. De la *Maison-Haute*, on pouvait voir les boutiques s'ouvrir et les marchands se hâter d'étaler en montre leurs marchandises : on y voyait des étoffes de soie de tout prix et de toute nuance, des draps d'or, du velours, du damas, des épiceries du pays d'Orient, des bijoux en or et en argent, des ustensiles de ménage en étain et en verre, des images sculptées, des armes ; en un mot, tout ce que l'art et l'industrie pouvaient produire de plus exquis était offert en vente aux Gantois et aux étrangers. Plus loin, derrière l'église Saint-Jacques, on alléchait les enfants par toutes sortes de friandises et de jouets ; et du côté du pont de Baudeloo on entendait déjà les tambours et les cymbales des escamoteurs et des baladins.

La plupart des échevins et des doyens avaient quitté la *Maison-Haute* pour se rendre sur le marché. Artevelde allait aussi descendre l'escalier, lorsqu'il fut retenu par le premier échevin, qui l'entraîna dans l'angle le plus reculé de la salle.

— Maître Jacques, dit l'échevin avec une certaine tristesse, je vous ai vu tout à l'heure devant la fenêtre, perdu dans une noble et généreuse extase; moi aussi mon cœur battait vivement à la vue du bonheur du peuple; mais, mon excellent ami, il ne m'a pas été donné de goûter cette joie sans quelque crainte.

Artevelde connaissait la force d'âme du premier échevin; il fut donc tout surpris de voir son noble ami recourir à de tels détours pour lui faire une communication, et il pensa qu'il ne pouvait être question que de mauvaises nouvelles.

— Expliquez-vous plus vite, messire van Vaernewyck, vous m'effrayez!

— Un terrible orage s'amasse sur notre tête, reprit le premier échevin; pendant qu'ici nous nous réjouissons de la joie du peuple et oublions tout danger, peut-être, au moment même où je parle, la ruine de la Flandre se prépare-t-elle.

Artevelle regarda d'un air scrutateur son ami, qui poursuivit :

— Tout à l'heure un messager secret de Lille est venu me trouver chez moi; il était envoyé par messire Sander, notre fidèle ami en France. Ecoutez, maître Jacques, ce qui se passe, et vous comprendrez que nous nous trouvons sur le bord d'un abîme sans que nous nous en soyons doutés. Une puissante armée française est rassemblée sur nos frontières; on y a ajouté les garnisons qui occupaient les places fortes de la Flandre wallonne; cinq cents cavaliers français, se faisant passer pour des volontaires flamands, ont pu se jeter dans Biervliet.

— Je ne comprends pas encore ce que nous avons à craindre, fit observer Artevelde; je désire et j'attends une attaque depuis longtemps : la liberté de la Flandre doit en sortir;

nous ne pouvons, sans sortir de notre droit, nous armer
entrer en campagne avant que l'ennemi ne nous ait
roqués. Qu'on tente la moindre pointe contre Gand,
contre la Flandre, et aussitôt nous marchons avec une
ée sur Rupelmonde pour délivrer le vieux Segher le
rtraisien. Laissez les Français nous attaquer; ils ne
rraient nous rendre de plus grand service!

- Aussi n'est-ce pas là ce qui m'inquiète, maître Jacques;
s laissez-moi vous exposer plus amplement l'infernal
et que la France a formé contre nous. Quelque jour,
grande armée s'abattra sur la Flandre; la garnison de
vliet ravagera le territoire de Gand; et au moment où
s appellerons le peuple aux armes, arrivera la nouvelle
les Flamands, en punition de leur désobéissance envers
oi de France, sont mis au ban de la sainte Eglise. Le
ple ne déposera-t-il pas humblement les armes devant
re fulminé au nom du Saint-Père? Par respect et par
é, ne courbera-t-il pas le front sous la volonté de la
nce? Et, à supposer que nous repoussions la première
ession de l'ennemi, souvenez-vous que nous ne sommes
loin de la semaine sainte; on ne pourra dire la messe
Flandre; nul ne pourra aller se confesser ni communier...
yez-vous que la Flandre ose résister jusqu'après Pâques?
! le roi de France est rusé et méchant; il redoute nos
nes et nous combat par notre propre religion!

Artevelde avait écouté le premier échevin avec la plus
ofonde attention; peut-être même un sentiment d'anxiété
était-il aussi emparé de lui, bien qu'on ne pût le remar-
uer sur sa calme et pensive figure.

— Le Saint-Père aurait-il donné mission spéciale pour
et anathème? demanda-t-il. Cela me semble impos-
ible.

— Cela n'est pas nécessaire, répondit messire van Waernewyck. Lorsque le roi de France a été invité par le pape à entreprendre une croisade contre les païens, le roi a promis de le faire sous la condition que les Flamands lui jureraient fidélité. Les communes de Flandre, en ce temps-là sans force et sans ressources, et voulant faire ce sacrifice pour le salut de la chrétienté, ont prêté serment entre les mains du pape; le Saint-Père, à cette occasion, a octroyé aux rois de France une bulle en vertu de laquelle ils peuvent, à la moindre rébellion, faire jeter l'interdit sur la Flandre par les évêques français. Les rois de France n'ont pas entrepris la croisade promise; mais, depuis l'année 1309, ils ont secrètement gardé la bulle papale en leur possession (1). On met au jour, à cette heure, cette arme félonne, et Dieu sait comment elle nous frappera!

Le Sage Homme, tout pensif et les yeux fixés à terre, était absorbé dans ses propres réflexions.

— Eh bien! maître Jacques, n'ai-je pas raison de m'inquiéter de la tempête qui va fondre sur nous de tous les points de l'horizon?

Artevelde, relevant la tête :

— Philippe de Valois, dit-il, risque peut-être sa couronne à ce jeu-là; il va peut-être frayer à Edouard d'Angleterre la voie par laquelle il montera sur le trône de France. Assurément ce que vous venez de m'apprendre est grave, messire van Waernewick; mais, avec l'aide de Dieu, la Flandre sortira sauve de cette lutte et conservera sa liberté!

— Et notre serment, maître Jacques, le romprons-nous?

(1) Mézeray dit : « Les Flamans s'estoient obligés envers le pape, l'an [illegible], de lui payer une amende de deux millions de florins s'ils portoient jamais les armes contre le roi de France, et de subir les plus griefves censures de l'Eglise. »

la Flandre nous suivra-t-elle dans cette voie péril-

fotre serment? Il nous faut, au contraire, le mainte-
t-ce par la force des armes, dit Artevelde. Les com-
flamandes ont, dans un temps de malheur et par es-
religion, juré fidélité aux rois de France; mais c'était
ondition, pour un certain nombre d'années et à la cou-
de France, mais nullement à des hommes qui sont
s sur le trône en vertu d'une fausse interprétation de
alique. L'interdit serait injuste; la Flandre en appel-
pape lui-même, qui nous rendra justice; car, même
notre devoir, nous sommes fidèles à notre serment.
e de Valois n'est pas roi de France; à Edouard
etetre seul appartient la couronne française (1).
enez-vous ce que cela veut dire, messire van Vaer-
k?
remier échevin serra avec effusion la main d'Arte-
t le regarda fixement sans prononcer un mot.
Ce que nous avons à craindre, poursuivit le Sage
e, c'est la fâcheuse influence que la fulmination de
lit peut exercer sur les *poorters* de Gand. Eh bien, dès
n matin, je parlerai au peuple et je l'armerai de cou-
ontre une nouvelle qu'il apprendra de ma bouche
. Vous, en attendant, convoquez les échevins pour ce
l'Hôtel-de-ville. Nous enverrons immédiatement maî-
n van den Bossche à Liége, chez les grands clercs en

hilippe-le-Bel, roi de France, laissa trois fils qui montèrent suc-
ent sur le trône, mais moururent tous sans héritiers. La mère d'E-
roi d'Angleterre, était fille de Philippe et prétendait qu'elle ou son
ès la mort de ses trois frères, devait hériter de la couronne de France.
e de Valois, fils d'un frère de Philippe le Bel, soutenait de son côté
evait être considéré comme l'héritier le plus proche, en se fondant
que la loi salique déclarait les femmes incapables d'hériter de la cou-

théologie, afin d'avoir conseil au sujet de l'appel au pape (1). Le clergé est avec nous; nous prierons le doyen de la chrétienté d'aller trouver l'évêque de Tournai pour obtenir le sursis de la sentence, jusqu'à ce qu'il soit statué sur notre appel (2). Quoi qu'il en advienne, le doute seul sur le maintien de l'interdit sauvera la Flandre. Dès demain, j'ordonne une revue de toutes les compagnies gantoises sur le *Kouter* (3). Nous serons prêts, ami Maes; mais nous avons le temps encore; on n'arrive pas en un jour de Lille à Gand, surtout quand il y a des Flamands sur la route.

—J'admire votre sagesse, dit le premier échevin; de cette façon, en effet, l'arme perfide de la France perdra toute sa force; mais je ne sais si nous pouvons compter sur les autres villes de la Flandre. En donnant à Bruges et à Ypres leurs malencontreux priviléges, le comte paraît avoir détaché de nous la plupart des Flamands; peut-être Gand se trouvera-t-il seul en face de l'orage (4)?

— C'est possible, répondit Artevelde, mais je n'en ai pas moins la conviction que la Flandre se lèvera comme un seul homme à l'approche de l'armée française. En tous cas, je n'hésiterais pas à marcher à la tête de mes braves Gantois à la rencontre de la chevalerie française, non sans espoir d'une glorieuse victoire. Et si l'événement trahissait le bon droit, nous appellerions à notre aide le roi Edouard d'Angleterre, pour venger la neutralité du territoire flamand: il ne demande pas mieux. Ah! Philippe de Valois ne sait pas quel jeu dangereux il joue là, il ne sait pas qu'il est

(1) Voir, sur cette ambassade à Liége, les *Comptes de la ville de Gand*, ann. 1337-38.

(2) Voir OCTAVE DELEPIERRE, *Précis de l'histoire de Bruges*, p. 28.

(3) Place publique à Gand, dont le nom est une corruption du français *coulture, culture*. Cette place est désignée aujourd'hui encore par cette ancienne dénomination; mais elle porte aussi le nom de *Place d'armes*.

(4) OCTAVE DELEPIERRE, *Précis de l'histoire de Bruges*, p. 28.

peut-être réservé à la Flandre de conduire à Paris le légitime roi de France.

— Merci, maître Jacques, dit le premier échevin en pressant de nouveau la main de son ami. Vous m'avez rendu le calme et le courage; un sombre avenir s'était dévoilé à ma pensée; votre puissante parole a fait briller à mes yeux une lumière rassurante. Marchons donc en avant pour la liberté et la patrie! Je vais préparer tout pour la réunion des échevins et avertir maître Jean van den Bossche de la mission dont il sera chargé.

A ces mots, le premier échevin voulut quitter le Sage Homme, mais celui-ci le retint par la main, le conduisit à la fenêtre et dit :

— Voyez, messire van Vaernewyck, comme le peuple gantois s'ébat joyeusement sur cette place; peut-être, dans quelques jours, aura-t-il déjà versé son sang pour la liberté; plus d'une de ces femmes aura à pleurer son époux, plus d'un de ces enfants ne retrouvera plus son père au foyer. Il serait cruel, n'est-ce pas, de troubler cette joie si franche, quand on ignore si dès demain la terreur et la désolation ne l'auront pas remplacée? Laissons, mon ami, quelques heures de tranquille bonheur à ces courageux citoyens; ne troublons pas, aujourd'hui du moins, l'allégresse générale.

— Que voulez-vous dire, maître Jacques?

— J'entends que vous ne disiez à âme qui vive ce que vous savez, sinon vers la fin de l'après-dînée; car, du secret le mieux caché, il en circule toujours quelque chose dans le peuple, comme un vent qui précède l'orage.

— Cette journée est en effet la plus belle que nous ayons eue depuis notre réveil, et je ne veux pas la troubler.

— Avez-vous quelque affaire pressante pour ce matin, messire van Vaernewyck? demanda Artevelde.

— Non, répondit le premier échevin; j'avais l'intention de parcourir la foire; mais ces graves nouvelles m'en ont ôté l'envie.

— Allons donc ! s'écria Artevelde qui se mit à rire de bon cœur en accompagnant son ami jusqu'à l'escalier; il y a un temps pour tout, messire Maes; peut-être aurons-nous bientôt trop de besogne. Aujourd'hui nous sommes en fête, venez avec moi : ma femme et ma fille m'attendent en bas avec maître Ghelnoot et le fils du chef-doyen; nous irons, en devisant ensemble, visiter la foire : la joie relève l'esprit, cela nous donnera peut-être quelques bonnes idées.

Ils étaient arrivés au bas de l'escalier et à la porte de la *Maison-Haute*.

— Soit, dit le premier échevin, j'accepte avec plaisir votre proposition; mais comment traverser cette cohue avec la garde de la paroisse Saint-Jean ?

— Ma garde restera ici, répondit Jacques; vous trouvez cela imprudent, n'est-ce pas ? Vous songez aux assassins gagés qu'on lance contre moi ? Ah ! les Gantois sont ma plus sûre garde, et je le dis avec un profond sentiment de fierté, ce serait mal choisir son temps pour frapper Jacques van Artevelde, quand il est au milieu du peuple gantois. Ainsi, point de soucis : Dieu nous garde tous !

Non loin de la *Maison-Haute*, à l'angle de la rue Longue de la Monnaie, ils trouvèrent dame Cathelyne de Tronchiennes, la femme de Jacques, avec sa fille et ses serviteurs. Ghelnoot van Lens s'entretenait en riant avec un maître boucher de son voisinage.

Liévin Denis donnait la main à la charmante Veerle. Son cœur battait d'orgueil et de joie en voyant le regard des passants s'arrêter avec admiration sur la jeune fille. Et, à vrai dire, une sorte d'atmosphère magique de bonheur et d'amour enveloppait la jeune Veerle en ce moment; sur son

rayonnait le doux sourire qui précède un bonheur ses grands yeux noirs erraient sur la foule avec l'a- naïf de l'innocence, et elle portait haut sa tête si se, comme si elle eût senti qu'après tant de patrio- évouement le sang d'Artevelde s'était ennobli jusque veines de sa fille. Assurément, elle n'avait besoin, re belle et séduisante, ni de riches vêtements ni de les joyaux comme ceux qu'elle portait ce jour-là. be en soie bleu-de-ciel flottait en plis chatoyants de sa taille élancée; une chaîne d'or artistement brillait sur sa poitrine, et une coiffure blanche et rente se jouait sur sa tête et autour de son cou, en t le pur incarnat de ses joues.

n Denis se tenait près d'elle dans une attitude toute te; de rapides aspirations soulevaient sa poitrine et l gonflait aussi son cœur; cependant il osait à peine e temps en temps les yeux sur Veerle, et le plus sou- n regard vague et rêveur était fixé vers la terre. On qu'il craignait de laisser voir à personne ce qui se dans son âme, et de perdre quelque chose de la émotion qui le dominait. Souvent une vive rougeur t à son front quand le regard d'un passant s'arrêtait ient sur lui et semblait vouloir mesurer l'extase qui it son âme. Parfois, quand un chant en l'honneur de re s'élevait du sein de la foule, Veerle pressait sans ir la main de Liévin qu'une délicieuse émotion fai- ssaillir visiblement. Le jeune rêveur eût au prix de emporté sa bien-aimée Veerle loin de cette foule se et indiscrète. Et cependant, quel n'était pas son ur! Ne se promenait-il pas, sous les yeux de tous, la dans la main, avec la belle Veerle, la fille du Sage ie? N'était-ce pas là un gage sacré qu'elle n'aurait s un autre époux que lui?

Après avoir échangé les salutations ordinaires et quelques paroles affectueuses avec le premier échevin, dame van Artevelde appela sa suivante et se dirigea vers le marché du Vendredi, entre son mari et le sire van Vaernewyck, tandis que Veerle et Liévin les suivaient à quelque distance. De l'autre côté de la jeune fille marchait Ghelnoot van Lens, capitaine de Saint-Nicolas; il ne faisait que rire et plaisanter de tout ce qu'il voyait et entendait.

Partout où se présentait le Sage Homme avec sa famille, la foule s'ouvrait respectueusement et lui souhaitait joyeusement la bienvenue, tandis que filles et garçons se montraient les uns aux autres la charmante Veerle. Ils atteignirent bientôt les boutiques et s'arrêtèrent quelque temps devant un magnifique étalage de toutes qualités de draps d'or; dame Artevelde avait déjà examiné une pièce toute pailletée d'or et d'argent, lorsqu'Artevelde, qui s'entretenait avec le marchand, entendit tout à coup derrière lui une voix qui disait :

— Comment! il ne me reconnaîtrait pas? Je gage tout ce que vous voudrez, — et je lui parlerai de façon à ce que vous puissiez tous le voir et l'entendre. Attendez seulement qu'il se retourne.

Cette voix devait avoir frappé Artevelde, car il se tourna en souriant vers les gens des métiers qui se trouvaient derrière lui, et allant droit à l'un d'eux en lui tendant la main :

— Eh, bonjour, hardi compagnon, je suis heureux de vous rencontrer. Vous souvient-il encore que vous m'avez dit : Du travail ou du sang!

La main de Liévin Comyne frémissait d'émotion dans la main du Sage Homme; il le regardait dans les yeux sans prononcer une parole, tandis qu'une expression de bonheur illuminait sa mâle figure.

— Du travail, il y en a, poursuivit Artevelde; du sang,

pas encore; mais si la Flandre l'exige, le vrai sang gantois ne lui manquera pas non plus, n'est-ce pas, compagnons?

— Notre sang manquer, quand il s'agit de la patrie? murmura le jeune teinturier, en proie à la plus grande exaltation. Que Persemier du haut du beffroi crie : L'ennemi! l'ennemi! et vous entendrez les lions de Gand rugir de joie.

— En attendant que la Flandre nous appelle, jouissons tranquillement et joyeusement de la prospérité que Dieu nous a envoyée, dit Artevelde; mais que le cœur reste bon, comme l'est le vôtre, brave compagnon.

— Maitre, vous avez dit : Gardez le courage flamand! répondit Jean le couvreur, qui se tenait derrière les autres et se frappait la poitrine avec force; cette parole restera écrite là!

Artevelde laissa la main de Liévin pour saisir celle du couvreur.

— Encore un de mes bons amis! dit-il en souriant.

— Moi aussi, vous me reconnaissez encore? s'écria Jean, ivre de joie et d'orgueil.

— Ne sommes-nous pas tous enfants de Gand, et n'avons-nous pas juré de nous soutenir mutuellement de corps et de biens pour la délivrance de la Flandre? répondit Artevelde. Ne sommes-nous pas frères dans la joie, frères dans la souffrance, frères jusque dans la mort des héros?

Liévin Comyne s'était détourné pour cacher son visage; depuis longtemps déjà il luttait contre le sentiment qui débordait de son cœur; il était vaincu enfin, et des larmes avaient jailli tout à coup de ses yeux.

Le Sage Homme regarda avec admiration le généreux et sensible compagnon; il lui frappa sur l'épaule ·

— Mon ami, lui dit-il, vous vous nommez, je crois, Liévin Comyne et vous demeurez près de la chapelle Sainte-

Pharaïlde? Si jamais la Flandre demande pour son salut la vie d'un héros, je me souviendrai de vous.

— Merci, merci, maître Jacques, répondit Liévin d'une voix étouffée, j'attendrai; mais je compte sur votre parole...

En ce moment, Veerle vint tirer son père par le bras, en lui disant :

— Mais, mon père, comme vous nous laissez seuls; cela n'est pas bien; voyez donc quelle belle pièce de drap d'or ma mère a là!

Artevelde pressa encore une fois la main de Liévin Comyne et de ses amis, puis il se retourna du côté de l'étalage.

Le teinturier Liévin essuya vivement ses larmes et s'écria comme hors de lui :

— Allons, compagnons, je donne quatre pots de vin au *Cygne d'Or*. Buvons! buvons! car mon cœur est en feu! Fêtons encore une fois cet heureux jour. Gardons le cœur flamand! gardons le cœur flamand!

Au moment où Artevelde se retournait, ceux qui l'accompagnaient quittaient la boutique; il vit sa femme donner à sa servante Jacquemine une pièce de drap d'or, et lui dit en riant affectueusement :

— Oh! oh! Catherine, le cadeau peut compter! Que donnez-vous pour cela?

— Rien, répondit dame Artevelde, c'est un cadeau de foire de messire van Vaernewyck.

— Au fait, messire Maes, dit Jacques, vous me rappelez que tous les amis se font des présents aujourd'hui.

— Quant à moi, je suis veuf, répondit en riant le premier échevin; il faut donc bien que je vous tienne quitte de toute revanche.

— C'est ce que nous verrons, dit Artevelde en ramenant sa fille vers la boutique. Allons, Veerle, toi qui as si bon

goût, choisis-moi une pièce de drap d'or pour damoiselle Christine van Vaernewyck.

Le choix fut bientôt fait et le marché conclu : Artevelde ouvrit la poche attachée à sa ceinture et paya, puis il mit aussi son cadeau sur le bras de Jacquemine et s'avança le long des boutiques, tout en devisant avec sa compagnie. Près de la Tourelle, à l'endroit où les chameaux avançaient leurs longs cous au-dessus des tentes, et captivaient la curiosité de la foule, Veerle s'arrêta devant une boutique où étaient exposés tous les précieux joyaux de l'Orient. Un Turc à côté duquel se tenait son esclave africain, buvait dans une coupe d'argent quelque breuvage chaud. De l'autre côté se trouvait un interprète.

Déjà Veerle avait pris en main tour à tour quelques-uns des riches objets étalés et les avait examinés d'un air de convoitise, lorsqu'elle parut enfin hésiter entre deux colliers de perles ; l'un était lourd et sans doute de haut prix, l'autre plus petit et plus léger. Elle demanda ce que coûtaient ces joyaux à l'interprète, qui lui répondit :

— Le plus grand coûte dix livres de gros : on laisserait le petit pour trois livres.

— Eh bien, dit Veerle en se tournant vers Liévin Denis et lui montrant le plus grand des deux colliers, vous cherchez depuis si longtemps un cadeau de foire pour moi ; en voici un qui me plaît fort. Voyez si le marchand ne veut rien rabattre de son prix.

Liévin Denis abandonna la main de Veerle et pencha la tête pour cacher la rougeur qui montait à son front.

— C'est bien cher, Veerle, dit-il en soupirant tristement ; je n'ai pas autant d'argent sur moi.

— Ah ! s'écria Ghelnoot van Lens, faudrait-il que, pour une pareille raison, le désir de la charmante Veerle ne fût pas satisfait ? Moi aussi, il faut que je donne mon cadeau

de foire; eh bien, je prends le collier: Liévin trouvera bien autre chose.

Un frisson convulsif parcourut les membres de Liévin, et il jeta un regard foudroyant sur Ghelnoot, qui le considérait avec stupéfaction, comme s'il n'eût pas soupçonné la cause de cette soudaine colère.

Sur ces entrefaites, Veerle avait repris la main de Liévin, et sentant que le jeune homme tremblait, elle avait compris ce qui se passait dans son âme. Elle lui dit en feignant l'étonnement :

— Ah çà, vous ne me comprenez pas ou je me suis mal expliquée. Croyez-vous que je voudrais porter au cou ce lourd collier? c'est bon pour une vieille matrone. Ce sont ces jolies petites perles que je voudrais... et sachez bien, messire Ghelnoot, que je n'accepterais jamais un premier cadeau de foire d'un autre que de Liévin. Voyons, Liévin, achetez-moi ce collier, je le mettrai tout de suite à mon cou.

Le jeune homme consolé pressa la main de la jeune fille et releva fièrement la tête. Tandis que Ghelnoot riait de bon cœur, Liévin paya le bijou et le donna à Veerle, qui se le mit en effet tout aussitôt au cou. Cette marque de préférence et d'affection émut profondément Liévin et dissipa entièrement la jalousie qui s'était emparée de lui un instant auparavant. Il s'approcha même de Ghelnoot et lui saisit la main en disant :

— Maître van Lens, il faut me pardonner; j'éprouvais un sentiment que je n'ai pu comprimer; mais je n'avais pas de méchante intention. N'y songez donc plus et demeurons bons amis.

Liévin et Veerle suivirent Ghelnoot jusqu'auprès du reste de la compagnie, qui s'était arrêtée devant un magasin d'armes; après avoir échangé quelques mots sur le cadeau de Liévin, tous allaient poursuivre leur route pour aller voir les

baladins et les escamoteurs, lorsqu'on entendit subitement au loin, dans la direction du *Steendam*, le galop d'un cheval. Tout aussitôt le peuple se précipita en foule de ce côté, comme s'il eût prévu qu'il s'agissait d'une affaire importante.

Le cavalier, qui traversait à bride abattue le pont de l'Eglise, se trouva tout à coup au milieu de la foule et se vit obligé d'arrêter brusquement son cheval. Sa figure brûlante accusait une profonde lassitude; la sueur ruisselait à flots sur le corps tout fumant de sa monture; homme et bête étaient couverts de poussière et haletaient à l'envi.

Dès que le cavalier eut repris quelque haleine, il se dressa sur ses étriers, et s'écria en levant les bras au ciel :

— Malheur, malheur sur Gand!

— D'où venez-vous? lui cria-t-on de tous côtés.

— De Rupelmonde, répondit-il; il faut que je voie le capitaine en chef. Où le trouverai-je?

— Il est sur la place! lui cria-t-on.

Un compagnon de corporation prit le cheval par la bride, et l'entraînant à travers la foule :

— Venez, lui dit-il, je vous conduirai près du capitaine en chef.

Une profonde tristesse se répandit sur la physionomie de tous les bourgeois présents, qui chuchotèrent à voix basse en se demandant :

— Seghers le Courtraisien serait-il mort?

Les gens des métiers au contraire s'élancèrent à la suite du messager et l'accompagnèrent, comme une nuée sans cesse grossissante, jusqu'auprès du capitaine en chef.

Jacques van Artevelde, avec messire van Vaernewyck, s'approcha du messager qui lui remit un parchemin fermé. Le peuple s'écarta respectueusement et forma un grand cercle vide autour du capitaine en chef; tous les regards étaient fixés sur lui.

Le Sage Homme ouvrit le message sans que sa physionomie trahît la moindre émotion; mais à peine eut-il déployé le fatal parchemin et lu la nouvelle qu'il renfermait, qu'il devint pâle comme un mort et pencha profondément la tête, tandis qu'il saisissait convulsivement la main du premier échevin et lui disait d'une voix étouffée :

— Le maréchal de Gand est décapité ! Le corps de Seghers le Courtraisien a été emporté dans un cercueil de plomb hors du château de Rupelmonde (1).

En ce moment, Artevelde entendit un cri d'angoisse s'échapper du sein d'une femme et retentir sur la place.

— Pour l'amour de Dieu ! messire van Vaernewyck, dit-il en soupirant, qu'on emmène ma femme : la victime est son père !

Le premier échevin comprit que le marché du Vendredi n'était pas le lieu où dame Artevelde devait recevoir la confirmation de son affreux pressentiment; il quitta Artevelde accablé, qui se couvrait les yeux de ses mains, et fit connaître à Ghelnoot et à Liévin le désir du Sage Homme.

Pendant qu'on entraînait à travers la foule les deux femmes, le peuple, les yeux pleins de larmes, se groupait, silencieux et muet, autour d'Artevelde. Il sentait instinctivement toute la douleur qui devait déchirer le cœur du Sage Homme, et la respectait trop pour la troubler par un seul cri de vengeance.

(1) « On apprit le même jour que la hache du bourreau avait fait rouler la tête vénérable de Sohier le Courtraisien... » (LENZ, p. 259.)

« Il fut arrêté et traîné dans les cachots infects de la prison d'état de Rupelmonde. Il n'en devait sortir, après une longue captivité, que dans un cercueil de plomb, fermé par la main du bourreau... » (ID., p. 272.)

« Si feist prendre un chevalier de Flandres, qu'on appeloit Courtraisien... Le comte, qui cette chose avoit faict par le commandement du roi de France, lui feit couper la teste. » (DENIS SAUVAGE, *Chroniques de Flandres*, Lyon, 1562.)

Tout à coup Artevelde releva la tête et prêta l'oreille en souriant à un bruit lointain. La foule étonnée leva aussi les yeux.

On entendait le porte-voix de Persemier crier du haut du Beffroi : — L'ennemi ! l'ennemi ! et aussitôt après la voix de bronze de Roeland sonna l'alarme avec une telle force que toute la ville en tressaillit.

Ce fut un moment à la fois sinistre et solennel, quand les femmes et les enfants, quittant la place, s'enfuirent effarés par toutes les rues, en poussant des cris déchirants, tandis que les hommes, les bras levés au ciel, se groupaient radieux autour de leur capitaine, comme si la vieille voix de Roeland leur eût annoncé une fête.

Pendant que chacun, indécis, cherchait à deviner la véritable cause de l'alarme, un messager de la ville accourut en toute hâte vers Artevelde et lui dit :

— Capitaine en chef, Persemier voit une nuée de cavaliers sur la route de Biervliet qui s'avancent au grand galop vers la ville ; ils sont maintenant aux environs d'Everghem (1).

— Ah ! ah ! s'écria Artevelde d'une voix tonnante, voici les *Léliards* de Biervliet ! Nous allons venger le meurtre de Seghers ! Sus, sus, Gantois ! Aux armes ! aux armes !

Cet appel s'était à peine échappé de ses lèvres que déjà tous les hommes valides s'élançaient vers les rues voisines pour aller prendre leurs armes.

Quelques instants après, on vit accourir des mêmes rues les compagnons avec des *goedendags*, des arbalètes et des épées. L'affluence fut bientôt telle que le marché du Vendredi

(1) « Un corps de cavalerie ennemie s'était avancé jusqu'aux portes de la ville. On se met à la poursuite de ces audacieux ; les corps de milice vont occuper les grandes routes des environs... Ce corps de cavaliers était probablement venu de Biervliet ; c'est là du moins qu'il s'est retiré. » (LENZ, p. 291.)

se trouva en peu de temps comme couvert de bannières, de pennons de toutes formes et de toutes couleurs. Chacun se rangeait sous la bannière de son métier, et à mesure qu'il survenait de nouveaux compagnons, on formait des compagnies régulières, comme c'était toujours la coutume en pareilles circonstances.

Et puis, dans chaque quartier de la ville, un homme à cheval parcourait les rues, le pennon rouge en main, en s'écriant : — Aux armes! aux armes! pour appeler au marché du Vendredi les bourgeois qui appartenaient à l'armée des métiers.

Pendant que les métiers se rangeaient en ordre de bataille, Artevelde se tenait près de la *Maison-Haute*, entouré des capitaines de paroisse, des échevins et des doyens. Le temps manquait pour délibérer longuement; aussi le plan du capitaine en chef fut-il bientôt arrêté. Bien qu'il prévît que la cavalerie de Biervliet attaquerait la ville du côté de la *Muidepoort*, parce que, sur les autres points, elle en serait empêchée par les bras de l'Escaut et de la Lys, il donna néanmoins l'ordre d'envoyer une forte garde à chaque porte.

Lui-même se plaçant à la tête de la plus grande partie de l'armée, passa par le pont de Ser-Bodin la *Grauwpoort*, puis la *Muidepoort*, et vint camper avec sa troupe sur la route de Biervliet.

Là, il se posta en travers du chemin et ordonna aux tisserands de planter en terre l'extrémité inférieure de leurs *goedendags*; massés en rangs épais, ils formaient comme un mur de fer qu'aucune cavalerie n'eût pu rompre.

Alors, Artevelde s'adressant à l'armée :

— Compagnons, bon courage! ceux qui vont nous assaillir se sont vantés de venir écrire sur les portes de Gand que nous sommes des lâches. Nous leur apprendrons comment

Gand sait répondre à de pareilles bravades... Restez tous immobiles et silencieux...

Après ce peu de mots, Artevelde fit avancer la moitié des autres compagnons, les établit dans un bois qui longeait la route, et donna à Ghelnoot van Lens l'ordre de placer la seconde moitié de l'autre côté du chemin.

A peine ces dispositions étaient-elles prises que la cavalerie ennemie apparut au loin; et comme elle n'apercevait sur la route qu'un corps peu nombreux de bourgeois, elle se lança en avant avec la pensée de passer d'un seul coup sur le corps de ces tisserands armés de *goedendags*. En effet, quand ils furent à quelques portées de flèche des Gantois, ils donnèrent de l'éperon à leurs chevaux et se précipitèrent, dans un élan désordonné, sur la pointe des *goedendags*. Ce choc formidable jeta un certain désordre dans les rangs des tisserands; déjà les cavaliers poussaient des clameurs de triomphe, quand les compagnons de Jacques van Artevelde et de Gheelnoot van Lens sortirent de leurs embuscades, tombèrent des deux côtés sur l'ennemi, et terrassèrent en un instant tous ceux qui se trouvèrent à portée de leurs terribles *goedendags*.

A cette vue, les cavaliers des derniers rangs se mirent à crier : Trahison! trahison! et s'éloignèrent du champ de bataille de toute la vitesse de leurs chevaux, en reprenant la route de Biervliet, si bien qu'ils laissèrent environ deux cents des leurs enveloppés par plus d'un millier de Flamands qui les taillèrent en pièces.

Les survivants levèrent alors leurs épées la poignée en l'air et demandèrent merci.

Le combat cessa; on désarma les cavaliers, et on les plaça avec les chevaux qui restaient sous la surveillance d'une forte garde.

Après quelques heures de repos, si chèrement acheté,

et les chirurgiens de la ville, maître Spelliaerde et Arnold van Leene (1), secondés par leurs aides, ayant donné les premiers soins aux blessés, Artevelde fit sonner la retraite.

Dès que l'armée se retrouva en rang sur la route, Artevelde dit à ses hommes :

— Compagnons, ce que nous venons de faire ne vaut pas la peine qu'on en parle; mais nous avons maintenant les mains libres! On nous a attaqués; nous nous vengerons selon notre droit. Préparez-vous à une expédition sérieuse. A notre tour nous les dénicherons de leur nid de Biervliet!

Aussitôt il donna l'ordre du départ; l'armée gantoise se mit en marche en chantant, et rentra par la *Muidepoort* avec le butin et les prisonniers de guerre qu'elle avait faits.

V

A six heures de marche de Gand, se trouvait la petite ville de Biervliet qui de ses grosses tours et de ses hautes murailles dominait la plaine environnante. Bien que peu étendue, elle était néanmoins très-forte et avait la réputation d'être imprenable. Sur le conseil du comte, le roi de France avait choisi cette place pour inquiéter les Gantois et les contraindre à diriger de ce côté une partie de leurs

(1) Voir *Comptes de la ville de Gand*, ann. 1340-41.

pendant que la grande armée française envahirait
ıdre par les frontières du Hainaut.
ord Biervliet avait été le refuge de tous les bannis,
liards et des partisans de la domination française, qui,
secrète protection de la France, s'y étaient tous re-
brement.
ı résultait qu'on ne pouvait dire que Philippe de Va-
le comte attaquassent les Flamands; et les Gantois,
sés par cette ruse, ne pouvaient trouver un motif
ıe de déclarer la guerre dans la formation de ce
hostile, tant qu'un de ces princes n'envahirait pas le
re de leur ville.
; les derniers jours, une centaine de cavaliers étaient
dans Biervliet, dans le but évident de se réunir aux
ls et de seconder avec eux le roi de France dans l'ex-
n qu'il allait entreprendre contre Gand. Ces soudards
chevaliers étrangers se faisaient aussi passer pour un
ranc; mais il était impossible de méconnaître, à leur
et à leur armure, qu'ils avaient récemment fait par-
'armée française.
elle-même, la ville de Biervliet, quelque forte que pût
garnison, ne pouvait inspirer aux Gantois la moindre
tude pour leur liberté; mais un pareil centre de réunion
t tous les *Léliards* et les mécontents des villes fla-
s, les Gantois finirent par craindre qu'il ne s'y for-
ı puissant parti d'opposition contre la liberté recon-
Cela était d'autant plus à redouter, que l'argent de la
e faisait régner l'abondance parmi ces soi-disant vo-
'es, et que l'espoir de mener joyeuse vie et de gagner
oup donnait à bien des gens la tentation de se joindre
éliards.
puis longtemps, Artevelde avait vu avec inquiétude
roître la garnison de Biervliet; mais comme il avait

pour système de ne jamais sortir de la légalité ni du droit de la commune, il n'entreprenait rien contre la forteresse ennemie, assuré qu'il était que les *Léliards* lui donneraient eux-mêmes l'occasion légitime de les écraser.

Cet espoir s'était réalisé au gré de ses vœux par la dernière agression contre Gand ; la commune attaquée avait eu le droit de se défendre contre ses propres ennemis, et comme ceux-ci, à titre de volontaires, ne se trouvaient sous les ordres ni sous la protection de personne, on pouvait aller les combattre, sans que cette expédition portât atteinte à l'autorité du comte. Le roi de France s'était ainsi pris dans ses propres filets et avait donné à la commune gantoise le droit incontestable de porter la guerre même en dehors de son territoire.

Comme il l'avait dit, le Sage Homme ne laissa pas échapper cette occasion de détruire le nid des *Léliards*. Six jours s'étaient à peine écoulés qu'il apparaissait déjà devant Biervliet à la tête de quatre mille intrépides Gantois, et, après un combat opiniâtre avec la cavalerie ennemie, plantait ses tentes en vue, mais hors de portée de la forteresse (1).

Il songea d'abord à forcer par la famine la garnison à se rendre, et fit, dans ce but, cerner la ville de près et garder tous les chemins. Mais il reconnut bientôt que ce moyen ne réussirait pas, car la forte cavalerie des *Léliards* faisait chaque jour des sorties, et passait facilement à travers l'infanterie gantoise pour rapporter en ville des vivres et même des troupes de secours.

(1) « Cette petite armée bourgeoise, brûlant du désir d'en venir aux mains avec les routiers et les *Léliards*, passa par Assenede et se dirigea de là vers Biervliet. Un combat assez rude y fut livré, mais le champ de bataille resta aux Gantois. Après ce premier succès, van Artevelde y posa ses tentes et commença à traiter avec les autres villes, qui presque toutes se montrèrent prêtes à prendre les armes et à faire cause commune avec les Gantois. » (P. G. Lenz, p. 293.)

Artevelde semblait prolonger à dessein son séjour devant Biervliet et ne se hâtait nullement de donner à la forteresse un assaut décisif. Il s'y trouvait, en effet, dans le voisinage de la Flandre occidentale et profitait de l'occasion pour décider les autres villes à faire résistance et à se liguer avec les Gantois. Il y réussissait pleinement. Chaque jour arrivaient à son camp des envoyés de Bruges, d'Ypres, de Thorout, de Dixmude, de Furnes ou d'autres communes flamandes, pour s'entendre secrètement avec lui sur les conditions de l'alliance (1). De plus, sept des échevins les plus capables de Gand se trouvaient avec Artevelde devant Biervliet, et voyageaient dans toutes les directions pour influencer le sentiment patriotique, partout où les partisans de la France en comprimaient encore l'explosion. Bientôt il se forma une ligue puissante entre toutes les villes de Flandre, qui jurèrent de se soulever et de courir aux armes, dès que l'étranger oserait mettre le pied sur le sol flamand. La ville de Gand était reconnue comme le centre de la conjuration, et, afin d'agir avec accord, on était convenu de suivre son exemple.

Quand Artevelde vit son dessein secret réalisé, il songea sérieusement aux moyens de s'emparer de Biervliet. Ses hommes murmuraient chaque jour de ce qu'on les laissât inactifs, et il craignait avec raison que leur confiance et leur courage ne vinssent à faiblir, s'il leur refusait plus longtemps la lutte si ardemment désirée.

Il résolut donc, à la grande joie des Gantois, de tenter un assaut général, d'escalader les remparts avec ses hommes

(1) « C'est là que les députés des villes de la Flandre tudesque vinrent le trouver pour faire alliance avec lui et lui dire que tout le pays était disposé à prendre les armes et à défendre l'indépendance nationale. » (EDW. LEGLAY, *Hist. des comtes de Flandre*, t. II, p. 416.)

et de se rendre maître de la ville par une attaque décisive.

Le matin du jour fixé pour l'assaut, la plus grande activité régnait dans une grande partie du camp flamand. Les ribauds y préparaient, derrière les tentes, les balistes et les béliers, pendant que de jeunes garçons donnaient la pitance aux chevaux destinés à être attelés aux machines de siége. Non loin de là, des charpentiers fixaient les unes aux autres de pesantes échelles d'assaut, et de toutes parts on apportait des pièces de bois, des cordes et de longs crochets, là où se tenaient les maîtres ouvriers avec leurs aides.

Sur différents points du camp, sur beaucoup de chemins, se trouvaient de nombreux chariots chargés de fagots de bouleau et de fascines pris dans les forêts de Maldeghem et d'Ecloo, car on rencontrait peu d'arbres dans la plaine marécageuse de Biervliet. Le métier des foulons, qui devait former l'avant-garde lors de l'assaut, travaillait au déchargement des chariots. Chaque compagnon reçut une lourde fascine, avec l'ordre de la porter en avant au moment de l'attaque et de la jeter dans le fossé de la ville à un point désigné.

Au milieu de cette foule affairée circulaient de nombreux marchands qui offraient aux Gantois du vin et toutes sortes de viandes et de poissons séchés. En attendant l'heure du combat, on buvait gaiement au triomphe, et on chantait mainte chanson guerrière.

Cette partie de l'armée devait donner l'assaut et était sous les ordres immédiats de Jacques van Artevelde et de Ghelnoot van Lens. Elle se composait principalement de foulons et de gens des petits métiers (1).

(1) Les métiers de Gand se partageaient en trois catégories : les tisserands,

La seconde moitié de l'armée comprenait les tisserands, les arbalétriers renommés de la confrérie de Saint-Georges, et était placée sous le commandement du chef-doyen, Gérard Denis. Ce corps ne devait pas prendre part à l'assaut. Comme les Flamands n'avaient pas de cavalerie devant Biervliet, il était à présumer que, pendant l'assaut, la cavalerie des *Léliards* tenterait une vigoureuse sortie et s'efforcerait de prendre à revers les assaillants. De cette façon il n'eût pas été difficile à la garnison de jeter le désordre dans les rangs des Gantois et peut-être de les forcer à une honteuse retraite; mais Artevelde prévit la possibilité de cette situation, et pour être à même d'y remédier à l'occasion, il ne disposa que de la moitié de ses forces pour l'assaut. Il plaça l'autre moitié sous les ordres de Gérard Denis en face de la porte principale de Biervliet, afin de préserver les assaillants de toute attaque imprévue, et, si cela était nécessaire, de livrer bataille en rase campagne. Il leur était aussi ordonné de veiller attentivement sur le point où devait se donner l'assaut, et de porter aide et secours partout où il faudrait.

Dans la partie du camp occupée par ces troupes de réserve, il y avait peu de mouvement; les arbalétriers de la confrérie de Saint-Georges essayaient leurs *cranequins* (1); les porteurs de targes (2) se tenaient à côté d'eux avec le bouclier qui devait protéger chaque tireur, ou les aidaient à revêtir leur armure, tandis que devant les autres tentes on voyait çà et là des impatients s'escrimer entre eux, pour abréger le temps, avec le *goedendag* ou l'épée.

Gérard Denis avait fait venir devant sa tente les doyens,

les foulons et les petits métiers. Parmi ces derniers était compris tout ce qui n'était ni tisserand, ni foulon, c'est-à-dire les bouchers, boulangers, forgerons, etc.

(1) Instrument de fer qui servait à armer les arbalètes.

(2) *Targe*, bouclier porté par un servant d'armes devant l'arbalétrier ou l'archer.

es centeniers et les constables (1) placés sous ses ordres, et leur avait communiqué les instructions d'Artevelde. En ce moment, il les renvoyait auprès de leurs hommes en leur disant :

— Ainsi, compagnons, je ne saurais trop vous le répéter : quoi qu'il arrive, suivez l'étendard de saint Georges ; je serai toujours à côté et vous guiderai là où il faudra. Ne laissez pas rompre vos rangs par la cavalerie ; que personne en cela n'oublie mes ordres. Rejoignez vos hommes et montrez-vous courageux comme de vrais Flamands.

Dès que les chefs se furent éloignés, le chef-doyen dit quelques mots à un compagnon tisserand placé en sentinelle à cinq ou six pas de lui, et entra dans sa tente. Il s'assit sur un banc, baissa les yeux vers la terre et tomba dans une profonde préoccupation. Assurément l'âme de Gérard Denis devait être émue par un sentiment de joie, car un sourire flottait sur ses traits... un sourire empreint d'une infernale satisfaction, d'une amère et triomphante jalousie ; rien qu'à la vue de son odieuse et perverse physionomie, on eût reculé d'horreur, en songeant à la trahison et au meurtre.

A peine était-il seul depuis un instant que le rideau de la tente s'ouvrit ; Jean Calevoet, le doyen des tisserands de coutil, entra mystérieusement et dit au chef-doyen :

— Vous m'avez soufflé à l'oreille tout à l'heure que je devais venir vous trouver en toute hâte. Avez-vous de bonnes nouvelles ?

— Excellentes ! répondit Gérard en se frottant les mains avec une sorte de ravissement. Asseyez-vous, Calevoet, et parlez bas ; on pourrait nous entendre... En tout cas, j'ai

(1) *Centenier*, chef de cent hommes ; *constable* (constavel), commandant de dix hommes, ou dizainier.

ordre qu'on ne laisse approcher personne de ma . Ah! maître Jean, aujourd'hui même la Flandre sera ·e de ses oppresseurs! Je pouvais accomplir seul cette : œuvre pour n'en partager le mérite avec personne; ous êtes mon ami, et jusqu'ici nous avons travaillé en ın pour le salut de la patrie.

'est vrai : je vous remercie d'avoir songé à moi; mais s que vous vous flattez d'un vain espoir, maître Gé- Il me semble impossible, au moment d'un assaut, de au salut de la Flandre. Qu'avez-vous l'intention de

ıpprochez, Calevoet, et admirez combien ma combi- est heureuse. L'ambitieux tyran va se mettre à la tête saillants; vous savez ce que c'est qu'un assaut : la ra- et l'énergie même de l'élan entraînent une confusion ıle au milieu de laquelle on ne peut, pour ainsi dire, ·voir ni donner d'ordres. Croyez-vous, Calevoet, que si ılerie de Biervliet tombait sans obstacle sur les assail- il s'en échapperait beaucoup?

ſais nous sommes ici pour nous y opposer, observa et.

:t si nous laissions faire? demanda Denis.

ɪh ! ce serait une lâche trahison que de laisser écraser : Gantois! dit Calevoet.

ſais Artevelde disparaîtrait de ce monde! dit le chef- avec un sourire de triomphe.

·voet luttait contre un instinctif sentiment d'horreur; il un instant et répondit enfin :

Mais c'est un meurtre affreux, maître Gérard!

: expression de pitié ou de dédain contracta les lèvres ef-doyen; il dit d'un ton impatient :

Ainsi, Calevoet, vous n'avez ni plus de résolution ni d'intelligence que le dernier de nos compagnons? Vous

ne voudriez faire pour le bonheur de votre pays que ce que le vulgaire déclare digne d'éloges? Vous ne vous sentez pas assez fort pour tout sacrifier à la liberté... tout! la vie, la considération et l'honneur? Vous reculeriez devant ce qui s'appelle un crime dans les circonstances ordinaires? Vous ne savez pas que l'amour de la patrie justifie tout, même le meurtre?

Tandis que Gérard parlait ainsi, sa physionomie avait pris une expression si repoussante et si affreuse, que Calevoet, épouvanté, fit un pas en arrière et répondit d'une voix tremblante de saisissement :

— Non, non, je n'adopte pas de semblables principes; je ne voudrais pas faire ce dont j'aurais honte vis-à-vis de moi-même.

— Quel enfantillage! dit Denis d'un ton railleur. Oh! oh! ami Jean, vous ne vous y entendez point : il vous faut une excuse vis-à-vis de vous-même, voulez-vous dire? Maintenant que la passion ne vous aveugle pas encore : vous demandez un moyen de tranquilliser votre conscience timorée. Eh bien! je vais vous le donner.

— Timorée! grommela Calevoet avec colère : si tout autre me parlait ainsi, il saurait à l'instant ce qu'il en coûte. L'ennemi saura tout à l'heure si Jean Calevoet ose ou non regarder la mort en face.

— Je sais depuis longtemps à quoi m'en tenir là-dessus, dit le chef-doyen en l'interrompant. Quel est le Flamand qui n'a pas ce courage-là? Mais je sais pourquoi vous ne me comprenez point. Laissez-moi vous expliquer le projet merveilleusement sage que j'ai formé, et vous serez en paix parfaite avec votre vertueuse conscience.

Du doigt, il écarta derrière lui la portière de toile de la tente, et dit :

— Tenez, remarquez-vous ce marchand de vin qui se

là-bas avec sa brouette à côté de mon fils Liévin?
n émissaire de messire Raneel, le chef des *Léliards*
rvliet. Ecoutez maintenant : tout à l'heure, quand
iurez tout, je ferai, selon nos conventions, appeler le
ind de vin dans ma tente; je lui dirai ce qu'il doit
:er à messire Raneel pour faire réussir notre entre-
écisive contre le tyran. Voici en quoi elle consiste :
lde donne l'assaut aux remparts; comme à l'intérieur
inaît tout son plan, on lui oppose sur le seul point
; une résistance invincible. Irrités par cette résistance
ses hommes s'élancent avec rage contre la forteresse
orcent de dresser leurs échelles. Alors quelques cava-
jettent dans la plaine par la grande porte : suivant
d'Artevelde, je fais attaquer ces ennemis; ils reculent,
s poursuivons, et de cette façon nous échappons à la
s assaillants. Sur ces entrefaites, la véritable sortie a
a cavalerie se lance au grand galop sur le point où
lde cherche à escalader les murailles avec ses troupes.
; homme a reçu mission d'ôter la vie au tyran et
d'épargner les autres pour le frapper lui seul. On es-
ie la mort d'Artevelde décidera infailliblement la vic-
:'est pourquoi il tombera dès aujourd'hui...
ais c'est dangereux et mal avisé ce que vous pro-
à! s'écria Calevoet. Qu'on hache en pièces cet ambi-
séducteur du peuple, qu'on sacrifie même pour cela
es Gantois, je n'aurais rien à y redire, et même par
pour ma patrie égarée, j'y prêterais la main sans
; mais donner la victoire aux *Léliards* et voir peut-
lâche Louis de Nevers entrer triomphalement à Gand?
amais; j'aimerais mieux mourir à l'instant!
Bien dit, ami Calevoet, répondit Denis avec son faux
; j'admire votre noble patriotisme; mais je vous en
ne croyez pas que ce généreux sentiment soit moins

ardent dans mon cœur. Laissez-moi poursuivre... Dès qu'Artevelde sera mort, Muggelyn fera un signal dans la direction de notre tente avec son pennon de *canewaet* ; je laisse ici notre fidèle compagnon Baudouin Stichel, qui viendra tout d'une haleine m'apporter la bienheureuse nouvelle. Savez-vous ce que nous faisons alors? Nous laissons le petit détachement de cavalerie s'en aller au diable s'il le veut, et nous revenons tout à coup vers la forteresse en poussant des cris de triomphe ; nous tombons avec rage sur messire Raneel et les siens, en renversant tout ce qui se rencontre dans notre chemin ; nous délivrons les foulons et les petits métiers et nous exterminons en rase campagne les *Léliards* jusqu'au dernier. Le tyran est mort, la bataille est gagnée, et on nous proclame les libérateurs de la patrie !

— Ah ! ah ! dit Calevoet en riant et avec une joyeuse surprise, comme on peut se tromper ! Cela me semblait tout à l'heure une honteuse trahison, et c'est la plus habile ruse de guerre.

— C'est vrai. Nous sacrifions quelques hommes pour attirer l'ennemi dans les filets et assurer la victoire. A cette occasion nous délivrons la commune de Gand de l'oppression qui dépense inutilement ses forces dans de veines forfanteries.

— Et vous êtes sûr que cela réussira comme vous le dites?

— C'est infaillible ! Quant à vous, maître Calevoet, je vous ai placé avec vos cent hommes tout à fait à l'arrière; vous en étiez mécontent parce que vous ignoriez mon dessein. Voici ce que vous avez à faire : dès que nous tombons sur la fausse sortie, il faut avancer énergiquement et empêcher les rangs qui vous précèdent de donner la moindre attention à l'assaut. Puis, si le bruit du combat faisait découvrir à quelques-uns de nos hommes qu'Artevelde est en danger, et s'ils témoignaient la volonté de se diriger de ce côté, il faut vous

y opposer de toutes vos forces. C'est la seule chose que je demande de vous, c'est peu; vous ne faites rien autre chose que ce que j'ai commandé à chacun tout à l'heure.

Le chef-doyen serra avec effusion la main de Calevoet et lui dit, les yeux rayonnants de la joie du triomphe :

— Demain, nous serons les maîtres à Gand, ami Jean, et nous ferons voir comment nous comprenons la liberté et la puissance du peuple. Nous chassons tous nos lâches échevins; nous bannissons du pays les *Lèliards* et les amis du tyran, et nous confisquons leurs biens au profit de la commune. Ensuite nous armons tous les Gantois, bon gré mal gré, et nous forçons toute la Flandre à suivre notre exemple. Alors nous marchons contre la France et, si cela est nécessaire, nous appelons l'Angleterre à notre aide..... Dans huit jours vous serez peut-être déjà capitaine de Saint-Michel, maître Calevoet.

— Comment, peut-être?

— Je veux dire que cela pourrait bien tarder quelques jours de plus, parce qu'une révolution aussi profonde demande toujours un peu de temps. Capitaine de Saint-Michel et receveur de la ville, ami Calevoet!

— Il est bien entendu que je n'accepte pas si maître Gérard Denis n'est pas élu capitaine général.

— Je vous remercie de votre attachement, maître Calevoet; j'ose espérer que Gand ne me méconnaîtra pas deux fois, et je saurai montrer qu'avec un cœur d'airain et un bras de fer on est mieux fait pour commander à une libre commune, qu'un timide phraseur qui n'a pour tout mérite qu'une insatiable ambition.

Calevoet porta la main à son front comme un homme auquel vient tout à coup une idée.

— A propos, que je vous parle de cela! dit-il : nous allons destituer les échevins et bannir les *Léliards*; mais que ferons-

nous de messire de Steenbeke? Je vous vois lui parler presque chaque jour, il paraît être devenu un excellent ami pour vous. Comment cela se peut-il, je l'ignore; c'est bien le plus ardent *Léliard*, le plus chaud partisan de la France que je connaisse dans tout le pays de la Flandre; l'épargnerions-nous?

— C'est lui qui m'a procuré le moyen de m'entendre avec le commandant de Biervliet; cependant le premier que nous bannirons sera le sire de Steenbeke.

— Ah! dit Calevoet avec surprise, pourquoi lui témoignez-vous donc tant d'amitié?

— Parce que j'ai la force de contenir ou d'oublier, dans l'intérêt de la patrie, mes sentiments personnels de haine ou d'aversion, maître Jean. Messire de Steenbeke est un *Léliard* : je le déteste du fond du cœur; mais il porte à Artevelde une haine aussi ardente que la nôtre : je le flatte pour le maintenir dans la bonne voie et pour le surveiller de près lui-même. Quand je le vois, mon sang bout; je me contiens néanmoins, et je le flatte parceque l'intérêt de la commune l'exige.

— Ainsi, point de grâce pour messire de Steenbeke?

— Non, tous les échevins doivent disparaître, vous dis-je; nous ferons élire à leur place des hommes qui soient, comme nous, d'énergiques et francs partisans de la patrie.

— Encore un mot avant que je rejoigne mes gens. Votre fils était tout à l'heure à côté du marchand de vin. Liévin connaît-il notre projet?

— Il n'en sait pas un mot.

— Je veux dire que votre fils semble en toute occasion un terrible partisan d'Artevelde, et qu'il fait partout à haute voix l'éloge de l'imposteur. Je ne me fie guère à lui; il faut lui faire la leçon et le forcer à ouvrir les yeux du peuple sur

ses véritables intérêts au lieu de travailler au profit de celui qui nous opprime.

Depuis que Calevoet avait prononcé le nom de Liévin, une expression d'inquiétude et de tristesse s'était peinte sur les traits du chef-doyen ; sa voix avait pris un autre ton. Il répondit :

— Laissez mon fils en paix, ami Jean ; il ne sait pas encore ce qu'il fait. Sa sympathie pour le tyran tient à une cause excusable et qui ne vous est point inconnue. D'ailleurs, libre à lui d'avoir telle opinion qui lui plaît ; je veux lui laisser le temps de se former lui-même à l'école de l'expérience. Et puis, sût-il quelque chose de notre projet, il ne pourrait en entraver l'exécution ; il fait partie de la confrérie de Saint-Georges, par conséquent il ne sera jamais très-éloigné de moi... Maintenant, rejoignez vos tentes et avisez à bien prendre vos dispositions pour empêcher que personne ne quitte son rang.

— Je voulais encore vous parler du roi des ribauds. Il me semble...

— Non, non, ami Calevoet, celui-là m'est attaché par de solides liens ; ne craignez pas pour lui. Allez en paix, capitaine de Saint-Michel !

— Que Dieu vous ait en sa garde, capitaine général de Gand !

— Les deux amis, en se séparant, se serrèrent la main avec effusion.

A peine le doyen des tisserands de coutil s'était-il retiré, que Gérard Denis se montra un instant sur le seuil de sa tente ; le marchand de vin, qui n'avait pas tardé à l'apercevoir, s'approcha de lui et feignit de lui offrir divers objets à vendre ; le chef-doyen l'engagea à entrer, et tous deux disparurent sous la tente.

Tandis que dans l'autre partie du camp on projetait sa

mort, Artevelde, devant sa tente, examinait tranquillement la forteresse. Son visage était calme et froid; seulement son viril regard attestait parfois de l'impatience, et il murmurait en lui-même contre le long retard des chariots.

Non loin de lui se trouvait un sonneur de trompe qui ne pouvait jamais le quitter, même au milieu du combat le plus terrible.

Artevelde se promenait de long en large, lorsque Ghelnoot van Lens vint le rejoindre et lui dit :

— Capitaine en chef, les chariots de fascines ne sont plus qu'à dix portées d'arbalète d'ici.

— Enfin! dit Jacques avec une expression de contentement. Comment sont nos hommes, maitre van Lens?

— Comme de vrais Gantois, dit Ghelnoot en riant; vous les verrez grimper comme des chats et se battre comme des lions. Il va faire chaud, capitaine; je voudrais que nous fussions déjà en train.

Artevelde, serrant la main de son ami :

— Toujours gai, Ghelnoot, même avant un assaut. C'est pourtant une chose sérieuse qu'attaquer Biervliet avec de simples échelles, sans béliers ni tours. L'aide de Dieu et le courage flamand sont bien nécessaires au succès d'une pareille entreprise; mais ni l'un ni l'autre ne nous feront défaut. J'espère que, cette après-dinée, le nid sera purgé, car le roi de France est déjà entré dans Tournay avec son armée. Il faut que nous ayons les mains libres pour donner une bonne leçon aux Français, s'ils ont vraiment l'intention d'attaquer Gand.

— Doutez-vous donc qu'ils viennent? demanda Ghelnoot avec une espèce de dépit.

— Assurément j'en doute, répondit Artevelde; je gagerais même que le roi de France ne mettra pas le pied sur le sol de Flandre. Il l'eût fait si sa ruse de la mise au ban lui

eût réussi, parce qu'il espérait par là nous désarmer et nous réduire en peu de jours à une complète soumission. Maintenant que notre appel au pape a rendu sa tentative impuissante, il ne sait plus que faire; car il craint avec raison que le roi Edouard ne saisisse l'occasion pour tomber sur la France.

— Cependant, observa Ghelnoot, l'échevin messire de Steenbeke disait tout à l'heure en ma présence qu'il tenait pour certain que, depuis hier, le roi était en marche sur Gand.

— Messire de Steenbeke ne marche pas droit, maître van Lens; je sais à quoi m'en tenir sur ce point. La nouvelle qu'il répand n'est pas fondée : il ne fait qu'exprimer ses propres vœux. D'ailleurs nous n'avons pas à craindre d'être surpris. Les ponts sont rompus partout sur la Lys et sur l'Escaut; le capitaine van Vaernewyck se trouve au passage de Deynze, le doyen Guillaume Ywens occupe la route d'Audenaerde; tous les points importants sont occupés (1) : Gand même est suffisamment gardé par nos braves compatriotes de Huse et de Hovene. Le roi de France n'arrivera pas facilement jusqu'à Gand.

— Mais voyez donc, maître Jacques, dit Ghelnoot en étendant la main, voyez donc sur les murs de la ville comme on accumule tous les moyens de défense à l'endroit même où nous devons donner l'assaut! Ces coquins sentent-ils que nous voulons faire escalade de ce côté, ou y aurait-il trahison?

Artevelde dirigea les yeux vers la forteresse et parut en-

(1) « Artevelde ayant pour principe de ne jamais être agresseur et de tirer une prompte vengeance de toute insulte, prit ses mesures sur-le-champ. Il fit rompre les ponts de Deynze et des environs et confia la garde des *pas* à de petits détachements, pour protéger la ville contre les troupes réunies à Tournay... » (LENZ, p. 292.)

core calculer toutes les chances possibles de l'assaut. Après cet examen, il frappa sur l'épaule de Ghelnoot et lui dit :

— Il est temps de commencer, mon ami. Allez aux chariots; si le déchargement n'est pas encore terminé, hâtez ce travail, et envoyez-moi un messager quand ce sera fini.

Ghelnoot van Lens courut tout joyeux vers l'armée et disparut derrière la tente; à peine s'était-il éloigné qu'un compagnon vint annoncer à Artevelde que tout était prêt.

— Aux armes! cria Artevelde au trompette qui attendait ses ordres.

Celui-ci porta son instrument à ses lèvres et fit retentir dans la plaine quelques sons prolongés : les mêmes sons y répondirent de tous les points du camp, et même de l'autre partie.

Aussitôt les compagnons des métiers apparaissent en foule devant les tentes et se mettent en rang autour de leurs étendards. Ils couvraient une immense étendue de terrain, grâce à tout le bagage d'assaut dont chacun d'eux, pour ainsi dire, était chargé.

En avant et le plus près de la place se trouvait la nombreuse corporation des foulons, qui portaient autant de fascines que leurs forces le leur permettaient. La grande bannière de leur métier, qui portait deux cardes d'or en champ de gueules, flottait au milieu de leurs rangs. Ils avaient laissé leurs *goedendags* dans les tentes, et, après avoir jeté leurs fagots dans le fossé, ils devaient retourner prendre leurs armes et revenir à l'assaut. Derrière eux se trouvaient les couvreurs en paille, les couvreurs en tuiles et les charpentiers, tous munis d'échelles, de crochets d'assaut, de cordes, et de tout ce qui était nécessaire pour une escalade. Venaient ensuite les autres *guildes* et métiers, disposés en

rangs serrés et que n'entravait aucun instrument de siége : c'était la belle confrérie de Saint-Sébastien avec ses longues épées ; — les bouchers avec leurs haches resplendissantes ; — les poissonniers avec leurs justaucorps rayés et leurs longues lances ; — les boulangers tout vêtus de blanc, portant avec orgueil le pesant *goedendag* ; — les brasseurs armés de même, mais vêtus de pourpoints mi-partis blanc et rouge ; — et enfin, jusqu'aux extrémités du camp, la plus grande partie des petits métiers de Gand.

L'armement des compagnons était sans distinction à peu près la même : ils portaient une cotte de mailles formée d'anneaux de fer et fixée par des courroies sur un justaucorps de cuir ; au-dessus ils avaient un pourpoint de drap qui différait de couleur et de façon pour chaque métier. Leur tête était protégée par un casque de fer contre les épées de la cavalerie, et leur bras droit par une petite rondache ou par un bouclier triangulaire sur lequel on voyait resplendir deux petits écussons aux couleurs de Flandre et de Gand (1).

Au-dessus de ce corps compacte ondoyaient les nombreuses bannières des *guildes* et des métiers, et plus nombreux encore étaient les guidons rouges qui précédaient chaque centaine d'hommes.

On avait fait avancer les machines de siége à l'aile droite de l'armée. C'étaient des springales et des engins formés de pesantes poutres et destinés à lancer de lourdes pierres par-dessus les murs. L'instrument le plus remarquable était néanmoins le célèbre arc de Gand (2). Quatre chevaux conduisaient péniblement ce terrible engin de guerre ; chaque fois

(1) Ces détails sur le costume et l'armement des métiers de Gand sont tirés de l'ouvrage de M. F. De Vigne, déjà cité plusieurs fois, et où l'on trouve la reproduction de dessins coloriés de l'époque.

(2) On ne connaît pas la forme de cette machine, qui était ordinairement servie par huit archers et huit valets.

qu'on lâchait cet arc gigantesque, on pouvait lancer d'un seul coup au delà des remparts une vingtaine de flèches de la dimension d'une lance. Les autres machines à projection, toutes montées sur roues, étaient également traînées par des chevaux et suivies de chariots remplis de pierres et de traits.

A côté des engins de siége, marchaient les chaperons blancs, troupe de vaillants compagnons qui servaient volontairement dans l'armée et la suivaient toujours, même alors que leur devoir comme membres des métiers ne les appelait pas sous les armes. Ils portaient comme signe distinctif une sorte de bonnet de feutre plissé qu'on nommait chaperon.

Tout près d'eux et plus particulièrement occupés des machines, on voyait les joyeux ribauds tout vêtus de blanc, avec leur roi Muggelyn en tête. Leur drapeau, par plaisanterie sans doute, était formé de grossière toile à sac ou *canewaet*.

Ils contenaient avec impatience leurs chevaux par la bride, et, selon l'ordre du capitaine en chef, attendaient le premier signal pour se jeter en avant sur le flanc des assiégeants et lancer de là une grêle de pierres et de flèches sur les murs.

Dès qu'Artevelde eut d'un puissant regard inspecté les troupes et trouvé tout en règle, il alla se placer avec son trompette à la tête de la confrérie de Saint-Sébastien, et fit sonner l'assaut.

Toute l'armée se mit en mouvement dans le plus profond silence. Succombant presque sous le poids de leur fardeau, les foulons coururent d'une seule haleine jusqu'au fossé et y jetèrent leurs fagots, pour le combler à l'endroit indiqué et pour qu'on pût sur une grande étendue le traverser à pied sec.

A peine les foulons avaient ils quitté le fossé pour aller prendre leurs *goedendags*, que les couvreurs en tuiles et les charpentiers gagnèrent le pied du mur et y dressèrent leurs échelles.

Quelques membres de la confrérie de Saint-Sébastien tentèrent l'escalade avant que la moitié des échelles fût placée; mais les assiégés écartèrent les intrépides Gantois en les accablant d'une pluie de pierres, et ils se virent forcés de reculer et d'attendre que l'assaut général commençât.

Artevelde fit renverser un chariot non loin du fossé, monta dessus afin que son regard portât partout, et ordonna bientôt de monter à l'assaut sur toute la ligne. A ce signal, les ribauds lâchèrent les *springales* et le grand arc de la ville, et une nuée de pierres et de flèches volèrent, en sifflant, avec la rapidité de l'éclair; tous les métiers s'élancèrent en avant et se précipitèrent avec rage sur les échelles en se suivant de si près que le corps de l'un servait de bouclier à tous les autres. Au milieu du tumulte et des cris, les compagnons blessés ou écrasés tombaient lourdement des échelles au pied du mur, mutilés ou morts. Déjà quelques-uns avaient atteint la crête du rempart, mais ils en furent aussitôt précipités par l'ennemi. L'assaut fut terrible et sanglant; néanmoins tout faisait prévoir qu'au bout de quelque temps un certain nombre de Gantois atteindraient le sommet du rempart et y tiendraient la garnison en échec pour permetre à toute l'armée assiégeante de pénétrer sans obstacle dans la forteresse.

En ce moment, la porte de Biervliet s'ouvrit, et le pont-levis s'abaissa; un petit détachement de cavalerie se précipitant au dehors, tomba sur le corps commandé par Gérard Denis. Le chef-doyen courut avec ses hommes au-devant de l'ennemi; mais celui-ci recula pas à pas tout en combattant, et

attira par ce moyen l'armée des tisserands à une assez grande distance du point où se donnait l'assaut.

Gérard Denis, par ses cris furieux, provoquait les clameurs de ses hommes, et surexcitait tellement leur ardeur guerrière qu'ils se mirent à poursuivre avec un aveugle acharnement le faible ennemi auquel ils avaient affaire.

Cependant, la porte de Biervliet s'ouvrit pour la seconde fois. Le gros de la cavalerie des *Léliards* s'élança au galop, la pique en avant et l'épée haute, sur les Gantois qui donnaient l'assaut.

Artevelde, du haut de son char, vit avec stupéfaction cette multitude imprévue d'ennemis. Il fit aussitôt sonner la retraite et former, autant que possible, un formidable carré; mais avant que ce mouvement se fût opéré comme il le voulait, le corps des *Léliards* tomba à bride abattue sur ses hommes.

Le premier choc fut terrible; plus de cent Flamands mordirent la poussière, et l'on put craindre que bientôt c'en fût fait des assiégeants. En ce moment suprême, Artevelde leva son glaive, sauta à bas du chariot, et se jetant sur les *Léliards*, il cria d'une voix tonnante à ses hommes qui commençaient à céder :

— Gand! Gand! courage! que tout Flamand me suive! En avant! en avant!

A ces mots, il renversa trois ou quatre cavaliers et se précipita au milieu des rangs ennemis. Encouragés par son exemple, les Gantois firent un nouvel effort, et une partie d'entre eux parvinrent avec le capitaine en chef à percer la ligne ennemie. La position de ces hommes intrépides fut bientôt des plus terribles : les cavaliers en voulaient principalement à Artevelde; car, abandonnant les autres corps gantois, ils cernèrent tout à coup le capitaine en chef et se mi-

rent, en poussant des cris de triomphe, à abattre les hommes qui l'entouraient.

Artevelde avait déjà reçu une légère blessure à la tête; le sang coulait sur ses joues. Sans nul doute, il n'eût pas tardé à succomber sous la supériorité du nombre, car toutes les lances, toutes les épées étaient dirigées contre lui; mais le robuste Ghelnoot van Lens était à côté de lui comme un invincible géant; il trépignait dans le sang et faisait tournoyer comme l'éclair sa formidable épée qui frappait quiconque osait s'aventurer à sa portée. Sous les coups de son bras vigoureux, les lances volaient en éclats comme des branches sèches, et il écrasait le corps des cavaliers même sous leur cuirasse de fer. L'héroïque Gantois, tout en combattant valeureusement, raillait l'ennemi et, l'injure à la bouche, lui criait qu'il n'atteindrait pas le capitaine en chef. Il était tout couvert de sang, et de ses narines dilatées s'échappait une haleine brûlante qui montait de sa poitrine comme une vapeur.

Cependant, quelque bravoure que montrât le courageux Ghelnoot, il se trompait sur l'issue probable de cette terrible lutte. En effet, tel que se présentait le combat, rien ne pouvait sauver le capitaine en chef ni lui-même d'une mort certaine. Ils étaient cernés de toutes parts par une haie impénétrable d'ennemis; tandis que sur les autres points les Gantois démoralisés étaient refoulés et avaient assez de peine à se défendre eux-mêmes.

Pendant ce temps Gérard Denis continuait toujours un simulacre de combat contre la poignée de cavaliers qu'il poursuivait; toutefois ses hommes avaient remarqué la grande sortie des *Léliards*, et les cris affreux des combattants arrivaient jusqu'à eux comme un tonnerre lointain. Beaucoup de centeniers et de dizainiers commencèrent à soupçonner et à craindre avec raison que l'attaque qu'ils repoussaient n'était qu'une ruse de guerre, dans le but d'éloigner des assaillants

le corps destiné à les protéger. Le même sentiment régnait parmi les compagnons; mais ils ne pouvaient quitter les rangs, sans encourir une punition sévère et infamante, car le doyen des tisserands de coutil qui se trouvait à l'arrière-garde, poussait toujours l'armée en avant, tandis que Gérard Denis, par ses cris continuels, rendait impossible tout conseil et toute observation.

Liévin Denis se trouvait à l'extrémité du troisième détachement de la confrérie de Saint-Georges. Son attitude était surprenante en pareille circonstance; il était pâle, tremblait visiblement, et ses yeux étaient sans cesse fixés vers le point où se donnait l'assaut, bien que sa vue ne pût porter jusque-là. Ce n'était pas pour lui-même qu'il craignait ainsi; une voix secrète disait à son cœur passionné qu'Artevelde courait péril de la vie et était peut-être déjà écrasé par la cavalerie ennemie. Cette pensée le faisait souffrir horriblement: l'image de sa bien-aimée Veerle et le cadavre sanglant du père de sa fiancée passaient tour à tour devant ses yeux; tout entier à ces lugubres visions, il marchait machinalement en avant, sans prendre garde à ce qui se passait autour de lui.

En ce moment, l'armée approchait d'une sorte de digue en avant de laquelle s'étendait un étroit fossé. Le jeune Liévin, apercevant cette élévation, se laissa tout à coup emporter par l'anxiété qui le dominait et se jeta dans l'eau jusqu'au-dessus du genou pour gravir la digue. Parvenu au sommet, il jeta les yeux sur le théâtre de l'assaut et vit la cavalerie en pleine lutte avec le corps d'armée d'Artevelde; la vue de Flamands qui prenaient la fuite lui prouva que l'ennemi avait le dessus.

N'écoutant que son affection sans bornes pour le Sage Homme, il jeta un cri perçant, traversa de nouveau le fossé et courut de toutes ses forces vers la bannière de Saint-Georges; d'un regard rapide il chercha son père autour de

lui; mais, n'apercevant pas Gérard assez tôt, il arracha l'étendard des mains de celui qui le portait, et s'élançant en avant avec ce signe de ralliement, il cria de toutes ses forces :

— A moi! à moi! en avant! suivez-moi! On a massacré le capitaine en chef! Au secours de nos frères! vite! vite!

L'acte énergique de Liévin fut acclamé par les troupes et même par les chefs; tous firent volte-face et le suivirent en courant.

Lorsque Gérard Denis s'aperçut qu'on méconnaissait ses ordres et qu'il lui serait désormais impossible de retenir son armée, il s'efforça lui-même de devancer la confrérie de Saint-Georges. Il y réussit, car il prit l'étendard des mains de son fils, et se mit à courir vers le lieu de l'assaut, comme s'il avait hâte de délivrer Artevelde.

Mais les Gantois n'avaient pas besoin des exhortations du chef-doyen pour voler au secours de leurs frères. Comme un impétueux ouragan, ils tombèrent à l'improviste sur la cavalerie ennemie en poussant des cris de rage et de vengeance; comme ils attaquaient leurs adversaires par derrière et que, selon leur coutume, ils brisaient ou coupaient les jambes des chevaux avec leurs *goedendags* et leurs épées, chacun de leurs coups abattait un cavalier. En moins d'un instant, le combat se transforma en une effroyable boucherie : les assaillants, dégagés par leurs frères, s'élancèrent avec une nouvelle fureur sur l'ennemi qui, enfermé à son tour dans un cercle devenu de plus en plus étroit, fut d'abord mis en déroute puis taillé en pièces. Cependant deux héros flamands, se glissant au milieu des chevaux, s'étaient frayé un chemin jusqu'à Artevelde. Liévin Denis et le teinturier Comyre, combattant comme des lions, le protégeaient par devant, tandis que Ghelnoot et ses compagnons repous-

saient de côte et par derrière les derniers efforts des ennemis désespérés. Bientôt Liévin Comyre et le jeune Denis avec d'autres braves parvinrent à percer la cavalerie qui entourait encore Artevelde et ramenèrent le capitaine en chef au milieu de l'armée flamande.

Artevelde monta aussitôt sur un monceau de chevaux abattus, brandit son épée pour que toute l'armée le vît, et s'écria d'une voix inspirée :

— Vive Gand! vive Gand! à nous la victoire! courage, Flamands!

Il descendit aussitôt; tandis que des acclamations enthousiastes succédaient à ses paroles, il dit quelques mots à Ghelnoot et s'éloigna de quelques pas en arrière du théâtre de la lutte. Là il rassembla à la hâte un fort détachement et courut à sa tête au champ de bataille.

Les cavaliers, remarquant ce mouvement, crurent à une déroute des Flamands et reprirent courage; mais lorsqu'ils virent le capitaine en chef arrêter ses hommes non loin de la porte de la ville et les former en carré, ils furent saisis d'effroi. Il n'y avait plus d'issue pour eux : il leur était impossible de vaincre; ils ne pouvaient fuir non plus, puisque le pont de Biervliet leur était coupé.

Cette heureuse précaution d'Artevelde hâta évidemment le dénouement de la bataille. Peu à peu les épées se levèrent la poignée en l'air, et les *Léliards* se mirent à demander grâce; bientôt ceux qui tenaient encore se rendirent prisonniers, et les cris de victoire des Flamands succédèrent au tumulte de la mêlée.

Artevelde quitta le pont et se rapprocha de l'armée triomphante.

Le premier qui vint au-devant de lui fut Gérard Denis. Le chef-doyen serra la main d'Artevelde et lui dit avec une joie feinte :

— Je vous félicite de cette belle victoire, capitaine en chef!

— Ah! maître Denis, dit le Sage Homme, il était temps que vous vinssiez nous dégager. Pourquoi donc avoir tardé si longtemps?

— On m'a trompé, je l'avoue, répondit Gérard d'un ton humble, on a envoyé contre moi un détachement de cavalerie, et pendant que j'étais à sa poursuite, on vous a attaqué. Heureusement mon fils Liévin a découvert cette ruse de guerre. Nous sommes accourus à perte d'haleine et nous avons écrasé l'ennemi.

— Que cette méprise ne vous attriste pas, maître Denis, dit Artevelde en avançant vers le champ de bataille; le plus habile général peut se tromper.

Le chef-doyen suivit Artevelde d'un regard oblique; une expression de cruauté féroce contracta ses lèvres.

— Tu n'échapperas pas à ma vengeance! murmurait-il entre ses dents.

Son fils Liévin accourut en ce moment vers lui et l'embrassa avec effusion. Le chef-doyen lui rendit son baiser et dit :

— Liévin, Liévin, tu t'es rendu coupable d'un grand crime et je devrais te faire mettre les poucettes aux mains devant ma tente, pendant huit jours au moins. Cependant je te pardonne en considération de l'heureux résultat de ta témérité. Mais que cela n'arrive plus, ou je me verrai forcé de te faire exclure de la confrérie de Saint-Georges.

— Ah! mon père, s'écria Liévin Denis les yeux rayonnants de fierté, j'ai sauvé le capitaine en chef et peut-être la patrie. Les poucettes aux mains! Mais je mourrais en riant aujourd'hui! Je suis jeune, mon père, je ne puis

encore me signaler; mais avoir sauvé le libérateur de Gand, le Sage-Homme, c'est là une action qui comptera dans ma vie !

— Vraiment, dit Gérard avec une colère concentrée, il paraît que l'orgueil t'enivre. Qu'est-ce que ce transport, Liévin ? On dirait en vérité que tu as remué le monde !

Il remarqua que cette plaisanterie causait à son fils une peine profonde ; aussi lui tendit-il la main en reprenant:

– En tout cas, tu t'es comporté en héros ; je l'avoue volontiers. Va dans ta tente effacer ces traces de sang : il faut que j'aille voir comment on soigne les blessés. Tiens-toi sur la réserve, Liévin, et ne te vante pas trop de ce que tu as fait; cela diminuerait ton mérite.

A ces mots il quitta son fils et se dirigea vers le centre du champ de bataille où la plupart des Gantois étaient occupés à dégager de dessous les chevaux les blessés, amis ou ennemis, pour les transporter auprès des chirurgiens.

A une centaine de pas de là, les bouchers et les boulangers formaient un grand carré au centre duquel se trouvaient les *Léliards* prisonniers, tandis que leurs chevaux attachés aux pieux des tentes étaient sous la garde des selliers.

Artevelde, tout lassé qu'il fût d'avoir rudement combattu, et bien que la blessure qu'il avait reçue à la tête saignât encore, allait d'un endroit à l'autre pour réconforter chacun par sa présence et consoler les blessés. Il surveillait aussi d'un regard attentif la forteresse et la porte devant laquelle il avait envoyé comme poste de garde les tonneliers et les mesureurs de vin. Après qu'il eut pour ainsi dire avisé à tout, il se rendit auprès de maitre Spliaerde, chirurgien de la ville, et se fit visiter et panser la tête. Sa blessure n'était pas dangereuse, et, de l'avis

›elliaerde, devait se guérir d'elle-même en quel-
s.

: le chirurgien avait-il fixé une étroite bande sur
Artevelde qu'il se tourna avec stupéfaction vers
de bataille où l'on remarquait un mouvement sin-
us les Gantois étaient débout ou montaient sur les
des chevaux pour mieux reconnaître le person-
arrivait au loin à bride abattue sur la route de

[ue personne pût dire au capitaine en chef ce qui
insi la curiosité générale, deux cavaliers appa-
r le champ de bataille. C'était maître Augustin,
ı ville de Gand, accompagné d'un envoyé royal
onnaissait à l'instant pour tel à ses armoiries et à
re.

Augustin chevauchait, les traits épanouis, et criait
ɔis :

apitaine en chef! le capitaine en chef!

.ndiqua la tente où Artevelde se trouvait avec maî-
ıerde; mais aussitôt on entoura de toutes parts le
a ville, en lui demandant quelles nouvelles il ap-

ıaix! la paix, compagnons! s'écria-t-il avec trans-
d a vaincu! Vive le libre Gand (1)!

sissait son cheval par la bribe pour s'approcher de
ı du cavalier.

hez donc, dit-il, je ne puis rien dire. Le capitaine
'ous annoncera la chose lui-même tout à l'heure;

t un sergent royal qui apporta aux Gantois les préliminaires du
paix, au nom du roi. Il s'était rendu le même jour au camp de
ıuprès des échevins et des capitaines. Augustin, clerc des receveurs
, lui avait servi de guide. (P. A. Lenz, *Arch. hist.*, t. I, p. 295.)

mais réjouissez-vous toujours en attendant, car il s'agit de bonnes nouvelles.

On lui livra passage et il se dirigea avec le héraut d'armes vers Artevelde, qui déjà avait fait quelques pas de leur côté. Maître Augustin avait à peine dit quelques mots au capitaine en chef, que déjà celui-ci donnait ordre à son trompette de convoquer le conseil de guerre et les doyens, et il se rendit avec les deux cavaliers à sa tente, où les échevins et les doyens des métiers vinrent le rejoindre dès qu'ils eurent entendu le signal de la trompette.

Sur ces entrefaites, les Gantois se réunissaient en groupes sur le champ de bataille, et s'entretenaient avec une extrême curiosité de l'arrivée de maître Augustin et du héraut d'armes. Chacun voulait deviner la nouvelle qu'ils apportaient; mais quoi qu'ils cherchassent ou s'imaginassent, ils en revenaient toujours à l'idée que le roi d'Angleterre devait avoir fait la paix avec le roi de France. C'était bien une garantie pour le travail et l'industrie des Flandres. Mais la liberté? Les Gantois devaient-ils se laisser désarmer et se courber comme jadis sous le bon plaisir de la France? Telles étaient avec bien d'autres les questions qui s'échangeaient en attendant que la véritable situation des choses fût connue.

Enfin, après un long quart d'heure, on vit le capitaine en chef sortir de la tente avec les échevins et les doyens. Le grand étendard de Gand fut planté sur le champ de bataille et on plaça à côté une springale. Le trompette d'Artevelde donna le signal de la réunion ; les étendards et les guidons des métiers se rangèrent en ordre de bataille, et tous les compagnons, sur l'indication de leurs doyens et de leurs centeniers, se disposèrent en rangs autour d'Artevelde. Il porta l'ordre aux tonneliers de ne pas quitter leur poste d'observation devant la porte de la ville.

Dès que le silence se fut établi, Artevelde s'élança sur la

e. Il tenait à la main un parchemin muni de grands
ouges et fit signe à l'armée qu'il allait parler. La joie
ueil rayonnaient dans ses yeux; il désigna du doigt
emin et s'écria :

npagnons, honneur à l'héroïque ville de Gand! Ce
iens en main, ce n'est pas seulement la paix, c'est la
issance de la Flandre indépendante; c'est le triomphe
erté du peuple sur l'oppression et la perfidie; c'est la
le l'étranger et l'insigne triomphe de la ville qui nous
itre! Ecoutez à quelles conditions le roi de France
pose la paix, et réjouissez-vous au fond du cœur, car
nemis cèdent sous le poids de notre héroïque bra-
).

ièrement, les Flamands pourront faire le commerce
us les marchands de quelque nation qu'ils soient;
chands de tous les pays pourront venir et demeurer
nt en Flandre avec leurs familles.

èmement, les Flamands pourront faire des traités de
ce avec l'Angleterre et avec toutes les nations, comme
emblera bon.

ièmement, le roi de France ne permettra jamais que
iée envahisse le sol flamand, et les Flamands ne re-
jamais dans leur pays les ennemis du roi armés et
id nombre.

ièmement, les Flamands ne pourront jamais être
de prendre les armes que pour la défense de leur
territoire et pour faire respecter sa neutralité.

uièmement, si le roi d'Angleterre accepte cette paix,
agera à ne jamais faire la guerre en Flandre; de plus,
nettra aux Flamands de commercer librement dans
ys.

yez le texte original de ce traité à la fin de l'ouvrage.

Voilà, compagnons, les dispositions fondamentales du traité que nous propose la France. Le comte de Flandre les a déjà acceptées et viendra tenir sa cour à Gand si nous souscrivons aux conditions offertes. Mais ces conditions, qui les a faites? Est-ce Philippe de Valois? N'est-ce pas plutôt la libre ville de Gand qui a dit : Il en sera ainsi et non autrement. Il n'y a donc pas à hésiter sur notre décision; nous ne pouvons rejeter ce que nous-mêmes avons proposé. Ainsi, amis, nous sommes reconnus, par notre adversaire même, peuple indépendant, libre de conclure des traités avec toutes les nations sans l'intervention de personne; nous conservons nos armes pour faire respecter notre territoire et punir la moindre atteinte à ce traité par qui que ce soit. Notre souverain Louis se montre tout disposé à gagner l'affection des libres Flamands, et dans peu de jours il viendra habiter au milieu des Gantois. Remercions Dieu avec ferveur de la belle victoire qu'il nous a accordée. Nous avons reconquis notre antique liberté; nous saurons la conserver et la défendre. A nous maintenant, compagnons, le travail, le commerce, la richesse, la paix; Gand va briller entre toutes les villes comme un splendide soleil; et quand on parlera désormais de liberté et de puissance du peuple, on montrera avec respect notre ville natale, où réside la véritable force civique, et qu'habitent les Flamands au courage de lion. Vive Gand! liberté! industrie! Flandre au lion!

Artevelde termina par ce cri son allocution.

Des clameurs confuses et d'indicibles cris de triomphe éclatèrent dans l'armée et montèrent vers le ciel.

Sans doute les cris d'allégresse se seraient prolongés encore, si le trompette n'eût fait retentir de nouveau son instrument pour appeler l'attention de l'armée. Quand le silence fut rétabli, Augustin parut sur le springale et s'écria :

— Au nom de la ville de Gand : Compagnons, ce jour doit

un jour de réjouissance pour fêter notre triomphe et ureux retour de notre bien-aimé comte. Dans un instant, centeniers seront appelés auprès des chariots pour y re- oir du vin; chaque compagnon recevra une double me- e et deux jours de solde comme cadeau en l'honneur de paix (1). L'envoyé du roi se rend à la forteresse pour y clamer l'armistice et faire ouvrir la porte. Les bourgeois s armes de Biervliet pourront aller et venir dans notre mp, y vendre et y acheter. Quant à nous, nous ne met- ons pas le pied sur le pont; et, quoi qu'il arrive, le capi- ine en chef ordonne que quiconque ne sera pas à son poste premier son de trompette, soit renvoyé de l'armée. Que acun regagne maintenant les tentes de son métier, et, lon le vœu du magistrat de Gand, boive en l'honneur de la trie victorieuse!

L'armée se dispersa comme un essaim, en poussant des is de joie plus énergiques encore qu'auparavant, et cha- n se rendit à l'endroit où son métier était campé.

VI

lques jours après la bataille de Biervliet, le premi in Maes van Vaernewyck se rendit à Bruges, d'où il a le comte dans le camp gantois. Au son triomphal mpettes et des chants de joie, les troupes flamandes,

(1) les *Comptes de la ville de Gand*, anno 1337-1338.

le comte Louis à leur tête, firent leur entrée à Gand, d
habitants reçurent leur suzerain avec un enthousias
une magnificence extraordinaires. Devant la *Maison*-
sur le marché du Vendredi, le comte Louis jura de n
de respecter les libertés du peuple gantois, et la con
prêta également entre ses mains serment de fidélité
béissance (1).

Le comte, avec sa suite de chevaliers et de conseillier
blit sa cour aux *S'Gravensteen*.

Grande fut, durant les premiers jours, la joie des G
de voir leurs efforts couronnés d'un si heureux succ
s'étaient réconciliés avec leur prince; la paix, le com
l'industrie, tout répandait la vie et l'aisance dans leur
la commune avait regagné son ancienne puissance : el
tait armée pour repousser toute agression, et l'avenir p
tait gloire et grandeur à la patrie.

On devait tout cela aux sages conseils, à l'héroïque
rage d'Artevelde; aussi la reconnaissance des Gantois
le capitaine en chef ne connaissait-elle plus de bornes.
tout où il se montrait, il était salué par de vives acc
tions; on s'inclinait sur son passage avec respect, dev
grand homme dont le génie avait fait surgir la riches
puissance et la liberté, là où, quelques mois auparavan
gnaient la famine, la servitude et le désespoir.

L'envieux Gérard Denis, cependant, n'avait cessé de v
et avait travaillé dans l'ombre en mettant en œuvre
sortes de moyens pour irriter nombre de gens contre
velde ou les préparer à se poser en adversaires contre l

(1) « Le comte Louis, conduit par Macs van Vaernewyck, premier
de Gand, rentra lui-même dans ses Etats... Le prince se rendit à l'arr
il fut reçu avec des acclamations unanimes. Le camp fut aussitôt l
l'armée rentra à Gand au son des cornets et bannières déployées. »
pp. 295-296.)

t la jalousie donnaient à son esprit une infatigable ;. Partout où un Gantois laissait échapper un seul mot ontentement sur la marche des affaires, aussitôt Denis ne ou quelqu'un de ses affidés se trouvait là pour atti u dans les cœurs avec une infernale habileté, pour les passions, pour nourrir les espérances ambitieuses, imputer à Artevelde, par d'adroites allusions, tout ce vait mécontenter.

: à ces perverses machinations, il se forma, dans la mystère, une conjuration contre le grand citoyen , conjuration à laquelle s'associèrent les passions les posées, les opinions les plus hostiles entre elles, mais ur le moment, avaient consenti à se donner la main, ıvailler en commun à la chute d'Artevelde.

nvieux ennemis du Sage Homme comprenaient bien ırs lâches attaques ne pouvaient avoir de succès à ın ce moment; un seul espoir leur restait d'entraver ion de ses grands projets et d'anéantir peut-être tous s de sa victoire : ils savaient que quelques villes de la occidentale étaient irritées contre le comte, aussi ause de la paix même qu'à cause du maintien de cer-riviléges qu'il s'était réservés, en vertu de ce que les ıds nommaient les *mauvaises libertés* (1). Mettant à pro-mécontentement, ils envoyèrent des émissaires pour la population des villes de la Flandre occidentale à la ıce, et ils répandirent en même temps toutes sortes ts calomnieux sur la prétendue mauvaise foi et les in-s parjures du comte. Pendant ce temps, ils ne négli-

conserva néanmoins pour lui les rentes fixées *par les mauvais privi-* ıssi bien que le droit de faire rendre compte aux communes de leurs et de leurs dépenses...
ınoins, les habitants de la Flandre occidentale refusèrent, pendant temps, de se soumettre. » (V. LENZ, pp. 295-296.)

geaient rien pour imputer, secrètement, vis-à-vis du comte, ces coupables manœuvres à Artevelde, si bien qu'avec cette arme à deux tranchants ils s'estimaient certains d'atteindre leur but et de battre sérieusement en brèche l'influence du Sage Homme.

En effet, on apprit bientôt que beaucoup de villes de la Flandre occidentale refusaient de se réconcilier avec le comte et d'accepter le traité de paix; la fermentation des esprits avait même atteint un tel degré dans certaines communes, qu'on commença à craindre une guerre civile, une partie de la Flandre occidentale menaçant de se révolter contre Gand.

Artevelde ne se trompa pas sur les véritables origines du mal; il remarqua parfaitement que les ennemis de son système politique profitaient de l'aide des émissaires du roi de France, qui, depuis la paix, parcouraient en grand nombre la Flandre, pour y semer la discorde et y susciter des dissensions. Cependant il avait assez de confiance dans sa force pour ne pas s'émouvoir trop tôt de ces légers obstacles, et il attendit que le comte lui-même fît appel à la commune de Gand, pour faire rentrer sous son autorité toutes les parties de la Flandre.

Alors Artevelde quitta Gand avec quelques échevins et doyens. Il obtint par son irrésistible éloquence qu'en peu de temps toutes les communes non-seulement acceptassent la paix et jurassent fidélité au comte (1), mais encore fissent pleine et entière alliance avec Gand pour la défense de l'indépendance et de la neutralité du pays.

Le grand citoyen devait être doué d'une faculté extraordinaire de prévoyance; car, quoi qu'il entreprît, il n'oubliait jamais de voir aussi s'il ne pouvait en tirer quelque autre avantage pour la patrie. Tandis qu'il parcourait toutes les

(1) Voir *Comptes de la ville de Gand*, anno 1337-1338.

ımandes pour réintégrer le comte dans sa légitime , il saisit cette occasion pour organiser partout une ivique armée et pour faire fixer le nombre d'hommes ıue commune, au premier appel, pourrait envoyer à la ırmée flamande, si la formation de cette armée deve- essaire à la défense du pays. Les forces que les com- ı'engagèrent à amener, en cas de besoin, s'élevaient ›re considérable de soixante mille combattants. Arte- en même temps reconnaître de nouveau la ville de ımme le centre du mouvement national et comme la ne du droit commun.

ne le Sage Homme avait-il rempli cette importante qu'un envoyé apporta à Gand la nouvelle que le roi l d'Angleterre avait paru devant l'Écluse avec une ·midable, et se préparait à faire une descente sur la Flandre. Cette nouvelle jeta le comte dans une grande de, non pas qu'il crût qu'Édouard voulût faire la ı la Flandre, car on savait que les Anglais ne désiraient ıassage à travers le pays pour aller attaquer l'armée e dans la Flandre wallone; mais le comte, qui était a France et ardent ennemi des Anglais, frémissait de de dépit à la pensée que la Flandre, contrairement ditions de la paix récemment conclue, pût permettre ıemis de la France de passer sur son territoire pour guerre à Philippe de Valois. Il avait d'autant plus de de craindre que cela n'arrivât, qu'à Gand même le ıgleterre avait un parti considérable, et qu'on s'y ré- t ouvertement de son arrivée. Il y avait même dans le des échevins des membres qui exprimaient le vœu ıissât Édouard traverser la Flandre sans obstacle, et, de coutume, les ennemis d'Artevelde ne négligè- ı cette occasion de lui susciter des difficultés. Ils sa- ›ombien il tenait au système d'une neutralité absolue

et s'efforçaient, à cause de cela même, de persuader au conseil des échevins de permettre le passage; mais le capitaine en chef combattit leurs arguments d'une façon si triomphante, que les échevins lui donnèrent l'ordre de s'opposer même par la force au débarquement des Anglais.

Le même soir, Arteveldc partit de Gand avec la plus grande partie des gens des métiers armés. Le lendemain matin, avant le lever du soleil, il disposa ses forces le long de la côte, et fit rappeler au roi Édouard par un héraut d'armes qu'aux termes du traité accepté par lui-même, le territoire de la Flandre devait rester strictement neutre, — en lui déclarant de plus que les Gantois avaient pris la ferme résolution de faire respecter cette neutralité au prix de leur sang.

A la suite de ce message, le roi toucha terre dans une barque et s'efforça de décider Artevelde à changer d'avis; mais il comprit bientôt que c'était impossible. Plein d'admiration pour la haute intelligence et la sagesse d'Artevelde, il regagna sa flotte, fit mettre à la voile et se dirigea vers Anvers, en s'éloignant avec respect du sol de la Flandre (1).

Le succès qui couronnait toujours les entreprises du capitaine en chef et le rapide accroissement de son autorité sur toutes les villes de Flandre augmentèrent encore l'influence presque sans bornes qu'il exerçait sur la commune de Gand. Il est vrai qu'il n'avait le droit de rien ordonner sans en avoir été préalablement chargé par le conseil des échevins, et que jamais il ne dépassait ses pouvoirs légaux; mais la plupart sentaient si vivement la puissance de son génie et reconnais-

(1) « La même année, le roi d'Angleterre parut devant la ville de l'Ecluse avec une grande flotte, et dans l'intention d'y opérer un débarquement; mais les Flamands, commandés par Artevelde, s'opposèrent à ce projet. Il se dirigea vers Anvers, où il séjourna cette année. » (*Chronique d'Egidius le Muisis*, traduite sur le manuscrit latin, par Octave Delapierre, dans ses *Chroniques, traditions et légendes de l'ancienne histoire de Flandre*, p. 236).

i franchement sa prudente et pénétrante sagesse, ait rare qu'un conseil ou un mot de lui ne fût pas con- omme un jugement auquel il y avait peu ou rien à

ande influence d'Artevelde et surtout la complète in- ınce de la commune de Gand, semblaient profondé- plaire au comte, non qu'il désirât pour lui-même une ınde autorité, mais parce que le roi de France, dont nait le vassal, lui envoyait chaque jour des chevaliers prier de faire certaines choses auxquelles la ville de opposait avec une constante énergie. Le comte, ans des idées chevaleresques, ne pouvait supporter pouvoir en Flandre fût renfermé dans des limites si Plus d'une fois, Philippe de Valois lui avait conseillé t supplié d'amener la commune à ses fins en recou- ı ruse; mais le comte était loyal au fond et ne pou- résoudre à de tels moyens, bien que l'orgueilleuse s Gantois l'humiliât profondément.

ourtisans français ne négligeaient rien d'autre part nplaire à leur roi, et, comme, dans leur ignorance des ons du pays, ils croyaient que toute la faute était à le, ils faisaient tous les efforts possibles pour le ren-)ect aux magistrats et au peuple, et pour anéantir ou s amoindrir par là son influence.

circonstance donna tout à coup un nouveau courage emis du Sage Homme, et la calomnie, la diffamation, ıspiration de secrets instigateurs, commencèrent à la tête contre lui. Les rumeurs les plus contradic- aient mises en circulation. Tantôt il avait traité se- nt avec le roi de France; tantôt il s'était laissé ache- main par les Anglais; tantôt il se proposait de dé- r le souverain légitime pour monter lui-même sur : on fouillait dans sa vie privée; ses parents, ses

amis avaient à lutter, à cause de lui, contre les plus odieuses et les plus fausses imputations; et l'on alla jusqu'à lui prêter à lui-même les vices les plus infâmes ou les travers les plus rdicules.

C'est ainsi que la plus basse envie commençait à s'agiter aux pieds du grand homme. Mais lui, insensible à ces viles attaques, dédaignait ses envieux ennemis et s'appliquait tout entier à rechercher les moyens qui pouvaient amener la prospérité et la grandeur de la Flandre (1).

Sur ces entrefaites, le roi Édouard s'était rendu en Allemagne où il avait gagné un grand nombre d'alliés contre la France : il avait même été revêtu par l'Empereur du titre de vicaire de l'Empire (2).

Cette dignité mit sous son autorité la partie de la Flandre qu'on nommait *Flandre impériale*, et lui donna aussi une grande influence sur d'autres contrées des Pays-Bas. Se voyant si puissant, il prépara contre la France une guerre acharnée; il eut même l'intention de pénétrer jusqu'à Paris et de dépouiller Philippe de Valois de la couronne.

Le roi de France, commençant à concevoir des craintes sérieuses, ne négligea rien de son côté, pour trouver des alliés. Il était très-peiné d'être privé du secours de la Flandre, parce que ce pays était alors assez puissant pour faire pencher la balance en faveur de l'un des deux rois; d'ailleurs,

(1) « Artevelde a été calomnié indignement. » (LENZ, 308.)

> Tu n'aurais donc trouvé pour terminer ta vie
> Qu'un poignard d'assassin soudoyé par l'envie!
>
> ERN. BUSCHMANN, *A.-J. van Artevelde*.

(2) « L'empereur Louis prononça ensuite qu'il nommait Edouard vicaire impérial dans toute la partie située à la gauche du Rhin et au delà de Cologne, ordonnant à tous les princes des Pays-Bas de lui obéir à la guerre pendant sept années à venir. »

(SIMONDE DE SISMONDI, *Histoire des Français*, VI. p. 377.)

Philippe de Valois, n'ignorant pas combien la France avait peu de droits à l'amitié de la Flandre, n'était nullement assuré que les Flamands persisteraient à refuser à Édouard leur concours efficace.

Dans cette situation, il employait tous les moyens pour faire changer en Flandre l'opinion publique en sa faveur, et n'épargnait ni argent ni ruses pour parvenir à son but. Les villes flamandes fourmillaient d'émissaires français qui ébranlaient la foi de maint citoyen, en lui faisant des dons ou des promesses.

Le parti des *léliards* grossit ainsi sensiblement en peu de temps sous la direction secrète du sire de Steenbeke; aux *léliards* se joignirent naturellement les envieux d'Artevelde, Gérard Denis à leur tête, bien qu'au fond ces deux partis fussent ennemis mortels l'un de l'autre.

Tandis que le roi de France se réjouissait à tort des nouvelles qu'il recevait de la Flandre, Artevelde combinait un dessein profondément mûri et qui devait créer de grands embarras à la France.

Au moment où Philippe de Valois se croyait sûr d'une prochaine victoire, Artevelde fit tout à coup, au conseil des échevins, la proposition que les communes flamandes envoyassent une ambassade au roi de France pour revendiquer les villes de Lille, Douai et Orchies; il démontra d'une manière irréfutable que la Flandre wallone avait été arrachée au territoire de la patrie par la fraude et la violence, et que ce n'était que par le parjure et la trahison que la France était restée si longtemps maîtresse de cette importante contrée flamande (1). Il représenta ensuite combien ce serait

(1) « Artevelde avait fait demander à Philippe de rendre aux Flamands les trois villes de Lille, Douai et Béthune, que la France leur retenait injustement dès le temps de Philippe le Bel. » (SISMONDI, t. VI, p. 389.)

une honteuse lâcheté, de laisser sous le joug de l'étranger tant de frères par la langue et par le sang, lorsqu'on pouvait redresser et venger le droit outragé, et délivrer tous les Flamands de la domination étrangère.

Malgré l'opposition de quelques membres du conseil échevinal, la proposition d'Artevelde fut acceptée avec enthousiasme; et, peu de jours après, les principales villes de Flandre déclarèrent qu'elles étaient prêtes à envoyer les ambassadeurs et à seconder au besoin par la force des armes la revendication patriotique de la ville de Gand.

Cette décision, appuyée par une armée de soixante mille hommes, fut un coup de foudre pour le comte aussi bien que pour le roi de France. Renoncer à la Flandre wallone? laisser échapper les fruits d'un siècle de ruse et de duplicité politique? rendre plus puissante encore la Flandre, déjà si menaçante? Philippe de Valois ne pouvait y consentir.

Quant au comte, c'était un Français dans tout le sens du mot, et lui-même se considérait comme tel : la Flandre n'était pour lui qu'un fief qui ne lui tenait pas plus au cœur que les comtés de Réthel et de Nevers qu'il possédait aussi en France. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il regardât comme un mal à déplorer la prospérité et la puissance de la Flandre, dès qu'il pouvait en résulter un préjudice pour la grandeur de la France, qui était à ses yeux sa vraie patrie (1).

L'ambassade des villes flamandes partit pour Paris et y fit valoir en termes énergiques la revendication de la Flandre wallone. On n'osa, à la cour de France, éconduire nettement les envoyés et l'on prolongea à dessein pendant quelque temps les négociations sans résultat décisif. Néanmoins

(1) « Le comte de Flandre, qui à cette heure était bon Français. » (*Annales et chroniques de France*, par NICOLAS GILLES. Paris, 1537, II, F. r. — Voir aussi *Sismondi*, tom. VI, pp. 250 et 334.)

›ouvait durer ainsi : les ambassadeurs devinrent im- et commençaient déjà à parler de prise d'armes et r menaçants. Le roi était fort embarrassé; car, s'il le satisfaire à la réclamation, il s'attirait sur les bras : une armée de soixante mille Flamands, au moment it besoin de toutes ses forces pour tenir tête aux An- ı leurs alliés.

on eut recours au crime pour se tirer d'embarras. ance de la Flandre résidait dans la sagesse d'Arte- ans la sympathique unanimité avec laquelle l'im- ıajorité du peuple suivait ses conseils. Si l'on parve- ›nverser ce pilier de la grandeur populaire de la le temple même s'écroulerait aussi; on l'espérait du Un lâche attentat fut concerté; le roi de France ›eler l'assassinat à son aide! Le noble sang d'Arte- ıit couler sous le poignard de scélérats soudoyés (1)! en effet, menacé plusieurs fois en peu de temps par ırd d'hommes inconnus, et sa vie fut souvent mise en La commune de Gand augmenta sa garde, et, sur les s de ses amis, il ne se montra plus en public qu'avec aine circonspection. De plus, le peuple gantois fut t exaspéré de ces attentats contre la vie d'Artevelde, vait toujours devant sa porte quelques centaines de métiers armés et prêts à l'accompagner partout où lait. Ni exhortations ni prières ne pouvaient déci- ıommes à renoncer à leur dessein; ils avaient juré r sur le capitaine en chef et étaient bien décidés à ›us au premier venu qui lui voudrait du mal (2).

ssart.

comte ne pouvait luy nuire (à Artevelde) ny dresser aucune en- vie, comme il eût bien désiré, pour ce qu'il avait ordinairement des :our de soy et estait conservé et gardé des yeux, de l'affection et de ı peuple, qui l'honorait comme s'il eust été son seigneur. » (Bra-

Bien que Louis de Nevers fût un partisan dévoué de la France, rien ne prouve qu'il ait participé au projet de ces assassins; c'était plus probablement le fait de ses courtisans français, ou des émissaires de Philippe, ou des gens qui portaient envie à la grandeur d'Artevelde, et peut-être de tous ces ennemis à la fois (1). Néanmoins une profonde défiance à l'égard du comte grandissait de plus en plus dans le cœur des bourgeois; on lui imputait une grande part de responsabilité dans ces attentats, à cause de son attachement bien connu à la France et au régime politique de ce pays.

Quoi qu'il en soit, l'attitude de la bourgeoisie gantoise et les précautions prises par Artevelde lui-même, ne laissèrent pas à la France le moindre espoir de se délivrer d'une aussi atroce manière du capitaine en chef.

Sur les instances de Philippe de Valois, qui ne savait plus comment éluder la réclamation des communes, le comte Louis résolut d'avoir recours à des moyens moins violents et, en conséquence, il fit un jour prier en secret le capitaine en chef de venir le trouver au *S'Gravensteen*.

Artevelde se montra tout disposé à satisfaire au désir de son souverain; mais il en donna d'abord connaissance aux échevins de la ville, afin qu'on n'attribuât à cette visite que sa véritable cause. L'invitation du comte fut ainsi connue du peuple gantois, et tous les esprits s'émurent dans la crainte qu'il n'y eût là-dessous un piége tendu à Artevelde.

Le *S'Gravensteen* était situé au delà de la Lys, dans un quartier de la ville qu'on appelait le Vieux-Bourg, et qui,

NARD DE GIRARD. *Histoire générale des roys de France*. Paris, 1615, p. 612. — Voy aussi *Le[illegible]*. p. 281.)

(1) « Le comte n'était point méchant et rancuneux de sa nature mais plutôt facile à se laisser diriger par les impressions du moment. » (EDW. LE GLAY, t. II, p. 418.)

comme fief princier, relevait directement de la cour de justice du comte, sans être soumis au banc des échevins de Gand. Ce *steen* était une formidable forteresse, construite en l'année 868 par Baudouin Bras-de-Fer, pour servir de refuge contre les agressions des Normands. Il était de forme ronde et entouré de remparts d'une hauteur extraordinaire, flanqués de tours en saillie dont les murs étaient percés de toutes parts de menaçantes meurtrières. La Lieve baignait l'édifice d'un côté et l'entourait de ses eaux, détournées de leur cours naturel, si bien que le château fort n'était accessible que par le pont de pierre et par une étroite porte (1).

La teinte sombre et triste que le temps avait répandue sur cette demeure du souverain, le caractère grossier et lourd de son architecture, faisaient une étrange impression sur celui qui, au sortir des rues vivantes et animées de Gand, venait jeter un regard craintif sur ce formidable colosse de pierre; un sentiment glacial d'anxiété serrait son cœur, et il se croyait reporté comme par magie à ces temps de servitude et d'oppression du peuple dont le souvenir était perdu depuis des siècles déjà dans les industrieuses communes flamandes.

Les basses et chétives demeures qui entouraient le château des comtes, la misère, la malpropreté des habitants demi-nus qui les habitaient, le morne silence qui régnait aux alentours, augmentaient encore cette pénible impression, et, quand on s'éloignait enfin de ce dernier asile de la puissance féodale, on sentait sa poitrine se comprimer comme si l'on eût respiré un air empesté.

Sur les remparts, des sentinelles se promenaient comme des ombres muettes; même en plein jour, rien ne troublait

(1) Voyez le dessin de cette antique demeure des comtes de Flandre dans les *Monuments du moyen âge*, publiés par F. De Vigne, pl. IV.

le silence qui environnait le suzerain redouté, sinon les aboiements monotones des chiens de chasse, à l'intérieur du château fort.

Le jour où Artevelde devait s'y rendre, les alentours de la demeure du comte présentaient un tout autre aspect : de nombreux bourgeois de Gand et des gens des métiers y étaient réunis en groupes et s'entretenaient avec une bruyante vivacité; d'autres, qui étaient armés, se promenaient dans les rues en petits détachements; car, comme ils ne se trouvaient pas sur le territoire de la ville, ils ne pouvaient s'y arrêter avec des armes. Néanmoins, pour remplir leur dessein, ils feignaient ne faire que passer; mais ils ne s'éloignaient guère de la place Sainte-Pharaïlde, sur laquelle s'ouvrait la porte du *steen*. On ne devait pas être sans inquiétude dans la forteresse au sujet de ces rassemblements; car on avait abaissé la herse de la porte, et doublé les gardes sur les remparts (1).

Dans l'angle de la place, près du nouvel hospice de Wennemaer, on discutait surtout avec une vivacité particulière sur les causes qui avaient attiré les habitants de Gand de ce côté de la ville.

— Oui, disait un compagnon maçon, vous pouvez dire ce que vous voudrez, mais qu'on ose toucher un seul cheveu de la tête de maître Jacques, et, demain, vous ne trouverez plus deux pierres du vieux château qui tiennent ensemble!

— Nous leur apprendrons à nager dans la Lieve, murmurait un autre.

— Mais, disait avec un sang-froid affecté le chef-doyen Gérard Denis, qui se trouvait dans le groupe, je ne sais,

(1) « Le comte de Flandre manda à Artevelde de venir lui parler en son hôtel. Le bourgeois se rendit à son invitation, mais accompagné d'une si grande foule, que le seigneur n'eut ni le courage ni le pouvoir de mettre la main sur lui. » (Lenz.)

gnons, qui vous a mis encore une fois ces idées en
Notre gracieux prince a invité maître Artevelde à se
auprès de lui; c'est une marque d'honneur et de
thie, — et vous voilà ici, menaçant et tempêtant,
: si notre comte était capable d'attirer par fraude ses
dans un guet-apens et de les faire égorger en sa
ce. Qui de vous oserait dire qu'il a vraiment cette
?

me Denis s'y attendait, personne ne répondit à cette
›n, sauf par des signes contenus d'impatience, tant à
du respect qu'on croyait devoir à sa haute dignité,
rce qu'aucun des auditeurs n'eût osé élever contre le
une accusation aussi explicite.

eul compagnon semblait irrité et grommela d'une voix
en s'adressant à son voisin :

'ar saint Liévin! depuis quand le chef-doyen est-il
ı un ami du comte et un *léliard*? Il y a certainement
ous quelque chose de louche!

vaudrait mieux, reprit Denis, regagner tous votre
re; car ces attroupements tumultueux font grand tort
itaine en chef. Savez-vous ce qu'on dit là-bas près de
·Pharaïlde? On accuse maître Artevelde d'avoir fait
re dans la commune la nouvelle de l'invitation qu'il a
lu comte, et la crainte qu'il ne soit victime d'une tra-
Je n'en crois rien; mais on ajoute que, depuis long-
léjà, il cherche à rendre le prince odieux aux Gantois,
ue le comte s'éloigne d'ici et que lui puisse seul agir
tre envers nous.

e moment, un jeune teinturier s'approcha du rassem-
ıt et entendit les dernières paroles du chef-doyen. On
: sur ses traits qu'il en éprouvait un vif mécontente-
mais il se contint et parut n'écouter que par simple
ié

— Et puis, compagnons, poursuivit Denis, avec toutes ces démonstrations de sympathie, vous rendrez le capitaine en chef tellement orgueilleux, qu'il ne regardera plus le peuple que comme de la boue. On dit déjà qu'il renie la bourgeoisie et a offert sa fille en mariage à un chevalier français. Il est probable que ce n'est qu'un faux bruit; mais faites bien attention que maître Jacques traite sur un pied d'égalité avec les rois et les comtes, et qu'il ne s'estime pas moins que s'il avait une couronne sur la tête. C'est dangereux pour maître Artevelde lui-même, et, si nous devons être dominés ou opprimés, mieux vaut que ce soit par notre prince légitime que par un homme que nous n'aurions fait ce qu'il est que pour nous donner en lui un orgueilleux tyran.

— Cela est vrai, dit un tisserand. Qu'est-ce qui donne, par exemple, au capitaine en chef de Gand le droit de commander à toute la Flandre comme s'il était le comte lui-même, et de faire prendre les armes aux communes? Qui lui donne le droit d'entretenir des relations secrètes avec le duc de Brabant et le comte de Hainaut, sans en informer le magistrat de Gand? Qui lui a donné le droit de traiter brutalement à l'Écluse le bon roi d'Angleterre et de faire peut-être, grâce à sa hautaine présomption, de ce souverain un ennemi mortel et irréconciliable de la Flandre?

A ces mots, le jeune teinturier pâlit et un regard enflammé jaillit de ses yeux; cependant il pencha la tête sans dire un mot.

— Et maintenant, continua Denis, que va-t-il encore arriver? Vous voici devant le château du comte comme si vous le menaciez d'un assaut ou d'un siége. Cela l'aigrira grandement contre nous; ce n'est pas là le moyen d'avoir la paix. Il pourrait en résulter une grande hostilité entre le prince et la commune de Gand. Ne pourrait-on dire, avec quelque apparence de raison si cela arrivait, que maître Artevelde a pr

voqué ce dissentiment uniquement pour se débarrasser du comte et lui faire reprendre le chemin de la France? Et, si vous donnez à maître Artevelde des raisons de croire qu'il est plus que le comte, qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'il lui prît vraiment envie de devenir lui-même comte de Flandre?

Le tisserand qui était venu avec le chef-doyen avança la tête au milieu du cercle, comme pour confier un secret à l'auditoire :

— Savez-vous, dit-il à demi-voix, ce que j'ai entendu raconter par quelqu'un qui assure en avoir été témoin? Il paraît que maître Artevelde, entre quatre murs, est un joyeux compagnon et boit plus de vin qu'il n'en peut porter. Ainsi récemment, chez certain bourgeois, il en serait venu jusqu'à perdre la tête et aurait déclaré très-nettement qu'il veut devenir comte de Flandre et que tous, il nous...

Tremblant comme une feuille et pâle de colère comme un mort, le teinturier bondit en avant et s'écria en s'adressant au tisserand :

— Tais-toi, tais-toi, ou je t'écrase sous mes pieds, lâche calomniateur !

Et, promenant son regard flamboyant sur les autres détracteurs du grand citoyen, il poursuivit, transporté de colère :

— Savez-vous ce que vous êtes, vous tous qui lancez vos infâmes crachats contre le capitaine en chef? Vous êtes de lâches chiens qui aboyez contre le soleil, parce que sa lumière vous aveugle ! Ainsi vous avez déjà oublié qui a sauvé la Flandre de la famine et l'a relevée de son abaissement; qui a répandu des torrents d'or dans les rues de Gand; qui a rendu à notre patrie humiliée la liberté et la considération? Le héros, le libérateur est un ambitieux, un tyran, un ivrogne, n'est-ce pas? Parce que sa grandeur vous écrase, vous cherchez à souiller son nom; parce que vous ne pouvez atteindre ni à sa tête ni à son cœur, vous lui rongez les

pieds, vils vermisseaux, ingrate race de vipères que vous êtes! S'il y a des doyens ici, qu'ils sachent que c'est Liéven Comyne qui parle ainsi!

Le chef-doyen se trouva tout confus en présence de cette sortie, et ne sut que dire, parce qu'il ne jugeait pas prudent de soutenir publiquement ses odieuses et hypocrites calomnies. Il murmura quelques paroles, fit volte-face et quitta la place Sainte-Pharaïlde en prenant le pont de la Tête.

Liéven Comyne, tout tremblant encore, suivit de l'œil le chef-doyen, jusqu'à ce qu'il eût disparu. Puis il se tourna de nouveau vers le tisserand effaré et s'écria :

—Ah! ah! à nous deux maintenant! Sais-tu ce qu'on fait d'un serpent qui lance son venin contre ses bienfaiteurs? On lui tord le cou et on l'écrase sous son talon!

A ces mots, il étreignit, en effet, le cou du tisserand de ses deux mains, comme dans une tenaille, le jeta à terre à demi étranglé et lui lança un coup de pied dans les reins. Il le laissa néanmoins se relever, et, tout en riant ironiquement des raisons que le tisserand cherchait à faire valoir pour s'excuser :

—Va, dit Liévin Comyne avec mépris, ta lâcheté prouve que tu es un calomniateur!

—Faut-il noyer le coquin dans la Lieve? demandèrent les spectateurs, qui applaudissaient la conduite du teinturier.

Déjà ils avaient saisi leur victime et l'entraînaient violemment vers la rivière pour l'y jeter sans miséricorde, mais tout à coup les cris de « Vive le capitaine en chef! » s'élevèrent dans les airs dans la direction du pont du Comte, et tous coururent de ce côté de la place, sans s'inquiéter davantage du tisserand.

Jacques Artevelde s'avançait seul à travers les rangs du peuple; il avait laissé sur le marché aux Poissons sa garde de vingt-huit hommes, pour s'approcher de la demeure de

son souverain comme il convient à un sujet. Grande fut sa surprise et même son chagrin, lorsqu'il vit la place Sainte-Pharaïlde envahie par une foule dont les exclamations prouvaient qu'elle ne s'était réunie en cet endroit que par défiance pour la loyauté du comte. Il s'arrêta, et le peuple, dès qu'il vit que le capitaine voulait parler, fit silence et écouta respectueusement.

— Braves compagnons, dit Artevelde, qu'est-ce qui vous émeut ainsi? Pourquoi cette réunion mécontente devant le palais du comte? Ce n'est pas bien à vous!

Un forgeron qui se trouvait devant lui, le marteau au poing, lui répondit dans son rude langage :

— Peu importe que ce soit bien ou non! Si d'ici à deux heures notre capitaine en chef n'est pas de retour de cette caverne de *léliards*, nous démolirons ce repaire jusqu'à la dernière pierre et nous exterminerons tous ceux qui peuvent s'y trouver! Cela dure depuis assez longtemps, maître Jacques; qu'ils osent mettre la main sur vous, et ce n'est pas eux qui porteront au roi de France la bienheureuse nouvelle de la mort de Jacques Van Artevelde!

— Compagnons, répondit Artevelde, vous outragez à tort notre noble souverain par cette défiance. Pouvons-nous rendre le comte responsable des méfaits des étrangers qui nous sont envoyés d'autres pays? Non, ce serait une grande injustice de notre part; nous devons plus de respect à notre prince légitime. Vous êtes tous mes bons amis, n'est-ce pas? Eh bien, écoutez ma voix, quittez cette place et regagnez vos demeures avec une pleine confiance : vos craintes sont sans fondement. Retirez-vous, je vous serai reconnaissant de cette preuve de sympathie.

— Capitaine en chef, passerez-vous par le marché du Vendredi en rentrant chez vous? demanda le forgeron. Si vous nous promettez cela, nous nous retirerons.

— Je le ferai, répondit Artevelde.

— C'est bien, dit le forgeron, nous vous y attendrons jusqu'à la tombée du soir. Au marché du Vendredi! au marché du Vendredi!

Le flot populaire se dirigea, par le pont du Comte et par le quai de la Grue, vers le marché du Vendredi. Peu d'instants après, il n'y avait plus devant la demeure du comte que de pacifiques bourgeois que la curiosité y avait retenus.

Déjà la sentinelle qui veillait au-dessus de la porte du *S'Gravensteen* avait donné le signal. La herse était levée, et, quand Artevelde se présenta à l'entrée du manoir seigneurial, il y fut introduit par deux serviteurs qui le conduisirent dans une salle où le comte se trouvait en compagnie de plusieurs personnes.

Louis de Nevers était un homme d'âge moyen, bien fait et d'une physionomie assez douce; son geste et son langage avaient de la distinction et de la noblesse; on reconnaissait au premier abord que le sang royal et l'éducation princière lui avaient donné la dignité de l'attitude et l'urbanité chevaleresque. Cependant ses traits peu accusés, son regard sans feu et sa complexion délicate permettaient de supposer que, s'il était doué de toutes les autres qualités, la virilité de la volonté et l'énergie du caractère lui faisaient défaut.

Lors de l'entrée d'Artevelde, les courtisans et les conseillers du prince, qui étaient tous étrangers (1), dirigèrent les yeux avec une curiosité insultante sur le célèbre bourgeois de Gand; mais le comte se leva de son siége et les pria tous de quitter la salle. Dès qu'ils eurent disparu par les portes latérales, le prince s'avança vers Artevelde, lui prit affec-

(1) « Son premier conseiller, qui avait dirigé son éducation et le suivait partout, était le sire de Vazelay, ennemi mortel de la Flandre et fils du chevalier Pierre Flotte, qui jadis avait contribué à l'oppression de la Flandre et avait péri à la bataille des Eperons d'or. (Voir *Sismondi*, t. VI, p. 200.)

ieusement la main, l'amena vers un siége et lui dit en ançais, langue qu'il savait que le bourgeois de Gand parit parfaitement (1) :

— Soyez le bienvenu, capitaine général de ma bonne ville e Gand ; il y a longtemps que j'aurais dû vous consulter sur ien des choses, car on raconte des merveilles de votre haute igesse ; mais quelques obstacles m'en ont empêché. Enfin, ie voici seul avec vous. Vous le voyez, ma confiance est rande, j'espère que vous serez franc aussi envers moi. Preez ce siége, je veux vous parler en ami.

Artevelde résista pendant quelque temps à l'invitation du omte. Enfin, il s'assit vis-à-vis de Louis de Nevers, et dit :

— Puisque mon gracieux seigneur le veut, je serai franc, t, si mon vœu peut s'accomplir, de cet entretien solennel ortiront la gloire de mon souverain et l'éternelle grandeur le mon pays !

— Je l'espère aussi, répliqua Louis. Écoutez bien ce que e vais vous dire, capitaine général. La renommée de votre agesse a pénétré jusque dans les pays lointains ; le roi de rance lui-même a témoigné plus d'une fois en ma présence qu'il ferait les plus grands sacrifices pour avoir un homme omme vous dans son conseil, bien que vous soyez simple bourgeois, si je ne me trompe ?

Un indéfinissable sourire parut sur les traits du Sage Homme.

4) Beaucoup d'anciens chroniqueurs disent que Jacques Van Artevelde séjourna pendant quelques années à la cour de France. Mézeray dit qu'il s'y trouvait comme simple commerçant ; d'autres, qu'il appartenait comme page à la suite de Louis le Hutin. Il fit aussi la campagne de l'île de Rhodes avec le comte de Valois. C'est ce que rapporte Denis Sauvage dans ses *Chroniques de Flandre*. Lyon, 1562, p 142 : « Cestus Artevelde avait été avec le comte de Valois outre les monts en l'isle de Rhodes. » Il résulte des divers témoignages que nous avons recueillis qu'Artevelde devait avoir beaucoup voyagé dans sa jeunesse.

— Je n'ai d'autre intention en vous disant cela, reprit le comte, que de vous prouver que le plus puissant souverain de l'Europe sait lui-même apprécier votre mérite. Quant à moi, je regrette qu'un homme comme vous soit placé à la tête d'un peuple séditieux et remuant et se voie forcé d'employer son génie contre la légitime autorité de ses souverains, jusqu'à ce que ce même peuple, dans son inconstance, vous traîne dans la fange et mette votre cadavre en lambeaux; car n'est-ce pas toujours le sort des idoles d'une multitude insensée? Vous vous trouvez fort honoré aujourd'hui du titre de capitaine général d'une ville qui vous donne la ridicule pension de trois sous de gros (1) par semaine; mais ne serait-il pas plus avantageux pour votre pays, pour votre suzerain et pour vous-même que vous occupassiez une charge digne de vous, celle de maréchal de Flandre, par exemple?

Le comte regardait le Sage Homme comme pour obtenir une réponse de lui; une expression de profonde tristesse avait assombri les traits d'Artevelde, et il baissait les yeux, comme anéanti.

— Ne croyez-vous pas, maître Artevelde, demanda le comte, que la Flandre apprendrait avec joie votre nomination de maréchal? Pourquoi cette proposition semble-t-elle vous causer une émotion pénible (2)?

— Au nom de Dieu, seigneur comte, cessez ce langage; il me blesse jusqu'au vif.

— Pourquoi?

— Ah! puisse Dieu punir celui qui a mis de semblables paroles dans la bouche du comte de Flandre! Je suis Flamand et bourgeois de Gand, pour tout l'or de France,

(1) Il touchait, comme capitaine général, douze livres de gros par an, et trois *sticivers* de gros (27 centimes) par semaine. (Voir Lenz et les *Comptes de la ville de Gand*.)

(2) Voir Froissart sur cette entrevue.

pour la couronne de France même, je ne l'oublierai pas!

Il fallait que Louis de Nevers eût agi de bonne foi; car la parole exaltée du capitaine en chef l'étonna plus qu'elle ne l'émut, et il dit avec un parfait sang-froid :

— Vous ne me comprenez pas, maître Van Artevelde. Soupçonneriez-vous par hasard ma bonne foi?

— Aucunement, répondit Artevelde d'un ton plus calme; je comprends que mon gracieux seigneur, comme chevalier et obéissant aux idées qu'on nourrit en France, doive regarder comme un grand bonheur pour un bourgeois de pouvoir quitter son humble condition pour prendre un rang plus élevé dans la vie publique; mais on vous a trompé, seigneur comte : en Flandre, il n'en est pas ainsi. Ici, il ne faut être ni chevalier, ni seigneur suzerain pour pouvoir servir sa patrie avec honneur, et pour être estimé des gens de la commune, selon ce qu'on a fait pour la gloire ou la prospérité du pays. Je suis prêt à faire pour vous ce qui peut se concilier avec l'intérêt de la Flandre, c'est-à-dire avec l'inspiration de ma conscience; mais ni promesses ni dignités ne sauraient me faire dévier d'un pas du chemin que j'entends suivre. Ainsi, si vos efforts pouvaient avoir un autre but que celui de faire de moi autre chose qu'un bourgeois de Gand et un défenseur de la liberté de la commune, renoncez à toute instance, mon gracieux seigneur, elle serait inutile.

—Je ne sais quelle espèce d'homme vous êtes, dit le comte avec impatience; on veut vous faire du bien, vous combler d'honneurs et de richesses, et vous vous en irritez! Faut-il donc me tromper, pour me donner le désir de reconnaître et de récompenser vos éminents mérites?

— Avec votre permission, seigneur comte, dit Artevelde, je ne serai jamais rien qu'un fidèle et dévoué serviteur de la ville de Gand et du pays de Flandre; mais, si je pouvais vous rendre quelque service, je le considérerais comme un véri-

table bonheur : dites-moi donc, seigneur comte, ce que je pourrais faire pour vous être agréable.

Louis de Nevers regarda cette question comme un demi-triomphe et répondit d'un ton affable :

— Rien que de juste, capitaine en chef. D'abord, vous devriez exciter les communes flamandes à venir en aide à notre souverain naturel, le roi de France, contre son irréconciliable ennemi, Édouard d'Angleterre. Puis, pour ne pas importuner le roi par des requêtes mal fondées, il faudrait faire renoncer les villes de Flandre à leur revendication de la Flandre wallone, qui aussi bien a été cédée par de bons et loyaux traités. N'est-il pas du devoir de fidèles vassaux de défendre leur suzerain contre un ennemi ambitieux qui ne tend pas à moins qu'à lui ravir sa couronne ? Enfin, l'intérêt de la Flandre exige qu'elle se range du côté du plus fort. Vous voyez bien qu'Édouard ne peut faire la guerre à Philippe de Valois, sans aller chercher des alliés dans tous les pays de l'Europe ! La Flandre ne doit-elle pas, d'ailleurs, une éternelle reconnaissance à la France pour la protection que ce puissant pays lui a toujours accordée ? La France mérite-t-elle cette haine ardente qu'on lui porte si injustement en Flandre et qui, dans votre famille, capitaine, semble un sentiment héréditaire (1).

— Et c'est là tout ce que vous demanderiez de moi ? demanda Artevelde en proie à une profonde préoccupation.

— C'est le principal pour le moment, poursuivit le comte ; mais ce n'est pas tout cependant. Avouez avec moi, capitaine, que la Flandre, par la révolte et la violence, s'est mise en possession de libertés qui compromettent sa prospérité,

(1) « Artevelde appartenait à une des grandes familles de Flandre, et sa maison était depuis longtemps antifrançaise. » (L'*Indépendant*, 20 août 1835). Article attribué à M. J.-B. Nothomb.

i ont introduit dans ce pays le monstrueux système que le et stupide multitude a seule droit de commander, à rande humiliation des gens de noble souche; — des li-ès qui feraient du prince l'humble serviteur de ses su-si un prince pouvait accepter ce joug honteux. Un pa-état de choses est contre toutes les lois de la nature, et vengeance au Ciel, qui témoigne son courroux d'une ma-e assez visible, par les troubles, les émeutes et les effu-s de sang qui ne cessent d'affliger la Flandre. Voyez ce e passe dans la belle France : là du moins, le prince est re, et il y commande comme il convient au légitime erain d'un puissant royaume; là, un bourgeois, roturier ur, n'oserait se prétendre l'égal d'un chevalier : c'est le de la courtoisie, des éclatants faits d'armes et des beaux nes d'amour (1). Le peuple y trouve la paix et le bon-dans l'obéissance au roi et aux seigneurs. Ici, au con-e, tout sujet est l'ennemi du prince, et l'on dirait que que Flamand a sucé l'esprit de rébellion avec le lait de nère. La Flandre ne doit pas persévérer dans cet état de idit orgueil populaire; il faut que les droits du prince nt rétablis par l'amoindrissement ou la suppression de ces tendus priviléges communaux qui portent atteinte au bien-du pays, aussi bien qu'à l'autorité du souverain légitime. is, capitaine en chef, vous pouvez contribuer beaucoup à faire atteindre ce but utile et désirable; votre influence grande, le peuple vous aime, et, sur vos conseils, com-ndrait facilement ce qui est juste et équitable. Et, si la ssance vous manque au commencement, mon secours et

(1) « La noblesse de France se vantait de tenir le premier rang en Europe la courtoisie, l'élégance des manières, l'adresse dans tous les exercices alereques et la valeur... Elle occupait en Europe le rang auquel elle t prétendu : on la regardait comme le centre de la chevalerie. » (Si-de de Sismondi, *Histoire des Français*, t. VI, p. 331.)

l'aide du roi de France vous feraient assez fort pour tenir les rebelles en respect. Réfléchissez combien votre mission serait plus belle et plus noble ; car elle vous vaudrait dans le monde entier la faveur et l'estime des rois et des chevaliers.

Artevelde était toujours devant le comte, la tête baissée, et détournant le visage pour cacher l'expression de colère qui, malgré lui, se lisait sur ses traits. Même lorsque le prince se tut, il garda la même attitude, comme s'il pensait que le discours du comte ne fût point fini. Louis de Nevers lui dit :

— Ne parlé-je pas selon la vérité et la raison, capitaine ? Je n'ai pas trop compté sur votre dévouement, n'est-ce pas, en espérant que vous mettriez votre génie et votre influence à mon service pour m'aider à recouvrer l'autorité qui m'appartient ?

Tout à coup Artevelde releva la tête avec résolution, et, l'œil étincelant d'une exaltation à laquelle se mêlait de la colère :

— Seigneur, je ne puis dire sans votre gracieuse permission ce que j'ai à vous répondre. Il est probable qu'il ne me sera plus jamais donné de me trouver seul à seul avec mon souverain. Mon cœur est plein !... plein de colère... plein d'indignation.... plein de tristesse... ; mais le respect que je dois à mon seigneur ne me permet pas de dire librement mon opinion sur ce qu'il vient de me demander, ni d'énoncer franchement les motifs sur lesquels cette opinion est fondée.

— Parlez sans crainte ! dit le comte en souriant.

— Et, si quelque chose dans mes paroles vous paraissait blessant pour vous-même ou pour le roi de France, il me serait néanmoins permis d'aller jusqu'au bout, en considération de mes intentions respectueuses ?

— Je vous donne pleine liberté, maître Artevelde ; parlez comme bon vous semblera et dites ce qui vous plaît : il me serait agréable de connaître par moi-même les opinions po-

litiques d'un homme dont on vante partout la sagesse.

Jacques Van Artevelde fixa sur le prince un regard plus résolu et s'adressa à lui en ces termes :

— Mon gracieux seigneur, l'erreur est le lot de l'humanité ; les princes et les peuples sont également exposés à se méprendre sur les plus grands intérêts. Ne m'en veuillez donc pas si je vous prouve avec quelle perfidie on vous a trompé et déçu sur notre compte, à nous Flamands. Seigneur comte, vous avez sans doute entendu lire souvent des chroniques qui traitent de l'histoire de la Flandre, et qui racontent comment nous, bourgeois et vilains, nous avons, en sujets indociles et avec une dédaigneuse hauteur, refusé obéissance à nos princes et humilié la chevalerie. Je sais que, dans votre jeunesse, à la cour de France, on vous a lu beaucoup de chroniques, — chroniques écrites en français et dont le contenu était faux ! écrites sur l'ordre des rois de France pour abâtardir les fils des comtes de Flandre et en faire des Français... Ne vous irritez pas, monseigneur, je vais vous donner la preuve de ce que j'avance, si vous le permettez. Je vais, pour toute réponse, vous dire ce que les chroniques de notre pays vous eussent raconté, si l'on n'eût empêché le comte de Flandre d'apprendre la langue de ses ancêtres. On vous a soutenu, en appuyant cette assertion de preuves mensongères, que la Flandre avait arraché par la violence à ses princes ses priviléges et ses libertés. C'est une fausseté et un mensonge ! En d'autres temps, les comtes de Flandre étaient des Flamands de cœur et d'âme, qui, dès leur enfance, respiraient avec nous l'air de la patrie, qui parlaient notre langue, qui nous connaissaient tels que nous sommes, et nous aimaient parce que nous étions ainsi et non autrement. Ils voyaient que la Flandre devait être avant tout un pays de travail et de commerce ; ils sentaient que la liberté pouvait faire naître ici une merveil-

leuse activité et y produire des miracles de puissance et de richesse; et, dans l'intérêt de leur propre grandeur comme dans celui du bien-être de leurs sujets, ils accordèrent à ceux-ci des priviléges et des libertés qui devaient assurer aux communes le fruit de leurs laborieux efforts. Ce fut votre aieul, Baudouin le Jeune, qui fonda ici le tissage de la laine et lui concéda des priviléges qui firent de cette industrie une source de puissance, de richesse et de gloire pour la Flandre tout entière. Près de trois cent quatre-vingts ans se sont passés depuis lors. Vous voyez, monseigneur, que l'industrie et la liberté ne sont plus jeunes en Flandre. Ce qu'on nous reproche amèrement et comme un grand méfait, c'est que, bourgeois et roturiers, nous osions porter les armes ni plus ni moins que les chevaliers, qui, en France, ont seuls ce privilége. Mais qui nous a mis en main ces armes, ces mêmes armes qu'on nous accuse aujourd'hui d'avoir prises pour résister à la volonté de notre souverain? Il y a trois cents ans, les nobles et les chevaliers de Flandre se soulevèrent contre leur prince légitime, Baudouin le Barbu, et voulurent le dépouiller de sa couronne pour la donner à un ambitieux vassal. Le comte appela le peuple à son secours; le peuple demanda des armes... et il écrasa, avec courage et héroïsme, les ennemis de son excellent prince. C'est donc à une preuve d'affection de leurs comtes que les Flamands doivent le droit de porter les armes; et ils surent les porter si virilement et si fidèlement, que Baudouin de Lille, en 1063, pour les récompenser de leur dévouement, octroya à la Flandre la *paix du Seigneur*. Vous connaissez sans doute cette paix, monseigneur; c'est la charte où se trouvent inscrites toutes nos libertés, à peu de changements près. Oh! monseigneur, en ces heureux temps de bonne intelligence et de sympathie entre le prince et son peuple, les Flamands bénissaient chaque jour le nom de leur comte; ils l'aimaient

le père de la patrie, et, partout où il paraissait, cha-
ait avec un affectueux respect sur un signe de main,
)ule, sur son passage, faisait monter vers le ciel des
; de louange et de reconnaissance.

doit y avoir longtemps de cela, comme vous dites,
e comte avec un demi-sourire. S'il est vrai que jadis
mands aimaient leur souverain et lui étaient soumis,
nt se fait-il donc, capitaine en chef, qu'aujourd'hui
ourrissent que haine pour lui et le considèrent comme
ıi-né du peuple ? Je voudrais bien entendre de votre
la difficile explication de ce fait.

ıisque vous le permettez, je vais vous la donner, sei-
comte. — La Flandre, grâce à son industrieuse po-
ı et à la protection qu'elle trouvait dans la paternelle
ıde de ses princes, menaçait de devenir un pays puis-
on-seulement par son exemplaire ardeur au travail,
commerce florissant, mais encore par l'héroïque cou-
la race germanique qui l'habitait. Ajoutez à cela que
té est très-contagieuse et qu'en France même, ma-
t vassaux commençaient à tourner les yeux avec es-
rs la Flandre et à lever la tête (1); cela éveilla la jalouse
ibilité des rois de France, et leur donna des inquié-
A partir de ce moment, ils résolurent d'annihiler ce
ınt comté en le dominant ou en l'incorporant à la
, afin d'y étouffer selon leur bon plaisir la liberté et
its qui étaient la force du peuple. On essaya maintes
la violence, mais ce moyen ne réussit pas; alors on
de rendre les comtes de Flandre étrangers à leurs
de faire réciproquement des nobles et des bourgeois

ils savaient que, dans chaque ville de France, les bourgeois soupi-
près la liberté telle que les Flamands la possédaient. » (SIMONDE DE
ı, *Histoire des Français*, t. VI, p. 302.)

des ennemis mortels, d'exciter des haines et de semer des divisions, et, grâce à d'habiles et perfides manœuvres, d'épuiser et de paralyser la Flandre, objet de tant d'envie! Ce système de trahison et d'intrigue fut mis en œuvre dès l'année 1200. Vers cette époque, la France recourut à la corruption pour faire enlever secrètement l'héritière de la couronne comtale, la jeune comtesse Jeanne, de ce même château où j'ai, en ce moment, l'insigne honneur de parler à mon gracieux seigneur (1). Elle fut élevée à la cour de France; on lui apprit la langue et on lui inculqua les mœurs françaises; on la nourrit d'idées hostiles à la liberté, afin que, plus tard, quand elle reviendrait en Flandre, comme comtesse, elle y fût méprisée et détestée comme instrument de la France et comme étrangère. Elle reçut un époux de la main du roi de France; cet époux, fils du roi de Portugal, devait aussi être un agent des princes français. Il paraît néanmoins que, plus tard, il regarda ce rôle comme au-dessous de sa dignité de chevalier, car il refusa de servir plus longtemps d'instrument à la ruine de la Flandre. Il fut jeté dans les cachots du Louvre et, après dix années de la plus cruelle captivité, on lui rendit sa liberté au prix de l'odieux traité de Melun, par lequel le pauvre comte, martyr et à demi insensé, fut obligé de mettre comme gage entre les mains des Français nos villes de Lille et de Douai (2). Est-ce par hasard de ce loyal traité que les chroniques françaises font mention? — Je continue. La comtesse Jeanne avait une sœur, nommée Marguerite, qui, elle aussi, avait été enlevée du *S'Gravensteen* et élevée avec elle en France. Jeanne n'ayant pas d'enfants, Margue-

(1) « La dicte comtesse Jehanne fut menée à Paris et mise ès mains du roy sous la garde de la royne. » (OUDEGHERST, *Annales de Flandre*, t. II, p. 57.)

« Le comte Philippe de Namur, auquel on imputait et mettait sus qu'il avait vendu la comtesse Jehanne, à beaux deniers comptants. » (*Ibid.*, p. 66.)

(2) OUDEGHERST, p. 100, 111 et 112.

t hériter de la couronne de Flandre. C'est pourquoi
 France, à la vigilance desquels rien n'échappait,
user à Marguerite un noble français (1). Dès lors,
 France eut les mains libres et jeta un masque dé-
nutile. Le comte, sur l'ordre du roi, — le roi de
onnait alors des ordres en Flandre, — le comte,
t docile de l'étranger, se mit à porter la main sur
s du pays. Il s'ensuivit des troubles, des émeutes,
e civile ; la France, qui veillait toujours, soutenait
omte, tantôt les communes, et excitait sans cesse
ontre l'autre. Le comte finit par se lasser aussi de
umiliant. Il osa se plaindre et résister; on l'attira
ment à Paris avec Robert, son fils aîné et son héri-
n le jeta dans les prisons du Louvre; il échappa
rt au prix qu'on mettait à sa liberté; mais son suc-
obert paya pour son père et pour lui-même; dans
ts du Louvre, en présence peut-être d'une coupe
née, fut signé l'infâme *traité d'iniquité*, par lequel
clarer et accepter que la Flandre était redevable à
 d'un tribut annuel de vingt deux mille parisis (2).
par hasard le loyal traité dont on parle?
ite, les yeux fixés sur Artevelde, l'écoutait avec un
nt croissant et se sentait irrésistiblement dominé
 parole puissante, par cette voix ferme et péné-
n proie à une profonde préoccupation, il secouait la
me un homme qui s'efforce de ne pas ajouter foi à
ntend. Artevelde attendit en vain une observation
 et dit enfin :
gneur comte, il me reste encore à vous donner la

le Dampierre, un des principaux seigneurs de la Champagne.
'ARS, *Chronique du pays et comté de Flandre* (en flamand), t. II,
. — OUDEGHERST, *Annales de Flandre*, t. II, pp. 333-34.

partie la plus pénible de ces explications; — par
pour vous, je voudrais bien la taire...

—Continuez, répondit le comte; je soupçonne ce do
allez parler; mais je désire connaitre votre pensée t
tière, ne craignez rien; aujourd'hui, j'oublie mon ı
mon rang pour vous écouter.

— Et vous, monseigneur, savez-vous que votre p
funt a protesté jusque sur son lit de mort; que c'est c
volonté, et malgré ses continuelles représentations, q
avez été élevé en France (1)? Vous ne savez pas ce
être; on vous l'aura caché; c'est la vérité pourtan
aussi, il fallait que vous fussiez Français et ne connus
les Flamands; vous aussi deviez devenir un instrume
la main des rois de France, haïr les libertés popul
n'avoir pas l'amour de vos sujets, afin que le prin
peuple, étrangers l'un à l'autre, se trouvassent imp
devant les odieuses intrigues de ceux qui veulent n
miner et nous exploiter. Vous aussi, vous avez sen
généreux cœur se soulever d'indignation contre ce
vitude morale; mais les cachots du Louvre ont eu
aussi de votre loyal caractère; vous aussi, vous a
traîtreusement retenu captif et vous avez gémi d
prison; vous aussi, vous avez acheté votre liberté
d'un traité par lequel vous consentiez à placer le
Flandre sous un gouverneur français, aussi souve
le roi le trouverait bon; un traité par lequel vo
abandonné à la France les villes de Lille, Douai et O
titre de rançon (2). Est-ce là par hasard le loyal trait
roi de France invoque contre nous?

A ces derniers mots d'Artevelde, le comte devin

(1) P.-A. Lenz, p. 264.
(2) Voir Lenz, p. 265.

oup pourpre de colère; il bondit de son siége, fixa un regard perçant sur son interlocuteur et parut chercher sur sa physionomie s'il avait eu ou non l'intention de l'outrager. Les traits calmes et impassibles du Sage Homme lui inspirèrent plutôt du respect que de la colère; cependant, comme il se sentait profondément blessé par le sens naturel des paroles d'Artevelde, il ne put recouvrer son calme sur-le-champ, et fit quelques pas rapides dans la salle.

Jacques s'était levé par respect, mais il ne fit pas un mouvement de plus; il attendait que le comte lui adressât la parole.

Louis de Nevers se calma peu à peu, et, s'approchant enfin d'Artevelde, il lui fit signe de se rasseoir.

— La vérité, seigneur comte, est dure à entendre, n'est-ce pas? Elle ressemble à l'outrage et à l'irrévérence, et rouvre d'anciennes blessures qui recommencent à saigner. Pardonnez-moi, monseigneur, je ne l'ai pas faite telle qu'elle est.

— Hélas! il en est ainsi, dit le comte en soupirant et en se laissant tomber sur son siége. Cependant, capitaine en chef, je veux vous écouter jusqu'au bout. Quoi qu'il puisse arriver, je n'oublierai jamais ce jour de ma vie. Qui vous a donné la puissance d'exercer sur chacun un aussi irrésistible empire, homme étonnant que vous êtes? Qui vous a appris à soulever d'une manière si saisissante le voile des temps écoulés et à proclamer des choses qui me frappent de stupéfaction?

— Une calme aspiration vers la vérité et l'ardent amour de mon pays, monseigneur, répondit Artevelde.

— Mais, reprit Louis, quelle est, selon vous, l'intention de la France? Quel serait le résultat de ses intrigues, si elles pouvaient réussir?

— Monseigneur, dit Artevelde, vous m'ordonnez de toucher à des blessures plus douloureuses encore. Puis-je le

faire ? Me permettez-vous de répondre à votre question franchement et sans arrière-pensée ?

Sur un signe affirmatif du comte, il reprit :

— Ce que veut la France ? Elle veut posséder la Flandre pour y anéantir l'industrie et, surtout, les droits du peuple ; pour y établir des impôts selon son bon plaisir, pour s'adjoindre notre terre natale comme un pays conquis, et pour absorber lentement la race germanique qui l'habite ! Voilà ce qu'elle veut ! Voulez-vous connaître aussi les moyens qu'elle emploie pour atteindre ce but ? Eh bien, seigneur comte, ne cherchez pas la solution de la question que vous m'avez posée ailleurs que dans votre propre vie. — Le dernier roi de France, Philippe le Long, vous a donné sa propre fille en mariage ; mais pourquoi croyez-vous qu'il vous ait empêché pendant dix ans, sous mille spécieux prétextes, d'approcher de notre gracieuse comtesse ? Oserais-je vous le dire, seigneur comte ? C'était dans l'espoir que vous mourriez sans enfants. On eût ensuite fait épouser à la comtesse quelque puissant et fidèle vassal ; de cette façon, la Flandre eût appartenu de plein droit à la couronne de France, puisqu'elle serait échue en héritage à la fille des rois de France, et que, par le mariage de cette fille, elle serait passée sous la domination d'un prince français. C'est ainsi, monseigneur, qu'on eût laissé s'éteindre dans vos veines la dernière goutte du sang des comtes de Flandre ! Votre tombe eût englouti le dernier rejeton de nos anciens souverains, et, en vertu d'un droit soi-disant légitime, nous serions tombés pour jamais sous le joug de l'étranger (1).

(1) « Philippe le Long, fidèle à la politique infâme d'Enguerrand de Marigny, lui donna pour épouse une fille de France ; mais, par des clauses captieuses qu'il eut soin de faire entrer dans le contrat, il sut condamner son gendre au célibat dès le jour de ses noces et le mettre dans l'impossibilité d'avoir un héritier légitime capable de lui succéder. » (Voir LENS, p. 264.)

— C'est affreux! s'écria le comte, c'est impossible; vous égarez mon esprit.

— C'est affreux, mais c'est vrai, répliqua Artevelde. C'est Enguerrand de Marigny qui a conçu cet infernal dessein. Et si monseigneur veut se souvenir de l'accord qu'il y a entre mes paroles et ce qu'il sait lui-même, il ne se refusera certainement pas à croire que je ne parle qu'avec connaissance de cause.— Ah! et quelle sera la fin de tout cela, si la France réussit? Vous espérez, monseigneur, que vos enfants régneront sur nous après votre mort? La cour de France espère le contraire. Il faut, selon l'odieux projet dont je vous parle, que la Flandre échoie, soit par mariage, soit par héritage à quelque puissant vassal français. On discute déjà en secret qui ce sera... le duc de Bourgogne par exemple.

Artevelde se tut pour voir l'impression que ses paroles produisaient sur l'esprit du comte; mais Louis était assis, la tête penchée, comme accablé sous une aussi grave révélation, et ne songeait pas à regarder son interlocuteur. Jacques poursuivit:

— Vous vous plaignez de la haine que nous portons à la France? Ce reproche porte sur une erreur: les Flamands ne haïssent pas le peuple français; au contraire, celui-ci compte sur les Flamands pour obtenir un jour sa liberté, et la Flandre compte sur le peuple français pour la défense du droit d'émancipation contre les agressions futures. Pourquoi les rois de France veulent-ils nous écraser? N'est-ce pas dans la crainte que l'exemple de notre puissance et de notre prospérité ne décide les Français à se révolter contre le joug de fer de la féodalité? Si nous détestons quelque chose en France, ce sont les ennemis de la liberté, ceux qui, depuis trois cents ans, veulent étouffer la Flandre pour donner le coup de mort à la puissance communale; mais non pas le peuple français qui aspire au moment où il pourra se soule-

ver avec nous pour briser les chaînes par lesquelles on espère retenir les peuples dans une éternelle enfance. Vous m'avez demandé de servir la France et de contribuer à amoindrir nos libertés; vous avez eu la bonté de me permettre de vous répondre franchement et sans réticence. J'ai parlé trop hardiment peut-être; mais monseigneur l'a voulu ainsi!

Le comte pressa douloureusement son front entre ses deux mains, et dit en soupirant:

— Si vous disiez la vérité! Ah! malheur à moi! je serais donc entouré de piéges, de fraudes et d'intrigues! Je serais un jouet dans la main du roi! Etes-vous bien sûr de ce que vous dites? Oh! dites-moi que vous doutez, que vous n'avez appris tout cela que de la bouche de gens ennemis du roi et de moi-même!... Vous vous taisez, capitaine en chef? Vous êtes donc certain qu'il en est ainsi et non autrement?

— Il en est ainsi! répondit Artevelde avec un inflexible sang-froid.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le comte, c'est effrayant! Mais vous, courageux citoyen, qui m'avez ému jusqu'au fond de l'âme et m'avez montré un abime béant sous mes pieds, que feriez-vous donc pour échapper à cet abime, si vous étiez à ma place? Voyons si vous auriez autant d'éloquence pour conseiller que pour accuser?

— Ce que je ferais, seigneur comte? Je me déclarerais le protecteur des libertés publiques de la Flandre; je me mettrais à la tête du peuple, non pour entraver sa marche, mais pour la diriger; j'identifierais mes intérêts comme prince avec ceux des communes; je ferais fleurir l'industrie; j'attirerais par tous les moyens le commerce dans mon comté, et par là, père et bienfaiteur du pays, je gagnerais l'amour de mes sujets. Je conclurais un traité d'égalité des poids et mesures, de commerce et de commune défense avec le Brabant, le Hainaut, le Limbourg et Liége; j'engagerais tous les pays thi-

s'unir en une fédération générale, et, quand l'antique
elgique de César revivrait dans cette puissante asso-
avec une force de cent mille héroïques combattants,
t de mon siége de comte, je jetterais tranquillement
x sur le trône de France ! La Flandre, formant la
a plus importante et la plus puissante, resterait tou-
la tête de la fédération ; ma couronne rayonnerait
irope entière ; on affluerait par torrents de tous les
du monde dans mes États ; et ici, sur ce sol de la
et de la grandeur populaire, commanderait un prince
rois seraient forcés de saluer avec respect (2). Ce
propose n'est pas une œuvre de géant, seigneur
il ne faut, pour l'accomplir, que cette virile énergie
ourage qui conviennent à un prince... O seigneur
si Dieu vous inspirait le grandiose dessein d'associer
tre propre gloire à l'exaltation de notre belle patrie,
rais à votre service mon expérience, ma fortune et
ng. Tous les Flamands mourraient avec joie pour
éfense, et, je vous le jure, vous seriez avant peu
s plus puissants souverains de l'Europe Vous con-
mon avis, monseigneur, vous savez ce que je vous
le. Deviendrez-vous le chef du peuple le plus indus-
et le plus libre de tout l'Occident? La Flandre suivra-
ette glorieuse carrière sous votre direction et votre
nement paternel, ou ne devra-t-elle demander son
on qu'au courage civique de ses habitants ? Parlez,
ir comte : le jugement que vous allez prononcer dé-
du sort de la Flandre et peut-être du vôtre.

iois (dietsch), équivalent du mot *nederdnitsch*, et qui sert à désigner
diomes qui se rattachent au néerlandais.
semble presque impossible de croire qu'Artevelde, déjà à cette
ait formé un tel projet. On en trouvera plus loin les preuves irré-

A ces mots, un étrange changement se fit tout à coup dans l'attitude et dans la physionomie de Louis de Nevers. Il avait relevé la tête avec fierté et dans ses grands yeux avait rayonné le feu d'un noble orgueil. Mais, lorsque Artevelde lui demanda soudain un assentiment ou un refus, une expression de découragement et de désespoir se répandit sur son visage. Il demeura longtemps absorbé dans ses réflexions et dit enfin d'une voix sourde comme un homme distrait et qui se parle à lui-même :

— C'est impossible ; ce serait un crime dont le roi tirerait une sanglante vengeance ; mon serment m'oblige... et mes comtés de Réthel et de Nevers... et ma femme ! Me liguer avec les bourgeois contre la chevalerie ? être la cause, peut-être, de l'anéantissement de toute la noblesse ? attirer sur moi la malédiction de la France entière et de quiconque a du sang noble dans les veines ? Non, non, c'est impossible !

Et, se levant avec l'intention évidente de mettre fin à l'entretien il prit la main d'Artevelde et lui dit avec bonté :

— Capitaine en chef, je crois à votre loyauté ; vous avez parlé hardiment en présence de votre souverain, je vous le pardonne de bon cœur ; mais je dois repousser ce que vous m'avez conseillé. Je suis un féal chevalier et veux demeurer tel ; le roi de France est mon souverain légitime ; il a reçu mon serment de fidélité ; quoi qu'il m'arrive, je mourrai à son service. J'avais espéré vaincre votre fierté par d'affectueuses paroles et par la promesse d'une mission plus haute que celle que vous remplissez. Je comprends maintenant seulement que cette tentative était inutile et que vous devez nécessairement juger des choses tout autrement qu'un chevalier, puisque vos idées diffèrent si radicalement des nôtres. Je me suis trompé ; cela me peine grandement, capitaine en chef. Vous êtes venu ici sur parole de chevalier, vous

pouvez vous retirer librement, et puisse le Ciel vous inspirer de meilleures pensées!

Artevelde s'inclina respectueusement et répondit :

— Je vous remercie de votre bonté, monseigneur. A moi aussi cette solennelle entrevue avait inspiré une décevante espérance. Hélas i! l m'y faut renoncer à jamais. Soit! Quant à moi, je continuerai, sans crainte ni souci, de consacrer ma vie à l'élévation de mon pays; et, avec l'aide de Dieu, j'accomplirai les promesses que j'ai faites à la commune (1). Vivez heureux, vivez en paix, monseigneur!

A ces mots, le capitaine en chef suivit le courtisan qui, sur l'appel du comte, était entré dans la salle, — et bientôt il se trouva hors du château sur la place Sainte-Pharaïlde.

Il fut accueilli, sur le marché du Vendredi, par les acclamations des gens des métiers qui l'attendaient; mais il ne remercia la foule que par un signe de la main, et, suivi de sa garde, il regagna d'un pas rapide sa demeure.

VII

Le jour de la Saint-Martin de l'année 1339, on remarquait à Bruxelles, sur le Caudenberg, devant le vieux Bourg (2), un grand mouvement de chevaliers, de bourgeois

(1) « Qu'il ferait ce qu'il avait promis à la commune, comme celui qui n'avait pas peur, et qu'à l'aide de Dieu, il mènerait son entreprise à bonne fin. » (FROISSART.)

(2) Le vieux Bourg (*oude Borg* ou *Burg*) était le château fort fondé par les premiers ducs de Brabant. Il occupait à peu près l'emplacement où s'arrête

et de gens de métiers armés, qui allaient et venaient comme s'il se fût passé quelque chose d'extraordinaire. Dans le parc qui s'étendait derrière le château ducal, sur une partie du Borgendal, un grand nombre d'étrangers se promenaient, guidés par les serviteurs du comte. Puis c'était encore çà et là, devant les nombreuses hôtelleries, des chevaux qu'on soignait, des voitures et des litières qu'on débarrassait de la boue qui les souillait. De toutes parts c'étaient des questions sur le nom des principaux étrangers:

— Chère Gudule, comment s'appelle donc le chevalier qui loge aujourd'hui au *Dragon rouge?* D'où vient le vieux clerc dont voici la litière? Parle-t-il flamand? Est-il wallon? — Combien d'hôtes hébergez-vous aujourd'hui, Gudule? — Quatorze, sans compter les domestiques. — Je donnerais bien un florin de Florence pour ton pourboire, Gautier, si j'en avais un. Y a-t-il aussi beaucoup de chevaliers et de bonnes gens à l'*Empereur?* Et à l'*Écu de Hongrie?* Gautier, mon gars, as-tu déjà vu le roi d'Angleterre? — Non. — Monte bien vite alors à la *Cantschiede* (1); les gens du duc sont occupés à pêcher dans le *Clutine* (2); le roi assiste à la pêche. Le parc et la vigne du duc sont pleins d'étrangers.

Gautier, le garçon d'écurie du *Dragon rouge*, posa à terre son seau d'eau et, s'approchant des bourgeois qui l'interpellaient, il leur répondait avec fierté:

— Les gens du *Dragon rouge* n'ont pas besoin de courir après le roi d'Angleterre pour voir quelque chose de rare,

l'aile gauche du palais actuel du roi. (Voyez sur les détails locaux que renferme ce chapitre ALEX HENNE et ALPH. WOUTERS *Histoire de Bruxelles*, vol III, pp 487 et 318.)

(1) La *Kantschiede* forme aujourd'hui la rue de la Madeleine et la montagne de la Cour.

(2) Le *Clutine* était un vaste étang situé près du palais ducal, contre le parc. (Voy. la carte du vieux Bruxelles dans l'histoire citée plus haut, vol. I, p. 162.)

entends-tu, Jean le coutelier! Nous attendons ici un homme qui ne le cède ni à duc ni à roi, bien qu'il ne soit ni noble, ni chevalier!

— Comment! dirent les curieux, c'est bien vrai? Et qui ce serait-il? Qui est-il?

- Qui c'est? dit Gautier. Qui? C'est Jacques van Artevelde!

— Artevelde! s'écria-t-on avec étonnement, Artevelde, le capitaine de Gand!

— Ce tyran sanguinaire! ajouta le coutelier.

— Que parles-tu de tyran? demanda le palefrenier.

— Arrange-toi de manière à ne pas lui courir dans les jambes, répliqua Jean le coutelier, et vole pour remplir ses ordres, mon brave Gautier; car il te passerait sa dague à travers le corps, comme si tu n'étais qu'un chien, ni plus ni moins.

— Il est tel que tu dis? fit Gautier effrayé.

— Tu devrais entendre raconter combien de gens innocents, chevaliers et bourgeois, il a massacrés et fait mettre à mort à Gand et dans le pays de Flandre, uniquement parce qu'à son premier coup d'œil, ils n'accouraient pas se mettre à son service! Oui, oui, Gautier, je te conseille de ne pas le regarder; car, s'il prenait mal la chose, tu ne pourrais probablement t'en plaindre à personne!

— Il veut te faire peur, Gautier, dit un voiturier; ce sont tous mensonges qu'il raconte.

— Des mensonges? s'écria le coutelier, des mensonges? Je le tiens du page de Jean Melisoen, qui m'a apporté sa dague à nettoyer, et qui a entendu ces choses de la bouche d'un chevalier français.

— Et pourtant ce sont des mensonges! reprit le voiturier. Ne suis-je pas allé à Gand, il y a quinze jours, avec le doyen Arnould Boc chercher du drap pour les habits des sergents

de la ville ? ne suis-je pas resté à Gand toute une semaine ? Eh bien, on ne sait rien là-bas de tout ce que vous venez de dire ! Et cependant c'est là qu'on devrait le savoir.

— C'est singulier tout de même ! dit le palefrenier ; depuis hier, il y a ici deux bourgeois de Gand qui doivent se rendre à la cour avec les autres ; et ce qu'ils se disent à voix basse, sur le compte du capitaine van Artevelde, ne ressemble pas du tout au langage d'un ami. J'étais au milieu de mes chevaux et j'écoutais ; et, si ce que disent ces bourgeois est vrai, il faut que cet Artevelde soit un insigne coquin.

— Il a des envieux comme cela à Gand aussi, dit le voiturier ; mais ils se garderont bien de tomber en public sur maître van Artevelde. On leur tordrait le cou sur place et lestement.

— Qu'il soit comme il veut, peu m'en chaut, dit le palefrenier, du moment qu'il ne vient pas me chercher près de mes chevaux...

L'hôtesse parut sur le seuil du *Dragon rouge* et cria d'une voix impatiente et irritée :

— Gautier ! Gautier ! que fais-tu encore là à bavarder avec les voisins, quand nous avons de l'ouvrage jusque par-dessus la tête ? Veux-tu bien achever de nettoyer la litière, fainéant !

— Gudule ! cria l'hôtesse à la servante, va-t'en à la cuisine aider à Godeliere à plumer les poulets et à couper les choux, et dépêche-toi un peu, ma fille.

La fille, montrant du doigt dans la direction du Caudenberg :

— Tenez, mère Walgaerde, dit-elle, voilà nos deux hôtes qui descendent la Cantschiede.

— Va donc bien vite à la chambre à manger, Gudule, et couvre la table, dit l'hôtesse ; nos hôtes vont déjeuner sans doute. Hâte-toi !

Tandis que la servante rentrait pour remplir son office, hôtesse attendit ses hôtes, et les reçut le visage souriant, vec de bonnes paroles ; elle les conduisit dans une chambre où le déjeuner, consistant en viande froide, en œufs, en in et en bière, était déjà servi. Après avoir jeté un coup 'œil sur la table pour s'assurer que rien n'y manquait, elle e dirigea vers la porte en proférant le souhait d'habitude : Bon appétit, messires ! » et allait sortir de la salle. Cependant, une pensée soudaine la rappelant, elle revint vers ses leux hôtes, et leur dit en désignant du doigt une cruche de grès :

— Avec votre permission, messires, je recommande tout particulièrement ce vin à votre attention. Comme étrangers, il vous sera peut-être agréable de pouvoir dire que vous avez bu du vin de la vigne ducale (1).

Les hôtes furent surpris de ces dernières paroles.

— Ce serait là, dit l'un d'eux, du vin provenant des vignes que nous avons vues ce matin dans le parc ? Vous avez raison, je suis curieux de savoir quel goût a le vin de Bruxelles. Nous vous remercions cordialement, digne hôtesse ; mais comment vous êtes-vous procuré ce vin ?

— Ah ! répondit la femme, mon mari, voyez-vous, a déboursé, il y a quatre ans, une belle somme pour aider à payer les dettes du duc, et on lui a donné de ce vin en déduction de ce qui lui est dû (2). Il est bon, messires ; on ne croirait pas, si on ne le goûtait, que du vin si généreux pût venir du Borgendael, derrière le Caudenberg.

A ces mots, elle s'inclina et sortit.

Les deux hôtes, restés seuls, se mirent à déjeuner en si-

(1) Voir sur la carte du vieux Bruxelles l'endroit voisin du parc où était situé ce vignoble.

(2) Voir, sur les dettes considérables du duc Jean III, les *Annales brabançonnes* publiées par Willems.

lence. Il était visible que de graves préoccupations les rendaient distraits; car ce n'est qu'après un long intervalle que l'un d'eux s'adressa en ces termes à son compagnon:

— Ainsi vous croyez, maître Denis, qu'il réussira encore dans son entreprise?

— Je n'en doute nullement, messire van Steenbeke, répondit l'autre.

— Et les députés de Bruges et d'Ypres sont-ils tellement séduits par lui, qu'ils ne veulent pas voir où il en veut venir avec cette diabolique nouveauté?

— Il y a de quoi crever de dépit, messire van Steenbeke, à les voir tous tellement aveuglés sur le compte de cet ambitieux Artevelde; il leur a de nouveau si bien rempli la tête de ses adroites hâbleries, qu'ils ne veulent plus entendre à rien et se fâchent quand on veut leur parler raison. Ils semblent même écouter mes paroles avec indifférence, je dirais presque avec mépris, comme s'il n'y avait plus à Gand un seul homme de valeur, depuis que cet enjôleur du peuple s'y est élevé! Aussi n'ai-je pu dire grand' chose: il est dangereux d'ouvrir de force les yeux à de telles gens; cela pourrait faire échouer nos projets à tout jamais. Mais vous, messire van Steenbeke, vous avez probablement mieux atteint votre but auprès des chevaliers de Brabant et de Flandre.

— Ah! il n'y avait rien à faire, maître Denis; le capitaine en chef a trop bien combiné son jeu. Je ne sais comment il a pu y parvenir; mais tous les chevaliers venus à l'assemblée le vantent comme un prodige de sagesse. Je n'y comprends rien, c'est comme s'il les avait ensorcelés tous! Savez-vous ce que je commence à croire, maître Denis? Je commence à croire que nous sommes trop peu nombreux, trop faibles, et trop peu habiles pour lutter contre un homme dont l'esprit artificieux et la vigilante activité nous écrasent! Ne serons-nous réellement pas trop petits et lui trop grand?

aroles firent monter au visage de Denis l'ardente
de la colère; il grinça des dents et une crispation
э contracta sa bouche.

! s'écria-t-il, vous êtes un homme comme cela ?
, messire van Steenbeke : vous pouvez reculer de-
lourdeur de la tâche; quant à moi, je poursuivrai
t et je l'atteindrai, je vous le jure! Il serait trop
our moi? Eh! n'avez-vous jamais vu le chèvre-
nir par étouffer le jeune et vigoureux chêne auquel
he avec une invincible ténacité?

dmire votre courage, maître Denis; mais avec tout
s ne l'empêcherons pas de conclure aujourd'hui une
entre le Brabant et la Flandre contre la France.
mes-nous donc venus faire ici?

bien, qu'il conclue l'alliance, s'écria Denis, il n'é-
a pas pour cela à ma vengeance; je puis attendre,
longtemps avec la certitude que je l'atteindrai un

notre malheureux comte, maître Denis, lui faudra-
· l'humiliation de voir une alliance s'établir contre
entre ses propres sujets et des princes ennemis de
zerain naturel, le roi de France?

zerain? le roi de France, notre suzerain? dit vive-
nis en l'interrompant. Où prenez-vous de pareilles
Et que m'importe votre gracieux comte et toute sa
de courtisans et de flatteurs! ce que je veux, c'est
r et écraser le tyran, cet ambitieux Artevelde, et, par
er de l'humiliation et de l'abaissement la ville de
la patrie. Mais, pour l'amour de Dieu, ne me parlez
omte ni du roi, qui n'ont ni la force ni le courage
r de leur chemin un infâme usurpateur.

dépit vous fait parler ainsi, maître Denis.

— Le dépit? Non, mais la froide raison et le sentiment du droit violé.

— Si j'en étais sûr, chef-doyen, je ne voudrais pas me liguer plus longtemps avec vous contre le capitaine général. Si je savais que vous êtes vraiment si chaud ennemi de notre gracieux comte que vous semblez vouloir le montrer dans votre colère, je romprais toutes relations avec vous.

Le chef-doyen s'agitait avec impatience sur son siége et répondit avec une colère concentrée :

— Chaud ennemi ? qui vous parle de cela, messire van Steenbeke? Je vous dis que je souffre de voir notre comte se courber si lâchement sous la violente pression d'un ambitieux hâbleur. Et, d'ailleurs, fussé-je ennemi du comte alors que vous lui portez une affection sans bornes, quel obstacle cela apporterait-il à ce que nous agissions de concert?

— Cela rendrait notre association impossible et la romprait sur-le-champ.

— Pas le moins du monde. Quel est votre but? Vous voulez anéantir l'influence d'Artevelde pour voir l'autorité du comte rétablie, peut-être aussi pour faire regagner à la chevalerie son pouvoir sur le peuple ou nous faire liguer avec la France contre l'Angleterre. Le motif pour lequel vous combattez Artevelde m'est parfaitement indifférent ; de sorte que les raisons de ma haine pour lui doivent vous être également indifférentes. Appliquons d'abord toute notre puissance, toute notre intelligence à renverser notre ennemi commun ; après cela, si vous le voulez, nous nous disputerons le butin! Et, si cette déclaration ne vous plaît pas, dites-le : à moi seul, je saurais bien trouver le moyen d'atteindre le but que je me suis proposé.

— C'est bien, répondit le sire van Steenbeke d'un ton mécontent; ne parlons pas davantage de cela ; moi aussi,

je ferai ce qui me plaît et travaillerai à la réussite de mes projets; mais avec vous, chef-doyen, plus jamais!

Denis s'était laissé emporter par son indomptable passion et sentit qu'il courait risque de perdre un allié considérable. Il changea tout à coup de ton et reprit :

— Mais, ami van Steenbeke, vous cherchez toujours dans mes paroles plus qu'il ne s'y trouve ; d'un autre côté, le dépit que m'inspire l'insuccès de mes efforts me fait dire des choses qui ne sont pas tout à fait conformes à ma pensée ; pardonnez-moi ce moment d'emportement ; il faut que nous continuions d'agir de concert jusqu'à ce que notre but soit atteint. Vous êtes chevalier, je suis bourgeois; mais n'avons-nous pas les mêmes raisons de pousser à la chute du tyran en unissant toutes nos forces? La bourgeoisie, le peuple ne sont-ils pas courbés sous son joug humiliant et despotique aussi bien que la noblesse? Ne devons-nous pas tous tant que nous sommes céder à ses ordres et ramper sous son impérieux regard? Le comte et ses sujets ne sont-ils pas ses humbles serviteurs?

— Hélas! ce n'est que trop vrai! dit van Steenbeke avec un soupir.

— Eh bien, quand on sait persévérer, on triomphe infailliblement! Ses affaires ne sont pas en aussi bon état que vous le pensez, et peut-être, d'ici à peu de temps, verrons-nous déjà sa chute.

— L'espérez-vous vraiment?

— Si je l'espère! vous savez bien que le roi de France a déclaré qu'il ferait mettre la Flandre en interdit par les évêques si elle s'alliait avec l'Angleterre contre lui. La première fois le capitaine général a détourné les foudres de l'Église en faisant valoir auprès du pape toutes sortes d'excuses; mais maintenant il n'en ira plus ainsi; on est certain en France que l'interdit ne sera levé sous aucun prétexte.

Notre temps sera venu alors, ami van Steenbeke; quand personne en Flandre ne pourra plus aller à l'église, quand on n'y pourra plus dire la messe ni entendre la confession, alors nous ferons sentir que c'est à l'ambition d'Artevelde qu'il faut imputer la perte de tant d'âmes chrétiennes, et, si la guerre s'ensuit, nous mettrons sous les yeux du peuple la cause des impôts forcés, des pillages et d'autres calamités inévitables. On écoute si facilement quand on souffre et qu'on est mécontent! Le peuple se lassera du capitaine général; il fera une chute d'autant plus profonde qu'il s'est élevé plus haut, et nous, nous jouirons de la douce conviction que, tout petits que nous pouvons être, nous avons renversé et étouffé le tyran dans la fange du mépris public!

— Nous n'en arriverons jamais là, ami Denis.

— Vous le craignez?

— Ah! je n'ose espérer un pareil triomphe quand je réfléchis au temps depuis lequel nous sommes à l'œuvre sans que nous ayons pu arrêter ni même ralentir en rien sa puissante course!

— Vous voulez aussi que le fruit soit mûr avant l'été.

— Non; mais je désespère parce que je ne vois pas encore le fruit noué.

— Oh! vous vous trompez, messire van Steenbeke; le fruit est non-seulement noué, mais il est déjà gros et tout prêt à mûrir. N'entendez-vous donc jamais, à Gand et ailleurs, dans la noblesse et dans le peuple, s'élever des voix qui portent contre Artevelde des accusations pleines de haine et crient vengeance contre lui?

— Sans doute; mais que peuvent ces quelques voix contre le nombre énorme de celles qu'Artevelde ferait monter jusqu'au ciel, si elles pouvaient atteindre aussi haut?

— C'est un commencement, seulement un commencement, messire van Steenbeke. Laissez-moi faire, je saurai entraver

marche, creuser précipice sur précipice sous ses pas, lui sciter tant d'échecs et de déboires, qu'il en perdra la tête. vous vouliez me venir en aide dans cette entreprise, cela rait d'autant plus facile.

— Et en quoi consisterait cette aide? Je ne vous comends pas.

— Je vais vous l'expliquer; mais, je vous le dis d'avance, m'interrompez plus par vos idées chevaleresques et autres livernes semblables. N'oubliez pas qu'il nous faut atteindre tre but, les moyens ne font rien à l'affaire.

— J'écoute, dit van Steenbeke.

Denis avança la tête par-dessus la table et allait mettre à u devant son compagnon toute la perversité de son cœur; ais il en n'eut pas le temps, car l'hôtesse entra dans la hambre et dit aux deux convives :

—Messires, notre domestique, que j'avais envoyée à la porte e Flandre, est arrivée et dit que l'ambassade gantoise est éjà avec les chars près de l'église de Saint-Nicolas. Vos nis, dans quelques instants, mettront pied à terre au *Dran rouge.*

Puis elle sortit en refermant la porte derrière elle.

Le chef-doyen se leva précipitamment pour aller au-devant eux.

— Où allez-vous? demanda van Steenbeke.

— Je vais à la rencontre du capitaine général pour lui rrer la main, répondit Denis avec un sourire qui accusait satisfaction de soi-même et la simplicité.

— D'hypocrites démonstrations d'amitié comme celles-là sont pas loyales, murmura son compagnon.

— Voulez-vous donc que je lui crie tous les jours à la ce : « Je suis ton ennemi! » pour qu'il se méfie de moi et se ette en garde contre mes entreprises? Non, non. Vous agisz autrement, je le sais; vous le combattez ouvertement;

mais qu'en résulte-t-il ? Lorsqu'au conseil des Échevins ou ailleurs, vous portez une accusation contre Artevelde, on dit : « Oui, oui, nous savons, c'est son ennemi juré ; comment pourrait-il dire du bien de lui ? » et l'on ne vous croit pas. Moi, voyez-vous, messire van Steenbeke, je suis, sinon pour le capitaine général lui-même, du moins, aux yeux du peuple, un ami d'Artevelde ; et quand je dis quelque chose contre lui, on ajoute très-facilement foi à mes paroles. Ne savez-vous donc pas que la voix de celui qui accuse son ami auprès des autres, porte des blessures plus inguérissables que celles que fait une dague trempée dans le poison ? Vous riez d'une vérité aussi sérieuse ?

— A la bonne heure ! je l'avais presque oublié ; mais vous me rappelez là une chose, et vous m'en donnez aussi l'explication, je crois. Votre fils et votre femme font aujourd'hui un voyage d'agrément à Bruxelles avec la fille et la femme du capitaine général. J'ai appris que vous-même avez insisté auprès de messire Ghelnoot van Lens, pour qu'il vint avec eux à Bruxelles en qualité de protecteur des dames et pour les guider dans Bruxelles. Je comprends très-bien maintenant la belle amitié qui existe entre les vôtres et la famille d'Artevelde ; mais que signifie la présence ici de messire Ghelnoot ?

Un fin sourire fut la seule réponse du chef-doyen.

— Vous savez bien, reprit van Steenbeke, qu'il court à Gand d'étranges bruits sur messire Ghelnoot et la fille de van Artevelde ? Je sais que ces bruits sont faux ; cependant...

— Bah ! bah ! s'écria Denis avec une expression de triomphe, je n'avais nulle intention lorsque j'ai prié messire Ghelnoot d'accompagner ma femme ; mais vous me signalez là une chose qui, en effet, n'est pas à négliger ; je vous en remercie.... Vous n'allez pas au-devant du capitaine général ?

— Pas pour tout l'or du monde.

— Eh bien, à tout à l'heure.

Lorsque Denis sortit du *Dragon rouge* et, après avoir fait ielque pas, atteignit l'angle de la rue Cantersteen, il aperit au loin la députation de Gand qui s'avançait sur trois 'ands chars, près de la chapelle de Sainte-Madeleine aux ics(1). La banne de deux de ces chars était abaissée; le troième seul était couvert. Dans la première voiture, sur le anc de devant étaient assis Calevoet, le doyen des tisseurs e coutil, et Pierre Loetaerde, échevin de la commune de and, derrière eux Jacques Masch, avec Claes van Belleghem, chevins de la Kerre. Dans le second char se trouvaient acques van Artevelde, van Vaernewyck, premier échevin, ;heinoot van Lens, capitaine de la paroisse de Saint-Nicolas t maître Augustin, clerc de la ville de Gand.

Le troisième char, celui qui était couvert, n'appartenait pas, à proprement parler, à la députation; il était rempli de joyeux espoir et de tendres amours. Sur le premier banc, était Liévin Denis entre sa mère et dame Catherine van Artevelde, et, au fond du char, Christine van Vaernewyck et la charmante Veerle, qui, la main dans la main, s'entretenaient avec enthousiasme de leur beau voyage.

A cette époque, les chemins étaient très-peu sûrs à cause des routiers et des brigands; on ne pouvait, sans grand danger, se mettre en voyage sans être accompagné d'une nombreuse escorte. Il n'y avait donc rien d'étonnant que quelques femmes et filles des députés eussent profité de l'occasion pour faire avec eux un voyage d'agrément dans la capitale du Brabant.

La nouvelle que le célèbre capitaine de Gand devait loger au *Dragon rouge*, avait attiré une foule de monde sur la route que suivait l'ambassade; les Bruxellois curieux s'empressaient

(1) Sancta Magdalena ad saccos.

autour des chars et s'efforçaient de découvrir lequel de tous ces hommes pouvait être van Artevelde. A l'attitude fière de Calevoet, qui se trouvait sur le devant du premier char, on eût pu le prendre facilement pour le chef de la députation; mais ses larges oreilles aplaties et son air stupide disaient assez au peuple que sous une physionomie aussi repoussante ne pouvait se trouver une vaste et haute intelligence.

Au coin de la Cantersteen, la foule était tellement compacte, que ce fut à grand'peine que les chars arrivèrent devant la porte du *Dragon rouge*, bien que l'hôtesse traitât les curieux de paysans et de gens malhonnêtes, et les menaçât de leur jeter des seaux d'eau sur la tête, s'ils ne s'éloignaient de sa maison.

Les députés se hâtèrent de descendre de voiture et, traversant la foule, entrèrent dans l'hôtellerie; lorsque le troisième char arriva devant la porte du *Dragon rouge*, apparut tout à coup le jeune sire de Gaesbeke, le page favori du duc Jean de Brabant, qui venait aider aux dames à descendre de voiture. Sur son ordre, les Bruxellois firent place avec respect; et, après avoir dit aux dames qu'il était chargé de la mission de leur servir de guide dans la ville ducale, il leur offrit tour à tour la main et les introduisit dans l'hôtellerie.

Après quelques mots échangés avec leurs maris et leur père, les dames furent introduites avec Liévin Denis et le jeune page dans une pièce voisine. Les hommes demeurèrent dans la salle commune, mirent de l'ordre dans leur toilette, se firent servir chacun un pot de bière de Bruxelles.

Messire van Steenbeke se tenait à distance du capitaine général sans que personne s'en étonnât, car chacun savait assez l'inimitié qui existait entre eux. Quant à Denis, il avait, en effet, tendu la main à Artevelde et semblait, plus que tous les autres, vouloir s'entretenir affectueusement avec lui; il remarquait bien la froideur et l'indifférence avec laquelle le

› général lui répondait et se sentait profondément
ır ce calme dédain; cependant il dévorait son dépit
uait de jouer son rôle hypocrite.

›ot van Lens causait et plaisantait avec un boi-
s sous le manteau de la cheminée. Après quelques
il leva son pot de bière et s'écria :

compagnons, je bois à notre hôte! Savez-vous
ce brave homme qui est assis, si silencieux, près
C'est Robert Walgaerde, le porte-étendard du sire
›erghe, qui, à la bataille de Hellekinc, s'est signalé
merveilleux exploits. Donnez-moi la main, Robert,
ız balafré la face de bon nombre de Flamands, mais
n êtes pas moins un brave compagnon (1).

putés burent avec un joyeux entrain à la santé de
ıcques Masch, seul, restait immobile sur son siége
lait le boiteux avec une expression de tristesse.

tre Masch, s'écria Ghelnoot, les hommes de cœur
ours bons amis après la guerre.

st lui qui a donné le coup de mort à mon frère!

re frère? demanda l'hôte; et comment se nommait-
votre permission?

'appelait Liévin Masch.

m'en veuillez pas alors, dit l'hôte: votre frère m'a
ans la bataille comme vous me voyez; je le blessai
. Pendant plusieurs semaines, nous nous trouvâmes
ême lit à l'hôpital Saint-Jean. Il est mort étant mon

rès une ancienne chronique récemment publiée (*Corpus chronic.*
. I, p. 249), les Flamands avaient l'avantage, lorsqu'un chevalier
remarqua que leurs visages n'étaient pas protégés par des casques
il cria aux siens : « Frappez au visage! » Les Brabançons suivirent ce
leurs adversaires, bientôt couverts du sang qui coulait de leurs
nt mis en fuite. « Depuis lors, ajoute le chroniqueur, quand on voit
qui est blessé au nez, on dit : *Celui-là s'est trouvé à Hellekinc.* »
WOUTERS, *Histoire de Bruxelles*, tom. I, p. 100.)

meilleur ami ; et c'est moi qui lui ai fermé les yeux en pleurant. Et comment pouvait-il en être autrement ? Nous ne nous devions rien l'un à l'autre... Tenez, maître, je vide mon pot à la chère mémoire de mon ami mort, de votre frère !

Jacques Masch saisit son pot avec émotion et dit :

— Je bois à vous, brave Robert Walgaerde !

En ce moment, les femmes sortirent en grande toilette de la chambre voisine. Le jeune page donnait la main à Christine van Vaernewyck, et Liévin rougit d'amour et de joie, en paraissant devant les députés avec sa bien-aimée Veerle. dame Artevelde suivait avec la mère de Liévin.

— Messire van Gaesbeke, dit le capitaine général, je recommande ces dames à vos soins ; vous savez ce que votre père m'a promis, et je suis sûr que le plus beau page du Brabant sait comme le temps passe vite quand on est en voyage.

— N'ayez aucune inquiétude, maître Artevelde, répondit le page ; je suis, de par l'ordre du duc, le guide habituel de toutes les dames. Pendant que vous irez à la cour, je ferai parcourir tout Bruxelles à ma société, et lui montrerai tout ce qui mérite d'être vu : parc, vieux bourg, églises, *steenen*, hospices et portes. Et, s'il nous reste du temps, nous irons, dans l'un des équipages du duc, faire une promenade au nouveau bois. Fiez-vous à moi.

Il salua poliment les députés et allait quitter le *Dragon rouge* avec ceux qui l'accompagnaient, lorsque la jeune Veerle, l'arrêtant, courut vers Ghelnoot van Lens, et, lui prenant familièrement la main :

— Oh ! oh ! messire Ghelnoot, dit-elle, vous n'êtes pas de l'ambassade ; il faut venir avec nous ! Nous sommes venues ici pour nous amuser, et le plus gai des Gantois nous échap-

perait ? Non, non, je ne vous lâche pas ; vous viendrez avec nous !

Messire van Lens voulut s'excuser pour demeurer avec les députés. Il était visible qu'il n'avait pas grande envie de partager la promenade des dames. Cependant, lorsque Gérard Denis en appela à sa promesse, il ne fit plus de résistance et partit avec le page et Liévin, qui lui rappela en sortant qu'ils avaient promis de prendre, chemin faisant, son cousin Jacques Denis de Gerardsberg, et sa jeune femme, à l'*Epée couronnée*.

A peine les Gantois avaient-ils échangé quelques propos jovials sur la joie qui rayonnait sur le visage des femmes, qu'un héraut d'armes du duc entra dans l'auberge et les pria de le suivre au château. Ils s'enveloppèrent de leurs manteaux, saluèrent leur hôte, et sortirent avec le héraut d'armes.

L'*Oudeborg* (1), palais des ducs de Brabant, était situé sur le mont Caudenberg, non loin du Borgendal ; originairement, ce n'était qn'un *steen* plus ou moins fort, aux hautes tours et aux épaisses murailles ; mais, dans les derniers temps, les ducs l'avaient considérablement agrandi et y avaient fait ajouter de nouvelles constructions pleines de goût. Mais ce qui, à première vue, frappait le plus l'attention, c'était la vaste arène ou le champ clos où se donnaient les joutes et les tournois. Cette place, qui s'étendait devant la façade du palais, était fermée par une clôture en pierre de taille de laquelle s'élançaient dans les airs de nombreuses et légères colonnes.

A l'intérieur du palais, on comptait une vingtaine de magnifiques appartements, habités par la famille du duc et par sa suite. La grande salle de réception se trouvait de plain-pied

(1) Vieux *borg* (château).

et non loin de la grande porte d'entrée. Ses principaux ornements consistaient en une cheminée, chef-d'œuvre d'art, et de magnifiques lambris de vieux chêne, sur lesquels le lion brabançon apparaissait une centaine de fois au milieu des sculptures les plus délicates et les plus variées.

C'est dans cette salle que se tenait l'assemblée solennelle.

Le duc de Brabant, Jean III, était assis au fond de la salle avec le roi d'Angleterre sur un siége un peu élevé au-dessus du parquet. A côté d'eux se tenaient de nombreux chevaliers, parmi lesquels les sires de Leefdale, de Grimberghe et de Gaesbeke, se distinguaient par la richesse de leurs costumes. Des deux côtés de la salle, rangés en cercle réguliers, étaient assis les députés des villes du Brabant : — Bruxelles, Anvers, Louvain, Bois-le-Duc, Nivelles et Tirlemont ; — et des villes de Flandre : — Gand, Bruges, Ypres, Courtrai, Audenarde, Alost, etc.

Devant le duc se trouvait une table occupée par deux clercs qui, la main sur des parchemins déployés, se préparaient à consigner par écrit ce qui allait se passer et se dire ; une table semblable avait été mise aussi au fond du cercle à la disposition des députés et de leurs clercs.

Cette solennelle réunion fut ouverte par une allocution du duc Jean, dans laquelle ce prince s'efforça de faire sentir aux députés que le Brabant et la Flandre avaient un égal intérêt à rester en bonne amitié avec l'Angleterre. Il leur représenta que la plupart des matières premières qu'employait l'industrie dans les pays thiois devaient être tirés d'Angleterre, et qu'une attitude ouvertement hostile contre ce royaume aurait pour conséquence la misère et peut-être la famine, comme la Flandre, hélas! l'avait déjà éprouvé. Puis, après avoir démontré que la guerre entre la France et l'Angleterre était inévitable, il fit comprendre que ni la Flandre ni le Brabant ne pouvaient rester en dehors de la

lutte, et y seraient même entraînées, eussent-elles la ferme volonté de n'y pas entrer. En effet, quant à la Flandre, la guerre ne pouvait s'engager sans se porter sur une partie de son territoire ; et, comme le roi d'Angleterre avait irrévocablement décidé de prendre au premier jour les armes contre la France, les villes flamandes avaient à peser qui elles voulaient avoir pour ami ou pour ennemi. Quant au Brabant, ajouta le duc, ce pays était d'avis qu'il fallait sortir de la neutralité, de faire alliance avec le roi d'Angleterre.

Le roi Édouard prit ensuite la parole et expliqua comment il se voyait forcé à faire la guerre pour se venger de l'injustice qui lui avait été faite ; il prouva que lui seul avait droit à hériter de la couronne de France, par sa mère qui était fille du roi défunt Philippe le Bel, et sœur des trois derniers rois, tous morts sans héritiers mâles ; — mais que Philippe de Valois, recourant à la corruption, avait fait interpréter faussement la loi salique et ourdi un complot pour le dépouiller de son droit, perfide dessein dans lequel il avait réussi jusque là. Comme le duc, il fit remarquer ensuite, que, quoiqu'il lui en coutât beaucoup, il ne pouvait s'empêcher d'entrer avec son armée sur le territoire flamand, parce que la guerre devait naturellement commencer sur les frontières de Flandre. Par conséquent, il se voyait obligé de forcer les Flamands à faire un choix décisif entre son amitié et celle de Philippe de Valois, avec l'espoir que les Flamands se souviendraient de tous les services rendus par lui à leur pays, et lui viendraient en aide à main armée, comme à leur allié naturel et comme à un homme dont le droit avait été outrageusement violé.

Un député d'Anvers appuya les paroles des deux princes, mais finit par déclarer que la commune qu'il représentait n'avait donné à ses envoyés aucun pouvoir de la lier en rien, par la raison que le banc des échevins d'Anvers vou-

lait subordonner sa décision à ce que ferait la Flandre, ce comté pouvant, dans les circonstances présentes, par sa situation et par sa puissance décider de l'issue de la guerre prochaine.

La plupart des députés des villes brabançonnes parlèrent dans le même sens. Alors le duc, se tournant vers les députés flamands :

— Eh bien, messires et bonnes gens de Flandre, quel est le sentiment des communes qui vous ont envoyés à cette assemblée? Je m'adresse d'abord aux représentants de Gand.

Maes Van Vaernewyck se leva et répondit :

— Noble prince, chevaliers et bonnes gens, la commune de Gand, représentée par ses magistrats, a décidé à une forte majorité qu'il fallait s'efforcer de conclure avec l'Angleterre un traité d'alliance contre la France. Elle eût préféré supporter tous les sacrifices pour faire respecter la neutralité de la Flandre; mais, comme cela est devenu impossible, elle cède à la nécessité, et, si elle ne rencontre pas des obstacles invincibles, elle se rangera dans cette guerre du côté de l'Angleterre. Cette résolution n'a pas été prise à l'unanimité des voix; il y a aussi quelques échevins qui pensent que les précédents traités nous défendent de nous déclarer contre la France. Et, comme la commune de Gand a pour principe que toute opinion peut prendre part aux délibérations dans lesquelles ses intérêts sont engagés, elle a composé sa députation en ce sens. Il se trouve ici des députés de Gand dont le sentiment ne concorde pas avec celui de la majorité. Je pense, avec votre permission, gracieux seigneur, qu'il faut d'abord consulter ceux qui voudraient se prononcer contre le projet d'alliance avec l'Angleterre; de cette façon ils feront valoir leurs arguments devant les députés des autres villes et jetteront une lumière nécessaire sur la grave question qui nous réunit ici.

A peine le premier échevin s'était-il rassis, que le sir van Steenbeke se leva et dit :

— Nobles seigneurs et bonnes gens, je reconnais que la Flandre, comme pays de commerce et d'industrie, a plus d'intérêt à s'allier avec l'Angleterre qu'avec la France; mais ce qui pour moi est d'un plus grand poids, c'est la fidélité à un serment juré. Qui oserait soutenir ici que les peuples peuvent faillir à leur parole plutôt que les particuliers? Si l'on adoptait un semblable principe, que deviendrait le droit public ? Ne se parjurerait-on pas envers nous, comme nous semblons vouloir le faire vis-à-vis de la France? Il existe depuis trois ans un traité conclu par notre souverain entre le Brabant, le Hainaut et la Flandre, traité par lequel ces pays s'engagent à se seconder mutuellement contre tout ennemi, à l'exception de la France. Par conséquent, nous ne pouvons faire la guerre à Philippe de Valois sans rompre déloyalement le traité. Souvenez-vous, nobles seigneurs et bonnes gens, que toutes les villes et communes de Brabant, de Flandre et de Hainaut ont juré d'observer cette convention réciproque. Je ne sais ce qui sera décidé dans cette assemblée; mais je suis convaincu que le peuple de Flandre se révolterait contre ce parjure si on voulait en charger son âme et sa conscience. Je pense aussi que les bonnes gens de Brabant ne se résoudront pas plus facilement que les Flamands à manquer à leur serment, eux qui sont réputés pour leur bonne foi et leur loyauté. D'un autre côté, je m'étonne grandement que nous soyons accueillis ici comme représentants de la Flandre, dans une réunion à laquelle n'assiste pas notre prince. Je désapprouve, par conséquent, cette assemblée, et nous, par notre présence ici, nous faisons un acte qui constitue un manque de respect envers lui une révolte contre son autorité.

Les paroles du sire van Steenbeke firent une profonde im-

pression sur l'esprit de la plupart des députés brabançons et flamands, et beaucoup firent un signe de tête qui indiquait une approbation ou tout au moins une hésitation.

Denis s'efforça de lire sur la physionomie d'Artevelde l'effet que produisait sur lui cette opposition à ses vues. Il n'y remarqua qu'une parfaite indifférence, et de temps en temps un léger sourire.

Le premier échevin, van Vaernewyck se leva et dit :

— Notre gracieux seigneur, le comte de Flandre, a été amicalement invité par monseigneur le duc de Brabant, et respectueusement suppplié par la commune de Gand, de vouloir bien se rendre à cette assemblée. Il a répondu que son état maladif le lui défendait et qu'il aviserait plus tard s'il pouvait donner son approbation aux propositions qui seront faites ici. Nous avons donc rempli notre devoir vis-à-vis du comte et personne ne peut nous accuser de manque de respect ni de révolte.

— Je le crois bien, dit Jean Calevoet en interrompant le premier échevin, notre seigneur comte a cherché ce prétexte parce qu'il ne savait comment échapper autrement au vœu des communes ; mais soyez assurés qu'il voit avec déplaisir ce qui se passe ici.

— Je pense, dit avec dignité le premier échevin, que personne de nous n'a le droit d'interpréter publiquement les paroles de notre souverain dans un autre sens que dans leur sens naturel. Le devoir nous oblige à accepter la réponse de notre gracieux seigneur, sans en soupçonner le moins du monde la sincérité ; et je m'étonne fort de nous entendre accuser ici de manque de respect par des hommes qui osent révoquer en doute, dans cette assemblée, la loyauté de notre comte.

Calevoet devint rouge de honte et de colère.

Gérard Denis se leva à son tour et dit d'une voix calme

en apparence, mais avec une expression de colère sur les traits, qui ne s'accordait pas avec le ton modéré de sa parole :

— Nobles seigneurs et bonnes gens, je ne suis assurément pas un ami du roi de France; chacun de vous le sait assez. Néanmoins, quoique cela me pèse, je dois déclarer que je considère comme impossible une alliance entre l'Angleterre et la Flandre. Les raisons que mon collègue, le sire van Steenbeke, a fait valoir devant vous, ont sans doute assez de poids pour y faire regarder à deux fois, avant de se résoudre au parjure signalé; cependant un obstacle plus sérieux encore s'élève entre la Flandre et l'Angleterre. Vous savez que le pape, en 1309, conjura le roi de France d'entreprendre une croisade contre les Turcs qui menaçaient l'Europe; le roi promit de l'entreprendre si les Flamands voulaient jurer solennellement qu'ils le suivraient à la guerre et lui resteraient fidèles. Les communes flamandes ont fait ce serment volontairement, et le pape a donné au roi de France une bulle par laquelle le pouvoir est accordé aux évêques français de frapper la Flandre d'interdit chaque fois que ses habitants violeraient leur serment. Il est vrai que le roi de France a trompé le pape et n'a pas entrepris la croisade ; il est vrai que la bulle est tenue secrète pour les Flamands, jusqu'à ce qu'on puisse s'en servir, comme d'un coup foudroyant, dans des circonstances graves. Mais, malgré tout cela, la bulle existe, et le pouvoir qu'elle attribue à la France n'est pas révoqué par le pape. Il en résulte que la Flandre sera mise au ban dès qu'elle s'alliera avec l'Angleterre. Il est certain que la guerre durera longtemps ; chacun le prévoit avec raison. Eh bien, je vous le demande, compagnons de Flandre, avez-vous bien réfléchi aux conséquences qui peuvent résulter d'un interdit en une seule année? Pas de messe, pas de confession, pas de baptême ! Toutes les églises fermées ! Plus de sépulture en terre sainte !

Nos femmes, nos enfants, nos parents, nos frères, que, durant ce temps, Dieu peut rappeler à lui, infailliblement condamnés aux flammes de l'enfer! Pouvons-nous, au nom de certaines considérations politiques, avoir la cruauté de livrer tant d'âmes aux griffes du démon et de les arracher à Dieu? Et, d'ailleurs, fussions-nous assez insensibles pour nous y résoudre, pensez-vous que le peuple de Flandre soit disposé à charger ainsi sa conscience et à demeurer une année entière en danger d'éternelle damnation? Non, non, ne l'espérez pas; déjà, au bout d'un mois, on se révolterait dans toutes les villes et communes, et le peuple se jetterait de lui-même dans les bras du roi de France, pour être délivré de l'interdit. Cette guerre civile peut plonger ma patrie dans l'abîme de la plus profonde misère. Je ne veux pas prêter la main à une aussi terrible catastrophe, et j'ose espérer que, parmi les députés des villes flamandes, il se trouvera encore des hommes sages et prudents qui reculeront avec moi devant le malheur qui nous menace.

— C'est bien vrai, ce que dit le député de Gand! remarqua un Yprois.

Une certaine agitation se manifesta parmi les députés des villes flamandes et prouva que les paroles du chef-doyen avaient produit de l'effet sur beaucoup d'esprits et les faisaient chanceler dans leur opinion.

La délibération ne tournait nullement à l'avantage du roi Édouard; aussi un profond abattement se peignait-il sur ses traits, tandis que le duc Jean crispait convulsivement les poings. Les députés gantois qui avaient voté pour le projet de traité paraissaient peu inquiets du résultat; ils savaient sans doute que l'affaire, quand il s'agirait de décider, prendrait une tout autre tournure.

Parmi les députés des autres villes, tous ceux qui étaient favorables à l'alliance avec l'Angleterre, avaient les yeux

fixés sur Artevelde, comme sur l'homme dont l'éloquence et le génie plein de ressources pouvaient encore tout sauver. Le capitaine général jugea probablement qu'il était temps de donner à l'assemblée la conviction que l'alliance avec l'Angleterre était non-seulement possible, mais encore nécessaire et pleine d'avantages. Il se leva et dit :

— Nobles seigneurs et bonnes gens, avant que je prenne la liberté de vous exposer ma manière de voir sur la grave question qui nous occupe, je prie monseigneur le duc de Brabant de me permettre d'adresser une question à ceux de mes collègues qui ont pris la parole avant moi. — Je demande donc à maître Denis s'il consentirait à ce que la Flandre prît les armes contre l'Angleterre et pour la France ?

Le chef-doyen sentit bien qu'Artevelde allait l'attirer dans un piége et peut-être dévoiler à tous ses perfides machinations. Cette crainte fit monter par avance le rouge de la colère à son front, et ce fut tout tremblant d'émotion qu'il répondit :

— Je m'étonne que vous osiez me faire une semblable question.

— Veuillez avoir la bonté de me répondre, répliqua le capitaine général avec sang-froid.

—Non, je ne consentirais jamais à ce que la Flandre portât les armes au service de la France ! s'écria Denis irrité.

— Connaissez-vous donc un moyen d'éviter la guerre, maître Denis ? reprit Artevelde.

Surpris par cette question, le chef-doyen s'efforça de trouver une réponse ; mais son imagination rebelle lui fit défaut et il demeura muet sur son siége.

— Ainsi, poursuivit Artevelde, maître Denis ne veut pas que la Flandre se ligue avec la France, et il avoue néanmoins que nous sommes forcés de nous déclarer pour l'un des deux rois, puisque la guerre est inévitable. Maître Denis connaît-

il peut-être un moyen de tirer la Flandre de l'embarras dans lequel elle se trouve; qu'il parle en ce cas; je serai le premier à le remercier, au nom de la patrie, de l'éminent service qu'il lui aura rendu.

Tout confus et le cœur plein d'une rage concentrée, Denis restait toujours cloué sur son siége, sans pouvoir trouver une réponse. Heureusement pour lui, le sire van Steenbeke vint le sauver, en prenant lui-même la parole.

— Ce moyen, dit-il avec vivacité, il n'y a pas à le chercher bien loin! La Flandre n'a qu'à déclarer qu'elle ne veut prendre aucune part à la guerre et entend garder sa neutralité. Ainsi, du moins, elle restera fidèle à son serment et échappera aux dangers qui la menacent!

— Ce moyen serait bon en effet, répondit le capitaine général, s'il était possible. N'oubliez pas ce que sera cette guerre. Elle ne peut commencer que par le siége des villes françaises qui se trouvent sur nos frontières. Deux formidables armées envahiront tour à tour notre territoire, apportant avec elles le pillage et l'incendie: ce sera la ruine de la West-Flandre et une grande humiliation pour le pays tout entier. Nous ne pouvons le permettre; donc, il nous faudra garder nos frontières. Mais comment? Si nous y envoyons une petite armée, aucun des deux rois ne modifiera son plan de guerre, par égard pour cette faible garde, et ne s'exposera, pour la respecter, à une rencontre désavantageuse, à une défaite; et nos hommes seront bientôt écrasés. Si nous envoyons un corps considérable, avant qu'une semaine se soit écoulée, nos forces en seront venues aux mains avec l'une ou l'autre des deux armées belligérantes, et nous serons ainsi impliqués dans la guerre sans y être préparés et sans avoir gardé le droit de choisir nos alliés. — J'en appelle au jugement de tous ceux qui sont ici présents, nobles chevaliers ou bonnes gens. Qu'ils disent si, à leur avis, il est pos-

sible que la Flandre échappe à la guerre, du moment que le roi d'Angleterre est irrévocablement résolu à engager la lutte contre la France ?

Un signe de tête général de dénégation confirma les paroles d'Artevelde. Il se tut un instant, comme pour laisser parler les adversaires du traité d'alliance; mais, ne recevant d'eux aucune réponse, il reprit :

— Nobles seigneurs et bonnes gens, on a dit ici que le Brabant et la Flandre violeraient le serment solennel qu'ils ont prêté, s'ils donnaient aide à qui que ce fût contre la France : on dit que l'interdit de la sainte Église pourrait devenir pour la Flandre une affreuse calamité, au point de vue de l'âme et du corps, si la sentence d'excommunication pesait sur nous pendant quelque temps. Je reconnais que ces obstacles seraient très-sérieux et peut-être insurmontables, s'ils existaient; mais ils n'existent pas!

Ces paroles surprirent fort les membres de l'assemblée; leurs regards s'attachèrent avec un redoublement de curiosité sur le capitaine général et parurent lui demander de plus amples explications. Artevelde ne satisfit pourtant pas, en ce moment, à cette curiosité; mais il se tourna vers le roi d'Angleterre, et dit :

— Noble roi, je vous demande la permission de vous adresser, au nom de mon pays, quelques questions solennelles... Puisque vous m'accordez cette grâce, je vous demande, à vous, Édouard d'Angleterre, si, dans le cas où vous verriez jamais votre droit méconnu, rétabli avec l'aide des villes flamandes et si vous deveniez roi de France, vous laisseriez la Flandre jouir librement et sans entraves de toutes ses franchises et libertés ?

— Je le ferais et j'en donne ma parole de chevalier, répondit Édouard.

— Rendriez-vous à la Flandre toutes les villes et pays

qu'on lui a traîtreusement enlevés : Lille, Douai et Orchies ?

— Je l'ai déjà promis solennellement plusieurs fois, répondit le roi.

— Et Térouanne et Tournai ? ajouta Artevelde (1).

Cette nouvelle exigence surprit extrêmement Édouard. Il avait déjà eu tant de conférences avec Artevelde, qu'il croyait savoir tout ce que les communes flamandes pouvaient lui demander. La position dans laquelle il se trouvait ne lui permit pourtant pas d'hésiter longtemps ; il répondit avec un léger mécontentement :

— Térouanne et Tournai aussi !

Le capitaine général jeta un rapide coup d'œil à maître Augustin, clerc de la ville de Gand, qui était assis à la table et écrivait. Puis il poursuivit :

— Livreriez-vous à la commune de Gand la bulle papale de 1309 avec tous les titres d'obligations, de reconnaissance de dettes, de condamnations à des amendes et tous les traités que la France conserve pour s'en armer contre nous, et dont les magistrats de chaque ville vous transmettraient la liste, chacun pour leur part.

— Cela me semble équitable et je le ferais ! dit Édouard.

Se tournant alors vers les députés des villes, Artevelde parla en ces termes :

— Bonnes gens de Brabant et compagnons de Flandre, rappelez-vous en ce moment solennel ce que nous enseigne l'histoire des derniers siècles. La France est un puissant pays, dont la nombreuse chevalerie est nourrie de l'idée que ce n'est que sur le champ de bataille que l'on peut conquérir gloire et honneur. Cette belliqueuse ardeur, inhérente au caractère de ses habitants, a toujours poussé ce pays vers la

(1) « Le roi d'Angleterre leur promit qu'avant peu il annexerait de nouveau a la Flandre non-seulement les villes de Lille, Douai et Orchies, mais, de plus, les villes de Tournai et de Térouanne. » (*Chronique* de DESPARS, t. II, p. 333.)

guerre; ses rois ambitieux s'efforcent depuis des centaines d'années de soumettre tous les peuples voisins à leur sceptre ou à leur influence. La nature n'a pas donné de frontières à la France du côté des contrées thioises; c'est pourquoi elle tend sans relâche à s'étendre vers le Nord; elle s'est déjà emparée, par la ruse et l'intrigue, d'une bonne partie de la Flandre, et elle croit qu'un jour viendra où Gand même sera soumis à sa puissance (1). Cependant, là aussi, la nature n'a placé ni hautes montagnes, ni larges fleuves pour bornes à l'esprit de conquête de la France... Par conséquent, après la Flandre, viendra le tour du Brabant; et la France, étendant toujours plus loin son bras de géant, finirait peut-être dans l'avenir par courber sous son joug toutes les races thioises, si, lorsqu'il en est encore temps, nous n'élevions un mur inébranlable entre notre patrie et ses voisins du Midi. Songez aussi que, nous qui sommes originaires du Nord, nous parlons une autre langue et nous avons d'autres mœurs que les Français; que nous trouvons notre prospérité dans le commerce et l'industrie, tandis que nos belliqueux voisins ne cherchent la gloire que dans la guerre et dans les tournois. Chacun de nous sent que, race germanique, nous ne pouvons que perdre à une alliance qui est d'un autre sang, et à satisfaire à d'autres nécessités que nous; aussi luttons-nous depuis des siècles contre la pernicieuse influence qui, de là-bas, pèse sur nous comme un marteau de plomb. Eh bien, l'heure est venue de nous délivrer à jamais de cette servitude et de reconquérir notre indépendance. Je suis certain qui, ni en Brabant ni en Flandre, il ne manquera de héros pour accomplir cette œuvre patriotique. Et pour cela nous n'avons pas à commettre un parjure;

(1) « On connaît les efforts incessants, les violences, les ruses diplomatiques, pour enclaver tout ou partie de la Flandre dans le royaume de France. » (Edw Leglay, *Histoire des comtes de Flandre.*)

nous n'avons pas à craindre davantage l'interdit; car que dit notre serment? Que nous serons fidèles au roi de France? Eh bien, je vous adjure tous, autant que vous êtes, répondez-moi! Quel est le roi légitime de France?

Tous les yeux se portèrent sur le roi d'Angleterre.

— Non, poursuivit Artevelde, Philippe de Valois n'est pas l'héritier légitime de la couronne de France; nul autre que le noble roi Édouard n'a droit de prétendre au sceptre de saint Louis, et vous le reconnaissez tous : la Flandre entière, le Brabant le proclament hautement. Je vous demande donc, si nous voulons rester fidèles au serment qui nous oblige à prêter aide au roi de France, je vous demande avec qui nous devons nous allier, pour ne pas être parjures? Est-ce avec Philippe de Valois ou avec le roi Édouard?

— Avec le roi Édouard! avec le roi Édouard! s'écria toute l'assemblée, tandis que le prince anglais remerciait les députés par un signe de la main.

— Quant à l'interdit, reprit le capitaine général, nous échappons, par la même explication simple et légale, à cette arme perfide des rois de France. Les abbés de Flandre, de concert avec l'évêque de Liége, ont résolu d'envoyer une ambassade au saint-père, pour lui démontrer, au nom du clergé de ce pays, que, d'après le droit divin et humain, on abuse de la bulle concédée, et pour le supplier de l'annuler (1). En attendant qu'on obtienne une décision du pape, aucune église ne sera fermée, le service divin ne sera pas suspendu en Flandre, tant que l'appel sera pendant. A vous, noble roi Édouard, le devoir de montrer aux princes et aux

(1) « Item, à maître Jean van Loven, qui s'est rendu à Bruges le lundi après la Saint-Marc pour aider, avec ceux de Bruges, à rédiger un appel contre la sentence. » (*Comptes de la ville de Gand*, ann. 1339-40.)

Il est question, sans doute, du second appel contre l'interdit, puisque le premier est consigné dans les comptes de la ville de l'année 1337-38.

peuples que vous êtes véritablement le roi de France (1) : qu'aucun document ne reçoive désormais votre sceau, si vous n'y êtes qualifié roi de France! Que, dès demain, les fleurs de lis de France brillent sur votre écusson à côté du léopard d'Angleterre!... et, d'une seule voix, tous les pays thiois vous salueront comme le seul et légitime souverain de la France!

Artevelde avait prononcé ces dernières paroles avec plus d'énergie et d'enthousiasme; aussi à peine eut-il terminé, que toute l'assemblée, à l'exception du sire van Steenbeke et de Jean Calevoet, se leva comme un seul homme et s'écria :

— Vive Édouard, roi d'Angleterre et de France!

On entendait la voix de Gérard Denis par-dessus toutes les autres : dans l'impossibilité où il se voyait d'entraver la réalisation du dessein d'Artevelde, il feignait, selon sa vile habitude, d'être convaincu par ses raisons et poussait des acclamations plus fortes que les autres.

Van Steenbeke et Calevoet manifestaient, au contraire, leur mécontentement par des exclamations et des gestes de dépit.

Après que le roi et le duc, ainsi que deux chevaliers brabançons, eurent encore pris la parole pour remercier les députés et confirmer les propositions adoptées, les députés

(1) « Jacques d'Artevelde conseilla le roi anglais que de là en avant il s'intitulast roi de France et d'Angleterre, et qu'en ses enseignes et armoiries, scels et cachets, il mit les armoiries écartelées de l'un et de l'autre royaume... les fleurs de lys de France avec le léopard d'Angleterre. » (*Histoire générale des rois de France*, par Bern. de Girard, p. 650.)

La *Légende des Flamens*, Paris, 1548, f. 48, verso , met les vers suivants dans la bouche du roi d'Angleterre :

Rex sum regnorum bina ratione duorum;
Anglorum regno sum rex ego jure paterno;
Matris jure quidam Francorum nuncupor idem;
Hinc est armorum variatio facta meorum.

des villes se concertèrent plus particulièrement sur les conditions du traité et sur les mesures à prendre pour le faire ratifier le plus tôt possible par leurs villes respectives. On finit par décider que, vingt jours après, c'est-à-dire le 3 décembre suivant, une nouvelle assemblée serait convoquée à Gand pour y procéder à la signature du traité d'alliance.

Au moment où beaucoup de députés croyaient que l'assemblée allait se séparer, Artevelde se leva de nouveau et annonça qu'il avait encore à faire, au nom de la ville de Gand, une proposition d'une haute importance. Dès que l'attention générale fut éveillée, il prit la parole en ces termes :

— Gracieux seigneur, duc et bonnes gens des villes de Brabant et de Flandre, depuis bien des années, nous sommes tous d'avis qu'il importe d'établir une forte fédération entre les divers pays thiois, si nous voulons, petits États morcelés, trouver quelque force pour résister aux grands royaumes qui nous entourent de toutes parts et cherchent même par tous les moyens à nous absorber. La ville de Gand a pensé que le temps était venu de rattacher entre eux tous les pays thiois et même tous ceux qui se trouvent au delà des frontières de France, par un indissoluble lien (1); elle ne doute pas de l'assentiment du Brabant et du Hainaut; mais elle veut qu'un plus grand nombre de comtés et de peuples soient contraints d'entrer dans la fédération. Recourir à la force pour atteindre ce but serait maladroit et injuste; c'est par l'intérêt du commerce et de l'industrie que Gand pense amener tous les peuples thiois à considérer comme une faveur d'être reçus dans notre association. Lorsque cette réunion se séparera, le maître clerc

(1) « Artevelde marcha droit à son but, qui était le maintien de l'indépendance de la Flandre, la *création d'une nation flamande.* » (NOTHOMB.)

de Gand remettra à chaque députation une copie du traité de commune défense et de libre commerce que nous vous prions de soumettre aux délibérations et à l'approbation de vos communes respectives. Mais, pour vous donner dès maintenant une idée des bases sur lesquelles ce traité repose, je me permettrai de l'analyser sommairement devant vous... Cette nouvelle alliance serait d'abord conclue entre la Flandre et le Brabant, de telle sorte cependant que tout autre duché ou comté pourrait y être admis moyennant le serment d'en observer les conditions. Ces conditions, plus explicitement exprimées dans notre projet écrit, sont les suivantes :

« Les pays alliés ne feront jamais ni la guerre ni la paix sans un consentement réciproque.

» Le pays allié attaqué par l'ennemi sera considéré par les autres comme leur propre sol, et l'on concourra en commun à sa défense.

» Il y aura commerce libre entre tous les pays alliés, et chacun des confédérés pourra aller, venir, commercer et transporter les marchandises dans toute l'étendue de la confédération, en payant seulement les impôts et redevances auxquels les indigènes eux-mêmes sont soumis.

» Une même monnaie invariable aura cours dans toute la confédération; les pièces de monnaie porteront d'un côté les armes de Brabant, de l'autre les armes de Flandre. On les frappera dans les deux pays, à Louvain et à Gand, où se trouvent des fabriques de monnaie. A Louvain, trois essayeurs flamands et, à Gand, trois essayeurs brabançons surveilleront le travail des monnayeurs.

» Il sera formé des représentants de toutes les villes de la confédération un conseil fédéral qui se réunira trois fois par ans, tour à tour dans les différents pays et villes, selon les convenances.

. . . . . .

» Ce conseil fédéral prononcera en dernier ressort sur toutes les difficultés et différends qui pourraient s'élever au sujet de l'exécution du traité.

» Ce traité sera juré réciproquement par les princes, les chevaliers et les communes ; c'est-à-dire que le Brabant ira recevoir le serment des communes flamandes et que nos députés en feront de même, de ville en ville, en Brabant ; il en sera de même quant aux autres pays confédérés.

» Telles sont, nobles seigneurs et bonnes gens, les bases sur lesquelles repose l'alliance proposée par Gand. Vous comprendrez, nous l'espérons, que, par cette fédération, le commerce et l'industrie atteindront rapidement à un haut degré de prospérité ; — que les pays thiois puiseront dans cette intime union une redoutable puissance, et que, d'autre part, cette fédération est destinée à attirèr irrésistiblement à elle, comme vers un centre, tous les comtés voisins, puisqu'aucun des pays situés en deçà de la frontière de France ne pourrait continuer à lutter avec la puissance commerciale de la fédération sans tomber bientôt dans la plus profonde misère et dans un complet épuisement. La commune de Gand espère donc que, par ce moyen, se formera une association unique qui s'étendra aussi loin que s'étend la langue thioise. Elle vous prie de soumettre la copie qui vous sera remise tout à l'heure, à l'avis de vos communes et vous attend à une prochaine réunion avec la certitude que vous y apporterez votre assentiment unanime à l'érection d'un édifice assez fort pour nous garantir contre l'esprit de conquête de la France !

Durant ces explications d'Artevelde, les députés avaient écouté avec une admiration croissante. A peine eut-il cessé de parler, que chevaliers et députés, cédant à leur enthousiasme, se levèrent comme un seul homme, battirent des

mains en signe d'approbation et s'écrièrent avec un indescriptible élan :

— Vive Gand ! vive Gand ! Vive le Sage Homme !

Le roi d'Angleterre et le duc de Brabant, de même qu'un grand nombre de chevaliers, descendirent de leurs siéges pour féliciter le capitaine général. Édouard lui serra affectueusement la main et exprima à haute voix toute son admiration pour l'illustre bourgeois de Gand. Après s'être de nouveau donné réciproquement rendez-vous à l'assemblée de Gand, les princes sortirent de la salle par une porte intérieure, tandis que les députés quittaient le palais par la porte d'entrée.

Van Steenbeke et Calevoet dévoraient leur dépit en silence, mais sans dissimuler toutefois leur vif mécontentement. Leur visage laissait assez voir qu'ils étaient furieux de ce qui venait de se passer.

Denis, au contraire, riait avec les autres, et assurait que les raisons mises en avant par Artevelde l'avaient fait changer d'avis, et qu'il se réjouissait du résultat de la réunion. Cependant, aux éclairs de colère qui s'échappaient parfois de ses yeux, il était facile de voir que le cœur du chef-doyen était plein de haine et de la soif de la vengeance.

Lorsque les députés gantois rentrèrent au *Dragon rouge*, ils y trouvèrent Liévin Denis, assis à la fenêtre de la chambre de devant, le regard enflammé et les dents convulsivement serrées ; il paraissait en proie à une violente colère, et chacun s'étonna de l'expression passionnée qui contractait les traits habituellement si doux du jeune homme. Veerle van Artevelde se trouvait avec les autres femmes dans la pièce voisine et avait tellement pleuré, que ses yeux en étaient encore rouges. Ghelnoot van Lens avait, chemin faisant, quitté la compagnie, pour aller, à ce qu'il disait, visiter un ancien ami, et n'était pas encore de retour

A son entrée, Gérard jeta un rapide coup d'œil sur son fils, et l'attira à part pour lui demander le motif de sa colère ; mais il eut beau le presser, il ne put obtenir de Liévin un seul mot d'explication. Les femmes ne savaient pas non plus ce qu'il s'était passé et engageaient en vain Veerle à le leur dire.

Le mystère de l'irritation de Liévin, des larmes de Veerle et de l'absence de Ghelnoot occupa pendant quelques instants toute la société, jusqu'à ce que l'hôtesse vînt inviter tout le monde à se mettre à table.

Artevelde seul souriait à la vue de la brouille survenue entre les deux jeunes gens, et supposait que ce n'était qu'un de ces légers nuages qui passent si souvent dans le ciel de l'amour, mais s'évanouissent plus vite encore qu'ils ne se sont formés.

VIII

Conformément à l'engagement pris à Bruxelles, les députés de toutes les villes flamandes et brabançonnes, sans exception, se trouvèrent réunis à Gand, le 3 décembre 1339. Le double traité de commune défense et de libre commerce entre le Brabant et la Flandre y fut accepté et scellé au nom des princes et des communes, avec une merveilleuse unanimité (1). Édouard, comme roi légitime de France, fut

(1) Voir ce traité à la fin de l'ouvrage.

proclamé protecteur des pays confédérés. Peu de temps après, le comté de Hainaut entra aussi dans l'alliance (1). On envoya, dans toutes les communes des pays confédérés, des délégués chargés de recevoir les serments réciproques de fidélité; quelques échevins de Gand se rendirent même en Angleterre pour y faire jurer le traité (2). On commença de battre à Louvain et à Gand la monnaie fédérale (3).

Artevelde voyait ainsi ses desseins réalisés en partie, et il ne doutait pas que la fédération patriotique qui venait de se fonder, ne réunît avec le temps toutes les races thioises en une seule et puissante nation. Tout absorbé par ses vues grandioses, il s'inquiétait peu de la basse jalousie qui, par les plus viles calomnies, interprétait défavorablement tous ses actes, et peu à peu lui aliénait l'esprit de bon nombre de bonnes gens. Ces attaques continuelles l'affligeaient parfois,

(1) Le comte de Hainaut, Guillaume IV, était en même temps comte de Hollande, de Zélande et de Frise. La fédération thioise était donc déjà réalisée en grande partie. On trouve dans les *Documents brabançons* (t. I, p. 562) publiés par M. Willem, des vers dont voici le sens : « Ce Jacques fit en sorte qu'une alliance fût conclue entre Edouard, roi d'Angleterre, et la Flandre et le Brabant, et aussi le comte de Hollande, avec le consentement de toutes les villes. »

(2) « Item aux échevins Jean de Bake, etc , qui sont partis, le samedi après la Saint-Nicolas, avec les gens du duc de Brabant, pour aller dans le pays de Flandre et dans le pays de Brabant faire faire et recevoir le serment d'alliance entre les deux pays.

» Item aux échevins Gillis Rinvisch, etc., qui sont partis, le dimanche après Pâques, avec le comte de Hainaut, pour Bruges et Ypres, afin que le comte fasse son serment à ceux de Bruges et d'Ypres, et reçoive celui des bonnes gens de ces deux villes.

» Item aux échevins Jean de Bake, etc., qui sont partis, le jeudi après la Saint-Macaire, pour le Hainaut, afin d'y recevoir des bonnes gens le serment d'alliance, comme cela a été fait en Flandre. » (*Comptes de la ville de Gand*, ann. 1339 40.)

(3) « Et ensuite de ceste confédération le duc fit forger certaine monnoye, en laquelle d'un costé y avoit les armes de Brabant avec ceste inscription : *Joannes dux Brabantiae*, et de l'autre costé : *Gandarum* , comme aussi fit le comte avec les inscriptions : *Luduicus comes Flandriae* et *Lorunium*. » (Voir Butkens, *Trophées du Brabant*, 1724, p. 428.)

quand la diffamation s'efforçait de trouver des victimes dans sa vertueuse famille ; mais le cri de sa conscience ne tardait pas à le consoler, et bientôt il n'éprouvait plus d'autre sentiment que l'indifférence et le mépris pour les secrètes machinations de ses envieux ou des ennemis de la grandeur de la Flandre.

Assurément, si son cœur généreux ne lui eût pas défendu de prendre souci des choses qui le touchaient personnellement, il eût pu, sans grande peine, découvrir les sources d'où sortaient ces abjectes calomnies ; mais, à cette époque de sa vie surtout, il ne pouvait consacrer une heure à ses propres intérêts. Une guerre longue et décisive, à laquelle la Flandre devait prendre la plus grande part, était imminente puisque les deux rois se hâtaient de gagner encore de nouveaux alliés et se préparaient à entrer en campagne avec le plus grand déploiement de forces possible.

Enfin le roi de France parut avec une puissante armée, sur les frontières de la Flandre, et y sema la mort et l'incendie, pendant que sa flotte, croisant devant l'Écluse, menaçait de faire une descente.

Artevelde rassembla en toute hâte les bourgeois armés des grandes villes flamandes et refoula l'armée française. En même temps, les vaisseaux anglais et flamands anéantissaient la flotte française (1).

Abandonnant la Flandre, le roi de France tomba sur le Hainaut, où son armée commit les mêmes dévastations. Il n'était pas aussi facile de la déloger de là, parce que la ville forte de Tournai avait une garnison considérable et offrait aux Français un solide et, pour ainsi dire, inexpugnable point d'appui pour leurs opérations militaires.

(1) « Les deux amiraux français périrent ; tous leurs vaisseaux furent pris ou coulés à fond, et la perte, de leur côté, fut estimée à trente mille hommes. » (Simonde de Sismondi, t. VI, p. 396.)

Le comte de Hainaut, en appelant au traité d'alliance, réclama l'aide de la Flandre, du Brabant et de l'Angleterre; mais ces deux derniers alliés ne parurent pas très-disposés à guerroyer dans le Hainaut, parce que c'eût été modifier à leur détriment tout leur plan d'opérations. Une réunion fut convoquée à Valenciennes; Artevelde, craignant qu'un refus de secours au comte de Hainaut ne portât le coup de mort à la fédération, y démontra avec tant d'éloquence qu'aucune considération, quelle qu'elle fût, ne pouvait dispenser les confédérés de remplir leur serment, qu'on résolut à l'unanimité de marcher contre le roi de France et de commencer la campagne par le siége de Tournai.

Cette résolution prise, l'ordre fut envoyé à toutes les villes de réunir leurs hommes d'armes sur les frontières. Le duc de Brabant s'y rendit avec son contingent de chevaliers et de bourgeois armés (1); le comte de Hainaut s'y trouva à la tête de ses hommes; les troupes anglaises y étaient déjà depuis plusieurs semaines, sous le commandement d'un Français transfuge, Robert d'Artois. Quant aux communes flamandes, elles envoyèrent à l'armée alliée le contingent le plus considérable: Artevelde vint camper devant les murs de Tournai avec quarante mille hommes de Gand, du pays de Waes, d'Alost, de Courtrai et d'Audenaerde (2), tandis que le reste des Flamands, au nombre de vingt mille, sous les ordres d'autres chefs, prenaient position devant la ville d'Utrecht, pour garantir la Flandre de toute agression de ce côté (3).

(1) « Et les Flamands demandèrent au duc de Brabant de venir prendre part à la guerre et prêter aide à la fédération, comme il l'avait promis auparavant. » (*Documents brabançons*, t. I, p. 565.)

(2) « Et tout aussitost elle (la ville de Tournai) fut investie par une armée de six vingt mille combattants, dont Artevelde seul en avait amené quarante mille, ramassez des artisans des bonnes villes. » (*Hist. de Cambrai et du Cambrésis*, par Jean LECARPENTIER. — Leyde, 1664, p. 109.)

(3) *Chronique de Despars*, t. II, p. 149.

Dès que tous les préparatifs du siége furent faits, les Flamands, sous le commandement d'Artevelde, donnèrent l'assaut à la place : mais, quelques efforts qu'ils fissent, pendant des jours et des semaines, pour en escalader les murs, ils ne purent se rendre maîtres de cette ville presque inexpugnable. L'insuccès de leur tentative venait en grande partie de la présence d'une formidable armée française dans le voisinage de la place assiégée. Comme Philippe persistait à refuser la bataille, et se contentait d'inquiéter les alliés par de continuelles escarmouches, ceux-ci se voyaient toujours forcé de tenir prête à combattre, en dehors des troupes d'assaut, une partie considérable de leurs forces. Quant à poursuivre le roi de France et à le forcer d'accepter un engagement décisif, on n'y pouvait songer non plus, parce que, dans ce cas, on eût laissé libre la garnison de Tournai et on se fût trouvé menacé d'une attaque par derrière.

Le siége se prolongea pendant dix semaines, remplies par des assauts et des engagements continuels, et n'eut d'autre résultat que d'affamer la garnison de Tournai et de harasser l'armée. Le roi d'Angleterre, n'ayant plus d'argent pour payer ses troupes, se lassa enfin de la guerre, aussi bien que le roi de France, dont l'armée ne souffrait pas seulement du manque de numéraire, mais, de plus, ne pouvait plus trouver, dans les contrées avoisinantes, de vivres ni pour les hommes ni pour les chevaux.

Tournai, réduit à la dernière extrémité, renvoya d'abord de ses murs les femmes, les enfants et les vieillards; mais, cette mesure ne l'ayant pas soulagé, la garnison envoya enfin un messager au roi pour lui exposer la détresse dans laquelle elle se trouvait, implorer du secours et lui exprimer la crainte qu'avant peu elle ne fût contrainte de rendre la ville. Le roi, n'osant risquer une bataille, se trouvait dans une grande perplexité, et ne savait quelle résolution prendre,

lorsque sa sœur Jeanne, ancienne comtesse de Hainaut et abbesse de Fontenelle, vint lui offrir son aide. Cette princesse se rendit à Gand auprès de la reine Philippine d'Angleterre, sa fille, et réussit à lui inspirer des idées de paix. Philippine dépêcha un envoyé à son époux Édouard pour lui conseiller d'accepter une suspension d'armes. Pendant ce temps, l'abbesse Jeanne revint au camp, visita successivement tous les chevaliers qui avaient quelque influence et sut, par son éloquence, si bien faire partager ses idées au roi et aux comtes alliés, qu'ils consentirent enfin à suspendre toute hostilité et provoquèrent une conférence dans laquelle on rédigerait un traité établissant une trêve d'un an (1).

Toutes les négociations préliminaires avaient eu lieu sans l'intervention des communes flamandes; on en avait tenu Artevelde éloigné, sous le prétexte que, dans une conférence de souverains comme celle-là, le comte Louis devait traiter au nom de son comté. Mais là n'était pas la véritable cause de la mesure; le roi de France, ses alliés et ses chevaliers, éprouvaient une invincible répugnance à traiter sur un pied d'égalité avec un bourgeois et peut-être à s'exposer à subir l'influence de son éloquence et de son génie; le roi d'Angleterre, au contraire, craignait avec raison qu'il ne consentît pas à une suspension d'armes, si on ne lui accordait de nombreuses réparations au profit de la Flandre; et, comme il prévoyait que Philippe de Valois ne voudrait probablement pas souscrire aux exigences du capitaine général, Édouard, bien qu'il le fît contre son gré, prêta la

(1) « Adont vint madame Jehanne, mère du comte Guillaume de Hainaut, aquelle estoit bonne à Fontenelle auprès de Valenchiennes, et si estoit suer du roi Philippe de France, et se trag vers le roy son frère... et fit tant par aller et venir en parlementant aux seigneurs que trèves furent prises pour l'espasse d'ung an enthier. » (*Hist. de Jehan Berthier, Valenchiennois*, citée dans Chotin, *Hist. de Tournai*, t. I, p. 302. — Voir aussi *Chronique de Despars*, t. II, 356.)

main aux intrigues des conseillers français pour écarter sous quelques vains prétextes Artevelde et les Flamands, des négociations.

Artevelde avait déjà rappelé maintes fois ses promesses au roi d'Angleterre et lui avait représenté qu'il mettrait pour l'avenir sa cause en grand péril, si, dans la conclusion de l'armistice, il négligeait les intérêts des Flamands. Il lui démontra que la présence du comte dans la conférence, comme chargé de parler au nom de la Flandre, n'était qu'une ruse de la France pour se soustraire aux justes exigences des communes, et lui montra quelle responsabilité il assumerait sur lui, en contribuant à laisser méconnaître outrageusement le droit de ses alliés. Cependant, quelque forte que fût l'impression que produisirent les paroles d'Artevelde sur l'esprit d'Édouard, plus grande encore fut sur lui l'influence de l'abbesse de Fontenelle, qui travaillait sans relâche à décider les rois et les comtes à conclure la paix, et qui déjà avait conquis à son opinion la plupart des chevaliers dans les deux camps. De plus, il était absolument impossible au roi Édouard de poursuivre plus longtemps la campagne; il se voyait, par conséquent, forcé, coûte que coûte, d'accepter une trêve, pour gagner du temps et aller rassembler de nouvelles ressources en Angleterre. D'ailleurs, il promettait de soutenir les vœux des Flamands devant les princes assemblés et de remplir aussi bien que possible l'engagement qu'il avait pris à Bruxelles et à Gand, vis-à-vis des communes. Il se vantait même de n'avoir pas attendu jusqu'à ce jour pour tenir sa parole, et d'avoir déjà entretenu le roi de France des griefs des Flamands; mais ajoutait que rien n'avait encore été décidé sur ce point, parce que Philippe de Valois s'était hâté de faire venir de Paris tous les traités, reconnaissances de dettes et autres documents, que la cour de France possédait à la charge des Flamands, pour en

plaider et en démontrer devant la conférence la légalité et l'incontestable validité.

Le capitaine général remarqua bien, à la faiblesse des assurances que lui donnait Édouard, que celui-ci n'insisterait pas avec l'énergie nécessaire sur les intérêts des Flamands ; et que, par conséquent, ceux-ci devaient se tenir prêts à faire valoir ou à venger, au besoin, les droits méconnus de leur pays.

Depuis qu'Artevelde avait appris de la bouche du roi d'Angleterre que tous les documents à charge de la Flandre seraient apportés de Paris à Tournai, il ne s'était plus plaint de la composition exclusive de la prochaine conférence et semblait attendre avec confiance ou indifférence l'issue des négociations.

Une seule pensée remplissait son esprit ; les traités qui avaient été arrachés successivement aux comtes de Flandre, dans les prisons du Louvre ou ailleurs, par la plus perfide astuce, et durant trois cents ans ; — ces chaines séculaires dont la France chargeait le comté de Flandre comme un esclave en entravant son développement ; — ces fruits d'un système détestable allaient se trouver réunis, à quelques portées de flèches du camp flamand : on allait y recourir de nouveau pour violer les droits de la Flandre.

Dès qu'il eut appris, par un conseiller brabançon, que les pièces étaient réellement arrivées de Paris, la nuit précédente, il réunit dans sa tente les quatre échevins de Gand qui se trouvaient avec lui à l'armée et qui formaient son conseil de guerre, et resta pendant trois heures consécutives à délibérer avec eux sur certains projets mystérieux. Ce qui fut traité ou résolu dans cette réunion ne fut révélé ni aux capitaines ni aux doyens, et, quelque peine que certains d'entre eux se donnassent pour en découvrir quelque chose, leurs efforts restèrent infructueux.

Le secret gardé sur une affaire aussi importante éveilla l'attention des ennemis d'Artevelde. Dans l'attente que les droits de la Flandre seraient méconnus, ils se mirent d'abord à accuser Artevelde d'imprévoyance et de faiblesse; puis ils répandirent dans l'armée l'insinuation que le capitaine général avait pu se laisser séduire par les flatteries d'Édouard et peut-être par l'argent de Philippe de Valois, et consentir à ce que les droits de la Flandre fussent violés. Quelques-uns même disaient avoir entendu dire par des chevaliers anglais qu'Artevelde avait été entraîné à l'oubli de ses devoirs, par la promesse que la reine d'Angleterre tiendrait sur les fonts baptismaux, à Gand, l'enfant qui allait lui être donné : bien que l'on sût depuis trois mois déjà que la reine d'Angleterre serait marraine de l'enfant d'Artevelde, l'évidente fausseté de la portée attribuée à ce fait n'arrêtait pas les calomniateurs. La conviction qu'il n'y avait pas encore à désespérer de la chute du grand citoyen, leur suffisait pour qu'ils répandissent toutes sortes de fausses rumeurs afin de soulever peu à peu l'opinion publique contre lui, et d'empoisonner sa vie en lui imputant à forfait la fâcheuse tournure des négociations sur la trêve, ils préparaient secrètement leur jeu, pour le faire ployer sous le poids écrasant d'une responsabilité impossible à supporter, s'il arrivait, en effet, que les Flamands en fussent réduits à revenir de Tournai chez eux, n'ayant recueilli là que dommage et honte.

Nonobstant l'aveugle confiance que l'armée plaçait dans le capitaine général, et bien qu'on ne pût savoir d'avance quel serait, pour la Flandre, le résultat de la conférence, les allures hautaines et la conduite suspecte des princes et des chevaliers répandirent une certaine fermentation parmi les Flamands, et chacun attendait avec défiance et mécontentement le jour où l'on conclurait l'armistice.

Le 25 septembre 1340, les fondés de pouvoir des rois de France et d'Angleterre se réunirent avec un grand nombre de comtes et de chevaliers dans la chapelle d'Epléchin, près de Tournai, et y ouvrirent les négociations sur la trêve.

Déjà deux jours s'étaient écoulés et l'on n'était encore d'accord sur aucune des conditions du traité, et même l'espoir d'atteindre au résultat désiré s'affaiblissait visiblement chez les princes. Cette lenteur dans la marche des opérations de la conférence venait principalement de ce que le roi d'Angleterre, par suite de l'engagement qu'il avait pris, voulait voir les Flamands libérés de la plupart des obligations que la France avait coutume de faire valoir contre leur pays; mais les représentants de Philippe de Valois avaient à côté d'eux dans une caisse de fer les reconnaissances de dettes et les bulles à charge de la Flandre, et exhibaient en toute circonstance tel ou tel document sanctionné par le sceau des comtes; si bien, qu'en présence des chevaliers ainsi prévenus, il y avait peu de chose à dire contre la validité des obligations revendiquées; d'autant plus que ce n'était pas le lieu, pour Édouard d'Angleterre, d'accuser les rois de France de fraude ou de surprise. Il résulta de là un certain mécontentement chez Édouard; ce prince, se voyant dans l'impossibilité d'obtenir aucun avantage pour les Flamands, disputait avec une invincible obstination sur les exigences qui lui étaient plus personnelles et prétendait que Philippe de Valois lui cédât la Gascogne et l'Aquitaine, jusqu'à ce qu'une paix définitive eût prononcé sur le litige pendant. La seconde journée s'écoula ainsi sans qu'on eût fait un pas vers la conclusion de l'armistice et la réunion se sépara chaque fois avec de fâcheux pressentiments sur l'issue des négociations.

Le matin du troisième jour, quelque temps avant qu'on se réunit de nouveau dans la chapelle d'Epléchin, l'abbesse

Jeanne, avec deux autres nobles dames et quelques chevaliers français, se rendit à la tente du roi Édouard (1); bien qu'en ce moment, le prince fût occupé à s'entretenir du traité avec le roi de Bohême, le coadjuteur de Liége et le comte de Savoie, il reçut les nobles dames avec toutes sortes de politesses et de prévenances, et dit en souriant avec affabilité :

— Dieu merci, cette journée promet du bonheur! Qu'est-ce qui me procure l'agréable surprise de votre visite, mes nobles dames? Veuillez prendre place à côté de moi, afin que je puisse mieux entendre l'éloquente abbesse de Fontenelle, la généreuse médiatrice. Il s'agit probablement encore de la trêve? M'apportez-vous enfin la nouvelle que Philippe de Valois, votre frère, est devenu un peu plus traitable?

— Seigneur roi, répondit l'abbesse d'un ton attristé, je tente auprès de vous un dernier effort pour prévenir de grands malheurs, s'il est possible. Je vous le demande, sire, à quoi peut vous mener cette guerre ruineuse? En vérité, quand quelques villes des frontières seraient prises et reprises réciproquement, cela déciderait-il rien entre vous et mon noble frère? Non : la lutte, engagée sur ce pied, serait sans fin. Chacun le reconnait et même le duc de Brabant et le comte de Hainaut, vos alliés, m'ont assuré qu'ils désirent retourner dans leur pays avec leurs troupes. Pourquoi donc, ô roi auquel toute la chevalerie donne le glorieux nom d'Édouard, pourquoi, pour de futiles motifs, prolongeriez-vous inutilement l'effusion du sang? Je vous en conjure, laissez les sentiments de conciliation et de clémence gagner votre cœur... Acceptez la trêve!

(1) « Elle vint tour à tour se jeter aux pieds de son frère le roi Philippe, et de son gendre, le roi Edouard. » (LEGLAY, t. II, p. 453.)

—Ah ! sire, ajouta la comtesse de Blois, songez à la reine Philippine, votre illustre épouse, qui joint à la nôtre sa voix aimée et vous demande avec instance de faire la paix. Elle attend votre retour avec une si joyeuse espérance ! Peut-être, en ce moment même, est-elle agenouillée dans son oratoire avec ses royaux enfants, et supplient-elle Dieu de lui faire voir la fin de cette malheureuse guerre.

— Je vous remercie, mes nobles dames, dit Édouard d'un ton dégagé et bienveillant, de ce que vous vous souvenez avec tant d'intérêt de ma femme et de mes enfants, et je rends hommage aux louables sentiments de madame l'abbesse; mais il me semble que cette prière devrait bien plutôt être adressée à son frère Philippe. Il est certain, en effet, que, dans le cours des négociations, j'ai consenti à renoncer aux plus grands intérêts, tandis que lui n'a voulu souscrire à aucune de mes demandes.

— Il vous cède la Gascogne et l'Aquitaine, noble roi, dit Jeanne en l'interrompant.

— Ce n'est pas des réclamations qui me concernent comme légitime héritier de la couronne de France que je parle, reprit Édouard; je désire vivement qu'on comprenne les Flamands dans la trêve et qu'on leur accorde quelques avantages. Rien ne serait plus équitable assurément; puisque chaque prince plaide pour ses intérêts et cherche à tirer profit de la trêve, je ne comprends pas pourquoi on en exclurait ces bonnes gens. Votre frère n'agit pas bien en vérité, en montrant une haine aussi implacable pour les Flamands. Il refuse de satisfaire même aux demandes les plus insignifiantes; il semble avoir pris l'inébranlable résolution de mécontenter et d'humilier mes alliés. Bien que j'aspire à la conclusion de la trêve, mon cœur de chevalier s'élève avec énergie contre une telle iniquité. Si votre frère n'accorde pas aux Flamands des réparations suffisantes, je me verrai

forcé, à mon grand chagrin, de rompre les négociations et de continuer la guerre.

— Oh! seigneur roi, répondit l'abbesse, n'accusez mon frère ni de haine, ni de cupidité intéressée dans cette affaire. Sans doute, depuis longtemps, on a pris à la cour de France la ferme résolution de résister à toutes les exigences des Flamands; mais, comme chevalier, vous devriez en être reconnaissant envers mon frère Philippe et louer cette conduite de sa part, comme un indice que le sang royal coule dans toute sa pureté dans ses veines.

— Ainsi, madame l'abbesse, il faut humilier et persécuter de bonnes gens comme les Flamands le sont, pour être estimé de noble lignée? C'est la première fois que j'entends dire semblable chose; mais, sur ma parole, je ne comprends pas les raisons sur lesquelles on se fonde.

— Mais, seigneur roi, dit l'abbesse, a-t-il échappé à votre observation que tout sang noble dans l'occident de l'Europe, est menacé d'une inévitable décadence, si l'on ne tient en respect ces grossières gens des communes?

— On pouvait, en effet, les redouter, il y a vingt ans, lorsque le peuple se souleva ici à main armée contre les nobles; mais c'était une fièvre, madame l'abbesse. Maintenant, on est revenu de cet égarement et mieux vaut n'yp lus penser. D'ailleurs, il ne m'est pas encore démontré que les bourgeois doivent seuls porter la faute de cette sanglante querelle. En Angleterre, il y a aussi de libres et puissantes communes. Eh bien, mes chevaliers les protégent, au lieu d'imiter la noblesse française, qui croit voir dans chaque bourgeois un ennemi-né. En Flandre, la plupart des familles nobles agissent de même; elles sont à la tête des communes, et suivent docilement la marche des temps, comme il convient à des hommes sages.

L'abbesse joignit les mains avec un profond découragement et dit en soupirant :

— Hélas! la semence des mauvaises idées est répandue jusque dans le cœur des rois! Quel aveuglement, noble prince, vous fait voir, dans la lutte engagée par les sujets contre leur suzerain légitime, un effet de la marche naturelle des temps? Non, c'est un combat qui ne cessera que par l'extermination de l'un des deux combattants. Remontez dans vos souvenirs : voyez ce que le peuple était autrefois et ce qu'il est aujourd'hui, et il vous sera facile de prédire, ce qui résultera de nos imprudentes concessions. Lorsque les premières communes de Flandre s'élevèrent grâce à la faiblesse des comtes, ce n'étaient que d'humbles associations toujours prêtes à obéir à la volonté des princes et des vassaux ; peu à peu elles obtinrent des libertés, des priviléges et amassèrent des richesses ; elles construisirent de formidables beffrois ; elles entourèrent leurs villes de remparts, elles refusèrent obéissance à leurs suzerains, elles humilièrent et abaissèrent la noblesse, se rendirent indépendantes et se levèrent, enfin, à main armée contre ceux qui, par les décrets de Dieu, sont nés pour commander au menu peuple. Ne comptons-nous pas, dans cette expédition même, soixante mille bourgeois qui font la guerre contre le gré de leur prince? Ne voyons-nous pas en Flandre des bottiers et des tisserands s'asseoir dans le conseil des villes, à côté des descendants des plus nobles races ? N'y voit-on pas un marchand roturier donner des ordres aux chevaliers et aux nobles hommes? La lutte est terminée, pensez-vous, seigneur roi ? Ce serait déjà assez terrible si la noblesse était condamnée à jamais à un tel abaissement ; mais cela ne peut même s'arrêter là. Quand un rocher, détaché du sommet de la montagne, roule sur la pente avec un rapide élan, qui peut dire avec raison qu'il s'arrêtera au milieu de sa route? — Ah! seigneur roi, je

vous le répète avec une inébranlable conviction, la lutte entre la noblesse et le peuple est une lutte à la vie ou à la mort. Si nous ne réunissons pas nos forces pour couper les ailes et les griffes à ce monstre qui grandit toujours, avant qu'il ait atteint toute sa force, nous verrons un temps où l'orgueilleuse arrogance des bourgeois se propagera, comme une flamme dévorante, de la Flandre sur toute l'Europe. Et que deviendront l'autorité du suzerain, la dignité du chevalier ? Plus de brillants faits d'armes, plus d'urbanité ni de courtoisie; le monde sera un séjour où régneront la brutalité, la cupidité et l'ignorance ! Au lieu de l'héroïsme qui est aujourd'hui la gloire de la chrétienté, on ne trouvera plus que des bâtards, dégénérés de corps et d'âme qui, le pied sur leur écusson souillé, s'écrieront : « Le gain matériel, l'usure et la fraude, voilà nos vertus : l'argent seul anoblit. Les rois de France et mon frère, leur digne rejeton, se regardent comme préposés par Dieu même à la protection de la chevalerie. C'est pourquoi, lorsque les circonstances l'ont permis, ils ont toujours défendu la noblesse et le souverain en Flandre contre le coupable orgueil des communes; c'est pourquoi mon frère se refuse à décharger les Flamands des obligations qui les lient envers la couronne de France. Et vous, seigneur roi, vous exigez l'abolition de ces obligations ? Mais c'est là le dernier frein par lequel on puisse encore contenir les communes flamandes; les supprimer ce serait mettre le monstre en liberté.

» Écoutez parler ces audacieux manants et ceux qui se sont laissé séduire et égarer par eux; ils se croient sûrs de la victoire et exigent avec une insultante hauteur que la chevalerie abdique lâchement et sans lutte ses droits naturels ! Votre noble cœur peut-il supporter un tel outrage sans bondir d'indignation ? Oh ! je vous en conjure, par la mémoire de vos illustres ancêtres, gardez intacts et sans souillure le

nom et l'autorité qu'ils vous ont légués ! Prêtez votre aide pour sauver la noblesse de l'outrage et de l'avilissement... La chevalerie ne fait-elle pas la gloire et la force des souverains ? Oh ! ne souffrez pas, sire, que le plus noble sang coule plus longtemps dans une expédition qui ne peut avoir de résultats, pour complaire à quelques mauvaises gens. Soyez magnanime et acceptez la trêve telle qu'elle vous est proposée.

Édouard parut profondément frappé, aux paroles de l'abbesse. Il y avait dans l'accent suppliant de sa voix et dans l'expression de sa belle et imposante physionomie, une puissance à laquelle le roi ne put résister. A demi vaincu et chancelant dans sa résolution, il répondit :

— Ainsi votre frère prétend avoir raison sur tous les points et ne me rien concéder ?

— Au contraire, noble roi, répondit Jeanne, il m'a chargée de vous dire que non-seulement il renoncera à votre profit à la Gascogne et à l'Aquitaine, mais que, de plus, il remettra en votre pouvoir Poitiers et Ponthieu, si vous voulez renoncer à faire triompher les gens des communes de Flandre dans leurs exigences.

— Et mes promesses, madame ?

— Je sais, seigneur roi, dit l'abbesse, je sais qu'à Gand et à Bruxelles vous avez promis aux Flamands que vous les tiendriez quittes de toutes leurs charges et obligations dès que vous seriez monté sur le trône de France. Remplissez cette promesse quand le temps en sera venu, si Dieu vous a vraiment prédestiné à régner sur la France. On vous trompe en exigeant de vous, dès maintenant, ce que vous n'avez promis que sous une condition qui n'est pas encore remplie. Le différend entre vous et mon frère n'est pas terminé, malgré la suspension d'armes ; cependant la guerre n'a été entreprise que pour faire valoir vos prétentions ré-

ciproques. En vertu de quel droit les Flamands veulent-ils donc qu'on décide sur leurs intérêts seuls et qu'on leur assure des avantages avant que la guerre soit finie? Vous n'avez, en pareille circonstance, aucune promesse à remplir, seigneur roi.

— En effet, dit Édouard; et vous dites que Philippe de Valois me céderait aussi Poitiers et Ponthieu ?

A ces mots, il baissa les yeux vers la terre et demeura quelques instants plongé dans de profondes réflexions. Sur ces entrefaites, on entendit retentir le son lointain d'une cloche. Le roi leva la tête et dit à l'abbesse, en souriant avec affabilité :

— Voilà qu'on nous appelle déjà à la chapelle. Allez, madame, et annoncez de ma part à votre frère que votre éloquence a grandement modifié mes vues. Je me rendrai dans quelques instants à la réunion, avec l'espoir que, dès aujourd'hui, nos sceaux pourront être attachés à la trêve.

L'abbesse se leva, le visage rayonnant de joie, remercia le roi de son accueil bienveillant et sortit de la tente avec les nobles dames et les chevaliers qui l'y avaient accompagnée.

Le coadjuteur de Liége fit quelques pas à sa suite dans le camp, puis il prit tout à coup une autre direction et disparut dans une tente au-dessus de laquelle était attaché l'écusson d'un chevalier hennuyez. Peu après, il reparut au dehors avec un page, et, étendant la main dans la direction du camp flamand, il lui dit à voix basse :

— Tu iras par là. Quand tu approcheras des sentinelles flamandes placées derrière le camp, tu feindras le rôle d'un promeneur curieux; tu t'arrêteras quelques instants çà et là, en un mot tu chemineras lentement, jusqu'à ce que tu sois parvenu à sa tente. Remets-lui la lettre secrètement... et, s'il y a quelqu'un avec lui, demande à lui parler seul.

Il te donnera audience sur-le-champ, car il t'attend...

Le page s'éloigna dans la direction indiquée. Lorsqu'il arriva aux environs du camp flamand, il entendit, bien qu'il en fût encore à une certaine distance, un formidable bourdonnement de voix confuses. Bientôt il se trouva au milieu de groupes nombreux qui, de toutes parts, dans les intervalles qui séparaient les tentes, s'entretenaient avec animation d'une affaire d'importance. Il s'arrêta près du premier rassemblement venu, comme cela lui avait été recommandé et apprit qu'on se préoccupait précisément d'une nouvelle qu'il supposait être l'unique objet de son message. L'un s'écriait que le roi Édouard était un parjure, qu'il allait se liguer avec Philippe de Valois pour tromper les Flamands et les pouvoir opprimer comme le désiraient les chevaliers ; un second s'emportait contre le duc de Brabant, qui se serait laissé séduire par l'abbesse Jeanne ; un troisième se répandait en grossières injures contre le comte Louis, qui, selon sa déplorable habitude, avait, dans cette affaire, embrassé le parti de la France contre la Flandre; on entendait même çà et là une voix accuser Artevelde de faiblesse et faire entendre à mots couverts que lui aussi peut-être s'était laissé entraîner, par le langage flatteur de l'abbesse ou par quelque autre moyen de séduction, à manquer à son devoir.

Les accusations contre le capitaine général ne trouvaient pas beaucoup d'écho. Bien qu'un certain nombre ne contestassent pas la possibilité des soupçons qu'on faisait peser sur lui, la plupart cependant — et c'étaient les plus modérés — assuraient avec calme qu'on n'aurait pas si facilement raison des Flamands ; que le capitaine général, au vu et au su de tous, n'avait pas dormi depuis deux nuits, méditant sans relâche sur un dessein secret que nul ne connaissait, et que, par conséquent, on avait des raisons d'atten-

dre avec confiance le résultat, plutôt que de se conduire en gens ingrats et imprudents, en parlant si inconsidérément de la conduite du capitaine général.

Le page, après s'être successivement approché de différents groupes, se dit à lui-même avec étonnement :

— Il était bien nécessaire de me charger de ce message! Toute l'armée connaît probablement aussi bien que mon maître la nouvelle que j'apporte! Les Flamands sont pourtant un étrange peuple! Chacun y peut connaître tout, s'occuper de tout, et juger bien ou mal de toutes choses, avec une pleine liberté? Ils blâment et accusent leurs chefs sans qu'on y trouve à redire. En les voyant, on croirait que ce sont tous petits rois... et ils parlent vraiment comme s'ils ne relevaient au monde d'aucune autre autorité que d'eux-mêmes. Tout cela peut être bien; mais cette langue barbare et ces rudes paroles ne me plaisent point; la vie ne peut être agréable au milieu d'hommes aussi grossiers et qui ne connaissent ni courtoisie ni beau langage. Mais hâtons-nous de porter la lettre; le secret de ma mission n'est plus aussi nécessaire maintenant.

Il pressa en effet le pas, et passa devant les Flamands réunis, sans plus prêter attention à leurs exclamations.

Enfin, arrivé au centre du camp près de la tente d'Artevelde, il vit tout à l'entour un grand nombre de chefs réunis : quelques-uns d'entre eux s'entretenaient de la trêve avec vivacité et colère. Celui qui se prononçait avec le plus de mécontentement contre le sentiment de ses auditeurs, s'élança tout à coup en avant quand il aperçut le page hennuyez et, prenant impérieusement celui-ci par le bras, il lui dit :

— Voyons, quelle nouvelle apportes-tu?

Mais le page ne se laissa pas déconcerter et dit à haute voix :

— J'apporte un message à maître Artevelde, capitaine général des gens de Flandre.

— Laissez-le remplir sa mission, maître Denis! cria le doyen des bateliers.

Denis avait espéré, par son ton impératif, faire impression sur l'esprit du jeune homme et peut-être tirer de lui des paroles qui le mettraient sur la trace du secret d'Artevelde. Sa tentative échoua et tourna même en humiliation pour lui; car le page le regarda en souriant malicieusement, comme s'il avait deviné le but du chef-doyen.

Dès que le page se présenta à la garde de la tente, on alla prévenir le capitaine général de l'arrivée d'un messager. L'ordre fut donné aussitôt de l'introduire dans la tente.

Là se trouvaient, assis autour d'une table, avec le capitaine général le premier échevin Maes van Vaernewyck, Jacques Masch, Pierre Loetaerde et Simon van Merlebeke, échevins de Gand, — et, au bas bout de la table, maître Augustin, le clerc de la ville, qui paraissait transcrire sur un grand parchemin ce que le conseil de guerre disait devant lui.

Le capitaine général brisa le sceau de la lettre que le page lui avait remise. Après l'avoir lue rapidement, il demanda au messager si son maître lui avait ordonné de dire quelque autre chose; et, sur la réponse négative, il lui permit de se retirer. Le page salua courtoisement et sortit de la tente :

— Eh bien, messires, dit Artevelde en tenant la lettre à la main, me suis-je trompé dans mes prévisions? Tous nos efforts ont été vaincus. Philippe de Valois ne veut rien concéder aux Flamands. Cette lettre vient du coadjuteur de Liége, qui nous a déjà rendu tant de services dans notre appel au pape, et qui dernièrement encore a fait, de concert avec le roi de Bohême, une démarche en notre faveur auprès de Philippe de Valois et du roi Édouard. Voici ce qu'il me mande :

« L'armistice sera certainement scellé ce matin. Le roi

d'Angleterre renvoie à un autre temps la satisfaction de vos vœux. Bonnes gens de Flandre, voyez donc ce que vous pouvez faire pour détourner ce coup. Si vous pouviez envoyer en toute hâte au roi d'Angleterre un homme qui lui parlât avec fermeté et énergie, peut-être reviendrait-il encore sur sa résolution. Le temps est court, hâtez-vous de vous concerter. »

— Le conseil est bon, dit Simon van Merlebeke ; que messire van Vaernewyck aille trouver le roi et s'efforce de le faire changer d'avis.

— Mais, dit Artevelde, pourquoi essayer encore ce qui l'a été vainement dix fois. Le roi Édouard ne peut souscrire à nos vœux ; il est forcé, irrésistiblement forcé de suspendre la guerre. Le Brabant et le Hainaut sont dans le même cas ; ils n'ont plus ni argent ni vivres. Gand a déjà trop prêté au roi d'Angleterre ; il n'ose plus invoquer son aide. Il nous faut prendre conseil de nous-mêmes ; notre propre hardiesse peut seule nous sauver. Quant à moi, messires, je pleurerais de douleur si Philippe de Valois était assez rusé et adroit pour nous ravir, en nous faisant quelques concessions importantes, la faculté de réclamer solennellement tous nos droits. Pour l'amour de Dieu, n'oubliez pas que ces documents qui lient la Flandre et que, depuis des siècles, on a conservés avec tant de sollicitude au Louvre, ne sont pas loin de nous en ce moment. Je suis tout ému quand je pense que ces infâmes traités, ces bulles, ces reconnaissances de dettes, — fruits de trois cents ans de parjure et d'oppression, — seront peut-être en notre pouvoir avant midi... que nous les déchirerons en mille pièces et les livrerons en proie aux flammes, pour que le souvenir même des douleurs et de la servitude de la Flandre soit anéanti. Assurément, ce que je me propose n'est pas sans danger, je le sais parfaitement ; mais aussi songez que cent vic-

toires ne nous seraient pas plus utiles que celle-ci, si Dieu permet que nous la remportions. Et qui vous dit que nous devrons verser pour cela une seule goutte de sang? Les princes reculeront en ce moment devant une guerre contre nous : ils sont contraints de déposer les armes, je vous le dis.

— Le capitaine général dit vrai, répondit Maer van Vaernewyck; de notre côté, nous devons agir avec résolution; on nous a pris dans un piége : le temps nous manque pour nous dégager de ces liens ; eh bien, brisons-les par un héroïque effort. Nous n'avons rien à gagner en recourant aux négociations.

— Je persiste aussi dans notre premier dessein, dit Pierre Loetaerde ; il peut n'être pas sans danger, mais il est grand et digne de vrais cœurs flamands.

— Puisque vous êtes tous fermement résolus à cette tentative extrême, répondit Simon van Merlebeke, j'y donne aussi mon plein assentiment.

Cette délibération durait encore, lorsqu'on annonça un second messager qui remit à Artevelde un parchemin scellé. Artevelde lut la missive, la jeta sur la table :

— La trêve est signée, dit-il. Les Flamands en sont exclus : à onze heures, on proclamera solennellement le traité devant la chapelle d'Epléchin. Ainsi, une heure encore! Le temps presse... Le traité que, de notre côté, nous avons rédigé tout à l'heure reste approuvé, n'est-ce pas? Point de paix, point de trêve si Philippe de Valois ne le signe dès aujourd'hui? Voyons, maître Augustin, relisez-nous vite encore une fois la dernière clause.

Le clerc de la ville lut lentement :

« Item, les Flamands seront tenus quittes, par la couronne de France, de toutes dettes, obligations, amendes, condamnations, de quelque nature qu'elles puissent-être, sans aucune exception ni rétention, avec la promesse expresse que la

France ne recourra plus jamais à de tels moyens contre la Flandre ; comme aussi remise immédiate entre les mains des députés de Gand, comme représentants du pays de Flandre, de toutes pièces, documents ou bulles dans lesquelles sont consignées lesdites dettes, obligations et condamnations.

— C'est bien ! dit Artevelde avec joie. Maintenant, messires, veuillez me suivre. Hâtons-nous d'exécuter notre décision ; et, si notre tentative réussit, il y aura grande joie et liesse dans la Flandre redevenue libre ! Allons !

Arrivé hors de la tente, il donna à son joueur de trompe, l'ordre de sonner l'appel des capitaines. A peine l'instrument avait-il fait entendre quelques sons, que l'appel était répété dans toute l'étendue du camp par les trompes et les tambours ; et de tous côtés capitaines et doyens accoururent vers la tente d'Artevelde.

Celui-ci leur donna l'ordre de rassembler immédiatement leurs hommes en ordre de bataille devant les tentes, à l'exception toutefois des corps placés en observation devant les issues de la forteresse. Il les pria de bien veiller à ce que personne ne quittât son rang, ne poussât des cris, ni ne se permît de rien faire sans un ordre exprès de lui ou de maître Jacques Masch, qui, ce jour-là, serait son lieutenant. De plus, il demanda qu'on lui envoyât à l'instant le premier et le dixième centenier de chaque compagnie, afin que ses ordres fussent portés plus rapidement à toute l'armée, en cas de nécessité.

Les capitaines et les doyens gagnèrent à la hâte leurs campements pour satisfaire au désir du capitaine général. Gérard Denis demeura seul en place avec deux ou trois autres, comme s'ils n'avaient nullement entendu les paroles d'Artevelde. Et, en effet, le chef-doyen, irrité, était tellement engagé dans une discussion sur le secret du conseil de guerre,

qu'il ne remarquait même pas la présence du capitaine général, et s'écria à haute voix :

— Je vous dis qu'on n'agit pas ainsi envers des hommes libres ! C'est pis que sous le plus impérieux tyran ! Croit-on donc que nous soyons de stupides instruments ? Ainsi le premier venu pourrait nous trahir et nous vendre, sans que nous nous en aperçussions avant le moment où nous serions livrés ?

Une expression de dédain parut sur le visage d'Artevelde ; il s'écria d'une voix calme mais expressive :

— Chef-doyen, vous n'avez donc pas compris mes ordres ?

Gérard, se voyant si brusquement surpris, rougit de confusion et de rage et murmura quelques paroles inintelligibles.

— Maître Denis, dit le capitaine général, j'ai donné ordre qu'on mette sur-le-champ l'armée en ordre de bataille. Si vos hommes ne sont pas prêts à temps, je me verrai obligé de vous punir d'après les lois de la discipline à laquelle nous sommes tous soumis. Épargnez-moi donc ce désagréable devoir !

Concentrant sa colère, le chef-doyen s'éloigna pour accomplir, à contre-cœur, les ordres d'Artevelde. C'était pour lui une intolérable torture que de devoir se courber sous le joug de la discipline, et de dévorer, en présence de collègues et d'amis, l'humiliation d'une sévère remontrance. Cependant, il releva bientôt fièrement la tête, et une sorte de joie farouche brilla dans ses yeux. L'espoir de la vengeance était descendu comme un rayon de feu dans son cœur ulcéré !

Les centeniers convoqués s'étant réunis, au nombre de quatre-vingts, devant la tente d'Artevelde, celui-ci leur ordonna de se rendre par des directions différentes, aux environs de la chapelle d'Epléchin, comme s'ils y allaient en promeneurs ou en curieux, et, là, de se mêler, autant que

possible, aux chevaliers et aux autres assistants ; de ne laisser apercevoir aucun signe de mécontentement, et d'être attentifs aux ordres du capitaine général ou de l'échevin Simon van Merlebeke.

A peine les centeniers s'étaient-ils séparés de tous les côtés, pour se diriger, d'un pas indifférent en apparence, vers la chapelle d'Epléchin, qu'Artevelde monta sur une élevation de terrain, d'où sa vue dominait le camp tout entier. Toutes les compagnies se trouvaient déjà devant les tentes, en tenue de combat, et formaient une ligne immense qui s'étendait jusque sous les murs de Tournai et comptait, sur une profondeur de huit rangs, environ quarante mille hommes. Au-dessus de cette imposante armée flottaient les étendards des gildes et des métiers, servant de drapeaux à chaque millier d'hommes, et les quatre cents guidons des centeniers. Assez loin, derrière la ligne de bataille, se tenait Muggelyn avec ses ribauds, et les chaperons blancs, comme conducteurs des chevaux attelés aux machines de guerre.

Après s'être assuré par un rapide regard que ses ordres étaient ponctuellement exécutés, Artevelde cria à son trompette :

— Ligne de bataille, en avant !

Le commandement fut répété à l'instant sur toute la longueur de l'armée : les drapeaux et les guidons marchèrent en avant, jusqu'à ce que le capitaine général criât au trompette :

— Ligne de bataille, halte !... Repos !

Artevelde avait évidemment une intention particulière, en éloignant ainsi l'armée de ses tentes ; peut-être voulait-il ôter par là à ses hommes la possibilité de quitter les rangs sans être remarqués ; il était plus probable cependant qu'il n'avait voulu que mettre l'armée en vue de la chapelle

d'Epléchin ; car à peine eut-il lui-même aperçu la chapelle, qu'il fit arrêter les drapeaux et ordonner le repos, signe certain que, pour le moment, on n'avait plus d'autres mouvements à faire.

Alors le capitaine général se rendit auprès des échevins, donna encore quelques instructions à Jacques Musch, qui devait rester auprès de l'armée pour le remplacer, appela auprès de lui Ghelnoot van Lens et cinq ou six doyens, et se dirigea vers la chapelle d'Epléchin, avec une suite de dix ou douze personnes.

Aux abords du lieu où se trouvaient réunis les princes et leurs conseillers se trouvait un grand nombre de chevaliers, partagés en différents groupes et attendant la proclamation de la trêve. On voyait aussi les centeniers envoyés par le capitaine général, se promener de côté et d'autre d'un air indifférent. L'arrivée d'Artevelde en cet endroit parut d'abord étonner les chevaliers ; mais, lorsqu'ils le virent s'entretenir avec ses compagnons, d'un ton dégagé et le visage serein, ils cessèrent de soupçonner qu'il eût un autre but que celui d'apprendre le résultat de la réunion.

Lorsque l'heure fixée sonna, les princes, leurs conseillers, et tous ceux qui avaient assisté à la signature de la trêve, sortirent de la chapelle et se placèrent chacun selon son rang et sa dignité, pour procéder à la proclamation. Au milieu, les rois de France, d'Angleterre et de Bohême ; à côté d'eux, l'abbesse Jeanne, comtesse douairière de Hainaut, avec la comtesse de Blois et cinq ou six autres nobles dames ; plus loin le duc de Brabant, les comtes de Flandre, de Hainaut, de Savoie, d'Alençon et de Blois, et les évêques de Lincoln, de Beauvais, le coadjuteur de Liége et un grand nombre d'autres princes et vassaux importants.

Après que les trompettes eurent annoncé la proclamation solennelle, un conseiller français s'avança et lut à haute

voix le traité dans lequel, comme on l'avait prévu, il n'y avait pas un mot de favorable aux vœux des Flamands.

Cette lecture terminée, les trompettes firent éclater des fanfares triomphales, et les applaudissements chaleureux des chevaliers attestèrent la satisfaction que leur causait la fin de la guerre. Les rois d'Angleterre et de France se donnèrent la main en signe de réconciliation; et chacun allait regagner son campement pour communiquer l'heureuse nouvelle à ses amis, lorsque tout à coup Artevelde, portant un parchemin, apparut devant les princes stupéfaits, et, après une brève salutation, dit à haute voix :

— Seigneurs rois, et vous princes et nobles dames, devant vous tous, autant que vous êtes, nous, bonnes gens de Flandre, nous protestons contre l'injustice faite à notre pays par cette trêve, et déclarons nul et de nulle valeur tout ce qui s'est fait ici. Nous déclarons, de plus, que nous ne levons pas le siége de Tournai et que nous poursuivrons énergiquement la guerre, aussi longtemps qu'on n'aura pas satisfait à nos vœux, ainsi que le roi d'Angleterre nous l'a promis sous serment; nous déclarons encore que, si, dans les quatre heures qui suivront cette mise en demeure, on n'a pas conclu avec nous un traité particulier, — si l'on ne nous a pas livré les obligations, traités et bulles qui sont dans cette chapelle, nous nous considérerons comme dégagés de toute alliance avec l'Angleterre, et continuerons immédiatement la guerre contre la France, nous reposant sur l'aide de Dieu et sur notre bon droit. — En conséquence, nobles princes et chevaliers, voyez ce que vous avez à faire; nous ne vous portons pas un défi et ne voulons pas manquer au respect que nous vous devons; mais on agira équitablement envers nous ou les armes en décideront. L'armée flamande est là-bas, sous les armes, brûlant du désir de combattre; il ne nous manque encore ni argent ni vivres.

Il est possible que la victoire ne reste pas du côté du droit, mais, quel que soit l'arrêt du destin, des torrents de sang seront répandus ; le fer et le feu dévasteront ces frontières ; car nous, gens de Flandre, avons résolu de mourir jusqu'au dernier homme plutôt que de renoncer à nos justes et légitimes exigences... Seigneurs rois, l'armée flamande attend votre réponse (1) !

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria l'abbesse Jeanne avec terreur, faudra-t-il que le sang de la plus noble chevalerie de la terre coule pour ce brutal vilain (2) !

Artevelde demeura calme et impassible en entendant les outrageantes paroles de l'abbesse, et fixa sur le roi d'Angleterre un regard pénétrant et plein de reproches ; ce prince, se repentant sans doute de ce qu'il avait fait, s'efforçait de persuader à Philippe de Valois de conclure un traité particulier avec les Flamands ; mais le roi de France, se voyant pris, à son grand détriment et à sa grande confusion, dans le piége où il croyait prendre les Flamands, était comme fou de dépit et il s'écria en feignant de se diriger vers son armée :

— Eh bien, que le sort en décide ! Que le sang coule à flots, s'il le faut ! J'accepte le défi !

A ces mots, l'abbesse Jeanne, voyant son œuvre s'écrouler en un instant, se jeta aux pieds de son frère et le supplia, les mains jointes, de se montrer clément et de contenter les Flamands par quelques concessions. D'autre part, le roi d'Angleterre déclara qu'il regardait la trêve comme rompue

(1) Voyez *Chronique de Despars*, t. II, p. 357.
« Seigneurs, prenez garde quelle paix vous faites, car se nous n'y sommes comprins et tous nos articles pardonnés, jà ne nous départirons de ci. » (*Grande chronique de Froissart*, v. 403.)

(2) « Ha, sire, Dieu en ait pitié, quand pour le dit d'un vilain, tout le noble sang de la chrestienté sera réspandu. » (FROISSART.)

et qu'il n'abandonnerait pas ses alliés, les Flamands, si l'on ne consacrait pas leurs vœux par un traité particulier; le roi de Bohême, le comte de Savoie, le coadjuteur de Liége et le comte Louis se joignirent à l'abbesse pour fléchir l'esprit irrité du roi, jusqu'à ce que celui-ci, vaincu enfin par les supplications de sa sœur et par l'idée du danger qu'il courait, consentît à rentrer dans la chapelle avec les princes et les conseillers pour délibérer sur la question. Quelques instants après, Artevelde fut appelé par un héraut d'armes et se rendit, avec deux échevins et maître Augustin, à la réunion des souverains.

A peine le capitaine général fut-il entré dans la chapelle, que les chevaliers présents se pressèrent tumultueusement aux abords de l'édifice, en s'exprimant mutuellement les sentiments de dépit et de colère qui les animaient. Le visage des Flamands, au contraire, était rayonnant d'orgueil et de joie; la plus grande partie d'entre eux étaient groupés autour de Ghelnoot van Lens, qui, transporté de bonheur et les yeux pleins de larmes, répétait à chaque instant :

— C'était là le secret! Oui, compagnons, c'était là le secret du Sage Homme... Et dire que des calomniateurs osaient l'accuser! Mon Dieu, mon Dieu, puisse-t-il réussir! quel beau jour ce sera pour la Flandre!

Pendant plus d'une demi-heure, personne ne sortit de la chapelle; les passions diverses qui agitaient les spectateurs se calmèrent peu à peu. Les Flamands commençaient à douter du résultat de la conférence et leur joie diminuait visiblement, tandis qu'au contraire, les chevaliers reprenaient courage. Cependant, durant cette longue attente d'une décision solennelle, les conversations avaient cessé et il régnait un profond silence devant la chapelle lorsque le premier échevin Maes van Vaernewyck sortit de la conférence, la physionomie radieuse et prit à part une dizaine de Flamands.

Il les entretint à voix basse pendant quelques instants ; après quoi, tous prirent en courant la direction du camp. Maes van Vaernewyck fit signe à Ghelnoot van Lens et à cinq ou six autres qu'ils eussent à le suivre, et rentra dans la chapelle

Quelque temps après, on entendit s'élever du camp flamand des cris enthousiastes qui, se propageant et se confondant, vinrent bientôt frapper les murs de la chapelle.

Enfin la grande œuvre était accomplie ; quatre compagnons sortirent de la chapelle, chargés d'une caisse de fer ; Ghelnoot battait des mains et ne savait plus ce qu'il disait, tant la joie l'égarait. Venaient ensuite les échevins, l'orgueil et le bonheur peints dans les yeux. Quant à Artevelde, il marchait silencieux, la tête penchée, à côté de la caisse ; il chancelait sur ses jambes, sa poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement, des larmes sillonnaient ses joues... Il les avait donc brisés, ces odieux liens qui enchaînaient sa Flandre bien-aimée. Il avait anéanti les résultats de trois siècles d'astuce et de parjure !

Lorsque l'imposant cortége approcha de l'armée en liesse, Ghelnoot courut en avant avec quatre compagnons, et revint avec une torche allumée et plusieurs bottes de paille dont on forma une sorte de bûcher devant la ligne de bataille.

La caisse fut posée à terre et ouverte, pendant que Ghelnoot approchait la torche de la paille, et que la flamme s'élevait dans les airs en capricieuses spirales.

Alors Artevelde tira un à un de la caisse toutes les pièces et documents qu'elle contenait, fit proclamer par maître Augustin l'obligation, la charge ou la dette qui y était contenue, les déchira ensuite en pièces et les jeta dans le feu (1).

(1) « Et les gens de Flandre n'obtinrent pas seulement l'abolition et la remise de toutes dettes... avec révocation formelle de tous les engagements an-

L'armée poussait vers le ciel d'immenses acclamations de joie, et ces acclamations prirent surtout un retentissement formidable quand l'odeur du parchemin brûlé se répandit par tout le camp comme pour aller annoncer à chacun la délivrance de la Flandre.

Ghelnoot avait pris, des mains du capitaine général, le dernier document, celui qui livrait à la France une partie de la Flandre, et, furieux, il l'avait déchiré avec les dents en morceaux presque imperceptibles.

Le sacrifice était accompli! La caisse de fer elle-même rougissait dans le feu.

En présence de l'armée, Artevelde avait comprimé ses larmes et dissimulé autant que possible sa profonde émotion.

Quand tout fut fini, il fit signe à un trompette de donner le signal de la retraite, et lui-même, s'éloignant à pas lents, se dirigea silencieusement vers sa tente, accompagné des échevins.

IX

Il y avait à Gand à cette époque, non loin du pont de Brabant, un endroit où tout promeneur, pourvu qu'il fût sen-

térieurs et promesse expresse que la couronne de France ne les invoquerait plus jamais, mais encore la remise et livraison de toutes les chartes, titres et documents qui constataient ces charges lesquelles pièces le gouverneur Artevelde mit sur-le-champ en pièces avec les dents et jeta dans le feu. » (*Chron. de Despars*, t. II, p. 358.)

« Et ces documents furent déchirés et mis à néant devant Tournai. » *Chron. de Jean de Dixmude*. Ypres, 1839, p. 220.).

La plupart des autres historiens disent que ces pièces furent brûlées publiquement à Gand, sur le marché du Vendredi, quelques jours plus tard.

sible, passait rarement sans se sentir pressé de s'arrêter un instant, pour s'abandonner à de douces rêveries. On y entendait le bruit monotone du moulin à eau de la ville. L'Escaut, précipitant avec un formidable fracas ses flots comprimés, tourbillonnait un instant et reprenait sa course vers la ville Saint-Bavon. De l'autre côté, le *steen* de sire Gérard le Diable dressait ses tours massives et ses murailles élevées. Semblable à la caverne d'un géant, ce mystérieux édifice paraissait commander à l'éternel rugissement du fleuve, qui, comme un humble serviteur, en arrivant devant les fondements du *steen*, ralentissait soudain son cours et semblait baigner en passant de son onde caressante les pieds d'un maître.

Depuis plusieurs mois, Liévin Denis avait choisi cet endroit de préférence à tous les autres, pour but de ses promenades solitaires. D'abord, il n'y passait chaque fois que quelques instants, plongé dans ses mélancoliques rêveries; mais peu à peu il s'était établi entre lui et le fleuve quelque chose de si sympathique, qu'il ne trouvait plus de charme que dans le grondement des flots écumeux et le grincement de la roue du moulin.

Pour lui, tous ces bruits représentaient l'accent de la douleur et du désespoir. Quand la vague tombant d'en haut rebondissait avec force et gémissait sous la violence du choc, une expression amère contractait les traits du jeune homme; car sa poétique imagination lui faisait croire qu'il avait trouvé dans la nature un être condamné comme lui à souffrir éternellement sans que personne dût jamais comprendre ses plaintes. Et puis ces voix puissantes, ces tourbillons vertigineux, cette fuite rapide du fleuve, tout s'emparait avec force de son imagination et apportait quelque relâche aux pensées accablantes qui rongeaient son cœur depuis si longtemps. Ici, au bord de l'eau, ses douloureuses préoccupa-

tions allaient se perdre dans un monde d'insaisissables rêveries, dans une sorte d'assoupissement de la sensibilité, qui lui procurait du moins un peu de repos et de tranquillité d'âme.

Quelle pouvait donc être la cause des souffrances du jeune homme, lui si plein de jeunesse et de vie, si généreusement doué de tous les trésors de la sensibilité, de toute la tendresse d'une âme créée pour aimer; — lui dont le cœur tressaillait et soupirait comme une lyre au moindre attouchement; lui à qui tout semblait souriant dans le monde?

Hélas! la calomnie avait aussi empoisonné ses jours! depuis son fatal voyage à Bruxelles, il n'avait pu faire un seul pas, sans éprouver un soupçon contre tout ce qui lui était cher sur la terre. Sa Veerle bien-aimée, l'ange de ses rêves, ne lui apparaissait plus qu'à travers un voile où la diffamation avait jeté toutes ses souillures; il lui rendait encore visite, il pressait encore parfois les mains tremblantes de la jeune fille dans les siennes; mais une expression de duplicité qu'il croyait découvrir dans son regard, venait soudain glacer son cœur, et c'était avec défiance qu'il prêtait l'oreille à ses paroles ; il ne pouvait se défendre du soupçon qu'elle le voulût tromper. Parfois il s'accusait lui-même de faiblesse et d'injustes défiances; l'ange alors lui apparaissait dans toute sa vérité, entouré de la radieuse auréole d'une virginale pureté et du plus sincère amour; son cœur, débarrassé d'un poids immense battait plus à l'aise; mais à peine avait-il quitté sa bien-aimée, que la calomnie, toujours aux aguets, venait au-devant de lui, et il retombait bientôt dans sa noire mélancolie.

Rien de ce qu'il avait aimé auparavant n'échappait aux coups d'une diffamation dont la source cachée empoisonnait ses jours. Sa foi dans le généreux dévouement d'Artevelde pour son pays chancelait; il y avait des moments où il se de-

mandait si le Sage Homme n'était pas réellement un tyran; Ghelnoot lui apparaissait dans ses rêves comme un mauvais génie qui avait changé sa vie en un éternel martyre; il redoutait son père lui-même, pour lequel il avait autrefois une vénération sans bornes, comme un ennemi de son repos, — comme un homme de la bouche duquel s'échappaient des paroles qui portaient la mort à son âme, en y faisant naître la défiance.

Son cœur était encore brisé par une autre blessure profonde. La mort lui avait enlevé son excellente mère. Le seul être qui, sur la terre, pût encore verser dans son cœur quelque consolation, — cet être chéri était remonté au ciel et ne lui avait laissé que le souvenir de son amour; et sur la pierre qui couvrait sa tombe, il allait encore, aux heures les plus sombres de sa vie, chercher un suprême soulagement.

Un soir, le soleil n'était pas encore descendu derrière l'horizon, Liévin Denis était accoudé tout pensif sur la balustrade de pierre qui longeait l'Escaut; son regard suivait chaque vague qui venait gronder à ses pieds. Son visage pâle et amaigri ne trahissait aucun sentiment particulier; il semblait tout distrait et plongé dans le plus profond oubli de lui-même.

Son âme, cruellement ballottée entre la confiance et le soupçon, entre le désespoir et l'amour, se plaisait à contempler ce jeu furieux des vagues, image des agitations de son cœur.

Il était depuis plus d'une heure toujours immobile et rêveur, lorsqu'un personnage, inconnu d'abord, arrivant du côté de la porte de Brabant, vint s'accouder sur la balustrade de pierre à côté de Liévin. Il lui frappa en souriant sur l'épaule et lui dit d'un ton d'amicale plaisanterie :

— Que vois-tu donc de si beau, Liévin, dans cette eau qui bouillonne, pour passer ainsi tout seul ton après-dînée du

dimanche? Attendrais-tu ici le diable qui a acheté l'âme de messire Gérard?

Liévin jeta un regard de tristesse sur son ami, qu'il reconnut à sa voix, et, comme s'il ne faisait que de l'apercevoir, sans l'avoir entendu plaisanter:

— Bonjour, ami Jean, lui dit-il en sortant de sa rêverie comme d'un sommeil.

Et ses yeux se fixèrent de nouveau sur le fleuve.

— Comment se fait-il donc, poursuivit Jean, que tu ne sois pas allé aujourd'hui, armé de ton arc, hors de la porte aux cinq meurtrières, prendre part au beau tir du jardin Saint-Georges? J'en viens : c'est fini; le beau hanap en argent, donné en prix par messire van Rasseghem, a été gagné après une lutte animée... Mais dors-tu, Liévin, que tu ne m'écoutes pas? Ce qui est arrivé te touche cependant plus que moi. Voyons, je te donne à deviner qui a gagné le hanap d'argent!

— Que m'importe? dit Liévin en soupirant. Je n'envie pas son bonheur au vainqueur.

— Ah! peut-être! le vainqueur du tir, c'est maître Ghelnoot van Lens.

Ce nom fit une vive impression sur Liévin; il pâlit, et une expression de souffrance se peignit sur son visage.

Jean lui prit la main et, d'un ton de compassion, poursuivit :

— Ce que j'ai à te dire encore doit t'affliger profondément, je le sais, Liévin; mais on se voit souvent forcé de dire à contre-cœur la vérité à un ami. D'autres de tes amis se trouvaient aussi au jardin Saint-Georges : la famille des Vaernewyck y était, et avec elle dame Artevelde et sa fille Veerle!... Ne t'émeus donc pas ainsi... Ah! si tu avais vu quelle amitié extraordinaire Ghelnoot et Veerle se témoignaient en présence de toute la société, et comme Veerle a

paru heureuse! Il a couru tout joyeux vers elle avec le hanap d'argent qu'il venait de gagner! Les spectateurs en étaient tout scandalisés, Liévin, et tes amis surtout étaient irrités de cette infidélité qui t'était faite publiquement, en ton absence!

De plus en plus ému à chaque parole de Jean, Liévin, la tête penchée et les yeux baissés, gardait un morne silence.

— Sais-tu, Liévin, ce que certaines gens disaient pour excuser maître Ghelnoot? Ils disaient que Veerle va épouser sous peu le capitaine de Saint-Nicolas; tu dois savoir cela mieux que tout autre. Ce mariage est-il vraiment décidé? S'il en était ainsi, on aurait grand tort de blâmer deux fiancés de ce qu'ils s'aiment mutuellement.

A cette dernière réflexion, Liévin leva subitement la tête; du feu étincelait dans ses yeux et ses traits contractés laissaient voir en lui une violente et fébrile émotion; il lança à Jean un regard qui était un reproche, et s'écria :

—Et toi aussi, Jean! quel mauvais esprit t'a donc envoyé ici pour allumer en moi un feu dévorant? Qui t'a payé pour faire saigner mon cœur? Ce que tu dis est faux! Ils mentent mille fois, ceux qui parlent comme toi! Va-t'en, éloigne-toi de moi et ne me parle plus de ton amitié!

Une expression de profonde pitié s'empara de Jean.

— Pauvre Liévin, dit-il en soupirant, je devrais me fâcher de ta blessante sortie; mais, bien que je m'en sente vivement blessé, je ne le puis vraiment pas. Tu es malade, malheureux ami; tu souffres horriblement, je le vois bien; la douleur a égaré ta raison. Ce que je t'ai dit n'est pourtant pas une calomnie. Je défie qui que ce soit de contester la vérité de mes paroles; et, si tu trouves jamais qu'un mensonge soit tombé des lèvres de Jean Sporrelinck, tu connais sa demeure dans la rue longue du Marais : il soutiendra son dire, en parole et en fait, quand et où tu l'exigeras.

Le calme mais ferme langage de Jean dissipa tout à coup la colère de Liévin ; grâce à la facilité avec laquelle il se laissait aller au doute, il se prit à penser que son ami lui avait parlé avec sincérité et que son intention était bonne. Il lui dit d'une voix plus douce et presque suppliante :

— Non, non, je ne veux pas devenir ton ennemi ; tu te trompes comme les autres ; toi aussi, tu es poussé par une puissance invisible ; je te pardonne ce que je souffre en ce moment ; mais, pour l'amour de Dieu, Jean, si tu es vraiment mon ami, laisse-moi seul.

— Oui, répliqua Jean, j'ai rempli mon devoir et je te quitte, mais que je désirerais te voir délivré de ce tourment !

Les yeux de Liévin étincelèrent d'espérance : il demanda vivement :

— Eh bien, eh bien, que faut-il faire pour cela ?

— Agir en homme. Je parlerais avec fermeté, pour savoir la vérité sur tous ces bruits. Si je découvrais qu'on m'a trompé, j'en demanderais un compte sévère, — celui qui m'aurait offensé fût-il ou non capitaine de Saint-Nicolas, — et je mépriserais la jeune fille infidèle.

— Et si tu découvrais que tous ces bruits sont faux ? dit Liévin en l'interrompant.

— Oh ! alors je n'hésiterais pas ; je fermerais la bouche à tout calomniateur, dussé-je faire couler le sang dix fois par jour ! Mais alors aussi, je ne ferais pas comme toi, Liévin ; je ne fuirais pas les sociétés, je ne dépérirais pas de chagrin à vue d'œil, pour que chacun puisse lire sur mes traits altérés que j'ajoute foi à la calomnie. Non, non, je lèverais fièrement la tête, et malheur à celui qui oserait m'insulter ou m'accuser ! Et maintenant, adieu ! réfléchis à ce conseil ; il vient d'un ami. Tiens, regarde là-bas, voilà les Vaernewyck près de la porte de Brabant ! Ghelnoot et Veerle se donnent

la main; le héraut de la confrérie de Saint-Georges porte devant eux le hanap d'argent. Au revoir!

Liévin avait jeté les yeux dans la direction indiquée; mais son regard n'eût pas plus tôt rencontré Veerle et son guide, qu'il détourna la vue en frissonnant, et se dirigea d'un pas chancelant vers le pont de la Vigne.

Chemin faisant, il réfléchit à ce que Jean Sperrelinck lui avait dit; peu à peu il en vint à conclure que le conseil était bon, et qu'il lui fallait mettre fin à ses cruelles souffrances. Cependant son courage faillit souvent à la pensée de demander compte à Veerle de sa conduite; mais bientôt son esprit le reportait en présence de Ghelnoot; cette situation faisait bouillonner son sang dans ses veines et enflammait son cœur de la soif de la vengeance.

Parvenu au pont de la Vigne, il allait regagner sa demeure, lorsqu'il aperçut au loin son père, qui s'entretenait avec le roi des ribauds. Bien que Muggelyn ne parût plus que rarement chez le chef-doyen, le cœur de Liévin était toujours resté plein d'antipathie pour lui, et, dans son aversion, il fuyait partout sa présence. En ce moment aussi, il tourna l'église de Saint-Jean, entra dans le cimetière situé près du temple et s'agenouilla derrière le mur, sur une pierre tumulaire. Après avoir prié longtemps, la tête inclinée, il se releva; puis, le visage serein et l'âme consolée, il se dirigea lentement vers sa demeure, qui n'était distante du cimetière que de quelques pas.

A peine eut-il ôté son chaperon et l'eut-il suspendu à une chaise, que son père parut aussi dans la chambre et lui dit d'un ton qui annonçait une grave résolution:

— Liévin, viens en haut avec moi; j'ai quelque chose à te dire.

Le jeune homme obéit et suivit son père. Le chef-doyen, après avoir fait asseoir son fils devant lui:

— Liévin, lui dit-il, je te prie de prêter toute ton attention à ce que je vais te dire ; arme-toi de courage, mon fils, et ne faiblis pas, quand même il y aurait dans mes paroles telle ou telle chose qui attristerait ton cœur. Crois bien que je déplore comme toi ton malheureux sort et que je souffre vivement de te voir languir si cruellement. Il faut que cela finisse, Liévin ; assez longtemps je t'ai laissé dans ton aveugle confiance, assez longtemps j'ai respecté ta secrète douleur; maintenant, ce serait de ma part un crime que de laisser un jour de plus mon unique enfant livré à la risée publique, et de le voir s'acheminer vers la tombe, victime innocente d'une hypocrite affection. Depuis un mois déjà, j'ai résolu de remplir ce devoir sacré de père; la crainte de t'affliger m'a retenu de jour en jour. Cependant ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui au jardin Saint-Georges, m'a fait prendre l'irrévocable résolution de ne pas attendre une heure de plus, et j'ai quitté en toute hâte le tir uniquement pour te donner un conseil d'ami, et, au besoin, pour te signifier ma décision fermement arrêtée. Veerle était au jardin Saint-Georges, Liévin, et Ghelnoot Van Lens avec elle; aucun des deux, cette fois-ci, n'a jugé nécessaire de dissimuler la flamme qui brûle dans leurs cœurs; certains de ton absence, ils te raillaient sans pudeur en présence de tes compagnons et de tes amis, — tellement, que chacun s'en offensait et qu'on se demandait avec indignation comment tu pouvais consentir si longtemps à être le jouet de ces gens orgueilleux.

Liévin, profondément ému, écoutait en silence; l'irritation quoique retenue, la souffrance se peignaient sur ses traits décomposés; il pressentait que son père allait le remettre à la torture et faire saigner son cœur de cent blessures. Bien que la raison et le sentiment du devoir le fissent s'efforcer de bannir de son esprit toute pensée de défiance, tout soupçon

injurieux, le ton de la voix paternelle faisait courir dans tous ses membres un frisson général... Son âme était peut-être accoutumée de souffrir jusqu'à ce point!

— Mais, mon père, dit-il en soupirant, Veerle m'a prié et supplié hier, durant toute une heure, d'aller au tir avec elle et sa mère.

— Et pas avec Ghelnoot, n'est-ce pas ? ajouta le père en souriant amèrement. Ils connaissent mieux que toi le sentiment qui te ronge le cœur; et, au lieu de respecter ou d'alléger tes souffrances, ils font tout ce qu'il faut pour te donner le coup de mort, si je n'étais pas là pour veiller sur mon enfant et le sauver à temps. Quand tu es auprès de Veerle, Ghelnoot y est aussi; quand tu n'y es pas, lui y est encore; Ghelnoot! toujours Ghelnoot! Infâme dérision! inhumaine cruauté!

Déjà Liévin commençait à ressentir l'influence de la parole de son père: son cœur battait avec violence, et un frémissement nerveux trahissait en lui les ravages de la jalousie. Cependant il comprima cette passion et répondit avec un certain dépit :

— Puisque le voyage de maître Van Artevelde dans la West-Flandre doit se prolonger si longtemps, est-il surprenant que Ghelnoot veille sur la famille du capitaine général? Maître Van Lens, depuis son enfance, n'est-il pas tous les jours dans la maison d'Artevelde? Pourquoi changerait-il de conduite maintenant? Parce qu'une fatale et mystérieuse puissance, sortie de l'enfer, me persécute et me martyrise?

Le chef-doyen parut frappé des paroles de son fils et le regarda fixement dans les yeux. Cet examen ayant calmé ses craintes, il dit :

— Pauvre Liévin, ta magnanimité t'aveugle; tu t'efforces de te faire illusion à toi-même sur la conduite de Ghel-

noot ; tu luttes en désespéré contre une vérité évidente, parce que, si tu finissais par la reconnaître, elle t'enlèverait le plus beau rêve de ta vie ! Hélas ! mon fils, pourquoi te repaître encore d'une menteuse illusion qui t'échappe ? pourquoi te désoles-tu ? pourquoi deviens-tu pâle et maigre ? pourquoi fuis-tu la société de tes amis et de tes compagnons ? Est-ce parce que tu as foi dans le sincère amour de Veerle ? est-ce parce que, comme autrefois, tu te sens heureux de la certitude qu'elle t'aime seul au monde ? Tu sembles vouloir dire qu'on calomnie la fille du capitaine général et son ami Ghelnoot ? C'est possible ; mais alors accuse-toi tout le premier ; car c'est dans ton propre cœur que se trouverait la plus vile calomnie, si ta longue souffrance n'attestait qu'une triste vérité te met au supplice ! Je ne comprends pas ta crédulité, Liévin ; pour un œil clairvoyant, il suffirait de l'histoire du Nouveau-Bois à Bruxelles pour demeurer convaincu qu'on se moque de toi et qu'on te trompe. Comment ! Ghelnoot et Veerle s'écartent ensemble du reste de la société ; pendant une demi-heure, on les perd de vue, et, quand tu les découvres, tu surprends la vertueuse Veerle suspendue à son cou ? On te fait accroire que ton cousin Jacques les a égarés par plaisanterie, et que Veerle vient en ce moment d'être effrayée par le saut d'une biche ! Et, lorsque, avec une légitime irritation, tu t'emportes contre Ghelnoot, il se rit de ta colère et te fait promettre sur l'honneur que tu ne parleras à personne au monde de ce que tu as vu ! Insultante raillerie que tu acceptes, innocent enfant que tu es !

— Mon père, mon père, s'écria Liévin avec vivacité, je vous ai confié ce secret malgré le solennel engagement que j'avais pris : n'en parlez pas, au nom du ciel ! vous me l'avez promis !

— Eh bien, je parlerai d'autre chose. Au jardin Saint-

Georges, tout le monde assurait, même les amis du capitaine général, que Ghelnoot va épouser Veerle. Je ne le crois pas. Recevoir un jeune homme presque chaque jour, lui témoigner de l'amour et, sur ces entrefaites, préparer un ménage avec un autre ! Ah ! ils n'oseraient pousser aussi loin l'impudence !... Une autre nouvelle m'a blessé plus vivement, bien que je ne sache si l'on peut y ajouter foi. — Il y avait, au jardin Saint-Georges, une jeune fille de Marienland ; elle a passé l'après-dînée hier au Béguinage, où la fille de Van Artevelde se trouvait aussi, — et elle racontait que Veerle avait dit en riant, en sa présence, que, toi, Liévin, tu ne lui servais que de passe-temps ; qu'elle prend parfois plaisir à tes innocentes déclarations d'amour, mais qu'elle ne t'aime pas et qu'elle commence à se lasser de toi...

Liévin bondit tout à coup sur son siége comme un lion blessé et recula de quelques pas. Puis, fixant de là sur son père un regard étincelant, il s'écria :

— C'est faux ! c'est faux, ce que vous dites là !

— Ce que je dis ? répéta Gérard Denis avec sang-froid ; ce qu'a dit la jeune fille de Marienland, veux-tu dire ? Peut-être aussi est-ce une fausseté ; je ne voudrais pas en répondre.

— Pourquoi, mon père, pourquoi me briser le cœur avec toutes ces calomnies ? Oh ! grâce, grâce ! laissez-moi partir ; je souffre horriblement ; tout tourne autour de moi !... ma tête va éclater !

Tandis que Liévin, tout frémissant, se couvrait les yeux des deux mains, le chef-doyen jeta sur lui un regard scrutateur. Puis il se leva, prit son fils par la main et le ramena à son siége en lui disant d'une voix douce et consolante :

— Il est bien pénible, le triste devoir que j'ai à remplir comme père ; mais il le faut. Assieds-toi, Liévin, je serai bref. Vois-tu, mon fils, je ne puis souffrir plus longtemps

que tu sois l'objet de la risée publique et qu'on te fasse mourir de chagrin, ne fût-ce que par une coupable légèreté. Je te conseille de rompre dès aujourd'hui avec la fille du capitaine général!... Tu ne réponds pas! Je te l'ordonne! Cet ordre est irrévocable! Que dis-tu?

— Eh bien, puisque mon cruel destin le veut, je le ferai! dit Liévin d'une voix étouffée.

—Merci, mon fils, dit Gérard, et bénis Dieu, qui te délivre aujourd'hui de tes affreuses souffrances. Relève courageusement la tête : tes chaines sont brisées ; ton existence va redevenir libre et joyeuse, et, si ton cœur a besoin d'amour, cent jeunes filles s'estimeront fières de pouvoir offrir le leur au fils du chef-doyen des métiers de Gand. Tu peux élever les yeux jusqu'aux descendantes des plus nobles races, Liévin.

Le jeune homme, accablé sous le poids de la fatale résolution qu'il venait de prendre, demeurait immobile, la tête baissée devant son père, et n'entendait peut-être même pas ce qu'il lui disait.

— L'amour est une passion aveugle ; il nous empêche de voir dans l'avenir et nous fait souvent commettre des imprudences qu'on déplore ensuite toute sa vie. Il est bien heureux que l'infidélité de celle que tu aimais t'éloigne d'une famille qui ne tardera pas à succomber sous l'opprobre général. Vois ce qui se passe en Flandre; dans toutes les villes, sur tous les points du pays, on se soulève avec colère contre la domination d'Artevelde; le capitaine général n'a plus ni paix ni trêve; il voyage d'une commune à l'autre pour conjurer la révolte qui menace; mais à peine est-il parti, que derrière lui se rallume plus ardent le foyer de la colère du peuple. Que la haine qu'on porte dans toute la Flandre au capitaine général soit juste ou non, je ne l'examine pas; mais il est évident qu'un abime s'ouvre sous ses pieds et qu'il

y tombera avec tous les siens. Même à Gand, où l'on craint et où l'on doit craindre le plus sa puissance, une tempête terrible éclatera probablement avant peu contre lui, — tempête qui s'annonce déjà à l'horizon aux yeux de quiconque sait prévoir, même dans le calme sinistre de la mer, l'ouragan qui s'approche. Eh bien, mon fils, si la coupable conduite de Veerle et de Ghelnoot n'eût pas brisé le lien qui t'attachait indissolublement au capitaine général, tu serais tombé avec lui ; ta carrière serait brisée à jamais. Maintenant, l'avenir t'appartient ; encore quelques années et tu auras l'âge qui te donnera le droit d'occuper les plus hautes fonctions de la commune... Ton père, capitaine général de Gand peut-être, travaillera à ton élévation ; et Dieu sait, Liévin, quelle gloire et quelle puissance le destin réserve à notre maison !... Mais, pour qu'un tel espoir nous soit permis, il faut que tu brises résolument avec Artevelde et les siens. J'ai confiance dans la virile énergie qui se réveille en toi, et je ne crains pas d'être obligé de recourir à mon autorité paternelle pour te sauver malgré toi d'une perte infaillible... La soirée est déjà avancée ; tu as besoin de repos et de distraction après une aussi importante résolution. Je te quitte pour aller trouver à la *Syrène* notre ami Calevoet ; allons, Liévin, plus de chagrin ; va au *Lion* t'amuser avec tes camarades. Tranquillise-toi ; à bientôt !

A ces mots, il frappa sur l'épaule de son fils, comme pour l'encourager, et descendit l'escalier.

Liévin resta immobile, abîmé dans un profond désespoir ; longtemps après, et lorsque les ombres de la nuit eurent rendu dans la chambre tous les objets invisibles, il quitta son siége, et, se promenant avec agitation :

—Je lui sers de passe-temps ! se disait-il ; elle ne m'aime pas et prend un ironique plaisir à mes protestations d'amour ! Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas vrai !... Mais

quelles raisons de mentir peut avoir cette jeune fille de Marienland? Elle a entendu tout cela elle-même...Veerle était, en effet, hier après dîner au Béguinage; c'est même pour cela que je ne lui ai pas rendu visite; ô perfidie! Et Bruxelles! Bruxelles! Ah! c'en est fait, c'est un rocher qui m'oppresse le cœur, je mourrai de douleur;.... mais le sort en est jeté!

Sous cette impression, il descendit au rez-de-chaussée, mit son chaperon et sortit sans saluer personne.

Dominé par la colère et par la douleur, Liévin marcha d'un pas rapide et au hasard par les rues au milieu de l'obscurité, jusqu'à ce que, sans s'en douter lui-même, il se trouvât à la porte de la demeure d'Artevelde. Là, son courage l'abandonna tout à coup; il se prit à trembler comme une feuille, et, quand il voulut saisir le marteau de fer, il n'eut pas la force d'élever la main jusque là. A demi affaissé sur lui-même et appuyé contre le montant de la porte, il réfléchit et se pénétra vivement de ce qu'il allait faire en ce moment.

Il allait rompre avec Veerle, lui dire adieu pour jamais, la repousser loin de lui, comme une coupable! Peut-être allait-il briser le cœur d'une amie innocente, par cette cruelle rupture! Et puis il ne verrait plus le doux sourire de cet ange, il n'entendrait plus sa voix, il deviendrait son ennemi, à elle qui, comme un esprit protecteur, avait répandu le bonheur sur son enfance et sa jeunesse! Veerle le haïrait! elle mourrait peut-être comme une fleur dont la racine est rongée par un ver dévorant!... Quelle vie pour le pauvre Liévin! car son amour pour Veerle a jeté de profondes racines dans son esprit et dans son cœur; ses pensées, ses sentiments ont emprunté à cet amour leur forme et leur nature; cet amour, c'est son être, c'est l'âme de toutes ses émotions, c'est le ressort qui entretient et gouverne sa vie. Etouffer cet amour, c'est mourir! et il sent bien, l'infor-

tuné jeune homme, que ce qu'il va faire, c'est signer son arrêt de mort, — c'est ouvrir deux tombes peut-être! Et pourquoi? Ah! il souffre davantage encore maintenant! Cette question évoque sous ses yeux l'image de son père; son âme martyrisée repousse cette image et implore grâce... Il s'affaisse, exténué, sur le seuil de la porte, et, en proie à la fièvre qui s'est emparée de lui, il oublie sa situation. Puis tout à coup, il se sentit saisi sous les bras et soulevé de terre par deux mains robustes; il entendit en même temps une voix goguenarde qui lui disait :

— Eh! eh! camarade, quand on a bu un trop bon coup au *Renard*, on peut aller dormir ailleurs qu'à la porte du capitaine général!

En reconnaissant cette voix, Liévin se redressa vivement, porta la main à son couteau et s'écria comme si une vipère l'eût mordu :

— Muggelyn! arrière! arrière! retire-toi! ne me touche pas, ou mon couteau...

— Tiens, tiens! s'écria le roi des ribauds en riant; c'est notre ami Liévin! Si votre père savait cela, lui qui croit que vous ne buvez ni vin ni bière! Cela vous apprendra combien il est dangereux de trop boire quand on s'en va faire l'amour.

Le jeune homme, debout, tremblant de colère, fut sur le point, dans un premier mouvement, de plonger son couteau dans le sein du roi des ribauds; mais la pensée d'un meurtre le fit frémir. Et, comme pour échapper à la tentation et se délivrer de la présence de Muggelyn, Liévin saisit fébrilement le marteau de fer et le fit retentir à plusieurs reprises sur la porte d'Artevelde.

Le roi des ribauds s'éloigna rapidement, comme un oiseau de nuit, en disant :

— Bonne chance avec votre belle; elle va joliment vous laver la tête de ce que vous avez si bien fêté Bacchus!

Une servante ouvrit la porte, et Liévin, tout égaré, entra dans la chambre où Veerle se trouvait avec sa mère.

Dame Artevelde fut tout effrayée de voir le jeune homme apparaître devant elle, d'une façon si imprévue. Et, en effet, il était terrible à voir : la pâleur de la mort décolorait ses joues; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front; il tremblait de tous ses membres, et ses yeux, étincelants de jalousie, lançaient un foudroyant regard sur Veerle, qui, cachant son visage dans ses mains, pleurait amèrement au coin de la cheminée.

La jeune fille avait bien levé la tête quand la porte s'était ouverte; elle avait lancé à Liévin un regard irrité, et comme si sa présence lui pesait, au lieu de la réjouir, elle avait porté les mains à ses yeux, sans même saluer son bien-aimé.

A l'entrée du jeune homme, dame Artevelde courut à lui, l'entoura de ses bras avec compassion comme pour le soutenir, lui prit la main, et dit avec inquiétude :

— Pauvre Liévin, qu'avez-vous? qu'est-ce que cette émotion mortelle?

Mais le jeune homme, hors de lui, lui serra convulsivement la main avec force, et resta immobile, les yeux, d'où sortaient comme des éclairs, toujours fixés sur Veerle.

— Oh! mon Dieu! s'écria dame Van Artevelde d'une voix déchirante, quel malheur! quel malheur! Veerle, Veerle, il est fou!

Au cri d'angoisse de sa mère, Veerle se redressa brusquement, et, toute tremblante, considéra le pâle visage de son bien-aimé. Tout à coup des cris inintelligibles s'échappèrent de son sein, et, en éclatant en sanglots, elle posa ses deux mains sur les joues glacées du jeune homme, le regarda fixement dans les yeux, et chercha à pénétrer jusqu'au fond de son âme pour y trouver la cause de l'émotion qui l'agitait.

— Non, non, s'écria-t-elle, avec un rire égaré, ce n'est

pas vrai, ma mère ! Non ! non ! Pauvre ami, qu'as-tu ? Oh ! parle, au nom de Dieu ; que j'entende encore ta voix !

Et, comme elle ne recevait aucune réponse de Liévin, elle appuya ses lèvres frémissantes sur son front, comme si, dans son égarement, elle ne connaissait plus d'autre moyen de rappeler son ami à la conscience de lui-même, que cette preuve suprême de son affection pour lui.

En effet, un sourire d'une ineffable douceur vint illuminer le visage du jeune homme. Son œil adouci jeta un douloureux regard sur l'ange qui l'avait sauvé et, pour toute réponse, il dit :

— Veerle, pauvre Veerle ! merci de ce que vous avez eu pitié de moi !

— Oh ! béni soit Dieu durant l'éternité ! s'écria Veerle avec transport en répondant par un céleste sourire au sourire de Liévin.

Elle se hâta de prendre un verre de cristal sur la table, en versa de l'eau dans une coupe d'argent, et, la portant avec une tendre sollicitude aux lèvres de Liévin, elle lui dit de sa voix la plus douce :

— Tiens, bois, mon pauvre ami ; assieds-toi près de moi. Tu as bien fait de venir chercher des consolations ici ; je chasserai bien le désespoir de ton âme.

Elle fit asseoir Liévin sur un siége à côté d'elle, sans abandonner sa main, et s'efforça, par un sourire dans lequel rayonnait le plus ardent amour, de dissiper le chagrin qui oppressait le cœur du jeune homme.

Il contemplait avec extase le visage charmant de Veerle, et dit d'une voix tremblante de bonheur :

— O Veerle ! j'ai enduré des souffrances inexprimables ; aujourd'hui, j'ai senti dix fois mon cœur se briser ; j'étais comme une âme damnée plongée dans l'enfer du doute. Je ne sais ce qui se passe en moi ! En ce moment, je vois le ciel

dans tes traits adorés ; mon âme goûte une suprême félicité ; le bonheur l'accable... Peut-être suis-je insensé ! — Oh ! non, non, Veerle ! merci, merci à vous, d'être toujours restée ma chère et fidèle amie ! votre sourire seul est la vérité, — tout le reste est mensonge et calomnie ! Dût le monde entier faire de moi le jouet de ses railleries, dussé-je me courber sous la plus affreuse réprobation, je reste à vous, toujours, toujours, jusque dans la tombe !

— Mais, Liévin, dit dame Artevelde, vous étiez, en entrant, tellement ému, qu'il a dû se passer des choses terribles. Je crois comprendre à votre langage que la calomnie qui nous poursuit vous a encore choisi pour victime. La franchise seule peut vous protéger contre le venin par lequel on veut empoisonner votre vie. Dites-nous hardiment ce qui vous a si cruellement ému ; ce n'est que dans la plus entière sincérité que vous pouvez trouver tous deux la consolation et le repos.

Liévin hésita quelque temps à répondre à cette question ; il semblait arrêté par un obstacle insurmontable, et baissait la tête avec confusion.

Dame Artevelde lui demanda en le regardant sévèrement :

— Liévin, vous sentez-vous donc coupable, pour que vous n'osiez pas parler ?

Veerle épiait avec anxiété les moindres mouvements du jeune homme ; une expression de dépit et de tristesse obscurcit tout à coup ses traits comme un sombre voile, et, presque insensiblement, elle dégagea sa main de la main de Liévin.

— Ah ! s'écria-t-il enfin, il y a des choses qu'on ne peut révéler ; mais vous pouvez mesurer la mortelle douleur que j'endure : je suis venu ici pour dire à Veerle un éternel adieu.

Dame Artevelde frémit de colère et d'indignation, comme si elle eût soupçonné quelque chose de grave.

Veerle poussa un cri navrant, recula convulsivement son siége, et se mit à pleurer en sanglotant, après avoir couvert son visage de ses deux mains.

— Hélas! hélas! C'est donc vrai, ce qu'on a dit à Jacquemine! s'écria-t-elle en gémissant.

Liévin était comme atterré par l'effet imprévu de ses paroles, et se trompa assurément sur le sens des plaintes de sa bien-aimée; car il s'approcha d'elle et lui dit d'une voix suppliante:

— O Veerle! ne t'émeus pas pour cela, ma chère amie. Quand je te dis, en présence de Dieu, que je n'aimerai que toi au monde, jusqu'à ce que la tombe s'ouvre devant moi, est-ce là une séparation? est-ce un adieu? Oh! rassure-toi, calme-toi, souris-moi comme tout à l'heure, ma bien-aimée; ce jour n'est-il pas le plus beau jour de ma vie? Veux-tu me replonger dans l'abîme de douleur, d'où tu m'as retiré?... Tu me repousses! tu ne me réponds pas! Hélas! suis-je le jouet d'une cruelle illusion? Mon bonheur était-il un rêve qui se dissipe? Grâce, grâce, Veerle! Que vous ai-je donc fait qui vous rende inexorable?

Veerle releva la tête, et, versant un torrent de larmes, elle dit au jeune homme d'une voix entrecoupée de sanglots:

— Liévin, Liévin, ai-je mérité de souffrir ainsi? Ah! maintenant, tout est fini entre nous: ne cherche pas d'excuse; ne suis-je pas la fille d'Artevelde? Je ne l'oublierai pas, dussé-je mourir de chagrin. Je souffrirai, je me désolerai, je dépérirai, je le sais, cruel! Oui, je t'ai aimé dès mon enfance; en ce moment suprême, j'ose le dire, pour que ma mère l'entende. Je n'en rougis pas; car, chez moi du moins, c'était un sentiment pur; — et chez toi... hélas! hélas! j'en mourrai; — chez toi, ce n'était qu'un jeu hypocrite et perfide!

Liévin joignit les mains avec désespoir et dit d'une voix pleine de supplication :

— Veerle, Veerle, que dis-tu là ? Moi, me jouer de toi ? Veux-tu ma vie comme preuve du respect que je te porte ? Ah ! du moins, aie pitié de ton ami malheureux ! Veerle, par le souvenir de notre enfance que nous avons passée ensemble, dis ce qui t'irrite contre moi. Ce ne peut être qu'une calomnie... oui, une calomnie !

— Une calomnie ? s'écria la jeune fille. Ah ! plût à Dieu que c'en fût une ; mais non, non, c'est la vérité, l'affreuse vérité.

— Tu m'accuses d'avoir commis une infamie, dit le jeune homme en soupirant. Parle, qu'ai-je fait ? Si je suis coupable, je me retirerai et, sans me plaindre, j'accepterai la mort comme une punition méritée.

Les larmes jaillirent plus abondamment des yeux de la jeune fille ; elle put articuler d'une voix tremblante d'émotion, à laquelle l'indignation donnait de temps en temps une superbe énergie, les reproches les plus amers.

— Non, Liévin, c'est à peine si j'ose répéter les paroles par lesquelles tu as trahi ta foi. N'as-tu pas dit, et publiquement, que tu me méprises, que la fille d'Artevelde est au-dessous de toi, et que, dès cette semaine, tu lui diras un éternel adieu, comme à une femme indigne de toi ! Et tu ajoutes que le meilleur ami de mon père, maître Ghelnoot Van Lens est un misérable, — lui, le plus généreux ami que tu aies toi-même ! Il ne te suffisait donc pas d'être méchant et cruel ? Tu devais être ingrat ; ta bouche devait calomnier ! Ah ! Liévin, Liévin, fallait-il que ta main me donnât le coup de la mort ?

Un vif sentiment d'indignation monta tout à coup au cœur de Liévin. Il se leva brusquement et dit avec fierté à la jeune fille :

— Que puis-je répondre à tant de calomnies? Je te pardonne, Veerle; ce que tu souffres, je l'ai souffert aussi; ce que tu m'imputes, je croyais moi-même avoir à te le reprocher. La calomnie nous a joués l'un et l'autre; la calomnie nous enveloppe de toutes parts comme un filet que rien ne peut rompre.

— Ah! ne dissimule rien! dit Veerle. N'as-tu pas dit tout cela hier, au *Lion*, à Jacques Hoyvant, le tourneur en bois de la ruelle du Loup, et cela en présence de Joseph Herwege et de Baudouin Stichel? Jacques Hoyvant l'a répété lui-même à Jacquemine, notre fidèle servante, pendant que tu [illegible]e calomniais encore.

[illegible]iévin s'approcha de Veerle, lui prit la main en souriant [illegible]ement, et lui dit:

[illegible]Veerle, ma bien-aimée, n'accusons que nous-mêmes de [illegible] que no[illegible]ns souffert. Pourquoi prêtons-nous l'o[illegible] la ca[illegible]nd nous connaissons les choses mieux [illegible] cal[illegible] Depuis six semaines, je n'ai pas mis dan[illegible] et je fuis le *Lion* depuis trois mois [illegible] es[illegible]vert mon cœur à la jalousie et au [illegible] de mon visage trahissait le cha[illegible]uche du moins n'a jamais révélé [illegible] était-il pas de même de toi? [illegible]eerle; tu peux me sacrifier, tout [illegible]nt, quand tu me condamnerais [illegible]nnerais ton amour à un autre, [illegible] de mon cœur l'image de l'amie [illegible] et l'adorerais dans la solitude, [illegible]'au lieu du dernier repos...

[illegible] de ces paroles, fit sur l'âme de [illegible] profonde; peu à peu elle leva [illegible] écouter avec plaisir. Un sou[illegible]tôt place à ses larmes; son

âme s'ouvrait avec amour à la pensée que Liévin avait toujours été fidèle.

Quand il eut fini de parler, elle courut à sa mère, se jeta à son cou et s'écria avec transport :

— Mère, mère, il ne l'a pas dit ! C'était une calomnie !

Dame Artevelde, pressant avec amour sa fille dans ses bras, baisa tendrement l'heureuse enfant et dit ensuite aux deux amants :

— Mes enfants, je regarde ce qui vient de se passer ici comme un bienfait de Dieu au milieu de tous les chagrins qu'on nous cause depuis plusieurs mois ; de mystérieuses calomnies ont empoisonné votre vie et vous ont abreuvés de douleurs. Aucun de vous deux n'a rien à reprocher à l'autre : c'est le même mal, le même soupçon qui a fait votre martyre. Vous êtes forts maintenant contre les méchancetés du dehors ; ne prêtez plus l'oreille, à l'avenir, à ces misérables bruits répandus par des ennemis cachés contre tous ceux qui aiment Artevelde ou qui lui sont chers. Prends exemple sur ton père, Veerle ; il reste inébranlable devant les perfides accusations lancées contre lui ; c'est dans sa conscience qu'il cherche le juge de ses actions. Faites de même. Vous avez trouvé aujourd'hui le mot de l'énigme d'une longue année de jalousie et de souffrance. Je remercie le bon Dieu de cette leçon ; puisse-t-elle rester toujours vivante dans votre esprit ! Maintenant, consolés et heureux, goûtez les joies de la réconciliation. Plus de soupçon, ni de défiance, mes enfants !

— Veerle, dit Liévin, que la sincérité soit désormais notre bouclier contre nos secrets persécuteurs. Bien qu'il ne reste plus dans mon cœur l'ombre d'un doute, je veux en arracher jusqu'à la dernière trace d'anciens soupçons. Permets-moi de te faire une question : As-tu été, hier, au Béguinage !

— Je devais y aller, répondit la jeune fille, mais ma cou-

sine de Peteghem était arrivée et je n'ai pu quitter la maison. Mais pourquoi me demander cela, Liévin?

— Mon Dieu, mon Dieu, c'est incompréhensible! murmura le jeune homme d'un ton désespéré. Quelle ténébreuse conjuration nous entoure, pour qu'on épie nos plus secrets desseins et qu'on les noircisse même avant qu'ils soient accomplis!

Il allait révéler à sa bien-aimée l'accusation qui avait aussi été portée contre elle; mais un coup frappé à la porte de la rue vint tout à coup le faire tressaillir.

— Qui peut venir si tard? Il est déjà dix heures, dit Veerle surprise.

— Ce n'est pas ton père, répondit dame Artevelde; car nous aurions entendu plusieurs personnes à la porte. C'est probablement maître Ghelnoot, qui vient s'informer si le capitaine général n'est pas encore de retour de son voyage.

Ghelnoot Van Lens entra, en effet, bientôt après en souriant, et salua dame Artevelde par quelques paroles affables. Mais, dès qu'il aperçut Liévin Denis, le rouge de la colère lui monta au front, et, regardant le jeune homme avec une sorte de mépris, il s'écria :

— Ah! ah! te voilà! tant mieux, cela m'épargne la peine de te chercher. Sais-tu bien, Liévin, que j'éprouve une violente tentation de te tordre le cou à l'instant, bien que j'aie été si longtemps ton ami; mais cela ne serait pas convenable en pareil lieu. Aussi tu vas me suivre, nous avons à régler ensemble une grave affaire.

Liévin leva les yeux au ciel avec désespoir et s'écria :

— Encore! encore!

— Comment, encore? fit ironiquement Ghelnoot en saisissant Liévin par le bras et en l'excitant à quitter la chambre avec lui. Allons, allons, nous verrons dans la rue ce que tu sais faire.

— Soit ! répondit le jeune homme en se levant avec résolution.

Veerle se jeta entre Liévin et Ghelnoot, et, repoussant celui-ci avec force, elle s'écria :

— Non, non, maitre Van Lens, Liévin n'ira pas avec vous. Je ne comprends pas pourquoi vous venez nous effrayer par une aussi mauvaise plaisanterie ; vous n'êtes plus reconnaissable, tant vous êtes défiguré. Asseyez-vous et cessez ce jeu déraisonnable.

— Il ne s'agit nullement de jeu, répondit Ghelnoot. Laissez-le partir avec moi ; c'est un perfide qui n'est plus digne de votre affection. Je vous en convaincrai pleinement tout à l'heure. Il y a des serpents qui ont une belle robe, Veerle ; mais leur venin n'en est pas moins mortel.

— Allons ! s'écria Liévin hors de lui, en s'élançant vers la porte. On t'a trompé aussi ; mais je dois obéir à une fatale destinée.

La jeune fille, voyant qu'un danger sérieux menaçait son bien-aimé, s'approcha de Ghelnoot, le regarda tristement avec des yeux pleins de larmes, et lui dit d'une voix suppliante :

— Maitre Van Lens, voudriez-vous faire mourir votre bonne sœur ? Demeurez ici, au nom de Dieu ! vous ne savez pas ce que vous faites ; il est innocent, vous dis-je. Vous toujours si généreux, si conciliant, voudriez-vous commettre une injustice qui me causerait un mortel chagrin ? Oh ! non, n'est-ce pas ?

Dame Artevelde joignit ses prières à celles de sa fille, jusqu'à ce que Ghelnoot, vaincu, se laissât tomber sur un siége en s'écriant :

— C'est bien, c'est bien. Il ne s'envolera pas cette nuit ; je saurai le retrouver demain ! Ainsi, Liévin, nous restons tous amis jusqu'à demain matin.

— A quelle heure ? demanda Liévin.

— A huit heures !

— Je t'attendrai, répondit le jeune homme avec irritation.

Et il mit précipitamment son chapeau pour quitter la maison.

— Ne trouvez pas mauvais, dame Artevelde, et toi, Veerle, que je me retire, dit-il ; je ne puis rester davantage en présence de maître Ghelnoot, tant que cette énigme n'est pas éclaircie.

Dame Artevelde retint le jeune homme en souriant :

— Je vois bien ce que c'est, lui dit-elle ; et nous devons être de grands enfants pour ajouter foi aussi étourdiment à des bruits que nous savons tous venus de la même source.

— Vous vous trompez, dame Artevelde, dit Ghelnoot, il s'agit ici d'une affaire toute particulière entre Liévin et moi. Il n'y a pas la moindre apparence de calomnie. Mais n'en parlons plus ; cela est remis à demain.

— Avez-vous quelque estime ou quelque affection pour moi, maître Ghelnoot ? reprit dame Artevelde.

— De l'estime, du respect, de la vénération, de l'affection, j'ai tous ces sentiments pour vous comme pour ma mère, dame Artevelde, répondit Ghelnoot en s'inclinant avec déférence.

— Eh bien, je vous prie, je vous supplie, maître Ghelnoot, de nous dire à l'instant ce qui vous irrite contre Liévin.

— Ah ! des choses qui peuvent difficilement se dire en votre présence, répondit Ghelnoot. Bah ! aussi bien, le sait-on ! Voyons, Liévin, répondez-moi : Lorsque dans le Nouveau-Bois, à Bruxelles, cédant à ton caractère emporté, tu as jeté feu et flamme à propos d'une affaire toute simple qui n'était qu'une sotte plaisanterie de ton cousin Jacques, je t'ai fait sentir que la divulgation de ce que tu avais vu serait exploitée par la calomnie ; que la bonne renommée de Veerle en serait atteinte, et que tu agirais avec une souveraine im-

prudence si jamais tu ouvrais la bouche sur cette affaire. Tu m'as promis solennellement alors que tu oublierais l'emportement qui avait un instant égaré ton esprit. Personne au monde ne connaissait ce secret, que toi, Veerle et moi. Eh bien, imprudent parleur, traître et parjure peut-être, depuis ce matin, on raconte dans toute la ville l'aventure avec des détails circonstanciés que, moi-même, j'avais déjà oubliés. On y ajoute nombre de beaux commentaires à l'honneur de Veerle et de moi. C'est donc toi qui as violé le secret!

La rougeur de la honte monta au front du jeune homme; il baissa les yeux comme un coupable convaincu et demeura muet.

Veerle et sa mère considéraient Liévin avec stupéfaction et angoisse pendant que Ghelnoot poursuivait:

— C'est donc toi qui as donné un tel aliment à la calomnie qui s'acharne contre nous! Comment crois-tu donc que la tache qui va souiller le front innocent de Veerle, puisse se laver? N'est-ce pas du sang qu'il faut pour cela?

— Mais parle donc, Liévin! s'écria la jeune fille; réponds donc à cette nouvelle calomnie!

— Ah! ayez pitié de moi! dit Liévin en soupirant profondément. C'est vrai, je l'ai dit; mais il y a si longtemps! J'étais accablé par la douleur, et, sans savoir ce que je faisais je déchargeai mes peines dans le cœur d'un homme de la loyauté duquel je ne pouvais me méfier. S'il a divulgué mon secret, il l'a fait sans mauvaise intention, croyez-le, je vous en conjure au nom de Dieu. Hélas! si vous pouviez tous lire dans mon âme! Ghelnoot, mon ami, si tu pouvais pénétrer l'affreuse pensée qui surgit dans mon esprit, tu me pardonnerais, tu n'accablerais pas davantage sous le poids de ton accusation trop méritée, un malheureux, un insensé tel que moi! Ah! laisse-moi respirer, ne me déteste pas.

L'expression de la colère avait disparu des traits de Ghel-

noot; il regardait, au contraire, Liévin avec une sorte de muet étonnement, mais d'un regard distrait comme un homme qui songe et réfléchit pour trouver l'explication de quelque chose.

— Liévin, dit la jeune fille d'une voix suppliante, pourquoi ne dis-tu pas à qui tu as confié cette malheureuse aventure? Maître Ghelnoot verrait bien alors qu'il n'y a pas eu de ta faute.

Le jeune homme baissa la tête; deux larmes silencieuses s'échappèrent de ses yeux, et il dit d'une voix altérée :

— O Veerle! je dois me taire : le saint commandement de Dieu me l'ordonne.

— Ne parlez pas, ne parlez pas, Liévin! s'écria dame Van Artevelde en lançant à Ghelnoot un regard significatif.

Celui-ci se leva vivement tout radieux, comme si quelque bonheur soudain venait de lui arriver. Il s'approcha de Liévin, et, le pressant sur sa poitrine, il l'embrassa sur la bouche en signe de réconciliation.

— Assez! assez! lui dit-il, nous redevenons amis. Ah! cela me fait du bien, d'apprendre que ton cœur est toujours aussi généreux, ton âme aussi pure et aussi aimante. On a pu te tromper, Liévin; on a peut-être surpris ton secret par ruse, mais jamais mauvaise pensée n'a trouvé le chemin de ton esprit. Je l'ai bien vu tout à l'heure. Ne parlons plus de cette affaire. Je respecte ta douleur; elle doit être bien cruelle, mon pauvre ami!

Et, se tournant vers Veerle, il dit :

— Veerle, le beffroi s'écroulerait plutôt que le capitaine de Saint-Nicolas ne dît un mensonge. La main sur le cœur, je déclare Liévin digne de toute votre affection, et je suis prêt à punir quiconque oserait encore le calomnier! Je me reproche vivement à moi-même mon emportement. J'avais tort; Liévin, pardonne-moi.

Le jeune homme comprit la générosité de Ghelnoot, et allait l'en remercier à haute voix; mais déjà Veerle radieuse était suspendue à son cou et l'attirait près de sa mère, où elle le fit asseoir à côté d'elle.

La joie et l'affection rayonnaient dans tous les yeux. Sur le visage de Liévin seul, passait encore de temps en temps un nuage sombre, comme si une pensée douloureuse traversait son esprit. Cependant les douces paroles, le souri-[illegible]e de Veerle, chassèrent tout chagrin de son cœur, et il oub[illegible] tout dans les régions célestes de l'amitié et de l'amour jusqu'à ce que Ghelnoot lui fit remarquer que l'heure de la retraite était venue.

Tous deux quittèrent la demeure d'Artevelde et suivirent quelque temps la même route, en s'entretenant affectueusement.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

L'ANNÉE DES MERVEILLES	1	VOL.
AURÉLIEN	2	—
BATAVIA	1	—
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1	—
LE CONSCRIT	1	—
LE COUREUR DES GRÈVES	1	—
LE DÉMON DE L'ARGENT	1	—
LE DÉMON DU JEU	1	—
LES DRAMES FLAMANDS	1	—
LE FLÉAU DU VILLAGE	1	—
LE GENTILHOMME PAUVRE	1	—
LA GUERRE DES PAYSANS	1	—
HEURES DU SOIR	1	—
LE JEUNE DOCTEUR	1	—
LE LION DE FLANDRE	2	—
LE MAL DU SIÈCLE	1	—
LE MARCHAND D'ANVERS	1	—
LA MÈRE JOB	1	—
L'ORPHELINE	1	—
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2	—
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1	—
LA TOMBE DE FER	1	—
LE TRIBUN DE GAND	2	—
LES VEILLÉES FLAMANDES	1	—

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

LE

TRIBUN DE GAND

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE LÉON WOCQUIER

TOME SECOND

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE TRIBUN DE GAND

X

Grâce à la victoire décisive que la sage fermeté d'Artevelde avait remportée au siége de Tournai sur la politique française, tous les liens qui, pendant des siècles, avaient tenu la Flandre à la merci de la France, étaient enfin brisés. La trêve ayant été plusieurs fois renouvelée, on jouit d'une paix passablement longue ; le commerce avec l'Angleterre et les pays confédérés prit une extension considérable, et bientôt la prospérité publique atteignit un degré qu'on n'avait pas connu auparavant. Indépendance, puissance, richesse, tous les biens que peut désirer un peuple actif, industrieux et amoureux de la liberté, la Flandre les avait conquis.

On devait s'attendre à ce que le héros auquel on devait tous ces bienfaits, deviendrait l'objet de l'affection et de a gratitude générale ; car, si on l'avait aimé alors qu'il prodiguait sa vie pour la Flandre, — si on l'avait admiré alors que son puissant génie déjouait les artificieuses menées de l'ennemi, combien ne devait-on pas l'aimer et l'admirer davantage, maintenant que les résultats prouvaient qu'il ne s'était pas trompé dans ses sages prévisions !

Mais les peuples libres sont souvent inconstants. Si l'on est parfois émerveillé de l'énergie qu'ils déploient, bien souvent aussi on se prend à sourire de pitié à la vue des caprices puérils, et des faiblesses dans lesquels ils tombent. Aussi longtemps que la peur, comme une verge menaçante, est sous leurs yeux, ils oublient leurs divisions intestines pour combattre le péril commun; chacun paraît avoir un juste sentiment de ce qu'il peut; l'ambition dort dans les petites âmes, et celui qui n'est pas créé pour commander s'offre de lui-même à recevoir des ordres. Alors le peuple appelle des chefs et des guides et, ordinairement, il choisit avec une merveilleuse sagacité les plus braves et les plus habiles... Mais que la paix survienne, que le péril disparaisse, que la verge ne frappe plus les yeux, les esprits alors dirigent à l'instant toutes leurs forces à l'intérieur pour y chercher un élément d'activité dans les sujets de dissension les plus insignifiants ; divisions, jalousies, inimitiés, calomnies éclatent à l'envi ; on se soulève contre une autorité à laquelle on semble ne s'être soumis que par nécessité, et qu'on veut briser parce qu'on la regarde comme désormais inutile ; on méconnait les services rendus et l'on semble regarder la reconnaissance même comme une nouvelle servitude. Les mesquines ambitions renaissent ; le mécontentement le moins justifié, la soif de dominer la plus illégitime trouvent sur-le-champ de nombreux adhérents; on ne demande plus ni capacité, ni intelligence, ni courage ; et celui qui, à l'heure du danger, n'était pas capable de faire le moindre bien, reçoit de la légèreté du peuple le pouvoir de faire le plus grand mal.

Artevelde avait lutté avec bonheur contre les ennemis de la Flandre, et avait fini par remporter sur eux un triomphe complet; cette lutte, où tout était grand, le trouva puissant par le cœur et par l'intelligence ; — il se trouvait mainte-

nant en présence d'une lutte nouvelle, où tout était vil, mesquin et lâche ; et cependant il se sentait moins fort contre ce soulèvement des passions les plus méprisables que contre les formidables attaques dirigées par la France contre sa patrie.

Bien que la trêve continuât toujours, néanmoins la querelle entre Philippe de Valois et Édouard d'Angleterre au sujet de la couronne de France, n'était pas terminée. Les deux princes, au contraire, faisaient tous leurs efforts pour s'attirer de nouveaux alliés, bien résolus à recommencer la guerre dès qu'ils trouveraient une occasion favorable. Philippe de Valois n'épargnait ni argent ni intrigues pour détacher la Flandre de son alliance avec l'Angleterre et la faire passer de son côté. Secondé par le comte Louis de Nevers, il était parvenu à décider la plupart des seigneurs du plat pays à se déclarer en sa faveur contre les communes, et à lui venir en aide dans ses ténébreuses machinations (1).

L'illustre bourgeois de Gand pénétrait toutes ces intrigues et craignait avec raison que les ennemis de sa patrie ne vinssent à réussir dans leurs coupables projets, parce que le peuple, tranquillisé sur le danger, se laissait surexciter et séduire avec un inconcevable aveuglement. Chaque jour, il avait recours à toute son éloquence pour faire comprendre aux magistrats de la commune, et même à la multitude, que la lutte contre les artificieuses menées de la France n'avait pas cessé, et que la légèreté à laquelle on se laissait aller pouvait amener la ruine de la Flandre. On reconnaissait qu'il disait la vérité, on croyait en ses paroles; mais, comme

(1) « Les intrigues des partisans du comte et de Philippe de Valois jetaient partout des germes de discorde, et de sourdes calomnies commençaient à circuler. La prospérité même de l'industrie devint une source de dissensions. » (Eug. GENS, *Histoire du comté de Flandre*, t. II, p. 130.)

le lien commun de la crainte était brisé, et que les bourgeois ne voulaient plus sacrifier leurs opinions particulières sur l'autel de la patrie, les dissensions continuaient (1).

Comme Artevelde était l'auteur de la prospérité actuelle de la Flandre, et qu'il avait fait conclure le traité avec l'Angleterre, unique moyen de favoriser le commerce et d'être fort contre la France, il était toujours la clef de voûte de laquelle dépendait la solidité de la situation de la Flandre. Aussi toutes les passions, toutes les tentatives de changement dans l'ordre de choses établi, étaient-elles dirigées contre lui ; tout mécontent, quelque mesquine que fût la cause de son mécontentement, lui imputait ce dont il croyait pouvoir se plaindre. Sur ce terrain, il était extrêmement facile aux ennemis d'Artevelde de semer les plus perfides accusations et les plus infâmes soupçons contre lui. Cependant son activité inouïe, son inébranlable courage, le souvenir de ses grandes actions qui vivait toujours dans l'esprit du plus grand nombre, déjouaient chaque fois encore les attaques de ses vils calomniateurs, et il demeurait toujours, pour la foule du moins, le puissant bourgeois dont un signe suffisait pour réduire au silence et à l'impuissance les meneurs qui conspiraient contre lui. Ceux-ci renonçaient alors à l'attaquer directement ; ils s'alliaient avec les émissaires de la France, avec les ennemis de leurs propres opinions, et aidaient à attiser le feu de la révolte sur des questions de gouvernement intérieur et sur des sujets de jalousie et de discorde entre les différentes parties de la Flandre.

Suivant le système d'agression pris contre le Sage Homme, système qu'ils avaient emprunté aux partisans de la France, il fallait épuiser le riche pays de Flandre par des troubles,

(1) « Qui fut cause... que plusieurs partialitez et divisions naissoyent journellement au païs de Flandre. » (OUDEGHERST, *Ann. de Fland.*, édit. Lesbroussart, t. II, p. 458.)

des émeutes, des querelles, des dissenssions, et imputer en même temps à l'administration d'Artevelde, l'effusiou du sang et la décadence du commerce et de l'industrie. Le peuple, préparé peu à peu par des excitations habiles, se prononcerait contre le capitaine général et demanderait, comme moyen de salut, un changement de gouvernement. Le changement consistait, pour les léliards et les partisans de la France, en une soumission entière de la Flandre à la France; pour les envieux de la grandeur d'Artevelde, dans le renversement du héros et dans la prise de possession, à leur bénéfice, de son influence et de son autorité, sans que pour cela ils voulussent rien changer à ses projets ni à son système politiques.

Qu'on ne pense pas cependant que la Flandre tout entière eût si vite oublié les services rendus au pays par le Sage Homme. Loin de là, les trois quarts de la population continuaient de voir en lui le sauveur de la patrie, le seul homme capable de maintenir la prospérité de la Flandre, et lui portaient le plus profond attachement; mais le reste, c'est-à-dire les esprits remuants et ambitieux, empruntait à la perversité même de ses intentions une vigueur et une résolution qui paraissaient manquer aux pacifiques amis d'Artevelde. Ainsi en est-il ordinairement; on dirait que le bonheur, quand on l'a conquis, ne laisse plus d'énergie pour le défendre, et que la puissance d'actiou n'appartient qu'à ceux qui aspirent au changement, ce changement dût-il plonger le peuple dans la misère et l'abaissement.

Telle était la déplorable disposition des esprits; chaque jour éclataient des troubles et des émeutes qu'il fallait réprimer par la force. La Flandre ressemblait à un volcan qui fermente et est près de faire éruption, et nul ne pouvait prédire quelle serait la fin de cette effervescence populaire, — lorsque le comte Louis, sur le conseil du roi de France.

fit aux communes la proposition de revenir en Flandre et d'y reprendre son autorité, sous certaines conditions. Le comte désirait que tous les bannis pussent rentrer avec lui dans le pays ; mais, cette exigence étant contraire aux lois et priviléges des communes, elle fut repoussée. Néanmoins, comme l'unique but du comte était d'amener la rupture du traité avec l'Angleterre, il consentit à renoncer au retour des bannis et se réconcilia, en apparence, avec les communes. Il rentra en Flandre ; partout on lui fit une réception magnifique ; partout il fut bruyamment acclamé. Il fit choix, pour sa résidence, de la ville de Damme.

Le dévouement et l'amour qu'on lui avait témoignés avec tant de sincérité et d'éclat, dans son voyage à travers la Flandre, le trompèrent relativement à la mesure d'influence qu'il pouvait exercer sur le peuple flamand ; il crut que le temps était déjà venu de manifester ses vœux et de ramener la Flandre sous le joug de la France.

Il convoqua une assemblée des communes à Damme : là, certaines paroles qu'il prononça contre l'alliance avec l'Angleterre, émurent vivement les députés et firent craindre à tout le monde qu'on ne se fût trompé sur les intentions du comte et que, malgré ses promesses, il ne fût demeuré un instrument de Philippe de Valois. La réunion se sépara mécontente, et le comte se vit de nouveau privé de toute influence et traité avec méfiance par ses sujets. Sur ces entrefaites, les partisans de la France firent éclater un autre orage. Depuis des siècles, les grandes villes de Flandre étaient en possession du commerce exclusif des draps de laine ; selon les priviléges existants, les communes du plat pays et les petites villes ne pouvaient tisser le drap ou n'en apprêter que de qualité grossière et de peu de largeur (1) ;

(1) Voyez SIMONDE DE SISMONDI, *Histoire des Français*, t. VI, p. 415 et [illegible]. — Oudegherst, *Annales*, t. II, p. 458, note de Lesbroussart, etc.

cependant, comme l'extension du commerce extérieur donnait plus de travail qu'on n'en pouvait exécuter dans les grandes villes, on avait pendant un certain temps fermé les yeux sur ces priviléges, et en ce moment on n'eût, pour ainsi dire, plus trouvé une commune en Flandre où l'on n'entendît le bruit continuel des métiers et où l'on ne s'enhardît jusqu'à imiter tous les draps d'élite.

Bien que la suppression de l'industrie du drap dans les petites communes ne fût pas, en ce moment, une nécessité, on éveilla néanmoins si bien, par de secrètes excitations, la jalousie des métiers dans les grandes villes, qu'ils commencèrent à s'écrier, par toute la Flandre, que leur droit violé devait être rétabli et l'industrie du drap anéantie dans le plat pays. Joignant l'action à la parole, ils envoyèrent des bandes armées, firent brutalement briser ou brûler les métiers des petites communes, en vertu de leurs priviléges. Dans beaucoup de communes, les habitants défendirent leur propriété, et trop souvent le sang coula des deux côtés.

Quoi que fît Artevelde pour terminer à l'amiable, par son intervention, ces collisions populaires, et pour faire apporter aux villes quelque adoucissement dans l'exercice de leur droit, il n'y réussissait pas : ses ennemis attisaient tellement la haine dans les esprits, que les Flamands semblaient prêts à s'entre-tuer dans une longue et déplorable lutte.

Comme le capitaine général était soumis en tout à la volonté des échevins de Gand, et qu'en aucun cas il ne pouvait s'opposer à l'exercice d'un droit légitime, il se vit obligé de satisfaire aux vœux des grandes villes; il s'y sentait, d'ailleurs, d'autant plus porté que les émissaires de la France s'étaient ligués avec les mécontents des petites communes et se préparaient, à propos du différend industriel, à fomenter une insurrection générale au profit de la politique française. Le danger était imminent; il fallait pour le détourner une vo-

lonté de fer; Artevelde envoya à ses capitaines dans la West-Flandre, — centre de l'émeute, — les ordres les plus sévères de réprimer sur-le-champ toute tentative de révolte, et, sans faire acception de personne, de punir tous ceux qu'on trouverait les armes à la main. En peu de temps, un grand nombre de mécontents et de mutins furent mis à la raison ou arrêtés et condamnés au bannissement par les tribunaux ordinaires; les capitaines de la West-Flandre remplirent les ordres d'Artevelde avec un zèle qui dépassait peut-être ses vœux; car on les accusait ouvertement de cruauté. Selon toute probabilité, ce reproche n'était qu'une nouvelle ruse des ennemis du capitaine général; quoi qu'il en soit, une partie du peuple y ajouta foi et se mit à déplorer hautement le sort des révoltés, dans lesquels on voulait voir des victimes de la sévérité des ordres d'Artevelde.

Vers cette époque, le conseil échevinal de Gand reçut secrètement avis qu'il s'ourdissait dans la West-Flandre une grande conspiration entre les léliards et les mécontents des communes, dans le but de se soulever en commun contre les trois villes principales de la Flandre, d'anéantir les priviléges des tisserands, de donner au comte une autorité illimitée, de reconnaître la souveraineté de la France et de rompre l'alliance avec l'Angleterre. Cette conspiration devait éclater dans la huitaine; déjà on avait secrètement formé quatorze compagnies d'hommes d'armes : un des principaux chevaliers d'Ardenburg, messire Pierre Lammens, en était le chef et le commandant reconnu.

Dès que le collége échevinal eut reçu cette grave nouvelle, Artevelde fut chargé de partir pour Ardenburg, accompagné d'un corps de bourgeois de Gand, avec la mission d'attaquer les conjurés et d'en avoir raison.

En arrivant à Ardenburg, les Gantois s'en allèrent directement chez Pierre Lammens et le tuèrent devant sa de-

meure. Ses amis prirent la fuite et portèrent dans toute la ville la triste nouvelle que Pierre Lammens venait d'être cruellement mis à mort devant sa porte. Le peuple s'amassa autour du cadavre et se mit à crier vengeance contre les Gantois, voulant les tuer tous, sous prétexte qu'ils avaien inhumainement mis à mort un citoyen innocent d'Ardenburg. Déjà les menaces s'échangeaient réciproquement; le peuple, qui affluait sans cesse, devint si nombreux et si exaspéré, que les Gantois, comprimés par la foule, allaient faire une trouée pour se dégager, lorsque Artevelde sortit avec quelques-uns de ses compagnons, de la demeure de messire Lammens, et montra au peuple l'étendard de la révolte qu'on y avait trouvé avec une grande quantité d'armes de guerre. Les emblèmes que portait cet étendard, c'est-à-dire l'écusson du comte Louis et les fleurs de lis de France, ne laissaient aucun doute sur les motifs qui avaient déterminé à faire par la force une perquisition chez messire Lammens (1), et, comme il n'y avait que peu de gens parmi le peuple qui connussent la conspiration, la grande majorité approuvait la punition infligée. Quoique de nombreuses voix criassent encore vengeance en s'efforçant d'exciter la foule contre Artevelde et ses hommes, on laissa les Gantois partir sans opposition, pour aller faire justice dans les autres communes des tentatives de rébellion.

Soit que le comte Louis de Nevers eût prêté les mains à cette conjuration, soit qu'il craignît d'y être entraîné, il quitta la Flandre sans retard et partit pour la France, en donnant pour

(1) « Ayant tué messire Pierre Lammens, un noble chevalier, devant sa propre demeure et étant interrogé par les gens de la commune sur les motifs de cette action, il répondit : « Bonnes gens, entrez dans cette maison, et vous y » trouverez les bannières avec lesquelles ce rebelle comptait susciter avant peu » une nouvelle prise d'armes et sédition. » Sur ces paroles, on alla à la recherche des bannières qui furent trouvées, en effet, comme Artevelde l'avait dit. » (*Chronique de Despars*, t. II, p. 364.)

faition de son départ, qu'on lui faisait violence, et qu'il suffisait de lui être attaché pour être traité par les communes en coupable (1). Les léliards ne négligèrent pas de jeter les hauts cris sur l'ambition d'Artevelde; les envieux du capitaine général ne manquèrent pas non plus de déplorer partout, avec une hypocrite tristesse, le départ du souverain légitime, et même d'exciter contre Artevelde les pacifiques bourgeois.

D'un autre côté, comme le capitaine général insistait auprès des gouverneurs des villes pour leur faire renoncer, pour le moment du moins, au plein exercice de leurs priviléges relatifs à la fabrication exclusive des draps, beaucoup de riches *poorters* lui devinrent hostiles, et, même dans le collége échevinal de Gand, il se forma un parti contre lui.

A peine avait-il étouffé la sédition imminente dans la West-Flandre, que ses ennemis et ses envieux crurent le moment favorable pour tenter un nouvel effort contre lui. L'expérience leur avait appris qu'Artevelde serait invincible aussi longtemps qu'il serait appuyé par le conseil échevinal de la puissante ville de Gand. C'est pourquoi ils résolurent de l'attaquer au centre même de sa puissance et de soulever contre lui le conseil des échevins. C'était bien une entreprise difficile, parce que presque tous les échevins avaient participé aux grandes actions du capitaine général; mais quelques-uns avaient cependant déjà laissé pénétrer dans leur cœur un sentiment de jalousie contre son influence sans bornes (2); on en avait séduit d'autres par des promesses de

(1) « Tantost après le comte de Flandre, qui estait demouré en son pays pour ce qu'on lui faisait peu d'obéissance à son gré, par maltalent s'en partit d'avec les Flamens, et s'en vint devers le roi de France et furent les dictes trèves prolongées et continuées à diverses fois. » (*Annales et chroniques de Flandre*, par Nicolas GILLE. Paris, 1567, t. II, fol. 8.)

(2) « Son crédit et sa grande fortune lui créaient également beaucoup d'envieux. » (LEGLAY, *Histoire des comtes de Flandre*, t. II, p. 46.)

charges plus élevées et de faveurs princières ; quelques-uns d'entre eux, qui appartenaient à la tisseranderie, commençaient à craindre que les petites communes ne luttassent contre les villes et ne portassent à celles-ci un dommage considérable dans leur industrie.

Ceux qui croyaient ainsi avoir quelque raison d'être mécontents du capitaine général étaient cependant en minorité et n'osaient encore rien entreprendre par eux-mêmes, dans l'incertitude du succès ; mais ils espéraient qu'un grand nombre de ceux qui hésitaient encore se rangeraient de leur côté, dès qu'une énergique démonstration aurait pu leur faire présumer que l'influence d'Artevelde chancelait et que bientôt le capitaine général succomberait sous la colère du peuple soulevé.

Gérard Denis assurait que le moment n'était pas venu de tenter le coup décisif ; mais le sire de Steenbeke, le plus courageux et le plus loyal ennemi d'Artevelde, ne voulait plus entendre parler d'aucun délai, et déclarait qu'il engagerait à lui seul la lutte contre Artevelde, si les autres conjurés lui refusaient leur aide. Sa qualité d'échevin et de chevalier, son influence auprès du comte, dont il était le favori, lui donnaient assez de crédit aux yeux des partisans de ce prince pour les décider à suivre son conseil (1). Gérard Denis se vit donc obligé, contre son sentiment, de prendre part à la périlleuse tentative que l'on allait risquer ; car, si cette tentative venait à réussir, son ardente ambition était à jamais déçue, attendu que, dans ce cas, d'autres hériteraient du pouvoir du capitaine général. D'ailleurs, depuis quelques jours, les choses semblaient prendre une tournure plus favorable pour les ennemis d'Artevelde : on avait persuadé à trois

(1) D'après un renseignement qui m'a été communiqué verbalement par M. le professeur Lenz et qui est le résultat de ses recherches, le sire de Steenbeke avait reçu du comte le titre de *conseiller*.

nouveaux échevins de se prononcer contre la domination d'Artevelde; le capitaine de Saint-Jacques, Guillaume Van Vaernewyck, chancelait et se rangerait assurément du côté des révoltés, au moindre espoir de succès. Le compte que les émissaires vinrent rendre de l'état des esprits dans les divers quartiers de la ville, annonçait un nombre si considérable d'adhérents, que l'on pouvait, pour ainsi dire, se tenir certain de la victoire.

Quelque volontiers que l'ambitieux Gérard Denis se fût mis ouvertement à la tête de la conjuration, afin de pouvoir s'en approprier tous les fruits, ses instincts de ruse et de prudence le firent néanmoins reculer devant l'incertitude du succès de l'entreprise. Il recourut à sa fourberie habituelle pour tromper amis et ennemis, et faire en sorte qu'en cas de succès, tout le profit et tout l'honneur lui en revinssent à lui seul, comme aussi, si l'émeute était écrasée par Artevelde, toute la responsabilité retombât sur ses complices. C'était par l'intervention du roi des ribauds qu'il comptait prêter à la conjuration un appui assez sérieux pour pouvoir, après la victoire, réclamer pour lui la plus grande part dans le triomphe remporté.

Tout était prêt pour tenter l'entreprise le lendemain; les chefs de la conspiration devaient encore se réunir secrètement le soir.

Une heure avant le moment fixé, Gérard Denis s'enveloppa dans un épais manteau, abaissa son chaperon sur son visage, et quitta sa demeure pour aller trouver le roi des ribauds avant de se rendre à la réunion. Il tourna d'un pas rapide le cimetière de Saint-Jean, traversa la rue du Haut-Escaut, et se trouva bientôt sous la voûte sombre de la *Walpoort*, où il fut accueilli avec un certain respect. En entrant dans la chambre de Muggelyn, il trouva celui-ci en train de jouer aux dés avec deux de ses ribauds. Chacun des joueurs

avait devant soi un certain nombre de pièces d'argent, et ils étaient tellement absorbés par le jeu, qu'ils ne remarquèrent pas le chef-doyen avant qu'il eût éveillé leur attention en répétant son salut à haute voix.

Les ribauds se hâtèrent de glisser leur argent en poche et se tinrent tête baissée devant le nouveau venu, avec une sorte de crainte respectueuse, comme si Denis eût été leur maitre et les eût surpris en flagrant délit de vol.

Le chef-doyen, surpris à la vue de l'humble attitude des ribauds, jeta sur Muggelyn un regard interrogateur; mais celui-ci s'écria d'un ton dégagé :

— Holà! compagnons, vous vous en iriez parce que notre ami maitre Denis nous honore d'une visite? Vous êtes trop fins, par ma foi! Parce que du premier coup j'ai amené seize points, vous voulez interrompre le jeu? Allons, allons, encore un coup!

— Je désire vous parler seul, Muggelyn! dit le chef-doyen d'un ton qui accusait une colère concentrée.

— Mais vous vous trompez, maître Denis, répondit le roi des ribauds; ce sont de très-braves et très-hardis compagnons qui sont des nôtres et, sur votre ordre, passeront à travers le feu s'il le faut. N'est-ce pas, Jean? n'est-ce pas, Stévin, vous mettez votre bras et votre courage au service de notre généreux ami et maitre, Gérard Denis?

Les deux ribauds attestèrent leur dévouement au chef-doyen avec un enthousiasme plus qu'ordinaire, et s'exprimèrent en termes qui, tout flatteurs et tout obséquieux qu'ils étaient, firent tout à coup pâlir maître Denis : il frémissait de colère. Agité par un trouble qui ressemblait à une fièvre, il répéta d'un ton impérieux, qu'il voulait rester seul avec le roi des ribauds.

Muggelyn fit signe à ses hommes de se retirer. Denis les suivit jusqu'à la porte, qu'il referma en dedans, derriere eux;

après quoi, transporté de colère, il courut au roi des ribauds, et lui cria d'une voix altérée :

— Misérable lâche! tu as trahi mon nom! Tu as dit à tes ribauds que, moi, chef-doyen des métiers de Gand, je suis à la tête de la conspiration? As-tu donc oublié, misérable, que, depuis plusieurs mois, est payée une bonne dague pour te tuer secrètement, à la moindre révélation?

— Ah! ah! ah! dit le ribaud d'un ton ricaneur en se levant, Muggelyn se rit de votre dague aussi bien que de votre fol emportement. Vous n'ignorez pas non plus, vous, maître Denis, qu'on ne touche pas si facilement au roi des ribauds, et que, si la dague soudoyée par vous lui faisait seulement une égratignure au visage, vous seriez, dès le lendemain, au fin fond de l'enfer, digne séjour de vos éminentes vertus?

En entendant ces mots, le chef-doyen se prit à trembler de rage et d'inquiétude, au point qu'il dut s'appuyer de la main sur un siége.

— Traître! s'écria-t-il, ta langue maudite a donc mis ma tête en jeu? Tu as violé ton serment solennel? Qu'en résultera-t-il maintenant, si notre tentative échoue? Je serai décapité par la main du bourreau peut-être, ou banni avec tous les miens, déshonoré, perdu à jamais! Le même sort t'est infailliblement réservé. Hélas! si tu n'avais pas commis cette félonie envers moi, nous pouvions recommencer la lutte à plusieurs reprises et sans péril, et combattre avec la certitude de triompher un jour. Maintenant, tout mon pouvoir est anéanti; si la tentative de demain ne réussit pas complétement, le capitaine général mettra la main sur nous; il saura surprendre le secret que tu as si lâchement violé et frapper tous ses ennemis. Dès lors aucun obstacle n'entravera plus sa carrière; il pourra presser impunément le pied sur la gorge du peuple, car les défenseurs de la liberté pu-

blique seront écrasés. Mon Dieu, mon Dieu! peut-être deviendra-t-il comte de Flandre!

A ces mots, la tête du chef-doyen s'affaissa lentement sur sa poitrine, et, bien que l'envie et la colère contractassent encore ses traits, une sombre tristesse et le désespoir s'emparaient de lui.

Le roi des ribauds avait écouté les lamentations du chef-doyen, en souriant à demi et avec une sorte d'étonnement railleur. Il semblait prendre plaisir à la profonde émotion qui l'agitait, et dit en l'interrompant :

— Ah çà! maître, l'entreprise de demain vous inspire-t-elle de telles appréhensions qu'elle vous en fasse perdre la tête? ou l'affaire a-t-elle peut-être déjà échoué? S'il en est ainsi, tant mieux, car je ne la voyais pas d'un bon œil. Savez-vous, maître Denis, qu'il faut bien des fourmis pour manger un lion?

— Me trahir! confier ma vie à des hommes qu'on peut acheter pour une cruche de vin! dit le chef-doyen en soupirant. Ah! Muggelyn, est-ce là la récompense de ma bonté?

— Le diable sait sur quel serpent vous avez marché, maître Denis; vous me faites là un sermon sur l'échafaud et la potence, sous prétexte que j'aurais trahi votre nom; mais je voudrais bien savoir quelle méchante langue vous a dit cela; je l'aurais bientôt délogée de la bouche menteuse qui la cache.

— Ne viens-je pas de t'entendre dire toi-même à tes hommes ce que nous avons projeté de tenter demain? et ne m'as-tu pas désigné comme faisant partie de la conjuration?

— Est-ce là la cause de votre tristesse, maître? demanda Muggelyn avec une feinte surprise. J'ai dit à certains de mes hommes les plus résolus, et surtout à Jean et à Stévin, que vous êtes le plus riche et le plus généreux *poorter* de Gand, que vous avez beaucoup d'influence et récompensez grassement les moindres services; que d'infâmes ennemis

portent envie à vos vertus, et bien d'autres choses qui tendent à grandir votre bonne renommée et à vous gagner des partisans dévoués, jusqu'au jour où on en aura besoin. Ils ne savent rien autre chose ! N'est-ce pas là la leçon que vous me faites tous les jours ?

Le chef-doyen entra dans une violente colère ; car il comprenait qu'il s'était encore laissé tromper par l'astucieux ribaud, et que celui-ci l'avait effrayé à dessein, pour se jouer de ses angoisses.

— Quand je suis entré dans cette chambre, lui dit-il d'un ton de voix sévère, vous étiez en train de jouer. Muggelyn, d'où vient l'argent que j'ai vu dans les mains de tes camarades ?

— Je le pensais bien ! dit Muggelyn en riant : en vérité vous reconnaissez votre argent à l'odeur ! Ces chers écus viennent, en effet, de votre poche, — si vous-même ne les avez reçus d'un autre pour me les donner.

— Insolent ! grommela le chef-doyen en grinçant des dents.

— Allons, allons, ne vous fâchez pas, encore une fois, maître, dit Muggelyn : je sais ce qui vous vexe : vous croyez que je n'ai pas exécuté vos ordres et que j'ai perdu au jeu la plus grande partie de votre argent ?

— J'en suis convaincu, s'écria le chef-doyen. Ce ne serait pas la première fois. Mais pour cette fois-ci...

— Oh ! oh ! pas d'injustes menaces, maître Denis ! s'écria Muggelyn en l'interrompant ; j'ai fait plus que remplir vos ordres ; au lieu de soixante et quinze hommes, plus de deux cents compagnons intrépides seront présents.

— Deux cents ? Ne me trompes-tu pas ? demanda Denis avec un étonnement mêlé de joie.

— C'est-à-dire, entendons-nous : deux cents, si je puis leur donner la récompense promise ; sinon, il n'y en aura pas cinquante.

— Mais je t'ai donné hier dix livres. Qu'est devenue cette forte somme ?

— Le compte est facile à faire, maître Denis. J'ai réfléchi que je vais jouer ma tête à ce jeu dangereux ; et, comme, si je la perds, il serait trop tard pour exiger une récompense, j'ai pris cinq livres pour moi sur les dix. Vous ne prétendrez pas que je ne suis pas honnête homme : la tête de Muggelyn vaut bien cinq livres, ou je me trompe fort.

— A qui as-tu donné les cinq autres livres ? demanda le chef-doyen frémissant d'impatience.

— Un instant; restez donc assis, maître, répondit l'imperturbable Muggelyn ; je ne les ai données à personne. Vous ne croyez pas, j'espère, que je puisse acheter deux cents hommes avec cinq livres. Eh bien, pour ne pas faire de jaloux, j'ai voulu attendre que vous me missiez à même de satisfaire tous nos gens en même temps.

— Soit ! dit Denis en soupirant et d'un ton mécontent; tu as, par conséquent, encore cinq livres ?

— Trois livres, maître, trois livres : outre les cinq livres qui me revenaient, je vous ai emprunté deux livres encore; mais ne craignez rien, je vous les rendrai aussitôt que vous serez capitaine général de Gand, et que je recevrai ma grande récompense. Vous pourrez les en déduire vous-même.

Le chef-doyen sentait bien que le roi des ribauds ne songeait qu'à lui soutirer encore une bonne somme. Néanmoins, comme il ne pouvait se passer de l'aide de Muggelyn, et qu'il savait par expérience que, malgré toutes ses ruses, il finissait par faire ce qu'on désirait de lui, maître Denis se contraignit et dit d'un ton calme en apparence :

— Ton empressement à me rendre service me coûte déjà le prix d'une belle maison, Muggelyn ; mais, en considération du danger que nous allons courir, je ne veux pas te cher-

cher querelle plus longtemps au sujet de tes gaspillages. Voyons, combien demandes-tu encore pour satisfaire les deux cents hommes ?

— Il me semble que, si vous me donniez encore vingt livres, je pourrais, en y mettant beaucoup d'économie, contenter tout le monde.

— Mais puis-je compter que tu m'amèneras vraiment deux cents hommes ?

— Entendons-nous ; c'est Pierre Taggelinck du Waterwyk qui les amènera. Vous comprenez bien que je ne puis me lancer en avant dès le commencement : on s'apercevrait à l'instant que le chariot s'embourbe.

— Tu ne réponds pas à ma question, reprit le chef-doyen ; il me serait agréable de savoir où tu as trouvé ces deux cents hommes.

Le roi des ribauds ne se laissa pas émouvoir par cette question à brûle-pourpoint, et répondit sans hésitation en paraissant compter sur ses doigts :

— Jean de Brugne, de derrière l'école de la ville Saint-Bavon, m'a promis quarante hommes qui, au premier mot, se trouveront, munis d'armes cachées, sur le point que je voudrai ; — Georges Varinckx, du Haut-Escaut, en promet trente ; — François Wittebroot, de Royghem, et Karel Overmeire, de Saint-Pierre, chacun vingt ; — Liévin de Snagger, de la rue de la Vallée, quinze ; — Pierre Taggelinck, quarante ; et Maes de Corte du Meirhem, vingt. — Cela fait bien en tout.... Combien cela fait-il, chef-doyen ?

— En tout, cent quatre-vingt-cinq, répondit Denis, qui avait suivi attentivement le relevé du ribaud.

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais Martin de Pynder, du Poortacker, qui viendra avec vingt hommes.

— Et que savent ces gens sur mon compte ?

— Que vous êtes un homme brave et résolu, doué d'une intelligence et d'un génie extraordinaires; qu'il n'y a personne à Gand qui soit plus capable que vous d'assurer le bonheur de la commune. Ils ne savent rien de plus ! Pierre Taggelinck, seul, connaît tout sur vous et sur moi; sans cela, rien n'était possible, et il n'a été mis au courant qu'avec votre assentiment.

— C'est bien, Muggelyn, dit Denis en pressant la main du ribaud avec satisfaction; ce soir, tu auras les vingt livres. Maintenant, parlons d'autre chose. Ce que je vais te dire est très-sérieux; prête-moi toute ton attention, et surtout ne va pas plaisanter; c'est trop grave.

— J'écoute, dit le roi des ribauds en se renversant sur son siége, et, si je ris, déduisez ce soir deux schellings sur les vingt livres !

Le chef-doyen rapprocha son siége et dit :

— Il ne suffit pas, Muggelyn, que nous fassions une révolution; il faut prendre des mesures pour qu'elle tourne à notre avantage. Messire Van Steenbeke est le guide et le chef de la conjuration; moi-même, je feins de le reconnaître comme tel, parce que nous gagnons par là comme auxiliaires tous les partisans de la France, et que, sans ceux-ci, nous ne sommes pas assez forts pour faire une tentative sérieuse. Si nous laissions imprudemment l'affaire suivre son cours naturel, la révolution aurait de tout autres conséquences que celles que nous désirons. On rappellerait le comte, on romprait l'alliance avec l'Angleterre, on nous placerait sous la domination de la France, on désarmerait la bourgeoisie et on réduirait à néant l'autorité des capitaines des villes. Messire Van Steenbeke, qui, depuis quelques jours, est nommé conseiller du comte, souscrirait à toutes ces conditions, pour que son ambition pût être satisfaite d'une autre manière : mais nous ne pouvons souffrir que la patrie soit

chargés de nouveaux fers; il faut trouver des moyens de tromper dans leur espoir messire Van Steenbeke et ses léliards. Je puis bien, par un coup d'audace, me mettre à l'improviste, dès le début, à la tête des révoltés; mais il ne faut pas être assez malavisé pour mettre tout en jeu d'un seul coup. Bien que nous soyons presque certains de la victoire, il se peut que, par un hasard quelconque, nous soyions vaincus. Puisque messire Van Steenbeke se jette en avant avec les léliards et engage la lutte, laissons-le faire; si les choses tournent mal, lui seul alors s'y brûlera les doigts. Voici ce que, toi, tu as à faire. Tu laisses Pierre Taggelinck, qui est un homme sûr et prudent, seconder avec ses hommes messire Van Steenbeke. Comme ils ne savent rien de moi, ils crieront tout ce qu'on voudra. Au commencement, peu importe; mais, dès que d'un œil vigilant tu auras remarqué que l'insurrection prend le dessus; jette-toi à la tête des hommes de Taggelinck et crie de toutes tes forces : « Vive Denis! vive le chef-doyen! » Tu feras crier à tous nos hommes la même chose et d'autres semblables; le peuple te suivra bientôt, car il ne veut pas entendre parler des léliards, et nous avons depuis longtemps fait connaître messire Van Steenbeke tel qu'il est. Au moment où la foule m'appellera ainsi par des cris répétés, je paraîtrai. Nous courons au beffroi et nous faisons sonner la cloche Roland. Pendant que le tocsin répand l'alarme dans toute la ville, nous nous rendons à la maison des échevins et y faisons prisonniers Artevelde et ses partisans. Nous déclarons à l'instant le gouvernement de la commune dissous et mettons à la place des hommes sur la fidélité et le dévouement desquels nous pouvons compter... Et, s'il t'est possible dans la mêlée de frapper le capitaine général, ou de le faire frapper par un de tes hommes, cela vaudrait mieux encore; alors nous n'aurions pas besoin de le faire périr sur l'échafaud... spec-

tacle qui remuerait trop les esprits en Flandre... Eh bien, Muggelyn, as-tu bien compris tout?

— C'est étonnant! s'écria le ribaud sortant comme d'un rêve; si le diable n'est pas votre parrain, assurément il n'était pas loin quand vous êtes venu au monde!

— Tu m'as promis de ne pas plaisanter, Muggelyn.

— Je veux dire, maître Denis, qu'au besoin vous sauriez en remontrer au diable. C'est seulement par manière de parler et pour vous donner les éloges qui vous reviennent.

— Voyons, Muggelyn, trêve à tes sottes plaisanteries. Parlons sérieusement. Que penses-tu de mon plan?

— Le capitaine général n'échappera certainement pas à son sort, cette fois-ci. Les piéges qui le menacent sont trop habilement tendus autour de lui. Quant à messire Van Steenbeke, il est beaucoup trop loyal pour ne pas se laisser tromper aveuglément par vous. Ainsi je vais bientôt quitter ma cour de la *Walpoort* pour habiter un *steen* avec mes ribauds? Vous me l'avez promis. Et double solde, et vingt-quatre hommes de plus?

— Tu auras tout cela après-demain peut-être! Mais, pour le gagner, il faut du courage et surtout de la prudence. Tu exécuteras mon plan ponctuellement; je puis compter sur toi, n'est-ce pas?

— Comme sur vous-même, maître Denis. Soyez tranquille, je vous montrerai ce que peut Muggelyn quand il y va de si grands intérêts.

— J'ai encore une demande à vous faire, et j'allais presque l'oublier. Mon fils Liévin a été séduit par Artevelde, il faut faire en sorte qu'après la chute du capitaine général, il ne reste pas suspect.

— Cela sera bien difficile, répondit le roi des ribauds; tout le monde sait que Liévin lui porte un inaltérable attachement et que son admiration pour lui n'a pas de bornes.

Il ne dissimule, d'ailleurs, jamais ses sentiments, et défend le capitaine général comme un enragé, partout où l'on ose risquer un mot contre lui. — Il reviendra de son erreur quand Artevelde ne sera plus. J'ai l'intention d'en faire le clerc de la ville de Gand, Muggelyn.

— Et le moyen d'arriver là ?

— Le moyen, c'est que, toi et tes affidés, dès le jour de la victoire, vous répandiez, à grand renfort d'éloges, le bruit que mon fils Liévin a rendu d'indignes services à l'insurrection. Je ne demande rien de plus de toi ; le reste s'arrangera de soi-même.

— Je ferai ce que vous désirez, chef-doyen ; vous savez que, depuis que je vous connais, je suis devenu passé maître dans l'art de répandre des bruits et des nouvelles.

— Ami Muggelyn, bon espoir pour demain ! dit Denis en se préparant à partir ; je dois me trouver, à neuf heures, à une dernière réunion.

— A neuf heures ? Il est déjà neuf heures et demie.

— Je le sais bien, et j'espère qu'à mon arrivée le plus gros sera fait. J'échappe ainsi aux explications auxquelles pourraient me forcer les interpellations de messire Van Steenbeke.

— Mais vous ne savez pas non plus ce qui s'est fait dans la réunion ?

— Maître Calevoet s'y trouve et me fera rapport sur le tout. Viens à onze heures, Muggelyn, entre le moulin à eau et le pont Neuf ; tu m'y trouveras me promenant. Je t'y donnerai les dernières instructions sur le temps et le lieu où il faudra agir, et te dirai si l'on a changé quelque chose au plan que je t'ai communiqué. Je te remettrai aussi l'argent. Au revoir !

Le chef-doyen quitta la *Walpoort* et remonta le *Kouter* (1) ;

(1) Aujourd'hui *la place d'Armes*.

bien que la nuit fût très-obscure et que personne n'eût pu le reconnaître, il dissimula ses traits sous son chaperon, gagna d'un pas discret le pont des Frères-Mineurs, puis la rue des Charretiers, où une ombre humaine se tenait sombre et immobile devant une porte. Le chef-doyen marcha droit à l'ombre et dit à voix basse :

— Délivrance avec l'aide de Dieu!

A ces mots, le muet gardien introduisit une clef dans la porte et laissa pénétrer le chef-doyen à l'intérieur.

Cette maison devait ne pas être inconnue à Gérard Denis, car il traversa sans hésiter un obscur corridor, jusque dans une petite cour; là, il changea de direction et frappa un peu plus loin, à gauche, à une sorte d'arrière-logis dont la porte s'ouvrit sur-le-champ.

Une vingtaine d'hommes s'y trouvaient assis autour d'une table dans une vaste pièce. Une seule lampe descendait du plafond, et sa pâle lueur n'eût pas permis de reconnaître les personnes présentes si le feu qui flamboyait dans la large cheminée n'eût illuminé d'une rouge et étrange lueur la chambre et tout ce qui s'y trouvait.

Au moment où le chef-doyen entra, la délibération paraissait être déjà close; car un grand nombre d'assistants témoignèrent une impatience mêlée de reproches en voyant apparaître maître Denis. Ses amis se levèrent et vinrent lui serrer la main, tandis que messire Van Steenbeke et ses partisans, comme irrités contre lui, se bornèrent à lui adresser d'une voix brève et sèche le salut d'usage.

— Qu'est-ce que cela, messires? s'écria le chef-doyen avec un étonnement simulé; déjà tous ici? Et moi qui croyais être le premier!

— Il est près de dix heures! remarqua messire Van Steenbeke d'un ton demi-railleur.

—Serait-il vrai? dit Denis. Je me suis trompé sur l'heure!

Eh bien, l'affaire reste-t-elle décidée pour demain? Chacun sera-t-il à son poste et risquera-t-il sa vie pour la liberté et pour la patrie?

— Il nous est impossible de répéter tout ce qui a été dit ici, dit messire Van Steenbeke : chacun de nous a à se préparer pour demain et à avertir aujourd'hui encore quelques amis dévoués. Permettez-moi donc, messires, de communiquer en peu de mots au chef-doyen les résolutions qui viennent d'être prises. Demain, à dix heures, s'ouvre à l'hôtel de ville la réunion solennelle des échevins. D'après les avis reçus, Artevelde doit, au commencement de la séance, proposer une loi extrêmement sévère sur les émeutes, les querelles, les blessures et les meurtres. Je saisirai cette occasion pour l'accuser devant le conseil des échevins de violence, de violation du droit et de despotisme, et je le ferai en termes qui forceront bien le rusé capitaine général à se mettre en colère, tout prudent qu'il est sans aucun doute. Il m'attaquera et m'accusera moi-même, parce qu'il sait que je combats sa détestable politique et que je veux voir notre légitime souverain rétabli dans son autorité. Au moment donc où il me reprochera des choses qu'il n'a pas le droit d'imputer à un échevin de la commune, je me lèverai, quitterai l'hôtel de ville et crierai à haute voix qu'on porte atteinte à l'autorité des échevins et qu'on fait violence aux magistrats. Nos gens qui se trouveront en bas, selon les dispositions que nous venons de prendre tout à l'heure, crieront vengeance de toutes leurs forces; la plus grande partie de nos hommes qui, sur ces entrefaites, chercheront à soulever le peuple sur le marché du Vendredi, accourront au bruit: nous nous emparons de l'hôtel de ville, arrêtons le capitaine général et les échevins mal disposés en notre faveur, et nous tenons à l'instant même, en présence du peuple, une cour de justice dans laquelle nous condamnons à mort tous les trai-

tres au pays et tous les tyrans. Le comte revient immédiatement et, avec son approbation, nous donnons à la commune l'organisation qui lui convient. Voilà, en termes sommaires, tout le plan que, d'ailleurs, sauf quelques changements, vous connaissez depuis trois jours.

— Et puis-je enfin savoir de quelle force nous pouvons disposer avec certitude, messire Van Steenbeke ? demanda Denis.

— Elle s'élève en tout à quatre cents hommes environ, d'après les données de chacun de nous. Ce n'est pas beaucoup; mais nous comptons sur le peuple, qui s'élancera sur nos traces dès que l'impulsion sera donnée. Ah! j'oubliais que ce brave compagnon nous a offert l'aide d'une trentaine de membres de la confrérie de Saint-Georges.

Par ces derniers mots, messire Van Steenbeke désignait un jeune homme qui se trouvait à côté de lui et que le chef-doyen ne connaissait que pour l'avoir vu de temps en temps au jardin Saint-Georges parmi les tireurs. Il lui déplut qu'on eût si légèrement introduit un nouveau venu dans une assemblée secrète et de cette importance. Messire Van Steenbeke, qui lut cette impression sur son visage, haussa les épaules en disant:

— Maître Calevoet l'a introduit et nous répond de sa loyauté. Il a, d'ailleurs, prêté le serment avec une courageuse résolution.

— Oh! je suis tranquille sur le compte de notre jeune compagnon, répondit Denis; la parole de mon ami Calevoet n'était pas nécessaire pour prévenir en moi tout soupçon; je vois aussi à l'éclair de son regard qu'il sera un défenseur dévoué de la vraie liberté.

Ces paroles parurent déplaire à messire Van Steenbeke; elles avaient pour lui un sens menaçant; cependant il feignit de ne pas avoir compris:

— Mais vous, maître Denis, dit-il, qui nous avez promis un secours si important, combien d'hommes fournissez-vous à la bonne cause ?

— J'apporte cent cinquante hommes, messires, sans compter ceux que mes émissaires ont encore pu trouver cet après-dîner.

Ce nombre dut paraître considérable aux conjurés, car une expression de joyeuse surprise se peignit sur leur visage ; quelques-uns vinrent même serrer la main du chef-doyen. Celui-ci poursuivit :

— Ce n'est pas tout, messires ; mon fils Liévin amènera du Nieuwland cinquante hommes courageux.

— Votre fils ? votre fils ? s'écrièrent toutes les voix avec l'accent de l'incrédulité.

Le jeune confrère de Saint-Georges sourit avec satisfaction, comme si cette communication avait pour lui une signification particulière.

— Je sais pourquoi cette nouvelle vous surprend, messires, reprit Gérard Denis avec une franchise affectée : mais ne serait-il pas possible que mon fils n'eût jamais cessé de rendre à la cause de son pays des services inconnus et demeurés sans récompense ? Il y a des sacrifices qui sont tellement au-dessus des forces de l'homme, que l'on n'y peut croire facilement. Doutez de la vérité de mes paroles si vous le voulez ; mais j'espère bien que, demain, vous entendrez parler des exploits de la troupe du Nieuwland.

— Mettons fin à cette réunion, dit messire Van Steenbeke. Je vous rappelle, messires, que nous avons juré solennellement de sacrifier notre sang et notre fortune pour délivrer notre patrie de l'oppression, et, quoi qu'il pût nous arriver, dût même notre tête rouler sur l'échafaud, de ne jamais révéler le nom de nos compagnons. Quiconque le ferait donnerait par là à chacun des survivants le droit légitime de lui ôter

la vie par la force ou par la ruse. Allons, ne tardons pas davantage, il se fait tard.

On était convenu que les conjurés ne pouvaient quitter la maison en même temps; à de courts intervalles, il en sortait un isolément, ou tout au plus deux à la fois.

Gérard Denis dit quelques mots à voix basse à l'oreille de certains de ses partisans; après quoi, il disparut dans la cour avec Calevoet. Ils se succédèrent ainsi, jusqu'à ce qu'enfin le jeune confrère de Saint-Georges qui, par un sentiment de déférence, était demeuré le dernier, s'enveloppât à son tour de son manteau, prît son chaperon et, plongé dans une profonde préoccupation, s'acheminât à travers les rues désertes vers sa demeure, située sur le haut Escaut. Quand il eut dépassé la montagne de la Calandre, et comme il approchait de la rue du Haut Escaut, il rejoignit, grâce à sa marche rapide, quelqu'un qui marchait devant lui. A son allure, il crut reconnaître dans les ténèbres ce promeneur attardé, et dit d'un ton mystérieux :

— Est-ce toi, Liévin?

Le personnage interpellé s'arrêta, se retourna et demanda avec défiance :

— Qui êtes-vous, vous qui m'appelez?

— Ne connais-tu donc plus Jean Sporrelinck, ton confrère de Saint-Georges?

— Ah! sans doute, je te connais: comment vas-tu, ami Jean?

Le compagnon l'attira contre la muraille du *steen* des Rasseghem, et dit d'une voix étouffée :

— Tu viens sans doute de chez le capitaine général; il ne soupçonne rien de notre affaire de demain?

— Je n'en sais rien, répondit machinalement Liévin, sans soupçonner son ami de mauvais desseins.

— Quel poste dois-tu occuper avec tes hommes, Liévin?

Rends-toi à la Haute-Porte; moi, je me placerai dans la ruelle de la Serge : de cette façon nous pourrons nous venir en aide l'un à l'autre si la lutte devenait trop chaude; et, de là, nous pourrons le mieux voir quand messire Van Steenbeke donnera le signal de la révolte. Viens un peu avant dix heures; nous sommes les plus jeunes, et nous pouvons nous montrer les premiers. La partie ne s'engagera cependant pas avant onze heures; car l'accusation peut durer assez longtemps.

Liévin ne comprenait rien à ces paroles de Jean Sporrelinck, et, comme hébété, il écoutait sans comprendre.

— T'aurait-on assigné un autre endroit? demanda l'autre.

— Mais je ne sais ce que tu veux dire! dit Liévin stupéfait. Une lutte, une révolte, demain à dix heures, à la Haute-Porte?

— Il est inutile de feindre avec moi, Liévin.

— Je ne sais rien, répondit le jeune Denis.

— Allons, allons, on sait assez que tu es d'un caractère prudent et réservé, Liévin; mais ce n'est pas une raison pour refuser d'échanger avec un ami un petit mot sur l'affaire en question. Personne ne peut nous entendre ici, et puis nous parlons assez bas.

— Que pourrais-je te dire, Jean? Je ne te comprends pas.

— Allons donc! comme si ton père lui-même ne m'avait pas dit que tu amènerais cinquante braves compagnons du Nieuwland!

— Tu me confonds! Sur ma parole, je suis parfaitement ignorant de l'affaire dont tu parles; explique-moi donc un peu mieux ce dont il est question. Peut-être m'en souviendrai-je.

— Par saint Macaire! s'écria Jean avec une colère concentrée, veux-tu te moquer de moi? Le moment est mal choisi. Tu as peut-être raison de te taire; tu te méfies de

moi. C'est bien, nous verrons demain lequel des deux se comportera le plus bravement... Bonne nuit !

Liévin resta plus d'un quart d'heure encore muet, immobile, appuyé contre la muraille du *steen* des Rasseghem, et réfléchissant à ce que lui avait dit Jean Sporrelinck. A mesure qu'il pénétrait davantage le sens des paroles de son ami, une pâleur mortelle s'étendait sur son visage, et de grosses gouttes de sueur venaient mouiller son front.

On allait tenter une sanglante insurrection ! Contre qui ? Contre Artevelde ? Son père avait dit que lui, Liévin, avait promis d'amener cinquante hommes pour aider à chasser le Sage Homme, à l'assassiner peut-être. Etait-ce une calomnie ou une plaisanterie de Jean Sporrelinck ?

Quelques mots que Liévin se souvenait d'avoir entendus de la bouche de son père vinrent tout à coup frapper son esprit : il poussa un cri à demi étouffé dans sa poitrine; il traversa rapidement la montagne de la Calandre et la rue des Foulons, et vint frapper, dans la rue des Champs, à la porte d'une maison d'assez grande apparence.

— Le capitaine de Saint-Nicolas est-il chez lui ? demanda Liévin.

— Eh ! ami Liévin, cria-t-on d'en haut, est-il arrivé un malheur pour que vous veniez si tard frapper à ma porte ?

— Maître Ghelnoot, maître Ghelnoot, dit Liévin d'une voix étouffée par l'anxiété, vite, ouvrez ! J'ai à vous communiquer d'importantes nouvelles.

La porte s'ouvrit, et Liévin entra dans la demeure de maître Ghelnoot.

XI

La façade de l'ancien hôtel de ville, qu'on appelait alors la maison des échevins de la *Keure* et de la *Gedeele*, donnait sur la rue Haute-Porte. C'était un *steen* très-vaste, avec une tour en saillie de chaque côté, et dans lequel on entrait par une porte assez basse, dont le seuil ne dépassait pas le niveau de la rue. D'ailleurs, la maison des échevins ne se distinguait des *steen* des familles nobles que par sa grandeur. A quelques pas de là, le célèbre beffroi de Gand dressait vers le ciel sa lourde masse et dominait la ville entière, comme un géant toujours en éveil. Les formes rudes et grossières de cet important édifice, dont les habitants des libres communes pouvaient seuls comprendre la destination, étaient étranges et bizarres. Une énorme tour carrée à laquelle ne se rattachait aucun bâtiment, s'élevait, droite comme une flèche, du sol vers le ciel; on n'avait ménagé dans ses murs, durs comme le rocher, que quelques étroites fenêtres et çà et là une meurtrière, tandis que la porte d'entrée, par son exiguïté, faisait présumer que ce colosse de pierre ne servait pas de demeure habituelle aux hommes. A l'intérieur se trouvait une place couverte d'une voûte épaisse qu'on nommait le *Secret* et où reposaient, dans une caisse de fer, les titres et documents qui consacraient les libertés et les privilèges de la ville. La porte de ce réduit, de même que la caisse, se fermait au moyen de trois clefs dont les doyens des tis-

serands, des foulons et des petits métiers avaient chacun une, de sorte qu'on ne pouvait jamais visiter les titres des libertés de la commune, sans leur présence simultanée.

Quiconque osait pénétrer, sans mission de la commune, dans ce sanctuaire de la liberté gantoise, le doyen qui y laissait illégalement entrer, était condamné à mort sans grâce ni pitié (1).

Sous le toit de la tour était suspendu le redoutable Roland ou la cloche d'alarme, auprès de laquelle on veillait nuit et jour. Ses sons puissants, quand elle annonçait que la liberté ou l'indépendance de la commune étaient menacées, faisaient prendre les armes à tous les *poorters* en émoi : ils couraient alors au marché du Vendredi, pour se ranger sous la bannière de leur métier.

Au sommet de la tour, veillaient les sonneurs de trompe de la ville, qui observaient de tous côtés la campagne pour découvrir si des bandes armées ne s'approchaient pas de la ville.

Chaque libre commune possédait une tour pareille, non-seulement pour servir à la conservation de ses priviléges, mais en même temps comme un monument commémoratif de son émancipation et comme un témoignage de son indépendance. S'il y avait peu de villes qui pussent montrer un beffroi aussi grand et aussi imposant que celui de Gand, il n'y en avait aucune non plus qui pût rivaliser, pour les libertés, la puissance et la richesse, avec la métropole de la Flandre.

Le lendemain de la dernière réunion des conjurés, long-

(1) Le 28 août 1539, Liévin Pien, échevin de l'année précédente, fut mis à mort, après d'horribles tortures, pour avoir donné accès au *secret* du beffroi. (Voir *Messager des sciences historiques*. Gand, année 1839, liv. II, où l'on trouvera, p. 31 et suiv., une description complète du beffroi, et trois dessins de ce monument célèbre.

temps avant l'heure fixée, de petits groupes de gens des métiers stationnaient déjà près du beffroi et plus loin, sur le marché au beurre, dans la direction de la maison des échevins. L'affluence du peuple augmentait d'heure en heure; vers neuf heures et demie, la rue Haute-Porte, la rue Saint-Jean et la ruelle du Puits se remplirent de *poorters* de toute condition et de tout âge.

Le roi des ribauds allait et venait avec une dizaine de ses hommes, et se tenait de préférence du côté de la rue du Bas-Poldre, où Pierre Taggelinck, indifférent en apparence, était appuyé à l'angle du Sablon.

On lisait sur tous les visages que chacun prévoyait un grave événement, bien que très-peu pussent soupçonner la véritable cause de ce concours de peuple. Il est vrai que l'annonce de la proposition qu'allait faire Artevelde au sujet des attroupements, des émeutes, des querelles et des meurtres avait jeté une certaine fermentation parmi le peuple; en premier lieu, parce que les gens des métiers qui passaient des jours entiers dans les tavernes à boire et à jouer, craignaient d'être punis sévèrement pour la moindre altercation; en second lieu, parce que des instigateurs avaient faire croire à une grande partie des habitants que cette loi nouvelle et très-dure portait atteinte à la liberté des *poorters* et n'avait d'autre but que de donner à Artevelde une puissance illimitée, qui lui permît de frapper quiconque lui déplairait. Cependant de tels motifs n'étaient pas assez graves par eux-mêmes pour faire penser que le peuple s'était réuni dans le dessein de s'insurger. Une autre circonstance faisait redouter à une partie des *poorters* des scènes violentes et désastreuses.

L'étrange attitude des gens de métiers qui — réunis silencieusement en petits groupes — interrogeaient mystérieusement les rues avoisinantes et s'éloignaient les uns des autres, sans dire un mot, dès qu'une personne inconnue ve-

nait se mêler à eux; la vue de la poignée d'une dague ou du manche d'un couteau qui parfois brillaient sous un manteau; les regards obliques que les passants échangeaient entre eux, tout cela jetait quelque soupçon dans l'esprit des spectateurs, et plus d'un citoyen paisible quittait la place pour regagner sa demeure. D'autres allaient d'un groupe à un autre pour obtenir ou surprendre une explication; mais, sauf quelques accusations contre Artevelde, ils ne pouvaient rien apprendre.

Sur ces entrefaites, l'heure de la réunion approchait; déjà plus de la moitié des échevins étaient entrés à l'hôtel de ville, et les autres arrivaient successivement par toutes les rues.

Les conjurés se réjouissaient intérieurement, dans la certitude que leur projet n'avait pas été trahi, puisque, à l'exception des ribauds et des seize hommes du capitaine de Saint-Jacques, aucune force armée ne se montrait.

On avait bien appris que maître Ghelnoot Van Lens avait convoqué, en toute hâte, quelques hommes de sa paroisse pour ce jour-là ; mais on n'y pouvait voir d'autre but que celui de former une petite garde pour maintenir l'ordre, garde qu'on n'eût pas négligé d'organiser dans toute autre circonstance semblable. D'ailleurs, c'était le tour de service des gens de Saint-Nicolas, et rien n'était plus naturel que d'en voir paraître un petit nombre pour veiller au repos public.

Gérard Denis avait déjà parcouru d'un pas rapide toutes les rues voisines, pour calculer jusqu'à quel point il pouvait compter sur le concours promis par les conjurés. Comme il trouva partout une foule considérable, et qu'il n'était pas rare qu'une accusation lancée à haute voix contre Artevelde vînt frapper son oreille, il se crut presque certain de la victoire, et reprit de nouveau sa promenade, mais, cette fois,

le visage ouvert et tout souriant, serrant la main à tout le monde et semant autour de lui des paroles ambiguës contre le capitaine général.

Quand il se fut ainsi montré dans chaque groupe populaire, il descendit la rue du Bas-Poldre, puis alla à quelque distance de l'hôtel de ville se promener seul dans un endroit désert, en attendant le moment où il devait paraître.

Depuis un quart d'heure, tous les yeux étaient tournés avec une sorte de curiosité inquiète du côté du beffroi, par où devait venir le capitaine général. Tandis que les conjurés s'étonnaient qu'il tardât si longtemps et commençaient à craindre que leur victime ne pût leur échapper, Artevelde parut avec les vingt-deux hommes de la paroisse Saint-Jean dont il était capitaine, et qui, en cette qualité, ne le quittaient jamais dans les cérémonies publiques. A son arrivée, on entendit circuler d'une manière confuse, dans certaines parties de la foule, un murmure de haine; mais, sur les points où passait le capitaine général, ses ennemis les plus ardents se rejetaient silencieusement en arrière, afin de ne pas devoir saluer le héros dont la renommée et l'autorité les contraignaient encore au respect. Les autres *poorters* s'inclinaient respectueusement devant lui et lui ouvraient un large passage.

Le capitaine général n'eut pas sitôt disparu sous la porte de la maison des échevins, que les conjurés, délivrés d'une apparition qui les frappait de crainte, reparurent sur le marché et commencèrent à faire entendre plus haut et en termes plus intelligibles qu'ils avaient l'intention de s'opposer par la violence à l'adoption de la proposition d'Artevelde. Pleins de confiance dans le succès de leur entreprise, ils étaient occupés à exciter le peuple, lorsque tout à coup maître Ghelnoot Van Lens, le capitaine de Saint-Nicolas, apparut sous le beffroi avec plus de deux cents gens des mé-

tiers armés, traversa le marché au beurre et vint occuper l'hôtel de ville, de façon à ce que personne n'en pût plus approcher.

Assurément cette troupe n'eût pas suffi à empêcher une insurrection, si celle-ci eût été vraiment dans la pensée du peuple. Cependant l'arrivée des hommes de Saint-Nicolas parut tellement saisir les conjurés, qu'ils se regardèrent entre eux avec inquiétude, et que plusieurs même, perdant peu à peu courage, quittèrent le voisinage de l'hôtel de ville. Ce n'étaient pas précisément les deux cents hommes qui les faisaient craindre pour le succès de leur entreprise; c'était Ghelnoot Van Lens, l'intrépide capitaine, qui, souriant ironiquement, fixait les yeux sur les mécontents comme s'il connaissait leurs projets; — Ghelnoot, dont l'héroïsme inspirait à ses hommes un aveugle dévouement, et qui, sans doute, avait choisi les plus braves d'entre eux; — oui, c'était Ghelnoot dont le fier regard leur faisait baisser les yeux et leur ôtait le courage nécessaire pour tenter l'entreprise.

Il était temps que quelqu'un vînt, par une démonstration audacieuse, leur donner un nouveau courage, sinon l'émeute échouait certainement. En ce moment messire Van Steenbeke, la physionomie triomphante, parut sur le marché au beurre. Avant d'entrer dans la maison des échevins, il s'approcha des divers groupes de conjurés et se plaignit, d'une voix irritée, de la violence faite à la loi et au peuple en faisant délibérer ainsi le conseil sous la pression de la force armée. Il laissa assez entendre qu'il allait demander compte de ce chef à la réunion des échevins, et annonça même que, dans une heure, il donnerait le signal de la délivrance de la commune.

Au moment où, sur le marché au beurre, il avait parlé en ce sens au milieu d'un des rassemblements les plus considérables, un compagnon teinturier s'approcha rapidement de

Ghelnoot Van Lens et lui rapporta ce qu'il venait d'entendre de la bouche de messire Van Steenbeke, en ajoutant qu'il quittait la place pour aller prendre son arme et réunir ses amis pour la défense du capitaine général. Ghelnoot envoya un de ses dizainiers à la maison des échevins, pour faire part à Artevelde de ce dont Liévin Comyn venait de lui donner avis.

Lorsque messire Van Steenbeke crut avoir suffisamment préparé les esprits à l'insurrection, il se rendit à son tour à la maison des échevins et entra dans l'assemblée au moment où le premier échevin, Maes Van Vaernewyck, achevait la lecture de la proposition du capitaine général.

Les treize échevins de la *Keure* et les treize échevins de la *Gedeele* étaient tous présents et assis autour d'une longue table. Deux clercs de la ville, maître Augustin et Jean Van Loven, étaient placés de chaque côté du premier échevin, prêts à consigner par écrit les principaux incidents de la délibération.

Après la lecture de la proposition, une certaine agitation se manifesta parmi les membres de l'assemblée. Tandis qu'un grand nombre se montraient disposés à approuver la loi nouvelle, d'autres s'écriaient avec colère qu'on anéantissait par là la liberté publique et qu'on voulait placer le pays sous la domination d'un despote. Cependant cette divergence d'opinions se borna en ce moment à de simples exclamations et à des discussions isolées, mais très-vives.

Après quelques instants, Artevelde se leva de son siége : un profond silence se fit, et tous les membres de l'assemblée tournèrent les yeux vers lui. Il dit d'un ton calme et posé :

— Messires échevins, c'est avec regret que je me vois contraint de vous proposer une loi qui, au moins en apparence, est une restriction de la liberté sans limites que nous avons conquise au prix de notre sang. Peut-être quelques-

uns d'entre vous déploreront-ils avec moi la nécessité de cette loi; mais je les prie de vouloir bien prendre en considération que, dans les temps de danger, il faut mettre au-dessus de tout le salut de la patrie, et qu'on ne doit pas se laisser arrêter par la pensée que, pour obtenir ce résultat, chaque citoyen doit abdiquer une partie de son droit individuel.

— De quel danger parlez-vous donc? s'écria Guillaume Dejonckere, un léliard, avec l'intention visible d'interrompre le capitaine général.

Celui-ci poursuivit sans prendre garde à l'apostrophe:

— Rien, messires, n'est plus dangereux pour la liberté que l'exercice de la liberté même, quand celle-ci n'est pas réglée par des lois qui puissent en prévenir les abus. Je ne vous demande pas le pouvoir d'empêcher chaque citoyen de faire ce qu'il veut et comme il le veut, selon son propre intérêt et d'après son bon plaisir, aussi longtemps que les actes qu'il pose ne sont préjudiciables ni à la commune ni au pays; ce que je vous propose, ce n'est pas la restriction de la pleine liberté de faire ce qui est bon et avantageux; c'est la répression de la liberté de faire le mal et de pousser à sa ruine la commune et le pays de Flandre. On me demande de quel danger je parle? Si maître Dejonckere a pour but de m'engager à exprimer plus clairement ce que tout le monde sait et voit de ses propres yeux, je suis prêt à le satisfaire. — Nous avons lutté avec un héroïque courage et n'avons reculé devant aucun sacrifice pour secouer la domination tyrannique de la France. Aussi longtemps qu'a duré cette glorieuse lutte, tous nous étions animés d'un même désir : émancipation du pays, réveil de l'industrie et du commerce, liberté pour chaque citoyen d'après les privilèges et les us de sa commune! Mais il semble que les peuples, après un énergique déploiement de forces couronné

par une victoire complète, ont hâte de ruiner leur propre ouvrage ou du moins de le laisser tomber en ruines par un manque fatal de résolution. Cette période de transition, mes frères, est plus dangereuse que la lutte même, parce qu'elle trouve les plus braves sans force contre les attaques de l'ennemi. C'est donc à ceux auxquels est confié le soin de conserver les fruits du triomphe, qu'il importe de montrer qu'eux du moins continuent de veiller, et qu'ils ont assez d'énergie pour frapper le mal, même lorsqu'il s'abrite sous le manteau de la légalité.

— Ce sont là les raisons qu'allègue un tyran ! s'écria de nouveau Guillaume Dejonckere. C'était bien la peine de verser tant de sang ponr jouir de moins de liberté que sous la domination de la France !

— Je m'oppose à une semblable façon de délibérer comme à une violence illégale, dit le vieux Pierre Zoctaerde, en interrompant Dejonckere furieux ; le capitaine général, élu par nous-mêmes conseiller du banc des échevins, a le droit de parler sans être interrompu. Il est de notre devoir de l'écouter jusqu'au bout.

— C'est vrai, remarqua le premier échevin ; je prie maître Dejonckere de cesser ses interruptions. S'il désire parler, qu'il ne le fasse pas avant que le capitaine général ait complétement exposé et expliqué sa proposition.

— Voyez, messires, reprit Artevelde d'un ton toujours aussi calme, voyez ce qui se passe en Flandre. Les partisans de la France sèment l'argent à pleines mains dans les communes, pour soulever le peuple contre l'alliance avec l'Angleterre, contre cette alliance à laquelle nous sommes redevables de la richesse et de la puissance de la Flandre ! Et, parce que ces partisans sont membres d'une commune flamande, nous devons rester inactifs, souffrir qu'on abuse ainsi l'opinion publique, et voir, les bras croisés, préparer une

révolution au profit de l'étranger? Nous devons voir avec indifférence se préparer la perte et l'asservissement de notre patrie, parce que les lois donnent à tout citoyen la liberté de faire et de dire ce qui lui plaît, aussi longtemps qu'il ne prend pas ouvertement les armes contre la commune? En temps ordinaire, messires, le plein usage de cette liberté peut être, sinon sans danger, du moins conciliable avec le maintien de la paix publique et du bien-être du pays; mais, à une époque de corruption comme celle où nous vivons, les droits du peuple deviennent une arme formidable dans les mains des ennemis de ces droits mêmes; quand il s'agit du salut ou de la perte de la patrie, les magistrats doivent avoir assez d'énergie pour rappeler chacun à son devoir et réprimer les tentatives des mauvais citoyens, dussent-ils par là s'attirer la haine d'une partie de la population. — Je comprends que certains d'entre vous reculeront devant un acte qu'ils considèrent comme une violence, parce qu'ils ne sont pas pénétrés de cette vérité, que la nécessité est une loi de fer qui suspend toutes les autres lois. A ceux-là je dis : Voyez, dans toute la Flandre, on attise le feu de la révolte; toutes les communes sont livrées au trouble et à l'agitation; on prépare ouvertement un soulèvement général contre les grandes villes, sous prétexte de détruire les priviléges sur la tisseranderie; mais, en réalité, on a en vue de nous livrer, sans force et impuissants, comme une proie, à l'ambition de la France. Partout on sème la haine et la discorde; il ne se passe pas une semaine que cinquante meurtres ne soient commis sur le sol de la Flandre, à l'occasion de querelles sur l'état du pays; les communes courent aux armes et engagent entre elles des luttes sanglantes. Partout on méconnaît l'autorité et les lois; toute la Flandre semble se dissoudre pour préparer l'avénement infaillible d'un conquérant, et un nouvel asservissement de la patrie. Rien,

selon moi, ne peut sauver encore la Flandre que l'adoption de la loi que je vous propose. Elle me donne, comme exécuteur de vos ordres, le pouvoir de faire arrêter ceux qui conseillent ouvertement une révolution en Flandre, et qui répandent l'argent à profusion, pour gagner les dernières classes du peuple à la cause de l'insurrection; elle établit, de plus, des peines sévères contre les émeutes, les soulèvements, les querelles et les meurtres. Loin de moi l'intention de vous imposer cette loi; je vous prie, au contraire, de la discuter mûrement; et, s'il arrivait que vous crussiez devoir la rejeter, je vous en conjure, par l'amour que vous portez à la patrie, efforcez-vous de trouver d'autres moyens de réprimer l'anarchie qui éclate de toutes parts et d'empêcher les partisans de la France de continuer sans obstacle leurs attaques contre l'ordre de choses établi ! Je vous le dis avec une pleine conviction, messires, si en ce moment votre âme ne sait pas s'élever au-dessus de l'opinion vulgaire de la multitude, la Flandre est perdue ! La France regagne sur nous cette domination qui nous tue, l'industrie périt de nouveau et la famine suit infailliblement; car la première conséquence de notre soumission à la France sera la prohibition de la laine anglaise. Mon cœur me crie que vous sauverez la Flandre par l'adoption d'une loi qu'on ne doit considérer que comme transitoire, puisqu'il sera libre au conseil des échevins de l'abroger dès que le péril sera conjuré, dût-elle ne rester exécutoire que quinze jours. C'est un essai, un essai énergique, il est vrai ! mais vous, qui avez si vaillamment combattu l'ennemi alors que ses forces semblaient devoir nous écraser, reculerez-vous maintenant devant une mesure nécessaire, parce que vous craignez qu'une partie du peuple ne la désapprouve ? Ah ! messires, il est grand, le héros qui ose engager une lutte dans laquelle il n'y a d'autre gloire à conquérir que la conviction d'avoir fait son

devoir, et d'avoir, dans l'intérêt du salut de son pays, accepté jusqu'à la haine de ses frères pour seule récompense. Vous avez été mes compagnons de lutte et mes amis contre les ennemis du dehors; je suis assuré, messires, que vous me seconderez aussi courageusement dans la lutte contre les ennemis plus dangereux du dedans, lutte que j'engage pour la défense et la conservation de notre Flandre bien-aimée. Je prie Dieu d'éclairer votre esprit en ce moment solennel!

A peine Artevelde avait-il terminé son allocution, que messire Van Steenbeke se leva vivement et dit d'une voix aigrie par la colère:

— Messires, je m'étonne, — et cela fait saigner mon cœur, — de voir que les magistrats de Gand puissent entendre une semblable proposition sans la rejeter à l'instant même avec une indignation unanime, que dis-je? avec une réprobation sans bornes! Comment! il ne suffit pas que, depuis huit mois, le peuple flamand soit courbé sous le bon plaisir du capitaine général? il ne suffit pas qu'un tyran foule aux pieds toutes les lois pour avantager ses favoris et pour frapper ceux qui osent se plaindre de l'oppression qui pèse sur eux? Non, il faut que nous devenions ses complices! il faut que nous livrions entre ses mains la liberté du peuple, notre propre liberté, afin qu'il puisse traiter à son gré tout le pays et écraser sans obstacle quiconque possède encore assez d'amour de la patrie et de fierté civique pour se soulever contre cet odieux despotisme! Quel aveuglement nous a frappés, messires, pour que nous ne voyions pas l'abîme auquel nous conduit une telle marche politique, pour que tout sentiment de dignité nous soit devenu étranger et que nous nous laissions guider par la crainte, comme d'ignorants enfants? Ne voyez-vous donc pas que l'on n'a recours à tous ces moyens violents que pour maintenir une influence que le peuple hait

et méprise, — pour maintenir une autorité illégitime? ne voyez-vous pas que la patrie est sacrifiée au profit d'une vile ambition (1)?

Dès le début, un murmure toujours grandissant avait accompagné les étranges paroles de messire Van Steenbeke; en ce moment, il fut interrompu tout à coup par les cris d'indignation d'une partie des échevins, se disant qu'un tel langage était un outrage à l'assemblée et ne pouvait être toléré davantage. D'autres s'écriaient, au contraire, que tout échevin jouissait de la liberté de dire ce qu'il voulait et comme il le voulait, et que les partisans de la loi proposée faisaient évidemment violence à leurs adversaires. Messire Van Steenbeke pouvait à peine se contenir de rage; il s'efforça à plusieurs fois de reprendre la parole; mais des cris continuels étouffèrent sa voix, jusqu'à ce qu'Artevelde se levât enfin et dit :

— Je vous en prie, messires, laissez messire Van Steenbeke poursuivre ses accusations contre moi. Il a sur ce point un droit légitime qu'on ne peut lui enlever. Je nourris, d'ailleurs, l'espoir que de ses paroles mêmes ressortira avec une incontestable évidence la nécessité de trouver promptement un moyen de sauver la Flandre du péril qu'elle court.

— Il ressortira de mes paroles, s'écria messire Van Steenbeke, que vous êtes un ambitieux et inique tyran! Ah! vous feignez de rester calme devant mes accusations; vous espérez que le peuple, aveuglé par le bonheur qui vous a favorisé jusqu'ici, n'osera pas encore briser ses chaînes, et que longtemps vous le retiendrez courbé sous vos pieds? Erreur! que l'on accepte votre loi de servitude, et, dès demain vous verrez

(1) « Bientôt, il y eut à Gand un homme puissant qui osa publiquement l'accuser de trahison : c'était Jean Van Steenbeke, lequel avait eu soin de se ménager de nombreux partisans. » (Edw. Le Glay, *Histoire des comtes de Flandre*, t. II, p. 463.)

le feu de la révolte éclater par toute la Flandre; dès demain, le peuple vous demandera compte de sa liberté anéantie...

— Vaines paroles que tout cela! s'écria avec impatience un echevin. Si messire Van Steenbeke veut accuser le capitaine général, qu'il s'appuie sur des faits.

— On demande des faits? poursuivit messire Van Steenbeke. Comme si chaque Flamand ne les connaissait pas et n'en demandait pas vengeance depuis longtemps! Eh bien, je dis que, si la Flandre est déchirée par les haines et les ressentiments, si chacun y est mécontent, si l'anarchie et l'émeute y règnent, le capitaine général, seul, est cause que la patrie court à sa perte. En se mettant au-dessus de la loi, en laissant commettre impunément toutes sortes d'excès par ses capitaines de la West-Flandre, il a aigri tous les esprits. En promettant aux communes du plat pays de les soutenir contre les grandes villes, il les a encouragées à s'engager dans une sanglante insurrection; en excitant le peuple contre notre prince légitime et en lui rendant celui-ci odieux, il a placé la Flandre dans un état perpétuel de révolution et l'a soumise à son orgueilleuse volonté. Et c'est lui, l'auteur des maux dont nous souffrons, qui nous menace de la ruine du pays de Flandre! Etonnante présomption! Il jette le pays dans l'anarchie, éveille partout un désir universel de changement, s'attire la haine et le mépris du peuple, — et, lorsqu'il voit que le sceptre de fer va lui échapper, lorsqu'il est impuissant à comprimer le feu que lui-même a attisé, alors il ose, dans l'assemblée des échevins de Gand, demander le sacrifice du seul bien qui nous reste, — de la dernière apparence de notre liberté! Oui, messires, il est vrai que la Flandre peut être sauvée que par un moyen énergique; mais on vous trompe, quand on vous indique comme telle une loi qui n'est autre chose qu'une immense aggravation du malheur public. Ce que le peuple demande, c'est d'être délivré du

bras despotique qui pèse sur la Flandre et l'écrase. Voulez-vous sauver la patrie? Eh bien, brisez ses chaînes! enlevez son autorité au capitaine général par une décision immédiate. — Cette proposition semble vous effrayer? Vous avez peur, je le sais bien; votre tête se courbe aussi sous sa domination violente... Vous n'avez plus le courage d'oser disputer au tyran son pouvoir, vous rampez devant...

Une tempête de cris éclata; les échevins se levèrent tous à la fois, une partie d'entre eux pour exprimer par des menaces l'indignation que leur inspiraient les insultantes paroles de Van Steenbeke, les autres pour appuyer l'accusation portée contre Artevelde par ces exclamations: « Il a raison! C'est vrai! Nous sommes opprimés! Nous rampons! A bas le capitaine général! »

— C'est une infamie! s'écria tout à coup un échevin en s'adressant au capitaine général; vous parlez toujours d'amour de la patrie, et, maintenant que votre retraite peut seule la sauver, vous la sacrifiez pour garder le pouvoir. Si l'ambition ne vous aveuglait pas, vous déposeriez volontairement une autorité qu'en tout cas vous perdrez. Donnez votre démission, si la dernière étincelle de générosité n'est pas éteinte dans votre cœur.

Un tranquille sourire fut la seule réponse du capitaine général; mais, dans ce sourire, rayonnait tant de calme d'esprit, tant de fière dignité et tant de mépris, qu'il perça, comme un poignard, le cœur des calomniateurs et fit étinceler dans leurs yeux le feu de la rage.

Quelques efforts que fît le premier échevin pour rappeler l'assemblée au calme qui convenait à ses délibérations, il ne réussissait pas à atteindre son but et finit par menacer de lever sur-le-champ la séance. Cette mesure ne plaisait ni à Van Steenbeke ni à ses partisans, et ils se plaignirent avec vivacité de l'illégalité de cette façon de soustraire le capitaine

général aux conséquences de leur accusation, et consentirent enfin à reprendre leurs places, bien que le silence fût loin d'être rétabli.

— Mais, capitaine général, s'écria un échevin, comment pouvez-vous rester si froid devant le sanglant outrage qui nous est fait à tous? Votre parole n'aurait-elle plus la puissance d'étouffer de lâches et viles calomnies sous le poids de votre indignation?

Artevelde s'avança et dit sans la moindre émotion:

— Messires, la façon dont messire Van Steenbeke parle de moi, ne m'étonne nullement. Avant de me rendre à cette réunion, je savais ce qu'il devait dire et faire aujourd'hui...

A ces mots, messire Van Steenbeke pâlit visiblement et ses amis s'entre-regardèrent avec anxiété. Le capitaine général poursuivit:

— A quoi servirait-il que je me défendisse contre des accusations sans fondement, devant vous, échevins de Gand, dont les ordres ont été la règle invariable de mes actes? J'ai aigri les esprits, dit-on; j'ai encouragé les communes du plat pays à s'insurger contre les grandes villes; je sacrifie l'intérêt général à la conservation de mon autorité? Je vous demande à vous, messires, quel est celui de mes actes qui n'a pas été l'exécution de vos décisions? Et, s'il est arrivé souvent que la première pensée d'un acte ou d'une résolution soit venue de moi, jamais elle ne s'est traduite en fait avant d'avoir reçu votre approbation. Parce que, sur la mission que j'en avais reçue de vous, j'ai déjoué les menées des léliards et eu recours à la force, lorsque la loi et le danger de la patrie m'en faisaient un devoir, on dit que j'ai aigri les esprits! Ce serait ma faute que le peuple haït notre légitime souverain? Messires, qui s'est donné plus de peines et a couru plus de dangers que moi pour réconcilier avec ses sujets notre gracieux seigneur Louis? qui

plus que moi, l'a entouré de respect et d'amour, aussi longtemps qu'il a paru Flamand de cœur et cessé d'être Français? qui demande qu'on fasse encore chaque jour des tentatives pour voir le comte remis en possession de sa légitime autorité, pourvu que cette réintégration n'ait pas pour conséquence notre soumission à la France?

— Hypocrite! s'écria de nouveau Van Steenbeke; le comte m'a déclaré dix fois que vous êtes le seul obstacle à son retour.

— A son retour, comme émissaire de la France? C'est vrai, dit Artevelde, je m'y suis opposé, et, tant que je vivrai, je serai un obstacle à ce qu'une telle humiliation s'accomplisse. — J'ai excité les petites communes contre les villes? Et pourquoi l'eussé-je fait? Mon crime consiste en ce que, recourant à un légitime emploi de la force, j'ai contraint les petites communes à respecter les priviléges des villes, mais qu'en même temps je me suis efforcé d'inspirer aux villes des sentiments de condescendance, de concorde et de générosité! Je serais un despote, un tyran! Et une simple décision du banc des échevins de Gand peut me dépouiller de toute autorité, de toute influence et me faire rentrer dans l'isolement de la vie privée! Une telle décision me trouverait obéissant; mes ennemis eux-mêmes le savent bien, puisqu'ils demandent ma destitution avec la pleine conviction que je subirais ma sentence avec respect et sans murmure. Mon pouvoir dépend d'un seul mot, qui peut être prononcé à toute heure, et l'on m'appelle despote et tyran!

— Vous êtes un despote, un tyran! s'écria maître Dejonckere en l'interrompant; oui, nous pouvons vous déposer; mais votre gouvernement tyrannique a inspiré à la plupart une telle crainte de votre pouvoir, — et, par des faveurs et des flatteries, vous vous êtes fait dans tout le pays de Flandre tant de milliers de partisans, qu'il ne nous reste plus

qu'une apparence d'autorité. Sans cela, vous seriez dès aujourd'hui dépouillé de votre pouvoir; mais vous mettriez la Flandre à feu et à sang, n'est-ce pas? vous puniriez les échevins de Gand de leur audace?

— Comment! s'écria Van Steenbeke, vous osez vous cacher derrière le conseil des échevins de Gand? vous nous rendez responsables de l'oppression que vous faites peser sur le peuple? N'avez-vous pas absorbé toute autorité et ne l'avez-vous pas concentrée dans vos mains? Vous êtes tout ici : pays, souverain, général : vous commandez, vous décidez, vous exécutez! Le moindre mot qui blesse votre orgueil n'est-il pas puni comme une atteinte à la Flandre elle-même? Ne foulez-vous pas aux pieds toutes les lois? Et qui vengerait la patrie d'une telle usurpation? Personne ne le peut, sinon le peuple lui-même. Bientôt, oui, bientôt vous vous en ferez l'expérience, tyran que vous êtes!

— Il me répugne, répondit Artevelde toujours froid et calme, de répondre à des accusations auxquelles j'attache une si faible importance. Je laisse la calomnie retomber de tout son poids sur ceux qui, de propos délibéré, altèrent la vérité pour atteindre un but qu'ils rougissent d'avouer. Ce qui a jeté le trouble en Flandre, ce n'est assurément pas la détresse publique, car jamais il ne s'y est vu tant de richesse et de prospérité. Ce n'est pas non plus la servitude ou l'oppression; car chacun y jouit d'une liberté sans bornes, liberté si illimitée, qu'elle permet même de faire le mal et de porter ouvertement préjudice au pays. D'où vient donc cette fièvre menaçante, cette soif d'émeute et de changement, qui semble s'être emparées d'une partie de la population? Ah! messires, la cour de France a été forcée de reculer devant notre courage de lions; elle s'est vu arracher les fruits de trois siècles de ruse et de perfidie; elle a vu le libre pays de Flandre se rasseoir sur de solides fondements, comme un roc

désormais inébranlable contre tous les assauts. Croyez-vous que Philippe de Valois ait subi cette humiliation sans garder l'espoir de la vengeance? croyez-vous que la chevalerie française renonce à la lutte et qu'elle souffre, inactive, que la Flandre, par son glorieux exemple, appelle à la liberté tous les peuples de l'Europe?

— Mais c'est un odieux système, s'écria un échevin, que d'attiser sans cesse la haine contre un pays qui s'est abstenu de se mêler de nos affaires et qui recherche notre amitié! On concevrait qu'on recourût à ce moyen, alors que les armes devaient décider entre les intérêts de la Flandre et ceux de la France; — mais maintenant? C'est un indigne artifice par lequel on veut faire croire qu'il est impossible au pays d'être heureux et prospère, sans certains hommes dévorés d'ambition. Si l'on espère nous tromper plus longtemps par cet épouvantail, on se méprend assurément.

— Maître de Witte croit-il vraiment que la France ait renoncé pour toujours à ses entreprises contre l'indépendance de la Flandre? reprit Artevelde. Non, non, le mode d'agression seul est changé; la politique française apprend qu'il faut miner ce qu'on ne peut renverser par la force; et les conseillers de Philippe savent assez que la paix dissout l'union des peuples, et prépare le terrain à la corruption et aux dissensions de toute sorte. Ainsi, qu'a fait la cour de France pour nous dépouiller des fruits d'une victoire chèrement achetée, pour nous affaiblir, pour nous épuiser par les haines et les discordes intestines, et, si c'était possible, pour nous forcer à accepter de nouveau le joug odieux que nous avons si virilement secoué? La France a ouvert ses trésors et a envoyé sur notre sol une invisible armée d'agents corrupteurs; elle a fouillé, remué toute la Flandre pour découvrir où la haine, la jalousie, la discorde pouvaient s'allumer, et elle y a attisé ces mauvaises passions; elle a eu recours à

la calomnie publiquement propagée, et chaque jour elle fait répandre les bruits les plus infâmes pour inquiéter et émouvoir les esprits et les préparer à une insurrection à son profit. Philippe de Valois — je le dis avec un sentiment de honte — a trouvé en Flandre des hommes qui, sur la promesse de hautes faveurs ou mus par l'envie qu'ils portent à certains de leurs frères, prêtent la main à la vente de leur patrie. Ces hommes sont coupables de tout; si la Flandre devait succomber sous la tempête qui nous menace, la juste malédiction de la postérité s'attacherait à leurs noms; chaque larme versée par le peuple appauvri et opprimé serait un anathème à leur mémoire...

— Impudent! hurla avec rage messire Van Steenbeke, tu oses cracher l'injure à la face des échevins en plein conseil!

Mais, par quelques interruptions qu'on s'efforçât de faire perdre patience au capitaine général ou de le mettre en colère, il agissait comme s'il ne les entendait pas et poursuivait son discours sans laisser voir la moindre émotion. Cet imperturbable sang-froid mettait au supplice messire Van Steenbeke et ses partisans, parce que l'attitude du capitaine général ne leur permettait pas de mettre leur projet à exécution avec la promptitude qu'ils désiraient. Comment se plaindre de violence, aussi longtemps qu'Artevelde restait maître de lui-même? comment faire chanceler les autres échevins, aussi longtemps qu'on ne pouvait blesser assez profondément le capitaine général pour qu'il se laissât emporter par une colère aveugle? Et puis la parole de l'invincible orateur les dominait eux-mêmes, et ils se voyaient forcés de prêter attention à ses discours.

Sans s'interrompre, Artevelde avait poursuivi :

— Ces bâtards ont conduit notre beau pays de Flandre sur le bord d'un abîme sans fond; sous la protection de nos lois libérales, l'autorité n'est pas assez puissante pour pré-

venir le mal. Et cependant, messires, je vous en conjure, répondez-moi dans la sincérité de votre cœur! Voulez-vous retomber sous l'écrasante domination de la France? voulez-vous voir se briser l'alliance avec l'Angleterre et appeler l'horrible famine sur le pays de Flandre? voulez-vous abdiquer votre liberté et vous courber dans la poussière devant l'étranger? consentez-vous, à la vue de tous les peuples, à baiser la main qui vous offre des chaînes? Non, n'est-ce pas? Une telle honte doit être épargnée à la Flandre. C'est de Gand, c'est de cette assemblée que partira pour la seconde fois le signal de l'affranchissement, la parole de délivrance; et une fois de plus la patrie bénira notre glorieuse ville comme le berceau de la grandeur flamande. J'ai cherché pendant des semaines le moyen de prévenir le danger imminent d'une révolution; la nécessité m'a forcé de reconnaître que rien ne peut nous sauver, sinon l'adoption d'une loi qui confère à l'autorité publique le droit de mettre la main sur quiconque excite le peuple à la révolte ou intrigue ouvertement en faveur de la France... et même, messires, sur les échevins et autres magistrats quand ceux-ci abusent évidemment de leur pouvoir pour favoriser les entreprises de l'étranger....

— Ah! je comprends la menace! s'écria messire Van Steenbeke, tandis que ses partisans tendaient les poings vers Artevelde en grinçant des dents. Vous avez fait cerner cette réunion par des hommes armés, pour que la crainte nous empêche de nous opposer à vos desseins pervers, pour que la peur de la prison ou de la mort étouffe dans notre cœur le courage civique! Et vous osez dire que vous n'êtes pas un tyran, vous qui ne craignez pas de demander la permission, sur un simple soupçon, de faire arrêter par vos hommes les échevins de Gand? Quant à moi, rien ne peut me faire fléchir sous votre odieux despotisme; et je vous

déclare ici que, si, vous qui êtes la seule cause de toutes les dissensions qui agitent le pays, vous ne vous démettez pas à l'instant de votre charge et ne déposez pas votre autorité, moi-même, j'appellerai le peuple à défendre ses magistrats contre vous. S'il faut que des torrents de sang soient versés pour venger le droit et la liberté violés, que ce sang retombe sur votre coupable tête!

— Me démettre de ma charge? dit Artevelde avec un accent de fierté, et cela au moment où ma patrie est près de tomber dans un abîme? Non, non, je parcourrai ma carrière jusqu'au bout, je ferai mon devoir jusqu'au bord de la tombe. S'il est dans ma destinée de succomber avant que la Flandre soit sauvée à jamais, aucune lâcheté du moins ne déshonorera mon nom, aucun remords ne troublera l'éternel repos de mon âme. Sachez-le, messire Van Steenbeke, si je voulais déposer ma charge, j'attendrais jusqu'à demain; car aujourd'hui je serai peut-être appelé à faire justice du crime le plus infâme! Je vous attends à l'œuvre, afin que vous n'échappiez pas à la juste punition de votre lâcheté. Allez, donnez le signal à ceux qui attendent là-bas pour commencer une sanglante révolte contre le magistrat de Gand et allumer la guerre civile en Flandre! Allez, mais préparez-vous en même temps à rendre compte de votre lâche et criminel attentat. Je vous accuse de haute trahison, et je demande que la loi tire une éclatante vengeance de votre forfait. C'est vous qui semez dans le pays l'argent de la France; c'est vous qui, au prix de faveurs et de dignités, vous êtes vendu à l'étranger; c'est vous qui avez entrepris de livrer dès aujourd'hui, dès ce matin même, le pays à Philippe de Valois!

Une orageuse agitation suivit cette accusation; messire Van Steenbeke s'écria :

— Tes paroles ne sont que mensonge et fausseté, impudent! Tu me jettes un défi? tu violes le droit des échevins?

La lâcheté de cette assemblée est ta seule force, n'est-ce pas? Eh bien, le peuple va décider entre nous! Ton règne est fini, la révolution va t'engloutir!

A ces mots, messire Van Steenbeke descendit l'escalier en courant. Artevelde le suivit, tandis que le premier échevin faisait fermer les portes et conjurait les échevins de ne pas quitter la salle du conseil en ce moment solennel.

Parvenu dans la rue, messire Van Steenbeke s'élança au milieu du peuple et se mit à appeler au secours à pleine voix. Comme si la foule eût été frappée par une baguette magique, une formidable ondulation se dessina soudain dans les rangs du peuple, et des cris de fureur et de vengeance montèrent çà et là vers le ciel. Sur ces entrefaites, des détachements entiers d'hommes affluaient, comme un torrent, des rues voisines sur le marché au beurre, où se trouvait messire Van Steenbeke. Il était évident que les conjurés s'étaient trompés sur les dispositions des *poorters* gantois; car l'immense majorité témoignait sa surprise de ce qui se passait et ne montrait pas la moindre envie de venir en aide aux émeutiers. Aux environs de la rue Haute-Porte, se trouvait même un groupe de gens des métiers qui, à l'apparition d'Artevelde, fit retentir la rue du cri de ! « Vive le capitaine général! Vive Artevelde! A bas les léliards! à bas les léliards! »

Les conjurés étaient tellement éloignés les uns des autres par les rangs pressés de la multitude, que leurs cris de guerre et leurs clameurs de vengeance se perdaient, pour ainsi dire, dans le tumulte général, et qu'ils ne voyaient aucun moyen de donner au peuple une impulsion régulière. Ceux qui se trouvaient sur le marché au beurre avec messire Van Steenbeke se mirent à appeler à eux avec une sorte de rage leurs partisans; leur nombre grossit rapidement et déjà quelques-uns d'entre eux tiraient leurs armes de dessous

leurs manteaux et les agitaient au-dessus de leur tête comme une sanglante menace.

Artevelde, debout devant la maison des échevins, avait jeté un rapide regard dans toutes les directions. Il remarqua que les coujurés s'efforçaient de se réunir autour de messire Van Steenbeke. Il lui parut qu'une intervention immédiate était nécessaire pour ôter aux insurgés le temps de réunir des forces plus considérables. Il donna ordre à Ghelnoot Van Lens d'occuper la porte de la maison des échevins, se mit lui-même à la tête de la moitié de la garde de Saint-Nicolas et s'avança avec une centaine d'hommes, à travers la foule stupéfaite, jusqu'à l'endroit où messire Van Steenbeke était occupé à exciter les conjurés à prendre l'offensive. L'échevin, se voyant surpris avant que ses hommes fussent en nombre suffisant pour oser engager la lutte contre la garde de Saint-Nicolas, prévit que le capitaine général allait l'arrêter. Il n'attendit pas qu'Artevelde arrivât jusqu'à lui, il se glissa à travers le peuple en passant devant le beffroi, pour sauver sa liberté. Son but était probablement de gagner par d'autres rues le marché du Vendredi, où un nombre considérable de ses partisans attendaient l'ordre de prendre part au combat. Mais, se voyant suivi de près par Artevelde et par une foule de gens des métiers qui ne cessaient de crier : « A bas les léliards ! mort aux traitres ! » la terreur et l'angoisse lui serrèrent le cœur et il se hâta de gagner du terrain sur Artevelde et d'aller s'enfermer dans son *steen* de la rue du Haut-Escaut, qui était très-fortifié, jusqu'à ce que ses partisans vinssent le délivrer (1).

Cependant une agitation extraordinaire continuait de ré-

(1) « Steenbeke s'était réfugié dans sa maison fortifiée et crénelée, comme la plupart de celles des riches bourgeois en Flandre. (Edw. Le Glay, t. II, p. 405.)

gner sur le marché au beurre. La fuite de messire Van Steenbeke avait grandement affaibli la résolution de ses partisans; les armes avaient disparu de nouveau sous les manteaux, et l'on se bornait à s'exalter mutuellement par des clameurs furieuses. L'unité de mouvement était brisée entre les conjurés; entourés d'une foule de citoyens dont ils ne connaissaient ni l'opinion ni les intentions, sans cesse menacés par le peuple lui-même, ils ne savaient qu'entreprendre et regardaient avec découragement autour d'eux si personne ne venait se mettre à leur tête et les commander.

Dès que le roi des ribauds s'aperçut de la mauvaise tournure que prenait l'insurrection et qu'il estima la tentative avortée, il quitta ses hommes, qui occupaient le Sablon, s'enfonça dans la rue du Bas-Poldre, où il trouva, non loin du Bas-Escaut, Denis, la pâleur de la mort sur le visage.

— Lâches! misérables lâches! dit Denis en trépignant de rage.

— Ah çà! maître, dit Muggelyn, je trouve le temps mal choisi pour injurier les gens. De qui parlez-vous donc? Vous feriez-vous peut-être des reproches à vous-même?

— Où sont les deux cents hommes que tu m'as promis?

— Ils sont là-bas! répondit le roi des ribauds avec une joyeuse insouciance qui faillit faire étouffer de colère maître Denis.

— Ils sont là-bas! répéta le chef-doyen; fallait-il les payer au poids de l'or pour qu'ils restassent là, tout tremblants, à l'instant du danger?

— Ils font comme vous, maître; ils attendent avec l'intrépide courage du lion; mais je crois, entre nous soit dit, qu'ils attendront longtemps encore, — et nous aussi!

— L'affaire est-elle donc tout-à-fait manquée? N'y a-t-il plus d'espoir de vaincre? Toujours Artevelde! Damnation! damnation!

— C'est ridicule ! dit Muggelyn ; quand on n'a ni l'énergie ni la prudence nécessaires pour diriger un pareil navire, on ne met pas la main au gouvernail. On ne s'entend pas les uns les autres : les uns crient : « Vive le comte ! à bas les Anglais ! » les autres : « A bas le capitaine général ! à bas les léliards ! à bas le comte ! à bas les Français ! » Croyez-vous, maître Denis, qu'un chariot auquel sont attelés côte à côte un cheval et un âne puisse marcher droit et vite ? Le secret est pourtant bien gardé, sur ma parole. Vous vous cachez dans l'ombre la plus profonde pour tramer la révolte ; à vous entendre, on croirait que tout est disposé et concerté dans une tombe. Et, maintenant que le moment décisif est venu, le capitaine général semble savoir mieux que vous ce que vous voulez faire et ce que vous avez résolu. Messire Van Steenbeke court, comme un chat aveugle, la tête dans un sac, et veut commencer l'insurrection en présence du capitaine général, de maître Ghelnoot et de deux cent cinquante hommes de Saint-Nicolas...

— On nous a trahis... Qui pouvait le penser ?

— Ainsi, maître, vous croyez que nous seuls sommes capables de tromper ?

— Ah ! je connaîtrai le scélérat ; je le punirai par une mort affreuse ! — Pourquoi restes-tu ici, Muggelyn ? Retourne là-bas, donne du courage à tes hommes, vois si l'on ne peut faire aucun effort pour faire éclater la révolte. Peut-être tout n'est-il pas encore perdu !

— Il vaudrait mieux, dit le ribaud en riant, chercher à vous débarrasser de ce veau mort, sans cela le capitaine général nous fourrera sans doute tous dans le *steen* de messire Gérard le Diable. L'oiseau prisonnier apprend vite à parler, maître Denis ; nos amis pourraient bien en dire plus long qu'il n'est nécessaire pour notre plaisir. Quant à moi, j'estime qu'il vaut mieux être assis au *Lion* que dans le

steen du Diable, surtout quand on court risque d'en sortir sans tête...

Gérard Denis regarda fixement le ribaud et parut tout à coup saisi d'un grand effroi.

— Crois-tu vraiment, Muggelyn, qu'un tel danger nous menace ?

Le roi des ribauds souleva son manteau et montra au chef-doyen un pain et une cruche de vin qui étaient suspendus à sa ceinture, et tira en même temps de sa poche un jeu de dés.

— Quelle folie est cela ? demanda Denis étonné.

— Voyez-vous, maître, dit Muggelyn d'un ton railleur, je suis sûr au moins de ne mourir ni de faim ni de soif au *steen* du Diable; et, s'il arrive que nous nous trouvions ensemble dans le même cachot, je joue cinq livres contre vous !

— Mais que faire pour échapper au danger?

— Que faire ? Vous l'avez dit vous-même : laisser messire Van Steenbeke dans le pétrin ; aller au marché au beurre, et, là, par un langage ambigu, paraître travailler contre l'émeute en présence de personnes que nous connaissons être amies du capitaine général. Leur témoignage nous sauvera si quelqu'un nous trahit ou si l'on nous soupçonne. Voilà ce que je vais faire; mais surtout de la prudence...

Tout à coup on entendit, dans la direction de la maison des échevins, des cris persistants, une rumeur confuse qui semblait annoncer le commencement de l'émeute ou tout au moins une lutte. Les yeux de Gérard Denis étincelèrent d'espoir, un sourire de bonheur vint illuminer son visage.

— Viens, viens, Muggelyn ! dit-il, l'affaire est en train! Tu t'es trompé. A nous la victoire !

—Faites attention à ce que vous allez faire, dit en ricanant,

le ribaud, qui le suivit; nos chiens aboient bien, mais ils ne mordent pas; tout ce tapage me prouve que tout se passera en criailleries, jusqu'à ce que maître Ghelnoot s'en lasse et empoigne au collet les criailleurs.

— Viens! viens! répéta le chef-doyen.

Sur ces entrefaites, les léliards, qui étaient réunis en grand nombre sur le marché du Vendredi, avaient reçu avis qu'Artevelde assiégeait leur chef, messire Van Steenbeke, dans sa demeure. N'espérant pas pouvoir expulser par la force le capitaine général de cette position, ils s'étaient rapprochés, sous le commandement de messire Gillis Van Gavere, de la maison des échevins, et se trouvaient en présence de la garde de Saint-Nicolas. Ils criaient aux échevins qu'ils voulaient que le capitaine général fût destitué, et se plaignaient vivement de l'insulte faite à un magistrat de Gand (1).

Cependant messire Van Gavere fit demander par un héraut de la ville à être introduit dans le conseil des échevins, afin, disait-il, de leur faire connaître les vœux du peuple. Sa demande refusée, il se rejeta en arrière, et, agitant son épée en l'air, il s'écria d'une voix furieuse :

— Il est temps! qui m'aime me suive!

Les hommes du premier rang de la garde de Saint-Nicolas tendirent leurs arbalètes et placèrent les flèches de fer dans la rainure, tandis que les léliards tiraient leurs armes et se formaient en corps pour tomber sur la garde.

Une collision semblait inévitable; déjà un homme de la

(1) « Lorsque les amis et les parents de messire Jean Van Steenbeke virent cette grande injustice, ils se réunirent à la hâte en très-grand nombre sur le marché du Vendredi, partirent de là pour la maison des échevins, en criant très-haut qu'ils ne voulaient désormais être régis ni gouvernés par personne autre que leur naturel seigneur et prince, et que, par conséquent, il fallait démettre de sa charge l'ambitieux Jacques Van Artevelde. » *Chronique de Despars*, II, p. 365.

garde avait été blessé par un coup de dague, et deux léliards avaient été frappés par des traits, — lorsque le conseil entier des échevins apparut sous la porte de l'hôtel de ville, et un puissant appel de trompette attira l'attention de la foule.

De tous côtés, on se hâta d'accourir pour apprendre ce que le conseil des échevins avait à mander au peuple; la presse devint tout à coup si grande, qu'on ne pouvait plus songer à une lutte, quand même la curiosité n'eût pas arrêté l'élan des émeutiers eux-mêmes.

Le premier échevin, Maes Van Waernewyck, s'approcha du capitaine Van Lens et, les yeux humides, lui dit quelques mots qui, au premier abord, firent trépigner de colère maître Ghelnoot. Cependant, après de nouvelles explications, il fit signe de la tête qu'il était satisfait et pressa avec une mélancolique reconnaissance la main de messire Maes.

Le silence régna devant la maison des échevins au moment où le clerc de la ville, maître Jean Van Loven, déploya un parchemin revêtu du sceau échevinal et donna lecture de la résolution suivante :

« Il est porté à la connaissance de chacun que le conseil des échevins de Gand, vu les troubles graves qui sont résultés d'un différend entre maître Jacques Van Artevelde, capitaine général, et messire Van Steenbeke, chevalier et échevin de cette ville ;

» Voulant faire droit à chacun, selon le vœu de la loi, et punir ceux qui ont pu donner occasion à ces troubles ;

» A résolu de citer maître Jacques Van Artevelde et messire Van Steenbeke prénommés, devant le banc des échevins, pour entendre la sentence à intervenir sur le différend en suspens ;

» Ordonne que le capitaine général soit suspendu de son emploi jusqu'à ce que l'affaire soit instruite et qu'il en soit légalement décidé ;

» Ordonne que maître Jacques Van Artevelde soit arrêté et retenu prisonnier dans le *steen* de Gérard le Diable; ordonne en même temps que messire Van Steenbeke soit également arrêté et enfermé dans le château des comtes, jusqu'à ce que le banc des échevins ait prononcé sa sentence;

» Charge maître Maes Waernewych, premier échevin de la *Keure*, de l'exécution de la présente résolution, et ordonne à tous capitaines, doyens des métiers et chefs-hommes des gildes de lui venir en aide à cet effet (1). »

Une longue et triomphale acclamation s'éleva des rangs des ennemis du capitaine général, qui se mirent à battre des mains de joie. L'immense majorité du peuple baissa, au contraire, la tête en murmurant, comme si un coup douloureux eût frappé chaque citoyen ami du pays.

Quelque profonde que fût la tristesse qui frappa la plupart des spectateurs, en entendant proclamer une décision par laquelle le capitaine général était cité comme un criminel devant le banc des échevins, ils ne manifestèrent cependant aucune intention de résistance. Tous ceux qui étaient attachés aux idées que représentait le capitaine général appartenaient à cette partie du peuple qui, mue par un amour désintéressé de la patrie et ne songeant qu'au développement d'une pacifique activité, nourrit un profond respect pour la loi et pour le droit. De tels hommes ne sont capables de s'insurger contre l'autorité établie qu'après de longues provocations et lorsqu'ils ont perdu tout espoir de voir régner la justice. Aussi, en cette occasion, tombèrent-ils dans un morne découragement et, comme accablés sous le poids de la nouvelle qu'ils venaient d'apprendre, laissèrent-ils les conjurés acclamer librement la chute du capitaine général.

Aussitôt après la lecture de la grave décision que nous ve-

(1) Voir *Chronique de Despars*, II, p. 366.

nons de rapporter, Maes Van Waernewyck, avec les autres échevins, tourna le coin du marché au beurre et ordonna à Ghelnoot Van Lens de les faire suivre par la garde de Saint-Nicolas.

Maître Ghelnoot était pâle d'émotion et assurément tout à fait découragé, car il marchait devant ses hommes, les yeux baissés et comme accablé par la honte.

Une foule nombreuse suivit les échevins, qui se rendirent vers la rue du Haut-Escaut pour faire exécuter la décision sous leurs yeux. Chemin faisant, on discutait très-vivement sur la question de savoir si Artevelde se laisserait arrêter ou non. Beaucoup assuraient qu'il ferait résistance et mettrait les échevins eux-mêmes dans le *steen* de Gérard le Diable; d'autres pensaient qu'il se soumettrait sans réplique à l'ordre des échevins.

Gérard Denis suivit rapidement le cortége pour jouir avec certitude du spectacle de l'humiliation d'Artevelde; son cœur gonflé de joie battait vivement, ses yeux rayonnaient, et il était tellement troublé par le sentiment du bonheur qu'il éprouvait, qu'en ce moment il oubliait et lui-même et son ambition pour ne songer qu'à la colère, au dépit et à la honte que devait ressentir le capitaine général.

Bientôt les échevins atteignirent la rue du Haut-Escaut, où Artevelde, avec ses hommes, cernait étroitement la demeure de messire Van Steenbeke.

Le premier échevin s'avança vers le capitaine général et lui montra, avec une visible tristesse, le parchemin sur lequel était inscrit l'ordre du banc des échevins. Il déclara en même temps que lui-même avait imaginé cette mesure et l'avait proposée comme un moyen suprême d'éviter une sanglante insurrection et de ravir aux partisans de la France une victoire certaine; et, de plus, qu'il avait obéi à la nécessité, pour se sauver lui-même et le capitaine général avec tous ses amis, d'une mort violente.

Artevelde, un peu surpris d'abord d'un ordre si inattendu, détacha son épée de sa ceinture et la tendit au premier échevin. Il aperçut maître Van Lens, qui se tenait tout tremblant devant lui :

— Et c'est vous, mon bon ami, qui allez me conduire au *steen* de Gérard le Diable? Merci de ce que le courage de emplir ce triste et fraternel devoir ne vous manque pas!

Ghelnoot lança un regard de flamme à Artevelde, et, transporté de rage, parut vouloir lui adresser une question.

— Non, non, répondit le capitaine général en lui saisissant la main. On m'a accusé de tyrannie; calme-toi, mon ami; ne donne à mes ennemis aucune apparence de droit. La loi ordonne, je suis son premier serviteur : je dois et je veux obéir!

Le capitaine de Saint-Nicolas se porta la main au front avec désespoir.

Sans attendre une nouvellé invitation, Artevelde alla se placer au milieu des compagnons des métiers armés, prêt à se laisser emmener au *steen* de Gérard le Diable (1).

En ce moment, le jeune Denis accourait précipitamment. Il venait d'apprendre chez lui l'ordre du banc des échevins; il était pâle de douleur, et son front était couvert de sueur. Comme il demeurait immobile et laissait errer son regard ému du capitaine général à la multitude, son œil tomba tout à coup sur un personnage dont les traits étaient contractés par une joie infernale et qui semblait jouir au fond de l'âme du malheur d'Artevelde, auquel il lançait de temps en temps un regard ironique et insultant. Le pauvre Liévin se détourna, profondément blessé et comme anéanti, et gagna l'autre côté de la rue, pour fuir cette sinistre apparition; *il*

(1) « Artevelde, s'inclinant devant les lois de la commune, recommanda au peuple d'obéir à ses magistrats, puis il se rendit de bonne volonté. » E. GENS, *Histoire du comté de Flandre*, t. II, p. 132.

n'osait même plus regarder dans la direction d'Artevelde, dans la crainte que l'affreuse physionomie de son père ne retombât encore une fois sous ses yeux. Il s'appuya la tête contre le mur d'une maison et demeura là, sans conscience de ce qui se passait autour de lui.

Sur ces entrefaites, maître Jean Van Loven était occupé à sommer, au nom de la Ville, messire Van Steenbeke de sortir de sa demeure. Lorsque celui-ci eut vu par une meurtrière ce qui s'était passé, il ne fit aucune difficulté d'obéir, fit ôter la barre de la porte de son *steen* et l'ouvrit. Dès qu'il parut dans la rue, il fut appréhendé par le premier échevin et livré à une partie de la garde.

Messire Van Vaernewyck donna ordre d'emmener les deux prisonniers. Maître Ghelnoot partit avec le capitaine général dans la direction du Bas-Escaut, tandis que messire Van Steenbeke était conduit vers la rue Saint-Jean.

Le peuple se partagea en deux grandes troupes : chacune d'elles suivit un des prisonniers jusqu'à ce que les portes de la prison se fussent refermées sur eux.

XII

Quelques jours après, avant le lever du soleil, Liévin Denis était agenouillé derrière le mur du cimetière, devant la tombe de sa mère.

Le champ sacré du repos était triste et désert ; pas une haleine de vent ne courbait les brins d'herbes ; les abeilles voltigeaient paisiblement en chantant sur les fleurs dont les

calices brillaient sur les ossements de morts oubliés. Le plus profond silence régnait parmi les tombes, bien qu'en haut de la tour les corneilles échangeassent leur plaintif appel, et que sur la ville entière planât un bruit sourd et profond comme la rumeur d'un vaste essaim populaire.

La tête penchée et les yeux fixés machinalement sur la pierre tumulaire, Liévin était plongé dans une rêverie sombre et désespérée. Son âme, en proie à d'horribles tortures, l'avait conduit en ce lieu pour y prier et y chercher du soulagement aux souffrances qui le déchiraient; mais, succombant bientôt sous le poids de la douleur, il s'était laissé emporter par une rêverie qui lui fit oublier le lieu où il se trouvait.

Douze jours s'étaient écoulés depuis qu'on avait enfermé Artevelde dans le *steen* de Gérard le Diable. Durant tout ce temps, la vie du jeune homme avait été un martyre. Assis à côté de Veerle, il était condamné à voir couler ses larmes comme un torrent, et à entendre ses déchirantes lamentations, sans pouvoir apporter aucun soulagement à sa douleur. Il lui fallait la voir dévorée par la fièvre, et, le désespoir dans l'âme, contempler son pâle visage et ses yeux rougis par les larmes, sans que sa propre douleur lui laissât la force de la consoler autrement qu'en gémissant avec elle sur le coup terrible dont les frappait le sort.

Le corps brisé, l'âme navrée, il regagnait alors sa demeure, plein de soucis en songeant aux tortures qui l'y attendaient chaque fois. — Son père se réjouissait en sa présence de la chute du capitaine général, vomissait le poison de la calomnie sur le nom du héros, lui prédisait la persécution, la mort et l'infamie. Quelque lutte que le fils respectueux engageât contre sa conscience pour trouver une excuse à une telle méchanceté, quelque effort qu'il fît pour défendre et garder intact le sentiment d'amour qu'il portait à son

père, il n'y réussissait pas ; la conviction d'une vérité impossible à méconnaître descendit dans son cœur comme un poison mortel. Hélas ! son père, l'homme que son cœur lui disait de vénérer et d'aimer à côté de Dieu, sur la terre, cet homme était dévoré par les plus abjectes passions : la haine, l'envie, la soif de la vengeance semblaient les seuls mobiles de ses actions ! Maintenant que le capitaine général était prisonnier et abandonné par la plupart de ses amis, le père de Liévin avait jeté le masque et se vantait d'avoir eu recours au mensonge, à la calomnie et à la diffamation pour précipiter Artevelde dans l'abîme, — et prendre sa place ensuite ! Et il voulait faire participer son fils à cette infâme ingratitude, à cette odieuse trahison envers le grand citoyen. Il lui avait même conseillé d'abuser de l'amour de Veerle pour aider à écraser son père !

L'infortuné Liévin eût béni Dieu, s'il lui eût été donné de trouver même une ombre d'excuse à la conduite de son père ! Mais il voyait chaque jour que le sentiment sacré de l'amour filial allait peut-être s'éteindre pour jamais dans son cœur profondément blessé !

C'était à cet horrible malheur qu'il pensait depuis une heure, les yeux distraitement fixés sur l'inscription de la tombe de sa mère. Peu à peu d'autres motifs encore de s'abandonner au désespoir se présentèrent à son esprit. Il se rappela les jours bienheureux de sa première jeunesse, alors que le doux amour de Veerle semait pour lui le sentier de la vie des plus brillantes fleurs, et inondait son âme de toutes les joies ; alors que l'affection de son excellente mère le protégeait, comme un ciel toujours bleu, contre l'ouragan et contre la douleur ; alors que rien encore ne lui avait révélé que son père pût faire le mal de propos délibéré ; alors que l'ange de la poésie et de l'enthousiasme le conduisait par la main et donnait à tout, sur la terre, de magiques cou-

leurs et des voix consolantes. Puis, chassant ces riants souvenirs, il rechercha ce que la cruelle réalité lui avait laissé. Veerle dépérissait sous les étreintes de la douleur ; la calomnie et les persécutions l'avaient brisée, comme une pauvre fleur détachée de sa tige ; son amour ne lui avait apporté que chagrins et soucis. Quel que fût le sort d'Artevelde, sa vie resterait désormais sans consolation ; elle était condamnée à un éternel célibat, car jamais son père ne consentirait à son mariage. Déjà les plus belles années de la vie avaient disparu pour les deux amants : la vieillesse les trouverait séparés ; la mort viendrait peut-être poser sa faux entre eux avant que la bénédiction nuptiale eût récompensé tant de constance et d'aussi navrantes douleurs !

Le jour était enfin venu où le banc des échevins allait prononcer sa sentence entre le capitaine général et ses perfides ennemis. Liévin priait sur la tombe de sa mère, pour confier à Dieu ses anxiétés et implorer son aide pour le héros innocent. Mais, quelle que pût être la décision de la suprême sagesse, il ne restait en tout cas au jeune homme que deuil et infortune. Son père s'était ouvertement prononcé contre le capitaine général, et, comme il s'en vantait auprès de son fils, c'était lui qui avait été la tête et l'âme de l'émeute. Messire Van Steenbeke n'avait été qu'un instrument aveugle dans sa main ! C'est pourquoi, si Artevelde triomphait et si Veerle était sauvée par là des horribles angoisses qui menaçaient de la tuer, son père à lui serait arrêté comme coupable de haute trahison et monterait peut-être sur l'échafaud ! si, au contraire, son père réussissait, Artevelde serait banni ou mis à mort, — et Veerle en mourrait !

Pauvre Liévin ! Telles étaient les pensées qui traversèrent son esprit, tout le temps qu'il resta agenouillé sur l'herbe du cimetière. De temps en temps, une troupe de gens du peuple passait en courant et en poussant de grands cris, le

long du mur du cimetière; parfois une autre bande passait, étendard déployé, ou la rue de l'Eglise retentissait sous le pas régulier des gens des métiers en armes; mais rien ne pouvait arracher Liévin à ses sombres pensées.

Ce ne fut que lorsque quelques femmes entrèrent en causant dans le cimetière et allèrent s'agenouiller sur le banc devant le charnier, que leur présence lui rendit la conscience de sa situation, et qu'il se souvint que Veerle l'attendait pour aller remplir avec lui un triste devoir.

Il leva les yeux au ciel, poussa quelques exclamations étouffées, parmi lesquelles le mot : « Ma mère! ma mère! » se faisait entendre le plus distinctement, se leva et quitta le cimetière.

A peine avait-il dépassé le portail du temple, qu'à l'entrée de la rue de la Croix, il se vit retenu par une bande de jeunes gens qui, tout en criant à pleine voix : « Vive maître Jacques! vive le capitaine général! » entourèrent le jeune Denis en l'engageant à les accompagner.

— Viens, viens, dit Liévin Comyne en s'élançant en avant, il faut venir avec nous. Nous allons à la *Walpoort* recevoir les bonnes gens de Bruges. Les *Klauwaerts* (1) d'Ypres, de Termonde et de Courtrai sont arrivés tout à l'heure; ceux d'Audenaerde et de Dixmude sont en ville depuis hier; dans une demi-heure, les Alostois et les gens du pays de Waes seront avec nous; et bien d'autres encore! On a voulu fermer les portes, comme si les Flamands des autres parties du pays étaient ennemis de Gand; mais nous avons fait ouvrir la ville sur tous les points, à deux battants (2). Qu'on ose toucher maintenant à un seul cheveu de la tête de maître Jacques et on en verra plus de cinq cents partir

(1) Partisans de l'indépendance de la Flandre, de *Klaauw*, griffes du lion.
(2) *Chron.* de Despars, t. II, p. 366.

pour l'autre monde! Maudits léliards! il nous ont fait là un mauvais ragoût; mais ils le mangeront eux-mêmes, qu'il leur plaise ou non!

— Pour être juste, c'est son père qui devrait en recevoir le plus grand morceau! remarqua avec aigreur un compagnon.

— Qu'a de commun son père avec les léliards? demanda Liévin Comyne, qui vit combien le jeune Denis était douloureusement affecté. C'est messire Van Steenbeke et ses partisans fanatiques de la France qui sont coupables. Ils ont creusé la fosse; il faut qu'ils y soient précipités. Allons, Liévin, viens avec nous!

Le jeune Denis dit confidentiellement quelques mots au compagnon teinturier, et lui fit comprendre qu'il ne pouvait le suivre, parce qu'il devait aller rendre visite au capitaine général. Liévin Comyne lui serra affectueusement la main, se tourna vers ses hommes et s'écria :

— En avant! à la *Walpoort!* Vive maître Jacques, notre capitaine général!

La troupe disparut dans la rue Saint-Jean, et Liévin Denis se hâta de gagner la montagne de la Calandre. Il n'en était pas à vingt pas, qu'il aperçut, à une certaine distance, contre les maisons, un groupe de bourgeois qui paraissaient discuter avec une grande vivacité sur les affaires de la commune; il reconnut en même temps quelques personnes, et, entre autres, maître Calevoet, le doyen des tisseurs de coutil.

Les paroles de Liévin Comyne et l'arrivée des amis d'Artevelde de tous les points de la Flandre avaient jeté dans son âme un rayon d'espoir et l'avaient rendu désireux de recevoir d'autres citoyens la confirmation de la bonne nouvelle. Il s'approcha lentement du groupe, s'arrêta et prêta l'oreille.

Un homme corpulent, qu'à son langage on pouvait recon-

naitre sur-le-champ pour un bourgeois, répondait avec vivacité à ce que venait de dire un Gantois.

— Oui, oui, je le répète, j'en ai honte pour la ville de Gand. Quelle ingratitude! C'est inouï! Un citoyen ose mettre sa vie dans la balance, quand la Flandre entière, épuisée par la famine, réduite au désespoir, est courbée sous le joug de l'étranger; grâce à son héroïque courage et à son génie, il brise les chaînes de sa patrie, il la fait jouir d'une prospérité inconnue jusque-là, il consume sa vie au milieu de durs labeurs et d'amers déboires, pour nous conserver les bienfaits dont nous lui sommes redevables... Et, au moment où son œuvre semble accomplie, la ville de Gand donne la main à ses lâches ennemis! aux léliards! Sous prétexte du droit, elle humilie l'homme qui l'a élevée en puissance au-dessus de toutes les autres villes flamandes, et elle ose mettre sa vie et sa liberté en balance avec un Van Steenbeke, qui n'a jamais rien fait pour le pays! C'est une honte, dis-je, c'est une misérable lâcheté!

— Il a raison, dit un forgeron; il me semble que le conseil des échevins joue un jeu dangereux. Que les Français viennent, comme on dit qu'ils en ont l'intention, et nous en appellerons alors à maître Jacques; mais il sera trop tard! Et, si nous sentons la verge de l'étranger, dût-elle nous frapper jusqu'au sang, je dirai toujours : Nous l'avons mérité!

— Comment! s'écria Calevoet en s'adressant au Brugeois, Artevelde serait cause que Gand est élevée au-dessus de toutes les villes flamandes?

— Et comment en serait-il autrement? répondit le Brugeois. N'allez-vous pas croire peut-être, dans votre présomption, que la ville de Gand ait quelque droit de s'estimer plus haut que Bruges ou Ypres, qui sont aussi bien qu'elle membres du pays de Flandre? Si nous avons consenti pendant quelque temps à reconnaître Gand comme une espèce de

capitale, c'était uniquement parce que le libérateur du pays habitait dans ses murs, un homme qui, par son éminent courage civique et sa haute sagesse, était digne de montrer à la Flandre entière le chemin de la liberté et de la grandeur populaire. Mais cela va finir, compagnons! Plaise à Dieu que nous ne renonçions pas plus longtemps à nos droits, au profit d'une ville dont les habitants se laissent entraîner aveuglément à la plus odieuse lâcheté, et semblent tout prêts à mettre à mort celui qui s'est sacrifié pour le bonheur de tous!

— Continuez vos invectives, dit Calevoet; les Gantois se rient de vous et décideront tranquillement sur l'affaire, sans demander ce que Bruges ou Ypres en pensent. C'est vous qu'on peut accuser d'ingratitude; vous devriez nous bénir de ce que nous allons vous délivrer d'un tyran qui, depuis longtemps déjà, nous tient courbés sous son orgueil, et, dans son ambition, veut anéantir nos dernières libertés. D'ailleurs, toute votre éloquence et les clameurs des partisans du capitaine général n'empêcheront pas que, dans une couple d'heures, il ne soit banni du pays, et qui sait si le conseil des échevins ne lui fera pas expier sur l'échafaud son odieux despostisme?

— Que Dieu nous en garde, sinon il coulera bien du sang! s'écria le Brugeois en soupirant. Je sais que votre conseil échevinal a l'intention de condamner le capitaine général; mais, croyez-moi, tout ne sera pas fini par là : on joue ici avec le feu, de propos délibéré!

— Ah! ah! dit Calevoet en riant, c'est sans doute pour cela que la ville entière fourmille de Brugeois, de Termondois, d'Yprois et autres? Ils viennent pour défendre le capitaine général contre le conseil des échevins et le délivrer; mais il vous est aussi possible d'y faire quelque chose que de porter le beffroi sur votre dos. Voyez seulement les mé-

tiers se diriger vers la maison des échevins; quand il y aura là quelques milliers de compagnons sous les armes, vous laisserez tout se passer sans souffler mot, ou bien peu d'entre vous s'en retourneront comme ils sont venus.

— Je ne sais, dit le forgeron en l'interrompant, pourquoi vous parlez comme si la sentence était déjà rendue! Il y a cependant un échevin qui m'a dit que beaucoup de ses collègues ont changé d'idée.

— Et pourquoi? demanda ironiquement Calevoet. Non, non, c'est le contraire qui arrive! Maintenant que maître Artevelde est en prison, presque tous se sont tournés contre lui.

— Cette lâcheté leur fait beaucoup d'honneur! murmura le Brugeois.

— Pourquoi? reprit le forgeron. Parce que l'enquête a démontré que messire Van Steenbeke est un traître et qu'on a reconnu l'innocence de maître Jacques.

— Allez faire accroire cela à d'autres, répondit Calevoet; je sais qu'on a eu recours à assez de ruses et de machinations pour tromper ou intimider les échevins; maître Maes Van Vaernewych, aura aussi à rendre compte de cela, si toutefois il ne prend pas aujourd'hui le même chemin que le capitaine général. On a différé longtemps de prononcer la sentence, dans le but de donner aux partisans du tyran le temps d'accourir à Gand, et là, de faire impression par des cris et des clameurs passionnées, sur l'esprit des échevins; mais si l'on croit que les Gantois ont peur de ce petit tapage, on se trompe. C'est justement parce qu'on veut faire violence à la commune, que les échevins prouveront, par un arrêt sévère, ce qu'ils sont et ce qu'ils osent!

— Nous verrons comment finira ce jeu aussi puéril qu'odieux, dit le Brugeois; si la Flandre entière doit être mise à

feu et à sang pour venger le droit outragé par quelques audacieux calomniateurs, eh bien...

— Quelques calomniateurs! s'écria Calevoet; non pas! mais tout le peuple gantois; et, s'il pouvait arriver que le conseil des échevins fût assez lâche pour ne pas oser punir le capitaine général selon la mesure de ses crimes, les Gantois eux-mêmes se soulèveraient et donneraient à maître Artevelde la récompense qu'il mérite.

— Cela n'a-t-il pas duré assez longtemps ? s'écria un boucher qui, les poings serrés et le visage menaçant, vint se dresser devant Calevoet. Le peuple gantois penserait comme vous! Non, le peuple gantois est pour maître Jacques: il sait ce qu'il a fait pour notre bonheur et pour la liberté du pays. Vous calomniez les Gantois, vous, et, quand il en sera temps, vous verrez qu'ils ne sont pas ingrats. Quant aux léliards et aux langues empoisonnées qui portent envie au capitaine général parce que, dans leur nullité, ils ne peuvent pas même atteindre à ses genoux et qu'il leur crève les yeux par sa vertu et sa grandeur! vous devriez vous cacher et vous sauver de honte. Vous osez parler avec mépris de maître Jacques! Qui êtes-vous donc? Qu'avez-vous jamais fait en votre vie ? Vous avez calomnié et votre cœur a été rongé par l'envie, n'est-ce pas? Ah! ce n'est pas la première fois que je vous entends parler, doyen des tisseurs de coutil! Nous vous connaissons... votre tour viendra un jour.

Calevoet allait éclater en fureur contre le boucher; mais, tout à coup, un homme, arrivant au pas de course et tombant au milieu du groupe, dit tout hors d'haleine :

— Compagnons, savez-vous la nouvelle? Un messager de Tournai est arrivé à la maison des échevins. On dit que les Français ont paru sur nos frontières avec une puissante armée et veulent envahir notre pays. Ah! ah! pour le coup, on va mettre le capitaine général en liberté; car qui nous mè-

nerait au combat et saurait tenir tête aux Français si maître Jacques restait en prison? C'est bien comme je vous le dis; allez au marché au beurre...

A ces mots, il quitta le groupe et se dirigea vers l'église Saint-Jean, sans doute pour porter la nouvelle plus loin.

— Puéril artifice! s'écria Calevoet. Ils s'imaginent que les échevins vont se laisser prendre à un piége aussi grossier! Et, quand cela serait vrai, n'avons-nous pas à Gand assez d'hommes courageux pour nous guider? Qu'on mette le chef-doyen à notre tête, et nous ne nous apercevrons même pas de l'absence d'Artevelde.

— Maître Denis? dit le boucher d'un ton moqueur. De mieux en mieux! Depuis quand est-il devenu un foudre de guerre?

Dès que Liévin entendit le nom de son père et remarqua qu'un grand nombre de regards étaient fixés sur lui, il s'éloigna et poursuivit son chemin en réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre. Quelques efforts qu'il fît pour se donner à lui-même quelque espoir de délivrance pour Artevelde, il devait cependant s'avouer au fond du cœur que rien n'était changé dans sa triste situation. Il remarqua bien, aux cris des gens des métiers, que l'immense majorité du peuple était dévouée au capitaine général et déplorait sa chute; il voyait bien avec joie que, de toutes les autres villes de Flandre, étaient accourues des bandes entières d'hommes, pour témoigner de leur attachement à maître Jacques; mais il savait aussi qu'au sein du conseil des échevins beaucoup de voix s'étaient prononcées contre le capitaine général, et que, si l'on en devait croire la rumeur publique, sa condamnation était presque infaillible. La nouvelle de l'arrivée des Français eût seule été de nature à jeter quelque lumière dans son esprit, parce qu'il eût pu s'attendre, avec raison, qu'on eût supplié Artevelde de tirer de nouveau son glaive puissant pour

la défense de la patrie. Cependant il courait, depuis quelques jours, tant de faux bruits favorables ou défavorables à Artevelde, qu'il n'osait ajouter foi à cette nouvelle.

Tout en rêvant, il atteignit la montagne de la Calandre et la demeure du capitaine général, où il entra.

Il trouva dame Artevelde et Veerle prêtes à sortir. Jacquemine, la servante, tenait déjà le petit Philippe (1) sur les bras. L'enfant dormait et était recouvert d'un voile de gaze.

Lorsque le jeune Denis parut dans la chambre, Veerle lui dit d'une voix triste :

— Ah ! ce n'est pas bien, Liévin, de vous faire attendre si longtemps ; si vous n'étiez un si bon ami pour nous, j'aurais presque cru que vous aviez oublié le pauvre prisonnier.

— Mais il n'est pas encore l'heure, Veerle; votre impatience vous a trompée, répondit le jeune homme.

— Hélas ! dit Veerle en soupirant, il y a huit jours que vous nous conduisez à la prison ; pourquoi comptez-vous les heures au moment où l'on va décider de son sort ?

Liévin prit la main de la jeune fille et lui dit d'une voix caressante :

— Veerle, que votre tristesse ne vous rende pas injuste envers moi; je me suis arrêté en chemin pour écouter si je n'apprendrais rien qui pût vous consoler.

— Vous paraissez content, Liévin ? dit Veerle avec une joyeuse précipitation. Dieu soit loué ! vous apportez de bonnes nouvelles ?

(1) Cet enfant, alors âgé de deux ans (il était né en 1340), est le célèbre Philippe Van Artevelde, qui, trente ans plus tard, se trouva à son tour à la tête des Flamands, et, l'épée au poing, mourut pour la Flandre à la bataille de Rooseb ke.

« *Philippe Van Artevelde* était le plus jeune enfant du célèbre *Jacques Van Artevelde*; il fut tenu sur les fonts baptismaux en 1340, dans l'église Saint-Jean, a Gand, par Philippine de Hainaut, reine d'Angleterre. » *Liste des Gantois illustres*. VAERNEWYCK.

— De bonnes nouvelles? répéta le jeune homme tout étourdi par la joie soudaine de sa bien-aimée. Je sais que la ville est pleine d'amis de votre père, qui s'y sont rendus de tous les points de la Flandre; je sais que le bruit court qu'une armée française a paru sur nos frontières et qu'il est question de mettre le capitaine général en liberté pour lui confier la défense du pays; mais ce n'est qu'un bruit...

— Et que dit-on du vote des échevins? demanda dame Artevelde.

Liévin, saisi par cette question, resta un instant sans savoir que répondre, et dit enfin :

— Je n'ai rien entendu sur le vote des échevins qui mérite attention... Certains disent que la majorité se prononcera en faveur du capitaine général, d'autres assurent le contraire.

Deux larmes s'échappèrent des yeux de la jeune fille, et elle détourna la tête pour cacher son émotion.

Liévin allait lui adresser quelques paroles de consolation, mais dame Artevelde dit :

— Veerle, mon enfant, rassemble tout le courage qui te reste; supporte ta douleur pendant quelques heures encore; ne donne pas aux ennemis de ton père le spectacle de ton désespoir. Allons, le prisonnier nous attend déjà depuis trop longtemps; l'heure de la réunion des échevins n'est pas loin.

Veerle essuya ses larmes, et, comme une patiente victime, vint se placer avec résignation à côté de Liévin, dont elle prit le bras pour soutien. Elle suivit sa mère.

Les deux femmes, en signe de deuil, étaient vêtues de velours et de soie de couleur sombre. Le visage de Veerle, plus blanc encore que sa cape, se détachait étrangement sur sa robe noire, et, bien qu'elle marchât la tête baissée et cachât presque entièrement ses traits, on les distinguait

néanmoins; les yeux de tous les passants s'attachaient sur elle avec une curiosité mêlée de compassion. Tout le monde, ou tout au moins ceux que n'aveuglait pas leur haine envers son père plaignaient le triste sort de cette fleur étiolée, qui, peu auparavant encore, brillait parmi les jeunes filles de Gand comme une rose éclatante, et était enviée par les plus belles. Maintenant, elle marchait d'un pas chancelant, consumée par les chagrins intérieurs, noircie par la calomnie, accablée d'anxiété et confuse comme une coupable qui n'ose ouvrir les yeux.

On pouvait lire sur les traits de dame Arteveldę qu'une intime souffrance déchirait son cœur; mais elle, pourtant, ne courbait pas la tête. Sans aller avec hauteur au-devant des regards des passants, elle ne les évitait pas cependant, et s'avançait avec une fière résignation au milieu de la foule, comme une femme qui trouve dans l'entier sentiment de sa dignité la source d'un inébranlable courage. Quoi qu'elle vît ou entendît, — que cela la blessât ou la consolât, — son imposante physionomie ne laissait pas apercevoir la moindre émotion, et elle allait comme si elle eût été étrangère à ce qui se passait. Seulement, de temps en temps, elle jetait un regard plein d'inquiétude sur Jacquemine, qui la suivait avec l'enfant.

Chemin faisant, Liévin prodiguait à voix basse des consolations à Veerle et s'efforçait de lui inspirer l'espoir d'un dénouement imprévu; il regardait très-attentivement devant lui, pour éviter tous les rassemblements où il pouvait à quelque indice soupçonner des ennemis du capitaine général, et pour épargner ainsi aux deux femmes la peine d'entendre des paroles qui les eussent humiliées.

Il commençait à croire que ses craintes étaient sans fondement; car, bien que çà et là un méchant sourire fût adressé à la femme du capitaine général, cependant la

plupart des *poorters* s'inclinaient avec respect sur son passage.

Un peu en avant de la demeure de messire Van Steenbeke, dans la rue même du Haut-Escaut, se trouvait un rassemblement de gens des métiers, de ceux-là, sans aucun doute, qui avaient été achetés par l'argent des léliards; car à peine eurent-ils aperçu la famille du capitaine, qu'ils se mirent à crier de toute leur force :

— A bas le capitaine général! à bas le tyran! à bas le traître à son pays!

Non contents de ces clameurs, ils se portèrent au-devant de dame Artevelde, comme s'ils voulaient lui barrer le chemin; et un homme ivre, sortant du groupe, dit ironiquement :

— Eh bien, madame, voilà ce que c'est que de regarder les Gantois du haut de votre grandeur! Les beaux temps sont passés : chacun son tour. Avez-vous fait vos préparatifs pour aller, avec maître Jacques, .aire un voyage d'agrément pendant cinquante ans hors du pays de Flandre? Le changement d'air ranimera votre pâle fille. Adieu, et bien du plaisir!

Liévin, frémissant de rage, avait porté la main à sa dague, et en eût assurément frappé le mauvais plaisant; mais dame Artevelde le saisit par le bras et lui dit à l'oreille des paroles si puissantes, qu'il ôta la main de son arme et dit d'une voix suppliante aux gens des métiers qui les entouraient :

— Au nom de Dieu, compagnons, respectez ces femmes. Quel aveuglement vous a frappés pour que vous preniez plaisir à voir souffrir des personnes qui ne peuvent se défendre de vos outrages? Oh! c'est une honte qui me fait rougir de mon nom de Gantois!

Sur ces entrefaites, dame Artevelde avait pris des bras de la servante son enfant endormi. Soit que la vue de cette ac-

tion, soit qu'un sentiment de honte eût fait reculer quelques-uns des gens des métiers devant la lâcheté d'une persécution contre des femmes sans défense, ils donnèrent raison à Liévin et voulurent écarter les autres du chemin; mais l'ivrogne continua ses méchantes plaisanteries et fit rire la plupart des auditeurs. Il eût été impossible à Liévin de résister plus longtemps à l'ardent désir de vengeance qui l'animait, si dame Artevelde ne lui eût fait comprendre qu'il ne pouvait l'abandonner au milieu de ces railleurs, avec son enfant et Veerle malade, pour engager une lutte dans laquelle il succomberait certainement. Les supplications de sa bien-aimée, qui l'engageait en pleurant à rester calme, le retinrent aussi et lui firent enfin courber la tête, tout en grinçant des dents, comme un homme qui se sent accablé sous une inévitable fatalité.

Dame Artevelde et sa fille subissaient ces insultes, quand soudain une autre troupe de gens des métiers déboucha de la rue Saint-Jean et s'approcha par curiosité des léliards. A peine eurent-ils appris ce dont il s'agissait, qu'un robuste compagnon s'élança en avant et demanda à Liévin, en promenant sur les spectateurs des regards furieux :

— Qu'est-ce que cela ? Ce chien de foulon ose insulter dame Artevelde ?

— Ah! ami Comyne, dit Liévin en soupirant, délivre-nous de ces méchants railleurs! Ils font à la famille du capitaine général de sanglants affronts !

— Éloignez vous d'ici, répondit précipitamment Comyne ; je vais tordre le cou à quelques-uns de ces coquins... Et d'un !

Aces mots, il porta au visage du foulon un si violent coup de poing, que le sang lui jaillit du nez et qu'il tomba à la renverse au milieu de ses compagnons. Ceux-ci tombèrent sur Liévin Comyne en poussant des cris de vengeance; mais

il se défendit comme un lion jusqu'à ce que ses amis vinssent aussi prendre part à la lutte. Il s'engagea un combat général dans lequel on ne voyait pas briller de dagues et où l'on se contentait d'échanger de formidables coups de poing.

Sur ces entrefaites, Liévin Denis s'était hâté d'emmener les femmes. Tout émus, ils s'acheminèrent silencieusement vers la prison, et, comme celle-ci n'était pas fort éloignée, ils y arrivèrent au bout de quelques instants.

Le petit Philippe s'éveilla et se mit à rire en balbutiant, à la vue des costumes bigarrés des gens des métiers qui passaient au loin.

Avant d'approcher de la garde qui se trouvait sous les armes devant le *steen* de Gérard le Diable, dame Artevelde dit :

— Veerle, mon enfant, dissimule tes angoisses, je t'en supplie ; ne dis rien de cette insulte à ton père : cela l'affligerait plus que tout ce qu'il a pu souffrir jusqu'ici. Et vous aussi, Liévin, ne dites pas que ces gens égarés nous ont fait un pareil outrage.

Cette recommandation faite, dame Artevelde s'approcha de Pierre Van den Hovene, capitaine de la garde, et lui montra un morceau de parchemin revêtu du sceau de la ville. Il l'introduisit dans le *steen* et fit ouvrir devant elle toutes les portes, jusqu'à ce qu'elle fût entrée avec Veerle et Liévin dans la prison d'Artevelde, où maître Van den Hovene prit respectueusement congé d'elle, fit refermer la porte en dehors et regagna sa garde.

La pièce dans laquelle le capitaine général était retenu captif, avait vue par deux fenêtres sur le bas Escaut et recevait assez de lumière pour ne pas être considérée comme une prison. Un bon feu pétillait dans la vaste cheminée ; des tables et des chaises étaient disposées avec ordre sur le parquet, et toutes les commodités qu'on peut procurer à un pri-

sonnier, avaient été mises à la disposition d'Artevelde par les soins du premier échevin. Il lui avait été permis aussi de recevoir tous les jours sa famille et quelques amis intimes; ces derniers, sous prétexte de lui permettre de concerter sa défense avec ceux qui s'étaient offerts à lui servir d'interprètes. Sur la demande du premier échevin, il avait désigné le vieux Pierre Zoetaerde pour répliquer à ses accusateurs, et lui avait, par conséquent, communiqué tous les documents, notes et explications de nature à mettre en lumière son innocence. Cependant sa défense ne devait pas se borner là; le principal orateur qui devait parler en faveur du capitaine général devait être son fidèle ami, Maes Van Vaernewyck lui-même; et, pour donner d'autant plus de force à son éloquente parole, il devait, comme président, n'intervenir qu'après tous es autres orateurs. Tel était le plan de défense du capitaine général, imaginé par le premier échevin.

Au moment où sa famille entra dans sa prison, Artevelde, assis à une table, était occupé à écrire sur une feuille de parchemin; il paraissait absorbé par son travail, car il n'entendit pas la porte s'ouvrir, et se leva vivement, tout saisi, quand Veerle lui adressa de loin le doux nom de père.

Une radieuse expression de joie vint illuminer le visage du capitaine général, et il reçut sur son cœur sa fille bien-aimée, en appuyant sur ses deux joues un long baiser paternel. Puis il posa un baiser sur le front de sa femme, serra la main de Liévin avec l'émotion de la reconnaissance, et se hâta de disposer quelques siéges de façon à ce qu'il pût s'asseoir autour du feu entre sa femme et sa fille. Liévin s'assit auprès de Veerle en se tournant du côté du capitaine général.

Artevelde avait pris son jeune fils des bras de la servante et l'avait placé sur ses genoux en le couvrant de baisers et de caresses.

Dès son entrée, Veerle s'était mise à pleurer silencieusement, et, en ce moment encore, de grosses larmes coulaient sur ses joues, bien qu'elle tînt les yeux fixés avec une joie visible sur le visage de son père.

C'est à elle qu'Artevelde adressa d'abord des paroles de consolation, tandis que le petit Philippe lui caressait le visage de ses petites mains.

— Toujours aussi triste, ma pauvre Veerle ! Je comprends : tu verses des larmes parce que tu m'aimes trop, n'est-ce pas? Tu déplores le sort de ton père ? Merci, ma bien-aimée; mais, pour l'amour de Dieu, chasse de ton âme l'inquiétude et le chagrin. Crois-moi, nous n'avons pas de raison de nous laisser aller à un tel désespoir sur ce qui s'est passé et sur ce qui peut se passer encore.

Veerle sourit au milieu de ses larmes et demanda avec une joyeuse surprise :

— Triompherez-vous donc de vos pervers ennemis, mon père? Redeviendrez-vous capitaine général? Ah! s'il en était ainsi, je ferais bien certainement un pèlerinage à Notre-Dame des Tilleuls, et je suspendrais ma chaîne d'or au cou de son divin enfant.

— Je ne veux pas te tromper, ma chère enfant, répondit Artevelde; il m'est impossible de conjecturer avec quelque certitude quelle sera la décision des échevins. Quelle que soit d'ailleurs la sentence, nous sommes toujours délivrés, et l'avenir nous promet encore d'heureux jours.

— Je ne vous comprends pas, mon père, dit Veerle.

— Suppose, répondit Artevelde, suppose qu'on me bannisse de ma patrie, Dieu peut permettre qu'il en soit ainsi, mon enfant.

— Hélas ! hélas ! dit la jeune fille en gémissant.

— Ah ! tu ne juges pas bien, Veerle, poursuivit Artevelde. Ce serait un bienfait qu'on nous accorderait. A quelle exis-

tence ne sommes-nous pas condamnés à Gand? Ton père est en voyage pendant des semaines entières; on ne lui laisse pas le temps d'oublier chaque mois, pendant quelques heures, les soucis du gouvernement dans la douce société de sa famille. Il lutte sans cesse contre la révolte et l'intrigue; il travaille sans relâche, comme un esclave condamné à un éternel labeur. Et, pour récompense, on souille son nom et on calomnie tout ce qui lui est cher, — tout, jusqu'à toi, ma bonne et innocente Veerle. Ce sort est-il si beau, qu'il faille se plaindre alors qu'on peut espérer qu'il va changer?

— Et l'opprobre donc, mon père! s'écria douloureusement Veerle, l'opprobre du bannissement!

— L'opprobre, mon enfant? dit Artevelde en souriant, qu'est-ce qui fait l'opprobre et la honte? C'est le sentiment qu'on est coupable, — le sentiment qu'on mérite le mépris et la haine de ses frères. Un pareil sentiment peut-il nous atteindre, nous qui savons que l'amour, le droit et le devoir sont les seuls astres qui aient éclairé notre route? Ah! si tu ne redoutes rien autre chose, mon enfant, bannis toute tristesse. Ni déshonneur ni honte ne toucheront jamais le cœur de ton père.

— Quitter Gand! aller vivre sur une terre étrangère! c'est pourtant une cruelle rémunération de tant de travaux et de sacrifices! dit en soupirant dame Artevelde.

— C'est vrai, répondit Artevelde, il est pénible de devoir dire adieu à sa patrie quand on l'aime comme nous l'aimons; mais on peut puiser le bonheur à plus d'une source, si l'on se courbe avec résignation sous la volonté de Dieu. En ce moment, on est occupé à décider de mon sort; — remarquez-vous en moi quelque tristesse ou quelque crainte? Non, c'est de la joie plutôt qui remplit mon âme. Oh! depuis hier, j'ai rêvé pour nous tous un bonheur qu'une condamnation

seule peut donner. Ecoute, Veerle, et toi, ma bonne Catherine, nous irons habiter une belle maison de campagne aux environs de Bruxelles; délivré de tout souci politique, je serai tout le jour avec les miens; nous verrons notre petit Philippe folâtrer et grandir sous nos yeux; nous vivrons en paix; nous nous aimerons d'une affection que rien ne troublera, sous un doux et généreux soleil, au milieu des fleurs et des oiseaux. Nous aurons le jeu, la chasse, la promenade, la lecture, le chant, et nous remercierons Dieu de ce qu'il n'ait du moins pas fait ingrate sa belle nature. Là, la calomnie ne viendra plus nous chercher, car on n'aura rien à à nous envier; nos jours s'écouleront dans des jouissances pures et sans mélange; notre monde ne s'étendra pas au-delà du cercle dans lequel seront renfermés les êtres qui nous sont le plus chers; et, s'il nous faut parfois quitter le tranquille paradis de notre famille pour remplir un devoir sur la terre, que ce soit, Veerle, mon enfant, Catherine, ma fidèle amie, pour répandre par vos mains, dans les chaumières du voisinage, des secours qui soulagent les souffrances du prochain... Ainsi notre nom sera béni devant Dieu! C'est la seule gloire que je veuille encore ambitionner; c'est là le paradis que j'ai rêvé pour nous tous!

Artevelde avait esquissé ce tableau avec une sorte d'enthousiasme; sa belle voix si pénétrante avait pris son accent le plus persuasif et avait résonné comme les accords harmonieux d'une harpe, à l'oreille de sa femme et de sa fille. Toutes deux semblaient suspendues à ses lèvres; elles fixaient sur lui un regard brillant de joie, et, sous sa parole, leur cœur battait d'un doux espoir. Veerle, si sensible et si facile à émouvoir, se perdait surtout dans la contemplation de la vie bienheureuse qu'on lui promettait.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle, que ce que vous dites est beau, mon père! Je cultiverai des fleurs et j'aurai

des tourterelles ! J'habillerai la sainte Vierge, je visiterai les malades, j'apprendrai à prier aux enfants pauvres et serai une mère pour tout ce qui souffrira autour de nous ! Quand donc ce sera-t-il, mon père ?

A cette question, elle jeta les yeux sur le jeune Denis, qui écoutait avec stupéfaction.

— Ah ! malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle. Et Liévin ?

— Je vous suivrai partout où vous irez, si cela m'est permis, dit le jeune homme.

Veerle, lui prenant la main avec émotion, lui dit :

— Ah ! ce sera bien ainsi ; nous serons tous heureux.

Cependant elle baissa la tête avec une certaine confusion, lorsque la rougeur que ses paroles firent monter au front de Liévin vint lui rappeler qu'il ne pouvait habiter la belle campagne avec elle.

Artevelde remarqua leur embarras et dit en souriant :

— Ne craignez rien à ce sujet ; après ma condamnation, s'il est vrai que le sort me condamne au bannissement, maître Denis fera moins de difficulté pour consentir à votre mariage, mes enfants ; les vœux de bien des gens qui jusqu'ici ne pouvaient être satisfaits, et étaient cause de profonds ressentiments, de haines ardentes peut-être, ces vœux seront accomplis après mon départ. Je sais, en tout cas, le moyen de faire disparaître tous les obstacles par l'intervention du duc de Brabant. C'est mon secret ; mais, je vous en prie, tranquillisez-vous. Il en sera comme tu dis, Veerle ; nous serons tous heureux et vivrons ensemble en paix à la campagne.

Les deux amants se regardèrent quelques instants en silence, puis se mirent à s'entretenir presque à voix basse, du bonheur qui leur était promis.

Cependant, dame Artevelde était tombée dans une profonde préoccupation ; elle semblait contempler avec joie son

jeune fils, qui caressait les joues et les cheveux de son père et bégayait quelques mots qu'elle seule pouvait comprendre; mais son attention fut bientôt détournée par une pensée sérieuse, à laquelle elle n'échappa que lorsque son époux lui dit :

— Et toi, Catherine, tu ne dis rien de mon beau rêve?

— J'y ai amèrement réfléchi, Jacques, répondit avec gravité dame Artevelde; mais il me semble que nous ferons bien de décider irrévocablement, dès maintenant, la mise à exécution de ton heureux projet, quand même le banc des échevins, par un arrêt équitable, te rétablirait dans ton ancienne charge. Comme notre vie serait belle! Nous demeurerions en Flandre!

— C'est impossible! dit Artevelde avec un sentiment de tristesse.

— Mais qu'est-ce qui t'attache donc si tyranniquement aux affaires publiques? Puisqu'on te dispute ton autorité et qu'on t'accable de calomnies, laisse à d'autres à savourer ce que contient la coupe de l'affection populaire. Vis aussi un peu pour nous, pour toi-même!

Comme si Artevelde se sentait ému par les paroles de sa femme, il se leva, déposa encore un baiser sur les lèvres de son enfant et le donna à Jacquemine. Puis il dit avec enthousiasme :

— Ce qui m'attache aux affaires publiques, Catherine? Le devoir et l'honneur, l'amour de mon pays. Eh! dans le paradis de la vie de famille, un noir nuage me poursuivrait toujours; je verrais notre Flandre bien-aimée livrée à la France, humiliée, opprimée; je verrais la famine décimer de nouveau mes frères, et l'éternel ennemi des peuples thiois ouvrir les griffes pour saisir et dévorer enfin sa proie, après trois cents ans de fraudes et d'intrigues. Si le banc des échevins me condamne à l'impuissance, si l'on me bannit

vers d'autres lieux, je partirai en gémissant en silence sur le sort réservé à notre sol natal; mais, en même temps, je trouverai des consolations dans la pensée que, jusqu'au dernier moment, j'ai fait tout ce que la Flandre peut exiger d'un Flamand; je vivrai avec la conviction que je ne suis cause en rien de la chute de ma race et que j'ai fait mon devoir. Mais que le banc des échevins me rende mon épée et invoque de nouveau mon aide pour détourner le danger qui nous menace... j'accepterai cette croix, je lutterai, je souffrirai; mais aussi je déjouerai les odieuses tentatives de nos ennemis, je sauverai la Flandre! Que la calomnie me poursuive, que le peuple me haïsse... peu importe! au-dessus du peuple qui naît, change, se transforme, s'élève et disparaît, il y a le sol de la patrie, — le sol qui, à côté des ossements de nos pères, renfermera les ossements de nos fils, — la patrie, qui seule subsiste éternellement! Non, non, Catherine! s'il y a du courage à déposer l'autorité et à renoncer au pouvoir, il y a lâcheté aussi à fuir sa destinée, quand elle nous impose de pesants devoirs. Jamais, non, jamais on ne dira que Jacques Van Artevelde ait reculé dans sa voie, ni qu'il ait refusé de tirer son épée contre les ennemis de la Flandre, parce qu'on lui promettait en récompense la calomnie et l'outrage! — La récompense! Elle est là, dans ma conscience, — la voix de Dieu, qui, seule sur la terre. peut me juger et me condamner !

En disant ces derniers mots, Artevelde se frappa la poitrine avec force; ses yeux rayonnaient d'une noble fierté; il y avait dans toute son attitude quelque chose de grand et d'imposant, dans sa parole une puissance qui surprit dame Artevelde et fit battre son cœur d'orgueil; car elle était femme à comprendre cette âme héroïque. Elle ne répondit pas, mais joignit les mains et leva les yeux au ciel, comme pour remercier Dieu du bonheur qu'il lui envoyait.

Artevelde s'approcha d'elle, et, séparant ses mains pour en saisir une, il dit :

— Et toi aussi, Catherine, toi, la vraie moitié de mon être, toi, qui, en tout temps, as attisé dans mon cœur l'amour de la patrie...

Un bruit à la porte de la prison l'interrompit. Sa femme, Veerle et Liévin se levèrent à la fois en poussant un cri de saisissement, et, tout tremblants, fixèrent les yeux sur la porte, dans la pensée qu'ils allaient apprendre le résultat de la réunion des échevins.

Ghelnoot Van Lens s'élança vivement dans la prison, et, après s'être assuré qu'on avait refermé la porte derrière lui, il dit d'une voix altérée, en s'adressant à Artevelde :

— Ce que j'ai à vous dire, capitaine général, sera court. Maître Zoetaerde est venu me trouver tout à l'heure, rue Haute-Porte. Il avait déjà plaidé votre cause pendant une heure; mais cela n'avait servi de rien. Maître Maes Van Vaernewyck avait commencé à son tour; mais il paraît qu'il n'y a rien à attendre non plus de cette tentative; vos ennemis sont nombreux et auront probablement la majorité. Vous serez condamné...

— Eh bien, soit, mon bon ami! dit Artevelde en l'interrompant.

— Comment, s'écria Ghelnoot, soit? Par les os de saint Liévin, il n'en sera pas ainsi! Comment! ces lâches Leliards, cette infâme engeance, triompheraient de l'innocence, de maître Jacques, le libérateur de mon pays? Non, non; il y a en ville plus de trois mille hommes de tous les points de la Flandre; les Gantois eux-mêmes pâlissent d'indignation. Je n'oserais l'entreprendre sans votre permission ; mais dites un mot, un seul mot, et les murs du *steen* de Gérard le Diable s'ouvriront pour vous donner la liberté ; le peuple

écrasera vos infâmes ennemis dans sa colère... Parlez vite! Peut-être votre sentence est-elle déjà prononcée!

Arteveldé saisit la main de Ghelnoot et répondit avec un calme sourire :

— Je vous remercie, Ghelnoot; mais je vous prie, je vous supplie de me donner encore une preuve d'amitié; laissez-moi respecter la loi jusqu'au bout. Si l'affection sans bornes que vous me portez ne vous aveuglait pas, vous ne croiriez pas que Jacques Van Artevelde soit capable de consentir à ce que des torrents de sang soient versés pour lui. Le mot que vous demandez, je ne le dirai point; au contraire, si vous mettiez votre projet à exécution, je dirais que vous avez déshonoré mon nom.

— Il le faut! s'écria Ghelnoot tout hors de lui.

— Jamais! répéta Artevelde avec l'accent d'une calme mais irrévocable résolution.

Ghelnoot trépignait de désespoir et se tordait convulsivement les membres.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-il.

Et, pâle et frémissant, il alla tout à coup au capitaine général, l'attira dans un angle éloigné de la prison et lui dit d'une voix étouffée :

— Ah! vous ne voulez pas dire ce mot que j'implore de vous? Et si votre femme, votre fille, votre fils Philippe devaient rester seuls en ce monde? si aujourd'hui même une tombe devait s'ouvrir entre vous et votre infortunée famille? si aujourd'hui même votre sang devait être répandu?

Le capitaine général mit la main sur l'épaule de Ghelnoot et murmura avec effroi à son oreille :

— Taisez-vous, taisez-vous!... qu'ils ne vous entendent pas! Hélas! qu'avez-vous dit?

— On veut votre tête... un échafaud... le bourreau!... Eh bien, il faut choisir entre un sang vil et un noble sang...

— Je ne puis le croire!

— Cela est, vous dis-je!

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse; mon sang coulera si on le demande.

— Il est inexorable! Malheur! malheur! s'écria Ghelnoot d'une voix déchirante, en s'élançant dans un angle de la prison et en s'arrachant les cheveux avec une sorte de fureur.

Dame Artevelde, Veerle et Liévin, le sein palpitant, frémissaient d'angoisse et de terreur. Bien qu'ils ne pussent comprendre ce que Ghelnoot disait au capitaine général, ils remarquaient bien que le nouveau-venu avait apporté une sinistre nouvelle. Dès qu'Artevelde revint à eux, sa femme et sa fille se jetèrent à son cou, pleurant et sanglotant, et lui demandèrent ce qu'avait dit Ghelnoot; mais lui, tout égaré, ne répondit pas et fit signe à la servante de lui apporter son fils. Il contempla fixement l'enfant; deux larmes s'échappèrent de ses yeux et tombèrent sur le front du petit Philippe, comme si, avec elles, l'âme du père avait passé dans l'enfant. Puis il étreignit dans ses deux bras sa femme, sa fille et son ami, et resta immobile et muet.

Tout à coup Ghelnoot Van Lens bondit en avant et s'écria d'une voix déchirante en montrant du doigt la porte :

— Ecoutez, les voilà déjà! Capitaine général, maître Jacques, au nom de Dieu, décidez vous!

Artevelde leva la tête et entendit, en effet, un bruit sourd et lointain semblable à une multitude furieuse dont les flots venaient se briser au pied de sa prison. Il jeta encore une fois les yeux avec tristesse sur sa famille éplorée et sur son enfant, et dit :

— Ah! la tentation est forte; mais Artevelde restera cependant ce qu'il est!

— Mais que sera-t-il? s'écria Ghelnoot. Héros ou martyr?

— Martyr! répondit froidement Artevelde.

Ghelnoot, abattu, se laissa tomber sur un siége et se mit à pleurer amèrement, en murmurant avec un dernier effort :

—Hélas ! le sacrifice est accompli !

A peine Ghelnoot était-il assis, que l'on entendit les cris et les hurlements de la foule éclater devant le *steen* de Gérard le Diable en clameurs formidables. La porte de la prison s'ouvrit violemment; Maes Van Vaernewyck, Pierre Zoetaerde et une dizaine d'autres échevins se précipitèrent vers le capitaine général, l'arrachèrent aux bras de sa famille et se jetèrent à son cou en l'accablant de félicitations.

— Mais, mes bons amis, demanda Artevelde, quelle nouvelle m'apportez-vous donc ?

Le vieux Pierre Zoetaerde voulut parler; mais un torrent de larmes s'échappa de ses yeux et il ne put prononcer une parole.

— Hourra ! hourra ! s'écria Maes Van Vaernewyck à pleine voix. Van Steenbeke et quatre-vingts autres léliards sont bannis du pays. Maître Jacques, notre capitaine général est déclaré innocent, libre, respecté !

Jusque-là, dame Artevelde, Liévin et Ghelnoot, comme pétrifiés par la stupéfaction, étaient restés immobiles et muets sous le poids de l'angoisse; mais, quand ils entendirent le premier échevin proclamer l'innocence du capitaine général, ils bondirent comme si un coup violent les avait réveillés. Veerle et sa mère repoussèrent les échevins loin d'Artevelde et se jetèrent à son cou en s'y suspendant comme paralysées par la joie et l'émotion. Liévin, debout à côté du capitaine général, versait des larmes de joie. Quant à Ghelnoot, il était, pour ainsi dire, fou de joie ; il courait autour de la prison en poussant des cris de jubilation et de triomphe dont la puissance dominait tout autre bruit.

Ces transports de joie continuaient encore, lorsqu'on entendit soudain des centaines de voix retentir devant la porte

de la prison. Le peuple avait repoussé la garde du *steen*, et, comme un irrésistible torrent, s'était précipité à l'intérieur de la prison en criant :

— Nous voulons maître Jacques, notre capitaine général ! Vive Artevelde ! Maître Jacques ! maître Jacques !

Enfin un gros de gens des métiers força le geôlier à ouvrir la porte de la pièce où se trouvait Artevelde, et une nuée d'hommes, Liévin Comyne en tête, y pénétrèrent en poussant des cris enthousiastes. Ni ordres ni prières n'avaient d'empire sur ces compagnons ; ils devaient et voulaient avoir le capitaine général; car ils avaient juré dans la rue qu'ils l'amèneraient avec eux. Bien qu'Artevelde s'excusât et suppliât, il ne pût résister à la douce violence que lui faisait le peuple et fut conduit hors de la prison avec tous les échevins (1).

Ghelnoot et Liévin s'étaient chargés de conduire sur-le-champ les femmes à leur demeure.

Devant le *steen* de Gérard le Diable et dans toutes les rues avoisinantes, aussi loin que pouvait porter le regard, la foule pressée poussait des cris de triomphe. Cent étendards et drapeaux déployaient les insignes des *gilles* au-dessus de cette mer de têtes; les toits, les fenêtres, les seuils, tout était chargé de gens du peuple en liesse.

Artevelde, la physionomie calme, s'avança, au bras du premier échevin, au milieu du torrent qui, de toutes les rues, se précipitait au-devant de lui et couvrait la ville entière des bruyants éclats de sa joie.

Bientôt le capitaine général atteignit sa demeure et y entra avec quelques amis.

(1) On va chercher le capitaine de Saint-Jean (Artevelde); on lui prête publiquement, et avec acclamation, un nouveau serment de fidélité et son pouvoir est rétabli dans toute sa force première. » Le Glay, t. II, p. 463.

L'affluence populaire, les acclamations, les chants, se prolongèrent bien avant dans la nuit.

Ce jour-là, on ne prononça pas un seul mot contre Artevelde. Où donc étaient passés les calomniateurs et les jaloux? Que devient la lâche envie quand elle reconnaît son impuissance? Comme le serpent, elle rampe dans l'ombre jusqu'à ce qu'un nouveau poison remplisse ses dents venimeuses.

XIII

La sentence des échevins, par laquelle messire Van Steenbeke et quatre-vingts d'entre les principaux léliards étaient bannis pour cinquante ans du pays de Flandre, fut immédiatement mise à exécution; Artevelde fut réintégré comme capitaine général dans son ancienne dignité et reprit les mêmes pouvoirs. Acclamé par la population de toute la Flandre, il se vit, par un retour du sort, investi d'une influence et d'une autorité auxquelles on ne pouvait plus assigner de limites. Il lui eût été facile en ce moment de faire punir ses perfides envieux et ses vils calomniateurs, qui n'étaient pas moins les ennemis de leur pays que de lui-même; mais il n'était pas dans son caractère de recourir à la force, aussi longtemps qu'il conservait l'espoir d'atteindre son but par une voie plus douce. Bien qu'il sût parfaitement la part que certains de ses envieux et de ses ennemis avaient prise à la révolte des léliards, il n'en laissa néanmoins rien voir dans le conseil des échevins, parce qu'il s'attendait à ce

que la chute de messire Van Steenbeke leur inspirerait assez de crainte pour les ramener à de meilleurs sentiments. Sa bonté l'aveuglait au point de lui faire croire que l'envie est une passion qui peut s'éteindre dans le cœur où elle a une fois pris racine; — que la calomnie peut être vaincue par la générosité et la vertu; — tandis que ce sont précisément la vertu, la générosité et la grandeur qui, seules, font surgir l'envie et la calomnie !

S'oubliant encore une fois lui-même pour travailler exclusivement au salut de sa patrie, il se mit à rechercher les moyens de diminuer sa propre puissance et de donner à la Flandre une organisation qui fondât enfin son existence sur des bases solides.

Il proposa de partager le pays en trois fédérations inséparables, à la tête de chacune desquelles serait placé un capitaine général investi de la même autorité qui lui était reconnue à lui-même à Gand. Bruges commanderait aux contrées nommées le Franc, l'Est, l'Ouest, le Nord, et aux communes qui en dépendent. Tout le quartier de l'Ouest avec le quartier de la Lys se trouverait sous le commandement d'Ypres, tandis que les quatre Métiers, le pays de Waes, Audenaerde et Courtrai seraient compris dans le territoire de la ville de Gand (1). Rien d'important, quant aux affaires communes du pays, ne pourrait être entrepris désormais sans l'assentiment des trois districts de la Flandre, de telle sorte néanmoins que, si deux d'entre eux décidaient en un sens, la troisième devrait se soumettre à cette décision, bien qu'elle fût contraire à son opinion particulière. En cas de guerre, chaque commune suivrait l'étendard de son district, dont le gouvernement resterait, d'ailleurs, responsable de l'exécution des lois, comme aussi il devrait fournir

(1) *Chronique de Despars*, t. II, p. 369.

le nombre d'hommes fixé et tout ce qui est nécessaire au service militaire. A la suite de cette organisation, les communes et les diverses parties du pays continueraient cependant de jouir de l'entière liberté de se gouverner d'après leurs priviléges et leurs usages propres, sans que les trois villes principales puissent jamais limiter cette liberté, sinon en temps de grand péril.

Cette proposition fut accueillie dans tout le pays avec une grande joie, et la Flandre se constitua ainsi en confédération Bruges et Ypres reconnurent Artevelde comme chef suprême et le chargèrent de nommer lui-même les capitaines généraux des deux autres districts. Il choisit pour Bruges, Gilles Van Coudenbrouck, homme plein de sagesse et de modération, et, pour Ypres, le brave chevalier messire Jean Van Houtkerke (1).

Le magistrat de Gand ne subit pas d'autres changements que la nomination comme échevins de deux capitaines de paroisse, Pierre Van den Hovene et Guillaume Van Huse, lesquels furent remplacés comme capitaines de Saint Michel et de Saint-Martin-Ackerghem, par Joseph Apare et Pierre Van Caudenhove (2).

Sur ces entrefaites, le comte Louis de Nevers revint en Flandre et s'y vit, comme de coutume, accueilli avec respect et joyeusement acclamé. De toutes parts, on fit des efforts pour le détacher du parti du roi de France et le rétablir dans la paisible jouissance de sa légitime autorité; mais, quelque peine qu'on se donnât pour arriver à ce résultat, tout fut inutile. Aussi bien, que pouvait-on espérer de Louis, depuis si longtemps égaré? N'avait-il pas laissé le roi de France attaquer sa propre sœur, Marguerite de Bretagne, la persé-

(1) *Chronique de Despars*, t. II, p. 366.
(2) *Comptes de la ville de Gand*, ann. 1342-43.

cuter, la précipiter dans d'affreux malheurs, sans oser ou sans vouloir lui venir en aide? n'avait-il pas méconnu la voix du sang, au bénéfice de la France? On pouvait croire que, si le prince restait si aveuglément attaché à Philippe de Valois, c'était uniquement par crainte de perdre ses comtés de Rethel et de Nevers, qui étaient situés en France; mais l'âme de Louis était trop noble pour se laisser guider par l'intérêt personnel. La véritable cause était que, depuis son enfance, il avait été nourri, à la cour de France, dans la pensée que la liberté du peuple était un but coupable à poursuivre, et que tout chevalier était tenu devant Dieu de combattre de toutes ses forces l'élévation des communes, comme une révolte contre la civilisation et contre le droit. Il avait, d'ailleurs, épousé la fille d'un roi de France, et cette circonstance contribua probablement à le faire persévérer avec obstination dans sa manière de voir antiflamande.

Pendant qu'Artevelde était capitaine général, le comte Louis s'était rendu maintes fois en Flandre, sans que jamais les habitants ni les magistrats lui eussent refusé l'hommage qui lui était dû; mais jamais il n'avait pu réussir dans ses exigences au profit de la France; il trouvait les communes si fermes et si inflexibles sur ce point, elles écartaient ses demandes avec tant de froideur, que, chaque fois, après un court séjour, il retournait en France sans avoir abouti. Plus d'une fois, Artevelde s'était rendu auprès de lui et avait eu recours à toute son éloquence pour faire comprendre au prince combien il serait puissant et aimé en Flandre s'il voulait accepter loyalement pour lui-même l'alliance avec l'Angleterre; il le supplia à différentes reprises de rendre à la Flandre son souverain légitime et lui promit, le cas échéant, de mettre toute son influence au service du prince; mais Louis resta inébranlable dans son attachement à Philippe de Valois. Il reconnut souvent, il est vrai, qu'Artevelde

était doué d'une force d'âme extraordinaire et que, pour un bourgeois, il possédait une science étonnante des affaires d'État; il voyait bien que le système du Sage Homme l'eût porté au comble de la puissance et de la richesse; mais tout cela ne suffisait pas pour le détacher des intérêts de la France. Il resta dévoué à l'étranger et déclara enfin qu'il préférerait renoncer à l'héritage de ses pères plutôt que de s'allier avec les ennemis du roi de France.

Après l'éclatante restauration de l'autorité et de l'influence d'Artevelde, les léliards et autres mécontents ne virent plus de moyen de combattre ouvertement le capitaine général. Beaucoup d'entre eux renoncèrent complétement à la lutte e finirent par se ranger peu à peu dans les rangs des amis de la prospérité et de l'indépendance de la Flandre; les autres se tinrent à l'ombre et dévorèrent leur ressentiment, en attendant que les événements leur donnassent l'occasion d'attaquer le capitaine général ouvertement avec quelque espoir de succès. Pendant ce temps, la calomnie ne cessait de mettre tout en œuvre contre Artevelde pour le compromettre comme homme et comme politique; mais ces tentatives étaient si visiblement empreintes du cachet de la peur et de la mauvaise foi, que, pour le moment, elles ne portèrent que de légères atteintes à l'influence du capitaine général.

Le découragement des mauvaises passions donna à la Flandre un long repos, durant lequel le développement de l'industrie et du commerce dépassa, pour ainsi dire, les limites du possible, et le plus grand bien-être se répandit jusque dans la plus humble chaumière de paysan (1).

Sans qu'on pût deviner quelle main cachée avait jeté de

(1) « Artevelde avoist assez bien et heureusement gouverné le pays de Flandre, lequel florissoit en toute sorte de commerce et de marchandyse et semblablement en toutes richesses et prospérité. » *Recherches sur la noblesse de Flandre*, Douai, 1630.

nouveau dans le peuple le brandon de la rivalité industrielle, une effrayante fermentation s'empara tout à coup des esprits dans différentes parties de la Flandre, à propos de la question restée indécise du tissage des draps, dont les grandes villes voulaient conserver le monopole (1).

Ainsi les habitants de Poperinghe avaient établi un grand nombre de métiers pour imiter le célèbre drap fin d'Ypres, et y avaient si bien réussi, qu'en peu de temps ils eussent peut-être surpassé les ouvriers yprois pour la perfection du travail. Le banc des échevins de la ville d'Ypres ordonna aux Poperinghois de respecter leurs priviléges et de détruire les nouveaux métiers; mais, sans égard à cette injonction, les bourgeois de Poperinghe coururent aux armes et se montrèrent prêts à défendre leur industrie contre toute entreprise violente. Sur ce, le banc des échevins d'Ypres fit marcher Poperinghe le capitaine général, messire Jean Van Houtkerke, avec une grande armée. Après quelques escarmouches sanglantes, les gens des deux villes rivales en vinrent aux mains dans un combat acharné. Le capitaine des Poperinghois fut tué avec un grand nombre des siens, et des troupes entières de prisonniers furent emmenées à Ypres. De plus, Langemark, Reninghelst et le château de Reninghe furent saccagés et incendiés par les Yprois (2)

Dans d'autres villes, de déplorables effusions résultèrent

(1) « Depuis un certain temps, le commerce et la fabrication des draps excitaient une rivalité séditieuse entre les principales villes du comté et celles d'un second ordre. » ÉD. LE GLAY, *Histoire des comtes de Flandre*, t. II, p. 463.

(2) « Anno Domini 1344, parce que ceux de Poperinghe faisoient du drap pareil au drap d'Ypres, ceux d'Ypres prirent un capitaine, et celui-ci alla avec une armée à Poperinghe .. on s'y battit chaudement; Jacques Bets y fut tué et un grand nombre de Poperinghois furent faits prisonniers. » *Chronique de Jean de Dixmude*, Ypres 1839, p. 220.

aussi de ce sujet de dissension, qui continuait à maintenir dans toute la Flandre une sorte d'hostilité permanente entre les grandes et les petites communes. Les ennemis du capitaine général virent dans ces difficultés un moyen de l'attaquer d'une façon détournée, et se mirent à attiser partout un feu qui, selon leur espoir, devait bientôt éclater en une véritable guerre civile.

Artevelde réussit à faire comprendre à quelques villes leurs priviléges d'une façon plus large, et en même temps à inspirer aux communes secondaires le respect des priviléges existants; si bien que, pour le moment, si ce menaçant orage ne fut pas entièrement détourné, il fut néanmoins grandement apaisé. Cette circonstance rejeta pour quelque temps dans l'ombre les léliards et les ennemis du Sage Homme.

Gérard Denis, rendu impuissant contre Artevelde par la décision du banc des échevins, et forcé de reconnaitre au fond de son cœur qu'il lui faudrait peut-être renoncer pour longtemps à assouvir la soif de vengeance qui le dévorait, sur le terrain politique, était tombé dans le gouffre sans fond de l'envie. La flamme de la jalousie dévorait son cœur, consumait sa chair; il maigrit, ses yeux s'enfoncèrent dans leur orbite, une teinte jaune se répandit sur son visage, un sourire persistant et plein d'amertume contracta ses lèvres, tandis que sa voix prenait un ton aigre et sec.

Le chef-doyen quittait très-rarement sa demeure; durant des jours entiers, il restait assis auprès de la cheminée, la tête dans les mains, muet, le regard fixé dans les cendres, et cherchant quelque soulagement dans les plus sombres rêves de vengeance. S'il sortait parfois dans la rue, c'était pour tramer avec Muggelyn, et d'autres instruments secrets de sa haine, quelque machination contre le capitaine général et pour ourdir contre lui de viles calomnies.

Denis était d'une brusquerie extrême envers son fils Lié-

vin quand il lui adressait la parole, ce qui n'arrivait plus que très-rarement ; et comme il repoussait brutalement le pauvre jeune homme chaque fois qu'il s'efforçait de le consoler, celui-ci finit par être saisi d'une sorte de crainte et se résigna à gémir en silence sur les souffrances de son père, desquelles il ne pouvait méconnaître la véritable cause. Il s'établit ainsi entre le père et le fils un muet éloignement, et ils vivaient dans la même demeure comme s'ils fussent devenus étrangers l'un à l'autre.

Une autre cause de chagrin assombrissait le front de Liévin. Veerle, durant la captivité de son père, avait supporté les angoisses et les inquiétudes continuelles avec une apparente force d'âme ; mais, après la délivrance d'Artevelde, elle était tombée plus qu'auparavant dans un état de langueur et d'affaissement tel, que, sur les instantes prières de sa tante et avec le consentement de Liévin lui-même, elle s'était retirée pour quelques mois au grand Béguinage, pour essayer si, en servant Dieu loin du monde, le repos et le calme dont on jouissait dans ce séjour ne lui rendraient pas sa santé perdue (1).

Liévin ne pouvait plus visiter sa bien-aimée Veerle qu'une fois par semaine, le dimanche, lorsqu'il allait passer l'après-dînée au Béguinage avec dame Artevelde ou le capitaine général. Parfois, quand il ne pouvait résister à la passion qui le poussait à se rapprocher de sa bien-aimée, il se rendait au Béguinage pour y entendre la messe. Il lui étai permis ainsi de jeter un rapide regard sur Veerle, qui, la tête penchée, priait au fond de l'église, au milieu des autres béguines, et, à la fin de la messe, au moment où

(1) Les béguines ne s'engagent que pour un temps limité et peuvent quitter l'établissement pour rentrer dans le monde. Voir sur le béguinage qui a conservé jusqu'aujourd'hui son organisation la *Description de Gand*, par STEYAERT, p. 68.

elle sortait, de surprendre un doux sourire sur ses lèvres.

Une après-dînée, au moment où Liévin allait sortir, selon sa coutume, pour aller errer et rêver au bord du bas Escaut, la porte de la rue s'ouvrit avec violence et son père apparut dans la chambre, le visage décomposé par la fureur. Il ferma les deux portes de la pièce, et, les yeux étincelants, marcha vers Liévin en le menaçant du poing :

— Ah ! dit-il, il est donc vrai que j'ai réchauffé un serpent dans mon sein ! C'est de mon propre fils que je devais recevoir le coup de mort. Si le chagrin me consume, si une tombe béante s'ouvre sous mes pieds, il fallait que ce fût toi, toi qui allumasses cette flamme dévorante dans mon sein, toi qui ouvrisses cette tombe devant moi ! Mais toi, du moins, ma vengeance peut t'atteindre et t'écraser;... jusque sur mon lit de mort, ma bouche conservera assez de force pour maudire un fils dénaturé !...

Liévin bondit épouvanté de son siége et, tout tremblant, se rejeta en arrière. Les traits convulsivement crispés de son père ne le faisaient pas moins frémir que la terrible menace qui venait de frapper son oreille comme un coup de foudre. Il leva vers Denis des mains suppliantes et dit :

— O mon père ! on vous a trompé assurément ; je n'ai jamais rien fait qui justifie votre colère. Grâce ! grâce ! écoutez-moi avant de continuer !

— Hypocrite vipère ! reprit le chef-doyen, capable de vendre secrètement au tyran la tête de ton père, capable de le conduire à l'échafaud et de donner son sang en pâture à ses ennemis !

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria Liévin. Ce que vous dites est odieux. Même mon père n'a pas le droit de me faire un outrage aussi sanglant ! Celui qui vous a dit de telles choses est un misérable calomniateur !

A ces mots, Liévin avait relevé la tête. L'excès même de

l'injustice de son père l'avait tiré de son anxiété; il prit une attitude plus décidée et s'avança avec résolution vers son père en disant :

— Eh bien, si je suis coupable, condamnez-moi; mais auparavant dites-moi plus clairement de quel crime je me suis rendu coupable envers vous, et, si je puis vous prouver que l'on vous a induit en erreur, vous serez assez juste, je l'espère, pour lever la malédiction que vous venez de faire peser sur ma tête.

— Ah! ah! s'écria Denis, parce que ton père est malheureux et qu'il souffre, tu oses lui parler avec insolence et lui donner des leçons; mais nous allons voir, fils dénaturé! ce que tu peux dire pour te défendre de la plus infâme trahison. Connais-tu Jean Sporrelynck ?

— Je le connais; il était mon ami avant qu'il se laissât entraîner dans une mauvaise voie.

— C'est suivre une mauvaise voie que m'aimer, n'est-ce pas? s'écria le chef-doyen avec un redoublement de colère. Me combattre et seconder le tyran, voilà la vertu selon toi! Me trahir et me vendre, comme tu l'as fait, c'est de l'héroïsme, c'est de l'amour de la patrie! Il y a longtemps déjà que cela s'est passé, et tu as pu te taire et dissimuler jusqu'aujourd'hui! Un hasard tout particulier devait me révéler ta perfidie! C'est donc toi qui as donné connaissance de notre projet au capitaine général, au moment où nous allions délivrer le peuple d'une odieuse servitude? Et tu as probablement dit aussi que ton père était le principal chef de la révolte? tu l'as trahi et l'as livré aux mains de son ennemi mortel; et lui, il m'a fait grâce... jusqu'à ce qu'il lui plaise de faire rouler ma tête sur l'échafaud!... Ah! cette pensée me brise le cœur et fait bouillonner mon sang dans mes veines! Quelle peine serait assez grande pour te faire

expier ton parricide? La mort? Non, la mort seule serait trop douce; tu as mérité ma malédiction!

Ah! au nom de Dieu, mon père, écoutez-moi! s'écria Liévin en l'interrompant. C'est vrai, j'ai surpris par hasard le secret de la conspiration dans la bouche de Jean Sporrelynck, et je l'ai révélé à maître Ghelnoot Van Lens, afin qu'il prît des mesures pour déjouer l'attentat projeté contre Artevelde et contre le salut de la Flandre; mais jamais le nom de mon père n'est tombé de mes lèvres, de façon à lui nuire. J'ai beaucoup entendu et vu, j'ai beaucoup souffert et enduré, et cependant je ne me suis jamais plaint de mon père ni à maître Artevelde, ni à Veerle, ni à qui que ce soit. Quelque effort que je fasse pour détourner mon attention de vos actes, je suis convaincu que vous vous égarez. Mais il ne m'appartient pas de juger mon père; je respecte son erreur. Mais que je prête les mains à la ruine de ma patrie! que je ne protége pas, lorsque je le puis, le héros dont tout le monde admire la grandeur et dont la généreuse bonté me remplit d'admiration! — je ne puis renier à ce point l'âme que Dieu m'a donnée. J'ai révélé la conspiration au capitaine de Saint-Nicolas, et je crois par là avoir rempli un devoir sacré; — mais vous, mon père, je vous ai toujours défendu, chaque fois qu'un soupçon s'est élevé contre vous. Pour de tels actes, bien qu'ils soient peut-être en opposition avec vos idées, vous ne pouvez cependant m'accabler de la terrible punition dont vous me menacez. C'est Dieu qui est le juge suprême; il casserait votre injuste arrêt!

Pendant que Liévin parlait ainsi d'un ton digne mais respectueux, le chef-doyen parcourait rapidement la chambre en tout sens et en murmurant, comme un homme qui veut échapper à une conviction qui lui pèse. Il se sentait profondément blessé par le langage calme de son fils, qui ne lui donnait pas l'occasion, comme il l'avait désiré, d'éclater en

reproches sanglants et en imprécations, et qui élevait vraiment Liévin au-dessus de son père, autant que la saine raison l'est au-dessus de la passion aveugle.

Après avoir parcouru la chambre pendant quelque temps sans mot dire, Gérard Denis s'arrêta devant son fils et lui dit d'un tout autre ton :

— Eh bien, la trahison est consommée, et, au besoin, je pourrais oublier cette mauvaise action; mais notre situation réciproque ne peut se prolonger telle qu'elle est. Mes amis me fuient et me craignent; je perds toute considération et toute influence, parce qu'on me soupçonne d'être disposé à me réconcilier avec Artevelde par ton intermédiaire...

— Ah! combien je remercierais Dieu si ce soupçon pouvait être fondé! s'écria Liévin avec élan.

— Moi, me réconcilier avec Artevelde! dit avec une amère ironie le chef-doyen, avec lui qui m'a dépouillé de mon droit, avec lui qui me tient courbé sous le poids de son orgueil? J'arracherais plutôt mon cœur de ma poitrine pour le broyer sous mes pieds. Non, non, la lutte que j'ai engagée contre le tyran n'est pas terminée. Aussi longtemps qu'une goutte de sang me restera dans les veines, je saurai et je sentirai que je vis! La roue capricieuse du sort m'a donné le dessous; mais cette roue tourne toujours, et maintefois elle ramène en haut le plus faible. Qu'il craigne ce revirement! Il ressentira alors l'amertume du fiel qui depuis des années s'accumule dans ma poitrine; il rampera à mes pieds, demandera grâce en vain pour lui-même, pour tout ce qui lui est cher, pour tous ceux qui osaient l'estimer et l'aimer. J'anéantirai sa race, je ferai disparaître son nom de ce monde, ou plutôt je le livrerai à l'histoire chargé d'une infamie et d'un opprobre éternels... et, dût ma vengeance être assouvie dans un bain de sang, je serai impitoyable et

promènerai le glaive, comme une faux sanglante, sur la Flandre entière...

Liévin mit sa main tremblante sur la bouche de son père et coupa court aux imprécations de sa vengeance.

— Ah! ayez pitié de moi ! dit-il d'une voix suppliante; vos paroles me percent le cœur et me jettent dans une mortelle anxiété. Est-ce bien, mon père, vous qui parlez ainsi ? N'est-ce pas un mauvais esprit qui s'est placé entre nous deux et remplit cette chambre d'horribles blasphèmes ? Voyez, je tremble, je frémis, comme si votre voix avait évoqué sous mes yeux un démon du fond de l'abîme. Ayez pitié de moi, ô mon père! laissez-moi croire que l'égarement vous a inspiré ce langage insensé; n'arrachez pas si cruellement de de mon pauvre cœur brisé le dernier sentiment d'affection ! Je vous en supplie, délivrez-moi de l'affreuse pensée qui me torture! rétractez ce que vous avez dit!

— Rétracter? répéta Denis d'une voix sombre. Non, il n'y a pas place pour nous deux sur la terre : lui ou moi devons disparaître ! Tu sembles étonné de mon juste désir de vengeance ? Si tu savais ce que je souffre depuis des années, si tu sentais la cruelle morsure du ver qui ronge mon cœur, si le feu de l'enfer dévorait aussi ton cerveau, ô fils barbare, tu maudirais l'odieux tyran qui opprima ton malheureux père et le fait mourir. Toi aussi tu demanderais au ciel de voir couler son sang odieux, comme un sacrifice expiatoire pour le mal qu'il a fait à moi, à ses frères, à la patrie, — mais tu es aveugle, tu adores mon assassin.... Ah! tu pleures, Liévin, tu te repens de ton monstrueux attachement au plus infâme de tous les hommes...

— Hélas ! hélas ! où en suis-je venu ! dit en soupirant Liévin dont les yeux se remplirent de larmes. O mon père! pourquoi m'avoir forcé par la violence à vous juger ? pourquoi avoir ouvert votre cœur sous mes yeux ? Maintenant je

ne puis même plus, par une illusion volontaire, vous chercher une excuse. Faut-il donc que je remplisse le plus pénible de tous les devoirs? A cette heure solennelle, vous dirai-je la vérité?

— Vérité ou mensonge, parle, je te l'ordonne! s'écria Denis d'une voix provocante.

— Puisse Dieu envoyer dans votre âme un rayon de lumière! reprit Liévin; puissiez-vous écouter patiemment ma parole hardie, mais respectueuse, et peut-être le calme reviendrait-il dans votre cœur torturé et le doux sentiment de l'amour filial dans le mien! Vous nourrissez contre maitre Artevelde une haine ardente, vous vous en vantez. Cette passion, toujours coupable, peut trouver quelque excuse devant Dieu et devant l'humanité, quand l'insigne perversité de celui qui en est l'objet l'a fait naitre et continue de l'alimenter, mais dites-moi donc, quel mal le capitaine-général vous a jamais fait? Son premier acte n'a-t-il pas été de vous rappeler de l'exil? Il sait que depuis cette époque, vous lui êtes hostile; il n'ignore pas que vous avez fait de sa chute le but de votre vie. Et cependant, — reconnaissez-le loyalement, mon père, — quand il lui est arrivé de punir, il vous a toujours épargné, — il vous a épargné quoiqu'il sût que vous ne cessiez de travailler à sa ruine. Et, pendant que vous le blâmiez, pendant que vous maudissiez son nom, jamais n'est venue sur ses lèvres une parole contre vous, ni même une plainte sur votre injustice. C'est par amour pour votre patrie que vous le haïssez, dites-vous? Qu'était la Flandre, lorsque sa main de géant l'a retirée de l'abime de l'humiliation et de la misère? La famine moissonnait sans pitié nos frères épuisés; nous étions les esclaves abattus et découragés de l'étranger; le commerce, l'industrie, le bien-être, tous les dons départis par Dieu à notre généreux sol avaient été anéantis par l'injustice et l'oppression. Et main-

tenant la Flandre l'emporte en puissance, en liberté et en richesse sur tous les pays qui l'entourent; maintenant le linceul de plomb de l'influence française est à jamais soulevé et rejeté; l'abondance règne sur notre sol, et les nations de la terre vantent notre patrie comme le foyer de la civilisation et de la grandeur du peuple ! C'est là l'œuvre magnifique du Sage Homme ;— et vous le haïriez au nom de la patrie elle-même? Ne craignez-vous donc pas, mon père, que des passions moins nobles ne se soient, sans que vous le sachiez, emparées de votre cœur? Je ne puis poursuivre; le respect me retient; mais croyez-moi, mon père, votre haine est sans motifs. Il y a quelque chose qui vous aveugle; peut-être est-ce un sentiment dont vous n'oseriez vous-même prononcer le nom sans rougir. Vous souffrez, dites-vous? Ah ! vous ne souffrez pas seul ! Si vous pouviez voir les tortures qui depuis si longtemps déchirent mon cœur; si vous pouviez mesurer l'immensité de la douleur que me cause l'égarement dans lequel vous persistez !... La vie sera-t-elle donc pour nous abreuvée, jusqu'à la fin, de fiel et d'amertume, alors qu'une seule parole de vous peut nous donner l'affection, le bonheur et la paix? Écoutez ma voix, mon père, sanctifiez votre âme par la pure flamme de la fraternité; chassez de votre cœur ces passions sans nom; permettez à votre fils d'être le lien d'une solennelle réconciliation entre vous et le Sage Homme. Allez à maître Artevelde, demandez-lui son amitié, il vous recevra les bras ouverts, comme un frère qui revient à lui !...

Gérard Denis, le visage sombre et contracté, avait écouté l'allocution de son fils. Cependant, à la fin, il avait donné à ses traits une expression affectée de calme, et il feignait de se laisser ramener à des sentiments plus modérés. Cependant jamais la haine et la colère n'avaient plus violemment embrasé son cœur. Dans le sinistre sourire qui contractait ses

lèvres, on pouvait voir le précurseur d'un redoublement de perversité. Il avait sans doute trouvé le moyen de punir cruellement son fils. Il alla à lui, lui prit la main avec une feinte affection, et dit d'une voix expressive :

— C'est vrai, Liévin, ce que la passion me faisait dire tout à l'heure, ne venait pas du cœur ; tes paroles toutes peu fondées et tout exagérées qu'elles sont, m'ont frappé. Tu ne connais pas bien ton père ; je me laisse facilement emporter, mais je suis incapable de pousser jusqu'aux mêmes limites, ma juste vengeance ; et, s'il arrivait que je triomphasse de mes ennemis, je serais assez généreux pour pardonner et oublier le mal qu'ils m'ont fait. Ce qui parfois m'entraîne en paroles hors des bornes de la modération, ce n'est pas un sentiment d'intérêt personnel, c'est l'indignation que m'inspirent les railleries dont tu es l'objet dans la maison même de ceux pour la prospérité desquels tu sacrifies tout, jusqu'à l'honneur et à la vie de ton père ! Tu ne m'as pas cru, quand je te disais que maître Ghelnoot Van Lens et Veerle étaient d'accord pour te faire servir de manteau à leurs coupables relations...

— Grâce ! grâce ! mon père, s'écria Liévin d'une voix altérée par la douleur et l'effroi. Ne brisez pas cette dernière fibre dans mon cœur ! laissez-moi fuir... ne me parlez plus ; vous me condamneriez au plus grand des forfaits ; je haïrais mon père, et je serais maudit par Dieu lui-même...

— Eh bien, dit Denis avec un sang-froid triomphant, sors et calme tes sens agités. Je ne veux pas t'en empêcher, car je sais parfaitement que dans très-peu de temps tu avoueras toi-même que maître Ghelnoot et Veerle te trompent outrageusement...

Liévin n'avait pas attendu la fin de ces paroles pour s'enfuir hors de la maison.

Il erra pendant quelque temps, comme pourchassé, dans

les rues, jusqu'à ce qu'enfin, sans le savoir, il se trouvât près du moulin à eau, et, les coudes appuyés sur la balustrade de pierre, il se mit à regarder distraitement l'éternel tourbillonnement des flots.

Plongé dans une sorte de sommeil de l'esprit, il resta une demi-heure environ, absorbé dans la contemplation de son malheureux sort, jusqu'à ce que la fatigue du cerveau le rendit incapable de rêver et le ramenât, plus calme, à la triste réalité. Il s'éloigna du bas Escaut et remonta la rue de Brabant.

Près du *steen* de Papeghem, il rencontra maître Gheldoot Van Lens qui l'attira mystérieusement à l'écart. Il mit la main dans sa poche et, en tirant un parchemin, il le mit sous les yeux du jeune homme en lui demandant :

— Regarde bien cet écrit, Liévin. Le reconnais-tu?

— Il me semble être de la main du capitaine général, répondit Liévin; cependant il y a quelque chose d'extraordinaire que je ne puis préciser; peut-être l'écriture est-elle imitée!

— Peut-être? Mais regarde attentivement ces lettres; le capitaine général n'écrit assurément pas ainsi.

— En effet, dit Liévin, cette écriture est contrefaite; j'en suis tout-à-fait convaincu maintenant, et le sceau lui-même n'est pas une véritable empreinte; il est imité à la main.

— Eh bien, lis ce que cet écrit contient, Liévin.

Le jeune Denis lut et dit ensuite avec étonnement :

— Un ordre de maître Artevelde qui vous appelle sur-le-champ à Furnes et vous prie de garder le plus profond secret sur votre départ! Qu'est-ce qui peut être caché là-dessous?

— Ah! toujours la même chose, Liévin, l'intrigue et la perversité. Je m'imagine qu'on a dressé une embuscade en quelque endroit de la route, pour m'assaillir à l'improviste

et me tuer, si c'est possible. On veut régler avec moi de cette façon le compte de l'insurrection avortée! Tu le vois, on me fait remettre cet ordre dans l'après-dînée, pour que je doive voyager la nuit, et on me demande le secret sur mon départ, afin que personne ne puisse soupçonner que des Gantois m'ont attaqué.

— Vous n'irez pas à Furnes, n'est-ce pas? demanda Liévin.

— C'est-à-dire, dit Ghelnoot en riant, je suis en train, depuis une demi-heure, de chercher un moyen de prendre les loups eux-mêmes au piége. C'est cependant un peu loin. Je vais parler de l'affaire à maître Maes Van Vaernewyck. Il me conseillera ce que j'ai à faire. En attendant, ne parle pas de cela; et, si tu ne me trouves pas à la maison ce soir, à huit heures, pense que je suis allé à la chasse à Furnes. Au revoir, je n'ai pas de temps à perdre, autrement il serait trop tard.

Liévin demeura encore un instant à la même place; mais il oublia bientôt ce que Ghelnoot lui avait dit, pour s'abandonner au vif chagrin et à la profonde terreur qui s'étaient emparés de lui depuis les anathèmes de son père. Poursuivi par les pensées les plus cruelles, il erra à pas lents par toute la ville, s'arrêtant çà et là sur les ponts pour voir couler l'eau, et se trouva vers le soir devant la porte du grand Béguinage, sans savoir comment il y était venu. La cloche de la tour sonnait pour le salut du soir, et un grand nombre de bourgeois et de femmes du voisinage entraient dans l'enceinte pour assister à l'office. A l'intérieur, sur la place, on voyait dans la demi-obscurité les béguines sortir de leurs demeures et se diriger vers l'église.

Liévin resta quelque temps immobile devant la porte, suivant du regard chaque béguine, tandis que son cœur battait vivement dans sa poitrine oppressée. Poussé par un irrésistible désir de voir Veerle et de trouver dans la con-

templation de sa bien-aimée soulagement et consolation, il entra enfin d'un pas hésitant dans l'enceinte et gagna l'église, où le salut était déjà commencé.

L'intérieur du temple était mystérieux, effrayant même, à cette heure. L'autel seul était éclairé par quelques cierges; mais dans la nef et les bas-côtés régnait une obscurité où l'on ne pouvait distinguer que des formes douteuses. Le long des deux murs se trouvaient les béguines, semblables à des statues, immobiles, muettes, disposées en rangs. Leur costume noir se fondait dans les ténèbres et échappait à l'œil, tandis que leur coiffure blanche restait seule visible, et semblait suspendue en l'air sans soutien. Cette coiffure formait, par ses plis saillants devant le visage, une impénétrable enveloppe, qui laissait difficilement deviner qu'une tête humaine y fût enfermée. Un imposant silence régnait dans l'église; seulement, de temps en temps, on entendait la voix murmurante du prêtre devant l'autel, ou une toux lointaine qui retentissait dans les ténèbres comme le croassement d'un oiseau de nuit.

Liévin, qui avait bien assisté le jour, mais jamais le soir, à l'office dans l'église du Béguinage, ne put s'empêcher de frissonner en apercevant cette réunion qui ressemblait à une assemblée de fantômes; et cependant l'émotion même que lui causait ce spectacle, détournait sans cesse ses yeux de l'autel, et il s'efforçait de percer du regard les coiffes, pour découvrir, si c'était possible, le pâle et doux visage de Veerle sous l'une d'elles. Chaque fois il détournait les yeux en frémissant, et il finit par être saisi d'une inexprimable inquiétude. Égaré par son imagination surexcitée, son œil donnait des formes à ce qu'il ne voyait pas; il s'imaginait distinguer sous les coiffes des crânes grimaçants, et, attribuant à ceux-ci un corps, il découvrait dans les ténèbres une foule de cadavres décharnés. Par degrés, il finit par

s'enfoncer tout à fait dans ce songe lugubre, se crut transporté dans le royaume des morts, et sentit sa poitrine se contracter, son cœur se serrer. S'il entendait çà et là une chaise qui craquait ou une respiration devenue perceptible pour ses sens excités, il tressaillait, comme si le cliquetis d'un squelette ou le gémissement d'une âme en peine eût frappé son oreille.

Tout à coup une mélodie céleste descendit d'en haut et se répandit dans le temple en accents lents et prolongés. C'étaient des voix d'anges ou de femmes dont le chant ravissant montait et s'abaissait en un chœur harmonieux, comme les calmes et douces émotions d'une âme de jeune fille.

Liévin, en extase, leva la tête et chercha du regard d'où venait la ravissante mélodie; mais les chanteuses demeurèrent invisibles pour son œil avide. Seulement un seul cierge, dont la lumière était renvoyée par un réflecteur, laissait deviner que le chant venait du fond du jubé et se répandait de là, comme des nuées d'encens, à travers la nef, jusque devant l'autel.

Si, au milieu du morne silence qui régnait peu auparavant, Liévin s'était cru transporté dans les demeures souterraines, en ce moment, son imagination impressionnable avait toute raison de lui faire croire que le ciel s'ouvrait aux âmes dans l'attente et les saluait par un chant de délivrance. Seulement, ici une bienheureuse réalité se mêlait à l'illusion magique. La plus douce de toutes les voix, celle qui envoyait à Dieu avec le plus de force ses mélodieux accents, et faisait pleuvoir ses notes argentines, comme d'étincelantes gouttes de rosée, — cette voix faisait tressaillir son cœur d'une céleste émotion et y versait à grands flots le baume des consolations. Il ne pouvait s'y méprendre; la

principale chanteuse de l'hymne sacrée, c'était sa bien-aimée Veerle !

Pendant longtemps, le visage illuminé par un radieux sourire, il plongea le regard dans le fond de l'église pour saisir chaque note à son origine et la suivre jusqu'à ce qu'elle s'éteignit remplacée par une autre; longtemps il écouta ainsi, sans conscience de ce qui l'entourait et rêvant une félicité céleste durant laquelle il mariait sa voix à la voix de Veerle devant le trône de Dieu, — durant laquelle la même flamme d'un éternel amour unissait son âme à l'âme de sa sœur chérie... jusqu'à ce que le chant mourût tout à coup dans un long accord et cessât de se faire entendre (1).

Le jeune homme, ravi, demeura d'abord immobile; il espérait toujours entendre de nouveaux accords descendre du haut du jubé; et la mélodie sacrée résonnait encore si doucement dans sa mémoire, qu'il semblait la continuer dans une douce rêverie. Bientôt il s'agenouilla devant le banc de l'autel et se mit à adresser à Dieu une fervente prière, en le remerciant de ce qu'il l'eût conduit en ce lieu pour le sauver de l'abîme de désespoir où il allait se précipiter. Maintenant il sentait son âme soulagée; il avait retrouvé de nouvelles forces pour supporter avec résignation l'immense douleur qui l'accablait; il avait trouvé le soulagement et la consolation dans l'élan d'effusion de l'âme de sa bien-aimée vers le Seigneur.

Le service du soir était terminé : il examina pendan

(1) Ce tableau est peint d'après nature. Le 8 janvier 1848, lorsque j'étais à Gand pour y faire les études locales que nécessitait mon œuvre, M. Ed. Michiels, littérateur de mes amis, me conduisit au grand Béguinage. où j'assistai à un salut et y vis et ressentis ce que je viens de décrire. Depuis de longs siècles, les béguines qui habitent cette retraite, portent le même costume, obéissent aux mêmes réglements et suivent les mêmes usages. Le grand Béguinage, habité aujourd'hui par plus de six cents béguines, fut fondé en 1234, par Jeanne de Constantinople et sa sœur Marguerite.

quelque temps les béguines, qui toutes ôtaient leur coiffure, lui donnaient une nouvelle forme et la replaçaient sur leurs têtes comme un long voile pendant en arrière, sans cacher leurs visages cette fois. Cela fait, elles s'approchèrent tour à tour du bénitier, auprès duquel Liévin se trouvait, et franchirent successivement la porte de l'église.

Enfin le jeune homme vit Veerle s'avancer à son tour vers lui; elle s'approcha, la rougeur de l'émotion sur le front, et lui jeta un doux et pénétrant regard en prenant de l'eau bénite.

— Ah! Veerle, que vous chantez bien! dit Liévin d'une voix émue : mon cœur bat encore d'attendrissement...

La jeune fille baissa la tête et dit d'une voix presque inintelligible :

— A dimanche, Liévin; venez un peu plus tôt.

En disant ces mots, elle sortit du temple, se repentant déjà de l'infraction qu'elle venait de commettre à la règle du béguinage, en adressant la parole à un homme, dans l'église même.

Le jeune homme la suivit du regard, aussi longtemps qu'il le pouvait; mais, dans l'obscurité complète qui s'était faite au dehors, il ne put plus découvrir que quelques ombres noires, qui disparaissaient tour à tour dans différentes directions, derrière les angles des petites maisons.

Aussitôt après la sortie de Liévin, la béguine chargée de l'office de sacristain avait fermé la porte de l'église et se préparait à aller aussi fermer la porte d'entrée du Béguinage. Elle avertit le jeune homme qu'il devait quitter l'établissement et l'accompagna jusqu'à la porte... lorsque tout à coup, à l'extrémité opposée de la place, un cri sinistre retentit, et cinq ou six béguines accoururent vers l'église en poussant des cris d'alarme. La sacristine y répondit par de plus hautes lamentations encore; car elle ne doutait pas

qu'un affreux malheur ne fût arrivé, pour que l'éternel repos qui régnait la nuit dans le Béguinage fût troublé par un tel désordre. Sans savoir quel danger pouvait menacer soit elle-même, soit ses compagnes, elle courut au-devant d'elles, suivie de Liévin. La première qui la reconnut s'écria en levant les mains au ciel :

— Que Dieu nous protége, sœur Begge! Hélas! hélas! quelle profanation! quel malheur!

— Ciel! vous me faites mourir! Qu'y a-t-il donc? demanda sœur Begge avec une anxiété croissante.

— Ah! s'écria la première, nous arrivions avec notre vieille sœur Artevelde à notre demeure, et nous allions ouvrir la porte, quand tout à coup sœur Veerle a été arrachée d'au milieu de nous et enlevée par une échelle sur le mur. Elle se défendait et poussait des cris à fendre le cœur; mais il y avait beaucoup d'hommes; l'échelle a disparu par-dessus le mur... Nous sommes accourues... Oh! pauvre malheureuse enfant... entre les mains de brigands! Que va-t-il lui arriver?

Liévin n'attendit pas la fin de ces exclamations; un cri perçant s'échappa de sa poitrine; il tira sa dague, et, saisissant de l'autre main le bras de la béguine, il s'écria vivement :

— Venez! venez! montrez-moi l'endroit... que je la délivre! Vous n'osez pas? Mon Dieu! que faire?

— Je vais avec vous, dit une autre qui prit l'avance et l'eut bientôt conduit devant le mur où s'était commis le rapt.

Liévin y trouva un grand nombre de béguines qui se lamentaient sur le sort de leur malheureuse sœur; mais il n'y avait plus trace ni de Veerle ni des ravisseurs. Tout, au del' du mur, était noir et muet comme la tombe.

Emporté par une rage fébrile et en proie au plus profond désespoir, le jeune Denis s'enfuit hors du Béguinage, cou-

rut de l'autre côté du mur et écouta attentivement s'il n'entendait aucun bruit; il chercha aussi à percer les ténèbres du regard; mais tous ses efforts furent vains. Le cœur brisé et les yeux pleins de larmes, il revint au Béguinage, où il trouva beaucoup de gens accourus du voisinage à la nouvelle de l'enlèvement.

Peu après, Ghelnoot Van Lens accourut aussi avec d'autres amis d'Artevelde. Ils se partagèrent la tâche d'explorer le Rabot, les remparts de la ville, et même la campagne. Ils ne découvrirent rien qui pût faire deviner par où on avait emmené la pauvre Veerle.

Le soleil, à son lever, trouva Liévin arrosant de ses larmes le chemin, en dehors de la *Walpoort* (1), et presque anéanti par la lassitude et le désespoir.

XIV

À l'angle de la rue *Waelstege*, au bord de la Lys, était une vieille maison appartenant à Gérard Denis et qui, depuis quelque temps, était restée inhabitée, probablement à cause de son isolement. Elle était séparée de tous côtés des autres maisons, auxquelles elle ne se trouvait rattachée, avec le terrain qui en dépendait, que par de hautes murailles d'enceinte. La Lys en baignait les murs, et durant la saison des pluies, comme le cours de la rivière était plus rapide, on

(1) Aujourd'hui la *Porte de Bruges*.

pouvait entendre jusque dans les appartements intérieurs, le grondement des flots.

Trois ou quatre jours après l'enlèvement de l'infortunée Veerle, le roi des ribauds se trouvait dans une chambre spacieuse, au premier étage de cette maison. Une petite lampe portative répandait une lueur douteuse sur la table à côté de laquelle Muggelyn était assis. Pour empêcher plus sûrement que les curieux ou les espions ne remarquassent que quelqu'un habitait cette demeure déserte, on avait tendu derrière les volets de bois des fenêtres de longs morceaux de tapis déchirés, et, bien que le temps fût assez froid, il n'y avait pas de feu dans la chambre; mais un large réchaud plein de charbons ardents, brûlait sous le manteau de la cheminée.

Dans un coin, sur le parquet nu, quelques vieux morceaux de tapis amoncelés formaient un mauvais lit de camp.

Sur la table, à côté d'une cruche de vin, d'un verre et de nombreuses pièces de monnaie, se trouvaient un grand masque noir et une dague.

Le roi des ribauds ne portait pas son costume habituel; tel qu'il était en ce moment, on l'eût difficilement reconnu au premier coup d'œil; et, à coup sûr, ce n'était pas sans motif qu'il s'était accoutré d'une façon si extraordinaire.

Dans la solitude et la nuit, tandis qu'un morne silence régnait autour de lui et sur la ville entière, Muggelyn se livrait à une étrange occupation. Il jetait sans relâche des dés, parlait et s'agitait avec autant d'animation que s'il eût eu vis-à-vis de lui un invisible partenaire. Toutefois il ne s'agissait ici de rien de surnaturel; le roi des ribauds, afin de donner à sa passion pour les dés, au moins une apparence de satisfaction, avait provoqué sa main gauche à jouer contre sa main droite; il avait donné à chacune d'elles la moitié de son argent; puis, considérant sa main droite comme lui-

même, il jouait avec une profonde préoccupation et avec colère contre sa main gauche, qui lui avait déjà gagné presque tout ce qu'il possédait.

— On a bien raison, s'écria-t-il, de dire que le diable est du côté gauche, car si tu ne hantes pas le diable, je ne le connais pas !

Tout à coup Muggelyn entendit dans la chambre un bruit singulier, pareil au pénible soupir qui s'échappe d'une poitrine oppressée. Vraisemblablement ce n'était qu'un coup de vent dans la cheminée ou le gémissement d'une fenêtre mal fermée; cependant le roi des ribauds pâlit et promena les yeux avec anxiété tout autour de la chambre. Après avoir écouté pendant quelque temps avec une grande attention, il dit en grommelant :

— C'est étonnant : depuis que j'ai rêvé que je voyais ma mère debout devant mon lit, j'ai peur des revenants et des esprits ! Il y a dans mon corps je ne sais quoi, qui se prend de soi-même à trembler quand je suis seul, vers minuit, dans une chambre obscure. J'avais bien besoin aussi d'aller parler du diable ! Mais, à parler franc, qu'est-ce que le maudit pourrait faire de moi ? Je ne vaux assurément pas la peine qu'il se dérange de son chemin pour si peu... Ce n'était rien : un hibou ou un chat peut-être qui cherche société... Eh bien, je joue quitte ou double en trois coups ! Oses-tu risquer l'affaire ? Oui ? — Attention ! je commence ! — Quatorze ! — Dix ! — Ne maudirait-on pas le jeu ? Comme l'hôte du *Cerf*, sous le beffroi, maugréerait et enragerait si je perds et me vois obligé de le payer de nouveau en monnaie de singe ! Allons, allons, ne te presse pas, nous avons tout le temps. Le dernier coup ! — Ah ! trois six ! Cela fait bien en tout quarante-deux. Joue un peu contre cela ! Quoi ? tu oses dire que je mouille les dés ? que je te trompe ? Je ne sais ce qui m'empêche de te tordre le cou, séance tenante. Mais tu en serais

trop heureux, car le jeu ne continuerait pas et tu as certainement perdu. Ah! tu avoues que les choses se sont passées loyalement ? A toi! — Comment! dix-huit! Que le diable..... Ah! sept et neuf seulement! A moi, l'enjeu! Tu as perdu, camarade!

Il mit en poche avec joie les deux tas d'argent et dit en levant la cruche au-dessus du verre :

— Allons! je veux te faire boire un bon coup!

Une sorte de surprise et de dépit contracta le visage de Muggelyn, quand il remarqua qu'il ne restait plus de vin que pour remplir le verre à moitié. Il but ce reste lentement, jeta un mélancolique regard sur la cruche et se dit à lui-même :

— Vide! Je m'ennuie horriblement ici. Déjà trois nuits! Et où en sommes-nous avec ce coup manqué? L'affaire était mal emmanchée, quoiqu'il faille avoir l'âme du chef-doyen pour trouver des choses pareilles. Si cela eût réussi, cela eût porté un fameux coup au capitaine-général. La jeune fille n'était pas difficile à enlever; elle ne pèse pas plus qu'une plume et est tombée en pamoison avec beaucoup de bonne volonté; mais là n'était pas la difficulté. Il nous fallait aussi maître Ghelnoot Van Lens, pour faire croire qu'il l'avait enlevée avec son consentement. Sur ces entrefaites, la calomnie aurait fait son chemin, et, après les avoir tenus cachés pendant quelques semaines dans la West-Flandre, on les eût abandonnés tous deux dans un lieu écarté. De cette façon, ils seraient sans doute revenus ensemble. Il est vrai qu'ils auraient pris le ciel et la terre à témoin de leur innocence; mais effacez donc les souillures de la calomnie quand elle s'est attachée à vous, ne fût-ce que pendant quelques jours! Serait-il vrai que la langue de la vipère distille le poison le plus violent? Il me semble que la langue de l'homme tue avec plus de certitude. Le capitaine général qui met

dessus tout le sentiment de l'honneur, aurait douté de la vertu de sa fille et de son meilleur ami. Voilà le but qu'il fallait atteindre ! Je comprends dans quel désespoir cela l'eût jeté et quelle horrible douleur cela lui eût causé ; mais ce que je comprends mieux encore, c'est que moi, vaurien, ivrogne et joueur, je ne suis pas assez méchant pour tramer de pareils complots. En vérité, quand j'y pense, je commence à croire que j'ai encore un bon cœur; car, je le dis tout net, je ne voudrais pas être dans la peau de maître Denis. Si celui-là ne rôtit pas un jour au plus profond de l'enfer, j'ai encore quelque chance d'arriver au paradis, quoique cela me semble fort douteux pour le moment. Qui sait ? Avec tout cela je suis pourtant curieux de savoir ce qu'on fera de la jeune fille et je m'étonne que le chef-doyen n'ait pas encore trouvé quelque nouvelle méchanceté pour se débarrasser de ce lourd paquet. Si c'était une autre, il y a longtemps que je lui aurais donné le coup de grâce et l'aurais fait retrouver sur le pavé de quelque rue ; mais je ne sais quel étrange sentiment de faiblesse s'empare de moi quand je la vois. Sa voix est si douce, si caressante ! Elle parle si bien, sans colère ; elle a de si belles paroles, que je ne me sens vraiment pas la force de faire du mal au pauvre agneau. Elle doit être protégée par quelque secret; car moi, qui ne savais pas qu'un homme pût jamais respecter une femme, je n'approche de cette jeune fille sans défense qu'avec une sorte de crainte et de respect... Pourquoi faut-il aussi que le chef-doyen exerce sa vengeance sur une femme? — Sur la fiancée de son propre fils ? Parce qu'il n'est pas capitaine général et ne le sera jamais ? Cela irait drôlement à Gand, si ce diable incarné y était maître ! Je ne comprends pas comment maître Artevelde, qui doit cependant connaître la haine du chef-doyen et peut-être ses entreprises contre lui, n'a pas déjà écrasé la tête à ce serpent. Il le pourrait ce-

pendant d'un signe la main! Oui, mais, Muggelyn, que deviendraient alors les livres de gros et la cruche de vin et le bienheureux jeu de dés? Maudit argent! Que dis-je là? Allons, allons! je tombe de sommeil à songer à ces choses sérieuses... Il doit être minuit depuis longtemps; je vais aller me fourrer dans mon nid jusqu'à demain; aussi bien la jeune fille n'a-t-elle besoin de rien. Si seulement je puis dormir! J'ai bu terriblement peu; ou ce trompeur met-il peut-être de l'eau dans son vin, de peur que je ne m'oublie et que je ne mette ses forfaits au jour?

En disant ces derniers mots, Muggelyn se leva de table et se laissa choir tout vêtu sur son lit de camp.

Il essayait de fermer les yeux pour s'endormir, lorsque tout à coup un bruit retentit dans le vestibule du rez-de-chaussée.

— Qu'est-ce que cela peut être? grommela le roi des ribauds en bondissant sur son siége. Aurait-on découvert l'endroit où les loups ont emporté l'agneau? Alors je n'ai rien de mieux à faire que de descendre sous la voûte de la Lys et de gagner à la nage le pont de l'Écluse.

Sur ces entrefaites, prêtant attentivement l'oreille, il entendit, cette fois plus distinctement, qu'on avait frappé trois coups légers à la porte extérieure.

— Le chef-doyen! s'écria-t-il avec surprise... qui revient après-minuit? Cela ne peut annoncer rien de bon. Allons! je vais ouvrir, il apporte peut-être une nouvelle cruche.

Il prit la lampe, descendit l'escalier et ouvrit la porte en disant d'une voix étouffée à Gérard Denis :

— Ah çà, maître, ce n'est pas bien à vous de venir m'éveiller aussi tard : je rêvais justement que nous partions ensemble pour l'enfer, et le voyage était singulièrement étrange, je vous l'assure...

Le chef-doyen ferma la porte avec précipitation, et, sans

répondre, tandis que Muggelyn lui portait la lampe au visage et s'écriait avec surprise :

— Vous tremblez, maître! La sueur découle de votre front! Auriez-vous rencontré en chemin l'esprit de votre femme? C'est égal : je n'ai pas encore vu le diable; mais maintenant je le vois.

— Tais-toi, sur ta vie, tais-toi! hurla Denis avec un frémissement de rage.

Il saisit le roi des ribauds par le bras et le força, malgré ses railleries, à monter l'escalier avec lui. Arrivé dans la chambre, il se laissa tomber sur un siége et dit avec le plus grand trouble :

— Muggelyn, nous sommes perdus si la jeune fille demeure ici jusqu'au matin! Un habitant de Marienland a déclaré au premier échevin que le soir de l'enlèvement il avait vu une barque dans laquelle se trouvaient quelques hommes silencieux, descendre la Lieve et que, dans l'obscurité, il avait aperçu quelque chose de fort blanc au milieu de la barque. On a supposé là-dessus que l'objet blanc était la coiffe de la béguine. On donne en ce moment à tous les dizainiers de service l'ordre de fouiller du haut en bas, au point du jour, toutes les maisons situées au bord de la Lieve et de la Lys; et vous pensez bien qu'on ne passera pas celle-ci. Si l'on découvre la jeune fille, l'échafaud nous attend; le rapt est puni de la décapitation, tu le sais!

—Oui, je n'ai pas envie de mourir si haut. Voyez à vous sauver vous-même; quant à moi, je regagne mon gîte de la *Walpoort* (1) ; et, si l'on trouve la jeune fille, tant mieux!

— Comment, tant mieux! s'écria Denis avec rage. Dans une maison qui m'appartient? où je suis entré et d'où je suis

(1) Aujourd'hui la *Porte de Bruges*.

sorti si souvent depuis trois jours? Tu veux me livrer sans pitié au bourreau, ingrat!

— Ingrat? grommela Muggelyn, comme si un petit coquin pouvait devoir de la reconnaissance à un grand coquin! Mais, voyons, — vous seriez bien capable de me trahir, s l'on mettait la main sur vous. Vous ne voulez pas qu'on trouve la jeune fille ici? Eh bien, mettez-la dans la rue et laissez-la courir où il lui plaira.

— Pour l'amour de Dieu, Muggelyn, cesse de plaisanter, le danger est plus grand que tu ne le penses.

— Je ne plaisante pas.

— Et la jeune fille ne reconnaîtra-t-elle pas le chemin qu'elle a suivi? Ne désignera-t-elle pas la maison où on l'a tenue enfermée?

— Je ne le crois pas, chef-doyen; j'entends qu'il faut lui bander les yeux et l'empêcher de crier. On pourrait alors la transporter dans un autre quartier de la ville et la planter là.

— Mais, mal avisé que tu es, si la garde de nuit ou même un seul bourgeois te rencontre, nous sommes trahis!

— C'est vrai! Dites donc, vous, ce qu'il faut faire?

Le chef-doyen se rapprocha davantage du roi des ribauds, qui était assis non loin de lui, et, lui prenant la main, il dit :

— Ah! Muggelyn, es-tu arrivé à l'âge que tu as sans savoir qu'un médecin prudent a recours au fer, dès que les moyens ordinaires sont devenus impuissants à guérir une blessure dangereuse? Ne trouverait-on pas dans ton cœur courageux assez d'énergie pour te résoudre au seul acte qui puisse nous sauver? Serait-ce bien la première fois que ta dague te débarrasserait d'un témoin importun?

Muggelyn regarda fixement le chef-doyen dans les yeux avec stupéfaction et dit en souriant à demi :

— Vous pensez sans doute que j'ai appris le latin pour comprendre cet obscur galimatias? Vous voulez de nou-

veau atteindre votre but par les voies détournées, maître; mais, si vous ne vous y prenez pas mieux, vous pouvez continuer jusqu'à demain; je ne vous en comprendrai pas davantage.

Un frisson d'impatience et de colère fit tressaillir Gérard Denis; mais il se contint et reprit :

— Un secret n'est jamais plus fidèlement gardé, Muggelyn, que lorsqu'il est enfoui sous la pierre d'une tombe. Les morts seuls sont muets pour l'éternité!

— Mais, maître, qu'est-ce que notre position a de commun avec les morts? Vous croyez-vous déjà sans tête? Je n'en suis pas encore là. Tant qu'on est en vie, on a chance de continuer de vivre.

— Misérable hypocrite, murmura le chef-doyen, tu ne veux pas me comprendre. Même en cet instant suprême, tu ne peux t'empêcher de railler. Eh bien, je vais te parler net : il faut tuer la jeune fille!

— Comment? Que dites-vous? s'écria le roi des ribauds; tuer la jeune fille!

Il voulut se lever, mais Denis le maintint avec force sur son siége et poursuivit :

— Il faut la tuer, te dis-je; puis porter son cadavre jusqu'au pont de *Liefkens*, y attacher une pierre et le jeter dans la Lys!

Cette fois, Muggelyn arracha son bras de la main crispée du chef-doyen, bondit, et se dressa, saisi d'horreur.

— Jamais! jamais! s'écria-t-il.

— Ah! ah! dit Denis avec une amère ironie, c'est ce que nous verrons. Ta puérile indignation me surprendrait, si je ne savais combien de meurtres tu as déjà sur la conscience. C'est de l'argent, beaucoup d'argent qu'il te faut, n'est-ce pas? Tu sens que l'occasion est bonne pour m'extorquer de

nouveau un petit trésor. Ne crains rien, je t'en donnerai un grand.

Ces derniers mots parurent faire une profonde impression sur l'esprit de Muggelyn : on eût dit qu'ils lui inspiraient une soudaine terreur et lui enlevaient toute son énergie; il alla se rasseoir et dit d'un ton grave :

— Maître, maître, vous savez très-bien par où la séduction peut me prendre; mais, à vous parler avec une pleine confiance, je vous prie de garder votre argent cette fois; ne me forcez pas à commettre une action qui pour la première fois de ma vie me fait frémir à l'idée du sang répandu et me rappelle qu'il nous faudra un jour rendre compte là-haut.

Denis jeta un dédaigneux regard sur Muggelyn et dit :

— Lâche! si j'eusse su plus tôt que tu étais aussi couard, je t'eusse laissé de côté avec mépris et j'eusse confié le soin de ma vengeance à un homme plus déterminé.

— Si vous êtes si courageux, vous, que ne la tuez-vous vous-même? s'écria le roi des ribauds avec colère. Vous qui avez si soif du sang du capitaine général et des siens, versez-le vous-même, ou ne parlez plus de lâche et de couard. C'est vous qui êtes un lâche!

— A chacun sa tâche, Muggelyn; à moi de te combler de richesses et d'aisance, à toi d'être l'exécuteur de mes désirs. C'est bien là notre convention... Et je ne comprends pas que tu puisses avoir l'idée de lui laisser la vie. Tu penses que ce masque te rend suffisamment méconnaissable? Et ta voix donc? ne pourra-t-elle la reconnaître?

— Elle ne m'a jamais entendu parler, sinon dans ce maudit repaire, s'écria le ribaud, comment voulez-vous donc qu'elle devine qui je suis?

— Et plus tard, si elle te rencontre et que ta voix frappe son oreille? Cela peut arriver... En tout cas, cette discussion a déjà duré trop longtemps; le temps me manque pour

écouter l'apologie de ta vertu; tu oublies que nous jouons avec notre vie. Eh bien, il faut choisir : vingt livres de récompense ou le glaive du bourreau; car si tu ne fais pas ma volonté cette nuit, je te ferai accuser moi-même par les gens qui t'ont prêté aide. Ils ne me connaissent point, mais je les connais bien, moi! Tu sais, par ta propre expérience, ce qu'on peut obtenir avec de l'argent. Quant à moi, mes mesures sont prises pour échapper à la justice et faire tout retomber sur toi. Et me fallût-il payer un gaillard plus résolu que toi, pour te fermer la bouche d'un coup de dague, je ne reculerais pas, tu le sais!

— C'est l'enfer qui vous a couvé! s'écria Muggelyn avec tristesse. Je ne vaux pas grand'chose à coup sûr; mais malheur à qui se trouve en contact avec vous! Adieu sa pauvre âme! Si vous étiez un envoyé de Satan lui-même, vous ne pourriez mieux remplir votre devoir.

— Je te conseille fort de me faire un sermon! dit Denis avec un dédaigneux sourire; le temps est bien choisi pour cela et tu pourras le répéter d'autant mieux sur l'échafaud! J'ai honte de ta faiblesse; et vraiment, Muggelyn, je ne te reconnais plus dans l'impuissant enfant que je vois devant moi. Es-tu donc tellement changé, qu'un monceau d'argent comme vingt livres, n'ait plus de pouvoir sur ton âme? L'envie de devenir meilleur t'a-t-elle pris peut-être? Ce serait bien le cas de dire que le diable s'est fait ermite. Pauvre Muggelyn, j'ai vraiment pitié de toi!

— Vingt livres! C'est une somme énorme! dit Muggelyn en soupirant. Et quand recevrai-je ce trésor?

— Dès demain, répondit le chef-doyen avec une joie visible; dès cette nuit, si tu hâtes et fais la chose bravement et prudemment.

— Je ne sais ce qui me prend; croyez-moi, maître, je tremble quand je pense à ce meurtre.

— Eh bien, écoute, je ne te donne pas seulement vingt livres, mais je te promets encore une pension annuelle de pareille somme, et m'engage à t'assurer à jamais une existence digne d'envie. Folie que tes craintes, Muggelyn ; tu les vaincras facilement. Sinon l'échafaud, la mort par le glaive du bourreau ou par une dague payée... Tu peux faire librement ton choix. Eh bien, qu'en dis-tu? N'hésite pas davantage ; ces puériles lenteurs accroissent inutilement le danger et me pèsent lourdement. Encore un instant, et je pars en t'abandonnant à ton sort.

— Il était écrit dans l'enfer, murmura Muggelyn, que vous me plongeriez dans cet abîme de perversité. Soit! je la tuerai et j'irai jeter son cadavre dans la Lys, près du pont de Liefkens, comme vous l'avez dit!

— Ainsi je puis compter que dans une heure il ne restera plus trace de sa présence dans cette maison... et que la mort gardera son secret?

— Je le fais avec répugnance et horreur, je le déclare encore, répondit Muggelyn, mais retournez tranquillement chez vous; je vous promets que le cadavre de la jeune fille sera bientôt enseveli au fond de la Lys; je tiendrai ma parole, vous me connaissez!

— Oh! je le savais bien! dit le chef-doyen avec joie. Ce sont de sottes idées qui te passent parfois par la tête; au fond, tu es bien l'homme le plus déterminé que je connaisse. Ainsi, Muggelyn, hâte-toi, et de la prudence! Charge le cadavre avec une bonne pierre; fais disparaître soigneusement les taches de sang avant de partir d'ici, et remets tout dans l'état où cela était avant l'enlèvement. Je n'ai pas besoin de te dire que ta propre vie en dépend. Hâte-toi; j'attendrai pour te recevoir chez moi. Garde ta lumière, je fermerai la porte.

A ces mots, il pressa la main du ribaud, quitta la chambre et disparut d'un pas rapide dans le corridor.

Le roi des ribauds resta un instant muet, le regard fixe et arrêté devant lui ; peu à peu un farouche sourire se dessina sur son visage et il se dit à lui-même :

— En vérité, le chef-doyen a raison : c'est une sottise. Puisque cela doit être, je n'y puis rien. Elle ou nous devons mourir, — ainsi c'est une légitime défense de ma vie, — et puis le sang d'une femme est-il plus précieux que celui d'un homme ? Allons, plus tôt ce sera fait, plus tôt ce sera oublié !

A ces mots, il prit sa dague sur la table, et, s'agenouillant sous la cheminée, il se mit à en aiguiser la pointe sur les briques du parquet, tout en poursuivant le cours de ses réflexions :

— Il est bien inutile, murmura-t-il, de tant affiler ma dague... un seul coup, et elle ne bougera plus ; — cependant une dague bien aiguisée ne fait pas tant de mal. Pourquoi la faire souffrir inutilement ?

Il essaya bientôt sur sa main la pointe de l'arme meurtrière et dit en s'approchant de la table :

— Une véritable aiguille ! Mettrai-je encore ce gênant masque ? Pourquoi pas ? Je ne veux pas qu'elle me reconnaisse avant de mourir. Cela m'ôterait peut-être toute résolution. Allons, et marchons doucement ; elle dort probablement ; il vaut mieux que je lui porte le coup sans l'éveiller ; elle ne sentira rien... un sommeil sans fin ! C'est la mort la plus douce...

Puis, s'étant noué le masque sur le visage, il sortit presque sans bruit de la chambre, la dague dans une main et la lampe dans l'autre. Arrivé au rez-de-chaussée, il traversa deux ou trois pièces, jusqu'à ce qu'enfin il ouvrit une porte mystérieuse et descendit par un escalier de pierre à une

certaine profondeur dans le sol. Il ouvrit alors avec la plus grande précaution la porte d'un cachot et y entra sur la pointe des pieds, en dirigeant la lumière de la lampe sur la prisonnière et en tenant sa dague prête pour lui donner le coup mortel. Cependant le spectacle qui s'offrit à sa vue l'arrêta soudain et lui fit cacher sa dague derrière son dos.

Veerle était agenouillée sur sa couche de paille et, les mains jointes, adressait à Dieu une fervente prière : une expression de sereine consolation, sinon de joie, animait son visage, dont la pâleur se détachait encore sur sa coiffure blanche. A l'apparition du roi des ribauds, elle avait laissé tomber ses bras, et, dirigeant les yeux vers lui avec un doux et mélancolique sourire, elle l'avait regardé comme si elle se réjouissait de sa venue.

— Ah! mon ami, dit-elle, j'ai prié pour vous!

— Pour moi? s'écria le ribaud avec surprise : pour moi? Et pourquoi?

— Je remerciais Dieu de ce que, dans mon malheur, il m'eût donné un bon homme pour geôlier, répondit-elle d'une voix pleine de douceur : je vois bien que, qui que vous soyez, vous n'avez pas un cœur méchant. Ne m'avez-vous pas traitée avec compassion? ne m'avez-vous pas respectée dans mon infortune? Ah! je le sens, vous êtes un instrument dans la main de mes persécuteurs; mais je vous suis reconnaissante de la protection que vous avez accordée à une malheureuse jeune fille. C'est une bonne action pour laquelle j'ai appelé sur vous la bénédiction du ciel.

Muggelyn fut ému à ces paroles; il pencha la tête, resta muet et plongé dans une profonde préoccupation

— Vous êtes triste? demanda Veerle avec intérêt; vous est-il arrivé quelque chose qui vous fasse de la peine, mon ami?

Le ribaud ne lui répondit pas. Il cherchait à s'inspirer

l'énergie nécessaire pour accomplir sa terrible mission et à se donner la conviction qu'il n'y avait pas à revenir sur la résolution prise, quelque vives que fussent les émotions, nouvelles pour lui, qu'éveillait dans son cœur le langage affectueux de la jeune fille. Après une lutte assez longue, il dompta tout sentiment de crainte et de pitié, et dit d'un ton qui fit frémir la jeune fille et en lui montrant sa dague étincelante :

— Jeune fille, je suis venu pour vous tuer! Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez; les belles paroles n'y feront rien. Ainsi, si vous êtes vraiment reconnaissante envers moi, livrez-vous au coup de mort avec résignation; présentez-moi votre sein; je vous ferai peu souffrir.

— Me tuer! s'écria Veerle en s'enfuyant dans le coin le plus éloigné de la cave; ah! ce n'est pas possible!

— Il le faut! grommela le ribaud d'une voix sinistre. Si vous avez encore quelque chose à dire au ciel, faites-le vite; car je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.

— Hélas! hélas! s'écria Veerle en sanglotant et en rampant sur les genoux au-devant du meurtrier qui s'approchait, vous n'avez donc jamais connu votre mère, pour pouvoir tuer de sang-froid une innocente femme?

— Ma mère? Elle est morte depuis longtemps, dit le ribaud en retirant sa dague. — La voilà qui va parler de ma mère! c'est comme si elle avait le don de me mettre à la torture. Mais il est trop tard pour reculer!

— Ah! le nom de votre mère retient votre main, dit Veerle d'une voix pleine d'espoir; vous aimez son souvenir! Vous ne pouvez être un scélérat, un assassin!

— Il vous faut mourir pourtant! dit le ribaud du ton d'une froide et irrévocable sentence.

— Non! non! s'écria la jeune fille, l'âme de votre mère

me protége. Ah! je vous en conjure par son doux amour pour vous, par sa mémoire, ayez pitié de moi!

Le ribaud ne répondit pas, et resta immobile, mais il tremblait visiblement.

— Grâce! grâce! Oh! mon ami, laissez-moi vivre! Vous tueriez en même temps ma mère, mon père... Pourquoi verser mon sang? Je n'ai jamais fait de mal à personne au au monde... Dieu nous voit aussi dans ce cachot : il est le vengeur de l'innocence. Voyez, j'embrasse vos genoux, je suis à vos pieds... Non, non, vous ne le ferez pas...

Muggelyn sentit tout son courage faiblir. Il lui semblait, en effet, voir flotter devant la jeune fille cette même ombre insaisissable de sa mère, qui une fois lui était apparue en rêve, auprès de son lit. Tandis que Veerle, en proie à une muette angoisse, étreignait ses genoux de ses deux bras et baignait ses pieds de larmes abondantes, une vive lutte s'engageait chez le ribaud entre son esprit et son cœur.

Enfin il entra dans une sorte de fureur et, se révoltant contre les émotions inconnues qui le dominaient, il résolut de mettre promptement fin à la situation critique dans laquelle il se trouvait. Il poussa un cri rauque, saisit la jeune fille par la tête et voulut la renverser en arrière pour la tuer, en lui portant un seul coup dans la poitrine; mais elle, frissonnante et glacée de terreur, échappa à ses mains et courut au lit de camp, d'où elle étendit vers lui, comme un espoir de salut, la petite croix suspendue à sa ceinture. En voyant le ribaud s'avancer vers elle, la dague haute et les yeux étincelants, elle poussa un cri suprême de désespoir :

— Mon père, ma mère, Liévin, adieu! Et elle tomba en arrière sur la paille, immobile comme une statue.

Le ribaud porta la lampe au-dessus d'elle et murmura :

— Si elle était morte! C'est bien possible; on dirait qu'elle a voulu m'épargner un meurtre.

Il souleva le corps de terre et le laissa retomber comme une masse de plomb. En ne remarquant pas le moindre mouvement, il dit avec joie :

— Elle a vraiment eu la bonté de mourir ! Dormirait-elle peut-être ? Alors elle ne paraît pas avoir envie de se réveiller d'ici à longtemps. Faisons le reste maintenant : allons jeter le corps dans la Lys. Voilà une affaire faite et vingt livres gagnées !

En parlant ainsi il avait chargé la jeune fille sur son épaule et il monta, au milieu de l'obscurité la plus épaisse, l'escalier de pierre jusque dans le corridor, d'où il sortit par une porte de derrière et descendit quelques nouvelles marches qui le conduisirent sous la voûte où coulait lentement l'eau. Il déposa son fardeau sur l'escalier, et, ayant trouvé une grosse pierre sous la voûte, il attira de la main une barque près du bord et plaça dedans la jeune fille, dans l'intention de descendre lui-même avec elle le courant de la rivière.

Tout à coup il entendit dans une maison qui se trouvait de l'autre côté de la rivière, un bruit de voix humaines et il crut même apercevoir dans les ténèbres une tête qui se penchait par une fenêtre au-dessus de l'eau.

Dans cette situation, le ribaud se mit à trembler d'anxiété et attendit, indécis, que le bruit cessât de se faire entendre. Il ne savait que faire. S'il descendait la Lys avec la jeune fille, on pouvait facilement le surprendre : Il n'y avait pas songé une seule fois auparavant, et, maintenant que Gérard Denis lui avait inspiré une si grande terreur de l'échafaud, il ne se sentait nulle envie de s'exposer imprudemment dans un moment où l'on avait considérablement augmenté les gardes de nuit.

Enfin il crut avoir résolu la difficulté et se dit à lui-même d'une voix sourde :

— Je crois que cette fille m'a ensorcelé! En vérité, Muggelyn, tu perds la tête. Y a-t-il rien de plus simple? Je pousse la barque au milieu de la rivière : elle descendra bien la Lys toute seule. Je l'attends près du pont d'Amour et m'y laisse glisser par les poteaux; là, caché sous le pont, je lui lie la pierre autour des reins... et, si on me découvre, j'aurai même le mérite d'un homme qui risque sa vie pour sauver quelqu'un. Le hasard peut m'avoir conduit là comme le premier venu. Ah! voilà une bonne idée. A tout à l'heure, ma fille!

Il poussa du pied la barque dans la rivière, et, sans la suivre des yeux, il courut sur-le-champ vers la cave, où il prit la lampe pour remonter à sa chambre. Là, il jeta son masque, endossa à la hâte son costume de ribaud et quitta la maison.

D'un pas circonspect, il traversa le marché au fil et la rue d'Or pour aller attendre la barque. En approchant de la Lys, il vit dans le lointain, se détacher, sur le ciel moins sombre, une ombre noire comme celle d'une personne qui eût été sur le pont d'Amour même. Le ribaud se serra contre les maisons et se glissa, comme un renard aux aguets, jusqu'au pré d'Amour, où s'élevait non loin du pont un bâtiment isolé, à l'abri duquel il se mit à épier le promeneur nocturne.

Le personnage mystérieux qui, à cette heure solitaire, regardait l'eau du haut du pont, bien qu'il ne se montrât à peine dans l'obscurité que quelques rides brillantes à la surface de la rivière, — était Liévin Denis, qui, poursuivi par une inexprimable douleur, et fuyant le sommeil, était venu demander à la fraicheur de la nuit quelque soulagement et quelque distraction. Sous le ciel sombre, aussi bien que dans la maison de son père, il était sans cesse plongé dans de sinistres rêves, qui lui montraient sa pauvre Veerle luttant contre le déshonneur et la mort, et, à son dernier soupir

prononçant encore son nom comme un suprême secours. Il voyait son cadavre sanglant et mutilé, gisant devant lui dans les ténèbres, et pleurant des larmes de désespoir et de rage. Depuis l'enlèvement de la jeune fille, il avait, en compagnie de Ghelnoot Van Lens et de Liévin Comyne, parcouru jour et nuit, en tous sens, les rues de la ville et fait des perquisitions dans la campagne et les communes environnantes; toutes ses recherches avaient été inutiles.

L'infortuné Liévin venait de parcourir encore une partie de la ville et se trouvait depuis une demi-heure sur le pont d'Amour, immobile, sans but, les yeux tournés vers la porte de Saint-Georges (1).

Tout à coup il fut tiré de sa profonde rêverie par le choc d'un objet qui se heurtait contre les poteaux du pont. En regardant avec plus d'attention dans l'eau, il aperçut bientôt une barque qui descendait lentement le courant sous ses yeux. A peine eut-il reconnu dans la coiffure blanche de Veerle, la forme de celle des béguines, qu'il poussa un cri, et que, tout tremblant d'émotion, il courut au pré d'Amour en passant devant le ribaud. Là, au bord de la Lys, il regarda un instant et avec anxiété, les bras étendus vers la barque, comme pour l'attirer à lui. Bientôt il se laissa glisser dans l'eau et se mit à nager de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il atteignit la barque. Il l'entraîna avec effort en nageant jusqu'au bord, sortit de la rivière, et traîna sur l'herbe de la prairie le corps inanimé. Malgré l'obscurité de la nuit, à peine eut-il, de la main et des yeux, reconnu sa bien-aimée, qu'il s'affaissa à côté d'elle, en proie au plus violent désespoir, et, versant un torrent de larmes, il posait de temps en temps ses lèvres brûlantes sur le front glacé de la jeune fille, en sanglotant :

(1) Démolie en 1577.

— Veerle ! Veerle ! lui disait-il, ma bonne sœur, entends-moi ! C'est moi, ton ami, ton fiancé ! éveille-toi, ma bien-aimée ! Ah! encore un regard de tes yeux, encore un son de ta voix... et nous allons ensemble auprès de Dieu. Hélas! hélas ! morte ! elle est morte !

Dans son désespoir, il s'arrachait les cheveux et semblait vouloir se déchirer le sein. Bientôt il s'écria de nouveau, comme un homme qui a pris une résolution extrême :

— Veerle, Veerle, vivre sans toi ? Non, non, le coup qui t'a frappée a aussi brisé mon cœur. Monde, infâme et misérable monde, adieu !

A ces mots il posa ses lèvres sur la bouche de la jeune fille et y appuya un long baiser d'adieu.

Sous cet ardent baiser un frisson parcourut le corps de la jeune fille.

— Elle vit ! elle vit ! s'écria Liévin transporté de joie, et il leva les mains au ciel. Béni soyez-vous, ô mon Dieu ! elle vit encore !

Et, plaçant avec une énergie fébrile la jeune fille sur son épaule, il traversa le pré d'Amour en courant et en poussant de joyeuses exclamations, comme s'il eût ravi à l'ennemi un inestimable trésor.

Dès que le jeune homme triomphant eut disparu avec son cher fardeau au delà du pont de l'Arbrisseau, le roi des ribauds quitta sa retraite et se glissa le long du bord de la Lys jusqu'à ce qu'il trouvât un peu plus loin la barque arrêtée par une saillie du terrain. Il la tira lentement par la corde le long du pré d'Amour, jusqu'aux environs du pont ; là, il entra dans l'embarcation et se mit à remonter le courant avec prudence.

Sur ces entrefaites, il murmurait en lui-même :

— Aq çà ! Muggelyn, mon ami, rêves-tu ou le diable se mêle-t-il vraiment de l'affaire ? Tu viens de te laisser joli-

ment attraper. Une autre fois tu ne te fieras plus autant à l'évanouissement des femmes. Elles font la morte comme si elles l'avaient appris. La jeune fille a eu soin aussi de ressusciter juste quand il en était temps... Mais qui est-ce qui peut avoir envoyé le fils du chef-doyen au pré d'Amour? On dirait qu'ils se sont concertés pour me faire tomber dans le piége... Mais tout va encore pour le mieux ; et puisque la jeune fille vit, je souhaite qu'elle vive longtemps; cela m'importe peu, et je suis content de ne pas avoir versé son sang. Jusqu'à mon lit de mort, ce regret m'aurait poursuivi sans cesse. Maintenant, quand j'aurai ramené la barque à sa place et tout rangé ou mis de côté dans le coupe-gorge de maître Denis, — je suis curieux de savoir comment on pourrait découvrir quelque chose. Le chef-doyen doit être content du résultat et me donnera tout à l'heure les vingt livres. Mais si le coquin me refusait la récompense maintenant? Ah! alors ce serait mon tour de le menacer et de le faire trembler. Non, non, il se hâtera de me satisfaire, car il a aussi peu que Muggelyn envie de faire connaissance de près avec le bourreau... et, sur ma parole, je me sens capable de trahir le scélérat, et de le faire monter à l'échafaud, dussé-je moi-même lui tenir compagnie!...

En disant ces mots, le roi des ribauds atteignait la maison isolée et disparaissait sous la sombre voûte.

XV

Quelques jours plus tard, Artevelde était auprès du lit de sa fille malade. Il fixait son regard attristé sur le pâle visage

de la jeune fille endormie et tenait une de ses mains dans les siennes. Il était là, immobile, muet, dans la crainte que le moindre bruit n'éveillât son enfant souffrante; il pensait à elle, il pensait à lui-même et aux péripéties de sa triste destinée.

Il y avait quelques années qu'à la prière du peuple, il avait quitté la vie privée et sacrifié son propre repos pour délivrer sa patrie et se dévouer à sa prospérité. Dieu avait béni ses efforts; il avait donné à la Flandre une parfaite unité, conclu un traité de commerce et de commune défense avec le Brabant et le Hainaut, porté l'industrie au comble de la prospérité, arraché pour jamais le pays à l'autorité de la France et à sa funeste influence, humilié et rempli de respect pour la race thioise les ennemis de la Flandre. Il faisait d'énergiques efforts pour regagner les villes de Lille, Douai et Orchies, afin de former une confédération générale de tous les peuples bas-allemands, et se flattait de l'espoir que Gand, sa ville natale, deviendrait la capitale de ce puissant royaume thiois. Il avait consacré sa vie à l'exécution de ces projets grandioses; pour eux il avait oublié sa famille, amoindri sa fortune et accepté l'amer calice de douleur... Et maintenant, en récompense de tant de sacrifices, de tant de dangers et de souffrances, il ne trouvait que la persécution, la calomnie et la haine! On avait osé méditer jusqu'au meurtre de sa malheureuse enfant, avec l'espoir d'empoisonner sa vie par cette lâche et odieuse vengeance! De tout ce qui lui était cher, rien n'était resté sans souillure : femme, fille, amis, la calomnie avait tout attaqué. Lui-même était en butte aux soupçons les plus odieux, à la défiance la plus malveillante.

Quel serait, à la fin, le résultat de sa difficile et laborieuse carrière? A ce moment de sa triste rêverie, les terribles paroles de Louis de Nevers semblèrent retentir à son oreille, comme une prophétie. Le prince lui avait dit au commen-

cement de ses patriotiques tentatives : « Le sort vous place à la tête d'une multitude remuante et séditieuse, jusqu'au jour où ce même peuple vous trainera dans la boue et vous déchirera, comme des chiens furieux ; n'est-ce pas la destinée ordinaire des idoles du peuple?

Son âme, assaillie par toutes ces pensées, qui étaient autant d'amers souvenirs et de tristes perspectives, tomba un instant dans la faiblesse du désespoir, et le capitaine général ne repoussa pas d'abord l'idée qu'il achèterait la paix et peut-être la vie par le sacrifice des charges et du pouvoir qu'il tenait de la ville de Gand. Mais à cette pensée, le Sage Homme releva la tête; un éclair d'indignation jaillit de ses yeux ; il lui semblait voir, dans l'avenir, sa patrie prosternée aux pieds de la France, la liberté anéantie, l'industrie paralysée, la misère régnant en souveraine, la guerre civile, et la Flandre, séparée de tous ses alliés, humiliée et opprimée luttant avec désespoir contre son incorporation définitive au pays qui depuis des siècles la guettait comme une proie! Ce spectacle l'effraya, et se relevant fièrement . Non, dit-il, cela ne sera pas! Il retrempa sa virile énergie dans la conviction que rien ne pouvait le détourner de sa destinée et qu'il devait la remplir jusqu'au bout,—quoi qu'il arrivât, — dût son sang et celui de sa famille sceller la puissance et la grandeur de son pays... Il accomplirait son œuvre ! Dieu et la postérité seraient ses juges!

Cependant Artevelde portait de temps en temps sur Veerle un regard plein de tendresse et de pitié, lorsque sa femme entra dans la chambre et lui dit à voix basse que le premier échevin était venu pour lui parler. Le capitaine général se leva et se rendit dans l'arrière-salle, où l'attendait messire Maes Van Vaernewyck.

— Eh bien, dit-il en serrant la main de son ami, est-on sur la trace des assassins ?

— Pas le moins du monde, capitaine général, répondit le premier échevin avec découragement, toutes les recherches demeurent sans résultat. Peut-être ne saura-t-on jamais qui a commis ce lâche attentat.

— Et vous croyez vraiment qu'on n'a eu d'autre but que de remplir mon cœur de douleur ?

— Je le crois ; et ce qui me confirme dans cette présomption, c'est que, dès le lendemain de l'enlèvement, le bruit courait parmi le peuple que maître Ghelnoot Van Lens ne serait pas demeuré étranger au crime. C'est toujours le même système, capitaine général : vous combattre par toutes sortes de moyens odieux ; calomnier et souiller quiconque vous est attaché par les liens du sang ou de l'amitié ! Mais permettez-moi pour un instant de vous parler de choses très-graves qui ont assez d'importance pour mériter que vous y prêtiez attention sur-le-champ, même au milieu de votre tristesse. Nos gens arrivent d'Audenaerde et amènent Persemier et ses complices prisonniers à Gand. Les autres léliards ont été défaits dans un combat par les bourgeois d'Audenaerde (1). Selon les déclarations de quelques-uns des prisonniers, cette attaque nocturne aurait eu pour but de s'emparer par trahison d'une place forte, afin d'avoir un centre pour réveiller l'esprit de révolte et la guerre civile. Il paraît, selon leur dire, que l'on a formé en France un nouveau plan pour ravir sa liberté à la Flandre et la replacer sous l'influence de l'étranger. Le comte lui-même ferait cette fois tous ses efforts, fût-ce même à main armée, pour contraindre les Flamands à s'allier avec la France contre l'Angleterre. Et il faut bien qu'il y ait du vrai dans toutes ces tristes prédictions ; car j'ai reçu secrètement avis qu'à Termonde il se forme une conjuration dans le but de livrer la

(1) Voir *Comptes de la ville de Gand*, ann. 1343-44.

ville par trahison aux léliards, d'appeler le comte dans ses murs, et, sous son commandement, d'entreprendre la guerre contre Gand. Si les ennemis de l'indépendance de la Flandre pouvaient parvenir à s'emparer d'une ville aussi forte que Termonde, le danger serait grand, capitaine général (1).

Artevelde réfléchit quelques instants; puis :

— Le plus grand danger qui nous menace, dit-il, ne vient pas du côté des léliards, messire Maes; toute notre sollicitude doit se porter sur l'extinction des dissensions que soulève le monopole de la tisseranderie. Si la Flandre devait succomber, ce serait sous le poids de cette question insoluble. J'ai l'espoir qu'avec l'aide de Dieu nous vaincrons aussi sur ce point, quelque ardeur que mettent les léliards à attiser la discorde. Que notre comte se déclare ouvertement et à main armée contre les communes de Flandre, je ne le crois pas; lorsque j'ai été reçu dernièrement par lui à Courtrai, il m'a bien dit qu'il préférerait renoncer à la couronne de Flandre, plutôt que de se liguer jamais avec les ennemis de la France, mais dans son mécontentement, il garde une attitude passive, et j'ai cru comprendre qu'il resterait inactif jusqu'à la fin de la guerre entre Philippe de Valois et Edouard d'Angleterre.

— Vain espoir! dit le premier échevin en l'interrompant: lors du dernier traité entre la France et l'Angleterre, nous avons demandé et obtenu que notre comte fût reconnu comme souverain indépendant, investi de la puissance royale, et ne fût plus désormais obligé de rendre hommage à personne sur la terre. Comment a-t-on récompensé cette preuve de notre sollicitude pour la gloire et la grandeur de notre souverain? En prêtant les mains à notre asservisse-

(1) « Au même temps la ville de Tenremonde était en opposition violente avec Gand, Bruges et Ypres qui voulaient lui imposer la nouvelle obligation de fabriquer des draps moins larges que de coutume et d'une moindre qualité. » Le Glay. *Histoire du comté de Flandre*, II, 407; Despars, II, 273.

ment! N'oubliez pas, ami Jacques, qu'il a laissé persécuter et opprimer par le roi de France sa propre sœur, l'héroïque Marguerite, sans courir à son secours! Oseriez-vous tenir pour certain, en présence d'une aussi inconcevable faiblesse, que le comte ne soit pas capable de suivre jusqu'à la dernière extrémité les conseils de Philippe de Valois? Non, non, je redoute fort sa venue cette fois, et j'ai le secret pressentiment qu'un grand danger nous menace. Et ce qui m'inspire irrésistiblement ce sentiment, c'est l'audace avec laquelle toutes les mauvaises passions relèvent la tête et lancent de nouveau d'infâmes calomnies contre vous. Ils se préparent à une lutte décisive, c'est impossible à méconnaître. Il faut trouver des moyens pour les rendre impuissants et conjurer le mal; car, sur ma parole, cela va trop loin. Si vous saviez comme, à Gand, on excite les esprits contre vous par les plus odieuses accusations!

— Que voulez-vous faire, maître Maes, contre des calomniateurs inconnus? demanda Artevelde : la diffamation est comme une ombre qu'on voit et dont on sent la présence, mais qu'on ne peut saisir. Poursuivre son chemin la tête haute et laisser faire.

— Laisser faire! répéta messire Van Vaernewyck; non, non, il faut, coûte que coûte, mettre fin à ces perverses machinations, non-seulement pour votre propre repos, capitaine général, mais encore pour le salut de la Flandre dont vous êtes le plus ferme soutien. Je comprends votre calme et votre sang-froid : vous ne savez pas jusqu'à quel point la calomnie à Gand a déjà dépouillé votre nom de l'auréole qui l'entourait, — de la confiance qui vous est nécessaire pour protéger la patrie contre ses nombreux ennemis. Vos amis les plus sincères commencent eux-mêmes à douter si vous êtes digne d'être à la tête de la Flandre, — et si vous méritez l'estime publique! Je souffre de devoir vous faire cette

révélation; la conviction de votre loyauté et de votre dévouement sans bornes au bien-être général est un bandeau qui vous aveugle; je dois l'arracher avant qu'il soit trop tard.

— Mes amis, dit Artevelde avec surprise, me connaissent-ils donc si peu, qu'il leur faille apprendre de mes ennemis ce que je suis ?

— Hélas ! c'est une honte pour l'humanité, dit le premier échevin en soupirant; mais le mal semble si conforme à notre faible nature, que la plus ridicule accusation lancée contre le plus digne citoyen est immédiatement crue et propagée, tandis qu'un éloge mérité est reçu avec répugnance et bientôt oublié. Ce qui m'a effrayé, capitaine général, c'est que mon propre neveu, Jean Van den Hovene, qui a secondé en ami dévoué toutes vos tentatives, vient de se plaindre à moi de votre conduite et de votre orgueil sans bornes, comme il dit.

—De l'orgueil! de l'orgueil! s'écria Artevelde avec impatience. Que veulent-ils donc? Que le capitaine général de Gand passe sa vie dans les tavernes ? qu'il boive, chante et joue aux dés comme un homme qui ne sait comment passer son temps?

— Non, ce n'est pas cela, poursuivit le premier échevin; on a dit à Jean Van den Hovene,—et, d'après lui, il le tient de personnes de la loyauté desquelles il ne peut douter, — on lui a dit que vous avez fait au comte, à Courtrai, un outrage sanglant, et que vous lui avez juré que jamais il ne commanderait en Flandre, aussi longtemps que vous vivriez.

— Comment! quel méchant propos est-ce là ? Le comte, lorsque j'ai pris congé de lui, m'a serré la main et m'a remercié des preuves de bonne volonté que je lui avais données!

— Ce n'est pas à moi, maître Jacques, qu'il faut dire cela. Nos efforts auprès du prince ne sont-ils pas la conséquence

d'une décision du conseil des échevins, et ne faisons-nous pas tout ce qui est possible pour faire revenir le comte en Flandre en ami du peuple ? Mais il suffit que cette calomnie soit répandue dans la multitude pour que cela lui donne toute l'apparence d'une vérité. Comment serait-il possible maintenant d'arracher le soupçon et la défiance de milliers d'esprits, puisqu'on ne sait où se trouvent ces sentiments et qu'on ne les découvre ordinairement que chez des personnes qui nous sont hostiles et ont même intérêt à ajouter foi aux plus odieuses accusations ? Ce n'est pourtant pas encore là le pire ; ceux qui haïssent le comte assurent que vous avez secrètement accepté la charge de maréchal de Flandre et que vous avez le dessein de livrer le pays à la France pour vous venger de l'audace du peuple qui ne veut pas vous obéir aveuglément. L'une de ces accusations est précisément le contraire de l'autre, et cependant elles sont crues toutes deux, chacune par une portion différente de citoyens. Dans le petit peuple on répand de plus en plus le bruit que vous avez envoyé de grands trésors en Angleterre. Cet argent proviendrait des revenus du comte que vous retenez. Il est assez connu que les communes remettent les revenus du prince, en vertu de son consentement écrit, entre les mains de messire Simon Van Halé (1) ; mais une fausseté aussi évidente n'empêche pas cette lâche accusation de trouver créance dans les rangs les plus infimes du peuple. D'autres disent encore que vous volez la commune ; la calomnie va même si loin dans son inconcevable audace, qu'on vous dépeint comme un ivrogne, comme un homme qui s'enivre pour ainsi dire chaque jour et mène une vie scandaleuse et déshonorante. Je tais ce qu'on ose dire sur votre famille ; mon cœur d'ami s'y refuse.

(1) *Chronique de Despars*, t. II, p. 372.

— C'est affreux ! s'écria le capitaine général transporté de colère. Et c'est Jacques Van Artevelde que l'on ose outrager ainsi ! C'est de moi que l'on croit d'aussi basses turpitudes ! N'ai-je donc rien fait en ma vie, pour que l'homme le plus infime ose souiller mon nom, sans égard, sans respect, sinon pour moi, du moins pour mes actions ?

— Vos grandes actions, votre génie, votre sagesse sont les seules causes de la persécution que les envieux suscitent contre vous, capitaine général. Rapetissez-vous, perdez les dons supérieurs que Dieu vous a départis plus généreusement qu'aux autres, descendez et mettez-vous au niveau de vos contradicteurs, — ils vous caresseront et vous défendront alors.

— Un honnête homme, reprit Artevelde, n'a qu'une arme pour se défendre contre la calomnie : le mépris ! Je me sens impuissant à lutter autrement contre ces misérables. Dieu m'a créé pour remporter de plus hauts triomphes par le glaive et par l'intelligence. Et, quand je serais disposé à tenter d'exterminer cette race de vipères, je ne le pourrais pas ; la bouche est ici l'arme qui lance des flèches qui se multiplient dans leur vol. — Si mes ennemis parlent beaucoup contre moi, pourquoi mes amis ne défendent-ils pas mon nom avec la même énergie ?

— Des amis ? répondit messire Van Vaernewyck avec un triste sourire. Les amis sont toujours faibles et lents ; faites-en des ennemis, et vous verrez avec quelle énergie, quelle ardente activité le sentiment de la haine se développera en eux.

— La nature humaine est une effrayante énigme, murmura Artevelde.

— Un ami qui nous reste dans le malheur est sans doute un précieux trésor, mais celui qui résiste à la pierre de touche de la calomnie, celui-là a un cœur plus pur que l'or le

plus pur, reprit le premier échevin. Ne vous y trompez pas, maître Jacques, ceux-là sont rares; et fussent-ils même nombreux, ils ne seraient pas encore forts contre vos persécuteurs. L'amitié ne défend jamais si haut ni si résolûment que la calomnie accuse.

— Laissons ce triste sujet, dit Artevelde en l'interrompant; je prévois que vous avez autre chose à me dire; sinon, vous qui êtes mon plus fidèle ami, vous n'auriez pas si complaisamment déroulé devant moi les perversités de mes ennemis. La mission ou le dessein qui vous amène doit être grave, messire Maes; vos précautions le font présumer du moins.

— En effet, vous l'avez deviné, répondit messire Van Vaernewyck avec émotion, je remplis un pénible devoir. Peut-être vais-je faire saigner votre cœur; mais Jacques, mon ami, nous pouvons le dire en présence de Dieu, jamais nous n'avons reculé devant un sacrifice qui pouvait être utile à la patrie. Aujourd'hui encore, dussions-nous nous humilier et nous abaisser, dussions-nous sacrifier nous-mêmes notre propre dignité, — si le bien général l'exige, nous le ferons. Nous le ferons, n'est-ce pas?

— Expliquez-vous plus clairement, messire Maes, dit Artevelde; s'humilier? s'abaisser? Quel fatal sacrifice voulez-vous donc demander à mon amour pour mon pays?

— Ecoutez-moi avec calme, capitaine général. Durant votre absence, il s'est élevé entre les tisserands et les foulons un différend dont vous ne connaissez point tout le danger. Les foulons excités demandent quatre gros d'augmentation de salaire pour chaque pièce de drap foulée; on attise les passions des gens des métiers, et l'on jette dans leur esprit l'idée qu'il faut qu'ils obtiennent l'augmentation demandée, fût-ce par la force. D'un autre côté, Gérard Denis tient dans les réunions des tisserands des discours dans lesquels,

de propos délibéré, il insulte et provoque les foulons. Cela paraît un coup monté pour diviser les habitants de Gand en deux partis furieux et faire surgir entre eux une sanglante collision. Ce doit être infailliblement là le but de ces nouvelles intrigues; car ma bienveillante intervention elle-même est repoussée avec colère. S'appuyant sur leurs priviléges légaux, les tisserands refusent de laisser la collace des doyens délibérer sur la demande des foulons, et contestent au banc des échevins le droit de s'occuper du différend. Les foulons, tout aussi inflexibles, rejettent tout bon conseil et se laissent emporter par la violence et le désir de la vengeance. Jusqu'ici il n'y a encore eu que des combats isolés dans les tavernes; mais, croyez-moi, quelque minime que cette question paraisse en elle-même, pour Gand c'est un volcan qui couve et ne tardera pas à faire explosion, si un grand sacrifice de notre part ne conjure pas le danger.

— J'ai examiné cette question, dit Artevelde; je reconnais qu'elle est grave et difficile à décider de manière à satisfaire tout le monde. Dès demain, je m'en occuperai; je persuaderai facilement aux deux métiers de faire chacun quelque concession et de terminer le différend à l'amiable. Les tisserands et les foulons me sont attachés de longue date et écouteront volontiers mes conseils.

— Hélas! je regrette, ami Jacques, de devoir vous dire que vous vous trompez. Là aussi la calomnie vous a prévenu : les tisserands croient que vous soutiendrez les foulons dans leurs exigences; les foulons, au contraire, sont convaincus que vous viendrez en aide aux tisserands, pour écraser, comme ils disent, le pauvre peuple des foulons. N'oubliez pas que depuis des centaines d'années la haine la plus ardente règne entre les deux métiers et que, lorsqu'il s'agit des intérêts ou de la rivalité d'associations, les passions sont d'autant plus aveugles et plus indomptables

qu'elles invoquent comme excuse et comme motif la défense d'un principe ou d'une chose commune. Non, mon ami, ne méconnaissez pas plus longtemps votre situation. Votre influence est sans limites sur la Flandre entière, de même que la confiance que le peuple met en votre héroïque courage et en votre haute sagesse; mais à Gand votre force est brisée et votre nom a perdu sa magique puissance. Cependant, si un grand danger venait menacer la patrie et que Gand vous manquât ou se tournât contre vous, — que pourriez-vous faire? La Flandre succomberait!

— Comment! s'écria Artevelde avec indignation, voudriez-vous me faire croire, ami Maes, que le peuple gantois me hait? Je sais que quelques méchantes gens me calomnient; mais je ne veux pas faire à mes concitoyens l'injure de penser qu'ils me retireront injustement leur confiance.

— Cest vrai, capitaine général, si vous partagiez la bourgeoisie gantoise en six parties, vous en trouveriez cinq qui vous sont attachées du fond du cœur; la sixième seule vous déteste et souhaite votre chute. Ceux qui vous aiment sont des gens paisibles qui jouissent avec calme et une sorte de distraction des fruits de vos efforts; le parti qui vous est hostile renferme dans son sein tout ce qui est ambitieux, jaloux, impatient ou méchant, et a, comme ressorts de son irrésistible force, les passions les plus ardentes qui puissent s'élever dans le cœur de l'homme. Les bonnes gens s'endorment dans leur satisfaction; les méchants veillent et sont sans cesse surexcités par les puissants aiguillons de leurs désirs inassouvis et d'une jalousie toujours en éveil... Et le moyen de changer tout cela et d'améliorer cet état de choses, n'est-ce pas? — Vos ennemis reconnaissent comme chef et comme guide maître Gérard Denis; dans tous leurs discours ils indiquent le chef-doyen comme l'homme qui comprend le mieux les intérêts de la commune. Je suis con-

vaincu que Denis est pour beaucoup dans les calomnies qui s'acharnent contre vous, quoique je ne sache pas jusqu'à quel point il prend part aux menées agressives de nos ennemis. Il ne cache à personne la haine que, depuis des années, il nourrit contre vous. Tout le monde et ses partisans eux-mêmes reconnaissent qu'il est dévoré par la jalousie et l'ambition. Eh bien, capitaine général, il faut assouvir cette ambition, revêtir le chef-doyen d'un pouvoir, lui donner une part dans le gouvernement de la commune et par conséquent dans la responsabilité de conserver ce qui sera confié à ses soins. Par là nous attirons ses amis à nous, et nous paralysons en tout cas pour longtemps les fauteurs de troubles.

Le capitaine général regarda messire Van Vaernewyck avec étonnement, et lui dit :

— Avez-vous bien mûrement médité ce projet, ami Maes? Parce que le loup vous menace du dehors, voulez-vous l'introduire dans la bergerie? Je doute que cela soit bien prudent. Si le chef-doyen apporte avec lui sa haine dans le gouvernement de la commune, ne devra-t-il pas à notre timide condescendance le pouvoir de mettre à exécution ses pernicieux desseins ?

— Je le sais, capitaine général; cela aussi offre du danger; le plus grand péril doit être conjuré par celui qui est moindre. La fatalité nous commande; nous ne pouvons échapper à sa loi inexorable.

— Soit! dit Artevelde. Cela m'attriste profondément; mais je ne veux m'opposer à rien de ce qui peut être utile à la Flandre. Mais comment lui donnerez-vous une part dans le gouvernement de la commune? Il ne peut être échevin.

— C'est vrai, et de plus il ne se tiendrait pas pour satisfait de la charge d'échevin; son ambition va plus loin. Mon pro-

jet est d'en faire votre collègue et de lui donner, comme à vous, le droit de commander en ville.

Un étrange sourire plein d'un amer découragement contracta les traits du capitaine général. Il dit en secouant la tête :

— Je serais chaque jour en relation et en dissentiment avec maître Denis ! Je perdrais mon temps dans des querelles insignifiantes ! Eh bien, soit ! je subirai cette humiliation ; mais le banc des échevins consentira-t-il à une aussi criante association ?

— Sans aucun doute, capitaine général, ceux de ses membres qui nous sont dévoués suivront nos conseils ; les autres donneront leurs voix avec joie à l'élévation du chef-doyen. Ce qu'il faut éviter dans cette affaire, c'est de laisser à nos ennemis le moyen de faire passer la nomination de maître Denis pour une marque d'hostilité contre vous. De cette résolution extraordinaire et inattendue, on pourrait conclure facilement que le banc des échevins n'a plus confiance en vous, puisqu'il met votre ennemi à côté de vous. Pour éviter ce danger, il faut que l'idée émane de vous, pour que chacun voie dans cette apparente réconciliation une preuve de votre condescendance et de votre générosité. Qui sait si dans cet acte vous ne trouverez pas le moyen de vous faire du chef-doyen un loyal ami ? En tout cas, il ne faut pas qu'il lui soit permis de pouvoir penser que son élévation ait une autre cause que votre volonté. C'est pourquoi, capitaine général, quelque profondément que ma proposition puisse vous blesser, je dis : — Vous seul pouvez parler à maître Denis de cette affaire ; il faut que vous alliez le trouver et l'engagiez à consentir à une réconciliation à laquelle le salut de la Flandre est fatalement lié ! Trouvez assez de courage pour soutenir cette misérable lutte, mon pauvre ami ; il y a aussi de l'héroïsme à accepter le calice de l'humiliation ; — et, si

le sacrifice est cruel, n'oubliez pas que vous le fait l'autel de la patrie. Donnez au sol qui vous a vu naîtr nez à l'indépendance de la Flandre cette preuve supré votre amour !

— Impossible ! jamais ! s'écria Artevelde en se lev digné. Comment ! je m'abaisserais jusqu'à flatter le doyen, jusqu'à le prier, le supplier !

— Vous le ferez, maître Jacques, dit messire Van newyck avec tristesse, mais avec une calme fermeté. noble cœur se soulève avec horreur à cette pensée ; m tre grandeur d'âme vous montrera dans cette reconci une autre face, et vous pourrez pardonner à maître bien des bassesses, si à ce pardon le salut de la F est attaché.

Artevelde étendit la main et, avec un sourire plei mertume et d'ironie, désigna la chambre où reposait s

— Je vous comprends, dit le premier échevin en b la tête, comme s'il eût été vaincu.

— Eh bien, dit Artevelde, je ferai ce que vous dem de moi ; je le ferai, si vous osez déclarer devant Die est resté étranger à cet affreux forfait.

— Je renoncerai à ma prière si vous osez déclarer (Dieu qu'il en est coupable, répondit messire Van newyck.

—C'est vrai, je ne sais rien, s'écria Artevelde au dése mais le sentiment qui remplit mon cœur paternel, la fl de la haine qui, pour la première fois de ma vie, co mon cœur, ne serait-ce pas un rayon de lumière d'en une vérité ?

— Il est possible, dit le premier échevin, que par ses tations maître Denis soit la cause principale des att dirigées contre vous ; mais je ne crois pas qu'il puisse dre une part directe à un crime aussi odieux. D'ailleurs

Jacques, nous avons beau nous révolter contre la destinée, nul ne peut lui échapper. Si vous ne consentez pas à ce que je vous propose, elle se réalisera d'elle-même : vos longs voyages à travers la Flandre ne vous ont pas permis de suivre le changement qui s'est opéré dans les esprits à Gand. Je vous le répète : il faut que cela soit !

Artevelde fit en silence plusieurs pas dans la chambre, puis, la physionomie plus calme, il alla s'asseoir auprès du premier échevin et lui dit avec gravité :

— Mais, messire Maes, vous avez oublié qu'il y a encore un moyen d'échapper à cette humiliation et peut-être de faire cesser toute discussion. Je parais être devenu un obstacle à la paix ; mes ennemis gagnent en force et en audace ; moi, au contraire, je me sens abattu, écrasé sous le poids du gouvernement ; mon âme a soif de repos et de solitude. Eh bien, comme ami, comme frère, je vous en prie, facilitez-moi l'abandon des affaires publiques ; laissez-moi renoncer aux charges et emplois que le peuple m'a confiés. Permettez-moi, à moi et à ma famille, de jouir au moins de cette dernière partie de ma vie.

— Vous vous appelez Jacques Van Artevelde, répondit le premier échevin en secouant la tête d'un air de dénégation ; l'indépendance, l'industrie, les libertés publiques de la Flandre sont renfermées dans ce nom. Lorsque Dieu, dans sa sainte volonté, a prononcé notre émancipation, il a pris votre vie pour en faire la colonne de la grandeur de la Flandre. Si vous voulez une part de votre vie pour vous, redemandez-la à Dieu qui vous a fait une destinée de sauveur et de martyr.

A ces solennelles paroles du premier échevin, Artevelde pencha profondément la tête sur sa poitrine, comme un homme qui s'affaisse sous le poids d'une inexorable sentence.

Messire Van Vaernewyck poursuivit avec une énergie croissante et avec une vive émotion :

— Jacques Van Artevelde a rejeté la croix de ses épaules; — Gérard Denis est capitaine général du pays de Flandre! Dès ce moment, les propres amis du chef-doyen se tournent contre lui ; car l'envie poursuit toujours celui qui occupe une position élevée. Les gens pacifiques qui maintenant ont retrouvé de l'énergie, parce qu'il s'agit d'attaquer et non de défendre, se soulèvent contre le nouveau chef. Celui-ci se voit abandonné et demande à la violence et à la vengeance ce qui lui manque en génie. La guerre civile enflamme toutes les parties de la Flandre; nulle volonté qui guide, nulle autorité qui contraigne, nul héroïsme qui sauve; désordre et anarchie en tout, dans les esprits et dans les choses. Alors vient la France ! Elle envoie notre comte comme instrument de ses desseins; Termonde reçoit les léliards : le mécontentement général grossit l'armée des ennemis de la liberté. Dans chaque ville se forment deux partis, qui engagent entre eux une lutte sanglante et oublient l'étranger pour perdre dans de stupides querelles leur temps et leur courage. On est bientôt lassé, paralysé, épuisé : et quand le cri : Flandre au lion ! retentit comme un cri de détresse dans la Flandre énervée, pas une voix ne répond à l'appel suprême de la patrie. On accepte de nouveau les fers de la France ; la grandeur de la Flandre est devenue un songe, — un songe qui laisse bien quelques traces dans l'esprit, mais dont le souvenir s'évanouit lentement comme une vaine illusion... Ah! voyez là-bas cet homme qui, la tête penchée, erre seul sans les arbres Il se déchire la poitrine avec désespoir et arrose son chemin de larmes. Pourquoi cette douleur, ce désespoir? Hélas! il voit de loin sa chère Flandre humiliée, agenouillée devant la France, la liberté de ses frères changée en servitude, la misère rongeant comme un chancre le peuple fa-

mand, la fédération thioise rompue : labeur, génie, héroïsme, souffrances, tout a été inutile! tout est perdu! Et de l'œuvre gigantesque de cet homme, il ne reste rien! rien qu'un stérile souvenir! Cet homme, c'est Jacques Van Artevelde; Dieu lui criait : Marche! marche! et lui s'est soustrait à sa destinée, a abandonné l'édifice de la grandeur de sa patrie avant que la clef de voûte fût placée...

Artevelde, la main sur les yeux, resta muet, même quand messire Van Vaernewyck eut fini de parler, des larmes silencieuses coulaient sur les joues du capitaine général et il tremblait visiblement. Le premier échevin respecta sa douleur pendant quelques instants, après quoi il lui prit la main et dit :

— Jacques, vous souvient-il encore qu'aux jours de la famine et de la servitude, nous avons juré, la main sur la croix, de ne nous reposer que lorsque la Flandre serait en pleine possession de son droit et de son indépendance? Vous souvenez-vous que nous avons promis, en présence de Dieu, de tout sacrifier pour la patrie... tout... tout?

— Non! non! s'écria Artevelde en se redressant avec fierté et en essuyant les larmes qui mouillaient ses yeux, la sinistre prédiction que vous venez de faire ne se réalisera pas! Je pourrais voir impassiblement mon pays réduit en esclavage.... et vivre? Je suis décidé! je ferai ce que vous demandez; je dois sacrifier ma dignité d'homme, mes sentiments de père; remettre aux mains de mon ennemi l'arme qui me tuera peut-être! — Pour la Flandre! pour la Flandre! Cette pensée sanctifie jusqu'à l'humiliation!

Le premier échevin se jeta avec émotion au cou du capitaine général et dit en lui donnant un fraternel baiser :

— Ah! je n'osais l'espérer, Jacques; mais votre âme est plus grande encore que je ne le croyais.

Tandis qu'Artevelde, dominé par une profonde préoccu-

pation, restait sans parole, messire Van Vaernewyck continua :

— Maintenant, maître Jacques, pardonnez-moi les moyens auxquels j'ai eu recours pour triompher de la fierté de votre âme. Moi aussi, j'obéis à l'irrésistible pression des événements et souffre de remplir mon devoir. A peine ma triste mission est-elle achevée ici, que je dois me rendre à la hâte au conseil des échevins, pour y lutter contre les misérables entreprises des méchants. Courage et confiance, ami; un jour nous reverrons la carrière s'ouvrir plus consolante devant nous, et nous nous rappellerons avec orgueil ce que nous avons fait pour notre chère Flandre, ce que nous avons sacrifié pour sa gloire et sa grandeur !

Artevelde dit encore quelques paroles affectueuses pour assurer au premier échevin que sa résolution était bien prise et qu'il avait l'intention de la mettre à exécution le plus tôt possible. Messire Van Vaernewyck ne tarda pas à le quitter pour se rendre au conseil des échevins.

Le Sage Homme demeura longtemps, les bras croisés sur la poitrine, le regard fixé sur le sol, plongé dans une profonde préoccupation. En sortant de cette sombre rêverie, il se dirigea à pas lents, et comme sans conscience de ce qu'il faisait, vers la chambre où reposait sa fille, et s'assit silencieusement à son chevet en posant doucement sa main sur celle de la jeune fille et en contemplant avec tristesse son pâle visage. Puis, un sourire d'espérance se dessina sur ses traits, et ses yeux parurent briller sous l'impression de la joie. En effet, son cœur paternel avait été remué par une pensée soudaine, et peut-être ne déplorait-il déjà plus que la fatalité le forçât à une humiliante démarche. S'il réussissait à décider le chef-doyen à renoncer à ses sentiments de haine et d'inimitié, le mariage entre Veerle et Liévin serait le prix de la réconciliation. Sa fille, fortifiée par ce bonheur

imprévu, guérirait et retrouverait des jours heureux; sa femme serait heureuse du bonheur de son enfant; et Liévin le bon Liévin recevrait la récompense de sa fidélité si rudement éprouvée !

Ce rêve consolant s'empara fortement de son esprit et le domina. Il quitta de nouveau la chambre et regagna l'arrière-salle. Il s'enveloppa dans son manteau, mit son chaperon, dit quelques mots à sa femme, et sortit sur la place de la Calandre, se dirigeant du côté de l'église Saint-Jean.

Déjà la disposition de son esprit était singulièrement adoucie par ses dernières réflexions, et l'idée d'aller trouver Gérard Denis lui faisait moins mal. Chemin faisant, l'espoir s'accrut encore en lui ; bientôt il ne ressentit plus de haine pour celui qui lui portait une si mortelle envie; le désir de gagner l'amitié de Denis était le seul sentiment qui restât dans son cœur. Cependant lorsque la demeure du chef-doyen frappa ses yeux, sa prévoyance le mit en garde et lui recommanda la prudence en lui rappelant le caractère de l'homme qu'il allait visiter. Le capitaine général reprit la pleine conscience de sa situation; son visage regagna son expression de dignité habituelle ; une sorte de fierté anima son regard et il entra d'un pas ferme dans le magasin du chef-doyen, en disant au domestique qu'il désirait parler à maître Denis.

Le domestique, stupéfait d'étonnement, s'inclina et ouvrit en balbutiant une porte qui donnait accès dans la chambre où se trouvait son maître.

Lorsqu'Artevelde parut, Gérard Denis était assis sous la cheminée, le dos tourné à la porte ; son fils Liévin était dans un coin, assis à un pupitre, et le premier remarqua l'entrée de maître Jacques. Saisi d'étonnement, il laissa tomber à terre le parchemin qu'il tenait à la main et s'écria involontairement :

— Dieu ! le capitaine général ici !

A cette exclamation, Gérard Denis se leva vivement et lança un regard irrité à celui qui venait d'entrer; mais lorsque le calme regard d'Artevelde se fixa sur lui et que ce noble et imposant visage lui sourit, il reçut une irrésistible impression. Au soudain changement qui s'opéra dans ses traits, on eût dit que le respect et la confusion le rendaient tout interdit. Mais le chef-doyen redevenant aussitôt maître de lui-même donna aussi, lui, à sa physionomie une expression indifférente, bien que son cœur battît violemment sous le feu des plus haineuses passions.

— Cela vous étonne sans doute de me voir ici, maître Denis? dit Artevelde. Ce que j'ai à vous dire doit être bien important pour m'avoir décidé à cette démarche, n'est-ce pas? Je désire être seul avec vous : veuillez, je vous prie, m'accorder quelques instants d'entretien.

Le chef-doyen fit un signe à son fils, qui se leva pour quitter la chambre; mais en passant il dit à Artevelde :

— Et Veerle?

— Elle va mieux, répondit Artevelde en lui pressant la main.

Liévin ayant franchi la porte du magasin, le capitaine général dit à maître Denis, en s'asseyant à quelque distance de lui :

— Chef-doyen, je viens vous prier de m'écouter avec patience; vous jugerez ensuite en toute liberté de ce que je vais vous proposer.

— Allons ! allons ! ces détours sont inutiles, répliqua Denis avec brusquerie. Voyons ce que vous avez à me dire!

Artevelde sentit le rouge de la colère lui monter au front, mais il comprima ce mouvement et dit à Denis, qui le regardait avec une sorte d'ironie :

— Chef-doyen, nous nous connaissons l'un l'autre depuis très-longtemps; il y a même eu un temps où notre vif dé-

sir de donner la liberté à la Flandre a fait de nous, sinon de vrais amis, du moins des combattants pour une même cause. Depuis lors ont surgi entre nous des sentiments et des passions dont je ne veux pas m'occuper.

— Vous faites bien, dit le chef-doyen en l'interrompant, car vous n'êtes sans doute pas venu ici pour me faire votre confession !

Artevelde frissonna, il se tut un instant, puis reprit sur un ton qui trahissait une certaine impatience :

— Maître Denis, les léliards lèvent partout la tête ; ils multiplient leurs agressions, ils attirent dans toutes les communes le feu dévorant des discordes civiles. La France, aidée par nos divisions, se prépare à tomber sur la Flandre avec un irrésistible élan. Si ceux qui ont de l'influence sur le peuple, si ceux qui aiment leur patrie ne se donnent pas la main en ce moment suprême, l'indépendance et la liberté de la Flandre sont à jamais perdues. C'est un triste spectacle que celui que nous donnons à notre ville natale. Désirez-vous que la France nous étouffe de nouveau sous son influence? Non ! Demandez-vous que nous abandonnions l'alliance avec l'Angleterre et que nous donnions par là le coup de mort à l'industrie sur notre sol ? Non ! Souhaitez-vous que notre comte revienne comme instrument de l'étranger, comme chef de l'armée de nos ennemis, comme un émissaire chargé de détruire nos libertés et nos droits ?

— Le comte ? Que me parlez-vous du comte ? dit Denis d'un ton railleur : si celui-là revient jamais, ce ne sera pas de mon consentement.

— Il peut y avoir quelque différence dans notre manière de voir respective, poursuivit Artevelde; cependant, au fond, vous voulez ce que je veux : l'émancipation, l'indépendance, la puissance et le bien-être de la Flandre. N'est-ce donc pas une inexplicable folie que de nous affaiblir l'un

l'autre par la haine, et de donner au peuple l'exemple de la discorde? N'est-ce pas une folie que de perdre notre temps et nos forces en de puériles querelles, à la grande joie de nos ennemis, tandis que l'orage s'amasse sur notre tête, orage qui doit nous emporter tous, aussi bien que l'objet pour lequel nous luttons?

— Ah! ah! s'écria Denis avec un sourire de triomphe, je m'y attendais! Aussi longtemps qu'on a pensé pouvoir me méconnaître impunément, on m'a laissé de côté. Maintenant on voit que beaucoup ouvrent les yeux et que le peuple se tourne vers moi, et l'on veut me séduire pour me décider à renoncer à mon influence ou à l'employer à sauver ceux qui m'ont dédaigné. Mais Gérard Denis n'est pas un enfant, capitaine général! Ce qu'il a en tête, il l'exécutera, que ceux qui s'estiment au-dessus de tous les autres et qui ont eu la prétention de porter à eux seuls la terre sur leurs épaules, s'y opposent ou non. Et si la Flandre se trouve en péril, il se trouvera encore des hommes pour la défendre et la venger avec plus de courage et de résolution peut-être. Ah! ah! capitaine général, on reconnaît donc que Gérard Denis est aussi quelque chose à Gand?

Artevelde répondit avec une froideur pleine de dignité:

— Chef-doyen, je ne suis venu ici ni pour chercher querelle, ni pour accuser, ni pour séduire. Je ne veux pas prendre garde à ce qu'il pourrait y avoir d'insultant pour moi dans vos paroles. Je dois avouer que votre influence à Gand est assez considérable pour me faire un devoir de désirer que vous coopériez avec moi à l'œuvre du bien général. Quelles que soient les causes de cette influence, quels que soient les sentiments qui nous éloignent l'un de l'autre, je suis forcé de remplir auprès de vous une mission qu'explique le danger de la patrie. Cela vous surprendra probablement, mais je viens vous proposer d'être mon collègue, de proté-

ger avec moi le gouvernement de la commune et de siéger comme conseiller à côté de moi dans le conseil des échevins. Comme ma charge de capitaine général fait que je suis presque toujours en voyage, l'administration de Gand vous sera presque exclusivement confiée.

Gérard Denis regarda un instant Artevelde avec surprise et incrédulité. Puis, sans répondre, il détourna la tête et se mit à refléchir. Bientôt, un sourire parut sur son visage, sombre expression d'une joie féroce, comme celle du tigre qui va s'élancer sur sa proie.

Le capitaine général ne le remarqua pas et continua :

— Si, dans l'accomplissement de nos devoirs communs, nous pouvions trouver des raisons de laisser pénétrer peu à peu dans nos cœurs des sentiments d'estime ou d'amitié l'un pour l'autre, ce serait un grand bonheur pour Gand et pour la Flandre. Je doute néanmoins qu'une intime et sincère réconciliation entre nous soit possible d'abord, et il n'est pas nécessaire que nous le niions. Soyons du moins amis, aux yeux du peuple, afin que notre exemple aide au rétablissement de la paix publique et pousse les esprits à renoncer à la haine et à la discorde. Quant à nous, nous trouverons dans la grandeur de notre mission la force de comprimer les passions qui nous éloignent l'un de l'autre, si toutefois ces passions persistent. Eh bien, chef-doyen, dites-moi si à ces conditions vous voulez prendre part à la grande œuvre de la régénération de la Flandre ? Jugez en pleine liberté, décidez selon votre propre inspiration ; car si votre association avec moi comme collègue devait être une source de nouvelles haines et de nouvelles divisions, il vaudrait mieux la repousser, comme le plus grand danger qui pût menacer notre liberté.

Avant que le chef-doyen se retournât vers Artevelde, le

perfide sourire avait disparu de son visage et il demanda d'un ton moins mécontent :

— Me faites-vous cette offre sincèrement ?

— Je n'ai jamais dissimulé, répondit Artevelde.

— Mais le banc des échevins consentira-t-il ?

— Il est composé de vos amis et des miens. Les miens ne s'opposeront pas à une mesure favorable au rétablissement de la paix dans le pays; les vôtres seront heureux de vous voir à la tête de la commune.

— Eh bien, capitaine général, j'accepte votre proposition, dit Denis.

— Maintenant, je vous demanderai aussi, chef-doyen, si vous acceptez loyalement et sincèrement.

— En toute sincérité.

— Puis-je espérer que vous vous efforcerez d'oublier que vous m'avez haï, et toujours combattu ?

— Cela dépendra de vous, maître Jacques ; si je rencontre en vous un homme vraiment disposé à laisser à chacun ce qui lui appartient, l'hostilité ne sera ni causée ni entretenue par moi. Je vous offre même dès maintenant, comme collègue, toute mon amitié. Vous voyez que je ne crains pas de faire le premier pas vers la réconciliation.

A ces mots, il tendit avec un sourire franc la main au capitaine général, qui l'accepta et la serra cordialement.

— Ainsi nous sommes amis ? dit Denis.

— Je prie Dieu que nous puissions le rester toujours, répondit Artevelde. Après un instant de silence, il dit avec plus d'abandon :

— J'ai encore une demande particulière à vous faire, maître Denis.

— Je prévois ce dont vous allez parler, remarqua Denis en riant.

— Probablement, reprit le capitaine général. Nos enfants

s'aiment depuis plusieurs années déjà. L'inimitié qui régnait entre nous les a fait souffrir horriblement. Il est plus que temps que nous mettions fin à leurs chagrins et que nous leur donnions la récompense d'une constance que rien au monde n'a pu ébranler, ni conseils, ni ordres, ni calomnies, ni malheurs. Si nous sommes vraiment amis, l'obstacle qui séparait nos enfants disparaît de lui-même. Je désire vivement que notre réconciliation soit scellée par un lien de famille. Consentez à ce que le mariage de votre fils avec ma fille soit célébré le plus tôt possible. Le peuple gantois y verra une preuve éclatante de notre bonne intelligence.

— Je ne sais pas, répondit Gérard Denis, mais j'aurais bien voulu que vous ne m'eussiez pas encore demandé cela. Je suis père, capitaine général, et je dois sauvegarder l'honneur de mon fils, même de l'apparence d'une souillure

— Que voulez-vous dire ? s'écria Artevelde dont le regard s'enflamma soudain.

— Ne vous emportez pas pour cela, capitaine-général, répondit Denis en souriant, mon intention n'était pas de vous blesser ; mais vous savez ce que le monde dit toujours d'une fille qui a été enlevée. Liévin m'a raconté l'aventure ; et c'est bien malheureux pour la pauvre Veerle ; mais qui peut aller impunément contre le courant de l'opinion publique ?

— Vous refusez donc de laisser nos enfants se marier ? Et c'est une telle raison que vous me donnez ? Qu'est donc devenue l'amitié que vous m'offriez ?

Le chef-doyen feignit de réfléchir un instant, puis :

— Allons, je veux passer par-dessus tout, bien que ce soit un grand sacrifice. Je consens au mariage !

— Est-ce une parole donnée, maître Denis ?

— Le monde dira et pensera ce qu'il voudra ; ma réso-

lution est prise et vous pouvez être certain que je tiendrai ma parole.

A quand la célébration du mariage ?

— Ah ! vous êtes mieux à même de le savoir que moi. Veerle est dangereusement malade ; je le remarquerais assez à la tristesse de Liévin, quand même il ne s'en plaindrait pas sans cesse au ciel et à la terre.

— La bonne nouvelle lui rendra la santé, maître Denis. C'est donc dit : dès que Veerle sera rétablie, nous avons le mariage ?

— Vous aurez assurément assez de temps, capitaine général, pour mettre auparavant le banc des échevins en demeure de se prononcer sur votre proposition.

— Avant huit jours vous serez mon collègue, chef-doyen. Et maintenant puisque, dès ce moment, nos efforts communs doivent tendre à calmer les esprits et à faire cesser toute division, je vous prierai d'agir aussitôt que possible pour terminer à l'amiable le différend entre les tisserands et les foulons.

— A l'amiable ! comment l'entendez-vous ? s'écria Gérard Denis. Voulez-vous donc que les tisserands se soumettent aux exigences mal fondées des foulons ?

— Non, chef-doyen, je reconnais que les foulons n'ont pas le droit d'exiger, en s'appuyant sur la violence et la menace, un salaire plus élevé que celui qui leur a été accordé il y a longtemps, conformément aux décisions des *vinders* (1) ; mais je ne crois pas non plus que le salaire soit une chose tellement immuable qu'on doive, dans un temps de prospérité comme celui-ci, continuer de refuser aux ouvriers une part équitable dans les bénéfices.

(1) Sorte d'arbitres chargés de prononcer sur les différends entre les gens des métiers et les maîtres, et de régler les relations réciproques des membres des corps de métiers.

— Et qui a supporté toutes les pertes pendant la stagnation du commerce et de l'industrie ? Sont-ce les foulons ? Non, ce sont les tisserands, qui ne pouvaient vendre leurs draps et s'en allaient se ruinant, tandis que les foulons n'y perdaient rien !

— N'y perdaient-ils donc pas leur unique propriété, le travail ? La famine ne les a-t-elle pas moissonnés par centaines, chef-doyen ? Je ne veux pas dire que le métier des tisserands doive satisfaire complétement aux exigences outrées des foulons : cela serait aussi dangereux qu'un refus formel. Il y a dans cette question un grand péril pour Gand et pour la Flandre ; il faut des deux côtés faire un sacrifice pour arriver à la réconciliation. Voilà comment je comprends l'affaire et je vous conseille, si vous voulez rendre un grand service à votre pays, d'engager votre métier à la condescendance. Sur ce pied-là, il est extrêmement facile de terminer pacifiquement cette menaçante querelle.

— Eh bien, j'essayerai, dit Denis ; heureusement que mon influence sur les tisserands est grande, sinon il serait inutile de toucher cette corde-là ; ils sont trop irrités contre les foulons.

— Faites un énergique effort, chef-doyen, et vous remporterez une belle victoire ; moi, de mon côté, je verrai à ramener les doyens et les *vinders* des foulons à des sentiments plus modérés. Avant de vous quitter, je désire annoncer à votre fils la bonne nouvelle, et si vous n'avez rien à y redire, m'en retourner chez moi avec lui.

Le chef-doyen sortit de la chambre et appela son fils. Puis il revint à Artevelde, et, lui prenant la main :

— Ainsi, dit-il, nous sommes bons amis ! Ce qui est dit reste dit... en toute loyauté.

Liévin entrait en ce moment dans la chambre ; mais lorsqu'il surprit son père et le capitaine général, la main dans

la main, et qu'il vit briller un sourire sur les deux visages, il s'arrêta soudain, comme frappé d'un coup imprévu.

— Eh bien ! eh bien ! dit son père d'un ton d'affectueuse plaisanterie, qu'est-ce qui t'étonne si fort, Liévin ? Le capitaine général est devenu mon ami, tu le vois !

— Serait-il vrai, mon Dieu ? s'écria Liévin en joignant les mains. Et vous, mon père, vous ?

— Je suis son ami aussi, répondit Denis.

— Merci ! merci ! s'écria le jeune homme en sautant au cou du chef-doyen. Merci ! vous me rendez un père ; la plus belle et la plus sainte affection de mon cœur se rallume avec une nouvelle ardeur. Que ce jour soit béni parmi tous les jours de ma vie !

Il quitta son père, dirigea son regard humide de larmes sur le capitaine général et leur prit la main en tremblant. Artevelde le regarda avec émotion.

— Liévin, tu viens avec moi porter à Veerle malade une consolante nouvelle. Ton père consent à ton mariage et désire qu'il soit conclu le plus tôt possible ; c'est une parole donnée.

Le jeune homme regarda son père avec incrédulité.

— C'est vrai, dit le chef-doyen. Tu vois bien que nous sommes devenus bons amis.

Une vive émotion s'empara de Liévin ; il ne trouva pas la force de parler et laissa tomber la tête sur le sein de son père en versant des larmes de joie et de reconnaissance.

— Liévin, dit Artevelde, laisserons-nous la pauvre Veerle attendre plus longtemps la bonne nouvelle ?

— Oh ! non ! non ! s'écria le jeune homme en cherchant à dominer son émotion, venez ! venez !

Et, se tournant vers son père, il lui dit en le regardant affectueusement :

— Mon père, je reviendrai bientôt vous remercier comme

convient de ce bienfait inattendu, et prier Dieu de vous bénir. Mais c'est Veerle, Veerle qu'il faut d'abord consoler et réjouir!

Artevelde, après avoir échangé un salut amical avec le chef-doyen, suivit l'impatient Liévin et quitta la maison.

Gérard Denis les suivit un instant du regard, puis rentra dans la chambre, qu'il se mit à parcourir de long en large, en souriant avec orgueil, et se disant à lui-même :

— Ah! ah! croit-on me prendre dans d'aussi sots piéges? Quand on me croyait faible, on me regardait fièrement du haut de sa grandeur; aujourd'hui qu'on ne peut plus méconnaître ma puissance, on veut me séduire à force de fausseté. On vient m'offrir son amitié pour me détacher de ceux qui me sont dévoués... Et l'on croit que je suis assez mal avisé pour accepter ainsi l'annihilation de mon influence, pour laisser échapper ainsi le pouvoir suprême qui me sourit et pour renoncer à ma vengeance au moment où je suis assez fort pour inspirer de la terreur et punir? Non, non, point de faiblesse; je veux le voir ramper devant moi, le fouler aux pieds, commander seul! Ah! Jacques Van Artevelde, tu as cru qu'il suffirait d'avoir du génie et d'avoir fait de grandes actions pour être éternellement porté sur le pavois par le peuple? Erreur! A mon tour! Déjà le pressentiment de ta chute t'aveugle. Qu'est devenue ta sagesse? qu'as-tu fait de ta haute intelligence? Tu viens te livrer entre mes mains avec l'imprudence d'un enfant; — tu vas partager ton pouvoir avec moi? Et tu crois qu'il y a place pour nous deux à la maison des échevins de Gand? C'est ce que nous verrons! Je dois, dis-tu, engager les tisserands à la modération? Raillerie! cette querelle te fait trembler; tu prévois que c'est un feu qui te dévorera. Et je jetterais de l'eau sur la flamme qui menace de consumer mon ennemi! Qui crois-tu donc que je sois? Non, non, tu tomberas, tu

seras écrasé et tu tendras les mains vers moi pour implorer grâce ! Alors tu connaitras Gérard Denis ; alors il te fera boire goutte par goutte le fiel que tu as amoncelé dans son cœur. Ah ! ah ! Jacques, plus de moyen de m'échapper ; tu as signé ta propre sentence ! Et maintenant ne perdons pas de temps ; il y a des hommes qui doivent prendre part avec moi à l'œuvre de la vengeance !

A ces mots, il prit à la hâte son manteau, son chapeau et sortit la face contractée par un infernal sourire.

XVI

La majorité du banc des échevins avait accepté avec joie la proposition d'Artevelde concernant la nomination de Denis comme son collègue dans le gouvernement de Gand. Bien que chacun sentît que cette nomination pouvait recéler un grand péril, on avait passé par-dessus toutes les considérations, dans l'espoir que, par là, une véritable réconciliation s'opérerait entre les deux partis qui divisaient la ville.

Cependant le banc des échevins ne tarda pas de s'apercevoir de la déplorable imprudence qu'il s'était laissé conseiller par la force des circonstances. A peine le chef-doyen avait-il assisté à quelques-unes de ses séances, qu'il commença à montrer ce qu'on pouvait attendre de sa présence dans le conseil. Tout en lui, — actions, paroles, gestes, — tout respirait la passion, la violence et la haine. Afin de satisfaire son impatiente ambition, de faire parler de lui et de

paraître homme d'initiative, il faisait sans cesse des propositions qui tendaient à tout changer dans l'administration de la commune; il s'élevait, dans des discours emphatiques et creux, contre des abus imaginaires qu'il voulait voir remplacés par des impossibilités ou une injuste contrainte. Il s'efforçait de compenser par un flux de paroles, la raison et l'expérience qui lui manquaient en comparaison des autres magistrats; il parlait toujours et ne laissait à personne l'occasion d'exprimer librement son opinion. Quand un échevin indépendant s'enhardissait jusqu'à lui prouver en pleine assemblée le mauvais côté de ses projets ou le peu de fondement de ses raisons, il éclatait en invectives personnelles et il ne se passait pour ainsi dire pas de jours où il n'insultât quelques-uns des magistrats.

Ainsi le conseil des échevins lui-même était devenu une scène de querelles et de divisions sans fin. Il est très-vrai que la majorité rejetait presque toujours les propositions de Denis comme menaçant le salut et l'union de la commune; mais lui, se voyant soutenu par une minorité exaltée, et sachant bien que l'état des esprits dans la ville rendait le conseil des échevins impuissant, poursuivait impudemment les tentatives qui tendaient évidemment à conquérir à son bénéfice une sorte de despotisme fondé sur la violence. En même temps, ses partisans répandaient toutes sortes de faux bruits sur ce qui se passait ou se disait dans le conseil des échevins, de sorte que bientôt quelques-uns des magistrats les plus paisibles commencèrent à ne plus assister aux séances, sous prétexte de maladie ou de tout autre motif.

Jamais la haine contre Artevelde n'avait été plus ardente dans l'âme du chef-doyen qu'alors qu'il lui fallait presque continuellement se trouver en contact avec lui. Quand Denis faisait au conseil quelque proposition inconsidérée et voulait, en faisant appel à la passion et à la colère, forcer l'ap-

probation des échevins, il suffisait qu'Artevelde dît quelques paroles pour déjouer ses efforts et faire rejeter la proposition par la majorité. Bien que le capitaine général s'exprimât toujours avec modération et ne dît jamais rien qui pût blesser le chef-doyen, celui-ci se sentait néanmoins écrasé sous la comparaison qu'il était forcé de faire entre son insuffisance et le vaste génie d'Artevelde. L'inaltérable sang-froid du capitaine général portait au comble la rage de Denis, quoiqu'il éclatât parfois en allusions offensantes et en invectives provocatrices pour attirer Alteveldе sur le terrain d'une discussion acerbe et irritée, il n'y réussissait jamais : le Sage Homme le rappelait chaque fois avec urbanité au sentiment de la dignité de l'assemblée et à la modération. L'irrésistible influence de la parole du capitaine général était comme un couvercle de plomb qui s'abaissait toujours sur les ardentes passions de Denis et les empêchait d'éclater librement. Cette contrainte remplissait le cœur du chef-doyen de la plus violente animosité contre Artevelde ; il ne pouvait le voir sans que le rouge de la colère lui montât au visage; il ne pouvait entendre sa voix sans que le sang bouillonnât dans ses veines. Le chef-doyen qualifiait la modération du capitaine général de fausseté et d'hypocrisie; l'influence de sa parole de contrainte et de tyrannie; la majorité du banc des échevins de conspiration d'hommes ambitieux qui l'opprimaient. Il savait ainsi, par ses partisans, se faire passer aux yeux d'une partie du peuple pour une victime de l'ambition d'Artevelde, et accusait le capitaine général et ses amis d'obéir justement aux mêmes passions et d'avoir les mêmes vues qu'il sentait qu'on pouvait lui reprocher à bon droit à lui-même.

Grâce à ces divisions, tout pouvoir légal était anéanti à Gand. Bien qu'Artevelde, appuyé par la majorité du banc des échevins, fût encore la véritable tête de la commune, il ré-

gnait parmi le peuple une telle indifférence ou tant de mauvaise volonté, qu'il était devenu presque impossible de prendre une mesure bonne et salutaire. Chacun avait le pressentiment qu'il allait se faire un grand changement à Gand; beaucoup prévoyaient de terribles événements; tous voyaient avec une douloureuse appréhension le désordre et la désorganisation qui s'annonçaient par des symptômes impossibles à méconnaître (1).

Artevelde, rendu impuissant par les mille obstacles qui surgissaient à chaque pas autour de lui, ne savait plus quelle résolution prendre pour préserver sa ville natale d'une désastreuse révolution. Il voyait cette révolution approcher à vue d'œil; mais toute direction, tout gouvernement était déjà devenu si impossible à Gand, que l'autorité devait se borner à espérer que le temps amènerait un changement heureux et à éviter tout, même les moyens de coërcition les plus légitimes pour ne donner à la révolte aucun prétexte d'éclater.

Quant au mariage de Liévin et de Veerle, Denis n'avait pas retiré sa parole et il en parlait même souvent comme d'une affaire sérieusement résolue et qui devait rester en dehors de ses démêlés avec le capitain général. Veerle était bien encore très-souffrante, mais sa santé revenait assez vite pour faire espérer un prochain rétablissement. Les deux amants vivaient donc dans un doux espoir et oubliaient pour ainsi dire ce qui se passait en dehors du cercle de leur affection, pour se renfermer tout à fait dans la belle et douce perspective qui s'ouvrait devant eux.

La nomination de Denis comme collègue d'Artevelde avait

(1) « Qui fut cause, à raison que justice estoit au dict pays du tout bannie et abolie, que plusieurs partialités et divisions naissoyent journellement au pays de Flandre. » OUDEGHERST, *Annales de Flandre*, t. II, p. 358.

d'abord eu pour conséquence une sorte de trêve dans la querelle des tisserands et des foulons; — non pas que les foulons y vissent un avantage ou une satisfaction; au contraire, l'élévation du doyen de la tisseranderie était une nouvelle humiliation pour les autres métiers; mais les tisserands s'étaient montrés en apparence disposés à la conciliation et avaient consenti à ouvrir des négociations sur l'augmentation du salaire. Mais dans les réunions les deux métiers restèrent si inflexibles dans leurs prétentions, que les plaidoieries réciproques en faveur de leurs intérêts respectifs, ne firent qu'exciter la scission qui existait entre eux.

Gérard Denis qui, au bout de quelques mois, se tint pour convaincu qu'il n'arriverait jamais par la voie de la légalité à réunir dans ses mains toute l'autorité à Gand, avait, depuis quelque temps, attisé de nouveau la haine entre les deux métiers et fait rompre brusquement les négociations. Il savait qu'Artevelde s'était voué entièrement à l'aplanissement de ce menaçant démêlé, et y vit un moyen de vengeance contre le capitaine général. Cependant ce n'était pas l'unique motif qui dictât sa conduite : il avait formé le projet de s'appuyer exclusivement sur la puissante corporation des tisserands, et en flattant l'orgueil de ses nombreux membres, de faire d'eux tous des partisans à lui dévoués. S'il parvenait à atteindre ce but, il pourrait se considérer comme le maître à Gand et lâcher la bride à son ambition et à sa soif de vengeance. Il y réussit parfaitement; car tandis qu'Artevelde ne donnait tout à fait raison à personne et exhortait chacun à se montrer conciliant, et par conséquent soulevait ainsi toutes les passions contre lui, — Denis s'écriait partout et sur tous les tons que les foulons n'avaient pas le moindre droit dans leurs exigences, et que ce serait une lâcheté que de consentir à la moindre augmentation de salaire; en même temps il proclamait emphatiquement que la tisseranderie

était le premier métier de Gand et avait droit à la suprématie sur tous les autres.

Au fond, cette dernière assertion était une vérité : la tisseranderie comptait dans son sein tous les marchands de drap, plus vingt-sept métiers qui avaient directement pour objet la préparation de la laine ou le tissage du drap. Depuis la renaissance de l'industrie, tous les produits de la tisseranderie avaient haussé de prix considérablement, et ce métier était devenu extrêmement riche. De plus, il avait, de par la loi et la coutume, la préséance sur les deux autres membres de la commune, savoir sur les foulons et les petits métiers, et son doyen était de plein droit chef-doyen de Gand.

En des temps plus calmes, personne n'eût eu la pensée de contester la suprématie morale de la tisseranderie, sinon çà et là quelque vieux foulon qui se rappelait avec dépit que jadis la foulonnerie avait été à la tête des métiers (1); mais comme les esprits étaient tout disposés par une longue excitation à prendre feu au moindre frottement, rien n'était plus dangereux que les insultantes fanfaronnades de Denis et de ses partisans. Les orgueilleuses provocations des tisserands et leurs hâbleries à propos de leur puissance et de leur primauté de rang avaient enfin tellement échauffé les esprits des autres métiers, que les quatre-vingts corporations des petits métiers se rangèrent du côté des foulons et se mirent à crier aussi haut que ceux-ci, que l'augmentation de salaire réclamée devait être obtenue de gré ou de force.

Ce renfort inattendu porta les foulons au dernier degré d'audace, non pas tant à cause du concours des corporations elles-mêmes, que parce qu'ils recevaient pour chefs,

(1) De 1325 à 1335, la foulonnerie est toujours nommée avant la tisseranderie dans les Comptes de la ville.

Jean Bake, doyen des petits métiers et ses trois fils. Jusque-là, les foulons, malgré toutes les excitations, ne s'étaient pas encore laissés aller à des actes de violence, parce que leur doyen Seger Boele reculait devant l'effusion du sang. Jean Bake, au contraire, était connu par toute la ville comme un homme des plus exaltés et des plus robustes, et, bien qu'il fût doyen des forgerons et des petits métiers, il ne craignait pas de recourir à sa force de lion pour décider à coups de poing entre lui et ses adversaires. Ses trois fils étaient également redoutés de tous leurs compagnons comme les plus grands batailleurs de toute la ville.

Grâce à l'excitation de ces hommes et des continuelles provocations des tisserands, la haine entre les deux partis en vint à un tel point d'animosité, que, presque chaque jour, des luttes sanglantes s'engageaient dans les tavernes et que l'on en vint à s'assommer littéralement par jalousie.

Cet état de choses attristait grandement Artevelde, il se multipliait, pour ainsi dire, lui-même et travaillait jour et nuit, sans trêve ni repos, pour sauver sa ville natale du danger qui la menaçait et déjouer en même temps les agressions des léliards dans les autres parties de la Flandre. Tant que les petits métiers étaient restés en dehors de la querelle, il avait pu, grâce à l'aide de la bourgeoisie moyenne, conserver encore assez d'influence pour empêcher un choc décisif entre les tisserands et les foulons; mais maintenant que le troisième membre de la commune s'était déclaré avec rage contre les tisserands, disparaissait la dernière apparence de pouvoir que l'autorité communale avait conservée. En effet, tous les *poorters* de Gand, sans exception, faisaient partie de l'un des métiers, soit qu'ils fussent eux-mêmes négociants ou ouvriers, soit que, pour jouir des priviléges des métiers, ils se fussent fait inscrire dans l'un ou l'autre. La même haine enflammait tous les habitants : chacun se croyait obligé de

défendre son métier avec passion et personne ne voulait écouter la voix des magistrats.

Enfin, les choses allèrent si loin, qu'on commençait à parler ouvertement en ville d'une émeute prochaine des foulons, qui ne menaçaient de rien moins que de piller toutes les maisons des tisserands et de massacrer quiconque oserait leur faire résistance. Déjà on voyait les foulons et les membres des petits métiers courir en armes dans les rues ; et Jean Bake avait même annoncé, au dire de quelques *poorters*, que la sanglante entreprise serait tentée le lendemain.

Comme dernier moyen d'empêcher l'effusion du sang, au moins pour ce jour-là, et si c'était possible, terminer le différend, Artevelde fit proclamer par le sonneur de trompe de la ville, que les doyens de tous les métiers se réuniraient le lendemain à neuf heures du matin, à la Maison-Haute, sur le marché du Vendredi, pour délibérer et prendre une décision définitive sur la querelle pendante.

Cette annonce, qui promettait une solution de la question, ôta tout motif à un conflit immédiat; on différa donc toute entreprise violente, bien que chaque métier se préparât à tirer vengeance de ses adversaires si la décision à intervenir n'abondait pas dans son sens.

Le lendemain était une belle journée de mai ; le tiède soleil de printemps répandait à flots dans les rues sa bienfaisante lumière ; l'air, comme s'il se fût chargé dans la campagne d'effluves balsamiques, élargissait la poitrine ; tout était plein de lumière et de vie, tout resplendissait, aussi bien le ciel bleu là-haut que la nature riante ici-bas ; on eût dit que ce jour serein et radieux ne pouvait éclairer que le bonheur et la joie. Hélas ! à Gand cependant les jeunes rayons du printemps éclairaient une foule agitée qui, la haine et la jalousie au cœur, la colère et la soif de la vengeance dans l'âme, semblait annoncer, comme un volcan qui

couve, la plus formidable explosion des passions populaires.

Toute la ville était agitée d'un sinistre pressentiment ; sur tous les visages on pouvait lire l'anxiété ou la fureur. Les gens des métiers, maîtres et compagnons, l'œil sombre et fixé sur le sol, se hâtaient vers le marché du Vendredi, en se montrant le poing de loin ou en s'excitant mutuellement à ne pas céder. Des vieillards mêmes, tout décrépits, et déjà courbés vers la tombe, traînaient péniblement leurs membres paralysés vers le lieu de rassemblement où l'on allait décider de la dignité de leur métier ; dans leurs yeux éteints brillait encore une étincelle; on eût dit que la haine avait rassemblé pour ce jour-là tout ce qui leur restait de vie.

Sur ses entrefaites, les femmes et les jeunes filles, pâles et tremblantes, se rassemblaient en groupes devant les portes, et se lamentaient sur le malheur qui menaçait la commune; ou bien elles prenaient part à la querelle, et s'adressaient les plus insultantes provocations. Dans les quartiers pauvres, il y avait même des femmes qui suivaient leurs maris au marché du Vendredi et criaient plus haut qu'eux encore, que pour venger l'honneur du métier, elles ne craindraient pas de courir même au-devant de la mort.

Le marché du Vendredi offrait un étrange aspect quelque temps avant l'heure de la réunion. Cette vaste place était couverte de groupes considérables de gens des métiers, entre lesquels des passages libres semblaient ménagés à dessein. La multitude, fourmillante et divisée comme elle l'était, ressemblait dans son ensemble à un nombre infini de petites îles, au milieu desquelles une rivière aurait promené ses méandres capricieux. Tous les métiers y étaient représentés par un certain nombre de membres ; mais on n'apercevait aucun mélange; chaque métier était séparé des autres par un espace qui était même assez grand pour empêcher le contact d'un groupe à l'autre.

Comme la plupart des compagnons avaient abandonné leur travail pour se trouver, avant neuf heures, sur le marché du Vendredi, ils étaient tous vêtus comme ils le sont ordinairement à l'ouvrage et beaucoup portaient encore leurs outils à la main ou à leur ceinture. Aussi pouvait-on reconnaître au premier coup d'œil à quel métier chacun appartenait, et cette circonstance particulière avait sans doute contribué à la séparation plus marquée des métiers entre eux.

Dans chacun de ces groupes, au centre desquels se trouvait le doyen ou un orateur, on discutait vivement et parfois avec de sinistres imprécations sur le différend en suspens, et l'on condamnait par avance et le but et l'issue possible de la réunion annoncée. Tous ces cris, toutes ces voix, tous ces bruits se confondaient en un sourd murmure, en un bourdonnement confus.

Depuis la *Wannekens aerd* jusqu'à la tourelle de la Collace, s'étaient déployés les vingt-sept métiers de la tisseranderie, ils occupaient par conséquent presque la moitié du marché du côté du midi. En dehors des marchands de drap qui se trouvaient en grand nombre devant la Maison-Haute, on pouvait reconnaître dans ce corps puissant les tisserands, les fileurs et les tondeurs de drap. Parmi les différents corps de la tisseranderie on ne remarquait pas la même séparation qu'entre les autres. Ce métier formait un corps compact qui, par le nombre, semblait en réalité assez formidable pour frapper de crainte les autres métiers et même au besoin les écraser. On pouvait lire sur la physionomie des tisserands qu'ils avaient la conscience de leur force; ils se montraient moins remuants et on n'entendait pas planer au-dessus de leurs rangs ce tumulte confus et menaçant qui régnait sur tous les autres points du marché; mais un sourire de dédain trahissait leur orgueil, et leur

attitude en apparence indifférente témoignait qu'ils ne se laissaient guère émouvoir par les clameurs des autres métiers.

Gérard Denis courait de tous côtés, serrant la main à tout le monde et semant de perfides paroles pour faire échouer la tentative suprême d'Artevelde. Il lui fut extrêmement facile de persuader aux membres de son métier qu'ils ne devaient passer sur rien, pas même sur une apparence de concession ; cela était déjà résolu, aussi bien parmi les tisserands que parmi les autres métiers. La question de l'élévation du salaire s'était transformée en une querelle d'amour-propre et d'orgueil : restait seulement à savoir lequel des deux partis humilierait ses adversaires.

Les foulons formaient une troupe pleine d'exaltation qui s'était partagée en divers groupes autour d'un certain nombre d'orateurs en proie à une sorte de rage. Ce qui caractérisait ce métier entre tous les autres, c'était le dénûment visible de la plupart de ses membres, dont les vêtements déchirés et l'apparence misérable attestaient qu'ils ne participaient pas dans la même mesure que les autres à la prospérité générale. Aussi, sur ce point, tous les visages étaient-ils enflammés par la colère ; on y entendait les plus horribles imprécations, les plus terribles menaces contre les tisserands. Des femmes, semblables à d'affreux ministres de haine et de vengeance, excitaient la fureur des hommes, couraient, les cheveux épars, dans les rangs de ce métier et remplissaient l'air de sinistres et sanglantes clameurs.

Dans l'angle voisin de la ruelle d'Amvar, se tenaient les forgerons, leurs tabliers de cuir sur la poitrine, les bras nus, le visage noirci, l'œil flamboyant, pareils à une nuée de démons échappés de l'enfer. Jean Bake, le doyen, qui dépassait de la tête les plus grands de ses compagnons et

avait la robuste constitution d'un géant, était au milieu de son métier, prononçant une harangue qui faisait serrer les poings de rage à ses hommes, et qui eût suffi à faire commencer sur-le-champ une lutte sanglante, si chacun n'eût désiré connaître d'abord le résultat de la réunion de la Maison-Haute. A côté de Jean Bake, se tenaient ses trois fils, robustes comme leur père et non moins altérés de vengeance.

Sur le reste du marché on remarquait la plupart des autres métiers, bien qu'en petit nombre : les bouchers, la pierre à aiguiser à la ceinture; les boulangers, tout blanchis de farine; les pêcheurs, avec leurs lourds manteaux contre la pluie; les brasseurs, à la face enluminée et tuméfiée; les peaussiers, les maçons, les charpentiers et beaucoup d'autres.

Parmi les petits métiers répandus autour de l'église Saint-Jacques, ne régnait pas la même surexcitation que sur la partie antérieure du marché, où les deux ennemis se trouvaient en présence et par là étaient arrivés au plus haut degré d'animosité. Cependant, près de l'hospice de Saint-Jean des Furieux, on remarquait un métier passablement nombreux et qui se distinguait par sa turbulence. Aux mains bleues des compagnons réunis en cet endroit, on reconnaissait le métier auquel appartenait le brave Liévin Comyne. Le tumulte qui se faisait entendre était précisément la conséquence d'une allocution que le doyen venait de prononcer et à laquelle les gens du métier avaient répondu par de longues acclamations et mille protestations de rester inflexibles. Le doyen les avait convaincus qu'il ne fallait rien céder aux tisserands et que le différend devait être résolu tout à fait au profit des foulons, sinon que c'était un devoir pour tout teinturier de se joindre aux foulons pour dompter et humilier les orgueilleux tisserands.

Les cris ayant cessé, Liévin Comyne s'écria avec tristesse et impatience :

— Mais comment cela est-il possible ? Les Gantois ont-ils perdu l'esprit ou sont-ils tous possédés du diable ? Se battre, s'entre-tuer, on n'entend que cela ! Et vous, maître Abelyn, vous d'ordinaire si mûr de jugement et de conseil, vous êtes aussi d'avis qu'il faut verser du sang ? Je n'y comprends vraiment rien.

— Et de quel avis êtes-vous donc, vous ? demanda un compagnon d'un ton railleur.

— Je suis d'avis, répondit Liévin Comyne, qu'il ne faut pas mettre la ville en feu parce qu'il a passé par la tête des foulons de demander quatre gros de plus par pièce de drap. Il y aurait, par ma foi, des émeutes tous les jours, s'il était libre à chaque métier de faire élever son propre salaire en recourant à la violence.

— Mais, Liévin, dit le doyen, vous ne comprenez pas bien l'affaire. Croyez-vous donc que la demande des foulons soit mal fondée ?

— Je ne dis pas cela, maître Abelyn ; je reconnais, au contraire, qu'ils ne gagnent pas assez ; mais quatre gros, c'est trop. En tout cas, ce n'est pas ainsi qu'on doit s'y prendre pour décider des affaires de ce genre. Les doyens et les *vinders* sont là pour s'entendre à l'amiable sur les différends qui surgissent entre les métiers. Ce qu'on est accoutumé de faire depuis des centaines d'années, on peut continuer de le faire.

— Ah ! ah ! dit un compagnon en riant, il y a plusieurs mois que les doyens ont l'affaire entre les mains ; les tisserands s'imaginent qu'ils ont le droit de regarder les autres *poorters* avec mépris et du haut de leur grandeur ; ils nous crachent tous les jours l'injure à la face et jurent qu'ils n'accorderont rien, quand même tous les autres métiers vou-

draient les y contraindre. Mais nous verrons si ces maudits tisserands continueront de nous écraser sous leur orgueil.

— Il faut en finir avec eux ! s'écria un autre compagnon. Qu'on les jette à la Lys et qu'ils s'y noient !

— Je vois bien qu'il n'y a rien à faire, dit Liévin Comyne découragé; persévérez donc dans votre folie, laissez la moitié de la ville massacrer l'autre; laissez Gand sacrifier son bonheur et sa prospérité, s'épuiser et donner à la Flandre l'exemple de la discorde et de la guerre civile; mais prenez garde que le Français, la verge à la main, se tient derrière la porte ! Quand nous serons sous le joug étranger, sans commerce, sans travail et sans pain, nous nous mordrons les doigts et nous déplorerons, tout confus, ce que nous aurons fait. Mais les lamentations viendront trop tard !

— Bah ! bah ! nous savons où tu as appris ces beaux discours ! s'écria un compagnon. C'est comme si le capitaine général te payait pour parler comme lui; mais la chanson de ce gaillard à double face est passée de mode depuis longtemps à Gand !

— Rustre ! répliqua Liévin avec colère; comment ! tu oses encore parler irrespectueusement de maître Jacques, toi qui as à peine assez de bon sens pour distinguer ta main droite de ta main gauche ! Ah ! je remercie Dieu de ce que tu puisses me reprocher que l'opinion du capitaine général soit aussi la mienne. J'ai plus de droit de m'enorgueillir que vous tous, qui êtes ici à faire rage comme des enfants, et qui ne sentez pas que vous êtes aveuglés par les menées et les excitations des ennemis de votre patrie et de votre bonheur.

Un murmure de colère s'éleva parmi les teinturiers, et beaucoup d'entre eux menacèrent du poing Liévin; mais le robuste jeune homme retroussa les manches de son pourpoint et dit d'un ton de défi :

— Oui, oui, menacez, compagnons; vous connaissez Lié-

vin Comyne; ses bras ne sont pas paralysés ! Essayez un peu.

Maître Abelyn s'interposa vivement et ramena les adversaires au calme. Liévin Comyne fut plus difficile à apaiser que les autres et dit enfin à ses camarades :

— Eh bien! faites ce que vous voudrez, je ne m'en occupe plus; mais qu'un de vous ose encore dire un mot contre le capitaine général...

Cette altercation eût probablement dégénéré en combat, si le roi des ribauds ne fût survenu avec ses hommes et n'eût crié ironiquement aux teinturiers :

— Ah çà ! compagnons, pas de bataille, sinon nous irons nous laver les mains au *steen* de Gérard le Diable !

— Tu ferais mieux, répondit un compagnon, de conduire tes ribauds au *Cygne d'or* et de leur donner à boire; car ils ont l'air terriblement desséchés par le soleil et ils bâillent comme des poissons dans un étang vide !

— Hé ! Muggelyn ! cria un autre, dis-nous donc de quel côté tu vas te ranger! Pour qui es-tu ?

— Moi? je suis pour l'hôtelier du *Cerf* sous le beffroi, répondit le ribaud avec une feinte gravité qui fit rire tout le monde et même Liévin Comyne.

— Oui, mais ce n'est pas de cela que je veux parler, reprit le compagnon; je voulais demander avec quel métier tu tiens, les tisserands ou les foulons?

— Il y a longtemps qu'on sait cela, s'écria Muggelyn en avançant avec ses hommes sur le marché, je ne change jamais d'opinion et je suis aujourd'hui comme toujours pour le métier des mesureurs de vin !

Pendant que les passions s'enflammaient de plus en plus sur le marché, grâce aux excitations mutuelles des deux partis en présence, Artevelde se tenait debout derrière une fenêtre de la salle de réunion de la Maison-Haute et regardait tristement les remuants compagnons des métiers. Son

cœur était oppressé, son regard abattu. Un profond chagrin, une compassion toute paternelle pour ses frères égarés se peignaient sur ses traits.

Le Sage Homme se rappelait avec désespoir que, dans des jours plus heureux, une fois aussi il avait contemplé le peuple par cette fenêtre et qu'il avait senti des larmes de joie mouiller ses yeux; il n'entendait plus ni les chants de triomphe de la foule enthousiasmée, ni son nom envoyé vers le ciel comme un cri de salut, ni les serments réciproques de fraternité et de fidélité à la patrie; ce n'était plus la foule joyeuse et bigarrée des femmes et des enfants endimanchés, les embrassements des gens des métiers transportés de joie, les danses, les jeux, les chants... Rêve séduisant d'une gloire et d'une grandeur disparues!

Et maintenant la haine dévorait tous les cœurs; maintenant ce même peuple oubliait le danger de la patrie pour se préparer à verser un sang fraternel; maintenant la voix d'Artevelde était impuissante, son nom était devenu un brandon de discorde entre ses frères, et lui, dans toute la plénitude de sa force et de son héroïsme, il lui fallait être spectateur inactif de la ruine de Gand et peut-être de la Flandre!

Cependant il ne se trouva pas longtemps seul dans la salle de la Maison-Haute. Bientôt le premier échevin, Maes Van Vaernewyck, vint le rejoindre et le salua avec une expression d'anxiété peinte sur le visage, en lui disant :

— Que Dieu protége la malheureuse ville de Gand! Savez-vous ce qui se passe, capitaine général?

— Je ne le vois que trop bien, ami Maes; si nous ne réussissons pas tout à l'heure dans notre médiation, ce jour peut ajouter une sanglante page à l'histoire des égarements du peuple.

— Il paraît que les foulons ont l'intention de courir aux armes, si on ne leur accorde pas pleine satisfaction aujour-

jourd'hui. Capitaine général, si les métiers en viennent aux prises, il sera de notre devoir d'intervenir et d'empêcher l'effusion du sang.

— Assurément, messire Maes, c'est un triste devoir ; mais saurons-nous bien le remplir ? J'ai donné tout à l'heure aux capitaines des paroisses l'ordre de rassembler autant de *poorters* que possible, à tout événement. Savez-vous ce que votre propre frère, Guillaume, le capitaine de Saint-Jacques, m'a répondu ? — Qu'il appartient à la tisseranderie, et qu'il aime mieux renoncer à sa charge que de s'exposer à rien entreprendre contre les tisserands dans cette affaire ; il a refusé d'appeler sous les armes les hommes de sa paroisse, en prétextant qu'ils sont tous sur le marché. Joseph Apare, le capitaine de Saint-Michel, a suivi l'exemple de maître Guillaume, en donnant pour raison qu'il n'a pas été nommé capitaine pour aider à massacrer ses propres frères.

— Mon frère ! mon frère ! dit le premier échevin en soupirant. Hélas ! capitaine général, c'est une maladie contagieuse qui a frappé jusqu'aux meilleurs et aux plus sensés. Tout le monde à Gand est frappé de démence !

— Ghelnoot Van Lens et Pierre Van Cauvenhove, poursuivit Artevelde, s'efforceront dans leurs paroisses de réunir un certain nombre d'hommes, et les tiendront à notre disposition sur le marché aux grains. S'ils réussissent à rassembler une force assez considérable, il sera, en tout cas, possible d'empêcher jusqu'au soir toute collision entre les partis. Qu'il reste çà et là quelques morts sur le carreau dans les autres quartiers, si notre dernière tentative n'a pas pour résultat la réconciliation, cela est certain ; mais ce serait là un petit malheur en comparaison de la catastrophe qui pourrait frapper notre ville.

— Malheur ! malheur ! s'écria messire Van Vaernewyck, tandis que nous perdons notre temps ici dans d'odieuses

discordes civiles, les intrigues des léliards font leur chemin; les autres membres de la Flandre menacent la séditieuse ville de Gand de se séparer d'elle, et au besoin d'une guerre; notre comte est à Bruxelles pour faire rompre l'alliance au duc de Brabant, et la France se prépare tranquillement à mettre la main sur notre patrie divisée. Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle sera la fin de tout cela ? Ah ! le désespoir remplit mon âme; je n'ai plus foi dans l'avenir de la Flandre; nous sommes nés pour être esclaves : esclaves de l'étranger ou esclaves de nos propres passions ! Eh bien ! mieux vaut encore une soumission volontaire ! Si elle ne donne ni grandeur ni gloire, elle donne du moins le repos et excuse l'abaissement.

Artevelde sourit tristement en entendant les exclamations désespérées de son ami; il lui prit la main et dit :

— Nous sommes nés pour être libres et indépendants; la Flandre peut se tromper, s'égarer, déchirer son propre sein, mais mourir, disparaître, jamais ! Il y a trop de force vitale dans le sang thiois, trop de noble orgueil dans le cœur des Flamands ! Ah ! ami Maes, il est possible que nous préparions à notre patrie une nouvelle servitude; mais laissez, durant le cours des siècles, vingt servitudes peser sur la Flandre, et chaque fois le lion brisera ses chaînes, chaque fois l'héroïque race flamande se lèvera et donnera à l'Europe l'exemple de la liberté et de la force populaire !

— Hélas ! dit mélancoliquement messire Van Vaernewyck, vous avouez donc que la gloire et la grandeur de la Flandre vont s'éclipser ? qu'un nouvel esclavage sera le fruit de nos efforts et de nos sueurs ? qu'il ne nous reste d'autre espoir que, dans l'avenir, notre patrie se soulèvera encore contre les ennemis de son indépendance et de sa liberté ? Mais maintenant ?... Maintenant la servitude et l'humiliation, n'est-il pas vrai ?

— Courage, mon ami, dit Artevelde, peut-être notre tentative nous réussira-t-elle... et puis, ne nous restera-t-il pas la conviction que nous avons fait notre devoir ? Si la force nous manque pour servir la patrie comme l'exigent les circonstances, la volonté du moins ne nous a pas fait défaut. Maintenant que la fatalité nous domine et nous entraîne dans le torrent des événements, comme des arbres déracinés, il faut nous laisser flotter avec résignation, jusqu'à ce que le courant nous porte sur un point où nous puissions faire quelque chose pour la Flandre. Dieu seul sait ce qui arrivera; peut-être nous réserve-t-il un secours inespéré : les passions du peuple sont mobiles et inconstantes...

Artevelde fut brusquement interrompu par l'arrivée de Gérard Denis, qui lui dit d'un ton bourru :

— Ah çà! maître Van Artevelde, oubliez-vous donc pourquoi vous êtes venu ici ? Il est vrai que tous vos efforts n'aboutiront à rien; cependant quand on est capitaine général, on ne doit pas faire attendre les doyens des métiers de Gand quand on les a convoqués. Le sonneur de trompe de la ville est en bas, son instrument à la bouche, depuis un quart d'heure déjà.

Artevelde ne lui répondit pas, alla jusqu'à la porte de la salle et donna un ordre au page qui s'y trouvait. On entendit aussitôt le sonneur de trompe de la ville donner quelques sons retentissants, et, peu de temps après, tous les doyens des métiers entrèrent tour à tour dans la salle. Ce furent d'abord les vingt-sept doyens de la tisseranderie, qui allèrent se ranger du côté droit d'une longue table où ils s'assirent sur trois rangées de chaises; — puis les doyens des autres métiers, avec Jean Bake et Seger Boele à leur tête, qui prirent place à gauche, mais qui, à défaut de siéges, durent en partie rester debout.

Les deux partis, séparés ici encore par un sentiment de

haine, échangeaient de flamboyants regards de défi ou de dédain, si bien que du premier coup d'œil on reconnaissait qu'il n'y avait guère d'espoir de réconciliation; cependant on ne parlait pas, et l'expression des physionomies disait seule que le feu de la vengeance brûlait dans les cœurs.

Artevelde remarqua ces dispositions fâcheuses et pria le premier échevin d'ouvrir la séance immédiatement, après quoi il se leva et parla en ces termes aux doyens, d'un ton triste d'abord, mais qui peu à peu prit plus d'expression et d'énergie :

— Compagnons et amis, je sais que vous venez ici avec la ferme résolution de n'écouter aucune proposition d'accommodement; je sais aussi que ma parole est sans force sur vos esprits. Si je n'avais consulté que ma faiblesse, j'aurais reculé devant une tentative inutile; mais autre chose m'a fortifié et me fait espérer qu'en ce moment solennel ma voix saura toucher vos cœurs. Vous êtes Gantois! Je me suis souvenu qu'autrefois notre Flandre bien-aimée était sous le joug humiliant de la tyrannie étrangère, que la famine et la servitude dévoraient le sang jusque dans les veines des Flamands, que le peuple, épuisé et sans force, semblait condamné à un éternel esclavage. Je me suis souvenu aussi que c'est de Gand qu'est parti le premier cri de délivrance en Flandre; que c'est vous, frères, qui, avec l'intrépide courage du lion, avez secoué le joug de vos épaules, — vous qui, au prix de votre sang et de vos biens, avez sauvé la patrie tout entière, — vous qui avez fait retentir dans l'univers le nom flamand comme le symbole de l'affranchissement et de l'émancipation, — vous qui avez frappé de stupéfaction les princes et les peuples par votre puissant et unanime accord... puis, à cette pensée, l'espérance est descendue, accompagnée d'un juste orgueil, dans mon cœur; je me suis dit que si la voix de Jacques Van Artevelde est devenue impuis-

sante, vous, chefs des braves Gantois, vous ne fermerez pas l'oreille au cri de détresse de la patrie, qui doit sa liberté et son bonheur à votre dévouement et à votre courage... Eh bien, écoutez, je parle au nom du pays qui nous a vus naître! — Jetez avec moi un coup d'œil sur l'état de la Flandre, et vous serez effrayés en reconnaissant l'étendue du danger. En Brabant, le duc qui reçoit de nos ennemis le conseil de briser la fédération thioise et de porter les armes contre nous! — En France, Philippe de Valois qui voit approcher l'occasion de vous apporter des chaînes à la faveur des discordes qui nous divisent; à Termonde, l'émeute au profit de nos ennemis; dans toutes les villes, la haine, la division, les troubles à propos des privilèges de la tisseranderie; dans toute la Flandre, le mécontentement et des menaces de guerre contre la séditieuse ville de Gand; dans toute la Flandre aussi, les menées audacieuses et sans détour des léliards et les formidabbles progrès des ennemis de notre indépendance! Vous le voyez, frères, la prospérité, la richesse, la liberté, la gloire du pays, tout est dans la balance. La patrie est en danger, elle a besoin des forces réunies de tous ses fils, elle exige, pour son salut, le sacrifice de tous les dissentiments; elle est sur le bord de l'abime; elle nous crie d'une voix navrante que les haines, les discordes, les meurtres conduisent les peuples à la servitude la plus affreuse... à la servitude méritée! Oh! ne le méconnaissez pas : la vérité même n'est pas plus évidente! Je savais bien d'avance que des désordres et des embarras surgiraient; cela est inséparable de tout grand mouvement populaire; c'est souvent la conséquence de la prospérité même d'une nation; mais, dans mon orgueil de Gantois, j'ai osé espérer que le cœur de la Flandre, que notre glorieuse ville natale n'aurait jamais renié sa mission, qu'elle n'aurait jamais oublié qu'elle a été placée par Dieu au milieu des villes ses sœurs comme la

astre pour éclairer, comme une lionne pour veiller et pour venger ! Hélas ! je me suis trompé : les Gantois donnent à la Flandre l'exemple de la haine, de la discorde, de la petitesse d'esprit : ils gaspillent la vieille énergie flamande dans de misérables querelles ; ils ont soif de sang, du sang de leurs frères ! Et tandis qu'ils sont absorbés corps et âme par les luttes mesquines d'une odieuse rivalité, les nuages s'amoncellent au-dessus de leur tête, et l'éclair précurseur de la tempête passe inaperçu sous leurs yeux. — Quand donc sortirez-vous de votre inexplicable aveuglement ? Est-ce lorsque la France, irrésistible et triomphante, envahira notre sol ? est-ce lorsque vous sentirez les chaînes de l'esclave à vos pieds ? est-ce lorsque l'industrie et le commerce auront reçu le coup de mort ? est-ce quand la misère, la famine, la ruine et la honte régneront en maîtresses ici ? est-ce lorsque les peuples de la terre maudiront en vous la liberté, comme un principe de dissolution, de folie et de ruine ? Ne vous réveillerez-vous que lorsque votre patrie, souillée de la fange de la lâcheté, égorgée par le glaive de la discorde, agonisera sous vos yeux ? Non, non, vous vous êtes égarés...

Ici, Artevelde fut interrompu dans son discours par une exclamation de Denis.

Le capitaine général avait peu à peu parlé avec plus de feu et enfin avec un entraînant enthousiasme et un irrésistible élan. Elle avait bien encore tout son éclat, toute sa profondeur, toute sa force, la magique et émouvante éloquence du Sage Homme ! Aussi plusieurs doyens des deux partis étaient-ils émus et frappés. Presque tous avaient écouté avec admiration le noble appel d'Artevelde, et reconnaissaient au fond du cœur que la vérité même leur parlait par la bouche de maître Jacques.

Gérard Denis, interrompant le capitaine général, s'écria :

— Allons, allons, soit ! vous faites l'horizon beaucoup trop

noir, et il y aurait bien à dire là-dessus; mais nous ne sommes pas venus ici pour parler de la France ni du Brabant, ni des léliards; ce dont il faut s'occuper ici, c'est le différend qui nous y amène : nos métiers sont en bas et n'entendent pas toutes ces belles paroles. Je prie le capitaine général de nous faire connaître sans tant de détours ce qu'il a à nous proposer.

Tandis que le doyen des tisserands parlait ainsi, quelques foulons s'écrièrent avec colère :

— Silence! silence! laissez parler le capitaine général!

Mais Gérard Denis cria plus haut qu'eux, jusqu'à ce qu'il eût mené à bout son interruption comme il le désirait.

Artevelde, debout, la physionomie impassible, laissa le tumulte se calmer, après quoi il reprit :

— Amis, j'ai vu vos yeux briller d'indignation, pendant que je vous parlais de servitude et d'humiliation de la patrie. Cette vue m'a réjoui; il y a encore dans votre cœur des cordes que font vibrer les sentiments généreux. Vous avez senti, vous avez reconnu que la Flandre est en péril, et qu'il serait désirable que l'union fût rétablie, dût chacun de nous faire pour cela un sacrifice d'amour-propre ou d'intérêt. Aussi est-ce avec plus de confiance que je vais essayer de vous développer mon opinion sur le différend qui vous partage. A vous, foulons, je dis : Votre sort n'a guère été amélioré par la prospérité générale; vous travaillez rudement du matin jusqu'au soir et ne mangez pas une bouchée de pain sans savoir combien de sueurs elle vous a coûté; vos femmes et vos enfants trouvent à peine dans le fruit de votre travail de quoi ne pas mourir de misère; tous les jours sont égaux pour vous et pour les vôtres : labeur d'esclaves, labeur sans fin! Vous ne prenez pas dans la prospérité du commerce la part qui vous revient de par le droit et la raison, et je regarde comme un devoir, en tant que j'y puis contribuer, de

faire disparaître cette inégalité qu'il ne faut imputer qu'à un concours particulier de circonstances. Mais je vous déclare en même temps que rien ne vous donne le droit d'exiger avec violence ni de chercher à obtenir par l'émeute une augmentation de salaire. Et vous comprenez facilement que, si un tel droit était reconnu, chaque métier entrerait chaque jour en lutte avec celui dont il reçoit son salaire. Si le travail était libre, et si chacun en particulier pouvait travailler pour le prix convenu entre lui et le marchand, alors chacun pourrait évidemment demander ce qu'il croit mériter; mais puisque le travail en Flandre est réglé par des lois fixes, puisque le marchand n'est pas libre de diminuer votre salaire; vous ne pouvez non plus avoir la liberté de l'élever selon votre bon plaisir. Les arbitres et les *vinders*, choisis par vous-mêmes, sont là pour décider à l'amiable sur de telles affaires, et s'il arrivait que ceux-ci n'y réussissent pas, la collace générale des doyens et des anciens des métiers peut seule, en dernier appel, prononcer sur les différends qui surgissent entre les métiers (1).

— Il était facile de prévoir que vous vous ligueriez avec les tisserands ! s'écria Jean Bake avec colère; mais si l'on croit nous endormir ici avec de belles paroles, on manquera assurément son but !

— Laissez-moi continuer, maître Bake, dit Artevelde, et ne vous fâchez pas avant de savoir comment je vais conclure. Si vous croyez que je veuille ou puisse me liguer avec quelqu'un, vous vous trompez. J'appartiens, en effet, au métier de la tisseranderie; mais je suis capitaine général de Gand; je ne dois connaître que la loi et ne prendre qu'elle seule pour règle de conduite. Si les tisserands violent la loi,

(1) Cette manière de trancher les différends entre métiers, par l'intermédiaire d'arbitres élus, a été généralement en vigueur en Belgique jusqu'à la première révolution française.

je les combattrai et les punirai, si je le puis; si les foulons recourent à la violence, je combattrai et réprimerai leurs entreprises dans la mesure de mon pouvoir. Vous m'avez, par un libre choix, placé au-dessus de vos tristes dissentiments; je les regarde avec tristesse, mais avec impartialité... A vous, membres de la tisseranderie, je dis : Aucune loi ne vous force à consentir à une augmentation de salaire, avant que la collace des métiers se soit prononcée sur la question. Quelles que soient les raisons qui rendent cette sentence impossible, jusqu'ici vous restez dans les limites du droit écrit. Mais croyez-vous donc que la loi suffise, là où la fraternité manque? Croyez-vous que les institutions sociales soient assez parfaites pour que l'esprit de conciliation et d'union puisse cesser un seul jour de les pénétrer et de les féconder? Et, en obéissant à vos sentiments d'hommes, ne trouveriez-vous pas dans les enseignements de la religion, des motifs de faire ce qui est bien et juste, sans devoir y être contraints par une loi écrite? Le commerce des draps a pris en peu d'années une extension étonnante; ses produits ont considérablement augmenté de prix. Des trésors affluent de tous les pays environnants vers la Flandre; la valeur de l'or et de l'argent monnayés a, par suite de cette circonstance, considérablement baissé, tandis que les denrées alimentaires, au contraire, ont renchéri. Aujourd'hui, vous refusez aux ouvriers de la foulonnerie un salaire plus élevé pour chaque pièce foulée; ils ne peuvent cependant apprêter qu'un certain nombre de pièces par jour. C'est pourquoi ils ne gagnent pas plus maintenant que dans les plus mauvais temps, et ils doivent se priver, en raison de l'élévation du prix des vivres. Les autres métiers ont vu augmenter leur bien-être; les marchands de drap et les tisserands gagnent beaucoup d'argent : vous ne pouvez le méconnaître. Cela est-il bien équitable? Les foulons ne sont-ils pas aussi nos frères?

Quand, par un léger sacrifice, vous pouvez diminuer leur misère, pouvez-vous bien rester sourds à leurs justes plaintes ? Oh ! avouez-le, la charité chrétienne doit nous inspirer ce qui manque aux institutions humaines. Elle est la loi des lois, donnée par Dieu lui-même aux peuples, comme une éternelle règle de conduite...

Gérard Denis interrompit tout à coup l'orateur avec colère et voulut parler ; mais quelques doyens des tisserands le retinrent de force et l'obligèrent à se rasseoir, tandis que les foulons et les petits métiers témoignaient bruyamment et avec irritation combien l'interruption leur déplaisait.

— Vous savez maintenant ce que je pense du différend en lui-même, poursuivit Artevelde ; vous voyez que je ne donne ni raison ni tort à qui que ce soit, parce que je suis contraint de reconnaître, comme capitaine général, que la loi est pour les tisserands ; parce que, comme homme et comme chrétien, je suis convaincu que le droit appuie la demande des foulons. Ma proposition découle de cette double conviction. Une élévation de quatre gros, c'est trop ; mon expérience me dit qu'une augmentation aussi considérable de salaire nuirait au commerce de la Flandre ; mais, si vous voulez écouter mon conseil, partagez la différence : accordez deux gros aux foulons ; ce sera pour votre commerce une charge insignifiante ; pour vos frères, ce sera un bienfaisant allégement. Et vous, foulons, contentez-vous de cette augmentation raisonnable. Des deux côtés, c'est un mince sacrifice que je vous prie de faire sur l'autel de l'union et de la fraternité. Croyez-moi, plus tard vous vous rappellerez cette action avec joie et avec orgueil. J'abandonne ma proposition à votre libre délibération ; mais, avant de terminer, je vous en conjure encore, compagnons et amis, bannissez toute haine de votre cœur, et jugez l'affaire en hommes sages et de bon conseil. Faites bien attention à ce

que vous allez faire. Choisissez : — la réconciliation et la force de défendre votre patrie et votre liberté, d'une part; — de l'autre, un bain de sang, la ruine du pays de Flandre, la mort du commerce et de l'industrie, la honte et la servitude!

Les paroles d'Artevelde avaient produit sur l'assemblée une impression plus profonde que lui-même ne l'avait espéré. Il s'en suivit des colloques animés entre les doyens; la plupart se montraient disposés à tomber d'accord sur ce point, à l'exception de Gérard Denis qui s'était engagé à ce sujet dans une vive altercation avec les doyens des tisserands, et qui criait à haute voix qu'ils agiraient lâchement en se laissant entraîner à la conciliation par des mots sonores et vides de sens. Quelques-uns de ses compagnons s'élevèrent contre lui et voulurent l'empêcher de parler, en lui reprochant que son entêtement était la cause de tout le mal.

De l'autre côté de la table, on discutait, avec non moins de vivacité, contre Jean Bake qui, lui aussi, ne voulait entendre parler d'aucune transaction, mais qui, sur le conseil des autres doyens, parut sur-le-champ pencher vers de meilleurs sentiments.

— Oh! s'écria avec fureur Gérard Denis, c'est un piége infâme qu'on nous a tendu ici! Il fallait faire triompher les foulons, humilier les tisserands; cela était résolu et arrêté d'avance! Il fallait nous effrayer, faire appel à notre amour pour la patrie, parler de la loi, du droit et de la religion; nous émouvoir, nous aveugler..... et puis nous dire pour conclusion : Rendez-vous! Accordez aux foulons, en récompense des injures qu'ils vous ont si longtemps adressées, accordez-leur ce qu'ils demandent ou un peu moins! Souillez, déshonorez votre métier! Soyez lâches, incapables de conserver et de venger vos droits! Il est possible que ces

tains d'entre vous se soient laissé séduire par une harangue habilement calculée; mais quand je resterais seul pour défendre la dignité de la tisseranderie, je remplirais intrépidement ce devoir. Ce qu'on nous propose est impossible; nous savons quelle mission les maîtres et les compagnons qui sont là, en bas, nous ont imposée. Nous ne pouvons rien concéder, non, rien; ce que nous ferions serait rejeté par le métier. Ainsi, point de lâcheté, camarades! Ne vous déshonorez pas en vous soumettant aux exigences de ces orgueilleux foulons. Quoi qu'il arrive, l'honneur de la tisseranderie avant tout!

— C'est donc du sang que vous voulez? demanda Artevelde avec tristesse.

— Du sang? du sang? s'écria Denis d'un ton farouche. Un Gantois recule-t-il à la vue du sang quand il a à venger son honneur?.....

Il allait continuer, lorsque Jean Bake, le gigantesque doyen des forgerons, s'élança en avant et s'écria, comme ivre de colère:

— Ah! vous croyez que nous supporterons cela! Quand nous sommes prêts à faire ce que dit le capitaine général, vous venez nous injurier et nous cracher au visage que nous sommes des gens orgueilleux! Vous acceptez donc la lutte?

— Non, non, s'écrièrent la plupart des doyens de la tisseranderie; nous voulons la paix, la réconciliation! nous consentons à la proposition!

— Faites donc taire votre chef-doyen, s'écria Jean Bake d'une voix tonnante, et qu'il parle avec respect des foulons, sinon vous n'attendrez pas longtemps pour voir à qui vous avez affaire.

Les membres de la tisseranderie s'efforçaient de calmer Gérard Denis; mais celui-ci était transporté de fureur par la

pensée que le capitaine général avait convaincu ses propres amis et allait remporter une magnifique victoire, si on ne l'en empêchait par un coup décisif.

— Me taire? moi, me taire? s'écria-t-il. Non, non, ne l'espérez pas. Je parle au nom de toute la tisseranderie dont je défends ici l'honneur. Vos menaces ne m'effrayent pas, je vous le répète, — dussent certaines gens en crever de dépit, — notre métier est le premier membre de la commune et il ne peut s'abaisser jusqu'à un accommodement forcé avec les foulons. Il n'acceptera jamais cette honte! Descendez et demandez à nos compagnons s'ils veulent vous accorder quelque chose; d'une seule voix, ils repousseront votre demande avec mépris et s'écrieront comme je le fais en ce moment : Jamais! jamais!

Artevelde étendit les mains vers l'assemblée et allait parler; mais les doyens des petits métiers et des foulons s'élancèrent à la fois et menacèrent Gérard Denis par mille clameurs, tandis que Jean Bake frappait sur la table avec une telle violence, qu'un morceau s'en détacha et tomba sur le parquet; puis, tendant les deux poings vers Denis, il s'écria :

— Tu nous défies, orgueilleux tisserand? Eh bien, que le sang qui va couler retombe sur ta tête! Nous allons voir si ton courage répond à ton présomptueux langage. Qui m'aime me suive! Aux armes! aux armes!

En prononçant ces terribles paroles, il renversa violemment les chaises qui l'entouraient et se précipita vers l'escalier, suivi de tous les doyens de son opinion.

A ce cri : Aux armes! qui ne tarda pas à retentir sur le marché, les doyens de la tisseranderie comprirent le danger qui les menaçait, et eux aussi s'élancèrent hors de la salle, en criant : Aux armes! aux armes!

Artevelde, la tête penchée de douleur, essuya une larme

qui mouillait ses yeux, et, muet, il contempla d'un regard attristé le mouvement tumultueux de la foule.

A peine les doyens pouvaient-ils avoir atteint l'endroit où se trouvaient leurs métiers, qu'une formidable clameur, pareille à un éclat de tonnerre, retentit du sein des masses. Déjà la multitude s'ébranlait en désordre ; le marché du Vendredi, semblable à une mer orageuse, versait la foule comme autant de fleuves dans les rues avoisinantes ; chacun courait chercher ses armes, tandis que le terrible cri s'en allait mourant dans les quartiers lointains. Bientôt l'on ne vit plus une âme sur la place morne et abandonnée, sauf les habitants inquiets qui rentraient leurs marchandises et fermaient leurs boutiques.

— Que faire, mon Dieu ! dit le premier échevin, qui se trouvait à côté du capitaine général et contemplait en tremblant ce sombre spectacle.

— Venez, venez, dit Artevelde en se dirigeant d'un pas rapide vers la rue longue de la Monnaie, si maître Ghelnoot a rassemblé une bonne garde, nous occuperons le marché du Vendredi avant que les compagnons des métiers arrivent nombreux et armés. Qu'il y ait lutte, c'est infaillible ; mais si elle a lieu dans les rues, elle sera moins sanglante. La fatalité l'a emporté : faisons notre devoir jusqu'au bout.

— Non, non, je vous en prie, gagnez votre demeure, capitaine général, dit messire Van Vaernewyck d'une voix suppliante. Vous savez que beaucoup de gens sont irrités contre vous, qu'il serait facile à vos ennemis de vous atteindre dans ce tumulte, de vous frapper à mort ! Votre vie est trop précieuse. Si un tel malheur arrivait, tout serait perdu ! Laissez-vous faire ; de concert avec maître Van Lens et maître Van Caudenhove, je mettrai à exécution les mesures que vous venez d'indiquer.

Pour toute réponse, Artevelde regarda fixement son ami

avec un sourire, et dit ensuite comme s'il n'avait pas entendu son conseil :

— Hâtons le pas, maître Mees : voilà déjà les poissonniers qui traversent le pont du Comte et gagnent le marché du Vendredi. Hâtons le pas !

En atteignant le marché aux grains, ils aperçurent Ghelnoot Van Lens devant un groupe de *poorters* armés ; il frappait du pied et se démenait comme un furieux. Sa voix retentissait sur tout le marché, et il faisait tournoyer son épée avec colère, comme s'il eût voulu en frapper ses propres hommes. A mesure qu'Artevelde se rapprochait de Ghelnoot, il remarqua avec douleur qu'il n'y avait pas plus de cinquante *poorters* réunis autour de lui et que ceux-ci, nonobstant leur petit nombre, se mettant en pleine révolte contre leur capitaine, éclataient en menaces, et paraissaient vouloir refuser le service. Néanmoins, dès qu'ils aperçurent le capitaine général, ils se placèrent silencieusement à leurs rangs.

— Calmez-vous, ami Ghelnoot, dit Artevelde ; qu'est-ce donc qui vous irrite si fort ?

— Par saint Liévin ! s'écria maître Van Lens, je leur apprendrai à méconnaître mes ordres et à s'enfuir quand je leur commande de rester en place ! Leur ai-je demandé de me nommer leur capitaine ? Ils m'ont élu, qu'ils m'obéissent maintenant, sinon j'abats la tête du premier qui se révolte ! Croient-ils pouvoir se moquer impunément de Ghelnoot Van Lens ?

— Ainsi vous n'avez pu trouver qu'une cinquantaine d'hommes ? demanda Artevelde.

— Cinquante ? s'écria Ghelnoot, j'en avais réuni près de quatre cents : — cent cinquante de la paroisse de Saint-Jacques et plus de deux cents de la paroisse de Saint-Nicolas ! Voilà que tout d'un coup des gens des métiers accou-

rent du marché du Vendredi en criant qu'on va se battre. Mes hommes, — comme si le diable s'était emparé d'eux, — se mettent à crier à qui mieux mieux : — Aux armes ! aux armes ! Je suis tisserand ! je suis foulon ! je suis forgeron ! et là-dessus, ils m'abandonnent et s'enfuient. J'ai dû retenir de force ceux-ci : ils jurent qu'ils iront prêter aide à leur métier... mais qu'il y en ait un qui bouge encore !

— Et où est maître Van Caudenhove ?

— Bah ! il ne lui est pas resté un seul homme. Il est allé à votre recherche, pour vous demander conseil.

— Voyons, dit Artevelde en s'adressant aux *pointers*, qui veut m'aider à épargner le sang de nos frères, si c'est possible ? Que les autres s'en aillent librement, je le leur permets.

Une dizaine d'hommes se détachèrent du groupe et s'éloignèrent du marché.

— Suivez-moi à la paroisse Saint-Jean, dit aux autres le capitaine général ; nous y chercherons aide et assistance.

Sur ces entrefaites, le marché du Vendredi offrait, du côté de la ruelle au Lait, le plus effrayant spectacle. Une foule de gens des métiers s'étaient précipités les uns sur les autres et se frappaient de toutes espèces d'armes, si bien que le sang coulait en ruisseaux sur le sol. Les rues avoisinantes vomissaient sans relâche des centaines de nouveaux combattants sur la place, et bientôt on se battit avec le même acharnement sur tous les points du marché. Un murmure sinistre et confus remplissait l'air, d'horribles cris de vengeance dominaient le bruit des armes, les cris de rappel des métiers entre eux. Les cadavres et les blessés étaient foulés aux pieds, écrasés par leurs propres amis. Enfin, la plupart des gens des métiers s'étant jetés dans la lutte, ce fut bientôt une affreuse mêlée, où l'on n'eût pu distinguer ami ni ennemi, si les drapeaux des métiers n'eus-

sent indiqué l'emplacement de chacun d'eux. Il était impossible de dire pour qui la victoire se déclarerait; car l'essaim d'hommes qui s'égorgeaient, confondus, ne laissait voir d'autre mouvement qu'une effrayante ondulation, comme une mer immense qui va et vient, s'élève et descend, tourbillonne et se déroule...

. Cependant les tisserands paraissaient sinon plus nombreux, du moins combattre en groupes plus fermes et moins désordonnés. Ils n'obéissaient qu'à un seul chef et trouvaient dans cet accord une force qui semblait manquer aux autres métiers. Gérard Denis, leur commandant, les encourageait sans relâche par des cris de vengeance et combattait lui-même avec une grande épée, en donnant aux siens l'exemple de la force et de l'intrépidité.

Sans doute les tisserands n'eussent pas tardé à écraser leurs ennemis divisés; mais devant eux se tenaient les robustes forgerons, Jean Bake et ses trois fils, qui baignaient dans le sang des tisserands et abattaient sur le pavé quiconque s'aventurait à leur portée. Après avoir, pendant quelque temps, résisté comme un roc inébranlable au formidable assaut, Jean Bake s'élança en avant par une trouée que son épée avait faite dans la troupe ennemie, et refoula violemment les tisserands dans la direction de la Maison-Haute. Dans son aveugle entraînement, emporté peut-être par l'heureux revirement de la lutte, il s'engagea si avant au milieu des tisserands, qu'il se vit tout à coup enfermé et séparé de ses fils. Dans cette périlleuse situation, il fit tournoyer autour de lui son formidable glaive et se trouva bientôt au milieu d'un cercle de morts et de mourants; cependant le nombre de ceux qui l'assaillaient de toutes parts était si grand, que, déjà épuisé et couvert de blessures, il allait infailliblement succomber si l'on ne venait à son secours. Il le sentit lui-même, tourna la tête vers ses fils et

les appela à son secours par un formidable cri de détresse. En ce moment, un tisserand lui porta un tel coup d'épée, que son épaule droite tomba avec le bras sur le pavé. Le sang jaillit comme un torrent de sa poitrine ouverte et il s'affaissa, en rugissant, sur le sol.

La chute de Jean Bake fut saluée par un long cri de triomphe dans les rangs des tisserands, et ils se précipitèrent en avant avec un élan si irrésistible, que les fils de Jean Bake, sans être encore blessés, succombèrent sous la pression du nombre, tombèrent à terre, et là, accablés par les tisserands, périrent d'une mort affreuse. Les petits métiers, privés de leurs intrépides chefs, reculèrent jusqu'au centre du marché, où les foulons avaient, pour ainsi dire, écrasé un autre détachement de tisserands. Là, la lutte continua avec un redoublement de fureur : les foulons qui avaient un pressentiment de leur défaite, entrèrent dans une rage qui les emportait si loin que, blessés et mourants, à défaut d'armes ils déchiraient avec les dents les jambes de leurs ennemis. Le marché était couvert d'une mare de sang, de cadavres foulés aux pieds, de membres coupés, de bannières déchirées : les cris des blessés, les clameurs des combattants, le cliquetis des épées, les hurlements des femmes des foulons, — tout cela formait, sur le marché, un bruit immense et indescriptible qui, planant sur tous les quartiers de la ville, faisait frémir d'horreur les habitants paisibles réfugiés dans leurs demeures...

En ce moment, Artevelde déboucha, avec une centaine de *poorters* armés, de la rue de la Promenade et apparut sur le marché du Vendredi. Il pâlit à la vue du combat et fit arrêter ses hommes, tandis que, muet et en proie au plus profond désespoir, il contemplait pendant quelques instants l'affreuse boucherie.

— Inutile! inutile! s'écria Maes Van Vaernewyck en levant les mains au ciel : c'en est fait!

Ghelnoot Van Lens porta à terre la pointe de son épée, et, posant le pied sur la lame, la brisa en deux et en jeta avec désespoir les morceaux sur le marché.

— Qu'un autre commande à de sauvages assassins! s'écria-t-il.

— Capitaine général, demanda l'un des hommes, avez-vous l'intention de nous engager dans cette lutte? Que pouvons-nous faire au milieu de ces milliers de furieux, sinon verser un sang inutile?

Artevelde ne répondit que par un signe négatif, et parcourut le marché du regard, comme s'il eût cherché un moyen de salut. Tout à coup sa physionomie s'éclaircit, comme illuminée par un rayon d'espérance. Il se tourna vers ses hommes et leur dit :

— Venez avec moi, mes amis : le Ciel m'a éclairé. Encore un moyen! Puisse-t-il réussir!

Il gagna avec messire Van Vaernewyck et la garde le cimetière de l'église Saint-Jacques, et frappa à la porte du presbytère où il fut introduit sur-le-champ.

Peu d'instants s'étaient écoulés, et déjà la cloche commençait à sonner comme pour une grand'messe. La porte de l'église s'ouvrit, et deux prêtres en grand costume de cérémonie parurent au dehors et se dirigèrent d'un pas rapide vers la foule toujours acharnée au combat. Le premier prêtre était jeune; sur son visage brillaient le courage et la résolution; il tenait à la main une lourde sonnette et l'agitait tellement, que le son aigu traversait, en les dominant comme un sifflement perçant, le tumulte du combat. Le second prêtre était un vieillard décrépit, le front couronné de cheveux blancs. Il portait dans ses deux mains le saint sacrement qu'il venait de prendre à l'autel et qu'il allait porter

comme un signe, comme un commandement de paix et de réconciliation, au milieu de ses concitoyens engagés dans une lutte furieuse. Artevelde lui avait offert de l'accompagner avec ses cent hommes et de le protéger contre tout malheur, le cas échéant; mais le vieillard avait refusé cette escorte.

Hélas! le dévouement et l'abnégation personnelle du prêtre, s'ils pouvaient calmer les esprits, venaient néanmoins trop tard. Les tisserands avaient mis les foulons en déroute et ils étaient en train de précipiter dans la Lys ou d'exterminer leurs ennemis désespérés, mais fermes jusqu'au bout (1)

Le prêtre, s'approchant du lieu où le combat se prolongeait encore avec tout son acharnement, montra aux combattants le corps du Seigneur, et s'avança avec une calme intrépidité au milieu d'eux, en les conjurant par la douloureuse passion du Sauveur de cesser ce massacre, les menaçant de la malédiction divine s'ils ne l'écoutaient pas.

Surpris et tremblants, les gens des métiers livrèrent passage aux prêtres, et restèrent haletants et comme honteux, les armes abaissées, ou reculèrent pour s'éloigner de leurs ennemis. A mesure que les prêtres avançaient, on voyait le combat cesser et les gens des métiers, d'après le parti auquel ils appartenaient, se ranger des deux côtés du marché ou se mettre à rechercher leurs amis blessés au milieu des cadavres. Quelques-uns se menaçaient encore de la parole et du geste, mais pas un seul n'osait reprendre l'offensive. Ils obéissaient comme si la voix de Dieu lui-même leur eût crié :

— Arrêtez, ou soyez maudits!

(1) « Les tisserands prirent le dessus et un grand nombre de foulons furent tués ou jetés par la rue Wannekens dans la Lys, où ils se noyèrent. *Chron. de Flandre* de 580 à 1467, publiée par les Bibliophiles Flamands.

Dès que le combat eut visiblement cessé sur tous les points de la place, la scène changea tout à coup pour prendre un aspect peut-être plus lugubre encore. Une foule de femmes qui des ruelles voisines avaient accompagné le combat de leurs gémissements, se répandirent sur le marché en poussant de déchirantes lamentations, en retirant des mares de sang leurs maris, leurs fils, morts ou blessés, et, les cheveux flottants, s'écriaient en sanglotant : Malheur! malheur aux assassins de nos pères, de nos époux, de nos enfants!!...

XVII

La victoire des tisserands avait augmenté l'orgueil de Gérard Denis. Il était le chef reconnu du parti triomphant, et à l'heure de la lutte il l'avait dirigé par la parole et par l'action. Il s'imaginait que chacun allait désormais le craindre et l'admirer comme un habile et intrépide homme de guerre; que désormais rien ne pourrait ni n'oserait résister à sa volonté toute-puissante; dans sa présomption, il se flattait même de ne plus rien avoir à envier à Artevelde, ni en renom militaire ni en renom de sagesse, et que celui-ci, reconnaissant l'impossibilité de lutter contre lui, se hâterait d'abdiquer sa charge et de quitter le pays pour échapper à une pire destinée.

Gérard Denis se trompait pourtant; il devait à son tour faire l'expérience que l'esprit du peuple est changeant et tourne au moment où l'on s'y attend le moins.

A peine les victimes de la tuerie étaient-elles enterrées, qu'il vit l'esprit public se soulever contre lui. Le ressentiment des tisserands, assouvi dans le sang de leurs frères, priva le chef-doyen de l'appui sur lequel reposait de ce côté son apparente autorité ; la plupart des membres de la tisseranderie déploraient le combat et rougissaient du crime affreux que depuis cette époque on a nommé le *mauvais lundi*. Personne ne voulant en prendre une part de responsabilité, on accusa Denis, d'abord tout bas, puis à haute voix, d'être la seule cause de cette lamentable collision.

Le chef-doyen vit ainsi bientôt la majorité de la tisseranderie s'éloigner de lui avec horreur ou avec un mépris mal dissimulé. Dans son propre métier, personne ne lui resta attaché sinon une partie des membres les plus pauvres et les moins éclairés, dont les passions surexcitées n'avaient rien perdu de leur violence après la lutte, et qui continuaient de suivre le chef-doyen comme guide parce que, homme de violence qu'il était, il promettait un aliment ou une satisfaction à leur humeur turbulente et inquiète.

D'un autre côté, les foulons et les petits métiers, furieux de leur défaite, étaient dévorés par la soif de la vengeance; et, bien qu'ils fussent réduits à l'impuissance pour le moment, ils prédisaient qu'avant peu le sang coulerait par torrent, ils juraient de plus que, tôt ou tard, Denis subirait la punition qu'il avait méritée : certains d'entre eux menaçaient même de le tuer par surprise, si l'heure de la seconde lutte se faisait attendre trop longtemps.

Comme, chaque matin, dans les rues écartées, on trouvait des cadavres de tisserands assassinés, une profonde terreur s'était emparée du chef-doyen, et il n'osait plus sortir le soir sans être accompagné.

Dans le conseil des échevins il s'était aussi produit un revirement dans les esprits, à son détriment. Messire Maes

Van Vaernewyck lui avait reproché dans les termes les plus sévères le rôle scandaleux et coupable qu'il avait joué dans l'affaire ; et lorsque le chef-doyen se révolta avec hauteur contre l'admonition du premier échevin, il vit, à son grand dépit, une partie de ses propres amis se prononcer contre lui et approuver les reproches qui lui avaient été adressés.

Quant à Artevelde, après la sanglante rencontre des métiers, il avait retrouvé tout à coup toute son énergie et toute sa fermeté, sans que personne pût soupçonner la cause de ce changement. S'occupant davantage des affaires générales de la Flandre et de la lutte contre les ennemis du dehors, il avait abandonné pour quelque temps le gouvernement de la ville de Gand au conseil des échevins et à son collègue. Il ne paraissait plus que très-rarement au conseil, en donnant sans déguisement pour raison de son absence, qu'il ne voulait se trouver en contact avec un homme comme Denis que lorsque les intérêts les plus élevés de la commune l'y obligeaient. Tant que le capitaine général n'avait eu à reprocher au chef-doyen que des attaques qui lui étaient personnelles, il avait facilement passé par-dessus ; mais alors que les viles et odieuses intrigues de Denis avaient attiré une affreuse catastrophe sur sa ville natale, Artevelde ne dissimulait plus devant personne qu'il méprisait le chef-doyen et le regardait comme un homme méchant et dangereux. S'il arrivait que le capitaine général parût au conseil pour appuyer ou combattre une proposition, il n'épargnait plus son envieux adversaire, comme il l'avait fait jusqu'ici. Au contraire, avec une mâle et calme éloquence, dans laquelle perçaient cependant le mépris et le dédain, il accablait le chef-doyen sous sa parole et faisait souvent monter à son front le rouge de la honte et de la colère.

Ainsi, de la lutte et de la victoire sortait pour Gérard De-

mis tout le contraire de ce qu'il avait attendu. La grande majorité des citoyens le détestait, ses anciens partisans commençaient à l'éviter, les foulons menaçants attendaient l'occasion de se venger, et les membres des petits métiers se montraient disposés à prêter la main à tout ce qui pouvait contribuer à sa chute.

A mesure que le chef-doyen perdait de son influence, beaucoup de gens revenaient à Artevelde. Le pouvoir du capitaine général s'en accrut, et bientôt il parut en état de disposer du sort de Gand et de la Flandre avec la même autorité illimitée qu'auparavant, bien qu'il ne fît rien pour hâter ce revirement en sa faveur, ni pour en profiter.

Gérard Denis, soudainement abattu par l'opinion publique au moment même où il croyait toucher au pouvoir suprême, était dévoré par la soif de la vengeance. Sa jalousie envers Artevelde l'avait ramené à ses sinistres projets de l'assassiner. Il lui restait un parti composé de gens qui ne souhaitaient que le règne du désordre et de la violence; il pouvait, avec eux, tenter une nouvelle agression contre Artevelde et le faire tuer dans une émeute habilement calculée. Cette idée lui passait souvent par l'esprit et lui souriait, parce qu'elle écartait pour jamais son ennemi de sa route; mais il n'estimait pas ce moyen assez sûr, et ne se dissimulait pas qu'il était extrêmement dangereux pour lui. Il songeait bien parfois qu'une dague payée pourrait le débarrasser plus facilement de son adversaire, sans qu'il dût lui-même prendre une part directe à l'entreprise; mais il n'osait se confier à personne sur ce point, sinon au roi des ribauds, qui, plus d'une fois déjà, avait répondu, sur ce point, avec horreur et colère aux insinuations du chef-doyen.

Ainsi Denis, poussé par l'envie, formait mille projets de vengeance dont il n'ajournait l'exécution que faute d'un instrument complaisant ou d'une occasion favorable.

D'autres circonstances concouraient à augmenter la crainte qu'il avait de l'influence croissante d'Artevelde, et à attiser sa haine. Le duc de Brabant, cédant aux conseils de la France, avait menacé les Flamands de rompre la fédération thioise, s'ils n'entraient pas en négociation avec Louis de Nevers, leur souverain, pour rétablir celui-ci dans la pleine jouissance de son autorité; il avait reçu le comte de Flandre à sa cour, et invita les villes flamandes à envoyer des fondés de pouvoir à Bruxelles à un jour fixé. Artevelde s'était montré heureux de cet appel, et avait conseillé aux villes de satisfaire à la demande du duc. De plus, il avait fait donner aux députés la mission de se montrer très-conciliants sur un grand nombre de points secondaires, si le comte Louis consentait à abandonner ses sentiments d'hostilité à l'égard de l'Angleterre, et à accepter la confédération sur laquelle reposaient l'indépendance et la prospérité de la Flandre.

Denis, dans sa défiance à l'égard des desseins d'Artevelde, crut voir une ruse dans cette disposition conciliante; il crut surtout que l'intention du capitaine général était de faire revenir le comte et de profiter ensuite de l'aide du souverain pour triompher définitivement de ses adversaires. D'un autre côté, il avait appris qu'Artevelde avait envoyé en toute hâte un vaisseau en Angleterre pour porter au roi Édouard des avis très-secrets. Il conclut de là que le capitaine général, toujours dans le même but, s'adresserait au prince anglais, si les négociations avec le prince échouaient.

Quelle que pût être l'issue de ces démarches, Denis y voyait sa chute et l'exaltation de son ennemi. Ce pressentiment était pour lui un cruel martyre, et ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. D'ailleurs, la haine des *poorters* contre lui s'exprimait chaque jour plus haut, et l'on commençait à crier publiquement par la ville qu'il fallait lui enlever le gouvernement de Gand. Quelqu'un lui avait même dit en

confidence que messire Maes Van Vaernewyck devait, au premier jour, proposer sa destitution au conseil des échevins. Que cet avis reposât ou non sur la vérité, il redoubla l'irritation du chef-doyen et lui fit chercher, avec une fébrile impatience, les moyens de détourner le coup qui le menaçait, et de se venger d'une façon décisive de son ennemi triomphant.

Quant à son fils Liévin, il avait sans doute déploré la collision sanglante entre les métiers, et avait versé en silence des larmes amères sur la conduite de son père; cependant, comme, après de si cruelles souffrances, le jeune homme voyait se préparer pour lui un sort plus heureux, et qu'avant peu il allait être uni par le mariage à sa Veerle bien-aimée, son cœur était plein d'espérance. Le monde avait repris pour lui la beauté et la poésie d'autrefois, et si parfois il jetait un regard sur le côté sombre et repoussant des choses humaines, son imagination était assez puissante maintenant pour évoquer sous ses yeux de riantes images.

Un soir, Liévin était revenu assez tard de la demeure d'Artevelde, tout transporté de joie, parce que le médecin avait dit que Veerle avait recouvré assez de forces pour essayer de courtes promenades au soleil. Il voulut se mettre au lit, mais il ne se sentit pas la moindre envie de dormir : mille ravissantes images de bonheur le poursuivaient. Il ouvrit la fenêtre de sa chambre, qui était peu élevée au-dessus de la porte d'entrée de la maison, et respira à pleins poumons l'air frais de la nuit. Il faisait très-obscur au dehors; de gros nuages voilaient le ciel, et une pluie fine tombait perpendiculairement sur la terre.

Sous les yeux du jeune homme s'élevait l'église de Saint-Jean avec sa tour majestueuse, comme une masse noire qui se détachait sur le ciel. Devant lui et sous son regard s'étendait le cimetière où reposait sa mère. Tout, dans la nature,

était muet et endormi, sauf les hibous qui faisaient entendre des cris lugubres dans la tour, et les chiens qui poussaient parfois dans le voisinage un lugubre hurlement.

Malgré les ténèbres et leur tristesse, le cœur du jeune homme battait d'amour et d'espérance. Il repassait pour la centième fois les séduisants sujets dont il s'entretenait chaque jour avec sa chère Veerle, — le bonheur de vivre paisiblement de la douce vie de famille, et d'oublier dans les délices d'un amour sans fin l'amer calice dont ils avaient été abreuvés tous deux pendant des années. Leurs projets roulaient toujours sur l'idée qu'Artevelde leur avait un jour esquissée avec tant d'enthousiasme dans sa prison. Ils quitteraient la ville, iraient habiter une maison isolée dans quelque lointain village, auraient un grand jardin, cultiveraient des fleurs, iraient se promener dans les champs, et, loin du tumulte des passions humaines, vivraient sur la terre toute une vie d'amour et de bonheur caché.

Dans un horizon plus éloigné, Liévin voyait une femme presser son nourrisson sur son sein et contempler d'un œil humide ses traits délicats. Il lui semblait que cet enfant, tout jeune qu'il était, lui ressemblait déjà, et que c'était pour cela que la femme le regardait avec un si ardent amour. Alors un radieux sourire illuminait son visage et il frémissait de bonheur, jusqu'à ce que son œil rencontrât dans les ténèbres la place où une pierre tumulaire couvrait la tombe de sa mère. Il manquait quelque chose à son rêve enchanteur ! Il tombait alors quelques instants dans une triste rêverie et essuyait une larme qui mouillait ses paupières. Cependant son esprit mobile quittait bientôt ce douloureux souvenir pour évoquer de nouveau dans toute sa splendeur la vie riante et bénie qui lui était promise.

En proie à toutes ces émotions, le jeune homme resta longtemps immobile, appuyé sur le balcon de la fenêtre

Tout à coup il fut tiré de ses rêves par le bruit presque insaisissable de pas d'hommes dans la rue. Il remarqua deux ombres noires, qui, en se glissant lentement le long des maisons, s'avancèrent jusqu'à sa demeure et là s'arrêtèrent en se parlant à l'oreille.

Il n'était pas possible à Liévin de distinguer la taille de ces promeneurs nocturnes, mais il entendit bientôt l'une des deux voix s'élever un peu. En écoutant avec attention, Liévin entendit l'un des personnages mystérieux dire à son compagnon :

— Soyez tranquille, ma dague ne faillira pas. A onze heures à Saint-Baron.

En entendant ces mots qui semblaient encore annoncer un meurtre, le jeune homme tressaillit d'effroi et d'indignation. Un battant de la fenêtre touchée par son coude tourna sur ses gonds, et les vitres gémirent dans leurs entraves de plomb. Les deux ombres humaines disparurent à la hâte derrière le portail de l'église.

Le rêve doré de Liévin fit place à un sentiment de tristesse, et il resta longtemps sous le poids de cette apparition de mauvais augure. Sans doute, depuis quelque temps, un meurtre n'était pas à Gand un événement si rare pour qu'il y eût lieu de s'en émouvoir beaucoup ; mais cette révélation qui lui en était faite au milieu de la nuit par des inconnus, frappa fortement Liévin. Il quitta la fenêtre, se promena pendant quelque temps dans sa chambre, et descendit au rez-de-chaussée où il y avait encore de la lumière, en attendant que maître Denis rentrât.

A peine était-il assis depuis quelques instants devant la cheminée, que la porte de la rue s'ouvrit, et le chef-doyen parut dans l'arrière-pièce où se trouvait Liévin.

Gérard Denis sourit en entrant et paraissait fort joyeux; depuis longtemps son regard n'avait exprimé un tel conten-

tement; on eût dit qu'un bonheur inouï lui était arrivé.

— Pas encore couché, Liévin? demanda-t-il; la pensée de ton mariage t'empêche de dormir! A quand la fête?

Le jeune homme s'étonna de la bonne humeur de son père; il fut heureux de voir que l'expression du désespoir et de la colère avait disparu de son visage. Il répondit tout content :

— O mon père, Veerle est presque guérie; elle pourra sortir demain déjà s'il fait du soleil : je la conduirai à la promenade. Les cérémonies du mariage lui causeront sans doute une profonde émotion; c'est pourquoi on ne peut encore y songer à présent; et puis votre bienveillant consentement nous garantit contre tout nouveau malheur, et cette certitude nous rend assez heureux pour que nous sachions attendre le moment désiré, avec gratitude envers Dieu et envers nos parents.

Gérard Denis s'assit et dit avec un étrange sourire :

— Tu devrais te hâter, Liévin; sinon je crains fort qu'il ne survienne des choses qui pourraient rendre impossible pour longtemps la réalisation de tes beaux projets.

— Vous m'effrayez! Que voulez-vous dire, mon père?

— Je veux dire que maître Jacques Van Artevelde est en train de jouer sa tête.

— Encore! s'écria Liévin. Ce ne sera donc jamais fini?

— Fini? murmura ironiquement Denis. Cela finira; mais peut-être cela n'aura-t-il pas une fin conforme à tes désirs et à tes prévisions.

— A mes désirs? Ah! je ne désire rien que la paix et l'affection!

— La paix avec un tyran qui a à peine regagné une ombre d'influence, qu'il dispose en seigneur et maître de la Flandre et sacrifie le pays à son ambition! Pour empêcher notre souverain de revenir dans son comté, il exige de l

toute une série d'humiliantes concessions et lui fait une sanglante injure par son inflexible hauteur. Il n'y a cependant, pour sauver la Flandre d'une entière dissolution, qu'un seul moyen : le retour du prince.

Une douloureuse impatience se peignit sur le visage de Liévin.

— Mais, mon père, dit-il, je ne vous comprends pas. Il y a peu de jours vous étiez irrité contre le capitaine général, parce que, à ce que vous disiez, il voulait rétablir le souverain dans son autorité; et vous ajoutiez que vous regardiez le retour du comte comme le coup de mort pour nos libertés!

— Son retour à des conditions humiliantes! Oui, je le regarde comme l'abdication de nos priviléges et l'acceptation d'une honteuse servitude; mais si le prince se montre conciliant et nous garantit nos libertés, pourquoi vivrions-nous plus longtemps dans un éternel état de révolte?

— Ainsi vous accepteriez ce que le capitaine général rejette?

— Je ne dis pas cela.

— Vous rompriez l'alliance avec l'Angleterre et, au profit de la France, vous prendriez les armes contre le roi Edouard? Vous consentiriez à un nouvel asservissement et à la ruine de notre industrie? Vous appelleriez la famine en Flandre?

— Pas le moins du monde.

— C'est pourtant là ce qu'Artevelde ne veut pas non plus. Vous êtes du même avis que lui sur la question; je ne comprends vraiment pas, mon père, comment vous pouvez vous emporter ainsi contre lui, alors qu'il ne fait que défendre et réaliser vos propres idées.

Denis se sentit pris de confusion et de dépit en entendant l'irréfutable reproche que lui faisait son fils. Cependant

comme s'il avait un but à atteindre dans cet entretien; il se contint et dit avec un sang-froid affecté :

— Je ne veux pas affirmer, Liévin, que j'accepterais les conditions que rejette le capitaine général. Lorsque je t'ai dit que maître Artevelde se prépare une mauvaise fin, j'avais seulement l'intention de te faire connaître l'état des esprits dans le peuple. Quoi qu'il arrive, une chose est certaine; les *poorters* sont très-blessés de l'inflexible obstination du capitaine général et s'écrient qu'ils vengeront leur souverain de l'outrage que lui fait un orgueilleux tyran. Crois-moi, la vie de Van Artevelde est en péril; et comme sa puissance ne permet pas qu'on le combatte ouvertement, je ne m'étonnerais pas qu'on le frappât à l'improviste.

— Non, non, mon père, s'écria Liévin avec tristesse, ne me dites pas de telles choses. Le capitaine général a été longtemps calomnié et persécuté! Ses ennemis n'auront pas recours à un si horrible forfait, maintenant que leur haine semble diminuer!

Gérard Denis porta un regard interrogateur sur le visage de son fils, et dit :

— Tu ne le crois pas? On dit qu'aujourd'hui un certain nombre de léliards de Termonde se sont répandus secrètement dans la ville, et qu'ils sont venus pour tuer Artevelde par surprise. Le comte aurait promis une somme considérable à celui qui le débarrasserait du tyran. Que dirais-tu donc si tu apprenais qu'Artevelde a été assassiné en tel ou tel endroit?

Le jeune homme tressaillit en entendant cet effrayant avertissement; cependant son père fixait les yeux sur lui avec une extrême attention.

— Est-ce bien vrai, ce que vous dites, mon père? demanda Liévin.

— Je ne le sais pas; c'est une nouvelle que je viens d'ap-

prendre tout à l'heure par un *poorter;* mais, chemin faisant, il m'a paru apercevoir en effet, dans l'obscurité, des hommes au pas furtif et aux intentions suspectes. Non loin d'ici, derrière le portail de l'église, deux d'entre eux se trouvaient cachés dans un angle. C'étaient bien certainement des voleurs, des assassins ou des ravisseurs de femmes !

— Vous les avez vus aussi ? demanda Liévin surpris.

— Je ne te comprends pas, répondit Denis ; les as-tu donc vus, toi ?

— Ah ! oui, dit le jeune homme en se levant et en saisissant son chaperon, comme s'il voulait se préparer à quitter la maison. J'ai vu par la fenêtre de ma chambre à coucher ces deux scélérats s'arrêter devant notre porte et parler de tuer quelqu'un à coups de dague à la Lys-Saint-Baron. C'est affreux ! Gand ressemble à un coupe-gorge. La haine et la jalousie ont enflammé le sang des *poorters !*

— Tu aurais dû mieux écouter, Liévin ; peut-être aurais-tu pu reconnaître les voix des assassins ou du moins apprendre contre qui leur attentat doit être dirigé.

— Ils parlaient trop bas, mon père.

— Où veux-tu donc aller ? demanda Denis en voyant Liévin mettre son chaperon.

— Ah ! vous le devinez bien, répondit le jeune homme; je cours communiquer ce que vous m'avez dit au capitaine général.

— Et tu crois qu'il ne le sait pas aussi bien que nous ?

— C'est possible ; mais je ne pourrais certainement pas dormir, si je ne l'avais pas prévenu. Je cours et serai de retour avant que vous soyez au lit, mon père.

Denis se leva, gagna la porte de la rue, la ferma pour la nuit et mit la clef dans sa poche, après quoi il dit, d'un ton indifférent en apparence, à Liévin qui l'avait suivi :

— Non, non, Liévin, tu ne sortiras plus; il est trop tard;

et puisqu'il y a danger à courir les rues, je ne sais pas pourquoi tu t'exposerais inutilement. Je ne puis le souffrir.

Le jeune homme demanda avec instance que la porte lui fût ouverte, mais son père demeura inexorable et dit enfin :

— Je crois que tu es fou, Liévin. De deux choses l'une : ou le capitaine général est chez lui, et alors il n'a rien à craindre ; ou il n'y est pas, et alors tu ne peux rien lui communiquer. Tu vois donc qu'il sera encore temps demain matin de remplir ton message ; et, quel que soit ton avis, je vais me coucher et toi aussi. N'espère pas que j'aie assez peu de sens pour te laisser sortir.

Liévin comprit que son père resterait inflexible ; d'ailleurs, son dernier raisonnement lui paraissait fondé. Il dit donc avec soumission :

— Vous avez peut-être raison, mon père, je sortirai demain de fort bonne heure et irai avertir le capitaine général.

Le chef-doyen alluma deux petites chandelles et en mit une dans la main de Liévin qu'il précéda dans l'escalier. Au premier étage ils se souhaitèrent une bonne nuit ; le père se rendit par un corridor dans la partie postérieure de la maison ; le fils ouvrit la porte de sa chambre à coucher et y entra.

Liévin déposa sa lumière sur la table, et, sous l'impression d'un sinistre pressentiment, il se laissa tomber sur un siége. Il ne savait pourquoi, dans la solitude, son cœur se mettait à battre si vivement, et s'efforçait d'écarter de ses yeux les effrayantes visions qui le poursuivaient. Il réfléchit aux paroles de son père et à l'apparition des deux assassins ; quelque peine qu'il se donnât pour trouver une distance entre ces deux choses et les séparer l'une de l'autre, son imagination les lui représentait toujours ensemble. Le jeune homme, tout tremblant, croyait voir à la Lys-Saint-Baron le cadavre d'Artevelde nageant dans son sang et tressaillant encore des

dernières convulsions de la mort... Après avoir frémi pendant quelques instants à la pensée de cet horrible spectacle, il s'efforça de se convaincre qu'il se tourmentait à tort, puisque le capitaine général ne pouvait avoir aucune raison de se rendre la nuit dans ce lieu désert et écarté; mais de ses réflexions mêmes jaillit soudain dans son esprit un cruel trait de lumière qui lui arracha un cri de désespoir.

L'abbé de Saint-Baron, excellent ami d'Artevelde, était mortellement malade : le capitaine lui avait rendu visite deux fois pendant la journée, parce que l'abbé le demandait continuellement et souhaitait vivement sa présence. Si l'abbé avait eu une nouvelle crise et avait envoyé quelqu'un chercher le capitaine général ou si les assassins l'avaient fait appeler par un faux message?

Pendant que ces pensées passaient rapidement dans son esprit, il bouclait à la hâte une longue dague à sa ceinture, puis il prit une corde qui était suspendue à un clou dans sa chambre et en attacha une extrémité au pilier de pierre de la fenêtre. Puis, après avoir escaladé le balcon avec précaution, il se laissa glisser le long de la corde jusque dans la rue, et courut de toutes ses forces, en passant devant l'église de Saint-Jean, dans la direction de la place de la Calandre.

Il frappa à coups redoublés à la porte de la demeure d'Artevelde et demanda à la servante qui lui ouvrit :

— Le capitaine général est-il à la maison?

— Non, il vient de sortir avec maître Ghelnoot Van Lens.

— Ciel! s'écria Liévin, et où est-il allé?

— On est venu l'appeler de la part de l'abbé de Saint-Baron, qui est à la mort.

— Par où s'est-il dirigé?

— Je crois qu'il a pris la rue de la Croix.

Sans ajouter un seul mot, Liévin s'élança dans les ténèbres et prit la rue de la Croix.

Il fut heureux d'abord de savoir que [illegible] Van Lens accompagnait le capitaine général; mais il réfléchit bientôt et se dit qu'un assassin pouvait tout aussi bien frapper Artevelde au milieu de ses amis que dans un entier isolement. Peut-être les scélérats étaient-ils nombreux; comment, en ce cas, deux hommes pouvaient-ils détourner dans la nuit les coups de poignard de leurs ennemis invisibles? Ces pensées lui firent encore accélérer sa course. Il espérait pouvoir atteindre maître Artevelde et l'avertir du danger qui le menaçait probablement, ou, s'il était déjà à l'endroit fatal, pouvoir lui venir en aide.

La seule porte de la ville par laquelle Artevelde pût se rendre, sans grand détour, à la ville Saint-Baron était la porte de la tour Rouge (1); en dehors de cette porte se trouvait un large chemin bordé à droite par la Lys allant rejoindre l'Escaut, et de l'autre côté par un mur élevé. Derrière ce mur s'étendaient, à une grande distance, des prairies désertes; de l'autre côté de la rivière, au bord de l'eau, il n'y avait que deux autres habitations, au dehors desquelles, à un million de pas à la ronde, on ne pouvait rencontrer aucune maison.

Liévin ne s'étonna pas que les assassins eussent choisi ce chemin écarté pour théâtre de leur attentat; en vérité, pour commettre un crime en secret, on ne pouvait trouver ni dans la ville ni hors de la ville un endroit plus propice que celui-là, car, la nuit, un silence ininterrompu y régnait et tout y était plongé dans le morne sommeil de la solitude et des ténèbres.

Dès que le jeune homme eut passé la tour Rouge, il s'arrêta et se pencha vers la terre, pour voir s'il n'entendrait personne sur le chemin qui conduisait à Saint-Baron.

(1) Porte démolie en 1578.

N'ayant rien entendu, il présuma qu'il avait devancé Artevelde et se décida à l'attendre pendant quelque temps, puisqu'en aucun cas on ne pouvait atteindre la ville Saint-Baron sans passer par cet endroit. Si l'heure fixée s'écoulait, il pouvait se rendre à l'abbaye de Saint-Baron et s'y informer si le capitaine général s'y était rendu.

Cependant il se tint prêt à avancer au moindre bruit et prit sa dague en main.

Sur ces entrefaites, à quelques centaines de pas plus loin, derrière un angle du mur, était l'ombre d'un homme dans la main duquel brillait un poignard et qui, la tête penchée en avant, s'efforçait de percer les ténèbres et épiait d'un œil inquisiteur le chemin de la tour Rouge. D'une voix sourde, l'homme mystérieux murmura à part lui :

— Ah çà ! va-t-il venir ? Je commence à m'ennuyer passablement ; je bâille à me décrocher la mâchoire... Le vin fait prendre patience : encore un coup !

Il porta une gourde à sa bouche et murmura de nouveau :

— Il est temps qu'il arrive, sinon je tombe de sommeil; encore une gorgée et c'en sera fait ! Mon manteau est plus heureux que moi, — il boit plus que cela ne m'est agréable. Cette petite pluie a l'air de vous tomber amicalement sur le corps ; mais elle finit par percer et vous fait grelotter de froid. Impossible de rien voir dans cette épaisse nuit ; c'est comme si le diable lui-même élevait un mur devant mes yeux. Pourvu que je n'aille pas frapper sottement et que je ne touche pas le valet au lieu du maître. Peut-être vient-il seul : il est assez hardi pour cela.....

Tout à coup la parole mourut sur ses lèvres; il se pencha en avant et se glissa le long du mur en rampant comme un renard et en se disant :

— Le voilà ! seul ! Je ne me trompais pas !

A quelques pas de là s'avançait, en effet, une personne

seule; mais celle-ci aperçut l'ombre qui se glissait le long du mur et se mit aussitôt sur la défensive. L'assassin s'élança vivement, son arme en avant, pour frapper le nouveau venu; mais celui-ci, s'attendant à l'attaque, fit un bond de côté et enfonça sa dague jusqu'à la garde dans le flanc de l'agresseur inconnu. Il tomba en poussant un long gémissement, et appuyant sa main avec force sur sa blessure pour contenir le sang qui s'en écoulait à flots :

— Malheur à moi! lâche assassin!... Je meurs... Oh! mon sang s'échappe comme le vin d'un tonneau percé! Etait-ce là ma récompense?

— Est-ce vous, Muggelyn? demanda Liévin avec saisissement. Une récompense? Ciel! que veniez-vous donc faire ici?

— Hélas! murmura le roi des ribauds, en se tordant dans des convulsions de douleur; je venais défendre la vie du capitaine général et j'ai cru voir en vous un de ses assassins. Vous m'avez injustement tué!

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le jeune homme au désespoir, il y a peut-être encore moyen de vous sauver! Laissez-moi bander votre blessure et vous porter jusqu'à l'abbaye.

A ces mots, Liévin ouvrit d'une main tremblante les vêtements du ribaud, et s'efforça d'empêcher avec son mouchoir de toile le sang de s'échapper aussi abondamment de la blessure. Muggelyn sentit bientôt, à la défaillance qui s'emparait de lui, qu'il ne lui restait plus d'espoir de salut. Il entra tout à coup dans une sombre fureur, et s'écria d'une voix tellement forte, que les ténèbres en retentirent au loin :

— Damnation! Dieu l'a voulu! C'est toi, Liévin Denis, qui devais m'assassiner!

Puis, mettant la main dans sa poche, il lança quelques pièces d'or au visage du jeune homme, et reprit :

— Puisse cet argent te brûler le front! Ton père, ton père, Gérard Denis, m'a ordonné de venir attendre ici le capitaine général et de le tuer!

— Taisez-vous? taisez-vous, mon ami! dit Liévin d'une voix tremblante et altérée. On pourrait vous entendre!

— Oh! que le monde entier n'est-il ici pour apprendre quel scélérat t'a engendré! s'écria avec plus d'énergie encore le roi des ribauds. Toi, du moins, tu le sauras! Ton père n'est pas un homme, c'est un démon! Depuis six ans, chaque pensée qui éclot dans sa tête est un crime; chaque parole de sa bouche est un coup de poignard contre tout ce qui est pur et grand. Il ne court pas une calomnie à Gand, il n'y sévit pas de haine, il n'y coule pas de sang que ton infâme père n'en soit la seule cause. Mauvais esprit sorti du fond de l'abîme pour la perte de Gand et de la Flandre. O Gérard Denis! damné par toi, tué par ton fils! Digne fin!

Liévin posa sa main sur la bouche de Muggelyn exaspéré, et voulut l'empêcher de poursuivre à haute voix ses accusations contre son père. En même temps, il le priait et le suppliait de se calmer, et s'efforçait de lui inspirer quelque espoir de salut; mais le roi des ribauds rejeta la tête en arrière et s'écria en luttant contre Liévin :

– Il a fait diffamer pendant des années la jeune Veerle et m'a payé pour la faire passer pour la maîtresse de maître Ghelnoot Van Lens; — il m'a payé pour l'enlever, pour la déshonorer, pour l'assassiner. Je l'ai respectée et je ne l'ai pas tuée : — j'étais un ange de bonté à côté de votre infâme père qui ferait rougir Lucifer lui-même! Il m'a payé, oui payé pour tuer Artevelde; il en a payé cinquante autres pour attaquer et mettre à mort, à la première occasion, le capitaine général et ses amis. Voilà Gérard Denis!... Portez-lui de mon sang, — lancez-le-lui à la face, — que ce sang brûle son âme infernale, — poison qui le fasse crever avant que... Ah! ah!

je me sens mourir — la dernière crampe me saisit. Je te pardonne, Liévin; tu n'es pas coupable de ma mort. Cherche, à côté de moi... une bouteille... cela me soulagera... Ah! vite... vite!

Le jeune homme, hors de lui et comme fou, comprit à peine ce que lui disait le mourant. Son père un aussi grand scélérat! Cette idée l'accablait tellement, qu'il restait comme pétrifié à genoux auprès de Muggelyn et l'écoutait sans le comprendre.

Le roi des ribauds dit d'une voix faible :

— Du vin! du vin!

Liévin lui mit la gourde dans la main; mais, avant que Muggelyn pût l'élever jusqu'à sa bouche, un gémissement rauque et sinistre monta de sa gorge, un frisson parcourut son corps, son bras retomba sans force avec la gourde, ses membres se roidirent : — il ne restait plus de lui qu'un cadavre!

Pendant quelques instants, le jeune homme secoua le corps, dans l'incertitude où il était que le roi des ribauds fût mort. Il avait été tellement saisi par ses terribles révélations, que mille pensées de désespoir se présentaient à lui, et lui ôtaient toute conscience de sa situation. Il regardait avec horreur les pièces d'or qui scintillaient dans l'herbe comme de petits vers luisants. Cet argent, prix sanglant de la vie d'Artevelde, avait été compté par son père à l'assassin comme récompense de son crime! C'était son père qui avait répandu le venin de la calomnie contre Veerle! il avait payé Muggelyn pour assassiner la fiancée de son fils! pour la déshonorer! Tout en lui était donc perversité, fausseté, soif odieuse du sang et du mal! Oh! cette désolante conviction livra l'infortuné Liévin à des souffrances bien autrement indescriptibles que celles qui avaient accompagné la mort de Muggelyn! Lui aussi frissonnait et se tordait en proie au

plus violent désespoir; lui aussi sentait les battements de son cœur se comprimer et s'arrêter... Ce supplice dura jusqu'à ce qu'un bruit lointain vint frapper son oreille.

Il lui sembla entendre à une certaine distance plusieurs personnes qui venaient dans la direction de l'abbaye. Bientôt il entendit la voix de Ghelhoot Van Lens qui criait :

— Par ici ! par ici, capitaine général, ou vous courez dans la Lys !

L'approche de Ghelnoot tira le jeune homme de son égarement. Si on le surprenait à côté du cadavre, il devrait infailliblement comparaître devant les échevins de la *Gedeele ;* il aurait à répondre à un sévère interrogatoire et à donner des explications sur l'acte fatal qu'il avait commis ! Le secret des crimes de son père ne risquerait-il pas d'être découvert ? Serait-il lui, Liévin, l'accusateur de l'homme dont le sang coulait dans ses veines ?

Sous l'empire de cette idée, Liévin se releva vivement, s'enfuit, passa devant la tour Rouge, et coupant horizontalement le chemin, s'enfonça dans les prairies au milieu des ténèbres. Il lui semblait entendre derrière lui un bruit de pas, et, se croyant poursuivi, il accéléra sa course autant que le lui permettait le terrain marécageux. De temps en temps il tombait dans des mares ou dans des fossés, et, tout haletant, il s'en allait, la tête perdue, par des chemins inexplorés, à travers la fange et l'eau, jusqu'à ce qu'il se heurtât la tête contre un arbre et tomba sur le sol, à demi évanoui.

Au bout de quelque temps les effrayantes palpitations de son cœur se calmèrent. Il n'entendait rien autour de lui; tout était silencieux, et l'obscurité l'enveloppaitcomme d'une tombe. Il sentit sa main se coller à ses vêtements ; elle était couverte du sang du ribaud ! Cette circonstance le rappela à la pleine connaissance de ce qui était arrivé, et

son âme subit de nouveau la torture de la plus affreuse conviction. Il se roula avec désespoir sur le sol, en respirant avec effort comme si un bourreau eût chargé de lourdes pierres sa poitrine oppressée. Enfin une sorte de fièvre furieuse parut s'emparer de lui ; il entra dans une rage insensée et s'écria d'une voix rauque et altérée :

— Ah ! quel cruel serpent me dévore le cœur ! Oui, oui, j'aurai ce terrible courage ! Je te reprocherai ce que tu as fait, je te dirai ce que j'ai souffert ; je te rappellerai comment tu as martyrisé mon innocente Veerle, comment tu as empoisonné notre vie, comment la haine et la plus infâme jalousie ont fait de toi un bourreau et un assassin ! Je te montrerai le sang qui me souille, et te crierai que je maudis l'instant de ma naissance ; je mourrai sous tes yeux de honte d'avoir jamais reçu un baiser paternel de tes lèvres empoisonnées. Hélas ! hélas ! tu as donné de l'argent pour qu'un ignoble ivrogne déshonorât ma fiancée ! Oh ! ce n'est pas possible : les démons eux-mêmes frémiraient devant une telle horreur ! Et cependant, c'est vrai ! C'est incroyable, mais vrai ! Tu as encore cinquante assassins salariés ! cinquante poignards qui visent au cœur du grand citoyen, du libérateur de la Flandre ! Et cela pour te faire savourer un crime, pour répandre le sang innocent d'un héros entre ton fils et sa fiancée, pour que ce fils, insensé, anéanti, haïssant le monde entier, se voue à l'enfer par un coupable suicide ? Mais non, non, je vais te demander compte de ma triste vie, du martyre de ma bien-aimée, de tes horribles attentats contre le capitaine général, de tout le sang que tu as fait répandre et que tu voudrais voir répandre encore ! Ma voix te fera trembler, bourreau !...

A ces mots, Liévin se releva et se mit à courir à travers les prairies sans savoir quelle direction il prenait. Il était fou de désespoir ; toutes sortes d'affreuses pensées et d'hor-

ribles hallucinations se heurtaient dans sa tête en feu ; ses veines se gonflaient, son cœur battait à l'étourdir, son front était tout brûlant.

Il courut longtemps à travers les marais et les broussailles, se blessant aux buissons et aux arbres isolés, jusqu'à ce que ses forces s'épuisèrent peu à peu et que la fièvre le quitta. Bientôt il se rappela avec effroi les coupables paroles qu'il avait prononcées dans son égarement. Il s'arrêta tout tremblant, se couvrit le visage des deux mains, et s'écria d'une voix déchirante :

— Ah ! non ! non ! C'est pourtant mon père ! Respect, respect pour ses crimes mêmes ! Il ne me verra plus jamais ; son infortuné fils mourra en emportant son secret dans son cœur. O Veerle, Veerle, toi aussi tu descendras dans la tombe... tu m'appelleras en vain... tu succomberas ! Adieu, douce et bien-aimée sœur, adieu jusque dans une autre vie ! Que l'ange de la mort envoyé par Dieu étende sur nous son linceul...

Le jeune homme, succombant sous l'excès de la douleur, sentit les battements de son cœur se ralentir, et s'affaissa sur ses genoux, tandis qu'un torrent de larmes inondait ses joues.

Enfin, privé de ses dernières forces par cette crise suprême, il parut se tenir debout avec peine ; puis, luttant contre un véritable évanouissement, il appuya d'abord son coude sur le sol et finit par tomber sans connaissance sur la terre humide.

XVIII

La plupart des habitants de Gand apprirent sans étonnement la mort violente du roi des ribauds, et la regardèrent comme la fin naturelle de sa vie sans règle et sans frein. Comme rien ne l'appelait à la ville Saint-Baron et qu'au contraire son service l'obligeait à demeurer dans l'enceinte de la ville, il était évidemment sorti cette nuit-là par la porte de la tour Rouge de sa propre volonté; et, d'après le sentiment général, ce ne pouvait être qu'à la suite d'un défi et pour remettre à la dague la décision de quelque querelle. Ce fut encore dans les tavernes que l'on déplora le plus longtemps la perte du joyeux Muggelyn; cependant les graves événements qui préoccupaient tous les esprits effacèrent assez vite le souvenir du ribaud, et bientôt personne ne parla plus de lui, sinon l'hôtelier du *Cerf* sous le beffroi, où Muggelyn avait laissé une taille terriblement chargée.

Gérard Dénis soupçonna seul, avec quelque certitude, comment son affidé avait trouvé la mort; la corde trouvée le lendemain à la fenêtre de la chambre, et surtout l'absence prolongée de Liévin, qui, depuis le meurtre, n'avait pas reparu à la maison, ne lui laissaient aucun doute à cet égard. Il ne pouvait attribuer à la fuite de son fils d'autre raison que la découverte par lui de sa complicité personnelle dans l'attentat contre Artevelde; — peut-être Muggelyn lui avait-il révélé tout! Cette dernière pensée remplit le chef-doyen d'inquiétude et de terreur; il fit toutes les démarches pos-

sibles pour découvrir où son fils s'était retiré, avec l'intention de le faire revenir de gré ou de force, ou du moins d'apprendre ce qu'il avait à craindre de lui; et du besoin de s'assurer de son silence par des moyens infaillibles. Mais toutes les perquisitions qu'il fit lui-même ou ordonna demeurèrent vaines : on venait bien lui annoncer de temps en temps que, dans tel ou tel quartier écarté, on avait vu, la nuit, Liévin se glisser comme une ombre errante le long des maisons; mais, chaque fois que le chef-doyen avait envoyé sur ce point de la ville des hommes à la recherche de son fils, personne n'avait pu leur en donner aucune nouvelle.

S'apercevant, au bout de quelque temps, que nulle rumeur ne venait l'accuser, il se souvint du noble caractère de Liévin et du profond respect qu'il lui portait; il se tranquillisa sur les conséquences de la révélation qu'il redoutait, et ne fit plus rechercher son fils.

Sur ces entrefaites, les circonstances donnaient un nouvel aliment à son ambition et à toutes ses mauvaises passions. Le sort de la Flandre et la question entre Artevelde et ses ennemis allaient se décider définitivement. Si Denis ne remportait pas la victoire cette fois, il lui fallait céder pour jamais, être réduit à une impuissante jalousie et se consumer de dépit dans l'obscurité. Il le sentait bien; aussi mettait-il en œuvre tout ce qu'il pouvait posséder d'astuce et d'activité, et dressait-il ses piéges avec un tel mystère, que personne ne pouvait les soupçonner, ni par conséquent les déjouer.

La Flandre était toujours dans la situation la plus critique. La France rassemblait une armée sur les frontières; Termonde s'était livrée aux léliards, et était un centre de révolte contre les trois membres du pays; chaque jour cette ville forte recevait des troupes auxiliaires dans ses murs, et tout présageait qu'avant peu une force armée considérable

marcherait de là sur Gand, tandis que le roi de France attaquerait les provinces méridionales. Le comte de Hainaut se montrait disposé à se séparer de la fédération et à venir en aide aux Français; le duc de Brabant s'était déjà, par le fait, déclaré contre la Flandre, et avait reçu à sa cour les plus chauds ennemis des Flamands. Néanmoins la querelle relative à la tisseranderie se perpétuait même chez le parti le plus patriotique de la Flandre, et villes et communes continuaient de courir aux armes les unes contre les autres.

Artevelde comprenait la grandeur du péril que courait son pays, et s'efforçait encore de trouver les moyens de le sauver de l'asservissement et de la misère. Dans ses recherches sur les causes de la désorganisation de la Flandre, il reconnut que ce mal invincible venait principalement de la nature même du pouvoir dont il était investi. En effet, maintenant que les longues attaques de ses ennemis avaient jeté dans l'esprit du peuple des doutes sur la légitimité de son autorité, chacun s'arrogeait le droit de discuter et de condamner ses ordres, et de les rejeter s'ils n'étaient pas d'accord avec la manière de voir de ceux qui devaient s'y soumettre. Son influence avait ainsi perdu la première des qualités qui constituent une autorité réelle, c'est-à-dire celle d'être considérée comme un pouvoir social collectif, dans lequel la volonté de tous vient se fondre dans une direction unique, et auquel chacun doit obéir sans examen personnel.

Le capitaine général ne se dissimulait pas cette vérité, et résolut d'abdiquer un pouvoir qui ne suffisait plus à dominer les partis et à protéger la Flandre contre ses nombreux ennemis.

Néanmoins il avait un caractère trop noble et trop magnanime pour retirer les mains du gouvernail avant d'avoir conduit le vaisseau de la patrie dans un port sûr. Le retour du prince légitime lui semblait le seul moyen qui restât de

faire cesser les divisions en Flandre et de ramener le pays à l'union, sans laquelle il ne pouvait résister aux tempêtes qui s'amassaient contre lui. Jusque-là le comte avait refusé de reprendre, aux conditions proposées par les communes, le gouvernement de la Flandre; mais Artevelde résolut cette fois de faciliter la réconciliation par de nombreuses concessions, sous la seule réserve que l'indépendance et l'industrie du pays fussent sauves. Afin de pouvoir atteindre ce but, il fit proposer par les villes flamandes à l'assemblée de Bruxelles qu'on ferait au prince la réception la plus cordiale et qu'on lui donnerait toute satisfaction, si lui, en tant que comte de Flandre, voulait se déclarer indépendant de toutes les autres puissances, aussi bien de la France que de l'Angleterre, en conséquence de la dernière trêve dans laquelle cette indépendance avait été reconnue par l'Angleterre et la France elles-mêmes.

Comme, en dehors de ce point fondamental, on offrait au comte de nombreuses concessions et qu'on lui promettait une splendide et franche investiture, personne ne doutait que Louis de Nevers ne se hâtât d'accepter les nouvelles propositions des communes.

On se trompait cependant. Le comte, conseillé par Philippe de Valois, commença à discuter astucieusement les conditions de la réconciliation, et finit par ne plus dissimuler qu'il voulait voir la Flandre soumise à la France, et qu'il ne reviendrait que si pouvoir lui était donné de mener les Flamands dans les rangs de l'armée française contre l'Angleterre. Il se montra hautain et inflexible, et laissa les villes flamandes lui envoyer ambassade sur ambassade, sans daigner leur donner une réponse bienveillante.

Assurément, jadis Philippe de Valois et Louis de Nevers eussent accepté avec joie l'offre conciliante des Flamands; mais en ce moment ils se tenaient pour certains que, para-

lysée par les éléments de discorde, de désordre et de désorganisation, elle se livrerait bientôt d'elle-même en leur pouvoir, et qu'ils pourraient alors régler selon leur bon plaisir le gouvernement et la direction politique du comté. Dans leur aveuglement, ils espéraient que les Flamands finiraient par consentir à se soumettre à la volonté de la France, à renoncer à un grand nombre de leurs libertés, à désarmer les citoyens et à ruiner leur industrie. Ils considéraient les respectueuses propositions et les démarches multipliées des villes comme un indice de faiblesse et de pressante détresse. C'est pourquoi, au lieu d'accueillir ses sujets avec bonté, le comte Louis repoussa hautainement leurs prières, et blessa très-profondément les esprits.

La mauvaise issue de cette tentative décisive attrista grandement Artevelde. Il se voyait forcé de choisir entre deux malheurs : l'unique espoir qui restât de se réconcilier avec le prince devait être abandonné, ou la Flandre devait accepter de nouveau les chaînes qui avaient pesé sur elle pendant trois siècles, et courber la tête sous la mortelle influence de la cour de France. Sans nul doute l'âme héroïque d'Artevelde n'eût pu consentir à une telle humiliation quand l'univers eût menacé de s'écrouler sur lui : jusqu'au dernier soupir il combattrait virilement pour l'indépendance et le bonheur de sa patrie. Un assassin pouvait le frapper à la dérobée, une émeute pouvait l'engloutir, une armée pouvait l'écraser; mais jamais, tant que son cœur battrait dans sa poitrine, la Flandre ne subirait l'odieuse servitude de la France, — et, s'il lui fallait succomber, il tomberait et mourrait avec la liberté de son pays.

C'est alors qu'Artevelde prit une résolution d'une importance suprême et mit avec une pleine confiance sa tête en jeu pour l'indépendance de la Flandre.

Le roi d'Angleterre, sur la prière du capitaine général,

avait paru avec une puissante flotte devant l'Ecluse, et avait envoyé des émissaires dans toutes les villes flamandes pour les prier de lui rendre de nouveau hommage comme au seul légitime roi de France. Le serment de reconnaissance fut prêté de bonne volonté; mais une autre exigence ne pouvait être aussi facilement satisfaite. Le roi Edouard, sur le conseil d'Artevelde, fit comprendre aux villes que la situation critique de la Flandre avait pour unique cause cette circonstance, que le prince et les sujets suivaient une direction différente et reconnaissaient chacun un suzerain particulier. Comme condition de son amitié, il exprima le vœu que le comte Louis fût forcé de le reconnaître comme roi de France, ou que les Flamands se détachassent de leur prince par une déclaration solennelle.

Plus d'une fois déjà Artevelde avait fait l'expérience que le faible caractère de Louis ne pouvait être influencé que par la crainte. Depuis l'arrivée de la flotte anglaise, la situation était changée. Pour le moment du moins, Philippe de Valois ne pouvait espérer s'emparer de la Flandre, ni par la force des armes, ni par l'intrigue, ni par la révolte; la présence du roi d'Angleterre à la tête de forces imposantes suffisait pour déjouer à l'instant toutes les agressions.

Le capitaine général jugea la circonstance favorable pour arracher à tout jamais et ouvertement le comte à la France, et espéra que la crainte de perdre son comté serait assez puissante sur l'âme de Louis pour le décider à un acte qui sans doute lui serait pénible, mais duquel dépendaient le salut et la liberté de la patrie.

Artevelde envoya aussitôt et avec la plus grande publicité aux trois villes principales de la Flandre la proposition de députer au comte une ambassade solennelle pour lui dire que la Flandre le priait de prêter foi et hommage au roi d'Angleterre, en tant que roi de France, et de faire alliance

avec les communes contre Philippe de Valois, faute de quoi la couronne de Flandre serait offerte au prince de Galles, fils d'Edouard.

Cette proposition causa naturellement une grande émotion dans le pays et fit que beaucoup de gens, si peu partisans de la France qu'ils fussent, se soulevèrent contre la pensée de déshériter le légitime descendant des vieux princes flamands. Artevelde s'était attendu à ce soulèvement de l'opinion publique; il ne méconnaissait pas le danger de l'acte qu'il posait, et il se prépara à expier par la mort l'audacieuse tentative que lui inspirait son amour de la patrie, si son projet n'aboutissait pas.

A Bruges, où l'on devait se prononcer en premier lieu sur sa proposition, celle-ci rencontra d'abord une vive résistance; mais dans l'assemblée de la commune, il démontra avec une éloquence si convaincante que la Flandre ne pouvait être sauvée que par le déchirement violent des liens qui l'attachaient à la France, et qu'à la situation extrême de la patrie il fallait aussi appliquer des remèdes extrêmes, que l'assemblée, à la presque-unanimité des voix, se déclara prête à souscrire à la proposition du capitaine général.

Il gagna de même Ypres, troisième ville importante de la Flandre. Gand seul avait encore à donner son consentement et devait convoquer dans peu de jours une réunion générale des échevins, des doyens et des anciens, pour se concerter sur la déchéance possible de Louis de Nevers, et sur l'élévation du prince de Galles au rang de comte de Flandre.

Sur ces entrefaites, Artevelde était retourné à l'Ecluse pour s'y entendre avec le roi d'Angleterre sur les conditions de la prise de possession du comté par le jeune prince, dans le cas où Louis de Nevers persisterait à refuser l'hommage qu'on exigeait de lui. Le capitaine général put difficilement

tomber d'accord avec le roi sur les libertés dont la Flandre continuerait à jouir et surtout sur son entière indépendance, vis-à-vis même de la couronne d'Angleterre. Cependant il se vit forcé de rompre les négociations pour se rendre à Gand, où, trois jours après, l'on devait prendre une décision sur sa proposition.

Artevelde n'ignorait pas qu'il y rencontrerait la plus forte opposition, parce que les léliards y seraient soutenus par tous les partisans de Gérard Denis et peut-être par une partie considérable de la tisseranderie. Il avait reçu des renseignements inquiétants sur la disposition défavorable des esprits à Gand. C'est pourquoi, avant d'avoir pu fixer définitivement avec le roi les priviléges et libertés de la Flandre, il résolut de prendre congé de lui pour aller éclairer les échevins et les doyens de Gand sur l'urgente nécessité d'une résolution hardie, bien qu'elle pût être en certains points contraire aux tendances du caractère flamand.

A peine eut-on connu sa proposition, que, plus d'une fois, des gens avaient été dépêchés pour le surprendre et le mettre à mort; des troupes même entières de routiers et de léliards armés se mirent à parcourir les environs de l'Écluse et des villes où le capitaine général pouvait se trouver, avec l'espoir qu'il tomberait peut-être dans un guet-apens. Artevelde était informé de tout; aussi ne voyageait-il jamais sans se faire accompagner par une nombreuse escorte.

Comme le péril avait grandi peu à peu et était déjà devenu menaçant, le roi avait donné au commandant en chef de sa cavalerie, lord William Sturin, l'ordre d'accompagner Artevelde avec un fort détachement sur le chemin de Gand, aussi loin que le capitaine général le jugerait nécessaire.

Un dimanche après midi, les serviteurs d'Artevelde, avec son cheval sellé et prêt pour le voyage, attendaient qu'il quittât le vaisseau du roi. A quelques pas de là le commandant

de la cavalerie donnait des ordres aux hommes qui devaient former l'escorte du capitaine général.

On vit bientôt Artevelde paraitre avec le roi sur le pont du navire, et, après un serrement de main affectueux du prince, descendre dans la barque. Chacun se hâta de se préparer au départ.

Lorsque le capitaine général atteignit la côte, il s'élança à cheval et prit avec toute sa suite le chemin de Gand. En route, pour abréger le temps, il s'entretenait avec William Sturin des institutions et des communes naissantes de l'Angleterre. Artevelde parlait assez bien l'anglais, et comme le commandant de la cavalerie était un homme intelligent et un brave chevalier, il prenait grand plaisir aux profondes et judicieuses observations du bourgeois de Gand.

Tout en conversant ainsi, ils aperçurent tout à coup dans le lointain une troupe de cavaliers qui s'avançaient au grand galop, et dont la distance ne leur permettait pas d'apprécier la force.

Lord Sturin ordonna à ses hommes de se préparer au combat, et se rapprocha d'eux avec le capitaine général, en faisant ralentir la marche des chevaux.

Mais bientôt Artevelde remarqua que les cavaliers qui s'avançaient étaient des bourgeois de Gand, et reconnut même les trois premiers pour ses amis Maes Van Vaernewyck, Ghelnoot Van Lens et Pierre Zoetaerde. Ils n'étaient accompagnés que d'une vingtaine de gens des métiers armés. Leurs chevaux étaient tout couverts de sueur et eux-mêmes semblaient très-fatigués de la course rapide qu'ils venaient de faire par un ardent soleil.

Artevelde chevaucha au-devant d'eux en leur souriant amicalement et vit au premier coup d'œil qu'une profonde tristesse était empreinte sur leur physionomie. Cela lui présageait de très-mauvaises nouvelles; il allait interroger à ce

sujet le premier échevin, mais celui-ci, comme s'il eût été surpris de l'expression sereine de la physionomie d'Artevelde, lui cria :

— Capitaine général, avez-vous reçu un messager de Gand?

— Quand? demanda Artevelde.

— Hier soir! ce matin!

— Aucun messager n'est venu me trouver, maître Maes.

— Vous voyez? dit messire Van Vaernewyck en se tournant vers ses deux compagnons de voyage, les routiers ont arrêté le messager. Dieu soit loué de nous avoir inspiré l'idée de porter nous-mêmes la triste nouvelle!

— Quelle nouvelle si terrible m'apportez-vous donc, mes amis? demanda Artevelde. Parlez, les léliards de Termonde sont-ils en marche sur Gand? auraient-ils battu nos hommes? Il n'y a pas lieu de s'affliger de cela; on leur fera payer cher leur impudente audace. Ne craignez donc rien.

— Ces paroles du capitaine général durent faire une impression pénible sur l'esprit de ses amis; car Ghelnoot Van Lens et Pierre Zoetaerde baissèrent la tête, et l'œil fixé vers la terre, restèrent muets et abattus. Le premier échevin seul comprima son émotion et pria Artevelde de le suivre jusqu'à une maison qui se trouvait à deux portées d'arbalète au bord du chemin. Après avoir échangé quelques mots avec lord Sturin, Artevelde se dirigea avec ses amis vers la ferme désignée. Là, le premier échevin pria les gens de la maison de les laisser seuls quelque temps. Il dit alors d'une voix émue au capitaine général :

— Ami Jacques, nous vous apportons une nouvelle à laquelle vous ne vous attendez certainement pas. Hier matin on s'est prononcé à Gand sur votre proposition. Elle est rejetée.

Un sombre nuage de mécontentement obscurcit tout coup le visage d'Artevelde.

— Hier? demanda-t-il. Le banc des échevins lui-mên n'avait-il pas arrêté que ce ne serait qu'après-demain qu' délibérerait et prendrait une décision sur l'affaire? Ah! soupçonne le motif de cette précipitation. Toujours de la f blesse devant l'intrigue! Eh bien, quelle est la décisi prise?

— A une grande majorité on a déclaré que la commu de Gand n'abandonnerait jamais son souverain légitime, quelque prétexte qu'on pût avoir recours pour l'y engag Votre proposition, capitaine général, est désapprouvée, bl mée et repoussée avec indignation par les magistrats et p le peuple. C'est un grand malheur pour la Flandre peut-êtr mais nous devons le supporter et courber la tête avec rés gnation sous ce nouveau coup.

— Une assemblée convoquée sans que je le susse, p surprise! dit Artevelde en soupirant : ma proposition rejeté par les magistrats et par le peuple! c'est incompréhensibl La majorité du banc des échevins partageait cependant mo sentiment, et reconnaissait avec moi qu'il n'y a pas d'autr moyen de sauver la patrie. Mon Dieu, mon Dieu, faut-il don que je sois trahi aussi par mes meilleurs amis! malheureu Flandre!

Le premier échevin lui prit la main et lui dit avec u profond découragement :

— Malheureuse Flandre, en effet! Mais, maître Jacques avant d'accuser vos amis, écoutez-moi et apprenez la caus de cette résolution. Nous étions convenus avec vous qu'o délibérerait mardi sur votre proposition; l'assemblée ét annoncée depuis plus de dix jours, et les métiers sont déj consultés par leurs doyens et leurs anciens. Chacun atte dait avec confiance le jour de la réunion ; la plupart des mé

tiers, et par conséquent leurs doyens aussi, désiraient avant tout vous entendre développer les motifs de votre proposition, avant de décider en quel sens ils voteraient; sur ces entrefaites, vos ennemis tramaient dans le plus grand mystère un coup habilement calculé. On ne comprend pas comment ils s'y sont pris : vendredi soir, quand la nouvelle de l'acceptation par Ypres se répandit à Gand, une foule de gens des métiers se mirent tout à coup à parcourir les rues de la ville et à pousser mille imprécations contre votre proposition; on répandait de l'argent à pleines mains parmi le peuple dans les tavernes; on criait sur tous les tons à la trahison, à la corruption; on maudissait votre nom, toute la commune était en alarme. Ce soir-là, nous trouvâmes encore les *poorters* assez fidèles à la bonne cause; nous fîmes circuler des gardes et réussîmes à maintenir la tranquillité publique. Mais le lendemain, au point du jour, plus de six cents compagnons des métiers en armes coururent au marché du Vendredi, en criant qu'il fallait prendre une décision dès le jour même sur votre proposition; sinon, ils s'empareraient de la maison des échevins et en chasseraient les magistrats. Nous savions ce que cela signifiait; c'était une conspiration des léliards avec vos ennemis, pour vous empêcher d'assister à l'assemblée, parce qu'ils prévoyaient que votre puissante parole eût mis à néant toutes leurs intrigues. Que pouvions-nous faire? Gérard Denis tenait avec les fauteurs de troubles; bien qu'il le niât, c'était assez évident par les clameurs des compagnons armés qui, dans leur sauvage exaltation, portaient le chef-doyen aux nues tandis qu'ils accablaient votre nom d'outrages et de malédictions. Nous avons épuisé tous les moyens : bons conseils, menaces, rien ne réussit. Nous ne pouvions employer la force; le chef-doyen, qui dispose des forces communales, se serait infailliblement rangé du côté des émeutiers; une révolution complète aurait eu lieu à

Gand, et en tout cas le sang y eût coulé par torrents. Le souvenir du *mauvais lundi* a effrayé le banc des échevins ; il a fait convoquer la collace des doyens et des anciens, et a consenti à délibérer immédiatement sur votre proposition. Que vous dirai-je de cette réunion ? Gérard Denis y a joué son rôle perfide et a excité les esprits contre vous ; ses partisans ont crié plus fort que tout le monde, et pendant que cette audace calculée réduisait au silence la majorité du banc des échevins, la rue était pleine d'une foule de gens des métiers qui faisaient retentir jusques dans la salle du conseil des menaces de mort contre vous et vos amis. Dans la crainte de plus grands malheurs, nous avons donné à la multitude furieuse la satisfaction exigée, et rejeté votre proposition. Il ne nous restait pas d'autre moyen de leur faire déposer les armes et de sauver la commune d'une nouvelle effusion de sang. Jugez maintenant. Pouvions-nous, entourés par la trahison et l'intrigue, réduits à l'impuissance par l'attitude du chef-doyen, dans cette situation critique, pouvions-nous faire autre chose que céder à la fatalité ? Si le pervers Gérard Denis était aujourd'hui maître à Gand, s'il avait renouvelé le magistrat et installé ses partisans à l'hôtel de ville, cela eût-il été plus avantageux pour la Flandre ? cela eût-il mieux servi vos vues ?

Le capitaine général se promena pendant quelques instants en réfléchissant profondément et en secouant la tête avec impatience. Puis il répondit :

— Il n'en pouvait être autrement : vous avez bien fait ; mais rien n'est décidé par là. Je vais à Gand : nous verrons si un ramassis de mauvaises gens et de léliards continueront de dominer par l'audace et la violence la majorité des citoyens de ma ville natale, et à décider par surprise du sort de la Flandre. Allons, plus nous perdons de temps, plus l'état des choses peut s'empirer là-bas.

A ces mots, il se dirigea vers la porte; mais en voyant que les autres ne faisaient pas un pas pour le suivre, il demanda avec étonnement :

— Qu'avez-vous donc sur le cœur, mes amis? Avez-vous quelque chose à me dire encore, ou n'osez-vous retourner à Gand? Vous m'effrayez vraiment; il est arrivé plus que vous ne m'avez révélé. Je comprends maintenant la muette tristesse de maître Van Lens et de maître Zoetaerde. Parlez donc franchement; croyez-vous que Jacques Van Artevelde ne sait pas que tout est en jeu pour lui aussi bien que pour la Flandre?

Le premier échevin ramena Artevelde au milieu de la chambre et dit :

— Notre mission n'est pas terminée; nous sommes venus, capitaine général, vous conjurer de renoncer à votre projet et de vous rendre à l'instant à Gand avec nous, pour annoncer vous-même que vous renoncez à menacer le comte d'une déposition. C'est le seul moyen de prévenir une révolution à Gand.

Un amer sourire de pitié contracta les traits d'Artevelde.

Ghelnoot Van Lens lui saisit vivement les mains et lui dit d'une voix suppliante :

— O maître Jacques, suivez donc ce bon conseil; le danger est plus grand que nous n'avons osé vous le dire.

— Vous vous êtes laissé guider par de bonnes intentions, ajouta le vieux Pierre Zoetaerde, mais n'en doutez pas, capitaine général, votre proposition était un acte d'imprudence. Renoncez-y, pour l'amour de Dieu, renoncez-y!

Artevelde regarda ses amis avec une singulière hésitation comme s'il se fût efforcé de lire au fond de leur âme pour découvrir l'énigme de leur conduite.

— Je ne vous comprends pas, mes amis, dit-il; avez-vous donc oublié que l'indépendance de la Flandre le demande?

Et croyez-vous que Jacques Van Artevelde soit homme à reculer, même si la mort le menace ? Non, non, je veux sans fléchir lutter jusqu'au bout; s'il y a à Gand un parti assez pervers ou assez aveugle, pour s'efforcer de livrer notre patrie à la France, moi du moins je ne perdrai pas de vue mon devoir et je sauverai la Flandre, si Dieu lui-même ne l'a pas condamnée à la servitude!... Le temps est trop court, mes amis, pour discuter davantage sur ce point; il faut partir.

— Oh! non, non, s'écria Ghelnoot effrayé, n'allez pas à Gand avec un tel dessein.

— Venez! dit Artevelde : chemin faisant, vous me direz ce qui vous effraye tant.

Suivi de ses amis silencieux, il avait déjà atteint la porte de la ville. Tous montèrent à cheval et rejoignirent le détachement de cavalerie anglaise.

Quand toute l'escorte se retrouva en selle et qu'on se fut remis en voyage, le premier échevin dit à Artevelde :

— Ne vous étonnez pas, capitaine général, de notre anxiété, ni du changement qui paraît s'être opéré dans mes sentiments et dans ceux de maître Van Lens. La véritable situation des choses est celle-ci : vos ennemis ont profité de votre fatale proposition pour réveiller de nouveau contre vous la haine d'un grand nombre de citoyens; leurs partisans ont osé depuis deux jours pousser des cris de mort contre ceux qui, disent-ils, veulent déshériter le prince légitime. Eux-mêmes sont les plus ardents ennemis du comte et vous ont persécuté, parce que vous avez refusé pendant si longtemps de le dépouiller violemment de ses droits. Mais cela n'y fait rien : quand la foule est prise de cette fièvre qui l'emporte, elle accepte, sans distinction, toutes les raisons qui peuvent donner à ses passions une apparence de droit. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, on a fait croire à la plus grande partie du peuple gantois, que vous

avez vendu la Flandre au roi Edouard pour une grosse somme d'argent et que vous vous êtes approprié les revenus du comte pour en augmenter vos biens. Et comme si messire Simon Van Hale, qui perçoit régulièrement ces revenus, l'avait fait avec intention, il a disparu depuis six semaines, en laissant derrière lui le bruit qu'il ne voulait pas servir plus longtemps de manteau à votre hypocrisie. Impossible de faire entendre raison sur ce point aux compagnons égarés. Ceux qui disent la vérité et vous justifient sont vos amis ; cela suffit pour qu'on soupçonne leur sincérité. Ainsi depuis ces trois derniers jours un parti furieux s'est élevé contre vous. Si vous rentrez à Gand avec la déclaration que vous avez renoncé à votre proposition, il n'arrivera vraisemblablement rien de pire, parce que la principale cause du mécontentement sera écartée par là ; — mais si vous provoquez les léliards triomphants et le parti de Gérard Denis à une nouvelle lutte sur cette question, alors, bien certainement, un formidable soulèvement éclatera à Gand. Vos ennemis feront ce qu'annonçaient leurs clameurs homicides : ils assouviront dans votre sang leur envie et leur haine ! Sans doute, c'est un grand malheur pour la Flandre que de voir son asservissement à la France sur le point d'être consacré ; mais nous croyons que ce serait un plus grand malheur encore pour le pays menacé, si, en ce moment périlleux, il lui fallait perdre un homme qui possède seul peut-être assez de génie et d'héroïsme, pour le diriger dans la tempête sur la mer orageuse de la liberté et de la puissance populaire. Nous ne sommes pas seuls de cette opinion : c'est au nom d'un grand nombre d'échevins et de vos fidèles amis que nous sommes venus à vous. Avant de les quitter, nous leur avons donné notre parole que vous ne reviendriez à Gand qu'avec le ferme propos de renoncer formellement à votre dangereuse proposition.

— Vous auriez tort, capitaine général, de persister dans votre intention, dit Pierre Zoetaerde. Quand on considère les choses avec sang-froid, on doit avouer que les Gantois ont bien raison de se refuser à ce que leur prince légitime soit déposé. De tels actes ne peuvent porter bonheur à un peuple et Dieu sait quelle suite de malheurs en résulteraient. C'est un attentat que mon cœur repousse de toutes ses forces. Ce n'est pas que je soupçonne la pureté de vos intentions ; vous le savez, Pierre Zoetaerde est demeuré votre ami dévoué dans la prospérité et dans le malheur : il l'est encore aujourd'hui. Croyez-le donc à cette heure et cédez à sa prière ; suivez notre conseil et renoncez à votre dessein.

— Ah ! maître Jacques, dit Ghelnoot en soupirant, pourquoi risquer votre vie pour des ingrats ? S'ils aiment la servitude, laissez-leur accepter des chaînes ! N'avez-vous pas assez travaillé et souffert pour des gens qui vous méconnaissent et vous haïssent, en récompense de vos grandes actions ? Pourquoi resteriez-vous leur bienfaiteur contre leur gré ? Ne leur donnez pas la joie de vous faire plus de mal ! Laissez-les traiter leurs affaires comme ils l'entendent ; et puisqu'ils ont l'esprit assez étroit pour n'oser faire rien de grand, donnez-leur le plaisir de rester avec leur esprit étroit. Quant à moi, dès demain je quitte Gand, et si j'y accepte encore une charge quelconque, je veux que Dieu me punisse de ma folie !

Tous contemplaient Artevelde avec une inquiète attente : son morne silence leur faisait supposer qu'il était vaincu par le sentiment de la nécessité, et ils espéraient qu'il allait consentir ; mais le capitaine général, peu touché de leurs discours, dit enfin :

— Je vous remercie de votre sympathie, mes bons amis ; c'est votre amitié pour moi qui vous fait négliger les intérêts du pays mêmes, parce que vous croyez qu'un grand

malheur est sur le point de me frapper. Ces motifs personnels sont peut-être généreux et dignes d'éloges en vous; pour moi ce ne serait qu'égoïsme et lâcheté. Vous me conseillez de renoncer à ma proposition ? C'est impossible ! Si je le faisais, je scellerais du même coup l'éternel assujettissement de ma patrie au bon plaisir de la cour de France, si ennemie de la liberté, le sacrifice de notre indépendance, la mort de notre industrie! Je le sais, il est dans la nature des hommes de se tromper; peut-être suis-je dans l'erreur; cependant, comme ma conscience me dit que l'idée qui me guide est la vérité, je ne puis me laisser arrêter par rien, quand même tous mes amis se soulèveraient contre moi.

— Et si vos prévisions vous trompaient réellement, dit Pierre Zoetaerde, ne déploreriez-vous pas durant votre vie entière ce que vous auriez fait? car, dans ce cas, la patrie ne serait pas sauvée et vous auriez privé de son patrimoine héréditaire votre légitime souverain.

— J'avoue que c'est une résolution extrêmement grave que celle de priver un prince de ses droits, répondit le capitaine général; vous qui êtes mes amis et qui connaissez les derniers replis de mon cœur, vous savez combien il est rempli de respect pour le droit, avec quelle énergie il s'est toujours soulevé contre la violence. Mais il y a des bornes à tout; moi qui ai si souvent risqué ma vie dans l'intérêt général et qui ai tout sacrifié à celui-ci, mais tout : repos, famille, sang et honneur, j'ai le droit de prendre pour règle de conduite que là où un peuple est menacé de servitude et de ruine, tous les intérêts personnels, quelque sacrés, quelque élevés qu'ils soient, doivent céder devant le salut de la patrie et de son indépendance! Rappelez-vous quel a été le sort de la Flandre pendant deux cents ans, et vous demeurerez convaincus avec moi que la nécessité même nous a irrésistiblement conduits à la démarche suprême

que je veux risquer. Y a-t-il sur la terre un peuple qui ait dû soutenir une lutte aussi constante pour défendre sa liberté contre des attaques sans cesse renouvelées? Des centaines de révoltes, de batailles, de victoires, des sacrifices d'argent inouïs, du génie, un labeur incessant, rien n'y a aidé! Peu d'années après la glorieuse bataille des Eperons d'or, bien que nous y eussions remporté le plus beau triomphe, nous étions courbés sous une servitude plus dure encore qu'auparavant! Depuis que Gand a poussé en Flandre le cri de délivrance, nous avons accompli des entreprises de géant; le bonheur, les différends entre les rois, l'alliance avec le Brabant, tout nous favorisait; nous allâmes plus loin que nos ancêtres ne l'avaient jamais espéré de l'avenir: une armée régulière de soixante mille hommes se mouvait comme un formidable mur protecteur sur le sol flamand; la richesse, la gloire, l'influence, tout nous élevait au rang de peuple puissant... Et cependant, qui de vous oserait dire que nous ayons fait à l'heure qu'il est, vers notre véritable indépendance, un pas de plus qu'alors que la France régnait sur nous en souveraine par l'intermédiaire de nos comtes? Qui de vous oserait affirmer que nous n'allons pas tomber à l'instant même et pour jamais dans un nouvel esclavage?

Artevelde cessa de parler un instant et fixa sur ses amis un regard interrogateur; mais ils penchaient la tête sur le cou de leurs chevaux et ne répondaient point.

— Je sais bien, poursuivit le capitaine général, qu'à vos yeux aussi apparaissent les chaines qui doivent de nouveau charger la Flandre. Eh bien, si, après de si surprenants efforts, si deux siècles d'héroïsme et d'effusion de sang, si le triomphe, la constance, la force n'aident pas à la délivrance d'un peuple né libre, il faut qu'il y ait en dehors de ce peuple une cause qui paralyse à jamais ses efforts et qui les

rendra toujours inutiles. Cette cause, c'est la soumission de nos princes à la volonté de la France; leur subordination est le lien qui traverse notre histoire comme une chaîne d'esclave que rien ne peut briser; — car à quoi nous sert-il de combattre et de lutter pour devenir libres, si notre propre comte, sujet et serviteur de nos ennemis, se charge chaque fois de nous disputer et de nous enlever à leur profit ce que nous avons conquis? Ne méconnaissez donc pas ce que trois siècles d'une déplorable expérience nous ont appris. Si nos princes restent asservis à la France, comme ils le sont maintenant, la Flandre peut tenter à l'avenir tout ce qu'elle voudra ; ce sera toujours en vain. Qu'étaient les Baudouin de Hainaut? Qu'était Ferrand? Qu'était Guy? Qu'était Robert? Qu'est notre comte actuel Louis? Que sera son successeur? Des sujets de la France, des vassaux de l'étranger, des serviteurs obéissants et soumis du trône de France! A quoi bon donc sacrifier notre sang, notre génie, notre vie, à la poursuite d'un but impossible (1)? Croyez-vous peut-être que l'héroïque race flamande est capable de lutter sans relâche contre le géant du midi et qu'elle aura toujours assez de force pour se relever, alors que le lien qui lui presse le cou menace de l'étrangler? O mes amis, n'espérez pas autant d'un peuple! Il arrive un temps, — comme celui où nous vivons, — où la race la plus énergique et la plus courageuse, paralysée par la discorde et la désorganisation, s'affaisse et accepte avec joie la servitude comme une délivrance! C'est alors que ses ennemis lui rivent si étroitement

(1) « Artevelde leur déduisit comme leur comte Louys, trop Français d'affection, avait travaillé de tout son pouvoir à les réduire en servitude, punissant les uns de mort et les autres de bannissement, exposant le reste à la convoitise du roy Philippe, aliénant leurs meilleures villes et levant sur eux des impôts excessifs, non pour défendre le pays, mais pour aider à le subjuguer; que partant il ne devait plus être tenu pour leur seigneur naturel » MÉZERAY, Paris 1643, p. 771.

les fers aux pieds, et l'entourent de tant d'entraves morales et matérielles, qu'il perd jusqu'au désir de la liberté et regarde comme une vertu la soumission à l'étranger. C'est le ort que la Flandre subira infailliblement, si le courage nous manque de nous détacher à jamais de la France par un effort d'énergique et virile volonté. Considérez la situation et ses conséquences possibles sous un autre point de vue encore. Lorsque, il y a quelques années, notre prince, sur l'ordre de Philippe de Valois, fit arrêter en Flandre les marchands anglais, contrairement à tout droit et à toute raison, l'industrie flamande tomba dans la plus profonde détresse. Une longue famine, fléau destructeur, vint moissonner les compagnons des métiers abattus par le découragement et le désespoir. Un nombre considérable de nos meilleurs et de nos plus courageux ouvriers quittèrent le pays et émigrèrent vers d'autres contrées; la plupart allèrent chercher un asile et du pain en Angleterre. Cette émigration échappa d'abord à notre attention; et cependant jamais plus grand malheur n'est arrivé à la Flandre. Nos frères chassés d'ici ont porté à d'autres peuples notre industrie de la fabrication des draps; ils ont, par leur exemple, éveillé chez eux le goût du travail et leur ont communiqué les fruits d'une expérience séculaire. L'Angleterre est habitée par une race intelligente et industrieuse; elle a accueilli avec joie les émigrés flamands dans son sein et les a comblés de bienfaits. Il s'établit maintenant des centaines de métiers en Angleterre; dans peu d'années le drap anglais paraîtra sur le continent; et qui nous dit que la Flandre restera triomphante sur le terrain de l'industrie, si nous fermons les yeux sur un mal imminent? En France même, on se prépare à remplacer nos draps par des produits de la fabrication indigène. Dans un tel état de choses, il nous faut protéger le travail du peuple en Flandre contre le moindre affaiblissement ou le moindre chômage

sinon tout est perdu! La famine, la peste et les maladies auraient bientôt moissonné ceux que l'industrie refuserait de nourrir. Eh bien, que va-t-il arriver, si les Flamands ne conjurent pas le péril par une résolution extrême sans doute, mais que dicte une impérieuse nécessité? Il nous est impossible de défendre plus longtemps notre liberté contre la France, contre le comte, contre les léliards, et surtout contre les divisions intestines qui ruinent partout l'autorité. Chacun le sent, nous succomberons donc, nous retomberons sous le joug despotique de la France. Notre comte rompra l'alliance avec l'Angleterre et nous forcera de prêter aide aux ennemis d'Edouard. La défense de l'importation de la laine nous frappera immédiatement; tous les métiers s'arrêteront comme jadis; les autres peuples, qui ont appris que la fabrication du drap n'est pas une industrie attachée au sol flamand, appelleront à eux nos ouvriers. Hélas! que sera devenue la Flandre alors? Un pays sans liberté, sans indépendance, sans industrie! Sa langue maternelle, ses mœurs, son origine, elle reniera tout pour hâter sa fusion avec d'autres peuples. Et ce serait là l'avenir réservé à ma patrie? Je verrais approcher cette sombre nuit, et je ne m'efforcerais pas de maintenir au ciel le soleil de la liberté, aussi longtemps que cela est en mon pouvoir? Non, non, mes bons amis; on peut maudire mon nom et me menacer d'une fin terrible, mais j'essayerai de sauver notre chère Flandre, aussi longtemps qu'une étincelle de vie animera mon cœur. Je ne renonce pas à ma proposition, et je vais à Gand tenter un effort suprême; ma conscience me crie que je dois le faire; je le ferai!

Les puissantes raisons formulées par le capitaine général avaient fait une profonde impression sur ses amis. Un grand changement semblait s'être opéré dans l'esprit de Ghelnoot Van Lens; depuis quelque temps il contemplait Artevelde

parlant, avec des yeux brillants d'admiration; un radieux sourire, qui annonçait le courage et la joie, brillait même sur ses traits. Il rapprocha son cheval du capitaine général, saisit sa main avec émotion et dit :

— Vraiment, vous avez raison, maître Jacques. Il ne faut point céder, point reculer. Sauver la Flandre ou mourir! C'est là du moins un langage digne de nous; il nous fait battre le cœur et nous rappelle que nous sommes Flamands. Puisque notre sang appartient à la patrie, qu'il coule jusqu'à la dernière goutte, s'il le faut. Non, il ne faut pas abandonner votre proposition !

Le premier échevin hochant la tête avec un morne découragement :

— Jacques, dit-il, je l'avoue, vos arguments sont irréfutables; mais êtes-vous tenu de négliger entièrement votre propre salut, aussi longtemps qu'il reste d'autres moyens d'atteindre votre but? Si votre admirable dévouement à la patrie ne vous permet pas de renoncer à votre projet, ajournez en du moins la réalisation à une époque plus favorable.

— Attendre ! attendre ! Oh ! cela ne se peut, mes amis, répondit le capitaine général. Le temps de Jacques Van Artevelde est passé : son nom, son influence sont usés. Il sait que sa carrière va nécessairement se fermer. Dirait-il adieu au pouvoir comme un ouvrier exténué qui succombe sous son fardeau et le laisse tomber de son épaule et se briser? Tous mes efforts n'auraient-ils rien produit qu'une prospérité passagère et d'inutiles effusions de sang? Non, mon suprême adieu à la Flandre sera d'assurer la grandeur future et l'impérissable indépendance de mon pays. Ami Vaernewyck, vous le savez, j'ai juré de tout sacrifier pour la gloire et la liberté de la Flandre. Je ne connais qu'une puissance au monde qui puisse me dégager de ce serment sacré : la mort !

— Nous avons juré ensemble, dit le premier échevin, et plaise à Dieu que je ne l'oublie jamais; mais l'énergie de l'intelligence n'exclut pas la prudence. Qui nous dit que, dans un mois, l'état des choses ne sera pas plus favorable à la réalisation de nos desseins ? Le destin ne donne-t-il pas souvent un démenti aux prévisions humaines ? Eh bien, tâchons de gagner ce mois ; je ne crois pas que la déchéance du prince soit tellement urgente que quelques semaines de retard et de réflexion puissent causer un irréparable dommage.

— Il faut peu de mots pour vous faire changer d'avis sur ce point, ami Vaernewyck, répondit le capitaine général. Qu'est-ce qui empêche Philippe de Valois, qui se trouve tout prêt à Utrecht avec son armée, de tomber sur notre pays ? Qu'est-ce qui empêche la redoutable tempête de la révolte d'éclater sur la Flandre ? La présence seule du roi Edouard à l'Ecluse; vous l'avouerez sans doute avec moi. Si l'armée anglaise s'éloignait de nos côtes, nos ennemis du dehors et du dedans se lèveraient à l'instant, et, d'un seul coup, replaceraient notre patrie dans l'état d'asservissement d'où nous croyions l'avoir tirée. Tout le monde, et vous, mes amis, aussi bien que moi, a la conviction que la Flandre ne peut plus se sauver seule, parce que le peuple ne consent plus à confondre sa volonté avec celle de ceux qui le gouvernent. Ce que je suis, je le suis par le choix de mes compatriotes; ma puissance ne m'appartient pas; elle disparaît dès que la confiance publique, dont elle est issue, est mise en doute ou affaiblie. Je subis le sort de tous ceux qui dirigent les peuples; mes ordres blessent et humilient, parce que l'homme ne se laisse dominer par le dépositaire de son autorité que sous l'empire de certaines circonstances et pour un temps limité. Ce qu'il faut à la Flandre, c'est un prince dont le droit de commander dérive d'une

source plus haute, et auquel on obéisse non pas comme à un individu, mais comme à un principe naturel d'autorité. Rappeler la servitude avec Louis de Nevers et nous soumettre aux ennemis des libertés populaires, c'est impossible. Eh bien, acceptons donc, avec le prince de Galles, l'indépendance du pays et l'amitié d'une nation puissante et amie de la liberté, qui, sœur de notre race, est destinée à parcourir la même carrière que la Flandre. Une fois que nous aurions fait proclamer le fils du roi d'Angleterre comme comte de toutes les villes, il trouverait bientôt la force nécessaire pour commander; une forte et durable union en surgirait; mon élévation, source de jalousies et de discordes, ne blesserait plus personne, puisque j'abdiquerais entre les mains du prince toute dignité et toute influence. La Flandre se relèverait avec une nouvelle force, et, soutenue par l'Angleterre, inspirerait crainte et respect à ses voisins du midi, qui attendent sa chute, qu'ils regardent comme certaine, pour l'engloutir comme une proie longtemps épiée. La première condition acceptée par le roi Edouard, c'est qu'il dénonce immédiatement la trêve conclue avec la France, et reste sous les armes avec nous, sans relâche, jusqu'à ce que nous ayons arraché à l'étranger nos villes de Lille, Douai et Orchies. Le salut de la Flandre, sa gloire, sa prospérité nous ordonnent de ne pas temporiser; car, si nous tardons, tout peut nous échapper. Le moindre revers des Anglais en Bretagne (1) forcerait le roi Edouard de se mettre en mer immédiatement avec sa flotte, et de nous abandonner à notre sort. Le lendemain, nous nous réveillerions, avec stupéfaction, esclaves et asservis. Ainsi, chaque jour peut nous apporter les chaînes de l'esclavage et le fléau de la misère : ce n'est pas seulement une imprudence, c'est en même temps un crime que de laisser s'écouler plusieurs jours, quand on ne sait quel jour peut éclairer la ruine de la Flandre... Eh

bien, mes amis, êtes-vous encore d'avis que je doive renoncer à ma proposition ?

Personne ne répondit d'abord à cette question; le premier échevin avait les yeux fixés sur la crinière de son cheval et paraissait plongé dans de profondes réflexions.

Cependant Pierre Zoetaerde dit en soupirant :

— Repousser et renier le vieux sang des comtes de Flandre pour élever sur le trône un prince étranger ! C'est une idée que ma conscience, en dépit de ma raison, oppose à la triste nécessité !

— En effet, remarqua Artevelde, cette idée pourrait faire rejeter unanimement ma proposition, si elle était fondée. Je sais quel attachement lie les Flamands aux descendants des vieux comtes, pères et protecteurs de notre liberté ; mais ne coulerait-il pas autant de ce noble sang dans les veines du prince de Galles que dans celles de Louis de Nevers? N'est-il pas le fils de Philippine de Hainaut, descendante de notre Marguerite de Constantinople? Oui, le vieux sang des princes flamands fait aussi battre son cœur ; et, — ce qui le grandit à mes yeux, — ce sang n'a pas été abâtardi chez lui par l'influence corruptrice de la cour de France. Ignorez-vous donc son origine flamande, maître Zoetaerde?

Pierre Zoetaerde parut tout soulagé par les dernières paroles du capitaine général. Il allait répondre, lorsque le premier échevin releva tout à coup la tête ; son visage rayonnait de joie.

— Je crois avoir trouvé un moyen, dit-il, tandis que ses amis le considéraient avec une vive attention, et il continua :

— Celui qui rencontre sur sa route un obstacle infranchissable, cherche à le jeter de côté et parvient ainsi à son but. Ce que nous avons à craindre, c'est qu'on ne répande dans Gand le bruit que le capitaine général revient pour faire accepter sa proposition malgré le vote d'hier. Eh bien, il faut

aller au-devant de l'ennemi et lui laisser penser qu'on ne veut pas lui disputer sa victoire. Voici ce que nous pouvons faire. Dès que nous arrivons à Gand, je fais annoncer à son de trompe dans tous les quartiers de la ville, qu'on se réunira mardi à neuf heures, pour entendre le rapport du capitaine général sur les réunions tenues à Bruges et à Ypres au sujet de la proposition rejetée par la commune de Gand. Je donnerai à l'avis une forme qui ne laisse pas prévoir que le capitaine général ait l'intention de révoquer en doute la légalité de la décision prise hier. Et si cela est nécessaire, je recourrai à d'autres moyens pour faire croire aux léliards et à vos ennemis qu'on a renoncé au projet de déposition du comte. Laissez-moi le soin de tout, et gardez tous le secret sur nos desseins. De cette façon, maître Artevelde n'a rien à craindre avant qu'il se soit expliqué en présence de la commune assemblée. D'ici là nous aviserons à prendre d'autres mesures de sûreté. Consentez-vous, capitaine général? Eviterez-vous vous-même toute explication avant le jour de la réunion?

— Le moyen est petit, répondit Artevelde, mais si vous croyez, ami Maes, qu'il puisse servir si efficacement au succès de notre tentative, je ne m'y oppose pas et consens à suivre votre conseil.

— Cela suffit; dès aujourd'hui l'irritation contre le capitaine général sera calmée à Gand. Nous nous réunirons ce soir, avec nos amis les plus dévoués, dans la demeure de maître Jacques et nous y délibérerons sur ce qu'on peut faire... Nous voici à Wondelghem. Il serait imprudent d'emmener plus loin la cavalerie anglaise; les Gantois pourraient concevoir de la défiance en voyant approcher cette troupe étrangère. Capitaine général, ne les congédieriez-vous pas?

— Ils savent que je dois les quitter ici, répondit Artevelde. Je vais remercier leur chef de sa bonne société. Vous, allez

au *Lion d'Or;* c'est là que lord Sturin passera la nuit.

Artevelde attendit le chevalier anglais et l'accompagna, tout en conversant avec lui, jusqu'au village où il trouva ses amis arrêtés devant l'auberge qu'il leur avait désignée. Les cavaliers mirent pied à terre et demandèrent des rafraîchissements, tandis qu'Artevelde, après avoir pris congé du commandant anglais par une cordiale poignée de main, chevauchait dans la direction de Gand avec ses trois compagnons de voyage et leur escorte.

Lorsqu'ils approchèrent de la ville, le soleil était déjà très-bas au-dessus de l'horizon : le soir enveloppait la nature d'un voile de vapeurs dorées; les murs de Gand et les tours qui les surmontaient ressemblaient de loin à une ceinture de pourpre semée de pierreries étincelantes : tout chatoyait et resplendissait dans un calme et solennel repos, sous le dernier rayon de la lumière du jour qui s'éteignait...

Bientôt les voyageurs passèrent sous la porte du Sas. Le trépignement retentissant des chevaux appela les *poorters* de leurs demeures dans la rue. Chacun semblait surpris à la vue du capitaine général; la plupart ne le regardaient qu'avec étonnement et curiosité; mais dans les rues plus populeuses, à l'intérieur même de Gand, Artevelde et ses amis rencontrèrent aussi des gens des métiers qui leur lançaient des injures et des invectives avec la plus grande insolence. Quelques-uns même, par un sanglant outrage, mettaient leurs têtes à trois sous un même chaperon, et dans cette attitude adressaient leurs menaces à Artevelde (1).

Lui, une expression de pitié presque imperceptible sur le visage, poursuivit tranquillement son chemin jusqu'à sa de-

(1) « Ceulx de la ville... estoient assemblés sur la rue par où il devoit passer; et sitôt qu'ils le veirent ils commencèrent à murmurer et à mettre trois testes en un chaperon et à dire : Vécy ci celuy qui est trop grand maître, et qui veut ordonner de la comté de Flandre à sa volonté. » FROISSART.

meure, où messire Maes Van Vaeraewick et Pierre Zoetaerde le quittèrent pour se rendre à la maison des échevins. Ghelnoot Van Leos lui parla encore quelques instants pour lui prouver que les hommes de la paroisse Saint-Jean devaient être convoqués, sur quoi il alla avertir le chef de cette garde, et reconduire lui-même son cheval et ôter son costume de voyage.

Le capitaine général tourna la rue de la Crapaudière, où dame Artevelde, Veerle et le petit Philippe l'attendaient à la porte de derrière. Il fut reçu avec une joie mêlée d'anxiété par sa femme et sa fille; il prit dans ses bras son fils, âgé alors de cinq ans, et le couvrit de baisers. . . . . . .

. . . .

Au village Saint-Pierre, non loin de l'ermitage de Saint-Quentin, se trouvait une petite maison habitée par une pauvre veuve de foulon. Dans cette humble demeure, dans une mansarde, était assis un jeune homme, la tête baissée et les yeux fixés sur le sol.

Ses vêtements, bien qu'ils attestassent une splendeur passée, étaient malpropres et usés, et même rapiécés çà et là par de grossiers lambeaux. Son visage, éclairé par la pâle lueur d'une petite lampe de terre, était effrayant de maigreur et portait les traces évidentes d'une profonde douleur de l'âme. Tandis que des rides profondes dessinaient autour de sa bouche un pénible sourire, ses yeux brillaient de la flamme de la folie dans leurs profonds orbites. Ses mains s'affaissaient sans force sur ses genoux; elles semblaient appartenir à un squelette, tant on pouvait en compter distinctement les os.

Le jeune malade resta longtemps dans la même attitude, sans que le moindre mouvement, le moindre soupir vinssent révéler la vie en lui. Enfin un frisson fébrile parcourut ses membres; il appuya les deux poings sur son front comme

s'il voulait étouffer un feu qui couvait sous son crâne; puis il dit d'une voix rauque :

— Mon père, mon père! si vous pouviez voir ce que je souffre! Si vous pouviez sentir les horribles tortures que j'éprouve, et le désespoir qui me déchire le cœur! Oh! puisse Dieu mettre dans la balance de la justice mon martyre comme contre-poids à vos crimes, et je le bénirai encore de m'avoir donné à vider l'amer calice de douleur... Veerle, Veerle, tu me donnais ta vie virginale... je l'ai brisée... j'ai rempli tes jours de malheur et de souffrance! C'est là la récompense de ton amour! L'autel nuptial? On n'en approche pas : une mare de sang rougit le pavé du temple. Arrière! arrière! Recevez-vous la bénédiction solennelle... avec les pieds dans le sang fumant de votre père? Donnez-vous votre main au fils de l'assassin?... Ah! ah! la tombe s'ouvre : elle engloutira bourreau et victimes; la mort prépare l'éternelle couche nuptiale... Être jeune, aimer et être aimé, sentir la marque infamante de votre naissance brûler l'âme comme une étincelle de l'enfer... savoir son père damné... hélas! hélas! que la vie est longue!...

La voix du jeune homme se perdit peu à peu dans un inintelligible murmure; ses mains retombèrent inertes et il reprit sa première immobilité.

Longtemps encore il demeura plongé dans des rêves affreux, jusqu'à ce que le son d'une cloche vînt frapper son oreille. Il se leva lentement, s'approcha de la petite fenêtre de la chambre et appuya son front contre les vitres pour voir au dehors.

Bientôt il se retourna et dit en prenant sur le lit une dague qu'il attacha à sa ceinture.

— Il fait nuit, — les rues sont désertes et silencieuses... le hibou peut quitter sa retraite! — Il peut errer et chercher un nouvel aliment à sa douleur... suivre la trace de ses

pas, lutter avec de cruels souvenirs..... verser des larmes sur une tombe chère et succomber au désespoir, les yeux fixés sur la maison qui a abrité mon berceau... où mon père... ah ! si je pouvais y mourir ! si près de ma mère !

Il se tut un instant et parut tomber dans une profonde préoccupation ; mais tout à coup il releva la tête comme un homme qui s'éveille, donna à ses traits une expression tout à fait indifférente et quitta la mansarde.

Parvenu au rez-de-chaussée, il salua en passant une vieille femme qui était assise devant un rouet au coin de l'âtre. Il allait sortir sans lui adresser la parole, mais elle arrêta son rouet et lui dit :

— Vous sortez, Jean! connaissez-vous la nouvelle? le capitaine général est en ville ! Je resterais à la maison ce soir, si j'étais à votre place.

Le jeune homme lâcha le loquet de la porte et s'approcha de la femme en la regardant d'un air interrogateur.

— Pauvre garçon, dit-elle, vous ne savez rien de ce qui se passe ; et si on vous en dit quelque chose vous l'oubliez tout de suite. Hier encore vous êtes resté dehors jusque bien avant dans la nuit ! N'avez-vous pas entendu comme on jurait la mort du capitaine général ?

— Je l'ai entendu, dit-il en soupirant, mais craindriez-vous donc, mère Biese, que les assassins osassent toucher au capitaine général ?

— Assassins ! assassins ! s'écria la veuve avec surprise, vous ne savez donc pas que le capitaine général a envoyé le trésor de Flandre en Angleterre? qu'il a vendu le pays au roi Edouard contre de l'argent sonnant ?

Un sourire de pitié et de dédain contracta la figure amaigrie du jeune homme, et un cri d'indignation s'échappa de sa poitrine.

— Hélas ! s'écria-t-il avec désespoir, la calomnie est une

terrible puissance ! poison qui, goutte à goutte, s'amasse jusque dans les cœurs les plus purs. Ce sont des inventions du démon, ma pauvre femme.

— Vous n'y croyez pas encore ? demanda la veuve. Eh bien, Gand est entouré d'une armée anglaise que le capitaine général a amenée avec lui pour faire mettre à mort quiconque ose se plaindre de son injustice. On dit qu'il veut faire piller la ville. Ce serait notre punition, si nous refusions de livrer le pays qu'il a si traîtreusement vendu ! Mais il n'y réussira pas. Maître Denis saura bien l'en empêcher et nous délivrer de sa méchanceté et de ses violences ! Oui, vous pouvez bien frissonner, Jean, Dieu sait ce qui arrivera cette nuit! Regardez à travers les carreaux sur la place ; il se glisse dans l'obscurité tant d'hommes mystérieux, — ici où d'ordinaire à cette heure on ne trouve pas âme qui vive. Qui sait ce qui se machine là-bas en dehors de Saint-Pierre? Non, ne sortez pas, Jean ; dans la bagarre, on ne connaît ni ami ni ennemi ; il pourrait vous arriver malheur.

Depuis que la femme avait prononcé le nom de Gérard Denis, le jeune homme baissait les yeux devant elle, tremblant comme un coupable qui entend son accusation sortir de la bouche du juge. Elle quitta sa chaise et, lui prenant la main avec compassion, elle dit : — Allons, Jean, ne vous effrayez donc pas ainsi : la chaumière d'une pauvre veuve comme moi est l'asile le plus sûr en temps d'émeute. Ils ne viendront pas ici ; restez à la maison ; asseyez-vous à côté de moi : nous causerons un peu, et nous nous confierons tranquillement en Dieu, la tête du tyran tombât-elle cette nuit.

Ces paroles n'étaient assurément pas de nature à calmer l'anxiété du jeune homme ; comme si elles l'avaient frappé douloureusement, il retira sa main, releva la tête et redressa sa taille avec une sorte de fierté. Un éclair menaçant brilla

dans ses yeux, ses dents se serrèrent avec un effort fébrile, et comme la veuve s'étonnait de cette expression toute nouvelle de sa physionomie, il lui dit :

— Je vous remercie ; mais il faut que je sorte. Bonne nuit!

A ces mots, il gagna rapidement la porte et sortit de la maison.

— Pauvre fou ! dit la veuve en secouant mélancoliquement la tête.

Le jeune homme fit d'un pas rapide le tour de l'ermitage de Saint-Quentin, et s'arrêta, frappé de surprise, à l'angle du mur. Le plus profond silence régnait sur la vaste place qui s'étendait devant l'abbaye de Saint-Pierre... et cependant des centaines d'ombres humaines se glissaient lentement à travers les ténèbres et disparaissaient dans la direction de la porte de la Colline. Des deux rues qui conduisent de l'intérieur de la ville vers ce faubourg écarté, débouchaient sans relâche des hommes muets, qui traversaient la plaine d'un pas prudent et ne trahissaient leur présence par aucun bruit. Par intervalle, quelques-uns de ces mystérieux promeneurs passaient aussi devant l'endroit d'où le jeune homme, à demi caché, les épiait ; alors celui-ci remarquait avec une anxiété croissante que beaucoup d'entre eux portaient des haches, des marteaux et des épées ; il avait aussi remarqué des torches dans les mains de plusieurs.

Que pouvait signifier cette sinistre expédition ? Des haches, des marteaux, des torches ! On allait donc verser du sang, on allait détruire par le fer et par le feu ? Les craintes de la veuve étaient-elles fondées ? La calomnie, la jalousie, la vengeance allaient-elles enfin dévorer leur victime ?...

Ces lugubres idées, qui faisaient trembler le jeune homme comme une feuille, le forcèrent d'appuyer la main contre le mur pour trouver un soutien. Sur ces entrefaites, il avait les yeux fixés avec une vive attention dans les ténèbres profondes

qui couvraient la place, pour épier ce qui s'y passait et il écoutait, l'oreille au guet, si aucun bruit, aucune voix ne viendrait lui révéler le but secret de tant de gens armés.

En ce moment, quatre ou cinq personnes parurent à l'extrémité de la rue des Femmes. Elles entrèrent sur la place et s'approchèrent peu à peu du mur de l'ermitage de Saint-Quentin, devant lequel elles passèrent à pas lents et en parlant très-bas. Le jeune homme rejeta la tête en arrière avec horreur, et se cacha le visage dans ses deux mains en murmurant d'une voix étouffée :

— Malheur ! mon père ! il s'en mêle ! ce sont des assassins ! Je veux le savoir... l'empêcher... lui épargner encore ce crime odieux ! peut-être... ô mon Dieu, venez-moi en aide !

A ces mots, il quitta sa retraite et songeait à poursuivre son père; mais il ne vit plus qu'un grand nombre d'autres personnes qui traversaient la place en tous sens et parmi lesquelles il lui eût été impossible de distinguer quelqu'un. Cependant il feignit aussi d'avoir des raisons de marcher avec précaution et s'avança sur la place dans la direction que son père lui semblait avoir suivie. . . . .

. . . .

Artevelde, la plus profonde tristesse peinte sur la physionomie, était assis dans l'arrière-salle de sa demeure. Il tenait sur ses genoux son jeune fils Philippe et s'efforçait de le consoler par ses caresses. Il le regardait fixement d'un œil pénétrant; son âme semblait parler à l'âme de l'enfant inquiet, et vouloir l'armer contre l'ingratitude des hommes. L'enfant comprenait peut-être ce langage... ou peut-être était-ce déjà une étincelle d'héroïsme qui le fit tirer du fourreau la dague de son père et se mirer dans le brillant acier. Voulait-il dire : « Je vous vengerai ? » Son père, saisi d'une vive agitation nerveuse, le comprit ainsi,

et donna au petit Philippe un baiser plein d'une doulou-reuse émotion.

— Pauvre enfant! dit-il, pauvre enfant ! ah ! tais-toi, tais-toi, que Dieu détourne cette pensée de ton esprit! Oublie ce qu'a été ton père; ce chemin conduit au plus cruel martyre...

Le petit garçon se prêta avec joie à l'affectueuse étreinte; mais comme si un mystérieux instinct l'eût poussé, il ressaisit immédiatement la dague et demanda, lorsque le capitaine général détourna sa main :

— Quand viennent donc les Français, père? Partons-nous tuer beaucoup avec une dague comme celle-là?

Artevelde posa la main sur la bouche de l'enfant et dit :

— Tais-toi, Philippe; ta sœur Veerle est si malade!

Non loin de là était assise la femme du capitaine général. Ses yeux étaient rouges et attestaient l'excès de sa douleur. Son regard était fixé sur Artevelde avec une indéfinissable expression de fierté et de terreur, et elle semblait profondément souffrir à la vue de l'inquiète affection que le père témoignait à l'enfant. Sur son giron reposait la tête de Veerle qui, le visage caché, sanglotait tout bas.

Sans nul doute, le capitaine général devait avoir eu avec sa femme un entretien émouvant; car, au morne silence qui régnait dans la chambre, on voyait assez que tous ceux qui s'y trouvaient étaient en proie à une profonde douleur et avaient épuisé jusqu'aux dernières sources possibles de consolation.

L'épouse pensive fut de nouveau émue par une innocente parole de l'enfant; des larmes s'échappèrent de ses yeux. En même temps on entendit à la porte de la rue quelques voix parmi lesquelles on pouvait reconnaître celle du premier échevin :

— Jacques, voici tes amis, dit la pauvre femme déso-

Artevelde laissa l'enfant et s'approcha de son épouse. Il lui passa le bras autour du cou et déposa un baiser sur son front, en lui disant :

— Noble femme que tu es ! Tu souffres... ton cœur de mère se déchire... et cependant tu ne veux pas détourner Jacques de son devoir ; tu lui donnes le courage d'accomplir son œuvre patriotique. Si notre chère Flandre est sauvée de la servitude et de la ruine, on dira que c'est moi qui ai fait cette œuvre de géant... Et c'est à toi seule, admirable héroïne, que la patrie devra sa liberté. — Car toi seule, mère de mes enfants, tu as le droit de me dire : — « Arrête ! Laisse la patrie tomber dans l'abîme ; sauve une vie qui ne t'appartient pas ! Tu ne l'as pas dit ! Merci, merci, sois bénie, Catherine ! »

Sa femme le regarda avec un navrant sourire et lui prit silencieusement la main, comme si elle voulait encore le réconforter, bien que sa bouche se refusât à prononcer le fatal consentement.

— Catherine, dit le capitaine général, n'accroîs pas ta douleur par de pénibles réflexions. Trois jours encore nous séparent du moment solennel. Dieu peut faire bien des miracles en si peu de temps. Console-toi par cette pensée ; fais-le comprendre à notre pauvre Veerle ; je t'assure qu'il ne peut m'arriver malheur avant le jour de l'assemblée. Une invincible anxiété te fait trembler à chaque instant, je le sais, mais tu as tort, Catherine. Tout est tranquille et calme dans la ville ; l'annonce que je donnerai des explications publiques a calmé les esprits ; mes amis sont déjà montés là-haut, ils m'apportent de bonnes nouvelles. Sois de bonne humeur et sans inquiétude jusqu'à mon retour, Catherine.

Dame Artevelde serra avec plus de force encore la main de son mari. Ce fut sa seule réponse.

Le capitaine général quitta la chambre et alla rejoindre ses amis. . . . .

. . . .

Un homme, tout haletant de fatigue, descendait vivement la montagne Saint-Pierre ; la sueur découlait de son front ; il étendait les mains en avant comme s'il eût eu à annoncer un grand malheur. De temps en temps, cependant, il s'arrêtait tout à coup, et se retournait vers la montagne du haut de laquelle un incendie terrible frappait ses yeux comme un ardent brasier. Puis il reprenait, en poussant des cris d'alarme, sa course vers le *Walpoort*, et arriva enfin au milieu des hommes de la paroisse Saint-Jean qui étaient de garde devant la demeure d'Artevelde.

Sans prendre garde à la présence de ces hommes, il s'élança vers la porte et voulut frapper ; mais on l'en arracha avec violence.

— Pour l'amour de Dieu, ne me retenez pas ! s'écria-t-il; reconnaissez-moi, mes amis ; je suis Liévin, Liévin Denis! Il faut que je voie le capitaine général. Vite ! vite !

Au son de cette voix on le reconnut en effet et on se hâta de lui faire ouvrir la porte. Il s'élança à l'intérieur de la maison et tomba comme l'éclair dans la chambre où dame Artevelde et sa fille se trouvaient encore dans la même attitude.

— Fuyez ! fuyez ! s'écria-t-il, ils viennent ! ils sont là ! Le capitaine général ! Le feu... le fer... des assassins !

Dame Artevelde se leva avec terreur et saisit son fils dans ses bras en regardant Liévin haletant, comme si c'était de sa folie qu'elle attendait le malheur annoncé.

Veerle, toute tremblante, contemplait d'un œil fixe le squelette décharné qui venait d'apparaître soudain devant elle. Elle ne pouvait croire que cet homme semblable à un fantôme fût son amant vivant, et elle s'enfuit en poussant

des cris d'effroi. Mais lui, surexcité par une mortelle angoisse, courut à elle, et, la saisissant par la taille, l'entraîna de force vers la porte en criant à dame Artevelde :

— Vite! Le capitaine général! qu'il fuie! qu'il fuie! La mort! c'est la mort! O mon amie, dit-il à Veerle qui lui résistait avec égarement, venez, venez, suivez-moi! Je veux vous sauver, vous délivrer! O mon Dieu, vous refusez! Vous voulez mourir... dans une mare de sang! Vous voulez être dévorée par les flammes! Hélas! hélas!

Au bruit de la lutte, le capitaine général descendit avec une dizaine d'amis, Ghelnoot Van Lens s'élança, la menace à la bouche, vers celui qui paraissait vouloir entraîner Veerle, et d'un seul coup le renversa sur le sol.

— Dieu! s'écria-t-il, c'est Liévin!

Le jeune homme devait s'être blessé grièvement; cependant il se releva vivement, tomba à genoux devant Artevelde, et tendit les bras vers lui en s'écriant :

— O maître Jacques, écoutez-moi pour l'amour de Dieu! Il s'ourdit sur la montagne Saint-Pierre une infernale conjuration; il y a là quatre cents assassins! Ils viennent; fuyez loin d'ici! Ah! sauvez votre vie qui nous est chère!

Puis, se relevant avec une précipitation fiévreuse, il courut vers la cheminée et dit :

— Ecoutez! là-haut... dans l'air! Ces hurlements... Cela approche... Ce sont eux!

Tous avaient d'abord été frappés de saisissement et de stupéfaction; mais maintenant que la sinistre vérité des exclamations de Liévin ne pouvait plus être méconnue, chacun se mit avec angoisse à chercher les moyens de conjurer le danger.

Ghelnoot Van Lens s'élança, avec cinq ou six autres, hors de la chambre, en criant de barricader les portes.

Messire Van Vaernewyck, Jacques Maseh, et Guillaume

Van Huse s'efforçaient, les larmes aux yeux, de décider le capitaine général à prendre la fuite. Mais prières et supplications, tout restait sans résultats. Artevelde se refusait avec une calme gratitude à suivre leur conseil et ne leur répondait que par la prière d'emmener sa femme et ses enfants et de les conduire en lieu sûr.

Les amis du capitaine général, convaincus qu'il ne quitterait pas la place, et qu'il était irrévocablement décidé à parler au peuple furieux, voulurent emmener de force hors de la chambre dame Artevelde et sa fille ; mais alors eut lieu une scène déchirante de désespoir et d'amour.

La femme, désolée, embrassait les genoux de son époux, et, tandis que Veerle, en proie à la plus profonde douleur, se suspendait à sa main en gémissant, elle s'écriait :

— Jacques, Jacques, aie pitié de moi ! Viens ! fuis ! Vois tes enfants ! Ah ! grâce, grâce pour eux !

Le bruit des voix de centaines d'hommes furieux retentissait au loin jusqu'au faite des maisons.

Muet et en proie à d'indicibles tortures, Artevelde couvrit de baisers sa femme, sa fille et son jeune fils.

Une lueur sanglante pénétra tout à coup du dehors dans la chambre et éclaira ce solennel et navrant adieu.

Artevelde porta les yeux vers la fenêtre par laquelle entrait la réverbération des torches qui s'approchaient.

— Malheur ! malheur ! ils sont là ! s'écria dame Artevelde. Jacques ! Jacques !

Mais le capitaine général s'arracha à l'étreinte désespérée des siens, et, tout tremblant et les mains devant les yeux, se rejeta vers l'intérieur de la chambre, en s'écriant, tandis que les femmes et l'enfant étaient déjà entraînés dans le vestibule :

— Catherine ! Veerle ! Philippe, mon enfant ! Ah ! pardonnez-moi ! pardonnez-moi !

Le capitaine général resta comme anéanti au milieu de la chambre jusqu'à ce que d'horribles cris de mort s'élevèrent devant sa demeure et remplirent l'air comme les éclats formidables du tonnerre. La flamme des torches vint bientôt tout éclairer d'une ardente lueur; des cris de vengeance vinrent frapper distinctement son oreille.

— Le sang du traître! sa tête! L'infâme qui a volé le trésor de Flandre! Le lâche tyran! Le vendeur de son pays! A mort! à mort!

Alors Artevelde releva la tête, et une expression d'orgueil mêlée d'un profond sentiment de compassion se peignit sur son visage. Il regarda vers la fenêtre et dit en soupirant :

— Malheureux peuple! éternel jouet dans la main des méchants. Puisse mon sang être un sacrifice expiatoire et sauver la Flandre! Mais non, vous tuez votre patrie. Pauvres aveugles, que Dieu vous pardonne ce que vous faites!

En ce moment, Ghelnoot Van Lens rentra dans la chambre avec quelques amis, et se mit à tirer avec effort, vers le vestibule, les armoires, les bahuts et les tables, en disant au capitaine général :

— Les loups peuvent hurler là dehors autant qu'ils veulent; mais, par saint Liévin, ils ne sont pas encore dedans! Si l'on doit avoir notre vie, on la payera terriblement cher; on foulera aux pieds des cadavres avant de vous toucher, capitaine général! Soyez sans inquiétude. . . . .

. . . .

Sur la place de la Calandre, devant la demeure du capitaine général, quatre cents gens des métiers poussaient, furieux, d'horribles clameurs, criant qu'ils voulaient la tête d'Artevelde et s'excitant mutuellement au meurtre par les plus affreuses imprécations.

Tous étaient armés de haches, de marteaux, d'épées ou de

dagues. Un grand nombre portait à la main des torches enflammées.

Les vingt-huit hommes de la paroisse Saint-Jean étaient rangés, prêts au combat, devant la porte de la maison d'Artevelde; mais comme la foule se bornait à pousser des cris de vengeance et à frapper le sol avec les marteaux et les épées, cette faible garde la laissait faire, se contentant d'empêcher que personne n'approchât de la porte.

Près du tilleul, au milieu de la place, se trouvait Gérard Denis, transporté d'une joie féroce, excitant tout le monde à accomplir l'œuvre de vengeance, et calculant comment il fallait commencer l'assaut pour ne pas laisser échapper sa victime. Il y avait quelque chose de si horriblement méchant dans la joie qui éclatait sur ses traits, que son stupide acolyte, Calevoet lui-même, détournait les yeux de lui avec une sorte de frisson. Le chef-doyen tenait à la main une courte hache et la faisait tournoyer de temps en temps au-dessus de sa tête, comme pour donner le signal de cris plus féroces.

Peut-être eût-on forcé sur-le-champ la maison menacée; mais une vive altercation qui s'éleva tout à coup devant la taverne du *Renard* fit que chacun se pressa de ce côté pour savoir ce qui s'y passait. C'était le teinturier Liévin Coninc qui, avec une dizaine de compagnons sans armes, éclatait en reproches contre les partisans de Denis, et leur criait en face qu'ils étaient de lâches assassins, des félons et de misérables scélérats. Quelques-uns voulaient se jeter sur lui et l'eussent infailliblement tué si tout à coup une formidable clameur ne fût montée du sein de la foule vers le ciel, une explosion des plus affreuses imprécations, au milieu desquelles on entendait distinctement ce cri :

— Le capitaine général! le capitaine général!

Une fenêtre du premier étage de la maison d'Artevelde s'était ouverte. Le Sage Homme s'y trouvait. Penché sur

balcon de fer, il faisait signe de la main qu'il allait parler. Éclairé comme il l'était par la vive lumière des torches, on pouvait distinguer sur son visage la plus petite émotion ; on n'y lisait ni inquiétude, ni crainte ; sa physionomie n'accusait qu'une calme tristesse et une profonde pitié.

D'abord, il lui fut impossible d'élever la voix de façon à se faire entendre ; car la multitude se précipitait de toutes parts vers sa demeure, en poussant des hurlements et en levant vers lui d'un air menaçant les torches et les armes.

Enfin le tumulte s'apaisa et Artevelde put parler :

— Compagnons, dit-il, que voulez-vous de moi ? Qu'est-ce qui vous irrite si fort contre moi ? Dites-moi ce que je puis avoir fait de mal ; je le réparerai selon mon pouvoir (1).

— Rends-nous compte du trésor de Flandre que tu as volé ! crièrent mille voix confuses.

— On vous trompe, compagnons, répondit Artevelde, je je n'ai jamais soustrait un gros du trésor de Flandre. Retournez tranquillement chez vous ; et, je vous en prie, revenez demain en plein jour et je vous rendrai compte à votre satisfaction entière, sur tout ce que vous pouvez désirer. Vous verrez qu'on vous a trompés.

— Non, non, s'écria Gérard Denis en menaçant Artevelde, c'est à l'instant qu'il faut nous rendre compte. Nous savons que tu as ravi le trésor et que comme un infâme voleur, tu l'as envoyé en Angleterre. Tu ne nous échapperas pas ainsi. Il faut mourir, vendeur de ton pays !

— A mort ! hurlèrent les partisans du chef-doyen.

— Descends de là et ne nous parle pas de si haut, tyran ! lui cria un autre groupe (2)

(1) « Quand Jacques d'Artevelde veit l'effort et comment il estoit oppressé, il vint à une fenêtre de la rue et se commença à humilier et à dire par moult beau langage et à chef nu : « Bonnes gens, que vous faut-il et qui vous meut ? » FROISSART.

(2) « Lors respondirent tous à une voix ceulx qui ouy l'avoient : Nous vou-

Artevelde, donnant à sa voix plus de force et d'expression, reprit :

— O compagnons, vous demandez ma mort! Ne vous rappelez-vous donc pas que j'ai sacrifié mon repos, ma fortune et ma vie pour la délivrance de la Flandre et pour votre bonheur? qu'ici, à cette même place où vous voulez verser mon sang, vous m'avez juré de me seconder et de me défendre jusqu'à la mort? N'est-ce pas vous qui m'avez supplié les mains jointes de vous rendre la liberté et votre industrie? Dieu n'a-t-il pas béni ma courageuse entreprise? Oh! avouez-le, compagnons : moi du moins j'ai tenu ma parole : j'ai sauvé la Flandre de la famine, je l'ai délivrée de l'oppression, je l'ai fait revivre et lui ai rendu sa couronne de prospérité, de gloire et de grandeur... Et maintenant vous voulez me mettre à mort, et tremper vos mains dans mon sang innocent? Triste récompense pour tout le bien que je me suis efforcé de faire! Vous pouvez prendre ma vie; je suis seul contre vous tous (1); mais je vous en conjure, compagnons, avant de vous souiller de ce crime, songez à qui vous servez d'instrument sans le savoir; reconnaissez que les ennemis de votre liberté vous ont aveuglés pour que la Flandre déchire elle-même ses propres entrailles, et finisse

lons avoir compte du grand trésor de Flandre que vous avez dévoyé sans nul titre de raison...

« Au trésor de Flandre ne pris oncques rien. Or vous retrayer doulzement en vos maisons, je vous prie, et revenez demain matin et je serai pourvu de vous faire et rendre si bon compte que par raison il vous devra suffire...

« Vous ne nous échapperez pas ainsi. Nous savons de vérité que vous l'avez de piéça vuidé et envoyé en Angleterre sans notre sceu, pour laquelle chose il vous faut mourir...

« Descendez et ne nous sermonez plus de si haut... »

Voir *Chronique* de J. FROISSART.

(1) « Tel comme je suis vous m'avez fait, et me jurastes jadis que contre tous me défendriez, et maintenant vous me voulez occire sans raison. Faire le pouvez si vous voulez. Car je ne suis qu'un seul homme entre vous tous. Advisez-vous, pour Dieu, et retournez au temps passé, etc. » FROISSART.

impuissante et épuisée, par courber la tête sous le joug le plus honteux. N'êtes-vous donc plus des fils de la Flandre? Gand n'a-t-il pas abrité votre berceau pour que vous reniiez ainsi la patrie, la liberté, la gloire, et puissiez prendre plaisir à verser le sang d'un de vos frères? Non, non, vous m'écouterez encore; ma bouche saura faire retentir encore le cri de détresse de la Flandre jusqu'au fond de vos cœurs; j'arracherai le voile qui vous ferme les yeux et vous rappellerai au sentiment sacré du devoir. Malheur, malheur à vous, compagnons, si vous restez sourds à ce solennel appel!

Déjà la puissante parole d'Artevelde commençait à captiver la foule et à dominer l'effervescence de la passion.

Un amer dépit assombrit le visage de Gérard Denis, qui remarqua avec rage que sa victime allait lui échapper. Déjà il s'était efforcé, par des clameurs farouches, d'empêcher le capitaine général de poursuivre sa harangue; mais le cri : — Laissez parler! laissez parler! qui lui répondit de tous les points de la place, le fit renoncer à ce moyen infructueux. — Tout à coup son visage s'illumina de nouveau d'une joie sinistre; il parcourut rapidement les rangs des compagnons qui écoutaient et parut leur donner des ordres mystérieux; car beaucoup quittèrent l'endroit où ils se trouvaient pour se rendre sous l'arbre. Quelques instants après il s'y trouvait environ une cinquantaine d'hommes; ils s'entretenaient avec animation quoique d'une voix étouffée et semblaient avoir des projets sanguinaires; car ils contemplaient leurs haches et leurs dagues avec cette expression de joie sauvage que donne la vengeance.

Gérard Denis vint bientôt les rejoindre, leur dit quelques mots, puis les conduisit silencieusement jusqu'à la rue de la Crapaudière.

Liévin Comyne remarqua ce mouvement de mauvais au-

gure dont il lui fut facile de deviner le but. Il se hâta de se jeter dans la foule et réunit en peu d'instants quelques-uns de ses amis.

Parvenu à l'arrière-porte de la demeure d'Artevelde, Denis et ses complices se mirent à pousser des cris farouches en frappant la faible porte à coups de marteau et de hache (1).

Le bruit de cet assaut et les coups sourds des marteaux rebondissaient bien contre la façade des maisons de la place, mais c'était assez loin pour ne pas empêcher le capitaine général de parler de façon à se faire entendre à ses auditeurs subjugués et déjà calmés. . . . .
. . . .

Dans la chambre dont la porte s'ouvrait sur le corridor du côté de la rue de la Crapaudière se trouvaient les amis d'Artevelde, l'arme au poing et prêts à mourir pour sa défense.

Ghelnoot Van Lens tenait une grande épée dont chaque coup devait être mortel; à côté de lui se trouvaient, à droite, le vieux Pierre Zoetaerde, à gauche, Liévin Denis, armés chacun d'une dague. Derrière eux se trouvaient, tous prêts au combat et tournés vers la porte, Gossyn Alyn et Bodin Wenemaer, les deux vaillants chefs des chaperons blancs, Pierre Van den Hovene, Jean Van den Bossche, Pierre Van-Caudenhove, Jean Zelle, Guillamme Yoens et quelques domestiques du capitaine général.

L'oreille au guet, et s'encourageant mutuellement à se comporter intrépidement, ils écoutaient les coups formidables des marteaux et les hurlements féroces qui retentissaient d'une façon si menaçante à la porte de la rue de la Crapaudière.

(1) « La fust son chastel environné devant et derrière, assailli et rompu par la force. » FROISSART.

Enfin la porte céda sous les coups des assassins, qui se précipitèrent comme un torrent dans l'allée. Ils se mirent à frapper de leurs marteaux la porte de la chambre et à la faire sortir de ses gonds : la faible barrière tomba bientôt en éclats à l'intérieur de la chambre, en livrant passage aux assassins furieux.

L'épée de Ghelnoot fendit la tête au premier ; la dague de Liévin traversa la poitrine du second. Chacun de leurs amis choisit aussi promptement sa victime : en un instant cinq ou six meurtriers se débattaient baignés dans leur sang.

A cette vue les autres reculèrent effrayés. Comme dans l'étroit corridor ils ne pouvaient s'avancer que deux ou trois à la fois et étaient frappés avant de pouvoir faire usage de leurs armes, ils comprirent que bien peu d'entre eux pourraient pénétrer dans la chambre et qu'ils couraient au devant d'une mort certaine, en cherchant à frapper Artevelde. Ils voulurent battre en retraite... Mais derrière eux, dans le corridor, hurlait une foule furieuse qui, se sentant arrêtée dans son élan, poussa avec une force irrésistible les premiers dans la chambre où ils firent invasion comme un torrent, si bien que, sans s'en douter, ils se trouvèrent maîtres du dangereux passage.

En effet, bien que Ghelnoot et ses compagnons abattissent avec une sorte de rage les premiers ennemis, fendant la tête aux uns, perçant la poitrine aux autres, le nombre des assassins était trop grand pour pouvoir résister à la pression : les amis d'Artevelde furent refoulés en arrière et forcés d'abandonner leur poste si avantageux.

Bientôt la chambre fut remplie d'assassins; Ghelnoot et ses compagnons, cernés de toutes parts, repoussés et acculés contre le mur, se défendaient comme des lions et continuaient de frapper d'estoc et de taille, bien qu'ils perdissent déjà leur sang par de nombreuses blessures.

Maître Van Lens s'efforça de se frayer un passage au milieu des ennemis et se trouva ainsi éloigné des siens. Son épée se brisa en cet instant suprême et une hache se leva sur sa tête. Liévin remarqua le danger de mort qui menaçait son ami et s'élança, la dague levée, vers lui, pour en frapper l'assassin. Il arriva trop tard : le brave Ghelnoot se roulait convulsivement baigné dans son sang ! Cependant le jeune homme dirigea sa dague vers la poitrine du meurtrier qui, découverte par le mouvement de la hache, lui offrait une vengeance infaillible. Déjà l'acier touchait la chair. Liévin reconnut son père ! Un cri déchirant s'échappa de ses lèvres, et son âme s'envolant avec ce cri suprême, il tomba lourdement sous les pieds des combattants, où son corps, écrasé et mutilé, ne fut bientôt plus reconnaissable.

Cette lutte furieuse était horrible, épouvantable : plus de trente cadavres gisaient sur le plancher, mutilés, déchirés, la tête fendue, la poitrine ouverte..... le sang coulait à flots entre ces cadavres vers l'autre extrémité de la chambre et y formait une mer fumante dans laquelle les combattants trépignaient tellement, que les murs et le plafond étaient comme marbrés de sang.

La plupart des amis du capitaine général avaient succombé ; quatre ou cinq seulement se défendaient encore à l'entrée de l'escalier qui conduisait à la chambre où se trouvait Artevelde. Ces derniers défenseurs allaient succomber aussi : un coup d'épée de Jean Calevoet avait abattu le vieux Pierre Zoetaerde et les assassins, redoublant de cris, se précipitèrent avec un nouvel élan sur ceux qui restaient, pour les écraser d'un seul coup.

Tout à coup une douzaine d'autres compagnons des métiers, venant du corridor, s'élancèrent dans la chambre. Ils paraissaient conduits par un jeune homme qui portait pour

arme un lourd maillet de chêne, et qu'à ses mains bleues on reconnaissait pour un teinturier.

— Liévin Comyne, tu vas mourir ! cria Jean Calevoet au jeune homme, et il courut à lui l'épée haute; mais avant qu'il pût porter un coup, le maillet de chêne s'abattait avec la rapidité de la foudre et lui brisa le crâne. Sa cervelle jaillit contre la muraille... tandis que Liévin Comyne, entraîné par le poids même de son arme, se penchait en avant, une dague lui perça le côté et il s'affaissa en gémissant sur le cadavre de Calevoet.

Le combat reprit avec une nouvelle rage et l'on se pressa davantage encore dans le coin où le sang s'était amassé.

Les amis et les serviteurs d'Artevelde qui étaient encore vivants, voyant qu'on venait les dégager, quittèrent l'escalier et s'élancèrent sur les assassins qu'ils prirent par derrière. Cependant quelques prodiges de bravoure et d'héroïsme qu'ils fissent, ils ne pouvaient garder aucun espoir de vaincre. Ils avaient trop d'ennemis à combattre (1).

Gérard Denis avait remarqué avec la joie du triomphe que le passage de l'escalier était devenu libre. Quittant la lutte, il se dirigea de ce côté, en s'écriant :

— En haut ! en haut !

Et il s'élança dans l'escalier en avant de ses hommes.

En pénétrant dans la chambre, il vit Artevelde, toujours à la fenêtre et parlant encore au peuple.

Un rugissement affreux, semblable à celui d'un tigre qui sent une proie sanglante palpiter sous ses griffes, s'échappa de sa poitrine : un rire épouvantable crispa son visage d'une contraction infernale... Il s'élança vers Artevelde la hache levée, et lui en porta un coup si violent, qu'il tomba, le crane

(1) « Bien est vrai que ceux de déans se défendirent moult longuement et en tuèrent et blessèrent plusieurs; mais à la fin, ils ne purent durer. » FROISSART.

ouvert, sur le balcon de fer, et son sang, s'échappant de la blessure béante, se répandit à flots sur la foule qui l'écoutait.

—Peuple!...Gand!... Flandre! telles furent les dernières paroles qui s'échappèrent des lèvres mourantes du Sage Homme.

Son cruel ennemi, non content de sa mort, traîna le cadavre loin de la fenêtre, foula aux pieds le crâne brisé avec une joie féroce et murmura d'un ton triomphant :

— J'ai dit que je te briserais la tête sous mes pieds! Ah! ah! te voilà abattu, vil ambitieux!

Tandis qu'il prodiguait ainsi l'outrage au corps inanimé du héros, d'autres assassins vinrent aussi assouvir leur ressentiment, et le percèrent de tant de coups, que le cadavre perdit, pour ainsi dire, toute forme humaine.

Enfin, pour comble de cruauté, ils attachèrent une corde au cou de ce corps mutilé et le traînèrent, avec des cris féroces, par les escaliers, jusque dans la rue.

A la vue de la victime couverte de sang, un soudain effroi s'empara de la plupart des gens des métiers, ils comprirent pour la première fois quelle ineffaçable flétrissure ce forfait allait imprimer sur leur front, et s'éloignèrent avec horreur du cadavre, ou menacèrent de tirer une vengeance immédiate d'un crime duquel, hélas! ils étaient tous également coupables.

Cependant les assassins ne laissèrent pas à la foule le temps de témoigner son approbation ou son indignation. Ils traînèrent aussitôt le cadavre dans la rue longue du Marais, au milieu de la fange, et disparurent bientôt, avec ces débris informes, dans l'obscurité de la nuit. . . . . . .

. . . .

Telle fut la fin du Sage Homme de Gand! Telle fut la récompense de sa glorieuse et héroïque vie!

Ah! quel beau triomphe ce dut être pour l'envie, pour les passions brutales et aveugles, pour les esprits étroits

dévorés d'ambition, que d'avoir pu acclamer la chute de Jacques Van Artevelde ! Comme ils allaient paraître grands, ces nains, maintenant que le géant était abattu ! Le ver luisant ne brille pas tant que le radieux soleil inonde le ciel de ses rayons ; mais, vienne l'obscurité, il n'est pas jusqu'au bois pourri qui brille à nos yeux comme s'il était doué des feux des étoiles !



PRÉCIS

DES ÉVÉNEMENTS QUI SUIVIRENT LA MORT DE JACQUES VAN ARTEVELDE JUSQU'A CELLE DE SON FILS PHILIPPE

Immédiatement après la mort d'Artevelde, ses assassins et ses envieux s'emparèrent de force du gouvernement de la commune gantoise, sans que la bourgeoisie, muette et atterrée, osât s'y opposer.

Gérard Denis devint à sa place *beleeder* (gouverneur) de Gand, et hérita, par conséquent, de tout son pouvoir; d'autres ennemis du grand citoyen furent élevés aux charges qu'occupaient les amis morts d'Artevelde.

On lit, entre autres choses, dans les Comptes de la ville de Gand, année 1344-45 :

« Item à Gérard Denis, doyen du métier des tisserands,

pour les frais qu'il a faits et les peines qu'il s'est données dans *le gouvernement de la ville.*

» Item à Jean de Scoutete... qui a été élu capitaine en remplacement de *Ghelnoot Van Lens.*

» Item à Simon Parise, qui a été élu doyen en remplacement de *Pierre Zoetaerde.* »

En apprenant l'assassinat d'Artevelde, le roi Edouard entra en grande colère et jura de venger ce crime odieux sur toute la Flandre; mais toutes les villes, à l'exception de Gand, lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'assurer que le peuple de Flandre déplorait la mort d'Artevelde, comme un grand malheur et que ses assassins s'étaient attiré la réprobation publique.

Peu après, Gand envoya à son tour des députés au roi pour lui déclarer qu'on ne voulait nullement renoncer à l'alliance avec l'Angleterre, et qu'on désirait entretenir, comme par le passé, des relations amicales entre les deux pays. Edouard, contraint par la nécessité, ne s'occupa pas davantage du triste événement.

Les nouveaux administrateurs de Gand, qui par la façon même dont ils s'étaient élevés, avaient annoncé une direction toute nouvelle dans les affaires du pays, se bornèrent à suivre servilement les projets d'Artevelde; mais, pour les mettre à exécution, il leur manquait le génie nécessaire. La glorieuse route que le Sage Homme avait indiquée comme devant conduire la Flandre à un haut degré de prospérité et de grandeur, fut aussi la route que suivirent ses ennemis triomphants: seulement, ses impuissants successeurs ne firent que ramper dans cette voie où Jacques Van Artevelde avait marché à pas de géant.

La *Fédération thioise*, cette sublime création du grand citoyen gantois, tomba en dissolution dès que sa main puissante manqua pour maintenir le lien de cette jeune associa-

tion. On se sentit même tellement impuissant à cet égard, qu'on ne parla plus de la *Fédération thioise,* et la Flandre, le Brabant et le Hainaut, se mirent à suivre chacun une direction particulière et souvent hostile à celle des autres, comme si jamais une étroite alliance n'avait existé entre eux.

Dans l'année qui suivit la mort d'Artevelde, une guerre violente s'engagea entre l'Angleterre et la France. Pendant que les Anglais triomphants pénétraient jusque sous les murs de Paris, l'armée flamande restait sur les frontières et parcourait en les ravageant les parties voisines du territoire français.

Sur ces entrefaites, Edouard III livra contre toutes les forces de Philippe de Valois la célèbre bataille de Crécy, dans laquelle vingt mille Français perdirent la vie et où Louis de Nevers, qui combattait sous le drapeau français, resta sur le champ de bataille. Son fils, Louis de Male, lui succéda et prit, avec autant de dévoûment à la France, part à la guerre qui fut terminée sans résultat décisif.

Le gouvernement de Gérard ne devait guère plaire aux Gantois, puisque, dès la première année, il fut déposé par la commune de même que ses partisans. Parmi les nouveaux fonctionnaires qu'on nomma alors, se trouvèrent plusieurs amis d'Artevelde.

Malgré sa destitution, Gérard Denis resta le chef des esprits remuants et brouillons à Gand, suscita aux magistrats toutes sortes de difficultés, et troubla plus d'une fois le repos public, par ses ambitieuses entreprises.

A cette époque, il se forma dans Gand un puissant parti qui voulait faire des efforts pour réconcilier le pays de Flandre avec son jeune souverain. Bien que Gérard Denis se déclarat avec emportement contre ce projet, il fut néanmoins approuvé par les échevins et les principaux *poorters*. On

envoya une ambassade au comte pour écarter à l'amiable les causes qui le tenaient éloigné de son comté.

Lorsque l'ambassade fut de retour à Gand et voulut rendre compte publiquement à la commune du résultat de sa démarche, Gérard Denis, exaspéré, courut aux armes avec une partie des tisserands pour mettre à mort ses adversaires; mais ceux-ci, après une longue lutte, battirent Denis et ses partisans. L'assassin de Jacques Van Artevelde tomba mort au milieu des cadavres de ceux qui l'avaient secondé dans ses mauvais desseins.

La cause de cette émeute est indiquée dans les termes suivants dans les Comptes de la ville de Gand:

« Il y eut un combat dans la rue de la Monnaie et sur le Marché, entre les tisserands et les bonnes gens de Gand, qui étaient allés hors de la ville voir monseigneur le comte de Flandre, et les tisserands furent battus, noyés et exterminés. »

Il résulte d'un registre reposant aux archives de l'État à Gand et connu sous le nom de *Jaergister*, que le corps d'Artevelde fut enterré dans l'église de la Byloke et qu'un certain Gauthier de Mey, qui avait pris part au meurtre, avait fondé en expiation une lampe qui devait brûler perpétuellement sur la tombe du grand citoyen.

La tombe d'Artevelde a été détruite par les iconoclastes. Il n'en reste plus de trace aujourd'hui.

Après des troubles, des émeutes et des malheurs, la commune de Gand recourut, en 1381, à Philippe, fils de Jacques Van Artevelde et l'investit d'une autorité plus grande que celle dont son père avait joui.

Sous Philippe Van Artevelde, les communes se relevèrent avec une énergie surprenante de leur affaissement et menacèrent de nouveau d'une destruction complète la chevalerie française et les chevaliers partisans de la France. Comme

dés par le second Artevelde, cinq mille Gantois mirent en fuite devant Bruges quarante mille ennemis.

Cependant ce bonheur fut de courte durée : au mois de novembre 1385, une puissante armée française envahit la Flandre. Philippe Van Artevelde alla à sa rencontre et accepta la bataille désespérée de *Roosebeke* dans laquelle il trouva la mort avec la plupart de ses hommes.

Avec lui tomba le dernier défenseur des libertés communales. Sa mort fut la fin du mouvement en Flandre et le point de départ d'une nouvelle direction sociale.

Dès ce moment aussi commence en Flandre la tendance à grandir l'autorité du prince et à fonder une unité politique qui pût donner au pays la force de défendre son indépendance nationale contre la France devenue homogène.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Propositions de paix faites après le siège de Biervliet par le roi de France à la commune de Gand.

Premièrement que tous les Flamens puissent marchander avec tous les vrays et loyaux marchans angloys et autres et leurs familles quels qu'ils soient ;

2° Que tous marchans angloys et autres puissent demourer seurement en Flandres et de dans les havres de Flandres avec leurs familles et biens, premier que les ennemis du roy ne soient receus en Flandres armés ne en grand multitude de gens ;

3° Que tous les Flamens puissent traiter et accorder avecque toutes gens angloys et autres, de quelque estat ou condition qu'ils soient, du faict de loyal marchandise sans fraude, malengin, ou mauvais malice ;

4° Quant pourront les dict Flamens leurs traicties saucunt en ont fait à celle fin garder, tenir et accompler selon la forme et la teneur dessus dite.

5° Adfin que marchandise ait mieux son cours en Flan-

dres et que marchans y puissent mieux et plus profitablement marchander, le roy de sa grace ne soufferra de meuver ou de faire meuver sa guerre au pais de Flandres.

6º Ne soufferra le roy de presser et charger le commun et les gens de Flandres de ce qu'ils s'arment pour luy en cette présente guerre, fors à la deffence de la conté et pais de Flandres et pour contrester ses ennemis s'ils venoient prendre passage par la conté et pais de Flandres, pour venir guerroyer au pais de France, ou si ce n'est de leur voulenté, sauf et réservé aussi le service que le conte de Flandres doît au roy et ce que les nobles et autres fiefves doivent au roy et au conte de Flandres.

7º Au cas que les Angloys auroient faculté de marchander et demourer seulement au pais de Flandres, pareillement le roy d'Engleterre accorderoit que les Flamens peussent marchander et demourer peisiblement en Engleterre, ensemble leurs familles et biens, comme dict est des susdits Angloys.

8º Que le roy d'Engleterre, ses subgiez et alliés, ne feissent aucun feit de guerre au dict pais de Flandres.

9º Se les messages d'Engleterre vouloient entendre sur cette fourme et y faire aucunes déclarations, la substance gardée, les messages de mon dict seigneur les pourroient ouïr et lui rapporter ce que les Angloys auroient requis.

II

Promesses faites par le roi Édouard III, comme roi de France, aux Flamands dans l'assemblée de Bruxelles.

(Ce document a été donné à Westminster le mercredi, 21 mars 1340; il se trouve dans les archives de Flandre et a été publié en extraits par M. E. Le Glay à qui nous empruntons son résumé.)

Édouard, par la grâce de Dieu, roi de France et d'Angleterre, et seigneur d'Irlande, à tous ceux qui ces présentes lettres verront ou entendront, salut :

— En connoissance de vérité, sachant tous que nous, en bonne délibération, avis, provision et mûr conseil sur les choses ci-dessous exprimées, considérant la grande et évidente utilité et le profit de nous, de nos hoirs et successeurs rois de France, et pour les très grandes loyauté, bonté. obéissance, et le très grand service que nous avons déjà trouvé dans les habitants des bonnes villes de Gand, Bruges, Ypres et du commun pays de Flandre, et espérons trouver au temps à venir, et pour certaines promesses que lesdits

habitants nous ont faites comme roi de France et leur droit seigneur souverain, dont nous avons leurs lettres scellées par devant nous, avons du commun avis et assentiment de tout notre conseil, octroyé, donné et consenti, octroyons, donnons et consentons à perpétuité, pour nous et nos hoirs et successeurs rois de France, au comte de Flandre, aux habitants de ses dites bonnes villes et commun pays de Flandre, et à chacun d'eux, ainsi que, à lui appartient ou touche, ou peut ou doit appartenir ou toucher, toutes les terres, villes, seigneuries, priviléges, libertés, franchises et articles ci-dessous écrits en la forme et manière que ci après sont déclarés. Premièrement, avons voulu, octroyé et consenti, voulons, octroyons et consentons que tous les liens, soumissions et obligations de l'autorité papale ou ordinaire, sentences, excommunications, suspensions sur les personnes, interdits sur les villes, terres, lieux, châtellenies et communes de Flandre et tous autres lieux, peines, servitudes, soumissions et obligations... en quelque manière et pour quelque cause que ce soit... soient cassés à toujours et mises à néant; et voulons que le dit comte, ses hoirs et successeurs, les nobles, les habitants, villes, terres, châtellenies, lieux et communes d'icellui pays de Flandre, en soient désormais quittes et affranchis. Et aussi voulons et consentons que toutes les forteresses faites ou commencées à faire jusqu'aujourd'hui dans le dit pays de Flandre demeurent en leur force à toujours, sans qu'on les puisse abattre et empirer; il sera permis au contraire de les élargir, approfondir, exhausser, augmenter toutes les fois et en telle manière qu'il plaira aux habitants des villes où lesdites forteresses sont encloses.

Item, les villes de Lille, de Douai, de Béthune, d'Orchies et les châtellenies avec les appartenances et dépendances d'icelles, qui jadis furent et doivent être du domaine propre et

comté de Flandre, nous les avons rendues et acquittées, rendons et acquittons au dit comte de Flandre et à ses hoirs et successeurs, et renonçons à tout le droit et la possession que nous et nos prédécesseurs rois de France avions; les transportant aux mains et aux domaines propres des comtes de Flandre, voulant qu'ils les tiennent et en jouissent paisiblement à toujours, ainsi que leurs prédécesseurs l'ont fait, etc.

Item, pour ce que la comté d'Artois fut et avait coutume depuis les anciens temps d'être au comte de Flandre, et que indûment elle a été aliénée, et pour certaines autres causes à ce nous mouvant... avons donné et donnons au comte de Flandre, à ses hoirs et successeurs comtes de Flandre, les villes, les châtellenies et toute la comté d'Artois entièrement, avec les seigneuries, rentes, profits et émoluments, appartenances et appendances d'icelle comté à tenir et posséder en la forme et manière que les comtes d'Artois les ont tenus et possédés; et donnons en outre la cité de Tournai, la châtellenie d'icelle avec les seigneuries, etc., audit comte de Flandre, pour les tenir en fief, loi et hommage de nous et de nos successeurs rois de France, etc.

Item, nous voulons, ordonnons et consentons que toutes manières de priviléges, de franchises et de libertés, donnés ou octroyés aux villes, châtellenies et pays de Flandre, communément ou divisément... que ce soit de papes, d'empereurs, de rois, de ducs, comtes, princes, prélats ou autres et toutes les coutumes et usages desdites villes et châtellenies dont on jouissoit au temps de Robert de bonne mémoire, jadis comte de Flandre, soient pleinement de valeur et demeurent à toujours valables en leur vertu, lesquels tous et chacun, louons, gréons, confirmons et ratifions comme roi de France par la teneur de ces présentes, etc.

En témoignage desquelles choses, nous, Édouard, roi dessus dit, comme droit roi de France, pour nous, nos hoirs et

successeurs rois de France, pour tous nos sujets et sous-menants de ladite couronne de France, avons donné ces présentes lettres aux dessusdits habitants de Flandre, scellées de notre grand scel en connoissance de vérité de toutes les choses dessus écrites et de chacune d'elles, lesquelles furent faites et données par le commun assentiment, consentement, octroi et accord de tout notre conseil, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur mil trois cent et quarante, l'an quatorzième de notre règne en Angleterre et en France le premier.

FIN.

